



VOYAGE

A CONSTANTINOPLE.

1853.

VOYAGE

A CONSTANTINOPLE.

1853.

VOYAGE

A

CONSTANTINOPLE

PAR

L'ITALIE, LA SICILE ET LA GRÈCE,

RETOUR

PAR LA MER NOIRE, LA ROUMÉLIE, LA BULGARIE, LA BESSARABIE RUSSE,
LES PROVINCES DANUBIENNES, LA HONGRIE,
L'AUTRICHE ET LA PRUSSE,

En Mai, Juin, Juillet et Août

1853.

PAR

M. BOUCHER DE PERTHES.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,

Treuttel et Wurtz, Libraires, rue de Lille, 19.

Derache, rue du Bouloy, 7.

Dumoulin, Quai des Augustins, 13.

Vor Didron, rue St-Dominique-St-Germain, 23.

1855.

VOYAGE

A

CONSTANTINOPLE.

1853.

CHAPITRE XXXVI.

—

Messine, ses promenades, ses environs.

—

J'étais rentré à l'hôtel pour dîner. Voulant reposer quelques instants, j'avais demandé qu'on me servît vers quatre heures. Il pouvait en être trois. Je dis *il pouvait*, car pendant mon séjour à Messine, bien que logé à cinquante pas de la cathédrale et à portée de deux à trois horloges, il me fut, par suite de la manière de sonner et de marquer les heures, impossible de savoir laquelle il était. Ce n'est qu'à Malte, grace à l'intervention anglaise, que j'ai pu remettre ma montre d'accord avec le soleil. Quoi qu'il en soit, il y avait à peine un quart-d'heure que j'étais sur mon lit, quand on vient m'annoncer que j'étais servi. Je

réponds que je ne suis pas prêt, qu'il n'est pas quatre heures et qu'on attende.

Contre l'ordinaire, c'était le second domestique qui s'était présenté. Bientôt paraît le premier qui, par les plus beaux raisonnements, veut me prouver qu'il y a une heure que j'ai commandé mon dîner, et qu'il en est quatre. Mais comme j'avais ma montre sous les yeux, il était difficile de m'en imposer sur le temps écoulé. Il sortit assez mécontent.

Cet empressement n'était pas naturel de la part de gens qui, jusqu'alors, n'avaient même pas su me procurer un verre d'eau sans me le faire attendre un quart-d'heure. Ensuite, ce premier domestique, San-Georgio, qui, la veille, m'avait servi dans une tenue qui contrastait fort avec ses airs de milord, était aujourd'hui pommadé, frisé, cravaté et pincé dans une très-courte et très-étroite redingote de drap marron, sous laquelle un gilet de soie resplendissait de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Sur le sommet de sa tête à demi-pelée, un chapeau gris à petit bord se cramponnait penché sur l'oreille et n'en bougeait pas, nonobstant le titre d'Excellence qu'il me donnait à chaque phrase. Dans ce costume, cet important personnage, car c'était l'*alter ego* du maître, avec la barbe grisonne, son nez de perroquet, ses gestes crochus et son regard à la fois familier et obséquieux, avait véritablement l'air de Scapin. Du reste, il n'en avait que l'air, car c'était un honnête garçon, comme j'eus l'occasion d'en faire l'épreuve.

Son second, qui reparut peu d'instants après, s'était aussi mis en tenue à sa manière et avait un pantalon blanc, un gilet vert à demi-boutonné, un habit bleu clair; sur sa tête, une espèce de béret tricoté, de couleur lilas, avec un gland rouge: ouvrage fait à la main et le don probable de quelque belle, car il en était si fier, qu'il osait

à peine remuer la tête, de peur de le faire sortir de son aplomb. Il était suivi de ses deux aides, également en toilette, qu'il amenait comme témoins pour attester qu'il était véritablement quatre heures, et que ce que j'avais pris pour un quart-d'heure était une heure bien comptée. L'impudence était grande ; mais quand un valet italien a inventé un mensonge, il trouve toujours quelqu'un pour le soutenir avec lui.

Nul doute que ces dignes gens ne fussent pressés de se débarrasser de moi, et qu'il n'y eût entr'eux quelque partie projetée que mon dîner dérangeait ; j'étais ici un trouble-fête. C'est un rôle que je n'aime à jouer nulle part ; aussi, dès que je le sus, je cédai de bonne grace.

Me voici donc à table, entouré de cette cour de brillants valets et trônant, comme Don-Juan à son dernier souper. Cette pompe ne devait pas m'éblouir longtemps. Bientôt j'aperçois San-Georgio qui, après s'être assuré que son chapeau gris était toujours sur son oreille, donne quelques instructions à son second et gagne doucement la porte.

Un moment après, je vois le second suivre le même chemin. Il me restait les aides, dont le premier tint bon jusqu'au rôti, puis fila à son tour.

L'autre, en se plaignant de la disparition de son camarade et sous prétexte de savoir ce qu'il était devenu, se mit à sa poursuite et ne revint plus.

Je me croyais complètement abandonné, et je ne savais des mains de qui je recevrais le dessert, lorsque je vis, se glissant contre le mur, un pauvre diable, nu-pieds, nu-tête, et n'ayant pour tout costume qu'une chemise assez blanche et un pantalon qui l'était moins : c'était le seul camérier qui me restât. Mais au dernier le bon, et j'aurais eu tort de m'en plaindre. Ce valet de tous les valets servait mieux que tous les autres ensemble, et si, dans le noble hôtel du Belvédère, l'ordre hiérarchique et les droits

acquis eussent permis de prendre un serviteur au choix, c'est lui que j'aurais choisi.

Ayant été peu satisfait de la viande du dîner précédent, j'avais demandé qu'on me servît du poisson; aussi domina-t-il dans le menu du jour, qui se composa de macaroni demi-cuit comme la veille et contre lequel je ne me souciais pas de recommencer la lutte. Vient ensuite du poisson bouilli qu'on me signale comme rare et délicat : c'est tout uniment du mulet, espèce huileuse et molle que j'ai rencontrée dans toutes les mers et dans toutes les auberges. A ceci succèdent des merlans du pays, petits poissons à grosses arêtes, frits à l'huile, et accompagnés de haricots verts cuits à l'eau. C'était, comme on le voit, un résumé prosaïque de la cuisine anglaise qui, d'ordinaire, remplace la fricassée indigène là où la cuisine française n'a pas encore prévalu.

Ce menu ne m'agréait guère plus que celui de la veille, et j'allais demander une omelette, cette ressource des affamés dans tous les pays chrétiens, quand je vis apparaître une tranche de *pesce spada* accommodé cette fois à la sicilienne. Je me réjouissais de cette nouveauté ; mais je m'en réjouis moins quand j'en eus goûté : ici, le poisson démentait le proverbe, car c'est lui qui faisait manger la sauce. On peut juger de son excellence par cette simple réflexion : c'est que devenu ma providence dans le cours de ce voyage, je l'ai vu aux prises avec les cuisiniers turcs, grecs, juifs et bulgares, et que, nonobstant vingt contre-sens culinaires et d'abominables condiments, ils n'ont jamais pu le rendre mauvais.

Cependant, comme la portion n'était pas très-copieuse et qu'elle était, pour me servir d'un terme de ménage, ornée de sa réjouissance ou d'une honnête addition de sa charpente osseuse, je me dédommageai sur les fruits.

N'ayant plus autour de moi cette valetaille incommode,

je ne me pressais pas. Grignotant voluptueusement des amandes rafraîchies dans de l'eau glacée, je me serais trouvé parfaitement heureux si une circonstance n'eût pas troublé mon bonheur. A l'extrémité de la table fumait, comme un mont Gibel, un plat monstre que j'y avais vu placer mystérieusement et dont je ne pouvais deviner la destination. Je n'étais pas le seul qu'il préoccupait; il était même l'objet d'une vive sollicitude, et par instant je voyais une porte s'entr'ouvrir et se montrer une tête de femme mal peignée, regardant, d'un air piteux, alternativement le plat et moi. A une tête en succédait une autre, puis une troisième, et de toutes s'échappaient les mêmes regards furtifs, les mêmes soupirs.

Cette manœuvre, sans cesse renouvelée et à laquelle je ne comprenais rien, finit par m'intriguer si fort que j'en oubliai mes amandes et mon eau glacée. Enfin, l'explication vint : ces femmes étaient les servantes; ce plat fumant, leur macaroni quotidien; le bout de la table, leur place accoutumée, et ces pauvres affamées n'osaient s'y asseoir tant qu'à l'autre bout siégerait mon excellence. Victimes du décorum, elles voyaient refroidir leur pitance et la suave odeur *del parmegiano* s'évaporer en fumée. On peut juger si elles attendaient impatiemment mon départ.

C'est de mon majordome en chemise, que j'avais rappelé de la porte, que j'appris ceci, regrettant qu'il ne m'eût pas averti plus tôt, car ma grandeur, qui a des idées fort larges sur ce point, surtout quand la table est vaste, aurait dit : asseyez-vous, mesdames; buvez et mangez sans vous inquiéter de moi plus que je ne m'inquiète de vous.

Je dois pourtant ajouter, à ma décharge, que je n'avais pas abusé de la position, et mon dîner, malgré cette suite d'évènements, n'avait pas duré une heure. Si ces chambrières étaient invitées à la fête, elles avaient donc encore, après l'exécution du macaroni, le loisir de s'y rendre.

Je fus curieux de savoir ce que c'était que cette fête qui mettait ainsi tout l'hôtel en rumeur. Mon lazarone, qui n'était pas si simple qu'il en avait l'air, me fit connaître qu'elle avait lieu en l'honneur d'une sainte très-vénérée dans le pays. Lui aussi sans doute désirait aller la prier, car il se mit à me faire le plus pompeux éloge du beau monde que j'y rencontrerais. Cela ne me décidant pas encore, il ajouta que près de là était une montagne où se rendait *tutti i forestieri*. C'était celle du télégraphe, que M. Boullard m'avait bien recommandé de visiter.

Je ne résistai pas à cette dernière considération, et je l'envoyai chercher l'un des cochers dont j'apercevais les voitures sous mes fenêtres. Il revint bientôt, non avec un cocher, mais avec le portier qui, après m'avoir demandé ce que je voulais, me dit qu'il allait traiter l'affaire. Je le remerciai en ajoutant que je n'avais pas besoin d'intermédiaire et que c'était un cocher qu'il me fallait. Il partit, et un instant après il rentra avec un individu qu'à son costume bourgeois je reconnus pour être encore un courtier qui, après maintes protestations de sa probité et de son désir de m'être agréable, me demanda un prix triple de celui du tarif légal. Je le renvoyai et j'appelai, par la fenêtre, un des voituriers.

Mes gens, restés à la porte, m'avaient entendu. Se précipitant à sa rencontre, ils rentrèrent avec lui, et lorsque je voulus savoir ce que j'aurais à payer, au lieu de le laisser répondre, ils lui répétèrent ma question comme pour qu'il la comprît mieux, mais en réalité pour lui faire des signes qui ne m'échappèrent pas. Je pris alors mes deux officieux par les bras et je les mis dehors, mais ils avaient eu le temps d'endoctriner mon homme qui me fit des conditions non moins dures.

Ennuyé de ce tripotage, je le congédiai, et je descendis pour aller moi-même chercher une voiture sur la place où

j'en voyais un grand nombre. Ici encore il était trop tard : le cocher éconduit, le courtier et le concierge y étaient avant moi, et quand je m'adressai à la file des cochers, ils enchérirent à l'envi les uns sur les autres. Enfin, il me fut impossible d'obtenir une voiture, même au prix premier du courtier. C'étaient toujours la sainte et sa fête qu'ils donnaient pour motif de cette augmentation.

Comme je cherchais le moyen de trancher la difficulté, je me rappelai ma rencontre du matin et ce beau, mais redoutable troupeau d'ânes si bien bridés, sellés, caparaçonnés, et je me demandai pourquoi je ne profiterais pas de ce moyen facile et économique de locomotion. Je savais que pour un *tari* (cinquante centimes) par heure on pouvait avoir un âne et son conducteur.

Dans ce moment, mon portier venait m'annoncer qu'il avait trouvé un homme traitable, et que pour quatre piastres (vingt-trois francs environ), je serais servi à souhait. Je lui réponds que je ne voulais plus de voiture et qu'il ait à me chercher un âne. Il n'a pas l'air de me comprendre, ni même de savoir ce que c'est qu'un âne. Je lui répète tous les noms qu'on accorde généralement, en Italie, au dit animal : *asino, asina, asinella, sommaro, sommaretto*, etc. C'est en vain. Il me regarde, me fait répéter ; puis s'interroge, se frotte le front : il n'a pas l'idée de ce que ce peut être.

Beaucoup d'oisifs étaient, comme de coutume, réunis sous le portique de l'hôtel. Il s'adresse à eux, les consulte, leur commente ma demande, non sans estropier très-ingénieusement les mots, en essayant de les traduire en sicilien. Tous se taisent en secouant la tête, comme s'il leur eut été absolument impossible de deviner. Décidément mon homme se moquait de moi. Je me fâchai ; je lui dis que puisqu'il ne voulait pas y aller lui-même, il eût à y envoyer quelqu'un. Il prétendit que ce serait inutile

et qu'on ne trouverait nulle part la chose que je désirais ; que, d'ailleurs, je l'avais chargé de traiter pour une voiture ; que le marché était conclu, et qu'elle resterait pour son compte si je ne la prenais pas. C'était une indigne fausseté, car, ainsi qu'on l'a vu, je ne l'avais chargé de rien.

J'en étais là de ma querelle, quand, au bas de l'escalier, j'aperçus le maître du logis qui, du plus beau flegme du monde, écoutait la discussion, sans vouloir s'en occuper autrement. Suivant l'usage du pays, il se faisait conscience d'empêcher *la famiglia,* car c'est ainsi qu'on nomme les domestiques en Sicile comme en Italie, de gagner leur droit de commission; mais quand il vit qu'on voulait en abuser, il prit ma défense, et, chapitrant le portier ou plutôt son suppléant, car le titulaire, lui aussi, était allé à la fête, il lui donne l'ordre de m'amener la monture demandée.

Dix minutes après, j'avais un bel âne, bien équipé, suivi d'un beau garçon de quinze ans, fort proprement mis, son conducteur. J'avais gagné mon procès, et, certes, je le méritais bien, car j'avais vaillamment combattu.

Fier de ma victoire, j'enfourche la bête et me voilà parti, trottant sur une route bien plantée et couverte de dévots allant, venant ou revenant, en chantant, riant, ballant, enfin honorant la sainte, comme on honore les saints partout quand leur chapelle, au bel air, est un but de promenade.

Beaucoup de paysannes endimanchées faisaient partie de la foule. Je les trouvai moins laides que les femmes de la ville. J'en remarquai une blonde qu'on aurait prise pour une Normande, et une autre aussi noire qu'une mulâtresse très-foncée.

Nous visitâmes, en passant, une église où sont deux beaux tombeaux. Qui y repose? Je l'ai oublié. Je me rappelle seulement que l'église est celle de Jésus et Marie.

Mon conducteur m'avait tout-à-fait plu par son intelligence et son air honnête : il ressemblait plutôt à un enfant de famille qu'à un ânier. Je reconnus encore ici que la mine est parfois trompeuse. Ayant aperçu, chez une fruitière, des cerises de belle apparence, chose rare à Messine, je lui remis une petite pièce d'argent pour aller m'en acheter. Il y fut, mais en les recevant je vis qu'il n'en avait pris que pour une partie de la somme et qu'il mettait dans sa poche tout ce qu'on lui remettait de monnaie. En vérité, j'aurais de bon cœur donné une piastre pour qu'il n'eût pas commis cette vilenie. Je le lui dis. Il parut repentant et voulait me rendre l'argent. Je le lui donnai en y ajoutant une poignée de cerises. J'ai corrigé ainsi bien des petits voleurs, par la honte et l'indulgence.

Il m'avait dit, au départ, qu'il connaissait la route : il n'en était rien. Il se trompe deux fois et finit par m'engager dans un chemin impraticable où il nous est impossible d'avancer. Je veux descendre. Le bord du chemin, qui n'avait pas un pied de large, s'éboule sous le poids de mon âne qui roule sur moi. Une pointe de rocher et un buisson nous retinrent tous deux, sinon nous allions je ne sais où. C'était la seconde aventure de ce genre qui m'arrivait depuis quinze jours. Décidément, les ânes m'en veulent.

En ayant assez pour l'instant, je laisse mon ânier rajuster sa bête dont la toilette avait plus souffert que la mienne, et je gagne le sommet de la montagne. C'est la plus élevée de celles qui dominent Messine. De là je retrouve la vue du Visetto, mais bien plus étendue, car je plane sur les deux mers, la Méditerranée et l'Adriatique ou la mer Ionienne. Je vois l'Etna, Stromboli, Vulcano, avec une partie des côtes de la Sicile et de l'Italie. Ce qui me manque, c'est Messine. Je voyais ses campagnes, mais la ville m'était cachée. Sous ce rapport, le Visetto vaut

mieux : on y jouit à la fois de l'ensemble et des détails ; on y est aussi plus à l'aise. La cime où j'étais domine tout ce qui l'entoure. On n'y trouve point d'abris, et le vent, presqu'insensible dans la plaine, y soufflait si fort, que j'étais obligé de me cramponner aux buissons et aux pointes de rocher pour n'être pas emporté. Mon chapeau surtout me donnait un grand embarras, et je ne sais laquelle des deux mers en aurait hérité si j'avais lâché prise.

Nous descendons par une traverse bien meilleure, mais étroite, et que la grande quantité d'ânes qui revenaient de la fête rendait assez incommode pour moi, le seul qui descendît. Mon baudet, d'un caractère très-galant, voulait absolument renouveler connaissance avec tous ceux qu'il rencontrait. Quoi que je pusse faire, il allait mettre son nez contre le leur, et une fois dans cette position, ce n'était pas petite besogne que d'interrompre la conversation commencée. Que diable pouvaient-ils se dire ? car, au clignement alternatif de leurs oreilles, je ne doutais pas qu'ils ne s'interrogeassent et ne se communiquassent leur pensée réciproque. J'aurais donné beaucoup pour savoir si j'en étais le sujet. J'y songeais encore quand nous arrivâmes sur la grand'route qui nous conduisit bientôt à la Marine.

Là, j'eus l'occasion de voir pêcher au harpon le *pesce spada,* que je n'avais vu prendre qu'au filet. L'opération se faisait non loin du rivage ; néanmoins, je pris une barquette pour m'en approcher encore. L'ânier voulut m'accompagner, et, sans plus de façon, il laissa sur la rive, confié à la foi publique et à sa prudence habituelle, son baudet qui, ne trouvant rien à paître, se mit, lui aussi, à regarder la mer.

Pour prendre le *pesce spada* ou espadon, on se sert de bateaux de vingt à quarante tonneaux. Un homme est

monté sur le mât. A côté du navire est un canot avec quatre rameurs, plus un harponneur debout sur l'avant, son dard à la main. L'homme du mât suit le mouvement du poisson sous l'eau qui est fort claire et où l'on aperçoit aisément sa masse noire. Averti par ce factionnaire qui lui indique la place où il doit frapper, le harponneur lance son arme. Nous vîmes ainsi tenter plusieurs coups sans résultat. Enfin, un réussit : on prit un fort beau poisson. Je crois que l'espadon est le plus gros de ceux qui se mangent en Europe ; mais je ne pus savoir le poids de celui-ci, car je n'attendis pas qu'il fût entièrement tiré de l'eau, ce qui exige du temps et des précautions.

La rade était fort animée : des centaines de barques s'y croisaient en tous sens. Quelques forts navires de commerce, bricks et trois-mâts, se rendaient au mouillage. Un steamboat venait d'entrer : c'est probablement celui qui doit m'emmener en Grèce.

Je gagne la terre et je remonte sur mon âne. Je continue à suivre la Marine où refluaient les gens de la fête et les promeneurs plus fashionables du Corso. Là, comme à Naples et à Palerme, je remarquai ces mauvaises imitations des costumes français, qui semblaient avoir été donnés aux enfants des colléges et des pensionnats, moins pour les distinguer que pour satisfaire leur caprice ou la vanité des parents. Devant moi cheminaient ces longues files de gamins en habit brodé et chapeau d'ordonnance, avec glands et torsades dorés. D'autres, sur un habit mi-soldat, mi-religieux, ont une aiguillette d'aspirant de marine. Les officiers de ces brillants élèves sont des abbés en soutane noire, ce qui, par son contraste, complète l'originalité du tableau.

Selon moi, le vêtement des enfants devrait être partout un pantalon court et large, une blouse en drap ou en toile selon la saison, retenue par une ceinture à la taille ; le

tout sans cravate, ni gilet, ni bretelles, ni jarretières : les ligatures et les vêtements serrés empêchent le développement des membres, et sont une cause de rachitisme et de maladie.

A côté des abbés et de leur troupe dorée, étaient des centaines d'élégants gentilshommes, soit à cheval, soit plus modestement, comme moi, sur des coursiers à longues oreilles. Parmi ces ânes, il y en avait de vraiment beaux, presqu'aussi hauts et non moins vifs et ardents que les chevaux. Il serait à désirer qu'on pût, en France, naturaliser cette belle espèce, qui est douce, courageuse et moins quinteuse que la nôtre, peut-être parce qu'elle est bien soignée, bien nourrie, pas battue. Ainsi ménagée, elle deviendrait, chez nous, une ressource précieuse pour l'agriculture et pour la promenade, notamment des femmes et des enfants.

Quoique le mien ne fût pas en première ligne parmi ces rois de sa race, il n'en tenait pas moins à figurer à la tête de la troupe aristocratique, et j'avais toutes les peines du monde à le rappeler à des prétentions plus modérées. Il semblait comprendre que c'était là l'occasion de se montrer. Il ne s'arrêtait plus à flairer les passants ; mais, l'oreille droite, il se pavanait, piaffait, caracolait, s'indignant que je ne lui permisse pas de prendre le galop quand il voyait un confrère qui voulait le dépasser. Dites maintenant que les ânes n'ont pas aussi leur amour-propre et ne sont pas des bêtes de cœur !

Tout en trottant, je ne pouvais me lasser d'admirer ce qui m'entourait. D'un côté, cette mer resplendissante sous les étoiles ; de l'autre, ces palais que la nuit semblait grandir. Le ciel du Midi, ce soleil chaud, cette lune transparente, sont favorables aux monuments. Le Colysée, Saint-Pierre, le Panthéon, transportés à Saint-Pétersbourg, y perdraient la moitié de leur valeur.

Je commençais à avoir assez de ma locomotive âsine. Cette allure, douce en apparence, me fatigue plus que le trot le plus dur du cheval, et j'aurais abrégé ma promenade sans la satisfaction que semblait en éprouver ma bête et plus encore son conducteur, heureux de la voir si noblement figurer entre les jambes d'un *signor francese:* cela la mettait en renom et doublait sa valeur. Le Messinois est connu, dans toute la Sicile, pour l'estime qu'il porte aux ânes. Tel de ces animaux se vend, à Messine, plus cher qu'un cheval, et cela parce qu'il mange moins. Les nobles palermitains plaisantent, à ce sujet, leurs confrères de Messine, et les nomment les chevaliers aux bourriques. La vérité est qu'ici la noblesse est rarement riche, et tel prince, duc ou marquis n'a pas toujours le moyen de remplir plus dignement ses écuries.

Sans vouloir établir en rien un terme de comparaison, je dirai que les Messinois, bien qu'ils aiment beaucoup les ânes, ont, comme les Palermitains et généralement tous les Siciliens, un grand faible pour les Français. Est-ce parce qu'il y a un reste de sang français dans leurs veines? Mais il y a plus encore de sang italien, et ils exècrent les Italiens qu'ils prennent tous pour des Napolitains, leurs ennemis intimes. Ils ne voient pas mieux les Russes, les Allemands, les Hollandais, etc., qu'ils confondent avec les Anglais, autre bête noire pour eux. En définitive, comme on ne peut haïr tout le monde, ils ont, faute de mieux, aimé les Français jusqu'à nouvel ordre.

Je devais passer la soirée chez M. Boullard, le consul. Ma toilette, éprouvée par le soleil, le vent, la poussière, ma chute et les soubresauts de mon âne, était d'une médiocre fraîcheur; mais, il faut le dire, elle se trouvait en harmonie avec mon visage. J'ai dit comment j'avais pris, au Vésuve, une première teinte de bistre, suivie d'une fluxion qui, grace à Dieu, était passée. Il n'en était pas de

même du bistre; il s'était, au contraire, fortifié de couches superposées recueillies à Palerme, à Catane, a l'Etna, et étendues par les bains de mer qui, ordinairement, ne blanchissent pas, surtout quand on les prend au soleil. J'en étais donc arrivé au coloris d'Otello, et, pour quiconque ne m'avait jamais vu avant mon enluminure, je pouvais passer pour issu des Numides. Je me consolai de mon négligé, en songeant qu'avec ma face d'acajou une toilette fraîche serait presqu'un contresens, ou tout au moins une erreur politique. Il fallait éviter les contrastes. En arrivant à la chancellerie, je me présentai au concierge, et faisant valoir ma qualité de Français, j'obtins de sa générosité de l'eau, du savon, une serviette, une brosse et un peigne. Avec cela, j'étais sauvé. La poussière enlevée, la moustache peignée, ma face me parut éclaircie, et je pus faire mon entrée au salon.

M. Boullard me présenta à sa femme, jeune, jolie, spirituelle. Il paraît qu'en Sicile, c'est d'obligation et d'uniforme pour les femmes de consuls. M. Boullard appartient, comme M. de Lesseps, à une ancienne famille diplomatique : il est parent de feu Pouqueville, consul à Janina sous Ali-Pacha, bien connu par son *Voyage en Morée et à Constantinople*, et son *Histoire de la régénération de la Grèce*.

Il me raconta, d'une manière fort attachante, les promenades qu'il avait faites à Taormina, avec Abd-el-Kader, pendant sa relâche en Sicile. Mme Boullard, qui était du voyage, vantait, comme son mari, les manières courtoises du chef arabe et son excellente tenue dans le monde.

La société de M. Boullard se composait presqu'exclusivement d'agents diplomatiques. La soirée ne s'en passa pas moins gaîment: les diplomates ont aussi leurs moments d'expansion. On parla peu du pays et beaucoup de la France. J'ai remarqué partout que les femmes, filles, sœurs ou nièces d'ambassadeurs ou de consuls, qu'elles

soient Françaises, Anglaises, Allemandes, Espagnoles, Russes, etc., et quelque puisse être le lieu où elles résident, serait-ce le paradis terrestre, dès que cette résidence est officielle et qu'elles sont tenues d'y demeurer, n'ont d'autre idée, d'autre désir que d'en sortir. Plus elles y restent, loin que l'habitude et le bien-être les y acclimatent, plus ce désir devient ardent, et bien souvent elles le font partager à leurs maris. Aussi, quand vous voudrez entendre faire l'éloge d'un pays où vous voyagez, ne vous adressez jamais ni aux consuls ni à leurs femmes.

Messine et ses usages, sa vie physique et morale, ne furent donc pas épargnés par ce sénat féminin. Il n'y eut qu'une seule chose à qui l'on fit grace : ce sont les glaces, les sorbets et en général tout ce qui tient à l'art du limonadier. Je croyais que Paris, Naples et Palerme avaient atteint la perfection en ce genre, mais Messine l'emporte encore.

En prenant congé de M. Boullard, j'apprends de lui qu'un bateau à vapeur partait le jour suivant pour Malte, et un autre pour Constantinople en touchant également à Malte, puis à Syra et à Athènes. J'avais donc à choisir.



CHAPITRE XXXVII.

Départ de Messine. — Route de Malte.

Rentré chez moi, je mis en ordre mes papiers et mon bagage, pour être en mesure de m'embarquer le lendemain. En arrangeant mon linge et en voulant y prendre des chaussettes, je m'aperçus d'une erreur assez comique : une blanchisseuse, je ne sais où, à Rome, Naples ou Palerme, m'en avait changé une demi-douzaine de paires, les seules qui fussent en bon état, et les avait remplacées par autant de bas d'enfant de deux à trois ans. J'en fus contrarié. La mère du marmot a dû l'être plus encore : partout on trouve des chaussettes d'homme, mais de si petits bas sont plus rares.

J'en fis présent à San-Georgio qui, revenu de la fête, m'aidait à faire mes paquets. Ma mésaventure le réjouissait fort. Je ne sais si ce brave garçon avait des enfants du côté gauche ou l'intention d'en avoir, mais ce dont je lui faisais cadeau d'une manière un peu sarcastique et pour le payer de ses rires, il le reçut très-gravement et

comme une relique : il est certain qu'il y voyait un présage.

Mon emballage fini et mon rieur congédié, je m'apprêtais à me coucher, lorsque je vis mon lit jonché de petits carrés de papiers qui semblaient échappés de l'antre d'une sibylle. J'étais à chercher d'où pouvait venir cette rosée de feuilles manuscrites, quand je reconnus que c'était le reste d'une plus grosse liasse que San-Georgio avait apportée pour bourrer mes chaussures. Je jetai les yeux sur les mots que ces carrés portaient, et je reconnus que c'étaient les doubles ou les brouillons des cartes à payer, conservés probablement pour tenir lieu de registre, puis, après le paiement, jetés au rebut.

Ce qui me frappa d'abord sur chacun de ces mémoires, fut l'exiguité du total, contrastant singulièrement avec le titre de ceux à qui ils étaient présentés. Presque tous commençaient ainsi : *conto del signor marchese, del signor conte, del signor duca, della sua eccellenza il principe*, etc. J'étais donc décidément dans un hôtel aristocratique, et un très-petit sire comparativement aux très-hauts et très-puissants seigneurs avec qui je me croisais journellement dans les escaliers et les corridors. Sans cette preuve écrite, j'avoue que j'aurais pu avoir des doutes sur leurs qualités, car ils ne payaient pas de mine : c'étaient des seigneurs un peu bis, un peu décharnés, parfois légèrement vêtus, et plus pourvus, je crois, de titres que d'écus ; c'étaient enfin des ducs et des marquis rustiques, et des châtelains de montagne. J'en soupçonnais même quelques-uns, à leur nez d'aigle, à leur teint bistré, à leur flegme moresque, de n'être pas de très-vieux chrétiens et de descendre de quelque Abencérage ruiné. Nul doute qu'il n'y ait beaucoup de noblesse en Sicile et de la meilleure ou de la plus ancienne, mais elle est aussi d'origines très-diverses, et si l'on interrogeait ses titres, ou à défaut si l'on analysait le sang, on trouverait, dans ces descendances multiples, du

phénicien, du grec, du romain, et successivement du maure et du normand.

Le lendemain, 6 juillet, j'étais levé de bonne heure. Mon premier soin fut de m'informer des vapeurs. Rien n'était décidé sur l'heure du départ, et j'avais du temps devant moi : je vais au bain où j'avais fait un si beau saut. Au moment où j'allais me mettre à l'eau, je fus surpris de trouver tout le personnel de l'établissement, et même quelques curieux étrangers, qui semblaient m'attendre. Je n'en fis pas moins mon entrée dans la vague ; mais ayant pris mes précautions, je ne tournai pas sur moi-même et j'y arrivai par la tête du premier bond, comme les baigneurs vulgaires.

En sortant de l'eau, il me sembla que j'avais perdu beaucoup de la considération qu'on m'accordait la veille. Or, voilà ce qui me l'avait attirée : des acrobates avaient annoncé dans la ville leur prochain début, et en me voyant ainsi pirouetter en l'air, on croyait que je faisais partie de la troupe.

Après le bain, je fus pour acheter des chaussettes, mais les boutiques n'étaient pas encore ouvertes, ou peut-être étaient-elles déjà fermées. Il ne faut pas demander en Italie, et bien moins en Sicile, cette activité de nos boutiquiers français. Ici, c'est toute une affaire que d'arriver à temps à leurs magasins. Ordinairement l'ouverture s'en fait d'assez bon matin, mais si le soleil brille de ce côté, on les ferme à neuf heures. On les ouvre ensuite si le soleil disparaît ; puis on les referme de nouveau à midi pour faire la sieste. On les rouvre vers trois heures, et on les ferme définitivement dès que le soleil est couché.

Il en est à peu près de même des cafés : à certaines heures de la journée, il est absolument impossible d'y obtenir la moindre chose. Tout le personnel de l'établissement se compose alors d'un ou de deux galopins qui sont

là, non pour servir ceux qui entrent, mais pour veiller sur leurs mains. Si vous demandez un rafraîchissement quelconque, ils vous diront qu'il n'est pas prêt ou qu'on va prévenir les garçons, et comme ceux-ci dorment ou sont à leurs affaires, ils ne paraîtront pas. Si, faute d'autre chose, vous demandez un verre d'eau, on vous le donnera, mais l'eau sera tiède. L'heure de la glace n'a pas encore sonné, il faut l'attendre.

On doit se garder aussi, à Messine, de confondre les cafés où l'on prend du café avec ceux où l'on trouve des glaces : ce sont deux industries différentes. Quant aux vins fins, liqueurs, fruits à l'eau-de-vie, c'est sur le comptoir des confiseurs qu'on les sert. Ceci existe aussi dans beaucoup de villes d'Italie.

Ne trouvant pas de boutiques ouvertes, j'entre dans une église, celle de Notre-Dame. La première chose qui m'y frappe, c'est une femme très-richement mise, jeune, ses formes l'indiquent, et peut-être belle. Elle est à genoux, la tête sur le parvis et la croupe en l'air. Là, dans une extase béate, elle garde une immobilité complète. Sa robe laisse échapper un pied petit et une jambe fine et bien chaussée. Que Dieu nous garde ici de mauvaises pensées ! Mais la position est plus dévote que décente.

A côté, une autre prononce à haute voix une prière qu'elle entremêle alternativement de soupirs et de sanglots. Un peu plus loin, un homme en fait autant. On croirait qu'il va passer, il râle. C'est une manière de prier particulière au pays.

Je vais voir l'Université, édifice plus vaste que beau. Je n'y puis visiter qu'en courant le cabinet d'histoire naturelle et celui d'antiquités. Dans ce dernier, je n'ai aperçu que des morceaux frustes ou d'un travail médiocre. Tout ce qui a quelque valeur a été transporté à Naples, ou est encore dans la fosse où les tremblements de terre et les

invasions des barbares l'ont jeté. Ce pays, sauf ce qui concerne sa géologie volcanique, n'a pas été étudié comme il pourrait l'être. La Sicile souterraine reste à explorer : il y a là des Herculanum et des Pompeïa à découvrir. Si le gouvernement napolitain n'est pas assez riche pour entreprendre ces travaux, il devrait autoriser une compagnie à le faire.

J'entre dans une maison arabe, voisine de la place du Duomo ; puis j'en vois une autre établie sur une ruine grecque. Ici, les maisons, comme les familles, ont des origines complexes : acculées l'une sur l'autre, ce sont des hybrides qui ne frappent que par leur étrangeté.

San-Georgio, que j'avais envoyé aux informations, vient me prévenir que le vapeur allant à Malte chauffait, et qu'on ne savait pas quand partirait l'autre. Comme j'étais certain de trouver à Malte un moyen de communication pour Athènes et Constantinople, je dis à San-Georgio de faire porter mon bagage à bord, et je me rends à l'hôtel pour y régler mon compte.

J'y trouve tout le personnel debout pour me souhaiter un bon voyage. La maison semblait sens dessus dessous, ce qui ne m'étonna pas peu de la part de gens accoutumés à voir tant de ducs et de princes. Toute cette rumeur venait d'un certain nombre de cartes de visite que m'avaient apportées les consuls et autres agents diplomatiques avec qui j'avais passé la soirée la veille : nul doute qu'on ne me prît pour un ministre.

Cette hausse subite dans la considération du patron et de ses gens me fit craindre que le mémoire ne prît une extension proportionnée au cas qu'on faisait de moi, et quand on me le présenta orné d'un titre d'Excellence en majuscules, je n'eus rien de plus pressé que de courir au dénouement ou au total. A peine l'eus-je aperçu, que je me frottai les yeux : je le lisais et relisais sans y croire.

Je pensai que j'appréciais mal la valeur de la monnaie du pays, et je demandai combien cela faisait en argent de France? Mais on ne s'était pas trompé: cela en faisait si peu, le total de ma dépense à Messine, nourriture et logement, était si minime, que j'en étais presque honteux. Alors je me rappelai les petites feuilles de papier ou les comptes des ducs et marquis : on n'avait rien changé au tarif pour moi, et je compris la vogue de l'hôtel du Belvédère. Quiconque veut faire des économies peut aller s'y loger. Je n'y avais pas été merveilleusement sans doute, mais je ne m'imaginais pas comment, à ce prix, on pouvait héberger, nourrir et abreuver un homme. Aussi je voulus faire le généreux : je le doublai, en disant que je paierais en outre le concierge et le *facchino* qui me conduirait à bord. Ce fut un hourra de *bravi*, et San-Georgio m'aurait volontiers fait porter en triomphe par ses gens.

Je dois dire, à l'éloge du peuple messinois et particulièrement de celui de l'hôtel dont ma chambre était continuellement remplie, que, bien que j'eusse laissé à sa discrétion linge, bijoux et même de l'argent, il ne me manqua rien. Ici, comme à Naples, le peuple est grapillard : il vous trompera sur le change, il dîmera sur un marché, il s'interposera entre vous et le vendeur pour en obtenir une gratification; mais chez vous, il ne prendra rien : ceci serait un vol; tandis que l'autre chose est une affaire, un courtage, un coup de commerce.

Les mendiants sont nombreux à Messine. J'ai dit qu'à Palerme ils étaient moins tenaces qu'à Rome et à Naples. A Messine, j'ai trouvé des exemples contraires; j'en citerai un. La veille de mon départ, j'ai rencontré une jeune fille portant un enfant et croquant des noisettes. Dès qu'elle m'aperçut, me reconnaissant pour étranger, elle m'accosta en me criant qu'elle mourait de faim. Je lui donnai quelques sous. Une demi-heure après, je la revis, et elle

courut de nouveau après moi. Depuis ce moment, elle sembla se multiplier : je la trouvai, dans l'espace d'une heure, aux deux extrémités de la ville, allant d'un passant à un autre, toujours portant son enfant, toujours croquant des noisettes, toujours criant qu'elle mourait de faim, et toujours quittant ceux qu'elle harcelait pour se remettre à ma poursuite.

J'ai dit comment les choses se passent à Naples quand vous y demandez votre chemin. En Sicile, on agit à peu près de même : celui à qui vous vous adressez réfléchit d'abord, puis consulte son voisin qui en consulte un autre. Un passant s'arrête pour savoir de quoi l'on cause, il le demande à quelqu'autre survenant qui n'en sait rien et qui s'adresse à un troisième. On s'explique. La question posée et tout le monde d'accord sur la solution, ils se disputent à qui vous conduira. C'est aussi ce qu'on fait à Naples, mais le but est différent : le Napolitain espère une récompense et quelquefois il l'exige. Le Sicilien n'y pense pas. J'en ai vu, pour obtenir la préférence, descendre de leur âne et vouloir qu'on y monte, cela sans intérêt. Véritablement, le Sicilien est serviable.

A Messine, comme à Naples, le change des monnaies, quand vous ne vous adressez pas aux changeurs qui sont intéressés à conserver la confiance publique, est une source d'ennuis et d'abus. Il est une pièce d'usage journalier que j'ai fini par estimer approximativement à quarante-cinq centimes, mais dont je n'ai jamais pu savoir exactement la valeur. Pour celui-ci, c'est un *carlino;* pour celui-là, un *tari;* pour l'un, cela vaut dix *bajocci;* pour l'autre, cinq. Puis, voilà que le baïoque n'est plus baïoque, il devient *grano*.

Ajoutez que le *tari* ou le *carlino* ne passe pas tout seul. Tel le refuse en disant : *moneta straniera*. C'est possible, car il n'y reste aucune marque. Tel autre le trouve trop

court ; celui-ci, trop large ou trop plat. Un quatrième y voit une ébréchure ou une tache qui éveille ses soupçons : *non e buona questa moneta, excusi signor*. Vous rempochez promptement la pièce suspecte, tout honteux d'être pris pour un homme qui veut passer sa monnaie douteuse. Vous prenez alors tout ce que vous avez d'argent, et, l'étendant sur votre main, vous lui dites : *pagate voi*. Il retourne les souverains d'Angleterre, les napoléons de France, les piastres d'Espagne ; il les tâte, les soupèse, les fait sonner ; enfin, il s'arrête à un ducat de Naples, dont il vous rend ce qui vous revient en monnaie inexplicable, sous, liards, baïoques, parpaïoles, etc., héritage des mendiants, car pas un marchand, pas un domestique, pas un ouvrier n'acceptera un échantillon de votre nouvel écrin monétaire.

Cependant, l'heure du départ a sonné. Les *facchini* qui doivent transporter mon bagage sont à la porte. Ils entrent, munis de cordes, de crochets, enfin de tout l'attirail du métier. Ils s'attendaient sans doute à trouver tout un assortiment de caisses et de malles ; aussi est-ce d'un air passablement dédaigneux qu'ils considèrent mon sac de nuit de velours d'Utrech râpé et ma valise de cuir jaune éraillé. Tout à l'heure j'étais un ministre, à présent on me prend pour un peintre qui, peut-être, n'a pas dans sa poche un quart d'écu pour payer le port de ses minces effets. Quoi qu'il en soit, vous mes confrères touristes, si vous ne tenez pas infiniment à la considération des *facchini*, j'ajouterai aux autres avertissements que je vous ai donnés, cet avis salutaire : n'ayez jamais une trop belle valise ; c'est toujours celle-là qui se perd, celle-là qu'on visite, celle-là, si vous voyagez seul et à cheval, qui vous fait voler et assassiner. La mienne, que j'ai achetée à Vienne en Autriche, il y a quelque vingt ans, m'a, par sa laideur et depuis par sa vieillesse, rendu d'immenses services. Toute petite qu'elle

semble, elle tient une infinité de choses ; et comme elle est en vrai cuir de Russie à l'odeur légèrement musquée, impénétrable à l'eau, elle l'est aussi aux insectes rongeurs. Elle m'a coûté quarante-cinq francs, et quoiqu'aujourd'hui elle ne vaille pas cent sous, je ne la donnerais pas pour cent francs : je tiens à mes vieux meubles comme à mes vieux serviteurs.

Me voici donc à bord de *l'Hélespont*, beau navire d'une force de cent cinquante chevaux et bon marcheur. J'y trouve M. Boullard, qui est venu voir le capitaine, et Mme Boullard, qui avait voulu jouir d'une belle matinée.

Nous sommes entourés de navires entrés la veille et dans la nuit, car Messine, qui jouit d'un port franc, fait un commerce assez actif. Outre les caboteurs du pays, je reconnais, à leurs pavillons, des bâtiments turcs, russes, anglais. D'ici, l'aspect de la ville et du port que domine le nouveau phare est véritablement beau. Messine ne vaut pas Palerme, mais me plaît plus que Catane, bien que cette dernière ville soit plus régulière.

Si j'en juge à ce que j'ai payé à l'hôtel, chez les glaciers, et à la satisfaction que produit, chez le peuple, la plus petite pièce d'argent, la vie doit être ici à très-bon marché. Le poisson y est excellent, et les fruits propres au climat sont parfaits. Il est à croire que le vin n'y est point toujours aussi détestable que celui que j'ai bu au Belvédère.

M. Boullard me présente deux Américains de sa connaissance et quelques autres passagers. Je prends congé de lui et de sa charmante femme. Le navire appareillait. Le dernier coup de cloche était sonné, et quelques visiteurs s'entêtaient à rester encore, malgré les avis réitérés de l'officier de quart qui finit par leur en donner l'ordre. Il est arrivé que ces retardataires, oubliés à bord, ont causé de sérieux embarras aux capitaines. On en a vu s'y oublier exprès : c'est un moyen comme un autre de se procurer

un passage gratuit et la nourriture par-dessus le marché, car on ne peut les laisser mourir de faim. Les consigne-t-on à bord à l'arrivée ou les met-on en prison, ils ne s'en plaignent pas plus : c'est un logis tout trouvé.

M. Boullard me disait que le fléau des consuls était les intrigants qui, trop bien connus dans leur pays, viennent tenter fortune à l'étranger. Ils sont toujours comtes ou marquis, ou colonels proscrits pour leur fidélité. Beaux parleurs et souvent munis de lettres de recommandation vraies ou fausses, ils obtiennent un certain crédit, vivent aux dépens des gens qui les accueillent, à qui ils finissent par emprunter de l'argent qu'ils ne leur rendront pas. Lorsqu'ils ne peuvent plus faire de dupes, ils tombent à la charge du consul de leur nation, qui est trop heureux de payer leur passage pour s'en débarrasser.

Le temps est magnifique. Depuis que je suis en Sicile, sauf les brouillards qui entourent la cime de l'Etna, je n'ai pas aperçu un nuage. Nous passons devant Reggio. Les lits des torrents desséchés, qu'on voit sur la pente des montagnes, les partagent d'une manière bizarre et font, de loin, l'effet de larges chemins.

Le mont du télégraphe, où je suis allé la veille, est toujours devant nous. Nous revoyons l'Etna, ses maronniers, sa lave et sa neige. Grace à la pureté du ciel, on distingue les moindres anfractuosités de la montagne.

Vers deux heures et demie, le vent fraîchit. Nous avons dépassé Reggio. Poussés à la fois par la voile et la vapeur, nous marchons vite. Nous nous rapprochons de la pointe extrême de l'Italie. Messine est toujours en perspective, ainsi que Carybde et Scylla. L'Etna semble grandir encore, et dépasse de toute sa tête les montagnes de Sicile et de Calabre. Peu de personnes sont sur le pont ; je n'y vois de passagers que les deux touristes américains et

moi. Il y a aussi une femme; elle peigne son chien. Un perroquet babille. Je vois toujours Messine.

A trois heures, nous sommes dans un magnifique bassin. La Sicile forme devant nous le demi-cercle. D'un côté, l'Etna, à l'extrémité Carybde; de l'autre, la Calabre, Scylla et la pointe de l'Italie: c'est un ovale immense, composé de montagnes, de vallées, de villes, de villages.

Plus loin, le spectacle change: la Calabre se montre aride, peu habitée; on n'aperçoit d'arbres et de maisons que de loin à loin. Sur cette terre blanchâtre, ces hameaux font l'effet d'oasis.

Tout entier à la conduite de son navire, le capitaine Chaussois, excellent officier, n'est pas très-expansif; il ne répond que par monosyllabes. Le chirurgien aimerait assez à causer, mais il est malade. Les deux Américains lisent. Moi, j'écris ceci.

Nous sommes au milieu d'un canal de huit lieues de largeur. Ici encore l'aridité de la Calabre fait contraste avec la verdure de la Sicile. Cette longue pointe de quinze à vingt lieues, qui finit l'Italie, semble déserte: c'est un pays moins connu que l'Australie. Le gouvernement napolitain, je ne sais pourquoi, n'y laisse pénétrer personne, et quand, de Messine, j'ai demandé à aller à Reggio, aucun batelier n'a voulu m'y conduire, affirmant qu'on nous y recevrait à coups de fusil, ou, si l'on nous y laissait débarquer, que j'y serais retenu et eux avec moi.

Le canal s'élargit, nous avons huit à dix lieues de chaque côté du navire. On voit toujours l'Etna, et d'ici on l'embrasse dans la moitié de sa circonférence. C'est précisément la partie opposée à celle que j'ai parcourue: j'ai donc vu cette montagne sous tous ses aspects.

Il est quatre heures et demie. On aperçoit encore la Sicile dans sa longueur. Du point où nous sommes, on croirait que l'Etna en forme le centre, et que le reste de

l'île n'en est que la dépendance. Nous laissons la Calabre derrière nous. La dame du pont peigne toujours son chien.

Il est sept heures. Nous avons fait beaucoup de chemin. Le soleil se couche avec un éclat admirable. L'Etna est pur de nuage et de fumée, chose rare, nous dit le second. Le dîner a été fort bon, et la houle n'a pas trop coupé l'appétit des convives. Dans le nombre est un Français, ou s'il ne l'est pas, il parle notre langue avec une grande facilité. Il s'exprime non moins bien en italien. Il porte une décoration, et on le désigne à bord sous le nom du marquis ***. Il va à Malte, dit-il, visiter les tombeaux de ses nobles parents. Il connaît, à Paris comme à Rome, une foule de personnes, parmi lesquelles le prince de *** qu'il appelle son cousin.

S'il est en relation avec de fort hauts personnages, il en cite aussi qui le sont moins, notamment une des célébrités des bals populaires parisiens, Rose Pompon, qui, par le plus grand des hasards, est également connue des officiers du bord, car elle a fait, l'année précédente, le voyage de Marseille à Malte dans ce même navire où nous sommes. Tout le monde est d'accord sur sa gentillesse et son entrain. Je les crois sur parole, car cette beauté m'est inconnue. La conversation, montée sur ce ton, devient fort gaie : le marquis nous fait des contes à pouffer de rire. C'est ainsi que s'écoule la soirée.

La Calabre a disparu, mais nous distinguons encore un côté de la Sicile. Au moment où je quittais le pont pour me coucher, je me trouvai en face d'une étrange figure : c'était un pèlerin vêtu d'une robe brune, avec le chapeau à large bord, la pèlerine et le bourdon classique. Il ne lui manquait que des coquilles ; il en allait chercher.



CHAPITRE XXXVIII.

Arrivée à Malte. — Départ pour la Grèce.

Le 7 juillet, je me lève avec le soleil. Malte est devant nous. A quatre heures et demie, nous jetons l'ancre.

Le vapeur français qui doit me conduire en Grèce est arrivé : c'est *l'Alexandre*. Il part ce jour même. Nous n'avons que peu d'heures pour voir la ville. Je suis pressé de mettre le temps à profit. D'autres passagers ont débarqué avec la même intention ; mais, comme toujours, personne n'est d'accord sur ce qu'il faut voir et par où l'on commencera. Cependant, deux se décident à me suivre. Malheureusement, sur notre route sont des débits de tabac, avec des cigarres et des pipes de toutes tailles, formes et couleurs. Mes compagnons sont des fumeurs, et les voici courant de débit en débit pour faire leurs emplettes. Ils durent les bien faire, car ils y mirent le temps. J'employai le mien à les maudire. Ils en finissent pourtant; nous marchons.

Nous n'avions pas fait cinquante pas, qu'un des deux, resté derrière, nous crie qu'il vient d'apercevoir, dans un magasin de nouveautés, une jeune fille d'une beauté sans pareille. L'autre s'empresse de rebrousser chemin pour voir cette merveille, en m'invitant à en faire autant. Sans attendre ma réponse, il va se planter devant le magasin, à côté de son ami, et bientôt je les y vois entrer tous deux.

L'impatience me prend. L'un des guides que nous avions refusés et qui nous avaient suivis, me propose de nouveau ses services. Je les accepte et laisse mes flâneurs à leurs amours.

Je visite les principaux quartiers de la ville qui est, comme on sait, bâtie sur un rocher ayant vingt-neuf kilomètres de longueur sur quinze de largeur. La partie principale, ou cité Valette, contient quarante mille habitants. Le territoire entier, y compris deux îlots, Gozo et Cumin, a une population de quatre-vingt-sept mille âmes selon les uns, de cent trois mille selon les autres. On peut concilier ces deux opinions. L'Angleterre y entretient une garnison nombreuse, population flottante qui doit faire ici la différence.

Malte est renommée pour ses oranges, quoiqu'elle en produise fort peu et d'assez médiocres, si j'en juge par celles que j'ai vues. Ses ânes ont aussi une grande réputation; elle est plus méritée. C'est Gozo qui fournit les meilleurs. La cité Valette est propre et régulière, quoique sur un terrain inégal qui nécessite souvent des escaliers pour conduire d'un quartier à un autre. Les rues, droites et pourvues de trottoirs, annoncent une ville construite ou du moins régularisée d'après un plan arrêté et constamment suivi.

La principale de ces rues, belle et spacieuse, conduit au fort Saint-Elme. Elle est garnie, des deux côtés, d'élégantes

boutiques où sont exposés ces meubles de luxe, ces brillants joujoux qu'on trouve dans Hay-Market et dans la rue Vivienne. Il est bien entendu que les miss au voile vert et les dandys au lorgnon n'y font pas défaut. Nonobstant ces agréments, j'ai vu peu de villes dont l'ensemble inspire plus de tristesse. Des maisons blanches, une terre blanche, un soleil âpre et, au moindre souffle du vent, des nuages de poussière ; des femmes, je parle de celles du peuple, au teint et au costume sombres, aux formes anguleuses : voilà ce qui vous frappe d'abord et vous dispose peu à la gaîté. Mais quiconque juge un pays au premier coup-d'œil, risque fort de se tromper, et si j'avais vu Malte dans ses salons ou en habits de fête, je pourrais peut-être en avoir une tout autre idée.

Arrivé au quai, je prends un canot pour aller me baigner. Le bain est un endroit clos, séparé de la grande mer par une enceinte de pierres et de planches. Je crus qu'on l'avait mise là de peur des requins, mais c'était crainte des curieux. La maîtresse du lieu est une grosse femme coiffée de ses cheveux noirs, qui, un quart-d'heure après mon arrivée, vient me prévenir qu'on attend la place. Je m'en étonnai, car ce bassin pouvait contenir à l'aise une vingtaine de baigneurs, et je ne m'expliquais pas pourquoi on ne les laissait pas entrer. Mon étonnement cessa lorsqu'en sortant je vis que les personnes qui attendaient étaient trois jeunes et jolies Anglaises qui me laissèrent à peine le temps d'en sortir pour s'y installer.

Rentré dans mon canot, je visite les ports et une partie des fortifications extérieures qui méritent certainement leur réputation d'imprenables. Je n'en connais pas de plus fortes ni de mieux entretenues. Je regrette seulement que les Anglais en aient, sur plusieurs points, fait disparaître, je ne sais pourquoi, les écussons des chevaliers qui, sans nuire à la défense, en étaient un des plus beaux orne-

ments. Peut-être les ont-ils portés au musée britannique pour les réunir aux frises d'Athènes.

Je regagne la rive. Là, sous un soleil brûlant dont s'effraie fort mon cicérone qui prétend qu'à Malte le soleil du matin fait mourir, je vais au jardin botanique. Il n'est pas grand, mais il est bien tenu, forme une jolie promenade, ce qui n'est pas indifférent sur cette île de pierre, et présente un certain nombre d'espèces rares et qu'on ne rencontre ordinairement que sous les tropiques.

Je visite diverses églises dont mon conducteur m'indique les noms dans son patois anglo-maltais. Ils me paraissent si peu d'accord avec les titres ordinaires des saints, que, crainte d'erreur, je me dispense de les répéter.

Dans l'une de ces églises, j'assiste à un enterrement protestant, cérémonie nouvelle pour moi. Je vais voir ensuite le beau palais dit Albergo-di-Castilla.

En passant devant l'hôtel où nous étions descendus, je trouve mes compagnons continuant à se disputer sur la voie la plus courte pour tout voir, mais ils n'avaient encore rien vu. En ce moment, ils s'apprêtaient à déjeûner, et comme c'était chose utile et même indispensable, j'y fus avec eux. Les convives étaient le marquis; un jeune Romain aux manières élégantes; le fils d'un médecin de Constantinople nommé Salvator, garçon de seize à dix-huit ans, le plus bel adolescent qu'on pût voir, et quelques autres dont je parlerai plus tard.

Après déjeûner, ces messieurs étant enfin d'accord, nous allons voir l'église de Saint-Jean. Là, parmi beaucoup de morceaux historiques d'un beau travail, on peut citer le tombeau en marbre du prince de Beaujolais, mort à Malte en 1808, et ceux de Vignancourt, de Rohan, de La Valette, de Villiers, de l'Ile-Adam, etc., noms auxquels se rattachent des souvenirs qui font battre nos cœurs français. Je reconnais aussi les écussons des Forbin de

Provence, des Tinteniac et des du Parc de Bretagne, des de Vicq de Flandre, des Clermont-Tonnerre de Picardie, etc. Là, on se retrouve en famille (1), on ne peut faire un pas sans rencontrer un nom de connaissance. Il est peu de voyageurs qui, en cherchant bien, n'aient ici révélation de quelque parent ou de quelque ami : c'est un nécrologe universel. On sait que Malte était autrefois le *refugium* des cadets de famille, et une sorte de séminaire guerrier où la pauvre noblesse et les puînés exhérédés trouvaient à vivre, avec la chance d'arriver à des canonicats militaires dits *commanderies*. C'était, au total, une bonne institution qui, dès le principe, avait fourni de braves officiers, et qui en fournirait encore si l'on avait su la maintenir en l'harmoniant à notre époque.

En voyant publier partout des nobiliaires, car on n'en a jamais fait tant que depuis qu'il n'y a plus de noblesse, ou si l'on veut, depuis que la noblesse ne sert plus à rien, je me suis étonné que quelqu'un de ces généalogistes, plus habile ou plus adroit que les autres, n'ait pas été s'établir à Malte pour y puiser ses matériaux à la source et faire une biographie des morts qui, certainement, aurait été bien payée des vivants, non-seulement en France, mais dans tous les Etats chrétiens. La spéculation, je crois, serait bonne, et la besogne pas trop pénible, puisqu'il n'y aurait qu'à copier.

La quantité de noms qu'on pourrait relever ainsi, soit à Saint-Jean, soit dans les palais des diverses langues, dans celui du grand-maître, ou sur les écussons des murailles et

(1) Claude-François Palamède de Forbin la Barben était grand-oncle du père de l'auteur. Son frère, Etienne Boucher de Crèvecœur, a épousé une du Parc de Bretagne; sa sœur, un de Vicq de Flandre; sa nièce, Noémi de Crèvecœur, un Tillette de Clermont-Tonnerre de Picardie. *(Note de l'éditeur).*

de quelques églises et chapelles, est immense : à ces noms chacun peut se rattacher tant bien que mal. Depuis 1789, c'est l'argent, on le sait, qui a fait les trois quarts des mariages. Il y a eu des alliances entre toutes les classes et des croisements entre tous les noms ; il est ainsi bien difficile qu'on n'ait point quelque cousin à Malte. Je ne doute donc pas que notre marquis n'ait eu la satisfaction d'en trouver.

Je conseille, à celui qui s'occupera de cet annuaire rétrospectif de Malte, de ne pas perdre de temps, car, de jour en jour, les accidents, les réparations et les badigeonnages font disparaître beaucoup de ces noms. Il y a eu tant de chevaliers, que la tradition ne peut ici suppléer aux inscriptions pour rappeler leurs faits et gestes, d'autant moins que chez un grand nombre il y a plus de gestes que de faits.

Saint-Jean de Malte, comme Saint-Marc de Venise, ne vous cause d'abord que de la surprise : on est en présence de quelque chose dont on n'avait pas l'idée et qu'on ne peut pas juger par analogie ; il ne faut donc pas chercher ici un terme de rapprochement. Cette église est belle, mais belle à sa manière. Ceci admis, on la trouve admirable. Pour l'examiner en détail et en donner une bonne description, il faudrait un mois. La partie monumentale et descriptive n'étant pas de mon sujet, je ne l'entreprendrai pas.

Le pavé de l'église n'est pas ce qu'il y a de moins intéressant : partout on marche sur des tombes revêtues de mosaïques, de devises, d'écussons et d'armoiries. On m'avait dit que j'y trouverais celles de ma famille, d'azur à trois étoiles d'or, au croissant d'argent en cœur, au croissant pour cimier, aux deux Turcs pour tenants, et qui remontent, assure-t-on, aux croisades ; mais je ne les ai pas vues à la place qu'on m'avait indiquée. Feu

mon père, bien qu'il fût sans morgue ni préjugé, tenait beaucoup à ces armoiries. En mémoire de lui, je dois y tenir aussi, et j'aurais poussé plus loin mes recherches si j'en avais eu le temps. Je n'y ai pas aperçu non plus celles d'Arc et du Lys qui sont celles de ma mère. Jeanne la Pucelle était une servante, et les d'Arc des paysans : peut-être n'avaient-ils pu faire leurs preuves. On prétend que les chanoines de Lyon n'avaient pas mis le portrait de Notre Seigneur dans la salle de leur chapitre, parce qu'il n'était pas gentilhomme. Quoi qu'il en soit, noble ou non, je suis d'avis que chacun doit garder ses souvenirs de famille; c'est en les respectant qu'on apprend à se respecter soi-même; et ceci s'applique à toutes les classes: blason ou enseigne, c'est pour moi de même. J'ai partout remarqué que l'ouvrier qui s'honorait de celle de son père qui s'était distingué dans son état, s'y distinguait aussi et y acquérait estime et fortune. Je ne trouve donc pas les armoiries plus ridicules ni moins libérales que les enseignes, et je le répète, chacun doit défendre la sienne.

On a, dans l'église de Saint-Jean, revêtu de nattes ces tombes armoriées: c'est seulement ainsi qu'on pouvait en arrêter la dégradation. On les découvre quand on le demande; il n'en coûte qu'une gratification à donner au gardien. Mais comme il faut du temps pour les découvrir, cela rend les recherches un peu longues.

Nous nous rendons au palais du grand-maître. C'est là que réside le gouverneur, M. Read, écossais, dont l'ameublement frais et du style colifichet fait un étrange effet dans ces salles d'une autre époque et d'un goût sévère. Quand un gouvernement consacre un monument historique à la demeure d'un de ses représentants, il devrait faire les frais d'un mobilier attaché au logis et qui n'y fît pas disparate. Il y aurait, à cela, économie. La dépense une fois

faite, l'installation des gouverneurs qui ne se croiraient plus obligés de sacrifier à la mode et de se rendre ridicules pour être comme tout le monde, coûterait beaucoup moins.

En traversant une galerie, nous voyons, à l'extrémité, une charmante jeune fille qui disparaît aussi vite qu'elle s'est montrée : c'est, nous dit-on, la fille du gouverneur.

Je remarque, dans cette même salle, un portrait de Louis XVII enfant. La couronne placée de face et droite sur son front, en manière de bonnet de coton, en fait une figure presque grotesque. La courte vie du jeune prince a déjà été assez malheureuse sans qu'on le torture encore après sa mort par ces stupides caricatures.

Dans la salle d'armes est un canon de la taille d'une caronade de douze, formé de cordes entourant une feuille de cuivre. On prétend qu'il a servi.

On nous montre les armures de beaucoup de chevaliers célèbres, entr'autres celles de l'Ile-Adam, et quelques beaux portraits de grands-maîtres et de commandeurs, parmi lesquels figure, je ne sais à quel titre, celui de la femme de Calvin.

Du lieu appelé la Barraca, l'une des promenades de Malte, on voit le fort Saint-Elme et le fort Recasoli, et l'on plonge sur les trois ports et les principaux établissements militaires. Ces ports sont remplis de bâtiments de guerre et de commerce. Dans ce moment, entrent et sortent plusieurs vapeurs armés : la guerre qui se prépare met tout en mouvement.

J'ai déjà dit un mot de l'auberge de Castille. On compte, dans la cité Valette, huit de ces auberges : celles de France, d'Allemagne, d'Italie, de Provence, d'Auvergne, d'Aragon, de Bavière et de Castille : c'étaient autant de palais où logeaient les chevaliers de ces diverses langues. Il y avait eu rivalité de luxe dans la construction de ces édifices ; aussi n'en est-il pas un qui ne soit beau.

On nous fait remarquer la maison où descendit Napoléon en allant en Egypte. Déjà on nous avait montré, dans le palais du gouverneur, la salle où le dernier grand-maître Hompesch signa la capitulation qui remettait l'île à la France. Ce fut un beau jour pour l'Angleterre.

Rien de plus étrange que les voitures de Malte. Montées sur deux énormes roues qui, ressortant par derrière, semblent courir après la caisse, elles ont la forme de celles que l'on voit dans les anciens tableaux flamands. Il n'y a qu'une seule porte de la ville par où elles peuvent passer. Là, je fus étonné d'en voir, dans le fossé, une trentaine adossées contre le mur. On me dit que la porte étant en réparation, elles demeuraient là depuis un mois, faute de pouvoir entrer. De l'autre côté de la poterne, il y en avait un nombre à peu près égal qui attendaient le moment de sortir.

Le silence qui règne dans Malte, par suite de la rareté des chevaux et des voitures, contribue encore à la tristesse de cette ville.

Il est une heure et demie. Je suis à bord de *l'Alexandre,* voguant vers la Grèce. Les murs blancs de Malte et les deux moulins qui les dominent semblent fuir devant nous. Ces moulins à vent sont les premiers que je vois depuis que j'ai quitté la France; je n'en ai aperçu ni en Italie ni en Sicile. Ceux-ci ont six ailes.

Le marquis parle toujours, et quand il ne parle pas, il chante.

Je dîne de bon appétit, mais la plupart de mes compagnons, atteints du mal de mer, ne peuvent manger. Nous perdons Malte de vue, et nous ne devons revoir la terre que dans deux jours.

Je fais connaissance à bord avec M. Fougerais, supérieur des lazaristes de Smyrne, et M. Poiret, également lazariste, dont les parents habitent Airaines, à quelques lieues d'Ab-

beville. Ces religieux sont instruits et de bonne société.

Nous avons aussi deux franciscains espagnols. L'un, le père Bonaventure, a la figure balafrée d'un coup de sabre : c'est un homme de haute taille, à formes athlétiques, sexagénaire, et qui a sans doute figuré activement dans les guerres d'Espagne. Sous un extérieur assez brute, il ne manque ni de finesse ni d'instruction. Délégué de son couvent, il va à Jérusalem où il a déjà séjourné plusieurs années. Son compagnon est un ancien marin, ce qui ne l'empêche pas d'être horriblement travaillé par le mal de mer.

Le pèlerin, lui aussi, va à Jérusalem. Il a l'air d'un militaire et parle trois ou quatre langues, couche sur le pont, se nourrit de croutes qu'il tire d'un bissac rempli de livres et de cartes qu'il consulte à chaque instant.

Un vieux juif de Constantinople, vêtu du costume oriental de sa race, turban blanc, veste à la turque de couleur sombre, culotte large ne descendant que jusqu'aux genoux, est accompagné de sa femme, la tête ceinte d'un bandeau et vêtue absolument comme on représente les juives dans les tableaux de sainteté. Ces époux, septuagénaires, sont d'une pâleur telle qu'on croirait qu'ils sortent du tombeau. Ils occupent une cabine dont la porte est presque toujours ouverte. Ils nous étonnent par les pratiques bizarres de leur religion, dont ils s'acquittent sans s'inquiéter si on les regarde.

Une famille arabe, composée du jeune époux, de sa femme et de trois jolis enfants dont le plus âgé n'a pas six ans, intéresse tout le monde par son union et son air honnête. Elle va à Brousse, rejoindre Abd-el-Kader.

Notre marquis continue à babiller ; il prétend que ce n'est qu'ainsi qu'il peut combattre le mal de mer ; mais à force de parler, il blesse quelques susceptibilités. Il n'a pas bien débuté sur *l'Alexandre :* en quittant *l'Hélespont,*

Le lendemain, le capitaine voulut connaître celui qui, le premier, avait poussé ce cri d'alarme, mais le coupable se garda bien de se dénoncer. On en jasa beaucoup toute la journée : les uns prétendirent que c'était un fripon qui espérait profiter de la confusion pour voler; les autres, que ce n'était qu'un peureux qui avait eu le cauchemar. Je fus de ce dernier avis, car, en définitive, rien ne fut volé.

Le jour a paru. On ne voit aucune terre. Le ciel est pur, mais le vent est toujours très-violent : on ne peut tenir sur le pont. Nous filons avec une rapidité extraordinaire. Presque tout le monde est malade ; j'ai le bonheur d'être du petit nombre de ceux qui ne le sont pas. Pendant la nuit, me dit le second, nous nous sommes croisés avec des bâtiments grecs qui, selon leur négligence ordinaire, n'avaient pas leur fanal en poupe. Si le temps avait été moins clair, l'abordage pouvait avoir lieu, accident trop fréquent et presque toujours fatal.

A midi, une colombe égarée vient faire le tour du bâtiment, mais elle ne s'y pose pas.

A une heure, le vent tourne à la tempête; la mer devient tout-à-fait grosse. Un employé du bord, qui navigue depuis dix-huit ans, est, comme les autres, pris du mal de mer. Pour dîner, on est obligé de tendre des ficelles, afin d'arrêter les verres et les bouteilles. Il n'y a à table que les officiers, le Génois et moi. J'ai grand'faim et le dîner est excellent, et pourtant je suis obligé de ménager mon estomac. Si je n'ai pas le mal de mer, j'ai autre chose qui ne vaut pas mieux. On servait à bord de petits abricots siciliens que j'avais déjà goûtés en Sicile. Ils ne paient pas de mine, car ils sont gros comme des noix, mais ils ont un parfum délicieux. J'en avais fait abus en mangeant ma part et celles de mes voisins plus prudents que moi, et ceci m'avait violemment purgé. Averti par le docteur, je ne l'avais pas cru et j'en subissais les conséquences,

non douloureuses, mais ennuyeuses, car j'étais obligé de me lever à tout instant. En Sicile, ne vous défiez donc plus des Syrènes, mais des abricots : ils eussent démoralisé le sage Ulysse.

Parmi nos passagers, très-nombreux comme je l'ai dit, sont des personnages boutonnés plus ou moins diplomatiquement, et dont il est assez difficile de deviner l'état et même la nation. L'approche de la guerre met en jeu des espérances et des intérêts de plus d'une nature. On a dit que, par une sorte de prescience, plusieurs jours avant une bataille, les oiseaux de proie viennent planer au-dessus des champs où elle doit se donner. Il y a des hommes qui ont le même instinct.

Parmi ces inconnus, j'en remarque un de haute taille, d'une très-belle figure, d'environ quarante ans, dont les manières militaires annoncent l'habitude du commandement. Il se dit négociant de Lyon, mais parlez-lui commerce, il vous tournera le dos.

Son camarade, homme instruit et fort distingué, n'a pas une apparence moins problématique. Le capitaine savait leur nom, mais il ne le disait pas, et nul à bord n'a pu le connaître. J'entendis seulement le plus petit, dire avec une expression de tristesse : — Quand rentrerons-nous en France ? — Qui sait, reprit l'autre ; dans six mois, dans un an, jamais peut-être !

Un jeune médecin italien, antiquaire instruit, se rendait à Salonique pour y chercher des médailles, à ce qu'il disait. Un autre allait à Athènes pour herboriser. A ses façons insinuantes et son air de Mascarille, il m'avait bien la mine d'y aller chercher des simples.

Deux officiers sardes, de vingt-cinq à vingt-six ans, dont l'un était d'une tournure et d'une figure charmantes, ne cachaient pas qu'ils allaient prendre du service dans les troupes du Sultan. En attendant, ils menaient joyeuse vie

et sablaient du Champagne qu'ils ne gardaient pas longtemps, car la mer ne les épargnait pas.

Nous avons aussi à bord quatre sœurs hospitalières qui vont à Smyrne. L'une d'elles est Irlandaise : c'est une fille de vingt à vingt-deux ans, grande, forte et d'une beauté remarquable. Elle parle très-bien français. Sa piété semble à la fois fervente et éclairée, et son bon sens est admirable.

Le supérieur, M. Fougerais, qui conduisait ces dames, en faisait le plus grand éloge. Ces pauvres saintes payaient cruellement leur tribut à la mer. L'Irlandaise n'était pas la plus malade, elle pouvait prendre quelque nourriture. Les autres sont restées trois jours et trois nuits sans pouvoir manger.

Parmi les passagers sont M. Léonard, de Marseille, inspecteur de la ligne des bateaux-postes, et sa femme qui a voulu aller voir Constantinople, mais qui jure qu'on ne l'y prendra plus. Ce sont, en effet, de singulières parties de plaisir que celles où l'on passe les jours et les nuits à avoir des nausées.



CHAPITRE XXXIX.

Suite de la traversée de Malte en Grèce.—L'Elide.—Navarin.—La Morée.—
Les Cyclades.—Syra.

En me levant vers cinq heures, j'aperçois la terre de Grèce. Nous en sommes à huit lieues environ. Cette côte est celle de l'Elide, et le point que nous distinguons est Navarin. Un vieux timonier, présent au combat de 1827, nous montre la position des flottes française, anglaise et russe, et de celle turco-égyptienne que nous anéantîmes pour la plus grande gloire de la Russie. Ce jour-là, elle a dû bien rire : c'était non-seulement sur les Turcs qu'elle remportait une victoire, mais sur la France et l'Angleterre : nous lui ouvrions les portes de Constantinople. Le piége qu'elle nous avait tendu était grossier. Que nous nous y soyons laissé prendre, nous autres Français, rien d'étonnant, c'est chez nous une vieille habitude; mais les Anglais, c'est moins concevable. La faute était grave. Aujourd'hui, nous en payons la façon.

A notre droite est le cap Matapan, et plus loin, le mont Taygete. Trois grands navires sont en vue.

A neuf heures, nous sommes en face du golfe de Coron et du capo Grosso. A onze, nous nous rapprochons du cap Matapan que nous doublons. A notre droite, au loin et hors de vue, est Candie et le mont Ida.

A deux heures, nous côtoyons la Morée. A droite, à quatre kilomètres, nous avons l'île de Cerigo, l'ancienne Cythère. Nous en approchons à moins d'un kilomètre. Elle semble aride et désolée; j'y vois pourtant quelques champs cultivés. Dans le lointain, une colonne de fumée annonce des habitations. Cette île appartient aux Anglais qui sauront bien en tirer parti

En face est la petite île de Servi, dont nous distinguons les chaumières. Nous sommes toujours entourés de navires : j'en compte quatorze. La partie de la Morée que nous côtoyons est habitée par les Maniotes, les plus sauvages des Grecs voleurs. Sur la rive, à portée de mousquet, sont quatre maisons avec une petite chapelle. Dans une crique est mouillé un navire; on ne voit personne à bord. Nos officiers ne savent qu'en penser : ce n'est pas là un lieu ordinaire de mouillage.

Nous passons bord à bord du cap Malio, aujourd'hui Saint-Ange, lieu désert qui n'a pour habitant qu'un ermite. Nous voyons sa maisonnette, son champ, ses figuiers, et une meule de paille ou de blé. Lui-même paraît sur le seuil de son logis; il porte une robe et une longue barbe.

Le cap doublé, nous apercevons, longeant sournoisement le rivage, une grande barque montée de beaucoup d'hommes à calottes rouges. C'eût été une mauvaise rencontre pour un navire à voiles et mal armé. Cette mer est infestée de forbans, et ces hommes-là en ont bien l'air.

Les côtes de la Morée se développent devant nous. A gauche, on nous montre au loin le lieu où était Sparte. A droite est Milo.

Nous venons de dîner. Le marquis, qui n'a plus mal au

cœur, jase comme une pie; il parle des renards à longue queue, des aigles farcis et autres allégories plus ou moins ingénieuses, et prétend qu'on lui a envoyé un passeport avec ordre de voyager; enfin, il se dit l'auteur d'un livre publié en Angleterre, qui lui a rapporté dix mille livres sterling.

A travers ces bavardages, on est étonné de trouver un homme parlant le français avec une pureté élégante et l'italien tout aussi bien. Il sait également l'espagnol, le grec ancien et le grec moderne, citant, au besoin, les auteurs latins, surtout les textes sacrés. Les ecclésiastiques qui sont à bord restent, comme moi, surpris de tant de science. Les franciscains espagnols, dont il connaît l'ordre aussi bien que s'il en était, ne sont pas les moins étonnés. On se perd en conjectures sur cet étrange personnage. Le nom que porte son passeport n'est pas, nous dit un officier, celui qu'il se donne, sur lequel il varie lui-même, car il en change la terminaison qu'il fait tantôt italienne, tantôt française. Il prétend qu'envoyé à Rome, il a séjourné longtemps près du Pape. Il parle de son intimité avec plusieurs cardinaux, notamment avec celui qui passe pour avoir la confiance de Sa Sainteté, le cardinal Gonsalvi, je crois. Cette intimité existe-t-elle? Je ne puis l'assurer, mais il connaît certainement l'intérieur de ce cardinal. Il n'est pas étranger non plus à celui du Saint-Père; il en donne des preuves indubitables pour ceux qui, ayant habité Rome, ont vu sa cour et n'en ignorent pas les usages.

Maintenant, c'est de Naples dont il nous entretient. Il y a, prétend-il, découvert, dans les archives, des manuscrits ignorés même des archivistes, et qu'il a signalés au roi. Ici encore il entre dans des détails tels qu'il est impossible qu'il n'y ait pas quelque chose de vrai.

Disant du mal de tous les gouvernements, de celui du Pape comme des autres et du gouvernement français

avant tout, c'est bien la langue la plus mordante et la plus agile qu'ait jamais contenue une bouche humaine. Je n'avais pas l'idée d'un babil plus intarissable et d'une gaîté aussi folle. Le mal de mer même, et c'est l'unique exemple que j'en ai eu, ne pouvait pas le faire taire. Ne s'effrayant de rien, il dormait, il chantait au bruit de la tempête, et il naviguait pour la première fois.

Au total, c'était un homme de courage, d'instruction et d'esprit, mais qui, par ses incessantes hâbleries, ses mensonges patents, ses propos satyriques contre tout le monde, s'était mis à bord dans une position des plus fausses. C'était à qui ferait, sur son compte, les conjectures les moins charitables. Les officiers inférieurs l'accusaient d'être un agent provocateur ou un délégué de la police, venu pour scruter leur conscience. Mais de quelle police aurait-il été, et à qui pouvait importer l'opinion de sous-officiers de navire? D'ailleurs, l'agent d'un gouvernement quelconque n'eût pas été si étourdi, si imprudent.

D'autres moins hostiles voulaient voir en lui un écrivain qui jouit, à Paris, de quelque réputation pour ses articles de journaux. Ils assuraient qu'ainsi qu'il le disait, il s'était fait déporter, et qu'il allait à Constantinople chercher fortune. Ici encore on se trompait: j'ai su depuis que cet écrivain n'avait pas quitté Paris.

Comme il agissait sans façon avec tous les gens du bord, ils étaient avec lui dans les mêmes termes. Il en résultait quelquefois des scènes où il y avait plus de gros sel que d'épice fine : quoiqu'habitués de la Grèce, tous nos marins ne brillaient point par l'atticisme. Il y avait, entr'autres, un vieux capitaine au long cours se trouvant là comme passager, qui était en guerre perpétuelle avec notre conteur qu'il avait surnommé le Parisien. Quand son conte était trop fort, il le prenait par la tête en le traitant de farceur, de blagueur, etc. Le marquis lui payait

ses caresses par de nouvelles plaisanteries, et finissait toujours par démonter le vieux loup de mer.

C'était aussi un original que le capitaine H***. Ancien négrier, il soutenait sérieusement que l'interdiction de la traite avait fait le malheur des nègres; que c'était un acte d'immoralité, une barbarie d'empêcher qu'ils fussent vendus aux blancs, et qu'il ne doutait pas que l'Empereur ne mît fin à une pareille cruauté, en rétablissant cet utile commerce.

Une circonstance assez singulière avait réveillé chez lui les regrets qu'il éprouvait de la perte de son ancien état. Il avait rencontré dernièrement, à Civita-Vecchia, un moine ramenant d'Afrique une trentaine de négrillons qu'il y avait rachetés et qu'il conduisait à Rome pour les y faire élever dans la religion catholique. Or, il prétendait que c'était pour les revendre ou les louer comme ouvriers ou domestiques, enfin pour les faire travailler, conséquemment qu'il faisait la traite comme il la faisait lui-même. Alors il se comparait aux frères de la rédemption, jurant qu'il soignait sa cargaison comme ils soignaient la leur; qu'à ses nègres il faisait boire du vin et entendre la messe, et qu'il les aurait conduits à confesse s'ils eussent su parler une langue quelconque, mais qu'il ne voyait pas pourquoi on y faisait aller les nègres, puisqu'on n'y envoyait pas les singes.

C'était un grand physiologiste que le capitaine H***; aussi faisait-il bon à l'entendre discuter, avec le marquis, sur la nature de l'homme. Celui-ci ne perdait jamais l'occasion de le ramener sur ce chapitre. Alors nos lazaristes eux-mêmes ne pouvaient garder leur sérieux.

A six heures et demie, nous sommes en vue d'Antimilo, de Falconiere et de Belopoulo, rochers ou îlots. A gauche, toujours la Morée où la carte nous indique, mais hors de vue, l'emplacement d'Argos et de Corinthe. Devant nous

est le golfe d'Athènes. Megare est au fond, le Pirée à droite.

Pendant la nuit du 9 au 10 juillet, sauf erreur, car la perte d'une feuille de mes notes met ici un peu de confusion dans les dates, nous avons éprouvé un violent coup de vent. La mer était terrible. Vers deux heures et demie du matin, nous avons couru quelque danger : le bâtiment roulait d'une telle façon que j'étais obligé de me tenir à la barre de mon cadre pour n'être pas jeté à bas. On n'entendait, dans toutes les cabines, que des gens se recommandant à Dieu. Je voulus monter sur le pont pour voir la tempête, mais j'en eus bientôt assez. Trempé jusqu'aux os, j'allai me recoucher.

A quatre heures, je remonte sur le pont. Nous sommes au milieu des Cyclades : nous voyons Naxos, Paros, Anti-Paros, Delos, Andros, etc. A quatre heures et demie, nous mouillons devant Syra. C'est là qu'on change de paquebot si l'on veut aller au Pirée, à Athènes, à Salonique, ou bien gagner la voie de Jérusalem par Alexandrie. Nous avions à bord plusieurs passagers pour cette double destination, et chacun sachant que j'étais un touriste, c'est-à-dire un flâneur sans projets bien arrêtés, m'engageait à prendre la route qu'il suivait lui-même. Le père Bonaventure voulait absolument m'emmener avec lui à Jérusalem, et pour me décider, il disait qu'aussitôt que nous aurions mis pied à terre, hébergés de monastère en monastère, il ne nous en coûterait pas une obole pour voyager. En quêtant, nous aurions même pu y gagner quelque chose.

Le pèlerin hongrois, que nous avions surnommé l'ami de la mer, parce qu'à quelqu'endroit du pont qu'il se plaçât la vague venait l'y chercher, appuyait sur cette motion du moine avec qui il comptait aller. Néanmoins, il changea d'avis, car je l'ai revu à Smyrne.

De son côté, le médecin italien, chercheur de médailles, me vantait beaucoup Salonique où il devait séjourner, et

Athènes qu'il voulait voir en passant. Il devait y arriver le jour même : c'était tentant, mais Constantinople était le but de mon voyage. On prétendait que d'un jour à l'autre l'entrée des Dardanelles pouvait être fermée, et que les flottes alliées, que je désirais voir réunies à Besica, ne tarderaient pas à se séparer. Tout retard pouvait donc me faire manquer ce spectacle unique ; tandis qu'au retour, il m'était facile de m'arrêter à Athènes, pour reprendre ensuite, au Pirée, le paquebot autrichien qui me conduirait à Corfou et à Trieste.

Au surplus, comme le vapeur qui allait au Pirée ne devait partir que dans quelques heures, j'avais le temps, tout en visitant Syra, de mûrir ma décision.

Syra ou Syros, qu'il ne faut pas confondre avec Scyros, île de la mer Egée, où fut caché Achille et où mourut Thésée, est une des Cyclades. Comme la plupart des autres îles de la Grèce, elle a une montagne pour noyau. L'île entière a environ soixante kilomètres de tour, et sa population, depuis qu'elle est devenue le point de relâche des paquebots et le centre d'un commerce assez actif, s'est fort augmentée. Elle est le siége d'un évêché dont dépend Athènes.

Les passagers qui viennent avec nous à terre sont le marquis, le jeune Salvator, les deux officiers sardes, le négociant génois, et un Maltais à la figure noire, aux formes athlétiques, négociant aussi, brave homme, mais le plus colérique qu'on puisse trouver. Il nous en donna une preuve en descendant dans le canot qui devait nous conduire à terre. Les matelots grecs avaient, comme toujours, voulu nous rançonner en nous demandant, pour cette petite traversée, un prix exorbitant. Cependant, on avait fini par s'entendre, lorsque, mécontent de la transaction, l'un d'eux fit un geste qui mit le Maltais dans une telle colère que, sans s'inquiéter si le Grec était

armé ou non, il se jette sur lui, et le renversant sur le banc, il allait lui briser la tête d'un coup de poing, si nous n'étions pas venus les séparer et faire rengaîner ses compagnons qui, déjà, portaient la main à leur poignard. Il n'est jamais prudent de prendre dispute avec les Grecs, surtout avec ceux de Syra, qui n'ont pas la meilleure réputation.

Arrivés à terre, nous trouvâmes plusieurs palicares venus d'Athènes pour s'offrir comme guides ou drogmans.

Ce qui nous frappe d'abord à Syra, c'est l'aspect de la ville en amphithéâtre qui semble, sous le beau soleil d'Orient, une décoration d'opéra. Des moulins à six ou huit ailes, placés à mi-côte à l'un des angles de l'île, s'harmonient bien au paysage et lui donnent un aspect d'étrangeté gracieuse qui plaît extrêmement.

Les officiers, en nous voyant considérer ces moulins, nous demandaient, en plaisantant, si nous irions leur faire visite? J'ignorais le motif de cette question. Le capitaine nous l'apprit et nous conseilla de ne pas tenter l'aventure. Aux environs des moulins de Syra, on rencontre de fort belles Grecques qui, dit-on, ne sont pas cruelles; mais ces beautés charitables ne le sont pas pour rien, et si elles vous laissent votre bourse, vous trouvez souvent sur la route des gens lestes à vous en débarrasser. Trop heureux encore si vous en êtes quitte pour si peu.

Ainsi avertis, nous n'étions guère disposés à aller faire la cour à ces fringantes demoiselles, et certaines figures que nous rencontrâmes plus tard m'ont donné lieu de penser que l'avis n'était pas hors de saison.

Nous voilà donc commençant notre exploration. La ville de Syra est divisée en basse et haute. La première est celle des marchands, des capitaines de barque et des industriels de toute nature, Grecs schismatiques pour la plupart.

La ville haute est celle des propriétaires ou ci-devant

tels. Ceux-ci sont catholiques et descendent de Vénitiens et de Génois expatriés ou exilés volontairement. Quoiqu'ils soient devenus Grecs de mœurs et de langage, il en est qui portent encore orgueilleusement les plus beaux noms de ces anciennes Républiques.

Robustes et bien faits comme le sont presque tous les habitants de ces îles, ce sont des nobles et des catholiques d'une espèce particulière. Courir la mer, pour eux n'est pas déroger, et, de même que leurs aïeux qui se sont enrichis en guerroyant et maraudant, ils se sont plus d'une fois associés à leurs compatriotes d'en bas pour faire quelques petites opérations de flibusterie. Mais depuis qu'ils ont un évêque et une diplomatie pour les surveiller, car Syra a des consuls de toutes les nations, ils paraissent se tenir tranquilles.

Ils étaient autrefois propriétaires de toutes les terres de l'île, mais peu industrieux ou trop fiers pour travailler, ils les ont peu à peu aliénées, et ce sont les marchands et les usuriers de la basse ville qui jouissent aujourd'hui de leur dépouille.

Nous visitons cette basse ville et son port, ce qui est bientôt fait. Nous voilà laissant prudemment les moulins sur la droite, escaladant la montagne par un chemin tracé, non par la main d'un ingénieur, mais par les pas de toutes les générations de piétons qui ont habité l'île depuis sa création. Ce chemin est tracé sur une sorte de pierre schisteuse, dont les morceaux polis et glissants se détachent sous les pieds. C'est bien la voie la moins commode que j'aie jamais rencontrée : je ne puis lui comparer que la cendre du Vésuve.

Après avoir escaladé, sous ce soleil dévorant, un espace où l'on n'aperçoit ni un arbre ni une touffe d'herbe, nous arrivons à l'entrée d'une rue que je ne peux pas mieux comparer qu'à un escalier de moulin. La même roche,

aussi glissante et aussi mobile que dans le premier sentier, en faisait tout le pavage. En nous accrochant aux angles saillants des maisons, nous serions arrivés au but assez paisiblement, sans un autre danger contre lequel notre sage capitaine nous avait également mis en garde : — Défiez-vous des cochons de Syra, nous avait-il dit. — En effet, nous n'avions pas fait vingt pas dans cette rue large d'un mètre et demi, que nous trouvons tout en travers, placé comme une barricade, un gros verrat noir qui attendait qu'on lui ouvrît la porte d'un logis où probablement il avait l'intention d'aller faire la sieste. En voyant arriver des hommes à fracs et à chapeaux, il soupçonna qu'il avait affaire à des Francs, aussi mal vus, en Orient, des animaux que des hommes. Alors, sans se déranger, il se mit à clignoter l'œil d'une manière assez peu amicale, en y joignant un grognement qui ne l'était pas davantage. Nous reconnûmes que le capitaine n'avait rien exagéré sur le caractère de ces porte-soies. Heureusement que le propriétaire de celui-ci avait entendu son appel : il ouvrit la porte, l'animal entra et nous livra passage.

Nous continuons notre marche, mais pareil ennemi ne tarde pas à se représenter, et successivement une douzaine. Ils étaient dans une position autre que la transversale, et en nous accolant au mur opposé, nous passions sans encombre. Quelques-uns même se rangèrent à notre approche. Cette mensuétude nous porta malheur. Voilà que notre marquis s'imagine qu'on a voulu nous faire un Croquemitaine des cochons de Syra ; il prétend que ce sont les plus doux, les plus sociables des animaux, et quand nous sommes au bout de la file, il en attrape un par la queue, le tirant à lui comme fait le diable au pourceau de saint Antoine. Mais celui-ci n'avait pas la patience de l'autre : tournant sur lui-même, il fit faire une pirouette au marquis qu'il envoya tomber sur le dos, et, courant

dessus, il allait lui donner un coup de boutoir qui aurait pu lui arranger fort mal le ventre ou les parties voisines, si le négociant génois, qui tenait une canne, n'en eût frappé le derrière du cochon qui, par un nouveau virement, se trouva en face de nous.

L'animal, en voyant six adversaires au lieu d'un, s'arrêta, ne sachant auquel s'en prendre. Nous profitâmes de ce moment d'hésitation pour nous jeter contre le mur. Ne trouvant plus d'obstacle, il alla rejoindre ses compagnons qui l'attendaient; mais s'il avait poussé un cri, ils seraient certainement venus à son aide, selon la coutume fraternelle des individus de cette race. Alors nous aurions pu passer un mauvais quart-d'heure, et ajouter un fait de plus à la réputation inhospitalière des pourceaux de Syra.

Après avoir prévenu le marquis, assez décontenancé de sa mésaventure, que s'il voulait absolument se mesurer avec les cochons, nous tenions peu à lui servir de témoins et encore moins de seconds, nous reprenons notre ascension.

Nous n'étions pas au bout. Après cette rue en échelle, en vint une autre, puis encore une autre; si bien que suant, soufflant, à demi-éreintés, nous fûmes trois à quatre fois au moment de revenir sur nos pas. La honte nous retenait, car nous voyions sur nos têtes l'église qui domine l'île, et nous avions résolu d'y aller. Ensuite, nous avions une distraction : celle de voir les habitants, hommes, femmes, enfants, qui, éveillés par notre babil et les talons de nos bottes résonnant sur la pierre, ouvraient leurs fenêtres pour nous regarder passer. Toute cette population était en costume du matin; néanmoins, nous admirions la coupe de leurs vêtements, et bien que la figure des hommes fût de celles que l'on n'aime guère à rencontrer dans un lieu solitaire, nous ne pouvions nous empêcher de dire que c'étaient de beaux hommes, et que les femmes, quoiqu'un peu noires, n'étaient pas indignes de leurs pères et de leurs époux.

Nous voilà enfin à l'église. Nous y trouvons MM. Fougerais et Poiret. Ils nous apprennent qu'elle est dédiée à saint Georges, et qu'on y célèbre les offices catholiques selon le rit grec. Elle est fort propre, de construction peu ancienne, ressemblant à nos églises de village.

A côté est le palais épiscopal, palais modeste et qui n'excède ni la dimension ni l'apparence d'un simple presbytère. Cependant, il renferme une puissance : l'évêque, Mgr Alberti, Grec de Smyrne, est le patriarche de toute la Grèce catholique, Athènes compris.

Nous allâmes lui faire visite. Jeune, grand, fort et d'une beauté remarquable, bien qu'il soit un peu obèse, il a le ton d'un homme du monde, et parle également bien français, italien et grec. C'est de lui que nous eûmes des détails sur les deux races qui habitent l'île, dont la population totale est de vingt-deux mille âmes, parmi lesquelles six mille catholiques. Mgr Alberti joue en ce moment un rôle assez important en Orient : il y combat avec énergie la propagande des Russes, qui ne négligent rien pour appeler les Grecs catholiques à leur religion et surtout à leur politique. Malgré leur principe de légitimité, ils prêchent ici l'insurrection.

J'avoue qu'en demandant à voir l'évêque, je n'étais pas sans appréhension sur la conduite du marquis. Je craignais que par quelque propos inconsidéré, quelque plaisanterie intempestive, il ne donnât au prélat une triste idée de notre éducation et de notre urbanité. Ce fut le contraire qui arriva, il eut complètement les honneurs de la séance. Il parla du sacré collége, de diverses décisions canoniques qui venaient d'y être prises, ce qui était vrai, car elles étaient parfaitement connues de l'évêque, discuta en vrai théologien le pour et le contre de ces décisions, cita les pères de l'église en latin et en grec, enfin étonna si fort M. Fougerais et monseigneur lui-même par l'exac-

titude de ses citations et la netteté de ses observations, que le prélat lui demanda s'il était prêtre? Dans ce moment, nous étions tous tentés de lui faire la même question. Notre surprise était au comble; nous ne pouvions concevoir que le même individu qui, depuis deux heures, nous contait des sottises et folâtrait ainsi qu'un écolier échappé de sa classe, pût, passant d'un extrême à l'autre, parler comme l'aurait fait un docteur en sorbonne et sans s'écarter jamais du plus pur catholicisme.

Après avoir pris congé de Mgr Alberti, qui nous avait reçus avec une extrême courtoisie et paraissait se plaire dans notre société, nous allâmes, sur une terrasse qui touche à l'église et domine l'évêché, jouir d'une des vues les plus étonnantes qui soient au monde. La décrire, c'est impossible: prenez la carte de la Grèce, cherchez une petite île nommée Syra, dont la cime s'élève à quelques centaines de toises au-dessus du niveau de la mer, et avec les Cyclades devant vous, et une partie des côtes de la Grèce avec tous ses souvenirs, jugez ce que peut être cette vue quand le temps est clair.

Nous étions encore en extase du spectacle que nous quittions, quand le marquis, qui déjà avait oublié son rôle de théologien, nous suscita une nouvelle querelle. Il avait, en montant, cherché noise aux cochons; voilà qu'en descendant il se met à agacer les gamins qui s'étaient rassemblés en grand nombre pour nous voir. Il leur parle grec. Que leur dit-il? Je ne sais, mais ce n'était pas un compliment, je m'en aperçus au ton de leur réponse. Des pierres que quelques-uns commencèrent à ramasser, nous annoncèrent que l'action allait suivre les paroles.

Ici le vieux Génois, qui y avait compris quelque chose, car il n'était pas à son premier voyage en Grèce, et qui n'était pas satisfait de voir persiffler des gens ayant la même origine que lui, se fâcha tout rouge. Il lui dit que

ceux qui nous entouraient, car les pères s'étaient joints aux enfants, n'étaient pas *gente di poco ne signori da burlare.* Il disait vrai. Les regards de notre entourage et des murmures peu flatteurs nous firent penser qu'il était prudent de ne pas prolonger plus longtemps notre séjour dans la ville haute et parmi ses châtelains peu endurants.

La descente était encore moins commode que la montée. Nos chaussures, dures ou ferrées, nous faisaient glisser à tout instant sur ces pierres polies où les habitans ne montent qu'à pieds nus ou en babouches légères; aussi nous n'y étions pas plus rassurés que des danseurs de corde sans balancier. Trois à quatre chutes avaient déjà signalé notre retraite. Voulant éviter le sort de mes compagnons, je m'en allais, m'accrochant aux murailles: tandis que je cherchais les saillies, ils avaient gagné du terrain, et bientôt je me trouvai seul au milieu de ces figures qui me regardaient de travers. Deux rues se présentant, je ne savais laquelle prendre. Je m'adresse à un grand diable à mine de forban, qui fumait devant sa porte. Il m'indique celle qui conduisait dans une impasse. Plus charitable, une jeune fille me remet dans le bon chemin, en me faisant entendre que mes compagnons ne sont pas loin. Je devais payer le tribut à cette détestable route: j'ai à peine fait quelques pas, que je tombe sur le dos, aux grands éclats de rire d'un groupe de jolies Grecques. J'avoue que puisque je devais tomber, j'aurais mieux aimé tomber ailleurs.

Je trouvai mes compagnons, comme moi se frottant les reins, car quelques-uns ne s'étaient pas bornés à une seule chute. Tous maudissaient Syra, sa voirie et la dureté de ses pierres, et se demandaient comment, puisque le chemin n'était abordable ni pour les chevaux ni pour les ânes, l'évêque, avec sa rotondité, avait pu arriver à son palais épiscopal, et surtout comment il en pouvait descendre? Nous en conclûmes que cela ne lui arrivait pas souvent et

qu'il avait, pour se promener toute l'année, un salon de quinze pieds carrés et une terrasse qui n'en avait guère plus du double. Ajoutez-y, pour ouailles, des hérétiques, des forbans et des demoiselles à moulin, et vous direz : voilà un évêque dont je n'envie pas la mître.

Le marquis seul ne se frictionnait pas, quoiqu'il fût tombé une fois de plus que les autres; il était trop en colère pour cela. A peine fut-il sorti du salon de monseigneur, qu'il s'aperçut qu'il avait chaud, qu'il avait soif. Nous, qui n'avions pas eu l'honneur de tenir le dé de la conversation, nous le sentions depuis longtemps; nous aurions donc volontiers accepté quelque chose, ne fût-ce qu'un verre d'eau, en sus de la bénédiction. Quelqu'un en fit l'observation. Ce fut comme une étincelle électrique qui, en une minute, changea toutes les bonnes dispositions du marquis envers le prélat et tous les Grecs en général. C'est alors que, faute de mieux, il chercha dispute aux enfants; puis ensuite, exaspéré par ses chutes, il se mit à anathématiser l'évêque qui ne s'en doutait guère.



CHAPITRE XL.

—

Départ de Syra pour Athènes. — Voyage manqué. — Retour à Syra.

—

De retour à bord, nous y trouvâmes tout en rumeur. Un vapeur arrivant de Smyrne parlait d'un conflit qui venait d'éclater entre les Américains et les Autrichiens, au sujet d'un réfugié hongrois qui se disait naturalisé Américain. Voilà comment l'on racontait l'affaire : le capitaine d'un brick de guerre autrichien ayant appris que le réfugié politique Costa s'y trouvait, avait envoyé à terre un détachement de marins et un officier qui l'avaient arrêté et amené à son bord.

Là, le prisonnier s'étant déclaré sujet américain, en avait appelé au consul d'Amérique. Celui-ci, après avoir reconnu que Costa était en effet naturalisé Américain, l'avait réclamé, mais l'officier autrichien n'avait tenu aucun compte de sa réclamation.

Sur ces entrefaites, entra une frégate américaine. Le capitaine ayant eu connaissance du conflit, envoya un

canot à bord du brick pour demander qu'on lui remît le prisonnier. Le capitaine autrichien s'y refusa. Alors le lieutenant qui commandait le canot prit sa montre, en montra l'aiguille au commandant du brick et lui dit que si, dans un quart-d'heure, le prisonnier n'était pas rendu, on commencerait le feu. A un signal, on vit en effet la frégate, qui n'était qu'à un quart de portée du brick, démasquer ses pièces.

Quoiqu'un second brick de guerre autrichien fût près du premier, la partie n'était pas égale; il était évident que les deux bricks eussent été foudroyés. Il fallut céder : l'Autrichien rendit le prisonnier.

Ce n'était pas le seul évènement du jour. Il y en avait un autre qui, bien que beaucoup moins grave, nous intéressait plus directement : le sac des dépêches venant de Trieste pour Constantinople et que notre bateau devait prendre, n'était pas arrivé; c'était celui destiné pour Athènes qu'on nous apportait, et le nôtre était allé à Athènes. Tel était du moins le fond du récit, car les variantes ne manquaient pas : chacun en donnait une de sa façon. Ce qu'il y avait de positif, c'est que nous ne pouvions partir avant que notre bâtiment eût recouvré ses dépêches. Il fallait donc opter entre le choix d'une autre voie pour gagner Constantinople, ou un séjour forcé de deux, trois ou quatre jours à Syra : or, ce que j'en avais vu me suffisait parfaitement. Mais trouver immédiatement un autre vapeur pour Constantinople n'était rien moins que sûr : on prétendait qu'on ne laissait passer que les bateaux-postes.

L'incertitude et l'attente sont pour moi une si cruelle chose, que je saisis toujours le moyen de les éviter. Je me décidai donc à aller au-devant des dépêches avec le vapeur qui se rendait au Pirée. Aussitôt dit, aussitôt fait. La machine chauffait, il n'y avait pas de temps à perdre. D'une enjambée je suis à bord, et un quart-d'heure après, nous

filions à toute vapeur, allant chercher un sac qui valait la boîte de Pandore, car, dans ses replis, peut-être il portait la guerre avec tous ses incidents, la mort, la peste et la famine. Pour retrouver un pareil bijou, on ne pouvait trop se presser.

Celui que je plaignais le plus dans cette affaire, c'était un pauvre employé des postes qu'on paraissait vouloir rendre responsable de l'erreur et qui, tout en émoi, venait piteusement reporter la sacoche prise pour l'autre. Faute bien excusable, car rien ne ressemble tant à un sac qu'un autre sac, mais elle pouvait entraîner des suites incalculables : ici, la souris pouvait accoucher d'une montagne, et le malentendu compromettre l'administration des deux pays, les deux capitaines et jusqu'aux ambassadeurs. Or, chacun sait que dans de telles occasions, ce sont toujours les plus petits qui paient pour tous. Les gros en sont quittes pour crier contre la maladresse ou la négligence de leurs subordonnés. Trop heureux quand ils ne les accusent pas de connivence suspecte et de haute trahison. Pour consoler le pauvre commis, un des mécaniciens lui racontait une aventure semblable qui venait d'arriver à un courrier russe. Lui aussi avait perdu ses dépêches. On les retrouva, il est vrai, mais un peu tard : on l'avait fusillé la veille.

Je revis, à bord, les deux Américains que j'avais rencontrés sur le bateau *l'Hélespont*, et quelques-uns de ces beaux palicares que j'avais remarqués à Syra. Cette île étant le point de rendez-vous des bateaux-postes de France, d'Angleterre, d'Italie, etc., qui y échangent leurs lettres et leurs passagers, ces palicares s'y rendent pour attendre les voyageurs qui veulent voir Athènes ou toute autre partie de la Grèce. Je ne connais pas de costume plus gracieux et plus riche à la fois que celui de ces hommes, espèce de cicérones armés, maniant à la fois la parole et

le sabre, et sous la protection desquels il est bon, après avoir fait prix avec eux, de se mettre quand on va visiter l'intérieur du pays qui ne passe pas pour très-sûr.

Parmi ces guides, il en était un dont la tunique de mousseline blanche formait comme une sorte de jupe à gros plis ne lui venant qu'aux genoux. Ses jambes nerveuses sont revêtues de guêtres de velours brodées d'or. Sur sa tête est un fez de même couleur, également brodé. A sa ceinture, sont un poignard, deux pistolets et un sabre recourbé; le tout du plus beau travail. Toute sa toilette était aussi fraîche que s'il fût sorti d'une boîte. C'était un homme d'environ quarante ans, à l'œil vif et décidé. Il savait quelques mots de français, entr'autres celui de colonel dont il me gratifiait à tout propos.

Les autres, moins élégants, l'étaient encore assez pour qu'avec nos paletots noirs, nos chapeaux gris ou nos casquettes de basin, nous eussions l'air de leurs laquais; et pourtant toute leur ambition était de devenir les nôtres. Ils n'étaient, pour nous, que gracieuseté, politesse et courtisanerie, étudiant nos moindres paroles pour y répondre, nos moindres gestes pour y obéir; mais tout annonçait que ces pauvres gens en seraient ici pour leurs salutations et leurs frais de toilette. Les touristes, cette providence des guides, cessent d'apparaître quand le temps menace. Hélas! il était gros de bombes et de boulets; on les voyait courir en l'air, on ne parlait que guerre et massacre. On exagérait sans doute. Néanmoins, la haine qui se réveillait plus âcre que jamais entre les Grecs et les Turcs, entre les catholiques et les schismatiques, et, comme toujours, entre ceux qui ont et ceux qui veulent avoir, donnait fort à penser et ne contribuait pas à rendre le pays bien riant.

Ajoutez qu'ici, en juillet, la chaleur est insupportable. Aussi, à notre bord, personne ne voyageait pour son plai-

sir, sauf moi et les Américains peut-être; ce qui, dans tous les cas, était une véritable exception, car les gens de ce pays ne se déplacent que pour des dollars.

Mes autres compagnons paraissaient être moins spéculatifs que spéculateurs : c'étaient des moines quêteurs ou prêcheurs, fuyant devant les armées et regagnant leur couvent pour sauver leurs aumônes; des négociants arméniens, juifs ou grecs, courant mettre leurs intérêts en sûreté.

D'autres individus à faces mystérieuses, agents d'un gouvernement ou d'une entreprise quelconque, entendant toutes les langues et n'en parlant aucune, venaient de Syra, cette Babel des lignes à vapeur, et se rendaient à Athènes, moins pour y conter leurs affaires que pour y apprendre celles des autres. Athènes est un grand prétexte, et ses ruines ont servi de voile à plus d'une intrigue. Il y avait donc parmi nous bien des chercheurs de nouvelles, et je n'étais pas le seul qui allait au-devant du sac, mais j'étais probablement celui qui avait le moins d'intérêt à savoir ce qu'il contenait.

La mer est belle, le temps est clair. Tant que le jour dure, nous avons en vue les Cyclades, qui sont bientôt remplacées par d'autres îles ou rochers, Loura, Ria, Thernia; c'est du moins ainsi qu'on me les indique. Nous dépassons le cap Colone et nous entrons dans le golfe d'Athènes. A notre droite est Corinthe; en face, Megare; à gauche, Athènes.

Je me couche quand la nuit est noire, et je me réveille au Pirée où l'on nous montre les restes des anciens murs. On prétend que ce port, sous les Athéniens, pouvait contenir quatre cents vaisseaux, mais on ne dit pas leur force et leur tonnage. Il ne les contiendrait pas aujourd'hui, ne fût-ce que des caboteurs. Cependant, on voit que le gouvernement travaille à améliorer ce point et y a fondé

des établissements divers. Nous y trouvons des omnibus qui, en peu de temps, nous conduisent à Athènes.

Ce qui frappe d'abord dans ce pays, c'est la beauté du sang dont les palicares m'avaient donné un échantillon, et, plus encore, le pittoresque des costumes, bien que le frac et le paletot y aient aussi fait irruption; mais n'y étant pas en majorité, ils ne gâtent rien; ils font contraste, et les autres en ressortent mieux.

Après cette espèce de satisfaction que donne toujours, même quand elle nous enlaidit, la présence d'une belle figure et l'aspect d'un beau costume, le sentiment que l'on éprouve ici est un grand serrement de cœur. C'est aussi ce que j'avais ressenti à Rome en traversant ses campagnes; mais les beaux monuments de la Rome moderne font oublier la dévastation des chefs-d'œuvre antiques. Il n'en est pas ainsi à Athènes.

M. de Lagrené, l'ancien ambassadeur en Chine, m'avait donné une lettre pour M. Pittaci, savant antiquaire d'Athènes et enthousiaste de ses monuments, comme on l'est toujours des beautés de la patrie, même quand elles ne sont plus. Je n'eus pas le courage de la lui porter. Que m'aurait-il dit? Que m'aurait-il appris? Déterminé que j'étais à suivre toutes les vicissitudes du sac aux lettres, je n'avais, pour voir Athènes, que le temps qu'on mettrait à le chercher, et ma mauvaise étoile pouvait faire qu'on le trouvât tout de suite. A ce prompt départ, mon savant m'aurait pris pour un Vandale. J'ajournai donc ma visite à mon retour de Constantinople.

Quelque court que pût être l'instant qui m'était donné, je voulus le mettre à profit, et prenant le plus leste de ces palicares ou celui qui m'assurait avoir les pouvoirs nécessaires, car il faut ici l'attache de l'autorité pour visiter certains monuments, je cours de l'Acropole au Propylées, du temple de la Victoire au Parthenon, regar-

dant à la hâte et réservant mes réflexions pour mon tête-à-tête avec moi-même quand je serais à bord.

Ce qu'on approuve sans restriction, c'est le choix de la place où est bâti le Parthenon. On n'en pouvait désigner une meilleure, et les moines n'auraient pas mieux choisi pour y fonder leur couvent. De là, on se reporte en esprit à la vue dont on devait jouir quand Athènes était Athènes, quand l'Attique était l'Attique. Aujourd'hui, cette vue qui nous montre cette république célèbre sous sa peau monarchique et sa réalité autrichienne, n'est guère propre à égayer. Soit fatigue, soit mauvaise disposition, j'avais dans ce moment pris en horreur les voyages et les ruines, et si j'avais eu les mains de Briarée, j'aurais pris toutes les pierres restant du monument pour les jeter à la tête des conquérants stupides qui ont mis dans cet état ce chef-d'œuvre des arts humains, car on en voit assez pour comprendre ce qu'était l'ensemble et pour regretter ce qu'il en manque : or, c'est à peu près tout. S'il n'y avait plus rien, on ne regretterait rien. Je pardonne à lord Elgin d'avoir enlevé les frises du Parthenon, mais je ne lui pardonnerai pas, après l'avoir ainsi dépouillé, de ne l'avoir pas fait jeter bas.

Au surplus, si l'on a de la patience et qu'on ne craigne pas les digressions, on lira, dans le chapitre suivant, l'impression que m'a faite Athènes pendant cette courte promenade, car, il faut bien l'avouer à ma honte, je n'y suis pas retourné, je ne l'ai pas revue, et je suis ce barbare dont je parlais tout à l'heure, ayant encore dans sa poche la lettre à M. Pittaci.

On croit communément que le Parthenon est un très-vaste édifice. C'est ce que je pensais aussi, de même qu'en arrivant à Rome dans ma jeunesse, je m'imaginais trouver dans le Capitole un rival du Mont-Blanc. Hélas ! les bras me tombèrent quand je sus qu'il n'était pas même, pour

la hauteur, comparable à Montmartre, et, passant d'un extrême à l'autre, je ne vis dans ce Capitole, l'Olympe des vainqueurs et l'ambition des héros, qu'une butte de moulin.

J'éprouvai, que Dieu me le pardonne, quelque chose de semblable à l'aspect du Parthenon. En admirant ses proportions parfaites, je le trouvai mesquin, comparé à la grandeur de son nom et à l'échelle que j'y avais attachée.

Nous lisons, dans les descriptions, qu'il était entouré d'un péristyle ayant huit colonnes sur le front et dix-sept sur les côtés; que ces colonnes avaient deux mètres de diamètre et onze mètres et demi de hauteur; que la hauteur totale du monument était de vingt-deux mètres, sa plus grande longueur de soixante-seize mètres, et sa plus grande largeur de trente-trois. Ce célèbre temple de Minerve n'avait donc point des proportions colossales, et rien ici ne peut être comparé à Saint-Pierre dont la basilique a deux cent vingt mètres de longueur et cent quarante-deux mètres de largeur, et la coupole intérieure, du pavé de l'église à la lanterne, cent cinquante mètres de hauteur et quarante-six mètres de diamètre. Il est évident qu'on aurait pu mettre le Parthenon dans un des côtés de Saint-Pierre.

Qu'en conclurons-nous? C'est que le Parthenon l'emporta peut-être sur le temple chrétien et tous les monuments de l'antiquité par la richesse et la perfection de ses accessoires, par ses innombrables et belles statues, par ses admirables bas-reliefs. Mais comme type d'architecture grandiose ou monumentale, il est bien inférieur à Saint-Pierre et à quelques autres de nos édifices modernes. Quant au temple de la Victoire, ce n'est qu'une jolie bonbonnière de sept mètres de long sur à peu près autant de haut.

Le temple de Thésée est, dit-on, beaucoup plus grand. Il sert de musée. Je ne l'ai pas vu.

L'Erectheion fait, comme le Parthenon, partie de l'Acropole. Il n'en reste pas grand'chose. Le meilleur a été emporté à Londres avec les frises du Parthenon.

On me fit voir ou plutôt entrevoir d'autres ruines qui offrent plus de souvenirs que de réalité. Quelques-unes de ces traditions sont même douteuses ou tout-à-fait apocryphes, et la prison de Socrate à Athènes, ou le lieu où il but la ciguë, ne présente pas plus d'authenticité que celle de saint Pierre à Rome.

Voici les débris du théâtre de Bacchus. C'était un théâtre comme en faisaient les Grecs et les Romains, et Athènes prend ici sa revanche: on aurait pu y mettre la moitié des salles de Paris, y compris l'Opéra. Ce théâtre devait contenir trente mille spectateurs.

Le temple de Jupiter était aussi un grand monument et l'un des plus vastes de la Grèce: il avait cent dix-sept mètres de longueur sur cinquante-sept de largeur, et ses colonnes, dont il reste quelques-unes, avaient vingt mètres de haut. Là, c'est Rome qui a butiné, et plusieurs de ces colonnes en ornent encore les églises. Or, tout ceci s'est fait sous le gouvernement turc. Il faut avouer que les Turcs d'alors étaient des barbares. Ceux d'aujourd'hui sont beaucoup plus civilisés; ils ne laissent plus prendre leurs antiquités, ils les vendent, ou à défaut en font de la chaux ou des pierres à bâtir.

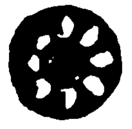
J'en étais à ce point de mes réflexions, bouche béante devant un rocher qu'on me montrait de loin, car j'avais juré que je n'avancerais plus d'un pas, fût-ce pour voir Eschine ou Démosthène à la tribune, quand on vint nous prévenir que le sac était retrouvé, et qu'il nous restait juste une demi-heure pour achever l'histoire d'Athènes ou prendre une limonade à notre choix. Je choisis la limonade et m'acheminai vers l'omnibus.

Chemin faisant, je voulus savoir quel était ce rocher

qu'on m'avait dit de regarder? On me répondit que c'était l'Aréopage, *areos pagos*, colline de Mars, tribunal criminel d'Athènes. Institué par Minerve ou la sagesse même, la vérité y était seule admise. Là, on ne permettait aucun artifice de langage, aucune escobarderie de tribune. Le mensonge et la calomnie n'y étaient point tolérés comme moyens oratoires : au défenseur d'un voleur ou d'un assassin il n'était pas licite, comme on le voit trop souvent chez nous, d'insulter sa victime ; bref, on n'y souffrait pas *d'avocats insultants*, cette honte du barreau.

Dans l'omnibus, je trouve le commis triomphant, portant, comme ce général romain, dans le pan de son paletot, la paix ou la guerre. Remarquez bien que je n'invente rien, et la guerre, dans notre siècle plumitif, part toujours du bec d'une plume, d'une goutte d'encre et de la poche d'un facteur ou d'un courrier.

Nous voilà donc revenant au Pirée, à travers la poussière et les mouches qui, ici, se passent de soleil à ce qu'il paraît, car la nuit était venue. Nous trouvâmes notre vapeur qui chauffait en nous attendant et qui, à peine fûmes-nous à bord, s'empressa de gagner le large.



CHAPITRE XLI.

—

Réflexions sur Athènes par un homme qui n'y a passé qu'un jour.

—

Maintenant que je suis à bord et que j'ai dix heures devant moi pour songer, car il n'y a plus rien à voir, puisqu'il ne fait pas clair, je vais, étendu sur mon lit, moitié dormant, moitié veillant, mais surtout maudissant les buveurs qui sont là à deux pas de moi, bavardant en je ne sais quel langue, en prenant du thé ou du punch, tâcher de résumer les impressions de la journée et de coordonner mes souvenirs, trop heureux si la mer, donnant quelque nausée à mes voisins, pouvait les engager à se coucher ou les contraindre à se taire.

Visiter Athènes, qui fut pour l'Europe le berceau des lettres, des sciences et des arts, est pour un voyageur, même lorsqu'il n'est ni archéologue, ni savant, ni artiste, une obligation aussi sacrée que celle qui conduit un chrétien à Jérusalem ou un musulman à la Mecque ; bref, c'est un devoir. Mais est-ce véritablement un plaisir? Telle est

la question que je ferai à quiconque a vu Athènes. S'il me dit oui, je lui demanderai en quoi consiste ce plaisir et je le prierai de l'analyser. Mais comme il pourrait n'en avoir pas le loisir et que, il faut bien l'avouer, on rencontre peu de voyageurs assez francs pour vous faire part d'un désenchantement, ni assez indépendants pour ne pas admirer ce que chacun admire, je vais, me mettant en son lieu et place, répondre pour lui, sauf à vous à m'arrêter si je dis quelque sottise.

Quoique je n'aie jamais eu grande estime pour les allégories et les paraboles quand elles ne sont pas dans l'évangile, c'est pourtant par une figure de cette espèce que je veux ici entrer en matière, non pas pour faire de l'esprit, ce n'est ni le lieu ni l'instant, car la question est sérieuse, mais pour rendre mon idée plus claire et plus précise. Laissant donc là les ruines et tout le bric-à-brac archéologique, supposons qu'imitant les philosophes de l'école d'Epicure et les amateurs du beau sous quelque forme qu'il se présente, vous avez quitté la Gaule pour aller en Grèce, ce séjour des Graces, admirer quelque beauté célèbre, Aspasie par exemple, la perle de l'Attique, la souveraine d'Athènes.

Sans doute cette belle, dont on parle depuis si longtemps, a un peu vieilli, a un peu souffert, on ne peut pas exiger l'impossible et vous devez vous y attendre, mais le temps ne doit pas avoir entièrement effacé ces traits divins qui ont inspiré tant de poètes, de peintres, de statuaires, et dont vous connaissez les admirables copies; enfin, vous voulez voir l'original, c'est le but de tous vos désirs.

Ils vont être satisfaits; vous êtes au terme du voyage. Voici le sanctuaire de la divinité. Là, à votre grande douleur, vous apprenez qu'Aspasie est morte depuis longtemps, mais que, par une pieuse fraude, ses adorateurs, pour ne pas affliger le monde, ont laissé ignorer ce changement

dans sa situation. Selon eux, Aspasie ne devant pas mourir, on pouvait ne pas la considérer comme morte. D'ailleurs, un dédommagement vous est offert : elle est exposée sur un lit de parade, et vous pouvez encore la contempler.

Vous voici donc en présence de ce modèle de toutes les perfections dont un corps de femme peut être pourvu. La première chose que vous êtes désireux de voir, c'est son visage. Nouveau désappointement : à votre indicible effroi, vous reconnaissez qu'elle n'a plus de tête. Les larmes aux yeux, votre introducteur vous apprend que quelques années avant, un grand archéologue, voulant faire quelque chose d'agréable à ses compatriotes et au musée de sa ville dont il est l'un des administrateurs, a emporté cette tête pour leur en faire présent, et que vous pouvez la voir maintenant dans le musée dont il s'agit.

Vous prenez l'adresse, et voulant reporter votre admiration sur quelqu'autre partie du chef-d'œuvre, vous cherchez la main, cette main si vantée et qui, seule, a servi de sujet à plus de cent poèmes récités aux jeux olympiques et toujours couronnés. Mais là encore vous éprouvez un terrible serrement de cœur, en voyant que la belle Aspasie est devenue manchote : hélas ! elle n'a pas plus de main que de tête.

Vous demandez, en tremblant, si c'est aussi quelque amateur qui, dans son enthousiasme pour les arts, a emporté cette main divine comme souvenir de son voyage? Non ; malheureusement cette main n'existe plus. Un comte allemand, très-bon tireur, s'amusant à tirer à balle des corneilles perchées sur l'Acropole, ajusta de travers, la balle alla passer par la fenêtre de la maison de la belle Aspasie et lui mit la main dans un état tel qu'il fut impossible d'en réunir les parties. Seulement, par un insigne bonheur, un des doigts avait été épargné ; on le conserve

précieusement, et vous pourrez le voir là, très-frais encore.

Mais si, sauf ce doigt miraculeusement sauvé, la main a été anéantie, le bras est intact. Il est vrai qu'il est détaché de l'épaule et que l'épaule elle-même, ayant été momentanément enlevée pour la restaurer et en assurer la conservation, elle a subitement disparu sans qu'on ait jamais su comment, et l'on n'a pu la remplacer que par celle d'un jeune icoglan mort la veille et qui était de la même taille. L'opération réussit à souhait, et, comme vous voyez, l'épaule s'adapte parfaitement au bras; mais, par une fatalité déplorable, on s'aperçut que l'icoglan était de race abyssinienne et d'un noir d'ébène. Cette différence de teinte avait échappé à l'habile restaurateur, tant il était préoccupé de la concordance des formes. C'était un malheur, mais qu'y faire?

Une main et une épaule étaient perdues; il devait rester une autre main et une autre épaule. C'est ce que je fis observer à mon guide. Il me répondit que la chose était probable et qu'elles étaient sans doute cachées sous la draperie, mais qu'on n'osait pas déranger cette draperie, de peur qu'au premier contact de l'air Aspasie tout entière ne tombât en poussière. Là-dessus, crainte que je n'eusse la velléité d'y porter la main, il s'empresse de me faire admirer les charmes incomparables de cette gorge dont le seul aspect avait fait tourner la tête de tant d'archontes, de philosophes, de sages, d'orateurs, manqué d'embraser l'Asie et de révolutionner la Grèce. Malheureusement, de ce trésor il ne restait guère que les parties osseuses; le reste avait été anéanti par la piété mal entendue d'un pacha dévot qui, scandalisé qu'on laissât ainsi une femme sans sépulture, l'avait fait porter au cimetière.

A la nouvelle de cet attentat contre la poésie, l'histoire, l'art et la beauté, ce ne fut qu'un cri dans l'Europe savante

et artistique. Tous les hellénistes, les archéologues, les peintres et les sculpteurs allèrent se jeter aux pieds de leurs souverains respectifs qui, partageant l'indignation des savants, chargèrent leurs ambassadeurs de présenter à cet égard une note très-catégorique au Sultan.

Celui-ci resta, comme on le pense, aussi ébahi qu'homme puisse l'être; il n'avait jamais entendu parler d'Aspasie, et lui qui avait dans son palais quinze cents femmes vivantes, ne pouvait s'imaginer qu'on pût faire tant de bruit pour une femme morte. Il baissa tristement la tête en disant: Allah! s'imaginant que tous ses confrères, les rois de l'Europe, étaient devenus fous. Quoi qu'il en soit, puisqu'ils le voulaient ainsi et que les ulémas, consultés, avaient décidé qu'il devait être assez indifférent au prophète que cette femme païenne fût en terre ou n'y fût pas, il ordonna qu'elle fût exhumée et remise sur son lit de parade, ce qui fut fait. Mais, par un accident déplorable ou la nature corrosive du sol, ou peut-être encore quelque attentat sacrilége, la poitrine avait eu le même sort que la tête, l'épaule et la main. Elle ne fut pas retrouvée, sauf l'extrémité d'un seul sein, morceau précieux et dont l'incroyable beauté révélait ce qu'avait dû être le reste. En un mot, ici encore il ne fallait qu'un peu de bonne volonté, de poésie et d'enthousiasme pour être convaincu qu'en voyant cette relique, on voyait la divinité tout entière.

Là dessus, les plus philosophes diront: ces pertes sont immenses sans doute, mais puisqu'elles sont irréparables, n'y pensons plus et jouissons de ce qui nous reste. Voyez ce torse: n'est-ce pas le sien? Que vous faut-il de plus? N'admirez-vous pas tous les jours, au musée du Louvre, cet autre torse, chef-d'œuvre de l'art antique, et n'éprouvez-vous pas du plaisir à le voir, sans songer à vous lamenter parce qu'il n'est plus ce qu'il a été?

A ceci je réponds: c'est vrai, mais j'ajoute que la ques-

tion n'est pas tout-à-fait la même. Vous vous consolez de l'état du torse parce que vous l'avez toujours vu ainsi, et que personne ne l'ayant vu autrement, vous pouvez croire qu'il a toujours été ce qu'il est. Qui sait si l'auteur, mécontent du reste de son œuvre, n'a pas fait lui-même disparaître ce qu'il en manque, ne voulant conserver que ce qu'il croyait parfait? L'antiquité nulle part ne parle de ce chef-d'œuvre entier; personne n'en a donné la description; nous n'en avons pas la moindre idée, nous ne pouvons donc pas regretter une chose dont l'existence est au moins douteuse.

Il n'en est pas de même d'Aspasie, ou si vous voulez, d'Athènes, des Propylées, de l'Acropole, du Parthenon. Depuis deux mille quatre cents ans que l'Acropole domine ce rocher qui, lui-même, domine la ville d'Athènes, tous les poètes, tous les historiens nous le montrent comme la merveille du monde, comme le joyau que, de siècle en siècle, le génie de la sculpture et de l'architecture s'est plu à embellir; enfin, comme l'arche où brillèrent tous les chefs-d'œuvre qui firent la gloire du genre humain. Or, quand vous savez si bien ce qu'était le Parthenon, me direz-vous encore qu'on doit se contenter de ce qu'il est?

On vous a dit que le torse d'Aspasie était intact. Eh bien! il n'en est rien. Les jambes, les cuisses, le dos, les flancs ont été traités comme le reste. L'eau, le feu, les machines de guerre, et, dans les temps modernes, les bombes, le canon, la sape et la mine, tout ce que la rage de la destruction a pu imaginer a été dirigé contre elle, ou pour en finir avec notre parabole, contre cette glorieuse cité, contre Athènes.

Néanmoins, elle n'a pas toujours été en proie aux barbares; la main réparatrice s'est aussi étendue sur elle, l'histoire nous l'apprend; d'autres chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture, d'autres Propylées, un autre Par-

thenon, avaient précédé ceux dont on voit aujourd'hui le cadavre. Lisez *l'Acropole d'Athènes* par M. E. Beulé, vous y apprendrez ce dont je ne puis vous donner ici qu'un simple aperçu. On ne s'est pas contenté de dévaster l'Acropole, on a bâti dessus : Pelasges, Romains du Bas-Empire, Grecs modernes, Turcs, Vénitiens ont à l'envi entassé leurs grossières fabriques, leurs remparts, leurs redoutes, leurs bastions, leurs casemates, leurs meurtrières, leurs sales maisons sur l'antiquité palpitante, étouffée sous le sabot de ces ânes.

La nomenclature de ces destructeurs et rebâtisseurs est longue, et nous n'en citerons que les principaux. L'an 479 avant notre ère, Xercès mit le feu à tous les temples qui décoraient l'Acropole. Le feu en épargna quelques-uns. Mardonius, autre chef des Perses, arrive. Est-ce pour relever ces ruines? Non, c'est pour en faire de nouvelles et renverser ce qui est encore debout. Quelle gloire, quel profit trouvèrent-ils à cela? Je n'en vois guère d'autre que celui d'avoir été signalés depuis comme deux brutes, aussi mauvais généraux l'un que l'autre, et qui s'occupaient à brûler faute de savoir vaincre.

Cependant, ce qu'avaient détruit les Perses n'était pas encore le bel Acropole et le Parthenon de Cimon et de Periclès, c'était celui de Pisistrate, et le dommage pouvait être réparé. Il le fut, grace à l'architecte Ictinus, l'auteur du vrai Parthenon.

Quelques petits rongeurs passent et veulent, en grignotant, faire acte de présence. Ce n'était que des fouines et des putois, ils ne firent pas grand mal, non qu'ils manquassent de volonté, mais ils avaient les dents trop courtes.

Sylla vint et fut à son tour maître d'Athènes ; mais il était si occupé à tuer des hommes, qu'il n'eut pas le loisir de s'en prendre aux pierres. On dit même qu'il arrêta le dégât des temples et le bris des statues, et qu'il se borna

à jeter bas les murs de la ville et de la citadelle : il faut bien qu'un vainqueur détruise quelque chose.

Après lui parut Néron. Celui-là était un destructeur d'une espèce spéciale alors peu connue, mais qui a pullulé depuis. C'était un badigeonneur, un arrangeur si vous voulez, et soi-disant restaurateur. Il commença par démolir Athènes pour la rebâtir ailleurs ; si c'eut été pour la refaire comme elle était, bien ; mais c'était précisément pour le contraire, et la refaire comme elle n'était pas. Ce fut donc lui qui en commença la spoliation, et les plus riches ornements, les plus belles statues de l'Acropole furent transportés à Rome pour y décorer l'étable de l'impérial pourceau ou sa maison dorée.

Athènes devint chrétienne. L'église primitive avait ses vertus, et, sous ce rapport, elle nous sert encore de modèle ; mais elle n'avait certainement pas le goût des arts et des beaux-arts moins que de tous les autres. Elle avait en horreur les chefs-d'œuvre grecs et romains ; aussi on peut juger des coups de marteau qui tombèrent sur les statues du Parthenon et du nombre de Minerves, de Junons, de Vénus, de Cupidons, de faunes et de nymphes qu'anéantit la main pieusement destructrice des moines.

Les édifices restaient. C'était quelque chose, beaucoup même, lorsqu'arrive un duc d'Athènes qui s'empare des Propylées pour en faire son palais. Retaillant à sa manière le corinthien, le dorique et l'ionien, pour en façonner du gothique ou du mauresque, il parvient ainsi à faire une habitation de son goût.

Heureux si le dommage se fût arrêté là ! Mais le digne homme était de race auvergnate : précurseur de la bande noire, il aimait à démolir et à faire des baraques avec des châteaux. Alors, comme aujourd'hui, la spéculation était bonne. Après avoir beaucoup pillé, il craignit de l'être lui-même : il fit flanquer sa maison de forts bastions dont

l'Acropole fit encore les frais en fournissant les matériaux.

Mais voici venir les Turcs et, à leur suite, les canons et les bombardes : Athènes est déclarée placé forte. Les Propylées, logis du pacha, deviennent un des points de défense de la place et le siége de ces batteries nouvelles; bref, la ville de Minerve se change en un parc d'artillerie.

Quand la guerre eut pris sa part, la religion voulut la sienne. Le Parthenon est transformé en mosquée. Le pieux musulman ressaisit le marteau que les moines avaient déposé de guerre lasse. Ceux-ci avaient brisé les statues; les osmanlis, faute de mieux, s'en prennent aux bas-reliefs; ils en détruisent tant qu'ils peuvent. Mais cela n'allait pas assez vite pour leur ferveur impatiente : une grosse bête d'aga, nommé Yousouf, veut y employer la poudre. Il en fait apporter une bonne provision pour son opération d'iconoclaste qu'il devait, le lendemain, diriger en personne. La nuit, le feu prend aux poudres, et mon homme saute avec une partie de l'édifice.

Les Vénitiens se montrent. A leur tête est Morosini, et avec lui le comte de Konigsmarck. Celui-ci, digne pendant de l'aga Yousouf, mais plus expérimenté dans l'art de nuire, voulant à tout prix s'emparer d'Athènes, bombarde l'Acropole. C'est surtout sur le Parthenon, où est le magasin à poudre, qu'il fait pointer ses pièces. Par ses soins, le 28 septembre 1687, le Parthenon s'écroule, et c'est au noble comte, grace à la justesse de son coup-d'œil et à la bonne direction de ses batteries, que demeure la gloire d'avoir fait de ce temple magnifique ce qu'il est aujourd'hui : *une ruine*.

Sous les décombres ou hors de la portée du marteau, bien des richesses restaient enfouies : des frises, des statues, des bas-reliefs avaient échappé aux moines, aux Turcs et au Konigsmarck. Hélas ! après les destructeurs parurent les voleurs. Les Vénitiens donnent l'exemple, et

ce qui reste du Parthenon est enlevé par effraction et escalade. Encore si tous ces filous eussent conservé ce qu'ils prenaient, mais ils volaient pour vendre, et s'il ne se présentait pas d'acheteur, crainte d'être pris pour ce qu'ils étaient, ils brisaient leur butin ou le jetaient à la mer.

Cependant, l'Europe était devenue savante : chaque nation voulait avoir son musée. Les gouvernements envoyèrent des agents pour recueillir, ou à défaut pour acheter des objets d'archéologie. Ce fut à Athènes que les collectionneurs se rendirent de préférence. Les bons Turcs, maîtres du pays, laissèrent enlever paisiblement les colonnes tombées, les inscriptions, les pierres tumulaires, etc., qui encombraient les places et les chemins. Ils trouvaient même fort commode qu'on nettoyât ainsi gratis la voie publique.

Lorsque nos collectionneurs ne trouvèrent plus rien sur le pavé des rues ou à la surface des champs, ils voulurent y pratiquer des tranchées et fouiller les murs pour en extraire ce qui leur semblerait bon. Ici les propriétaires montrèrent les dents ; ils n'entendaient pas qu'on perçât les murailles et qu'on défonçât les chemins pour en retirer les pierres. En vain nos archéologues leur firent observer qu'ils ne touchaient pas aux bonnes pierres, aux pierres naturelles, mais bien aux pierres mal tournées, impropres à la bâtisse et au pavage, aux pierres déshonorées par des représentations d'hommes, de femmes, d'animaux, et autres inventions désagréables au prophète et défendues par la religion. Les Turcs leur répondirent qu'une pierre était une pierre, et qu'eût-elle l'apparence d'une tête, d'un bras, d'un corps, elle n'en bouchait pas moins un trou et rendait, tout comme une autre, une muraille forte et solide ; qu'ils s'opposaient donc à ce qu'on y touchât davantage.

A ceci nos gens n'avaient rien à objecter ; mais il y

avait un moyen terme auquel les Orientaux sont toujours sensibles, *l'argent*, et l'on acheta ce qu'on ne pouvait plus obtenir pour rien.

Athènes devint alors un grand marché d'antiquités, une sorte de halle au bric-à-brac. On y vendit non-seulement des inscriptions, des statues, des tombeaux, des bas-reliefs, mais des corniches, des chapiteaux, des frises, des entablements, des frontons, des triglyphes, enfin des têtes, des bras, des mains, des jambes, etc. Les reliques de l'Attique se répandirent ainsi dans l'Europe entière, comme autrefois les os des premiers chrétiens. Chacun en voulait un morceau : c'était la mode.

Qui croirait qu'après tant de dévastations, de vols et de trafics, il y eut encore quelque chose à Athènes? Eh bien! il en était pourtant ainsi : plus de deux cents pieds de la frise du Parthenon et les statues du fronton avaient échappé au temps et aux hommes. Les derniers maîtres du lieu, soit par oubli, soit comme souvenir ou comme enseigne de leur commerce et moyen d'attirer les chalans, avaient laissé en place ce magnifique échantillon. Il existait encore en 1810, quand un noble Anglais, lord Elgin, ayant une haute influence sur les pays grecs, obtint du gouvernement turc cette petite gratification pour ses bons offices.

Des réclamations pouvaient arriver, car, artistiquement, le Parthenon était à tout le monde : c'était un sujet d'étude pour les élèves de tous les pays; le gouvernement local n'en était que le dépositaire : tous les autres étaient donc en droit de se plaindre. Le lord le comprit; il n'y avait pas de temps à perdre pour prendre possession et déloger au plus vite. On oublia ici le proverbe : *chi va piano va sano*, et, dans leur promptitude, ses agents firent comme le dentiste qui, pour ne pas manquer son coup, enlève avec la dent une partie de la mâchoire.

Ainsi extraite *ab-irato* de la place où on l'admirait

depuis tant de siècles, la frise fut embarquée, en laissant la face du temple précisément dans l'état où l'opérateur a mis la bouche du patient, et comme on la voit aujourd'hui.

La même extraction fut successivement faite à coups de forceps et avec la même intelligence, aux Propylées, au temple de la Victoire, au temple d'Erecthée, etc.

Maintenant que vous savez la chose, si vous voulez voir où était Athènes, venez ici. Si vous cherchez ses monuments, ses marbres, ses bronzes, ses colonnes, allez à Londres, à Paris, à Vienne, à Berlin, à Rome, à Naples, à Copenhague, enfin dans tous les musées et chez tous les brocanteurs, et là on vous débitera Athènes en fragments, en éclats, en miettes, en scrupules, comme naguère on vous donnait de la momie par paquet de six liards.

Ce qui reste d'Athènes à Athènes, c'est l'échafaudage qui a servi à l'étayer quand elle y était, c'est sa charpente osseuse, son squelette. N'y cherchez ni sa chair ni sa peau, les chiens les ont mangées. Ainsi finit Jezabel. Aspasie méritait-elle le même sort? Non; elle était un peu bavarde, un peu volage, un peu perfide, mais elle était belle, elle avait de l'esprit, de l'entrain, de la grace: on peut bien passer quelque chose à une si jolie femme. On a oublié les chiens qui ont mangé Jezabel; on n'a pas pardonné à ceux qui ont dévoré Aspasie: attachés au pilori de l'histoire, ils garderont leurs stigmates au front.

J'ai été à Athènes, et, comme bien d'autres, je puis dire: j'ai vu Athènes; mais j'affirme aussi que j'aimerais mieux ne l'avoir pas vue. Pourquoi? C'est que cette vue m'a fait perdre une illusion et que j'ai éprouvé, là encore, que l'imagination est bien souvent une fée trompeuse. Je le répète, Athènes n'est plus qu'un souvenir. Que celui qui y va se le dise d'avance, et il pourra s'y complaire et peut-être même y trouver quelque chose.

Mais si l'Athènes de marbre, d'ivoire et d'or, l'Athènes des

yeux n'est plus, il en est une autre qui vit encore et contre laquelle, jusqu'à ce jour, le fer, le feu et la barbarie n'ont rien pu. Celle-là est la véritable Athènes, l'Athènes de Periclès, l'Athènes de l'intelligence, de la philosophie, de l'éloquence, de la poésie et des beaux-arts, l'Athènes enfin mère de la civilisation en Europe.

Sans Athènes, qui sait si cette Europe ne serait pas restée barbare? Qui peut dire aussi, avec Athènes demeurée debout, Athènes avec son gouvernement, sa tribune, ses orateurs, ses écoles et ses maîtres, à quel point cette civilisation, stagnante pendant tant de siècles et aujourd'hui encore si imparfaite, si limitée, si chancelante, ne se serait pas élevée?

Supposons que devenue reine de la civilisation, Rome, renonçant à son esprit de conquête, n'eût gardé que celui de conservation; supposons encore qu'au lieu d'opprimer la Grèce en la dépouillant, en la traitant en esclave, puis en victime, elle eût fait le contraire; qu'adoptant son goût pour les arts, les lettres et la philosophie, elle eût soutenu ses écoles, protégé les professeurs et se fût réunie à ses sages pour repousser la barbarie, il est à croire que cette longue période d'oubli, d'ignorance et de misère, cette époque rétrograde de l'esprit humain nommée moyen-âge, n'eût pas eu lieu et qu'Athènes subsisterait encore; car, sous l'empire de cette philosophie, sous ce règne du bon sens, nous n'aurions eu ni de Xercès, ni de Mardonius, ni de Néron, ni de Yousouf, ni aucun de ces stupides démolisseurs, ou s'ils eussent existé, la raison de tous en eût immédiatement fait justice, et on les eût enfermés comme des ennemis publics ou des fous dangereux.

Maintenant, puisque je suis sur le chapitre des suppositions, admettons que le Parthenon, les Propylées et tous les autres monuments de l'Acropole, avec leurs trésors et leurs chefs-d'œuvre, soient encore debout, y aurait-il en ce

moment plus de chance de les voir subsister indéfiniment qu'il n'y en avait à l'époque où Athènes était au comble de sa puissance? Certainement si quelqu'un eût annoncé alors cette dévastation, non-seulement nul ne l'aurait voulu croire, mais on l'aurait lapidé comme sacrilége et menteur, comme nous lapiderions probablement quiconque dirait que le Louvre, les Tuileries, la Bourse, Sainte-Geneviève, la Madeleine, etc., ne seront un jour qu'un monceau de ruines.

Eh bien! pour peu qu'on y réfléchisse et qu'on pèse l'avenir au poids de l'expérience, dans la balance du passé, on répondra : non, Athènes aujourd'hui, dans notre siècle dit des lumières, Athènes n'aurait pas plus de chance de durée qu'elle n'en avait autrefois.

Si vous dites que je calomnie notre époque, je vous demanderai : à quoi a-t-il tenu, il y a cinq ans, que Rome et tous ses édifices, que Saint-Pierre lui-même, ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, ne fussent réduits en cendres? — Au caprice d'un général. — Au lieu d'un homme de sens, mettez là un Souwarow, un Rostopchin, un Blucher, un Konygsmarck et autres dont l'espèce n'est pas détruite, ne vous y trompez pas, ils eussent fait de Rome comme on a fait d'Athènes, comme on eut fait de Paris en 1814 et en 1815, si la modération de l'empereur Alexandre n'eût pas fait contre-poids à la rage destructrice et jalouse de toutes les autres bandes européennes.

Oui, ainsi sont faits les hommes : *créateurs quelquefois, destructeurs toujours.*



4*

CHAPITRE XLII.

Retour à Syra. — Départ pour Smyrne. — Smyrne.

Nous fûmes reçus à Syra, grace à notre sac, comme les Argonautes venant de la conquête de la Toison-d'Or, et on nous laissa, sans difficulté, reprendre nos places à bord. Ce fut un grand souci dont on nous délivra, car nous n'étions pas sans quelque inquiétude : au Pirée, où il y a tout autant de bavards qu'au temps d'Aristide, on nous avait annoncé que le sac seul serait admis à bord du bateau-poste et que nous serions invités à prendre l'air à Syra jusqu'à nouvel ordre. L'affaire Costa avait éveillé bien des méfiances diplomatiques et mis toutes les susceptibilités en mouvement.

D'un autre côté, la flotte que nous allions rencontrer à Besica avait vu, disait-on, assez de curieux sans nous. Parmi ces curieux il s'était trouvé des écrivains, des journalistes, des poètes et autres écouteurs aux portes, vraies pestes ennemies de la tranquillité publique. Dans

leur correspondance d'Orient et leurs nouvelles de la flotte, ils avaient comméré sur les officiers, sur la viande et sur les légumes, et procuré ainsi un premier avertissement à l'un de nos journaux les plus accrédités. Le ministre, dans son amour pour la liberté de la presse, désirant lui en épargner un second, avait ordonné l'embargo sur tous les esprits en voyage, sous quelque qualification qu'ils se présentassent, hommes de lettres, historiens ou romanciers, soit qu'ils convinssent de leur qualité, soit qu'ils en fussent simplement soupçonnés. Tels étaient les bruits du Pirée; et comme tout voyageur assez fort sur la plume pour donner de sa main des nouvelles à ses parents est toujours disposé à se croire un écrivain, il n'était personne qui ne se vît inscrit sur la liste des suspects et au moment d'être arrêté.

Pour mon compte, la chose m'eût peu souri; je ne me souciais pas d'aller de nouveau affronter le soleil de Syra, ses cochons et les regards peu bienveillants de ses gentilshommes. Heureusement que dans tout ceci il n'y avait rien de vrai: ce n'était qu'une facétie à l'Alcibiade, un petit grain de sel attique qu'on nous avait jeté à la face par manière de rire. Le mal n'était pas grand, et je m'en réjouis presque, car si Athènes ne vivait plus, les Athéniens vivaient encore. Nous fûmes, comme on vient de le voir, parfaitement accueillis à bord. Sans doute le sac eut le pas sur nous, c'était juste, il était le héros de la fête, mais nous passâmes après et nous appareillâmes immédiatement.

La rade de Syra était fort animée: outre bon nombre de bâtiments à voile, il y avait les vapeurs *l'Alexandre, le Tancrède, le Narval, le Lycurgue* et deux autres dont je n'ai pas su le nom. Notre navire était entouré de canots amenant des voyageurs, soit de terre, soit des vapeurs dont la course finit là et qui repassent leurs passagers à un autre vapeur avec un billet de correspondance: c'est

la rencontre de l'hirondelle avec les favorites, ou les dames blanches au grand bureau de la Madeleine, de la Bourse ou du Carrousel. C'est le même mouvement, la même anxiété, un peu mieux fondée toutefois, car si l'on manque sa place, ce n'est plus dix minutes qu'il faut attendre, mais dix jours. Les bateaux-postes n'arrivent ici que trois fois par mois, à heure fixe, et en repartent aussi régulièrement que le convoi de Versailles. Cependant, ainsi qu'on l'a vu, les circonstances de la guerre avaient un peu modifié cet état de choses.

Parmi les passagers nouvellement arrivés, étaient un Français et sa fille, venant d'Athènes, l'un et l'autre fort distingués. J'ai su depuis que c'était M. D***, savant bien connu. Cette société, ainsi que celle d'une dame que nous prîmes à Smyrne, me fit paraître très-court le reste de la traversée.

Je retrouve quelques-uns de mes anciens compagnons, le marquis, le Génois, le jeune Salvator, le Maltais, et un Marseillais, M. J**, Grec d'origine, qui allait porter aux Turcs une cargaison d'armes, excellent homme, connaissant M. Théophile Gauthier, avec qui il s'était trouvé l'année précédente à Constantinople. Ces fréquents voyages n'avaient pas amariné ce brave négociant, qui était tiraillé entre le mal de mer et la peur de la tempête, non pour lui, car ce n'est pas un poltron, mais pour ses armes d'une valeur considérable et qu'il craignait de voir avariées chaque fois que la vague nous secouait un peu trop.

Avec nous étaient encore les officiers sardes, les deux Lyonnais, le vieux Juif, la famille arabe, M. Léonard et sa femme, etc., les autres manquaient à l'appel. Effrayés des bruits qu'on faisait courir sur Constantinople, la difficulté d'y arriver et plus encore d'en sortir, ils avaient pris passage sur le navire retournant à Marseille ou sur le paquebot autrichien se dirigeant vers Trieste. Quelques-

uns avaient adopté un terme moyen, ils allaient à Smyrne attendre les évènements.

Le vent est très-fort. A neuf heures, il l'est un peu moins. Syra est toujours en vue. Malgré la tourmente, le soleil brille d'un vif éclat. Nous sommes au milieu des Cyclades. Au large, la mer paraît plus forte encore; les marins nous préviennent, dans leur langage de bord, que nous allons danser. Vers dix heures, nous passons près de Tinos. Delos est à droite. Un vaisseau de guerre est mouillé devant Tinos: c'est le *Friedland*, de cent vingt canons, que j'ai vu en partance à Toulon au commencement de mai. Contrarié par le vent, il est en route depuis deux mois. Tinos paraît assez bien peuplé. Nous voyons sa ville principale, plusieurs villages et des champs bien cultivés.

Notre bâtiment, quoiqu'il jauge mille tonneaux, saute sur la lame comme une coquille de noix. A tout instant, le pont est couvert par la vague qui continue à poursuivre notre pèlerin; elle vient le trouver partout et l'oblige à la retraite. Je me suis mis près du gouvernail. Là, je ne reçois que de légères éclaboussures. Il n'y a sur le pont que les officiers et les matelots de quart. Le vent souffle si fort, qu'assis je suis forcé de me tenir au bastingage. La mer, ainsi soulevée et resplendissante au soleil, forme un magnifique spectacle. De gros goëlands viennent tourner autour du navire. M. Léonard sort de la cabine pour essayer de les tirer, mais il ne peut tenir pied à cause du roulis. Le vent étant arrière, on avait mis une voile pour hâter la marche; on est obligé de la carguer. Quant à la tente du pont, nous n'avons jamais eu assez de calme pour que l'on pût en faire usage.

Une colonne de fumée nous annonce un vapeur. Il se dirige vers nous: c'est un bâtiment de guerre. Les officiers le reconnaissent pour *le Héron*, commandant Le Bègue, faisant partie de la flotte de Besica. Le bruit se répand

à bord qu'il vient prendre nos dépêches et nous porter l'ordre de rétrograder. A cette nouvelle, ou plutôt à cette conjecture, chacun éclate en murmures contre la flotte, contre les Turcs, contre les Russes, contre tout le monde. Les malades seuls paraissent indifférents; peut-être même se réjouissent-ils de voir ainsi abréger leurs souffrances.

Voici le navire à portée du porte-voix. Un échange de paroles s'engage, mais à cause de la grosse mer, on s'entend difficilement. J'écoute pourtant avec attention et même avec inquiétude, tant je crains de voir mon voyage interrompu. Il n'en était pas question. Nous apprenons seulement que l'amiral commandant la flotte française vient d'être rappelé en France.

Une dernière phrase du capitaine du *Héron* avait donné fort à penser à nos passagers. En quittant le nôtre, il l'avait prévenu qu'il allait trouver une mer très-forte et qu'il ferait peut-être bien de chercher un abri pour la nuit. — Celui-ci avait répondu que portant des dépêches et déjà en retard, il ne pouvait s'arrêter. — Alors, bien du plaisir, avait ajouté le premier; *vous en verrez de rudes*.

C'est ce que nous vîmes en effet peu d'instants après. Je n'ai jamais été secoué de si belle manière. Quelques-uns de nos passagers montrent une faiblesse inconcevable; ils se croient à leur dernière heure, ils pleurent, ils se désespèrent. Les femmes se comportent mieux ; elles gardent le silence ou prient bas. Nous avons un excellent navire, et nous sommes assez éloignés de terre pour ne pouvoir y être jetés. Il y a beaucoup de mer, mais en réalité peu de danger.

Tinos est toujours en vue. Nous avons à gauche Andros; à droite, Miconi; plus loin, Samos. Un petit oiseau jaune, ressemblant à un serin, vient se poser sur le mât.

Le vent diminue; la houle n'est plus si forte. Nos peureux se rassurent; le mal de mer les reprend. Les

goëlands reviennent nous poursuivre. M. Léonard en tue un. Je tire à mon tour, je manque mon coup.

A six heures et demie, M. Fougerais me montre la côte d'Asie à une grande distance. Il me parle de Jacques Cœur, commandant pour le compte du Pape, et mort en Morée sous le règne de Charles VII. M. Fougerais a fait quelques recherches pour savoir où il avait été enterré.

A sept heures, nous sommes devant Scio. Le sac de cette île, lors de la dernière guerre de l'indépendance, en 1821, me revient à l'esprit, ainsi que le beau tableau qui rappelle ce fait.

Nous sommes près de terre, nous apercevons un château. Scio ou Chios est une des îles de la Grèce qui prétendent avoir donné naissance à Homère. Aujourd'hui, elle est renommée par son vin. La population, qui était de cent mille habitants, a été réduite à huit à dix mille par les Turcs qui ont tué ou amené le reste en esclavage. C'est une des grandes dévastations dont l'histoire fasse mention. Ce fut soi-disant pour la venger que, le 28 octobre 1828, à Navarin, les Ottomans furent impitoyablement mitraillés par les flottes combinées. Nous en avons dit un mot. Ce fut moins un combat qu'une exécution : on vengeait un massacre par une boucherie.

Les champs que nous apercevons paraissent bien cultivés. On me montre une pointe de terre qu'on me dit être l'île de Calypso ou d'Ogygie. Nous nous rapprochons de la côte d'Asie. A neuf heures, nous apercevons encore les lumières de Scio. La soirée est calme.

Je quitte mon cadre de grand matin pour voir l'entrée de Smyrne. En traversant le port, où se trouve un grand nombre de vapeurs et de bâtiments de commerce, les yeux de tous les passagers cherchent la frégate américaine et le brick autrichien acteurs du conflit à l'occasion de Costa. Nous passons entre les deux navires, alors paisiblement sur leurs ancres.

A sept heures, nous débarquons à Smyrne. Ce qui frappe d'abord, c'est le mouvement qui règne dans les rues qui avoisinent le port. Je remarque aussi les beaux vêtements des hommes : Grecs, Turcs, Albanais, tous rivalisent d'élégance et de pittoresque. Ici, l'on n'a adopté ni le fez dégarni de son turban ni la tunique étriquée de la réforme.

Nous traversons le quartier des Arméniens, où beaucoup de jolies Grecques, en costume matinal, sont à leur fenêtre. Le moment est favorable pour les voir. On attend l'arrivée d'un régiment turc. Le pacha doit aller à sa rencontre avec sa musique, et c'est pour jouir de ce double spectacle que tous les hommes sont dans la rue et les femmes aux croisées. Il y a de ces femmes dont les agaceries sont telles que, nonobstant ce qu'en dit notre guide qui atteste que toutes sont des vertus sans tache, je suis convaincu que, dans le nombre, il pourrait bien y avoir quelques exceptions. Du reste, la plupart sont charmantes, et leur mise fraîche et légère les embellit encore.

Nous arrivons au pont des Caravanes, ainsi nommé parce que c'est là où passent celles qui arrivent de l'intérieur de l'Asie. Ce pont est placé sur une sorte de rivière factice dont l'eau, très-abondante, est amenée des montagnes par des aquéducs. Des Turcs richement vêtus sont assis au bord de l'eau, fumant leurs narguillets et prenant du café qu'on leur apporte de baraques d'assez chétive apparence : ce sont les cafés du lieu.

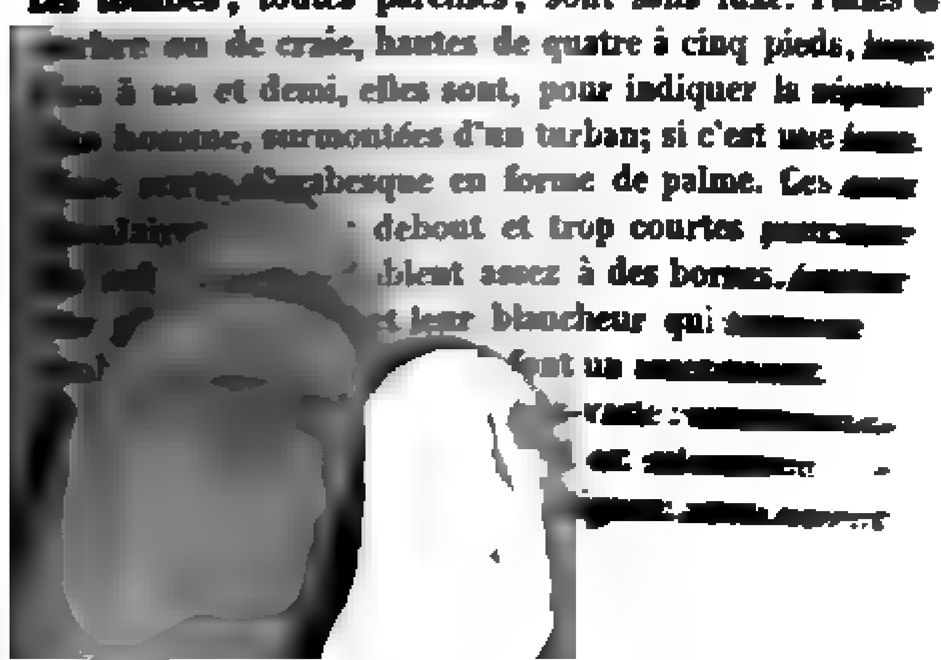
Nous y demandons des glaces. On nous les fait attendre, mais le temps nous paraît court. Rien de plus varié et de plus oriental que le spectacle qu'offre ce pont : de longues files de chameaux, puis des ânes, des chevaux et leurs cavaliers, des troupes d'esclaves nègres conduits par des marchands, ne cessent d'arriver.

Nos glaces sont prêtes. Nous les prenons et nous demandons combien? Voilà que, sous prétexte que ce n'était pas

l'heure où l'on en prépare d'ordinaire et des courses qu'il a fallu faire pour se procurer de la glace, le maître du café exige un prix vraiment fabuleux. Grande réclamation de notre part. Notre cicérone, juif de mauvaise mine, en ayant l'air de prendre nos intérêts, encourageait ce fripon à maintenir ses prétentions. Il fallut donc nous y soumettre.

Autre difficulté. Ce cafetier, à qui on a laissé voir de l'or, ne veut pas recevoir nos pièces d'argent. Il consent seulement à accepter un double napoléon dont il nous rendra la monnaie; mais quand il faut en venir au fait, il prétend ne pas en avoir et qu'il va en faire chercher; puis il ne trouve personne pour y envoyer. Il est évident que le drôle veut tout garder.

L'un de nous se charge de terminer le conflit à l'aide du drogman, et nous partons pour visiter le cimetière. On sait que les cimetières des Turcs sont leurs lieux de promenade et de récréation. De grands arbres, des cyprès pour l'ordinaire, des tombes éparses sous leur ombrage, tels sont partout ces champs de repos musulmans. Malheureusement les arbres, trop rapprochés, en interceptant l'air et les rayons du soleil, empêchent l'herbe de croître. Les tombes, toutes pareilles, sont sans luxe. Faites [illegible] marbre ou de craie, hautes de quatre à cinq pieds, [illegible] un à un et demi, elles sont, pour indiquer la [illegible] homme, surmontées d'un turban; si c'est une [illegible] arabesque en forme de palme. Ces [illegible] debout et trop courtes [illegible] blent assez à des bornes. [illegible] leur blancheur qui [illegible] font un [illegible]



être mieux tenu ; cependant il l'est moins mal que la plupart de ceux que j'ai vus depuis.

Nous rencontrons sous les ombrages des groupes de soldats dont les regards n'avaient rien de bien amical. On nous avait prévenu de ne pas trop nous écarter et de nous méfier de ces hordes arrivées d'Asie, race fanatique qui croit faire œuvre pie en tuant un chrétien. Avis sage, comme plus tard j'eus l'occasion d'en faire l'épreuve.

Plus loin, un autre groupe de Turcs fort richement mis paraissaient se divertir des contorsions d'un négrillon de leur suite qui gambadait, mais qui, cessant ses gambades à notre approche, se mit à nous tirer la langue et à nous faire des grimaces dont la dernière simulait le geste de nous cracher au visage. Il nous parut assez drôle, à nous Francs orgueilleux, de voir que nous étions ici l'objet du dédain d'un méchant petit Africain qui, certes, n'aurait pas donné sa peau noire pour la nôtre, y compris nos titres et décorations.

Notre course finie, nous revînmes au pont des Caravanes. Nous retrouvâmes notre compagnie encore aux prises avec ce voleur de cafetier qui ne voulait ni rendre la pièce de quarante francs, ni se procurer de la monnaie, prétendant que si l'on n'en trouvait pas, c'est que la pièce était de mauvais or et qu'elle ne valait que vingt francs. Un de nous, qui savait un peu de grec, finit par le menacer du cadi, et la monnaie se trouva tout de suite; mais elle était telle que nous la répartîmes entre nous, pour ne pas en laisser la perte à celui qui avait avancé la pièce d'or.

Pendant notre excursion, la foule s'est considérablement accrue. Ce pont paraît être la promenade à la mode. Parmi les élégants Musulmans, je vois des nègres qui n'ont pas l'air moins grands seigneurs que les autres; leurs vestes de drap fin sont brodées d'or et de soie, et leurs têtes entourées de magnifiques cachemires. En Orient, on n'a

pas le préjugé de la peau, il y a des gentilshommes de toutes les couleurs.

Nous rentrons en ville par le quartier turc; nous suivons une rue qui est encombrée de chameaux dans toutes les positions, debout, à genoux ou couchés. Beaucoup sont encore chargés; on décharge les autres. Quelques-uns ont près d'eux leurs petits qui, maigres, aplatis et tout grelottants malgré la chaleur, semblent pouvoir à peine se tenir sur leurs jambes.

Partout des magasins ouverts reçoivent des ballots de marchandises. Des hommes blancs, noirs, jaunes, bronzés, en tenue bizarre et couverts de poussière, soignent leurs chameaux, où, étendus à côté d'eux, ils dorment en s'en faisant un oreiller.

Les marchands, accroupis sur leurs tapis, surveillent, silencieux et immobiles, le mouvement des colis; leurs yeux seuls indiquent qu'ils s'en occupent. D'autres traversent d'un pas grave la foule qui s'ouvre devant eux. Ils laissent de loin à loin échapper quelque exclamation gutturale, quelque parole impérative qui à l'instant est obéie: on voit qu'ils sont les maîtres ou les propriétaires; les autres sont les subalternes ou les esclaves. Tous font partie de la caravane que nous avons vue défilant et qui défile encore. Rien ne rappelle mieux la fuite en Egypte: ce sont les mêmes peuples, les mêmes figures. Les vêtements aussi doivent avoir peu varié: rien ne change en Orient.

Nous entrons dans un des bazars turcs. Là encore, les vendeurs sont immobiles, les jambes croisées. Ils fument comme toujours, car il ne m'est jamais arrivé de voir un Turc assis sans fumer : c'est ainsi qu'ils attendent les chalands. Leurs magasins sont petits, mais ils renferment beaucoup d'objets précieux.

Pour la première fois, je rencontre des femmes turques. Elles sont voilées, le haut du visage par une bande noire,

le bas par une bande blanche, serrées horizontalement, ce qui leur donne l'air de masques et ne laisse distinguer aucune partie de leurs traits. Les masses d'étoffes dont elles se couvrent ne permettent pas davantage de reconnaître leurs formes.

Partout sont des cafés qui ne brillent point par l'apparence; ils sont étroits, peu propres, mal ornés. On y prend du café dans de petites tasses contenant à peu près le tiers de ce qu'on nomme chez nous une demi-tasse. La tasse, sans soucoupe, vous est présentée dans une sorte de coquetier en cuivre, car vous ne pourriez la toucher sans vous brûler. On ne vous donne ni sucre ni cuillère. Le café est avec son marc et légèrement sucré; il est trouble et d'assez mauvaise mine. Quand on le laisse reposer et qu'on est accoutumé à sa couleur terne, on est obligé de convenir qu'il vaut bien le nôtre.

Nous rencontrons, dans le quartier des Francs, des dames grecques dont plusieurs sont d'une grande beauté, quoique fort pâles. Quelques-unes portent des chapeaux à la française. Hors de France, je l'ai déjà dit, ces chapeaux, plus ou moins mal portés, m'ont toujours paru un contre-sens. Ceci est encore plus frappant à Smyrne, à cause des charmantes coiffures grecques.

On remarque quelques costumes castillans. Sont-ce des Grecques ou des Espagnoles? Elles aussi écrasent les dames à chapeaux, qui passent pourtant ici pour les reines de l'élégance. Je voudrais bien savoir ce qu'en pensent les Turques, et si elles se costumeraient ainsi si on le leur permettait?

Cependant, la grace des femmes n'égale pas la beauté des hommes; nous étions tous d'accord pour reconnaître qu'il était difficile d'en trouver de mieux bâtis et d'aussi bonne mine. Leur mise de fête contribuait encore à les faire ressortir. Vêtus comme les palicares ou Albanais

d'Athènes, plusieurs portaient des armes non moins riches. Là se trouvaient, je crois, plus de Grecs que de Turcs, qu'on reconnaissait à leur teint plus blanc et à leur forme souvent obèse.

Dans les classes pauvres, il n'y avait pas moins de beaux types humains; on en pouvait juger d'autant mieux qu'à peine vêtus ils ne cachaient aucune de leurs formes. Nous fûmes surtout frappés d'un certain marchand de poires qu'il criait par les rues: c'était un homme de vingt-cinq ans, ayant près de six pieds, à la mine douce et franche. Il nous sembla, quand il nous accosta, voir l'hercule Farnèse descendre de son piédestal; mêmes mollets, mêmes bras, même poitrine, même barbe courte et touffue. Etait-il Grec ou Turc? Je ne sais. Il n'avait pas même l'air de se douter de sa beauté et de sa force, il offrait ses poires avec un calme modeste et comme l'aurait fait une jeune fille. C'était le repos du lion: en colère, je crois que le marchand de poires aurait, lui aussi, terrassé l'hydre et étouffé Antée.

Ce que je n'admirais pas moins que les figures, c'étaient les beaux fruits, figues, raisins, melons, pastèques qu'on voyait étalés partout. A côté étaient de grands paniers remplis de limaçons de vignes qui m'attiraient moins, mais qui avaient pourtant aussi leurs amateurs.

Au milieu des groupes, nous rencontrions fréquemment des individus au regard farouche et qu'on aurait pu prendre pour des faisceaux d'armes. Ils étaient littéralement couverts de pistolets et de poignards; ils en avaient à la ceinture, ils en avaient au cou, ils en avaient sur le ventre et encore au côté. On me dit que c'étaient les soldats de la police: ils doivent la faire bonne, s'ils la font avec tout cela.

CHAPITRE XLIII.

Smyrne. — Les brigands invisibles. — Yani-Catargi.

J'ai dit que Smyrne était en fête : les Grecs fêtaient je ne sais quel saint ; les Turcs, le régiment qui arrivait ; les Francs qui, partout, sont de toutes les noces, s'étaient endimanchés comme les autres pour fêter les Turcs et le saint, en jouissant de la promenade que favorisait le plus beau temps. Nous étions donc arrivés à propos pour voir la ville et ses habitants.

Smyrne, si l'on remonte à son origine, n'est pas une fondation nouvelle, tant s'en faut; cependant elle a fort peu de vestiges d'antiquités; elle rajeunit en vieillissant et pourrait être comparée au Phénix : jamais cité n'est sortie plus souvent de ses cendres. Déjà célèbre sous les anciens qui l'appelaient la couronne de l'Ionie, elle a été renversée trois fois par les tremblements de terre, brûlée cinq, et elle s'est toujours relevée plus fraîche. Je ne dirai pas plus belle, car on sait que si les Turcs ont détruit ou vu dé-

truire de belles villes, ils n'en ont jamais rebâti, et qu'ils affectionnent extrêmement les baraques pourvu qu'elles soient de bois et badigeonnées à la chaux. Aussi Smyrne en est-il riche, et Constantinople peut seule, à cet égard, lui disputer la préséance.

La population de Smyrne n'en est pas moins de cent cinquante mille âmes qu'on répartit entre quatre-vingt mille Turcs, quarante mille Grecs, quinze mille Juifs, dix mille Arméniens et cinq mille Francs. Je pense qu'il y a exagération dans ces chiffres. D'autres auteurs ne donnent à Smyrne que quatre-vingt mille âmes, ce qui se rapproche davantage de la vérité. Il est fort difficile chez les Musulmans, qui ont en horreur le dénombrement, de connaître exactement le nombre d'habitants. Quoi qu'il en soit, toute proportion gardée, cette population est une des plus belles qu'on puisse citer, et, sauf de rares exceptions, elle a eu le bon sens de conserver sa mise orientale.

Après avoir parcouru le quartier des Francs qui est là, comme à Constantinople, le moins sale de la ville, visité un caravansérail et quelques ruines qu'on nous dit être antiques, nous allons entendre la messe à une église qui, je crois, est celle des lazaristes.

En sortant, je vis plusieurs de mes compagnons fort intrigués; ils prétendaient que la messe avait été dite par notre pèlerin hongrois que nous prenions pour un militaire et qui en avait fort la mine, tout prêtre qu'il était.

J'avais promis à M. Fougerais d'aller le voir à la maison de son ordre, mais le temps me manqua et je l'ai regretté.

Il nous restait encore à parcourir une partie de la ville marchande. Là, nous retombâmes au milieu des crieurs de fruits et des colporteurs de pâtisserie. Il faut qu'on en achète beaucoup à Smyrne, si l'on en juge au nombre de ceux qui en vendent.

Nous allons au bazar des esclaves. Deux nègres armés

jusqu'aux dents, magnifiquement galonnés et en turban blanc qui faisait ressortir leur figure noire, étaient assis à l'entrée. Etaient-ce des gardes, des marchands ou des amateurs? Ils nous regardèrent beaucoup, mais sans nous rien dire. Probablement qu'arrivés depuis peu de l'intérieur de l'Afrique, nous étions pour eux un spectacle comme ils l'étaient pour nous.

Cette entrée, large de trois à quatre mètres et assez malpropre, conduit à une place irrégulièrement entourée de maisons basses dont une partie servait de logis pour les esclaves. Toutes étaient dehors. Il n'y avait que des noires: on nous dit que la vente publique des femmes blanches était défendue. On les achète par des intermédiaires, et on ne les voit que dans des maisons à ce destinées. Le guide qui me donnait ces renseignements me proposa de me faire visiter l'un de ces salons de vente; mais comme il me faisait cette offre avec un grand air de mystère, il eut sans doute taxé à très-haut prix ma curiosité. Ce spectacle n'a d'ailleurs rien de bien attrayant: il consistait ici en une centaine de négresses de dix à vingt ans. Quelques-unes étaient à demi-couvertes d'un voile de coton blanc, mais la plupart n'avaient pour tout vêtement qu'un pagne qui leur serrait les reins. Elles étaient par groupes, serrées les unes contre les autres et assises par terre ou sur des nattes, causant et folâtrant. Quelques gardiens subalternes les surveillaient sous la direction d'un Turc richement vêtu et qui paraissait le propriétaire de ce troupeau. En nous voyant entrer, il fit poliment quelques pas vers nous comme pour nous engager à visiter sa marchandise. A un signe, quelques-unes des jeunes filles se levèrent et vinrent à nous; elles n'avaient l'air ni tristes ni souffrantes. Plusieurs semblaient fort désireuses d'être achetées. Une surtout s'était attachée à moi, et, par des minauderies fort caractéristiques, m'in-

vitait à l'emmener: c'était une fille de quatorze à quinze ans. D'autres venaient nous regarder et nous riaient au nez d'assez bon cœur.

Ces négresses étaient bien faites; mais leurs grosses lèvres et leurs cheveux crépus ne les rendaient guère séduisantes à nos yeux européens. Dans le nombre, il y en avait pourtant de véritablement belles: deux ou trois avaient les cheveux longs et les lèvres fines. Je pense que c'étaient des Abyssiniennes. Une pauvre petite de cette race avait à peine six ans. Je fus curieux d'en savoir le prix. Le marchand était sans doute pressé de s'en débarrasser à cause de son jeune âge ou de sa frêle constitution, car la somme qu'il m'en demanda en piastres turques n'excédait pas cent cinquante francs. Elle m'inspirait tant de pitié par son air doux et résigné, que si j'avais cru qu'une des religieuses avec qui j'avais voyagé eût pu s'en charger, je l'aurais achetée. J'y renonçai en songeant aux formalités que nécessitent ici ces sortes d'acquisitions de la part d'un chrétien. Mais l'idée de laisser là ce pauvre petit être souffrant me serrait le cœur; il me semblait qu'en l'abandonnant lorsque je pouvais le sauver pour quelque argent, je devenais complice du mal qui lui arriverait.

Du reste, c'était la seule qui fût dans cet état de marasme. Il faut dire, pour expliquer l'insouciance de ces femmes, que, dans cette partie de la Turquie, l'esclavage est assez doux. Une esclave y fait en quelque sorte partie de la famille, et n'est pas traitée plus mal que les domestiques de nos maisons.

De l'autre côté de la place était le bazar des négresses plus âgées ou qui n'étaient plus filles. Il y en avait avec leurs nourrissons; d'autres étaient enceintes: c'est là que l'on va chercher des nourrices. Quelques-unes annonçaient une force extraordinaire: c'était, sous une peau noire, la contre-partie de notre marchand de poires: véritables

athlètes femelles qui, d'un coup de poing, auraient pu assommer un galant. Comme beautés massives et formes à la Rubens, elles étaient fort remarquables. Ces esclaves taillées en Niobés se vendent très-cher : on sait que les Turcs estiment la beauté au poids.

Tandis que nous considérions ces malheureuses et que j'échangeais quelques paroles en italien avec le marchand, nous étions entourés par un essaim de jeunes filles blanches de dix à douze ans qui, l'œil hardi et la bouche moqueuse, se rapprochaient sans cesse de nous. Notre guide, en leur montrant un fouet qu'il avait emprunté à cet effet, les contenait non sans peine : lorsqu'il en chassait une d'un côté, il en venait deux de l'autre. Je les prenais d'abord pour des esclaves blanches, car j'ignorais encore que la vente en fût défendue ; mais l'un de nous ayant demandé au drogman ce que voulaient ces enfants, il nous dit que c'étaient de petites voleuses grecques, et que si nous ne faisions attention à nos poches, il ne nous y resterait rien.

Dans le nombre, il y en avait une que je vois encore ; c'était la plus petite, elle avait à peine dix ans, et pourtant elle paraissait conduire toutes les autres. Ayant été menacée par le Turc qui lui enjoignait de s'éloigner, au lieu d'obéir, elle s'avança immédiatement vers lui pour le braver, en l'apostrophant en grec ou en turc avec une volubilité de parole et une énergie de geste telles que nous en restâmes tous stupéfaits. La race parlait ici : c'était bien la descendante de quelque rhéteur loquace, de quelque bacchante féroce. Elle aurait déchiré le Turc à belles dents, comme ces mégères de Thrace déchirèrent Orphée.

Quand nous eûmes parcouru le bazar et causé suffisamment avec le marchand, qui paraissait bon homme et ne nous refusait aucune explication, nous nous cotisâmes pour former un petit pécule que nous lui remîmes. Il le

donna immédiatement aux plus âgées des esclaves pour être réparti entre toutes.

Pendant ce temps, les petites filles grecques nous suivaient toujours, et voyant qu'elles ne pouvaient rien obtenir ni de gré, ni de force, elles nous accablèrent d'injures, sans oublier nos guides, à qui elles en voulaient particulièrement. Presque toutes belles, leurs figures pâles, à la fois menaçantes et railleuses, et notamment celle que j'ai citée, ne me sortiront pas de la mémoire. Les négresses semblaient des anges à côté de ces petits démons blancs : on aurait cru voir une nichée de vipères se tordant au soleil.

Nous retrouvons à la porte nos nègres armés qui ne nous examinent pas avec moins d'attention qu'à l'arrivée. Quand nous fûmes dehors, l'un de nos conducteurs nous annonça qu'outre le bazar des femmes à vendre il y avait aussi celui des femmes à louer, que là on en trouvait de toutes les couleurs. Nous le remerciâmes de son offre obligeante.

Nous voulûmes visiter une mosquée, mais on nous en refusa l'entrée. Nous nous contentâmes d'en examiner l'extérieur.

Nous entrons dans une église grecque qui n'avait rien de bien remarquable.

Smyrne paraît peu grande comparativement à la population qu'on lui donne; ses rues sont généralement étroites, tortueuses, mal pavées, et la police y laisse fort à désirer, malgré la figure formidable de ses agents.

Après déjeûner, l'un de nous proposa d'aller visiter une ruine placée au sommet d'une montagne qui domine Smyrne et que nous voyions du pont des Caravanes. A cette proposition, nos guides déclarèrent unanimement qu'ils n'iraient pas. Consultés sur la cause de ce refus, ils nous répondirent que la montagne était infestée de brigands, qu'on nous y tuerait et eux avec nous. A cette réponse,

nous haussâmes les épaules, bien convaincus que c'était un moyen de nous tirer un supplément de gratification, et pour trancher la difficulté nous promîmes de le donner; mais ils continuèrent à dire qu'ils n'iraient pas. D'autres guides appelés nous firent la même réponse.

Nous ne voulions pas en avoir le démenti. Un voyageur français, avec qui nous avions déjeûné et qui était venu autrefois à Smyrne, nous dit qu'il connaissait la route et qu'il nous y conduirait. Sa proposition fut acceptée avec acclamation. Il faut ajouter que le vin un peu capiteux du pays avait, au dessert, disposé à la résolution même ceux qui l'étaient le moins en se mettant à table.

Comme la montée est longue et raide, on décida que nous prendrions des ânes. Ils ne sont pas rares à Smyrne, nous ne les attendîmes pas longtemps; on nous en présenta six. C'était le nombre des cavaliers, et nous voici formant un escadron sacré et retraversant le quartier des Arméniens, où l'on attendait toujours le régiment turc et le pacha.

Le nombre des curieux n'était pas diminué, la rue en était encombrée. Ils commençaient à s'ennuyer du retard du spectacle attendu, et notre passage était un intermède qui arrivait à propos. On l'eût imaginé pour la circonstance, qu'on n'aurait pas mieux réussi. Nos ânes étaient petits, maigres et pelés, et le hasard avait fait que nous étions tous six grands, forts et barbus. Le contraste de nos figures à moustaches, de nos longues jambes pendantes à droite et à gauche des flancs de ces chétifs roussins, n'était point propre à porter à la tristesse cette foule venue pour s'amuser; aussi nous accueillit-elle par un rire homérique, et bientôt un feu croisé de quolibets en grec, en turc, en arabe, en italien, s'échappe non-seulement des groupes de la rue, mais des balcons, des portes, des fenêtres et des terrasses: hommes, femmes, enfants, c'était à qui

dirait son mot et lancerait son épigramme. Etait-ce à nous ou à nos ânes qu'on s'adressait? Telle était la question que nous nous faisions. Peut-être était-ce à tous deux. Dans cette incertitude, nous prenions la chose aussi stoïquement les uns que les autres, à la seule différence que, fatigués du poids, les ânes avaient la tête basse, et que nous, faisant face à l'orage, nous la portions fière et haute.

Un petit incident augmenta encore la joie publique. La musique annonçant l'approche du pacha commença à se faire entendre, et son début fut un *tutti* formidable. L'un de nos baudets, qui probablement n'était pas accoutumé à cette harmonie, en fit un bond tel qu'il envoya son cavalier par-dessus sa tête. Celui-ci, en tombant, fit broncher son voisin. Comme nous allions tous à la file, la culbute eût pu devenir générale si le cavalier qui me précédait n'était point parvenu à maîtriser sa monture. Mais son chapeau, ébranlé par le choc, était tombé. Il l'aurait perdu sous les pieds des passants, sans la charité d'un jeune garçon qui le ramassa pour le lui rendre. Ayant le bras trop court pour le remettre sur la tête de l'homme, il le posa sur celle de l'âne.

L'animal prit mal la chose: il se dressa, furieux, sur ses jambes de derrière: c'était, comme vous voyez, un âne susceptible et qui n'avait de chétif que la mine. Le cavalier, qui venait d'échapper à une chute par-devant, manqua cette fois de descendre par la queue. L'enragé baudet, qu'aveuglait la coiffure retenue par ses oreilles raides de colère, se cabrait droit comme un cierge. Ce geste eut son bon côté: le chapeau resta en équilibre sur sa tête. Là, le propriétaire put le saisir et le replacer sur la sienne: c'était quelque chose par un soleil d'Asie au mois de juillet.

L'aventure ainsi heureusement terminée, car ceux qui avaient été renversés s'étaient remis en selle sans autre mal

que quelques écorchures, nous nous inquiétâmes peu du redoublement d'hilarité que cette suite d'évènements avait imprimé aux spectateurs, hilarité que nous finîmes par partager faute de pouvoir mieux faire. Quoi qu'il en soit, j'avais une rancune au cœur: c'était, depuis mon départ de Naples, la troisième affaire que j'avais avec les ânes, et quoiqu'ici l'avantage nous fût resté, je me promis bien à l'avenir de me priver de leur compagnie.

Cependant, les vivat de la foule annonçaient que le pacha et son escorte n'étaient pas loin et que nous allions, dans cette rue assez étroite et sans retraite de côté, nous trouver au milieu de ces chevaux fringants et de leurs cavaliers peu patients. Passe pour les brocards, mais les ruades et les bourrades eussent été de trop. Il n'y avait donc pas de temps à perdre; nos ânes le comprirent: le premier en tête, sans trop se préoccuper des obstacles, prit bravement le galop, les autres l'imitèrent, et nous fûmes assez heureux pour atteindre l'espace ouvert avant d'être joints par le cortége.

Ainsi tirés de la bagarre, nous nous alignâmes derrière la musique, à laquelle nos montures s'étaient enfin acclimatées. Là, nous pouvions jouir à la fois du spectacle et de la mélodie. C'était la première musique turque que j'entendais; elle me parut un peu bruyante, mais bien moins mauvaise que je me l'étais imaginé. Elle a un caractère d'originalité qui, surtout à distance, n'est pas désagréable.

Bientôt le pacha se montra, et peu après le régiment qu'on attendait. Après l'avoir vu défiler, nous nous lançâmes bravement dans la redoutable montagne, armés de notre seul courage et des fers de nos bourriques, car, en gens prudents et qui craignent la chaleur et le poids d'un fardeau, nous avions laissé à bord et à l'hôtel les quelques armes que nous avions.

Nous voici cheminant par une route assez rude et par un

soleil qui ne l'était pas moins. D'ailleurs, pas un arbre, pas une habitation, pas même un rocher où l'on aurait pu se cacher pour nous tendre un piége: l'immense ruine se dressait seule devant nous. Là, sans doute, derrière ces murailles, pouvait se tenir à l'ombre cet invisible et terrible Yani-Catargi, car c'est ainsi que s'appelle l'homme dont on nous menaçait; mais le nom de ce Cartouche grec était tout-à-fait nouveau pour nous. Ce Fra-Diavolo au petit pied, nous ne le voyions pas. Nous regardions donc comme de pures inventions et des contes de l'espèce de ceux du Pirée, toutes les sanglantes histoires que nous avaient faites les guides et répétées les domestiques. Ajoutons que les dernières effluves du bon vin de Ténédos et de Chypre pétillaient encore dans nos cervelles, et dans cette disposition, nous aurions affronté tous les bandits de la Grèce et de Rome.

Cependant on eut une petite alerte. Nos ânes qui, depuis que nous montions, n'avaient été sensibles qu'aux mouches et à nos houssines, avaient tout-à-coup flairé le vent et dressé les oreilles, et l'un de nous avait cru apercevoir, à quelques centaines de pas, se glisser derrière un rocher, une suite d'ombres qu'il eût prises pour celles des nuages, s'il n'avait pas vu briller quelque chose qui ressemblait à des mousquets. On avait même pu en compter une douzaine. Mais un de nous observa judicieusement que ce ne pouvait être que ces vigilants soldats de la police, venus pour veiller à notre sûreté.

Rassurés et sans souci, nous voilà donc poussant toujours en avant, non pourtant en ligne droite: nous louvoyons, pour nous servir du terme de mer, car l'absence de chemins tracés nous laissait le champ libre, et nous pouvions, dans l'intérêt de nos ânes, adoucir leur fatigue en faisant des zig-zags.

Ce serait bien le cas de placer ici quelque terrible appa-

rition, quelque furieux combat dont, comme il est juste, le narrateur serait le héros. La vérité est qu'arrivés au sommet du mont qui est, je crois, le mont Pagus, nous ne vîmes qu'une vaste enceinte de murailles qui, comme la plupart des ruines fort belles de loin, sont souvent assez insignifiantes de près. Mais ce qui nous ravit tous et nous empêche de regretter notre course et nos tribulations, c'est la vue de Smyrne avec ses campagnes, sa mer, ses îles, devant lesquelles nous demeurons en extase.

Par un effet d'acoustique, les sons de la musique turque que nous avions laissée dans la ville nous arrivaient nets et pleins; nous en saisissions beaucoup mieux l'intention qu'alors que nous n'étions qu'à dix pas.

Le voyageur qui nous avait guidés nous fit remarquer un village qu'on apercevait entre les arbres, à deux lieues environ. Il nous dit que c'était celui de Bousa, pays natal et refuge ordinaire de cet Yani-Catargi, et les histoires recommencèrent de plus belle sur ce redouté personnage. Occupés que nous étions du merveilleux panorama qui nous entourait, nous portions peu d'attention à ces récits étranges; nous en étions même venus à croire que notre compagnon, un peu gobe-mouches, s'était laissé prendre à des commérages, et pourtant il n'en était rien. Rentrés à Smyrne, nous sûmes de la police même que tout ce qu'il nous avait dit était vrai.

Nous voulions faire une excursion sur le versant de la montagne, du côté qui conduisait au village, mais ici il nous arrêta. On verra plus tard qu'il avait raison. Nous nous décidâmes donc à revenir sur nos pas.

A mi-côte, nous rejoignîmes nos âniers qui, eux non plus, n'avaient pas voulu approcher du sommet. En vérité, je ne sais pas trop ce que ceux-ci craignaient de perdre; ils n'avaient sur eux qu'un caleçon et une chemise, encore était-elle trouée.

Quant à nos vaillants guides, ils étaient un peu mieux nippés; aussi s'étaient-ils tenus plus bas encore, et là même, à leur impatience de partir, on voyait qu'ils ne se croyaient pas en sûreté. Etrange effet de la peur qui, d'abord épidémique, finit par devenir endémique! Quand elle s'est ainsi naturalisée dans un pays, des hommes qui, peut-être, seraient très-braves ailleurs, y deviennent, tant qu'ils ne changent pas d'air, aussi timides que des poules. C'était à ce point qu'en étaient arrivés les habitants de Smyrne.

Guides, ânes et âniers ainsi réunis, notre troupe se trouve complète, et nous nous dirigeons tous ensemble, comme une petite caravane, vers le couvent des derviches tourneurs qui, ce jour-là, devaient donner une représentation de leurs exercices. Nous arrivâmes trop tôt et l'on nous renvoya à une demi-heure. Alors nous congédiâmes nos ânes et nos âniers, et nous allâmes nous établir près de là, devant un café turc ombragé par de beaux arbres et rafraîchi par une fontaine. On nous y servit d'excellentes limonades à la glace que, cette fois, on nous fit payer au taux légal: c'est que le maître était un Turc et non un Grec ou un Juif.

Dans l'intérieur du café, de graves Osmanlis fumaient leur chibouck sans même détourner la tête pour nous regarder. D'autres jouaient silencieusement aux échecs ou à un autre jeu que je ne connais pas. La vie entière de ces gens se passe ainsi: le harem, le café, la pipe. Ils fument, songent, ne font rien, et meurent sans avoir été utiles ni à eux ni aux autres. Des peuples non sauvages, celui-ci est le moins industrieux et le plus indolent.

Un vieux Turc à barbe blanche et qui me représentait Œdipe ou Bélisaire, vint, appuyé sur son bâton, nous demander l'aumône, non avec importunité, mais en se tenant silencieusement devant nous et nous tendant la

main. Chacun y mit quelque chose, et comme il considérait avec un œil altéré nos limonades glacées, nous lui en fîmes donner une. Aussitôt, se regardant comme notre hôte et notre invité, il prit place à notre table. Un garçon s'empressa de charger et d'allumer sa longue pipe, et il se mit à fumer en savourant sa limonade. Cette confiance du bonhomme, chose toute simple dans ce pays, fut à peine remarquée par nos guides, mais nous fit plaisir.

Comme contraste à cette misère, nous voyions de temps en temps passer quelque riche musulman couvert d'or, monté sur un cheval non moins doré, suivi d'un esclave à pied portant un étui qui contenait sa pipe.

Quelquefois c'était une femme turque enveloppée comme une momie dans son sarcophage, car toutes ici sont sévèrement voilées. Leurs larges bottes jaunes et les pantoufles de même couleur qui les recouvrent les obligent à marcher lentement et en se dandinant. Leur vêtement superposé, en cachemire, mérinos ou mousseline, déguise entièrement leurs formes et leur donne ce que nous appelons l'air *paquet*. Mais cette surabondance d'enveloppes n'est de mise que quand elles sortent et cache, nous a-t-on dit, une toilette élégante et légère.

Souvent ces belles promeneuses, quittant la grande voie où nous étions, se glissaient mystérieusement dans des ruelles ou escaliers qui conduisaient à des kiosques et des jardins dont nous voyions les arbres dominer la colline. Qu'y allaient-elles faire? Ma foi, cela nous donnait à penser. Smyrne n'est pas loin de Cythère et passe dans le Levant pour en être la succursale. La journée était aux aventures.

CHAPITRE XLIV.

—

Smyrne. — Yani-Catargi. — Derviches tourneurs.

—

Telles étaient les remarques qu'assis à la porte du café, côte à côte de notre mendiant, entre des narguillets, des pipes et des verres de limonade, nous faisions plus ou moins charitablement. Or, ce qui prouverait que l'esprit du mal est de toutes les langues, c'est que nous nous comprenions tous dès qu'il s'agissait d'une malice, et pourtant, à dix que nous étions en comptant notre interprète et un compagnon qui était venu nous rejoindre, nous représentions six nations et quatre religions.

Reposés et rafraîchis et surtout très-satisfaits de notre esprit, nous retournons à la maison des derviches. Ce n'était pas le palais des califes; on l'aurait plutôt pris pour un couvent d'ursulines. On venait d'ouvrir la première entrée, et, cette fois, nous fûmes admis sans difficulté, moyennant l'espérance d'un *bachis* que nous fîmes entrevoir, car en Turquie, comme ailleurs, c'est le passe-

partout universel, et devant un écu, surtout s'il est d'or, le fanatique lui-même s'humanise et sourit en mettant la main sur son cœur. Dites maintenant que les Turcs ne se civilisent pas.

La porte franchie, nous nous trouvons dans une cour garnie sur trois côtés de constructions à un étage, irrégulièrement divisées en cellules. Le quatrième côté était une terrasse faisant suite à la cour et ayant vue sur la ville et les environs. Dans cette cour étaient déjà un assez grand nombre de Turcs venus comme nous pour la cérémonie; on reconnaissait aussi quelques enfants grecs, mais nous étions les seuls Francs.

La première chose qui fixe mon attention sont les derviches coiffés de hauts bonnets en feutre gris de la forme d'un pain de sucre, circulant d'une cellule à l'autre avec l'air affairé, chose étrange chez des Turcs; mais j'ai dit que, ce jour-là, tout était en mouvement à Smyrne.

Nous allâmes nous asseoir sous une galerie couverte, garnie de bancs et qui servait de vestibule à quelques-unes des cellules. La plupart étaient ouvertes. Leur intérieur était entouré d'un divan servant de lit et ressemblant à nos chambres de garçon. Dans l'une d'elles, un des derviches jouait, sur la flûte, un air triste et doux. Il rendait des sons assez justes, mais sa phrase était vague et languissante comme le tâtonnement d'un élève qui cherche un motif oublié.

Sur ces bancs, qui paraissent être la place d'honneur, étaient assis, avec nous, plusieurs Musulmans dont les chevaux, tenus par des saïs, étaient dans la cour. Ces chevaux, par leurs formes, l'élégance et la richesse de leurs harnais, faisaient là très-bon effet. Quoique vifs et vigoureux, ils semblaient avoir pris quelque chose du calme stoïque de leurs maîtres et, par leur immobilité, dire aussi: *tout est écrit.* Nonobstant le soleil et les mouches, ils ne

s'impatientaient pas comme auraient fait les nôtres. Cela vient-il de leur nature ou de leur éducation? Cette éducation diffère, en plusieurs points, de celle de nos manéges. Le Turc use durement de l'éperon, mais il en use rarement. Quant au mors, il en abuse; il ne ménage pas la bouche du cheval et il l'arrête trop brusquement. Il ne le frappe jamais : il sait que battre un cheval ne peut que le gâter. On ne l'entend pas non plus l'injurier, comme le font si sottement nos charretiers et nos postillons, plus bruts que leurs animaux.

Un jeune garçon d'environ douze ans allait et venait dans les cellules, bien venu de tous les derviches. Son costume était d'un goût exquis. Revêtu d'une belle robe de soie verte brodée d'or, un fez rouge couvrait sa tête blonde dont les cheveux, nattés en nombreuses petites tresses, tombaient sur ses épaules. C'était le fils du chef des derviches. Je n'ai jamais vu un plus bel enfant.

Cependant, l'heure annoncée pour la danse était passée depuis longtemps. Elle ne commençait pas. On nous dit qu'on attendait le pacha. Bientôt nous vîmes arriver quelques nouveaux cavaliers. Nous croyions que c'était sa suite, mais nous nous trompions.

On ouvrit enfin la mosquée. Nous parlementâmes pour conserver nos chaussures, ce qui nous fut octroyé moyennant un *bachis* additionnel et la promesse de nous tenir dans l'embrâsure d'une fenêtre où il n'y avait pas de nattes. Une barrière à hauteur d'appui, placée à environ deux mètres du mur, retenait les spectateurs et laissait vide le centre de l'appartement qui ressemblait plutôt à une salle de danse qu'à une église.

Sur ces nattes, entre les murs et la barrière, étaient accroupis une centaine de Turcs dévots ou attirés, comme nous, par le spectacle. Tous étaient en turban et portaient l'ancien costume. Bien qu'ils se conduisissent convenable-

ment avec nous, qu'ils se rangeassent même pour nous laisser passer, on voyait qu'il y avait là plus de politique que de bienveillance, et que notre présence dans ce lieu saint leur agréait peu. La vieille haine qu'ils portent aux *giaours* existe encore, et, de notre temps, je ne pense pas qu'on fasse jamais d'un Turc l'ami d'un chrétien, pas plus qu'on ne fait d'un chrétien l'ami d'un Juif. Il n'est pas difficile de comprendre, pour peu qu'on connaisse l'Orient, que la réforme de Mahmoud n'a touché qu'à la coiffure et à l'habit. Quant au reste, il est absolument ce qu'il était.

L'espace dont la balustrade nous séparait semblait être destiné à la danse des tourneurs que nous voyions à tout instant entrer et sortir. Tous étaient élégamment vêtus de robes de soie de couleur tendre. Parmi ces religieux, il y en avait de fort jeunes et dont la barbe commençait seulement à poindre. Le chef avait une figure intelligente, avec une certaine expression de dignité : rien en lui n'annonçait un fanatique ou un charlatan. Il pouvait avoir une quarantaine d'années. Il jetait de temps en temps un regard inquiet sur nous et sur la foule des curieux qui augmentait sans cesse, et il semblait contrarié qu'on nous fît attendre. Cependant, sauf lui et notre petit groupe, personne ne témoignait de l'impatience, et ces Turcs appartenant à toutes les classes et même aux plus infimes, se conduisaient comme dans des circonstances semblables ne le font pas toujours les personnes bien élevées.

Il est vrai que nous avions plus de raisons que d'autres de regretter ce retard et de maudire le pacha. L'heure où nous devions quitter Smyrne approchait; notre paquebot pouvait partir. Ainsi abandonnés, sans effets, sans papiers, sans argent, car, sauf la bourse courante, nous avions tout laissé à bord, nous aurions été presqu'aussi embarrassés que Selkirk ou Robinson dans l'île de Juan Fer-

nandez. Il fallut donc renoncer à la danse et à l'honneur d'assister aux dévotions officielles du pacha. Après avoir remis à l'un des derviches la double gratification que nous avions promise, nous prîmes congé du chef et nous nous empressâmes de gagner le port.

Smyrne est vraiment, quant aux fruits, la terre de Chanaan. Déjà le matin nous avions vu deux marchés qui en étaient abondamment pourvus; nous voici dans un troisième qui en offre un assortiment plus riche encore. Les figues, les poires, les abricots, les raisins, les pastèques, les melons y étaient empilés comme les bombes et les boulets dans un parc d'artillerie.

Là, nous eûmes un petit intermède local qui peint assez bien les mœurs du pays. Près de nous marchait un grand garçon de vingt à vingt-cinq ans, assez proprement mis à la turque, qui nous regardait en souriant, marmottait quelques paroles, puis courait en faire autant à d'autres. Il s'arrêtait ainsi de groupe en groupe et de porte en porte sans que personne eût l'air d'y faire autrement attention. Tandis qu'il sautille sur une jambe, puis sur une autre en avalant des figues, je vois un énorme personnage à turban, Turc aussi, lui arracher quelque chose des mains, puis lui appliquer deux vigoureux coups de poing et autant de coups de pied qui produisirent sur le malheureux l'effet de la peau d'anguille sur le toupet qui tourne et le fit pirouetter deux fois plus vite.

Cet acte brutal fut accueilli par un murmure désapprobateur de la foule qui semblait assez disposée à faire un mauvais parti au donneur de coups. Nous apprîmes alors que le premier était un fou qui avait pris, en passant, quelques fruits dans les paniers du Turc qui l'en réprimandait à sa manière; mais comme les insensés sont réputés saints en Turquie, la correction scandalisait fort les zélés musulmans.

Arrivés dans le quartier des promeneurs où nous et nos ânes avions été si bien hués le matin, nous nous aperçumes que nous étions de nouveau l'objet de tous les regards, mais ils n'étaient plus ironiques; la foule nous livrait passage avec une sorte de bienveillance que nous nous expliquions peu, après l'accueil plus que dédaigneux qu'on nous avait fait quelques heures avant. Alors le drogman nous apprit que notre expédition était le sujet de toutes les conversations, et qu'il ne tenait qu'à nous de nous croire des braves, car nous avions fait ce que nul de la ville ne voulait faire, ni pour or, ni pour argent. Les récits que nous regardions comme des contes étaient donc vrais. Cet Yani-Catargi, Grec d'origine, né au village de Bousa, celui-là même que nous avions vu, était, chose incroyable, depuis trois ans, maître de Smyrne qu'il mettait à contribution.

Jeune et beau, disaient les femmes, brave et entreprenant, disaient les hommes, très-juste et très-généreux, puisqu'il ne volait que les riches, disaient les pauvres, il était, croyait-on, favorisé par ses co-religionnaires : de là sa longue impunité. Toujours insaisissable, bien qu'il ne s'éloigne jamais de son village ou de la montagne, sa galerie ordinaire, on allait jusqu'à dire que les agents de police et la justice elle-même étaient d'accord avec lui et avaient part au butin.

La bande active de Catargi n'excède pas trente hommes, mais elle est soigneusement composée. C'est avec des moyens si faibles en apparence qu'il tient Smyrne en échec et rend ses alentours, notamment la montagne, si peu sûrs, que personne ne se soucie d'y aller. La terreur des guides et cicérones s'explique : Juifs pour l'ordinaire, ils passent ici pour riches et disposés à s'entr'aider. Cette espèce de solidarité convient fort à Catargi, qui n'est pas seulement un brave, mais un homme d'ordre

et un calculateur habile. Qu'on ne lui fasse donc pas l'injure de le prendre pour un voleur *à la tire* et de croire qu'il s'amuse à fouiller dans les poches ; cela est, tout au plus, bon pour ses gens : ce sont leurs pots de vin et leurs petits profits. Quant à lui, ses fonctions sont plus relevées : il dépiste la proie, il va aux informations sur les ressources ou le crédit de ceux qu'il compte imposer, et ne s'adresse jamais aux pauvres ni aux mauvais payeurs.

Il ne dédaigne pas l'étranger d'une certaine mise; il sait qu'on ne voyage pas sans argent ou sans amis qui vous en prêtent. Dans ses moments de loisir, couché sur quelque rocher ou dans un coin des ruines, armé d'une longue vue, il est à l'affût des antiquaires, botanistes, antomologistes ou simples flâneurs, et quand il en voit un de bonne apparence, flânant à l'écart ou en compagnie pas trop nombreuse, les hommes de sa troupe, avertis par un signal, se glissent d'arbre en arbre, de roche en roche, de muraille en muraille, jusqu'à portée du gibier. Alors on l'entoure aussi bien que possible, et quand on l'a ainsi placé à bonne portée dans un cercle de mousquets, on lui crie : *ferma !*

Ainsi pris au trébuchet, les promeneurs offrent leur bourse. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit : on l'accepte sans doute, mais seulement comme arrhes ou simple à-compte ; ce sont les hommes auxquels on tient spécialement. Nous avons dit qu'ils étaient ordinairement connus et signalés d'avance ; d'ailleurs, un interrogatoire habilement fait, supplée aux renseignements qui manquent, chacun, pour garder ce qu'il a, étant toujours disposé à déclarer ce qu'ont les autres. On s'empare des plus solvables, on renvoie généreusement ceux qui n'ont rien, en les chargeant d'une lettre ou même, si l'on a confiance en leur mémoire, d'un simple message verbal adressé aux parents, amis, banquiers ou correspondants du prison-

jouir de la fraîcheur de la soirée, et nous regrettions tous de quitter ce beau rivage. La ville, le port et le golfe se présentaient à nous dans toute leur magnificence.

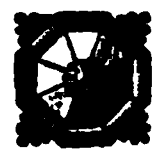
Avertis par le signal du départ, nos compagnons accouraient par groupes, ainsi que les matelots qui avaient obtenu la permission d'aller à terre. Parmi nos passagers, nous en retrouvâmes quelques-uns dans le même café où nous les avions laissés le matin. Ils s'y étaient attablés, s'étaient fait servir à déjeûner, puis à dîner; dans l'intervalle, ils avaient bu, joué et fumé: c'est ainsi qu'ils avaient passé leur journée, sans songer à faire un pas dans cette ville qu'ils n'avaient jamais vue et qu'ils ne devaient pas revoir. Mais il y a des voyageurs de cette espèce, il y en a même beaucoup. C'est à cause de cela que je voyage seul.

Le marquis n'était pas resté au café, il avait été faire des visites, à ce qu'il nous dit. Nous le retrouvâmes sur le quai avec le Génois et l'un des Lyonnais; l'autre était venu avec nous ainsi qu'un élève de l'école d'Athènes, M. Renald, jeune homme fort instruit, qui se trouvait accidentellement à Smyrne. Je lui avais donné rendez-vous à Athènes à mon retour de Constantinople, mais les évènements, comme on le verra plus tard, me firent prendre une autre route.

Quelques habitants grecs quittaient Smyrne et allaient à Besica ou à Constantinople. Une dame d'une trentaine d'années, dont la figure, la tournure et les manières me frappèrent tout d'abord, se rendait aussi à cette destination. Etait-elle Grecque, Espagnole, Arménienne ou Italienne? Je ne pouvais le deviner. C'était l'italien qu'elle parlait quand je la rencontrai attendant, comme moi, un canot pour se rendre à bord. Le marquis, qui l'avait rencontrée avant moi, était aux petits soins près d'elle, ce qu'elle ne paraissait guère reconnaître, car s'étant un peu trop avancé dans ses opinions sur les femmes, elle

le releva par une phrase qui, sans avoir rien de blessant, n'en était pas moins piquante et bien touchée. Je devinai tout d'abord une femme d'esprit, et je ne m'étais pas trompé; notre société du bord allait donc trouver une agréable addition. Je le lui dis et ce fut mon introduction.

C'est ainsi qu'en voyage s'improvise l'amitié. On n'a pas de temps à perdre en préliminaires, qui sait si l'on se retrouvera demain? On se rencontre, on échange quelques mots, on en est bientôt aux confidences, et puis on se quitte avec la même facilité, sans même se dire au revoir. A quoi bon? puisqu'on ne se reverra plus. Cependant, il est des figures et des caractères qu'on n'oublie pas: cette jeune femme, dont j'aurai l'occasion de parler, est du nombre. Son voyage, comme sa personne, comme son nom qu'elle me dit plus tard et que je dois croire le véritable, était entouré de quelque chose de mystérieux qui ne nuisait pas à l'effet qu'elle fit à bord.



CHAPITRE XLV.

—

L'incendie. — Besica. — Les flottes. — Les Dardanelles. — Sestos et Abydos.

—

Le capitaine qui, lui aussi, était allé à terre, parut enfin. Ce fut le signal du départ. Nous quittons le port, courant à toute vapeur vers la flotte pour laquelle nous avions pris à Smyrne de nouvelles dépêches.

Nous voilà filant le long de la côte d'Asie, laissant derrière nous Ephèse et sur la gauche Scio. A mesure que la nuit devient obscure nous apercevons, en Asie, vers un point qu'un des marins du bord dit s'appeler Fogere, un feu lointain qui, d'instant en instant, prend un développement plus considérable et s'étend en amphithéâtre sur une circonférence de cinq à six milles. C'est aussi à peu près à cette distance que nous en sommes, et pourtant la fumée arrive jusqu'à nous et la réverbération nous éclaire. Le point de départ du feu paraît être le haut de la montagne, mais poussé par le vent, nous le voyons, comme un torrent de lave, descendre vers la mer. C'était

un magnifique spectacle, et toutes les illuminations que j'ai vues à Saint-Pierre, au Vatican, à Paris, bien que splendides, n'avaient rien de comparable. Le feu, selon son intensité ou les matières qui l'alimentaient, variait sans cesse de couleur, passant du jaune au rouge et du rouge pâle au rouge cerise, pourpre, violet, prenant ensuite une teinte verte ou bleue, puis orangée.

A neuf heures, l'incendie du sommet de la montagne avait gagné la mer : on aurait cru voir un immense palais de feu. Sa circonférence devait être en ce moment de douze à quatorze kilomètres. Des villes, des villages étaient-ils enfermés dans ce cercle dévorant? Rien ne l'annonçait; le vent ne nous apportait aucun bruit sinistre, aucun cri d'alarme, aucune de ces plaintes poussées par une foule en détresse et qui parviennent à une si grande distance. Le silence était morne.

Cette côte, couverte de bois, est peu habitée. C'était probablement une forêt qui brûlait, allumée par l'imprudence des bergers ou par le feu du ciel. Quelle que fût la cause de cet évènement, les officiers, l'équipage et les passagers étaient d'accord pour dire que jamais ils n'avaient rien vu de semblable.

Nous laissons à droite Pergame, non pas Troie, à qui on donne aussi ce nom, mais Pergame qui fut la capitale de la Mysie et de la Lydie et qui devint célèbre par sa bibliothèque, presque égale à celle d'Alexandrie : elle comptait deux cent mille volumes, richesse immense avant l'invention de l'imprimerie. Aujourd'hui on n'en trouverait peut-être pas six douzaines dans tout le pays.

Nous touchons à Metelin, mais seulement pour y déposer quelques caisses d'armes, car c'est la marchandise qui, aujourd'hui, est le plus recherchée en Orient.

Nous sommes ici dans la mer Egée. Metelin est l'ancienne Lesbos, patrie d'Arion, de Therpandre, de Théophraste,

de Sapho et de beaucoup d'autres célébrités. Lesbos était renommée pour l'excellence de son vin et la beauté de ses femmes qui ne lui cédaient en rien en douceur et ne causaient pas moins d'ivresse. C'est encore une gloire passée, on ne rencontre plus de Sapho à Lesbos, et quant au vin, il n'est guère connu qu'à Smyrne et les îles voisines.

Le jour a paru; le temps est beau, le vent bon, la mer calme, partout des navires à la voile. En Asie, nous avons le cap Baba à gauche. A sept ou huit milles est la côte d'Europe; j'y aperçois un village sur une pointe avancée dans la mer.

A sept heures, nous serrons la côte d'Asie, nous en approchons à une portée de fusil. Nous allons doubler le cap Baba.

Depuis plusieurs heures, nous voyons dans l'air une sorte de scintillement et de nuage transparent qui suit la même direction que nous, en glissant comme une vapeur le long du rivage qu'elle semble recouvrir d'une gaze. Notre œil, aidé de la lunette, ne peut déterminer où commence et où finit cet immense réseau. C'est une invasion de sauterelles. Quelques-unes, apportées par le vent, viennent tomber sur le pont. A mesure que nous nous rapprochons de terre, nous pouvons juger de leurs ravages: les arbres sont dépouillés comme ils le sont chez nous au cœur de l'hiver, l'herbe même a disparu. Malgré la rapidité de notre course, car nous allions à toute vapeur, nous vîmes pendant une partie de la journée la terrible colonne suivre toutes les ondulations de la campagne et des coteaux, en s'élevant, tant elle était épaisse, au-dessus des plus grands arbres. De temps en temps, des masses venaient près de nous s'abattre dans la mer qui en était couverte par taches plus grandes que le bâtiment; j'en ai vu une assez longue pour que je n'en pusse embrasser

l'étendue. J'avais souvent ouï parler de nuées de sauterelles, mais je n'avais pas l'idée de semblables masses.

A droite, devant nous, mais hors de vue, est l'île de Lemnos, au nord de la mer Egée. Là étaient les forges de Vulcain qui, tout habile forgeron et fondeur qu'il était, aurait été fort surpris s'il avait vu courir contre vent et marée notre cheminée fumante, et manœuvrer les rouages de notre machine. C'est pour le coup qu'il eût bondi, même sur sa mauvaise jambe, et que ses cyclopes eussent ouvert tout grand leur œil unique. Thétis, témoin du fait, ne lui aurait plus commandé des armes pour Achille, et, malgré sa tendresse paternelle, Jupiter eût fait ailleurs forger ses foudres. Oui, le forgeron des dieux a été dépassé, la vapeur l'a tué comme tant d'autres.

Aujourd'hui, les feux de Lemnos sont éteints; ses forges ont fait place à la vigne qui, reconnaissante, produit de bon vin.

Lemnos, en outre de ses hauts fourneaux, avait son labyrinthe, dont il existe encore des vestiges.

Nous prenons terre au pied de l'ancien promontoire de Lectos, à la ville de Baba, autrefois Gunnus, pour y remettre des dépêches. La vallée de Tempée doit être près de là, entre l'Ossa et l'Olympe qu'il ne faut pas confondre avec le grand Olympe, celui des dieux, l'Olympe de Bythinie que nous retrouverons en allant à Brousse. C'est de celui que nous voyons devant nous que coule le Penée.

Resserrée entre la mer et la montagne, la ville de Baba, avec ses mosquées, ses minarets et ses moulins à dix ailes, est d'un effet très-pittoresque. Ses maisons sont basses et noires et n'engagent guère à y séjourner. Elle a dû être plus peuplée qu'elle ne l'est.

Nous reprenons la mer; nous voyons toujours des sauterelles. Les malheureux habitants de cette côte doivent

être dans une position cruelle: la famine est la conséquence immanquable du passage de ces insectes. Aussi, à leur approche, dans notre colonie d'Afrique, Français et Bedouins se réunissent contre l'ennemi commun. Je ne sais si les Turcs et les Grecs agissent ainsi, le bon sens le conseille. Si un pareil fléau faisait le tour de la terre, il y anéantirait la moitié des espèces vivantes.

A neuf heures, nous sommes en vue de la baie de Besica et non loin du Scamandre. Nous apercevons la flotte française et tout près la flotte anglaise. Je compte dans les deux flottes seize vaisseaux de haut bord et dix à douze frégates, corvettes et vapeurs, en tout vingt-huit grands navires de guerre. A ce nombre, il faut ajouter les avisos et les transports.

De l'autre côté est la pointe de Tenedos, le mont Ida et cette colline qu'on nomme le tombeau d'Ajax. C'est M. D*** qui, le premier, me fait remarquer l'Ida et la plaine où fut Troie, qu'il a parcourue plusieurs fois. Quant à cette ville célèbre, on n'en trouve aucune trace.

Nous passons devant l'embouchure du Scamandre ou Xanthe sortant du mont Ida. Pauvre fleuve qui a plus de cailloux que d'eau, bien qu'à cette eau se joigne celle du Simoïs !

Non loin de là est le promontoire de Sigée qui nous rappelle Achille et Patrocle. Qui connaîtrait ces noms sans Homère, et en réalité qu'étaient Achille et Patrocle? Deux bandits, peut-être, ou moins encore deux portraits de fantaisie créés par l'imagination du poète pour l'embellissement de son poème. Il viendra un temps où l'on croira aussi à Clorinde, Armide, Renaud et aux sorcières de Macbeth.

La mer est plus que jamais couverte de sauterelles, et le navire n'en est pas à l'abri. Il m'en tombe une sur la tête. Je la prends; elle est parfaitement bien portante, on voit

qu'elle vient de déjeûner. Elle me regarde de ses deux gros yeux hébétés et a l'air de me demander ce que je lui veux? Je serais plus en droit de lui faire cette question, car je ne la cherchais pas. Je la pose sur le pont; elle y fait quelques pas, s'étale au soleil pour sécher ses ailes humides de la rosée ou des vapeurs de la mer, puis elle prend son vol vers la terre. Le vent la ramène à bord. Elle s'entête à partir de nouveau, elle va se jeter contre la cheminée et tombe dans la fournaise pour ne plus reparaître.

Nous voici bord à bord des vaisseaux de la flotte française. C'est le jour de lessive, tous les bâtiments sont couverts de chemises qui sèchent au soleil. J'avais des lettres pour un officier. Je profite d'un canot qui allait porter des dépêches au vaisseau amiral, mais je ne trouve pas mon officier.

Le canot avait aussi des lettres pour la flotte anglaise, où nous fûmes également bien reçus. Les vaisseaux anglais sont admirablement tenus, mais les nôtres ne leur cèdent en rien. La meilleure harmonie règne entre les officiers des deux nations; ils s'ennuient de compagnie et de la meilleure grace du monde. C'est qu'en verité cette position n'a rien de bien gai. Besica ou Besicka-Bey était un point assez inconnu jusqu'à ce jour. Je n'y ai aperçu que quelques fortifications et des baraques improvisées.

La place où est la flotte anglaise est celle-là même, nous assure un savant du bord, où s'était mise la flotte grecque lors du siége de Troie.

Nous sommes entre Tenedos et la Troade qui n'en est qu'à quelques kilomètres. Tenedos, l'ancienne Leucophris, fait partie du groupe des îles asiatiques qu'on nommait Sporades. Aujourd'hui réunie à l'Anatolie, les Turcs la nomment Boktcha-Adassi et y font, tout bons musulmans qu'ils sont, un assez grand commerce de vin que l'on consomme à Constantinople. Tenedos, qui n'a guère

que deux lieues carrées de superficie et six mille habitants, a eu cependant son époque de gloire. Chantée par Homère, puis par Virgile, elle a servi de retraite aux Grecs pendant le siége de Troie, puis a eu l'honneur d'avoir un roi, souverain en miniature, prédécesseur de celui d'Yvetot.

Devant nous, à gauche, mais hors de vue, est Imbros, autre île de la mer Egée, au sud de la Samothrace. Aujourd'hui elle appartient à la Roumélie turque et on lui donne quatre mille habitants: c'est encore une de ces îles où personne ne va, et c'est aussi une de celles que je visiterais si je séjournais en Grèce. A quoi bon aller voir ce que tout le monde a vu et décrit? Je suis convaincu que le touriste ayant du temps et qui s'attacherait à ne visiter en Grèce que les îles et les sites dont personne ne parle ferait un voyage de découverte, et au total un récit nouveau et intéressant.

Nous cotoyons la Troade, nous sommes à un mille du point appelé le tombeau d'Ajax. A une heure, nous entrons dans les Dardanelles. A gauche, devant nous, est la première forteresse, dite château d'Europe.

A une heure et demie nous apercevons, au loin, le mont Athos et le deuxième fort à gauche, sur la crète de la montagne.

Nous laissons à droite l'embouchure du Granique. Nous passons près d'une vieille fortification d'un bizarre aspect. Personne à bord ne peut me dire ce que c'est. Les cartes et le guide ne m'en apprennent pas davantage.

Nous voyons à la côte un navire désemparé. On dit à bord qu'il a été, peu de jours avant, attaqué et pillé par des pirates, puis abandonné par eux. Cela serait bien hardi, si près des flottes combinées.

Il est trois heures et demie, le temps est toujours favorable. Voici Sestos et Abydos. Nous sommes dans

les Dardanelles, l'ancien Hellespont qui sépare l'Asie de l'Europe et conduit de la Méditerranée à la mer de Marmara.

Sestos et Abydos se nomment aujourd'hui Bovalli-Kalessie et Nagaraboum, villes presque abandonnées. On les appelle aussi les anciennes Dardanelles. Les nouvelles, Kilidh-Bahr et Sultanie-Kalessie, dites vulgairement château d'Europe et château d'Asie, sont deux places hérissées de canons. On en comptait, d'après le guide, trois cent trente-six sur la côte européenne et quatre cents sur la côte asiatique. En ce moment, il y en a davantage. D'un château à l'autre, ou de Sestos à Abydos, il peut y avoir deux kilomètres de largeur. La suite du canal varie, dans sa largeur, de deux à dix kilomètres. Ce passage est réputé infranchissable; cependant il a été forcé par les Anglais en 1807, mais il était alors défendu à la turque.

On envoie un canot au château d'Asie pour y débarquer mon compagnon de cabine, le négociant génois, qui y doit faire des achats de vin et de fruits secs. Je vais le conduire à terre.

Le Maltais s'y rend également, mais il ne nous dit pas quelles affaires l'y appellent: c'est moins un marchand, je crois, qu'un envoyé anglais.

La première chose qui me frappe au débarquement, après la riche garniture de canons, caronades, bombardes et mortiers, c'est un assortiment de poteries des formes les plus bizarres et qui semblent être la caricature de celles de Bernard Palissy, dont elles ont grossièrement la couleur et l'apparence. Cette terraille de fabrique du pays est une industrie qui y remonte à un temps immémorial. Le prix en est très-modéré: pour une demi-piastre turque, treize centimes, on a un grand vase ou deux beaux plats. Deux chevaux ainsi faits en terre et formant attelage, me sont offerts pour deux piastres. Je me rappelle qu'on en

avait trouvé d'à peu près semblables dans la Somme, à Abbeville, et que je les avais crus, et tous les antiquaires avec moi, une œuvre du moyen-âge antérieure à Palissy.

Près de la ville est un camp turc dont les tentes vertes se déploient devant nous à portée de fusil. Nous voyons des soldats aller et venir ; d'autres font l'exercice. Sur la côte gît un trois-mâts désemparé : le dernier coup de vent a amené bien des naufrages.

Plusieurs passagers turcs s'embarquent avec nous. Ils s'installent sur le pont, les jambes croisées, après y avoir mis des tapis.

Je trouve aussi à bord un officier français, le capitaine Marceau, du 2e dragons. Il est depuis quatre ans attaché comme instructeur à l'armée turque, et fait partie de la garde du Sultan. Il vient de la flotte, où il avait été envoyé en mission.

Le temps est superbe, personne n'est malade. Toutes les dames sont sur le pont. On parle d'Héro et de Léandre, et de lord Byron qui, lui aussi, traversa le détroit à la nage, mais qui, plus prudent que Léandre, se fit suivre d'un bateau. Je ne l'en blâme pas, et c'est ce que j'ai fait moi-même quand j'ai traversé, en nageant, l'embouchure de la Somme du Crotoy à Saint-Valery. On parle aussi du pont de Xercès, enfin du passage d'Alexandre.

Le marquis fait des contes et décoche des épigrammes à tort et à travers. La dame inconnue lui répond et nous étonne tous par la finesse de ses réparties et l'à-propos de ses citations. Elle parle français, mais l'on voit que sa langue est l'italien. C'est une femme d'une instruction peu ordinaire. Comment, ainsi seule, revient-elle de Smyrne et va-t-elle à Constantinople? Elle ne le dit pas.

En l'écoutant, l'un des officiers sardes s'en éprend ; il me prie de le présenter. C'était assez difficile. On sait comment je m'étais présenté moi-même, sans lui dire mon

nom. Elle ne me connaissait donc pas, et moi je ne connaissais l'officier que pour avoir échangé avec lui quelques paroles. Il fallait donc, avant tout, me nommer; c'est ce que je fis immédiatement, en remettant ma carte à la dame qui l'accepta et me donna la sienne en échange. Elle était de Turin et se nommait la comtesse D****.

Nous continuons à suivre le canal des Dardanelles. Sur la côte d'Europe se montrent des jardins, des bosquets, de jolies maisons de campagne, sur l'esplanade de l'une desquelles nous voyons des jeunes femmes richement vêtues qui dansent en cercle. Si c'eût été au clair de lune, nous aurions cru voir une ronde de fées.

Nous voici en face d'un bourg, côte d'Europe; je n'en puis savoir le nom. Nous dépassons plusieurs navires à voiles. L'un d'eux vient de toucher sur un rocher; il met ses canots à la mer.

A droite, sur la côte d'Asie, est Lampsaki, village près duquel est l'ancien Lampsaque. Ce mauvais lieu a conservé son nom; il est tant de grands royaumes et d'honnêtes villes qui ont perdu le leur.

Mme D**** nous parle de Yani-Catargi. Elle nous le peint comme un héros et le vrai représentant de l'indépendance grecque; bref, ce n'est pas à une potence qu'on devrait le mettre, mais sur le pavois. Etrange femme qui, bon gré, mal gré, par l'animation de ses gestes, de ses paroles et surtout de sa physionomie la plus mobile que j'aie vue, vous communique son enthousiasme pour ce singulier grand homme!

Elle vient de faire paraître un poème sur la liberté italienne : peut-être est-il pour quelque chose dans sa sortie d'Italie. Elle nous en déclame des morceaux avec tout l'entrain d'une Corinne. Sans être belle, elle est charmante quand elle récite ses vers. Quelle qu'elle soit, ce n'est pas là une femme ordinaire.

Le marquis qui l'adore, à ce qu'il dit, n'en est pas moins toujours en guerre avec elle. Il la plaisante sur sa prédilection pour Catargi. Il se félicite de n'avoir pas été pris par le brigand. — Mon père, ajoute-t-il, ne m'eût pas abandonné; seulement, au lieu de lui donner de l'argent pour me rendre, il lui en eût offert pour me garder.

Ensuite, c'est aux Dardanelles qu'il en veut.—En entrant dans le détroit, nous dit-il, je vois deux forts. Je demande ce que c'est?—Les Dardanelles, me répond-on.—Bien.— Plus loin j'en vois d'autres. Et ceux-ci? — Les Dardanelles. — Diable! voilà beaucoup de Dardanelles. Nous avançons. Maintenant, qu'est-ce que cette muraille? — Les Dardanelles. — Miséricorde! ne verrai-je donc que cela! — Et le voilà anathématisant les gens qui n'ont qu'un seul nom pour tant de choses.

M. D*** nous parle de la société d'Athènes qui, pour les étrangers, offre assez peu de ressources, même l'hiver. Durant l'été, la chaleur et la poussière rendent la ville inhabitable. C'est pour chercher de l'ombre et de la fraîcheur qu'il va, avec sa famille, passer quelques semaines près du Bosphore.

M. Marceau, à son tour, nous initie aux cercles de Constantinople. Les dames y ont un goût effréné pour la toilette. Dans l'été elles étouffent sous leurs châles, parce qu'elles veulent mettre à la fois sur elles tout ce qu'elles ont de riche et de beau.

Il nous apprend la manière dont les sentinelles turques gardent leur consigne. On leur défend de laisser, après telle heure, circuler le public dans telle ou telle rue ou place. Un passant vient-il, le Turc lui crie: *halte!* et lui fait signe de rétrograder. Alors le passant, au lieu de passer devant le factionnaire, passe derrière. Celui-ci n'y voit aucun inconvénient et ne se retourne même pas.

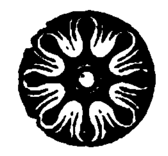
Nous voici arrivés à Gallipoli, *Callipolis*, à l'entrée de

la mer de Marmara, sur la côte d'Europe. Là finissent les Dardanelles, et la terre que nous touchons est l'ancienne Chersonèse de Thrace, aujourd'hui faisant partie de la Roumélie, Turquie d'Europe.

De notre navire, l'aspect de cette ville est charmant : ses maisons à balcons entourées d'arbres, son château, ses minarets, lui donnent un air de fête. Il n'en est pas de même quand on y est.

Cette côte d'Europe est verte et boisée, mais ne semble pas peuplée comme devrait l'être un pays si fertile, et surtout comme il l'était dans l'antiquité. On n'y aperçoit d'habitation que de loin à loin et fort peu de villages.

Nous passons une soirée des plus gaies, et je ne vais me coucher que lorsque l'obscurité ne me permet plus de distinguer le rivage.



CHAPITRE XLVI.

—

La mer de Marmara. — San-Stephano. — La Corne-d'Or. — Vue de Constantinople.

—

Au point du jour, je me lève et monte sur le pont. Il n'y a encore que l'officier de quart et les matelots de service. A droite, dans le lointain, sont des montagnes neigeuses qui entourent Brousse et qui forment la chaîne de l'Olympe.

Devant nous sont les quatre îles de Marmara, îles de marbre, dans l'une desquelles on nous montre un village, reste de l'ancienne Proconessus.

A droite est la presqu'île de Cysique où Alcibiade, à la tête des Athéniens, battit les Lacédémoniens : or, ceci se passait il y a vingt-deux siècles et n'était qu'une misérable échauffourée entre quelques milliers de bourgeois de deux villes rivales, et cependant nous en avons gardé la tradition, nous en connaissons jusqu'aux moindres détails, tandis que tant de faits d'une bien autre importance, que ces chocs terribles où des milliers d'hommes s'entretuaient, où une race anéantissait une autre race, ne nous appa-

raissent plus que sous un voile obscur ou sont complètement oubliés. D'où vient cette différence? D'un homme de plus ou de moins. Ce peuple avait un historien, cet autre n'en a pas eu. Est-ce que les historiens sont plus rares que les peuples? De combien de nations connaissons-nous l'histoire? Comptons-les : pas une sur vingt, et à côté de ces vingt, il en est cent dont les noms même ne sont point parvenus jusqu'à nous, noms à jamais perdus et qui ne seront plus prononcés sur la terre. Qu'est-ce donc que la mémoire des hommes, et quel est celui d'entre nous qui peut dire que son souvenir vivra? Cependant ces peuples oubliés ont eu aussi leur ère de puissance et de gloire. Conquérants ou législateurs, ils ont été comme nous fiers de leurs grands hommes, de leurs poètes, de leurs artistes non moins habiles, non moins renommés que les nôtres. Ces débris, derniers restes de chefs-d'œuvre qui seuls nous ont révélé leur existence, en sont la preuve irréfragable. Et leurs noms ne sont plus ! Est-ce qu'il en sera ainsi du nôtre? Est-ce qu'un jour on aura oublié qu'il y a eu une France, une Angleterre, une Allemagne, une Italie? Est-ce que notre histoire aussi sera anéantie? Notre orgueil se refuse à le croire, et pourtant cela arrivera. Oui, il en sera de nous comme il en a été de tant de peuples plus nombreux, plus anciens, plus puissants et non moins civilisés que nous; de ces peuples dont les belles langues vivent encore dans les nôtres qui n'en sont que les lambeaux. Telle est ici-bas la loi commune: les temps succèdent aux temps, les évènements aux évènements, et enfin tout s'efface. *L'oubli*, ce néant où toutes les gloires humaines vont s'ensevelir, étend son niveau, et le passé lui-même a cessé d'être le passé: rien n'en reste. Mais l'avenir est là, et l'avenir est éternel. Toujours, toujours il s'ouvre devant l'être qui, lui non plus, ne meurt pas, parce qu'il est, comme l'éternité, l'œuvre

de Dieu, et que ce qui périt n'est que l'œuvre de l'homme.

Nous voici presque au centre de la mer de Marmara, cette mer en miniature, fille de la Méditerranée et autrefois la Propontide. C'est un lac dans un autre lac, car, qu'est-ce que la Méditerranée, la mer Noire, la mer Rouge et tant d'autres, si on les compare au grand Océan? Ces mers intérieures, qui s'exhaussent sans cesse par l'effet des alluvions et des matières que les fleuves et les torrents y charrient, doivent, dans un temps donné, se déplacer ou se changer en marais, comme est déjà la mer d'Azof, *Palus Mœotis*, et peu à peu devenir des terres arables.

Nous nous rapprochons de la côte d'Europe. De grands tas de gerbes amoncelées annoncent que la récolte est faite.

Les passagers s'éveillent et commencent à paraître sur le pont. Les dames s'y montrent à leur tour. Malheureusement nous arrivons un peu tard pour voir le soleil se lever sur Constantinople, spectacle que j'ai admiré depuis et qui présente une ville d'or toute resplendissante de rayons. C'est ainsi que je me figure une cité dans le soleil.

Notre navire rase la terre. Nous voyons manœuvrer des soldats turcs. Le capitaine Marceau nous raconte d'autres traits de leur bonhomie : ils sont doux et obéissants, braves dans le danger; mais, dans le service ordinaire, d'une apathie et d'une niaiserie incroyables.

Nous apercevons la tour de Galata et celle du Séraskier. Le jour est pur et la mer unie. Placé sur le mât d'artimon, je suis au meilleur poste pour voir; aussi je fais des envieux, et j'ai bientôt en croupe trois curieux moins bien placés que moi, car je leur fais éclipse, mais non totale. J'avais conquis mon poste en me levant de bonne heure et en l'occupant le premier; aussi personne ne me le dispute. Mais voilà qu'il fait envie aux dames; seulement il aurait fallu se mettre à califourchon, ce qui a ses inconvénients quand on est en jupes. Elles prennent un terme

moyen, elles se placent derrière nous en s'asseyant sur la selle de bois. C'est dans cette position que nous doublons la pointe de San-Stephano et côtoyons la ville de ce nom, qui contribue encore à l'effet général de cette vue, la plus magnifique qui soit au monde.

Nous commençons à distinguer Sainte-Sophie et ses quatre minarets, puis la mosquée d'Achmet qui en a six, et successivement toutes les autres. A cette distance, lorsque les maisons ne se montrent pas encore, Constantinople apparaît comme une ville qui ne serait composée que de dômes, de tours et de gigantesques colonnes, car tel est l'aspect qu'ont de loin les minarets.

Ces minarets, avec leur forme svelte et leur légère galerie circulaire, l'emportent sur nos clochers pour embellir les villes à distance. De près, l'effet n'est plus le même.

Après San-Stephano, ville presqu'entièrement habitée par des chrétiens, on rencontre de grands établissements appartenant au gouvernement, la fonderie de canons, la poudrière, de vastes et belles casernes; puis de nombreuses maisons à demi-cachées par les arbres. Ce sont les faubourgs de Stamboul qui, réuni par un pont à Péra et Galata, couvre un espace immense et forme la ville de Constantin, l'antique Byzance, aujourd'hui Constantinople pour nous, mais non pour les Turcs à qui ce nom est à peu près inconnu.

Quelle est la population de cette capitale? C'est difficile à savoir dans une ville où les rues sont sans noms et les maisons sans numéros; aussi ne le sait-on pas. Les uns lui donnent cinq cent mille âmes; les autres sept cent mille; quelques-uns un million. On estime le nombre de ses maisons à quatre-vingt mille. A dix habitants par maison, terme moyen, cela ferait huit cent mille. Si l'on en juge à sa grandeur et à son mouvement, ce chiffre ne

conte. Aucun souverain n'aimerait à avoir une pareille enseigne à son logis, et ici moins qu'ailleurs, car il pourrait, en cas de succession ou d'émeute, faire à son tour l'essai de la machine.

Dès que nous avons doublé la pointe du vieux sérail, Galata, Pera, Tophana, Cassim-Pacha, se déploient devant nous. C'est ici le confluent du Bosphore et de la mer de Marmara.

Parmi les bâtisses, celle qui, du point où nous sommes, ressort le mieux, est le palais de Russie. Il est aujourd'hui abandonné. Son pavillon a disparu.

Nous avons à droite, sur la côte d'Asie, Scutari, et, au loin, les îles des Princes; pour fond du tableau, des collines d'un côté, des montagnes de l'autre.

Ici, des bateaux à vapeur partant ou arrivant, se croisent en tous sens. Il y a là quelque chose de l'animation de la Tamise. Nulle part, après Londres, je n'avais vu autant de *steam-boats* en mouvement. Ceci tient à la circonstance. Il n'en est pas toujours ainsi à Constantinople, et cette forêt de mâts que dominent ceux des vaisseaux de haut bord n'est pas ordinaire.

Nous traversons une flottille chargée de soldats bizarrement vêtus; ils arrivent de toutes les parties de l'empire. Nous ne voyons en tunique bleue et en fez sans turban, que quelques officiers du Sultan, envoyés probablement pour recevoir ces troupes.

Cette mer, cette ville immense, ces milliers de navires, ces masses de soldats chamarrés de couleurs éclatantes, le tout éclairé par un soleil d'Orient, présente un ensemble que j'essaierais en vain de peindre.

Nous mouillons non loin du Ponte Vecchio, pont en bois qui n'est vieux que par sa laideur, car il date de ce siècle. Il conduit de Stamboul à Péra. Une foule de caïques nous entourent. Des domestiques grecs, juifs, arméniens, dé-

légués des hôtels de Péra, escaladant le bord, viennent se disputer les voyageurs : c'est la civilisation européenne avec tous ses abus, et là se renouvellent les scènes qui vous accueillent au débarquement à Douvres, à Calais, à Dieppe, à Avignon, à Marseille, à Gênes, à Naples; supplice appliqué aux voyageurs de tous les pays, sans avantage pour les hôteliers d'aucun, car ce tiraillement ne double pas le nombre des hôtes et ne conduit pas aux hôtels ceux qui vont descendre chez eux ou chez leurs amis. Si les maîtres d'auberge n'ont pas assez de raison pour comprendre ceci, la police ne devrait-elle pas y pourvoir? Mais nous sommes à Constantinople, et on n'y a jamais entendu parler de police municipale. Ici, chacun s'en tire comme il peut; et il s'en tirera d'autant mieux qu'il aura de bons poings et de bonnes épaules. J'eus bientôt occasion de m'en apercevoir.

Ce qui se passe à bord en ce moment est une criée à la baisse. Il y a des hôtels à tout prix, à vingt, quinze, dix francs par jour et par tête, nourriture et logement : tel est le premier mot. Puis la concurrence s'établit, on transige : vous serez hébergé pour dix francs à l'hôtel à vingt francs, et pour cinq francs à l'hôtel à dix. Il est bien entendu qu'on vous en donnera pour votre argent.

Pour couper court à ces sollicitations et m'éviter, à l'arrivée, l'embarras du choix, j'ai l'habitude d'arrêter d'avance l'hôtel où je descendrai. J'avais choisi, d'après l'avis de M. de Saint-Belin, l'hôtel de l'Europe, cité, avec celui d'Angleterre, comme le meilleur de Constantinople. J'en demandai l'adresse. Ce fut justement le maître du logis, le signor Destuniano, qui me répondit. Je trouvai en lui un Grec de bonne mine, d'environ quarante ans, coiffé de la calotte rouge nationale, au regard caressant, parlant italien, français, anglais, turc et grec. Il me remet à un homme à l'air distingué, Grec aussi, son associé ou

son factotum. Celui-ci était habillé à la française ; il avait même un chapeau, coiffure assez rare en Orient parmi les nationaux.

Nous voici dans le caïque, la plus légère et la plus volage des embarcations, et que pour mon début je manque de faire chavirer. Destuniano avait aussi décidé à venir loger chez lui les deux Lyonnais, les officiers sardes et deux à trois autres encore : nous les attendons. Aucun ne paraît ; ils ont suivi la comtesse à l'hôtel de Bysance. Mon grand et beau conducteur, qui a plutôt l'air d'un général que de l'associé d'un maître d'hôtel, est furieux contre elle ; il prétend qu'elle ne voyage que pour recruter des voyageurs et pour faire tort à sa maison. Il se console en ajoutant que mes compagnons, dès qu'ils auront vu l'hôtel de Bysance, viendront me rejoindre.

Arrivé au quai ou ce qui en tient lieu, je demande à mon guide ce que je dois payer au patron. Celui-ci, qui était Turc et avec qui il avait fait prix, a disparu. C'est un Grec qui se présente pour recevoir le paiement et qui refuse net ce qu'on lui offre. Mon conducteur ne veut pas que je donne davantage ; la dispute s'engage. Je paie pour en finir, et nous voici escaladant la plus atroce ruelle qui jamais ait conduit quelque part. C'était l'analogue de celle de Syra avec des ordures de plus et, en outre, des chiens, des ânes, des chevaux et une populace se poussant et se bousculant.

J'apprends, chemin faisant, que ce que je nomme une ruelle est une rue, et l'une des plus fréquentées de Constantinople. Néanmoins, je la croyais unique pour la laideur et la malpropreté ; je me trompais : depuis j'ai vu que, sauf une ou deux qui encore ne sont pas bien belles, elles sont toutes comme cela.

Nous la traversons péniblement et nous nous trouvons enfin dans un lieu, sinon plus ouvert, du moins plus

dégagé de passants. Bientôt un mouvement rétrograde de ceux qui étaient derrière, nous oblige à en faire autant, et nous voyons arriver, comme un ouragan, une vingtaine de *coulis* ou portefaix qui, avec leurs bâtons croisés, portent au pas de course une énorme pierre suspendue à des cordes et se mouvant comme le battant d'une cloche.

Ce danger évité, nous tombons dans un autre qui ne m'effraie pas moins, bien qu'il ne fût pas nouveau pour moi : c'était quelque chose d'à peu près pareil à ma rencontre de la rue aux âniers, à Messine, sauf qu'ici les ânes n'allaient qu'au pas ; mais il y avait peu à gagner à cette différence. A Messine, je n'avais en face de moi qu'une compagnie de ces animaux ; ici c'était un escadron, une caravane entière. Les premiers étaient chargés de planches couvertes de peinture ; en nous collant à la muraille, nous en fûmes quittes pour quelques éraflures qui maculèrent nos vêtements en jaune et en rouge. Ceux qui les suivaient portaient des madriers ayant quatre fois leur longueur, et dont les oscillations produisaient le jeu redoutable de la queue de la tarasque. Aussi ce fut à sainte Marthe que je me recommandai en cherchant une entrée quelconque pour m'y réfugier, mais il n'y en avait pas. J'évite deux des terribles soliveaux. Un troisième arrive, frappant alternativement les murs à un pied de hauteur. Le péril était pressant, et nul moyen d'y échapper. Un saut pouvait seul me tirer de passe. Je le fis au moment où, de toute sa volée, la poutre allait m'atteindre les deux jambes. De ma vie, elles n'avaient couru de plus grand péril.

Mon guide, qui me précédait, fut moins heureux. Son pantalon fut déchiré et il reçut une contusion qui, comme on le pense, ne le mit pas de meilleure humeur. Ces accidents sont des plus communs à Constantinople. Cinq à six fois je me suis trouvé dans la même passe, et, bien que j'y aie perdu quelque peu de ma peau, je ne m'en suis

pas plaint, et j'ai remercié Dieu de n'y avoir pas laissé une partie de mes os.

Cependant, nous ne sortions pas de ce labyrinthe. Quand nous cessions de monter, c'était pour descendre, puis remonter encore, et cela sur une voie unie comme les sentiers coupés de ces trous que nous appelons *pieds de vache*. Ces excavations étaient remplies d'une eau infecte où l'on s'enfonçait jusqu'à la cheville. Quand il n'y avait pas de trous, c'était une pierre, reste d'un pavé n'ayant probablement pas été réparé depuis Constantin, qui vous faisait broncher. Ajoutez-y des chiens couchés à travers la rue et ne vous laissant d'alternative que de se mettre dans la boue ou de marcher sur eux, ce que leur air farouche et leur puissante mâchoire ne vous donnaient nulle envie de faire.

J'allais de surprise en surprise, mais elles étaient peu agréables. Je ne pouvais pas croire que ce fût là Constantinople. J'étais au moment de rétrograder, en laissant là mon guide, et d'aller chercher un autre hôtel, convaincu qu'un semblable chemin ne pouvait conduire qu'à un bouge; mais mon bagage avait pris les devants, et je n'aurais su où le retrouver: il fallut donc se résigner et suivre ma destinée.

Enfin, une rue un peu plus large se présente. J'espère qu'elle va nous conduire au beau quartier, au quartier des Francs et des ambassadeurs, en un mot dans la grande rue de Péra; là du moins je trouverais de l'air, car je la croyais la rivale de notre rue de la Paix. J'attendais donc avec impatience cette bienheureuse rue. Quel ne fût pas mon désappointement quand le guide me dit que j'y étais! Oui! c'était là ce qu'à Constantinople on appelle une grande rue. J'étais plus ébahi que jamais, j'en perdais la tête. Pour rapprocher cette grande rue de quelque chose qui puisse en donner une idée, je la comparerai à la rue

Saint-Jacques le jour où les paveurs y sont et ont mis sens dessus dessous les grès de la chaussée. Au lieu de voitures, mettez là des ânes, des buffles et quelques chevaux, et vous avez la grande rue de Péra, le quartier fashionnable de Constantinople.

Après avoir traversé cette soi-disant grande rue, nous tournons près d'un corps-de-garde, et laissant à droite une descente qui conduit à Galata et à quelques maisons brûlées dont j'aperçois les ruines, nous entrons dans une ruelle à pente rapide qui, cette fois, doit nous mener droit à l'hôtel de l'Europe. Il y a moins d'ânes, mais il y a plus de chiens, la rue en est littéralement pavée. Ils ne se dérangeaient pas le moins du monde, quelques-uns seulement semblaient s'étonner à la vue de nos chapeaux et de nos habits; ils reniflaient comme si notre odeur leur eût paru étrange et grognaient sournoisement. Les morceaux de roche qui remplacent ici le pavé sont un schiste qui se détache par lames et glisse sous les pieds. La rue était si rapide et si étroite, que jamais voiture n'y avait pu passer et que la circulation à cheval n'y paraissait être ni sûre ni facile. Je me désespérais donc d'aller dans un hôtel où l'on ne pouvait arriver qu'à pied; j'ignorais qu'il en est ainsi à peu près dans toutes les maisons de Constantinople. Celle où j'allais présentait un avantage fort apprécié ici: elle était en pierres, et on y risquait moins qu'ailleurs d'y être brûlé vif.

Enfin, nous y arrivons. Lorsque je me trouvai dans un beau vestibule et entouré de domestiques polis et bien tenus, je perdis un peu de mes préventions. Je demandai pour chambre le numéro cinq que m'avait indiqué M. de Saint-Belin. Elle était louée. On me conduit dans un appartement où je ne voyais que des toits. Je le refuse. Je me disposais à reprendre ma course, quand on m'ouvrit, au deuxième étage, le numéro sept, des fenêtres duquel je

voyais Galata, Scutari, la Corne-d'Or, le port, la rade, en un mot, cette belle vue dont j'ai déjà parlé. Alors, je repris ma sérénité et je me réjouis d'être à Constantinople.

Une seule chose me contrariait : aucun de mes compagnons, malgré ce qu'avait dit mon guide, n'était venu à l'hôtel, et rien n'annonçait qu'ils y viendraient. Je me trouvais donc seul pour courir la ville, ce qui n'était ni prudent ni économique dans les circonstances actuelles.

L'hôtel de Bysance n'était qu'à deux pas de celui de l'Europe. Je m'y rends pour y avoir des renseignements et y faire une visite à la comtesse.

Je la trouvai fort préoccupée d'une lettre de crédit qu'elle avait imprudemment confiée à un individu qu'elle connaissait à peine et qui s'était chargé d'aller la toucher pour elle. Cependant elle rit quand je lui dis qu'on l'accusait d'avoir emmené à sa suite, comme une nouvelle Armide, tous les voyageurs à l'hôtel de Bysance. Mais, non plus qu'à moi, les perfides ne lui avaient tenu parole. Les deux officiers sardes étaient seuls restés fidèles ; les autres s'en étaient allés à l'hôtel d'Angleterre. Enfin, toute notre société du bord se trouvait dispersée.

L'hôtel de Bysance me parut bien tenu. Néanmoins, je préférai le mien, à cause de sa belle vue et d'une apparence de confortable qui n'existait pas au même degré dans ce logis dont les prix sont moins élevés que chez Destuniano.

Je laissai Mme D***, attendant toujours sa lettre de crédit et s'impatientant beaucoup. J'ai su depuis qu'elle lui avait été rapportée et qu'elle en avait touché le montant. C'était heureux pour elle, car, à Constantinople, Corinne sans argent ferait triste figure. Hélas ! c'est un peu comme cela ailleurs, et ce n'est pas gratis qu'on va au Capitole.

CHAPITRE XLVII.

Constantinople. — Un bain dans le Bosphore.

Je retournai à mon hôtel, m'en reposant sur la Providence pour trouver quelque amateur ingambe et disposé à voir; mais la foi, qui transporte les montagnes, ne remue pas tous les voyageurs. On en rencontre qui, la veille, sont prêts à partir le lendemain, mais ce lendemain venu, ils ont immanquablement quelque chose qui les arrête. Ce qui m'était arrivé vingt fois devait encore m'arriver ici.

J'étais à peine chez moi qu'on vient m'annoncer une visite. Cela m'étonna, car je n'attendais personne. Je réponds qu'on fasse entrer, et je reconnais l'un de mes compagnons du bord. Je dois dire que ce n'était pas le marquis: contre l'ordinaire des grands parleurs et des marquis en voyage, il n'était pas à court d'argent. Il payait partout généreusement; il était même toujours prêt à payer pour les autres, et je me suis aperçu que, parmi les autres, il y en avait qui oubliaient de le rembourser. Le per-

sonnage qui voulait me voir débuta d'abord par de grandes salutations qui me firent tout de suite deviner ce dont il s'agissait. Il me dit qu'il venait de chez le consul de sa nation sur qui il avait une traite, que malheureusement il était à la campagne, qu'il ne devait revenir que dans deux jours et qu'il me priait de lui avancer le montant de cette traite.

Je lui répondis qu'avant de lui rendre ce service, je désirais savoir son nom qu'il me dit après quelque hésitation: c'était, ma foi, un fort beau nom, reste à savoir si c'était le sien.

Cela fait, je lui demandai à voir la traite, car il ne m'en avait pas indiqué le montant. Là, il balbutia tout-à-fait; il me répondit qu'il allait la chercher. Puis, revenant sur ses pas, il ajouta qu'il craignait de ne trouver personne à la chancellerie du consulat où il l'avait laissée, et qu'il me priait de lui avancer seulement cinquante francs.

La somme était minime et j'allais la lui donner, quand il me dit que c'était pour payer son hôtel. A cette raison maladroite que je ne lui demandais pas, je refermai ma bourse; je lui fis observer qu'il n'était pas d'usage dans les hôtels de payer d'avance quand on y arrivait avec son bagage, et puisqu'il devait recevoir de l'argent dans deux jours, qu'on attendrait bien jusque-là. Il vit qu'il avait parlé trop tôt et tâcha de me donner quelqu'autre motif. Mais j'étais en défiance; je me souvins qu'il était un de ceux qui, à bord, avaient vidé le plus de bouteilles de Champagne. Je craignis que mon avance n'eût la même destination, et j'insistai pour voir la traite. Alors il sortit en disant qu'il allait la chercher. Probablement qu'il trouva la chancellerie fermée, car je ne l'ai plus revu.

Ce n'est pas chose rare, en voyage, que ces demandes d'argent. Ce qui est presqu'aussi commun, ce sont les gens qui oublient de vous rembourser: la plupart re-

gardent comme un don et un hommage à leur mérite ou à l'agrément de leur compagnie, les avances que vous faites pour eux. C'est ainsi que j'ai payé bien des journées de chevaux ou de voitures, bien des guides, bien des porteurs, pour des associés que je connaissais de la veille et que je ne devais pas revoir. Il faut dire, à leur décharge, que je n'avais jamais le courage de leur demander mon déboursé. Peut-être l'oubliaient-ils réellement, car, en résultat, il ne s'agissait jamais de grosses sommes; elles variaient de cinquante centimes à cinq francs, rarement plus.

C'est, d'ailleurs, un mal inhérent aux voyages dits d'agrément, et je compte, par mois, environ dix francs pour ces oublis et autant pour les erreurs d'addition. Sans doute il serait facile d'éviter cette dernière perte, mais je l'ai toujours regardée comme un mal moindre que l'ennui de vérifier des chiffres. J'en ai eu pourtant la patience pendant trois mois consécutifs, quand je vivais au restaurant. Sur trente-sept erreurs, j'en ai trouvé trente-quatre à mon préjudice et trois à celui de l'hôte. Cela s'explique par l'instinct de la propriété: l'hôte ne veut pas voler, mais il craint de l'être. Alors la nature pose un 3 au lieu d'un 2; c'est purement machinal. Aussi ne m'en suis-je jamais fâché.

Ce que je supporte moins patiemment, ce sont les vols de ces petits meubles d'usage journalier et qu'on ne trouve pas toujours à remplacer, vols que beaucoup de gens ne se font aucun scrupule de faire. Ce n'est pas pour la valeur de l'objet, elle est toujours fort minime; c'est un souvenir qu'ils n'osent vous demander et que pourtant ils veulent avoir. On m'a pris ainsi des porte-crayons, des ciseaux, des couteaux, des éperons, des cannes, des cravaches, etc., et ce n'étaient pas des voleurs ordinaires, car ils laissaient des objets qui valaient dix fois mieux.

Les femmes ont plus de délicatesse et de franchise. Si

elles désirent quelque chose de vous, elles le demandent; si elles n'ont pas d'argent, elles vous le disent. Je n'ai jamais payé pour une femme en voyage qu'elle ne m'ait remboursé, ou tout au moins qui n'ait voulu le faire. J'en ai vu n'ayant pas le sou, aimer mieux ne pas manger que de laisser voir qu'elles étaient pauvres. Un jour, j'en ai forcé une, et j'ai su depuis que c'était une noble et riche dame qu'un cas fortuit, un vol dont elle avait été victime et qu'elle ne voulait pas révéler, avait mise dans cette terrible passe, à accepter à dîner lorsqu'elle tombait d'inanition, et avec elle sa petite fille qui me l'avait dit à l'oreille. Je fis des reproches à la mère d'un orgueil dont pâtissait son enfant. Elle convint qu'elle avait tort et mangea de bon appétit. Elle avait encore deux journées à faire pour arriver à sa destination, et elle n'avait rien. Je lui offris de l'argent. Elle prétendit qu'elle en recevrait à la ville voisine : c'était faux. En quittant la voiture, je lui fis remettre un panier contenant des vivres pour deux jours. Elle dut être humiliée; mais je m'étais dit qu'il valait mieux qu'elle rougît pendant une heure que de souffrir pendant deux jours.

Le nombre de femmes qui se trouvent accidentellement dans cette cruelle position est plus grand qu'on ne pense. Peu d'hommes meurent de faim; ils ont toujours moyen de gagner, d'emprunter ou de prendre un repas. Il n'en est pas ainsi des femmes : il en est, même dans les classes aisées, qui, plus d'une fois dans leur vie, ont souffert de besoin, et qui, peut-être, sont mortes des suites de leur abstinence. Un mot eût pu les sauver : elles ont préféré se taire.

Depuis plusieurs jours je n'avais pas pris de bain, et j'avais grande envie de faire connaissance avec la mer de Marmara et l'eau du Bosphore : je pouvais essayer des deux à la fois, puisque le confluent en est dans le port

même de Constantinople. J'avais demandé un drogman. Ceux qui parlaient anglais, italien ou français étaient absents ou occupés ailleurs; on me donna, en attendant, un aide-cuisinier de l'hôtel, arménien de religion et qui ne parlait que grec. Mais il avait l'intelligence des gestes, et au moyen de notre pantomime, nous n'avions pas fait cent pas que nous nous entendions. Il comprit très-bien que c'était un bain de mer que je voulais.

Nous voici donc retraversant la rue de Péra et redescendant l'interminable ruelle qui conduit au port. L'un des attraits de cette rue, et ce qui ne contribue pas peu à y arrêter la foule des désœuvrés, sont des figures qu'on voit apparaître à l'entrée de certaines maisons à peu près comme les beautés omnibus de notre quartier des Halles. A Constantinople, elles sont de deux espèces ou variétés : les premières, Grecques, Arméniennes ou Juives, sont des femmes publiques sans autre état avoué. Les secondes sont des Bohémiennes ou Zingaris, danseuses de profession et filles d'amour par occasion. Parmi ces industrielles à l'œil noir, au teint pâle ou bistré, aux formes anguleuses et fatiguées, au total fort peu séduisantes, on ne voit jamais de Turques. Elles s'exposeraient à des peines graves, ou du moins à des insultes et des sévices de la part de leurs co-religionnaires. Quand les femmes musulmanes se donnent, ou bien quand elles se vendent, ce qui est assez rare, c'est toujours clandestinement, et les adultères publics, si communs chez nous, n'ont jamais lieu chez les Turcs.

Nous voilà sur le pont de bois dont j'ai déjà parlé; et comme c'est là le seul point de communication entre Stamboul, Péra et Galata, et en même temps le lieu d'embarquement et de débarquement des paquebots, on peut juger de l'affluence des passants. Les ponts de Londres, de Paris, la rue de Tolède de Naples n'en présentent pas

davantage. Là encore est le rendez-vous des oisifs, des voleurs et d'une foule de colporteurs, marchands de fritures, de fruits, d'eau glacée, de glaces même. Ce fut la première chose qu'un Turc vint m'offrir : servies dans de petits verres comme ceux de nos cafés, ces glaces avaient une couleur peu appétissante; elles étaient d'un violet tirant sur le bleu. Néanmoins elles sont bonnes, et surtout pas chères. J'en pris une, j'en fis prendre une autre à mon marmiton arménien, et le tout me coûta un peu moins de vingt centimes. Il est vrai qu'ainsi que toutes les friandises turques, elles se débitent en portions exiguës et égalant à peine le tiers des nôtres.

D'autres marchands vous présentent une pâte blanche et molle, un peu transparente et à l'extérieur ayant l'apparence de notre pâte de guimauve. Cette confiture se fait avec du sucre et de la farine de riz; elle est fraîche à la bouche, très-saine, fort agréable et à très-bon marché. C'est un excellent bonbon pour les enfants, qui en sont ici très-friands, et qu'on ferait bien d'introduire en France.

Puisque j'en suis sur la cuisine turque, je parlerai de leurs broches. Elles sont placées sur l'avant des boutiques des marchands de comestibles, sur des fourneaux à hauteur d'appui; de manière que le passant, sans se baisser, peut voir ce qu'on y rôtit, et d'autant mieux qu'au lieu de fonctionner horizontalement comme les nôtres, ces broches sont placées perpendiculairement, comme nos paratonnerres. C'est ainsi qu'elles tournent, et rôtissent des pièces de viande superposées du poids d'un quart de kilo à deux kilos. Là, le consommateur choisit celle qui lui agrée et au point de cuisson qu'il désire. C'est surtout de la viande de mouton qu'on vend ici. J'en ai goûté et elle m'a paru bonne. Pour quelques centimes, on en a une portion d'une demi-livre.

La vie n'est pas chère à Constantinople. Les moyens de

dépense y sont rares : on n'y a de spectacles que ceux de la rue ; les moyens de transport ordinaires sont les caïques qui coûtent peu. Tout ce qu'on prend dans les cafés est au plus bas prix. C'est une ville tout-à-fait convenable pour un petit rentier qui y vivrait à meilleur compte que dans nos provinces les plus favorisées. Ajoutons que s'il est buveur, le vin y est à bon marché, pourvu qu'il se contente de celui du pays.

Pour en revenir à mon bain, lorsque je fus arrivé au centre du pont, le guide s'arrêta devant une espèce de kiosque qui avançait dans la mer. L'abord n'en était pas engageant, car pour entrer, il fallait descendre un pas baigné par l'eau et passer sous une barrière qui n'avait pas un mètre d'élévation ; de sorte que les pieds dans la mer, on risquait encore d'y plonger la tête en se courbant. Sans doute on aurait pu enjamber l'obstacle, mais dans cette cohue il n'était pas aisé de lever la jambe sans donner un coup de pied à un passant qui, nonobstant le fatalisme turc, pouvait être tenté de vous le rendre.

La barrière franchie, j'arrive à une petite porte qu'on ouvre sur la réquisition de mon arménien, et je me trouve en face d'un bassin long d'environ vingt mètres sur douze de large, entouré de bancs sur lesquels étaient, les jambes croisées et fumant, une trentaine de Turcs fort proprement mis, qui étaient venus là non pour y nager, mais pour y voir nager.

Une soixantaine d'individus, jeunes pour la plupart, grenouillaient dans ce petit espace dont l'eau se renouvelait sans cesse par la disposition du bassin qui n'était qu'une grande caisse à claire-voie suspendue dans la mer, et dont la profondeur était d'environ trois mètres.

Ces jeunes gens, Turcs à ce qu'on me dit, lestes et bien constitués, savaient nager et ne tâtonnaient pas pour se mettre à l'eau, comme nous le voyons souvent dans nos

écoles. Ils se précipitaient d'un bond et tombaient à plat ventre, au risque de s'étendre sur le voisin. Heureusement le bord était peu élevé.

En entrant, on m'avait demandé deux piastres, environ cinquante centimes, que je remis à un Turc de bonne mine qui, en échange, me présenta un pagne de coton blanc rayé de rouge et de bleu, pour me servir de caleçon. L'usage étant ici de se sécher comme on peut, ou au soleil quand il brille, il n'y a ni peignoir ni serviette.

Je crus qu'on allait m'ouvrir un cabinet, mais il n'y en avait pas plus que de linge. On voit que c'était un bain dans toute sa simplicité native. Le maître m'indiqua, de la main, une place entre deux Turcs spectateurs qui parurent assez peu satisfaits de ce que j'allais troubler leur quiétude. Leur dérangement ne fut pas grand : ils ne changèrent pas de position et se bornèrent à me laisser passer pour aller chercher derrière leur dos, contre le mur, la seule place vacante qui s'y trouvait : or, elle avait quarante centimètres carrés. C'était là qu'il fallait me dépouiller de mes habits, les placer et les laisser à la garde de Dieu, car mon guide était allé m'attendre dehors, préférant conserver pour lui les deux piastres que je lui avais données pour son entrée.

La position n'était pas commode : se déshabiller debout n'est pas toujours facile quand on n'a pas ses coudées franches. Quoi qu'il en soit, je m'y étais décidé et j'étais déjà à moitié nu, quand je m'aperçois que j'avais conservé sur moi ma ceinture, dans laquelle il y avait cent cinquante souverains ou napoléons dont la perte m'aurait fort gêné en ce moment.

Renoncer à mon bain et m'en aller était ce que me conseillait la prudence; mais mes deux voisins avaient entendu le son de l'or et remarqué mon embarras. J'avoue que l'idée de laisser croire à ces deux Osmanlis

à la face honnête et béate que je les tenais pour des voleurs me répugna extrêmement. Je pris mon parti, et présentant ma ceinture et ma montre à l'un d'eux, je le priai de me les garder. Mon action lui parut toute simple; il les mit devant lui et me fit signe qu'il veillerait aussi sur mes hardes.

J'avais très-chaud et j'attendais que cet état de transpiration fut un peu calmé, quand un Turc d'un autre groupe, pressé sans doute de voir un Franc dans l'eau, vint, sans plus de cérémonie, me passer la main sur le dos pour savoir si ma peau se rafraîchissait. Que dites-vous de cette politesse turque?

Enfin, profitant du moment où s'offrait un petit espace vide, je me jetai à l'eau tête première et sans plat ventre, ce qui était, comme on l'aurait dit au théâtre, une belle entrée. J'eus bientôt les honneurs de la séance. Je nageais en effet beaucoup mieux que tous les gens présents, ce qui m'arrivait à peu près partout, sauf à Paris, où, pour la grace et l'adresse, on rencontre les plus jolis nageurs du monde. Ici, le triomphe était facile: ces Turcs étaient peut-être de robustes fendeurs de lames, mais ils n'étaient ni lestes ni adroits; or, cette élasticité de mouvement qui tient de ma constitution, l'âge ne me l'a pas ôtée. Aussi je puis dire que je fis de l'effet; et ces dignes Turcs, toujours admirateurs de la gymnastique, étaient si curieux de me voir nager de toutes les manières bien connues dans nos écoles de natation, mais nouvelles pour eux, qu'ils se fâchaient contre les autres nageurs qui entravaient mes passes ou les empêchaient de voir. Après un pareil triomphe, dites si je n'ai pas le droit d'être fier.

Quand je fus me rhabiller, on me fit une belle place, et les deux gardiens de mes effets paraissaient tout flattés de ma compagnie qu'ils avaient tant dédaignée d'abord. Je n'ai pas besoin de dire qu'ils me rendirent très-fidèlement

mon argent et ma montre. J'ai su depuis à l'hôtel que ce bain n'était, à l'heure où j'y étais allé, fréquenté que par des Turcs, et qu'alors il y avait peu de danger d'être volé.

J'étais satisfait d'avoir vu ce bain, mais je n'y suis pas retourné. Une particularité m'y frappa : en arrivant, j'avais remarqué un jeune et beau Turc vêtu d'un simple caleçon et qui paraissait être un des chefs de l'établissement. Il se tenait sur le bord de l'eau en faisant des gestes de démoniaque et en poussant des cris sauvages. Tout le temps que je restai là, il ne cessa de faire ce train qui semblait être un encouragement aux nageurs de bien se trémousser dans l'eau, ce qu'ils faisaient en effet de tout leur cœur.

Je vais dîner à l'hôtel. J'y suis fort bien servi. Mon grand Grec à l'habit français, un éventail à la main, s'occupe à chasser les mouches. Le vin qu'on nous sert est du vin de Tenedos, le même que buvaient Priam, Hector, Achille, Agamemnon, Paris et la belle Hélène. C'est aussi avec celui-là qu'alors on faisait aux dieux des libations. Il est agréable, quoiqu'un peu fort, d'un rouge pas trop foncé et d'un goût qui rappelle le Lamalgue et le Roussillon.

On nous sert un potage à l'italienne, une friture de petits rougets, du bœuf et de la volaille rôtis, des pastèques à chair blanche ou rose, des légumes, pommes de terre, carottes, etc. Au dessert, des cerises âpres et mauvaises, comme elles le sont ordinairement dans le Midi; des abricots très-parfumés; des poires petites, mais bonnes; du raisin, des figues, des sucreries parmi lesquelles je remarque cette pâte de riz transparente dont j'ai fait l'éloge ; enfin, pour rappeler la vieille Europe, du fromage anglais et des biscuits de Reims. Il est certains produits qui, sans avoir un mérite bien transcendant, font le tour du monde. Ici, j'en ai deviné la cause : ces biscuits coûtent

peu, se conservent longtemps et figurent assez bien dans un plat. Ajoutez à ce menu de la limonade gazeuse de la rue des Lombards, dont s'abreuvait l'un des convives qui trouvait le vin trop chaud. C'était aussi ce que je lui reprochais, mais en le coupant avec de l'eau glacée qu'on renouvelle tous les quarts-d'heure, il fait une excellente boisson.

La table n'était pas nombreuse ; elle se composait de six convives, dont deux Français. J'aurai l'occasion d'en citer un.

Le soir, je vais à la promenade dite le *petit Champ des Morts*, où se réunissent les étrangers et spécialement les Francs. Elle n'était pas loin de l'hôtel, et pourtant, quoiqu'il fît jour encore, j'eus grand'peine à la découvrir. J'avais en effet trouvé un cimetière, ici il y en a partout, mais, sauf quelques Turcs fumant sous les arbres ou assis sur des tombes, il n'y avait personne, et rien n'annonçait que des chrétiens fréquentassent ce lieu. Je m'adresse à une sentinelle turque qui ouvre de grands yeux et ne me répond pas ; puis à un garçon de café qui me fait signe qu'il n'entend mot à ce que je lui dis. Je vois venir un jeune homme habillé à l'européenne ; je lui demande, en italien, le chemin du petit Champ des Morts? Il me l'indique de la main en me tirant son chapeau. C'était un Allemand que je reconnus au *ia* qu'il me cria quand il me vit dans la bonne voie.

Enfin, me voici à l'entrée de cette promenade tant cherchée, entrée qu'il n'était pas facile de découvrir, car elle était masquée par un tas de décombres où je manquai de m'enterrer. L'obstacle franchi, je trouve de nombreuses tables de bois symétriquement rangées, annonçant que j'étais en pays franc. C'était un café à la suite duquel, à la faveur de quinquets fumeux que l'on commençait à allumer, j'en aperçus beaucoup d'autres. Ces établis-

pas, que trois ruelles se présentent. J'en prends une au hasard : l'une valait l'autre, l'obscurité y était égale. Aussi, à ma première enjambée, je mets le pied sur un chien. Dans l'état fébrile où j'étais, j'aurais préféré le mettre dans un brasier, car tout aussitôt il me sembla voir, devant moi, se dresser mon cadavre à demi-dévoré. Non, mille fois non, mes compagnons le disaient sagement, jamais on ne devrait, là où il y a tant de chiens, faire de pareils contes. C'est bon dans les pays où il n'y en a pas, ou dans ceux où ils ont des niches ou des maîtres.

J'en fus quitte pour la peur. L'animal ne me mordit pas : c'était bien honnête à lui, mais il hurla. Etait-ce un signal d'alarme ou une invitation à souper qu'il faisait à ses confrères? Que n'imagine-t-on pas quand on a l'esprit frappé! Ce qu'il y a de certain, c'est que cinq à six voix répondirent à son appel, et que je crus que tout autant de gueules me fouillaient les entrailles : c'étaient encore les fruits du conte. Ah! damné conteur! Oui, je sentais leurs dents et les voyais s'enfuir chacun avec un morceau de ma chair. Quel malheur d'être né sensible aux contes! Si ma tête ne se calme pas à l'endroit des chiens, ma moustache sera blanche avant que je n'arrive à l'hôtel. Je le dis à ma honte, j'en étais comme insensé. Actéon, Jezabel et toutes les victimes de l'espèce canine semblaient être sortis de leur tombe pour me trotter dans la cervelle.

Je redouble de précautions : marchant à tâtons, je m'assure bien qu'aucun corps saillant n'est devant moi. Je crois avoir choisi la bonne place, et je pose le pied dans un trou d'eau vaseuse dont l'odeur manqua m'asphyxier. Je n'en avais jamais senti de pareille. Je me relève assez à temps pour ne pas m'en mettre jusqu'au genou et m'inoculer la peste, car c'est là qu'elle couve.

J'avance une trentaine de pas sans accident, mais non sans inquiétude : des ronflements qui recommencent à

droite et à gauche m'annoncent que mes ennemis ne sont pas loin. Attention donc, et n'éveillons personne.

Tandis que tout entier à cette préoccupation je ne regardais qu'à mes pieds, je vais tête baissée donner contre un corps qui cheminait en sens contraire. C'était un homme à turban, autant que je le reconnus au choc, et qui lâcha une malédiction je ne sais en quelle langue. Je ne m'arrêtai pas à le lui demander; je fis un saut de côté, puis un en avant et je le laissai derrière.

Cette fois je fis cinquante pas fort paisiblement. La voie n'était pas meilleure, mais elle semblait libre de chiens; aucun mouvement, aucune émanation n'annonçait leur présence. C'était un grand soulagement. Mais voilà que je crois entendre quelqu'un qui se glisse contre le mur, puis des chuchottements, puis plus rien. L'obscurité était profonde: c'était vraiment une place excellente pour faire disparaître un homme, et les mauvais contes de la soirée me revinrent encore à l'esprit. Ici la situation devenait tout-à-fait complexe: devais-je avancer ou reculer? Arrêté d'une part par la crainte des hommes, retenu de l'autre par celle des chiens, je ne savais que faire. Ah! si ce n'avait été que la crainte de Dieu, aurait dit un philosophe! Mais philosophe, je ne le suis pas, et dans ce moment je l'étais moins que jamais: je me recommandais à tous les saints du paradis.

Ici ayant voulu changer de direction, je tombai dans une sorte de tranchée qui n'était peut-être qu'une simple inégalité de terrain, mais qui, dans la circonstance, me parut une fosse aux lions, un véritable trébuchet à prendre des hommes. Un être poilu y était avant moi, il me céda prestement sa place. Qu'était-ce? Je n'en sais rien. Sa fuite aurait dû me rassurer et m'engager à me tenir coi, mais ce fut tout le contraire. A ce contact, oubliant tous les chuchottements, j'aurais bravé cent poignards. J'avais

CHAPITRE XLVIII.

Constantinople. — Ses mosquées. — L'hippodrome.

Si la paresse mène à l'oisiveté, il n'en est pas moins vrai que celle-ci aussi engendre la paresse. Qu'un homme ordinairement actif se trouve dans une situation qui le contraint à ne rien faire, il trouve d'abord ce *far niente* insupportable; puis bientôt il le supporte sans trop se plaindre, enfin il s'y accoutume si bien qu'il lui faut beaucoup de temps pour reprendre ses habitudes laborieuses. Or, la vie du bord qui, pour les passagers, consiste à manger, boire et dormir, est singulièrement propre à les rendre inhabiles à tout, même à penser. Dans une cabine ou sur un pont, on craint la moindre contention d'esprit, on se contente de rêvasser; la tête semble se dilater comme l'espace, on nage dans le vide et l'on y perd, avec la mémoire du passé, le sentiment du présent. Après quelques jours de mer, demandez aux passagers la date du mois et le nombre de jours où ils sont restés à bord, les trois quarts ne le sauront pas.

Ce préambule n'est à autre fin que de vous dire que ceci m'est arrivé à moi-même. Toujours le nez au vent, suivant le mouvement d'une voile ou d'un oiseau, je n'avais même plus la force de tirer mon crayon de ma poche pour écrire une note ou prendre une date. Il en résulta que lorsque j'ai voulu rattacher ces dates aux faits et coordonner tous les petits incidents de la route, je ne l'ai pas su. J'ai donc pu mettre au lundi ce qui était arrivé le dimanche ; mais ceci ne change rien au fond ni au détail, et si j'en parle, c'est qu'avant tout je tiens à être vrai.

Le 18 juillet, à quatre heures du matin, je saute de mon lit et je cours à ma fenêtre pour voir lever le soleil sur Constantinople. Je mets ensuite mon journal au courant ; puis je déjeûne et prends pour drogman un Egyptien d'Alexandrie, ne parlant pas le français, mais sachant bien l'italien, le grec et le turc, petit homme assez laid, fort intelligent et, comme je l'ai éprouvé depuis, décidé et courageux. Il ne voulut pas me dire, je ne sais pourquoi, son nom égyptien : peut-être l'avait-il oublié ; mais il est bien connu à Péra sous le nom du petit Johanni, ou encore de Johanni Durazzo.

Il m'avait proposé de faire nos courses à cheval. Après l'essai que j'avais fait du pavé nomade des rues, je considérais mes jambes comme plus sûres que celles de ces locatis, toute belle apparence qu'ils aient.

Nous voici sur le Ponte Vecchio, non loin de la place où j'ai pris mon bain la veille. Là, nous sommes à peu près au centre du port, ou plutôt des ports. Nous avons à droite une partie de la flotte du Sultan, dont un vaisseau de cent [illegible] est rentré la veille pour prendre [illegible] [illegible] objets de gréement. A gauche sont [illegible] [illegible] allant à Scutari, à Brousse, etc. [illegible] et commandés par des [illegible] [illegible] de navires de commerce.

sements, tout petits et peu luxueux, ressemblent assez au *bottega* d'Italie, aux jardins-tabagies d'Allemagne et à nos cafés-cabarets de France. Les tables étaient rangées de chaque côté de la rue, dont l'un, dépourvu de maisons, se composait d'une suite de grillages ouverts sur le cimetière qui donne son nom au quartier.

Au milieu de la chaussée, entre ce double rang de tables presque toutes garnies de consommateurs fumant, buvant ou causant, circulaient des promeneurs vêtus à la grecque, à l'arménienne, à la turque, mais ces derniers étaient en minorité; les Francs à chapeau étaient moins nombreux encore, on pouvait les compter. Les femmes étaient tout-à-fait rares, et le peu qui s'y trouvaient semblaient étrangères et nouvellement arrivées. Une seule Française y représentait la nation. L'endroit où l'on allait et venait, à peu près comme on le fait sur nos boulevards, était long de quatre à cinq cents pas et terminé par un coude où je trouvai, couchés et ruminant à côté de leurs chariots dételés, des buffles gris d'une taille et d'une beauté peu communes. A leur encolure superbe, à leurs yeux humides et somnolents, on les aurait pris pour des pachas au repos.

Parmi les promeneurs, je retrouve successivement presque tous nos passagers. Nous nous attablons devant un café où l'on prépare de la musique. Une douzaine d'Italiens assis autour d'un pupitre exécutent des airs d'opéras français et italiens; ils jouent fort juste. Les solos de flûte et de violon sont purement rendus, mais le mouvement est trop lent et l'ensemble assez froid : il semble que l'apathie turque les ait gagnés.

Nous prenons gaîment des glaces. Cependant quelque chose me préoccupe : c'est le retour à l'hôtel. Je me suis perdu en plein jour, que sera-ce la nuit? Il n'y a pas un réverbère sur la route, pas de boutiques ouvertes pour y suppléer, pas de gens dans les rues pour vous indiquer le

chemin, car les Turcs se couchent, comme les poules, avec le soleil, et les Grecs et les Arméniens veillent chez eux. Il ne reste donc à cette heure, sur le pavé, que les chiens, les voleurs et quelques Francs attardés ou amoureux qui, sous peine de prison, doivent être munis d'une lanterne. Or, je n'en avais pas, car c'était seulement au café que j'avais appris toutes ces choses et beaucoup d'autres. On n'avait parlé toute la soirée que de vols, de séquestrations, de coups de couteau donnés ou reçus, que de cadavres dépouillés et à demi-rongés, trouvés le matin au milieu des chiens digérant leur repas, etc., etc. Je sentais qu'il y avait bien un peu de poésie orientale dans tout ceci, mais ce banquet des chiens, nonobstant mon raisonnement, n'en avait pas moins fait sur mon imagination une impression désagréable, et je n'étais pas le seul. Tout en fumant leur cigarre et humant leur café, mes compagnons, après avoir ri d'abord, avaient, sans s'en douter, pris un air qui semblait dire : au diable les nouvelles et le nouvelliste ! et prudemment, toujours sans avoir l'air d'y songer, ils s'étaient accouplés deux à deux, trois à trois, pour se faire une escorte mutuelle en se rapprochant de leur logis. Malheureusement personne ne venait de mon côté. Sans doute j'aurais pu les prier de faire pour moi un détour, et ils ne l'auraient pas refusé ; mais j'attendais qu'ils me l'offrissent, ou du moins que le premier mot vînt d'eux. Pourquoi ? C'est que, même lorsqu'on tremble, on n'aime pas à dire qu'on a peur : ici, la crainte de passer pour peureux l'emporte sur l'autre. C'est ainsi qu'entre deux craintes, je m'en fus, comme un brave, tout seul.

Pour ne pas m'égarer, j'avais eu soin de me faire indiquer mon chemin. Me voici revenu aux décombres que j'évite. De là, il fallait tourner à gauche, puis aller droit, m'avait-on dit, et je l'avais parfaitement retenu. Je tourne donc à gauche, mais je n'avais pas fait vingt

donne le signal d'alarme quand le feu est à Constantinople, ce qui arrive à peu près chaque semaine.

A la mosquée du sultan Bajazet ou Bayezid, mon drogman s'en fût, comme il avait fait à l'autre, chercher quelque honnête musulman habitué du lieu. Tandis que j'étais à l'attendre, une femme turque entourée d'un manteau vert très-élégant attendait aussi qu'on l'introduisît. Un prêtre vint la chercher; il me considéra quelques instants, croyant peut-être que j'avais suivi la dame. Quand il vit qu'il n'en était rien, il rentra et la dame avec lui.

Mon drogman ayant trouvé un répondant pour moi, me fit signe et m'envoya des pantoufles, car les nattes venaient jusqu'à la porte. Ici, les dévots étaient plus nombreux. Prosternés jusqu'à terre, ils barraient le chemin. Ne voulant pas les troubler, je ne pus me placer comme j'aurais désiré; cependant je pus suffisamment juger de l'ensemble de ce beau vaisseau soutenu par de magnifiques colonnes de marbre ou de porphire.

On fit plus attention à moi que dans l'autre mosquée, mais sans manifestation désobligeante. Je crois que cette mansuétude des Turcs tenait un peu à la circonstance: sans doute la canaille, qui ne raisonne pas, n'eût pas plus que de coutume supporté un Franc; mais les Turcs, quand ils prient, ne sont pas de la canaille, et les prêtres qui appartiennent à la classe instruite comprenaient fort bien qu'en ce moment il ne fallait pas se mettre mal avec nous.

J'ajouterai que ce qu'ils permettent à un homme se présentant seul, ils ne l'eussent peut-être pas permis à une réunion de plusieurs, car là il se trouve toujours des gesticulateurs, des bavards, des bravaches qui affectent d'agir dans un temple comme dans la rue. Quant à moi, je suis d'avis que la tenue et la déférence sont d'un bon exemple,

fût-ce dans la chapelle du dieu Fo. Quand on ne peut convertir un peuple et qu'on n'en a pas mission, il est fort inutile de blesser sa croyance. En ne m'écartant pas de cette règle de conduite, j'ai pu, sans trop de démarches ni d'argent, à Constantinople comme ailleurs, pénétrer à peu près partout.

Cette mosquée s'appelle aussi la mosquée des Pigeons, parce que le Sultan Bayezid, son fondateur, en donna, dit-on, aux desservants du temple, une paire qui a bien profité, ainsi qu'on va le voir. La mosquée est, comme toutes les autres, précédée d'un péristyle; à l'une des portes est un prêtre assis à côté d'un grand coffre qu'il vous ouvre moyennant une petite monnaie. Vous y prenez une poignée de graine qui, jetée en l'air, amène immédiatement une avalanche de gros pigeons bruns qui vous entourent et vous pressent de leurs battements d'ailes de manière à vous couper la respiration. Cette offrande aux pigeons de la mosquée passe, aux yeux des dévots musulmans, pour une très-bonne œuvre.

Ces péristyles qui précèdent les mosquées sont ouverts à tout le monde. Là se tiennent des petits étalagistes qui y vendent, comme sur nos boulevards, toute sorte de menue marchandise.

Avec son air flegmatique, le peuple turc, si j'en jugeais par ce qui m'est constamment arrivé à Constantinople, serait le plus curieux de la terre: chaque fois que j'ouvrais mon calepin pour prendre une note ou un croquis, j'étais assuré, au bout de quelques minutes, de sentir derrière moi un individu, grand ou petit, s'efforçant de voir par-dessus mon épaule ce que je faisais. On m'a dit que cette curiosité ou plutôt cette inquiétude venait de ce qu'ils croyaient que je dessinais leurs monuments et leurs rues pour faciliter la prise de la ville. Quoique l'esprit ici ne coure pas les rues et que les Turcs ne passent pas pour

malins, il me semble que, sans un degré bien grand de perspicacité, ils devaient voir que je ne pouvais dessiner un plan sur un agenda grand comme la main. Je me suis souvent amusé des indiscrets en dessinant à leur barbe, sur cet agenda, une figure grotesque, un turban orné d'oreilles d'âne ou de cornes gigantesques. Cette espièglerie m'en débarrassait aussitôt.

Nous sommes dans la plus belle rue de Stamboul. Elle n'a pas de nom, m'assure mon drogman. Les Turcs ont dédaigné de lui en donner. Les Francs l'appellent *Postolaia*, ou la rue des Postes. Elle finit au vieux sérail. Partout nous rencontrons des fontaines fort propres, entourées de grilles et souvent recouvertes d'un kiosque sous lequel sont des Turcs sans cesse occupés à remplir d'eau fraîche des brocs en fer attachés aux colonnes par une chaînette: c'est de l'eau offerte aux passants par le legs pieux de quelque dévot Osmanli. En langue franque, on appelle ces fontaines *carita*. L'eau en est fraîche et pure. J'en ai profité plus d'une fois.

Comme il y a peu de voitures à Constantinople, par la raison qu'il n'y a que deux à trois rues où elles puissent circuler, et que les ânes, qui sont loin de valoir ceux de la Sicile et de la Grèce, n'y servent guère qu'à porter des fardeaux, le nombre des chevaux de selle y est considérable; ils y remplacent les fiacres et les omnibus. Ces chevaux ont bonne apparence, et dans le nombre il y en a de très-beaux; tous sont convenablement sellés et bridés. Aux portes de la ville et sur toutes les places, nous en trouvons tenus en laisse par des Turcs qui venaient nous les proposer. On traite selon la course qu'on veut faire. Le prix ordinaire, pour une journée, est de vingt-cinq piastres turques ou cinq francs.

Quoique les voitures, ainsi que je viens de le dire, ne soient pas nombreuses, comparativement à ce qu'on voit

dans nos capitales, et que fort peu de particuliers en aient, on en trouve aisément à louer. Les Turcs et les Grecs s'en servent habituellement pour envoyer leur famille à la promenade ou à la campagne; il y a même des emplacements où elles se tiennent comme nos fiacres. Mais les routes et les promenades n'étant pas mieux entretenues que les rues, il faut avoir un corps d'acier pour résister aux secousses qu'on éprouve dans ces tristes machines. Il y en a de deux sortes: les unes se nomment *talikas*, les autres *arabas*. Les premières sont fermées par des glaces ou des rideaux; elles sont à quatre roues et à quatre ou six places. Elles ressemblent assez à celles dont on se servait sous Louis XIV, ou à ces cabas surchargés de dorures que, sous la restauration, on a voulu faire reparaître et qu'on appelait les voitures du sacre. Elles sont traînées par deux chevaux qui ne vont qu'au pas et pour cause: si la fantaisie leur prenait de trotter par ces chemins hérissés de pierres, la voiture, quelque solide qu'elle fût, s'en irait en pièces.

Les secondes sont des espèces de chariots couverts très-élevés sur leurs roues et non moins surchargés de dorures. On peut mettre dedans tout un harem, femmes, enfants, nourrices, servantes. Ce sont là, si je ne fais pas confusion, les arabats, ordinairement traînés par des bœufs. Chez nous, les voitures sont pour les gens pressés ou qui aiment leurs aises. En Turquie, elles servent aux gens qui ne sont pas douillets et qui ont du temps de reste. C'est à l'extrémité de la rue de Péra, vers le grand champ des morts et sur quelques points voisins des portes de Stamboul et de la rue des Postes, qu'on trouve à louer ces voitures dont les hommes ne se servent guère, sauf peut-être les Francs dans leurs visites de cérémonies. Quant à nos voitures, berlines ou coupés, je n'en ai vu d'autres que celles du Sultan.

tellement l'horreur des animaux, que l'espèce humaine ne pouvait plus m'intimider; aussi, me remettant sur mon séant, je me tournai résolûment vers le point où l'on avait parlé, en criant: qui va là? Personne ne répondit.

Tranquille de ce côté, je recommençai, en navigateur prudent, ce qu'on appelle le sondage; je tâtai à droite et à gauche, m'assurant que c'était bien la terre sans animaux dessus, et je sortis de mon trou, n'ayant d'autre mal qu'une petite éraflure aux jambes: c'est peu de chose quand on les a jouées tout entières.

Elles n'étaient pas encore hors de passe, et les ronflements recommencèrent sur plusieurs points voisins. J'hésitais sur le chemin à prendre, quand j'aperçus une lumière. L'étoile qui apparut aux rois mages ne leur sembla pas plus rayonnante. Elle approchait, et je vis un respectable individu qui allait de chien en chien leur offrir je ne sais quoi. Je le laissai à sa bonne œuvre, en profitant de la lumière aussi longtemps que je le pus.

Arrivé au bout de la rue, trois ouvertures encore se présentent. Décidément, ce soir, le nombre trois m'était funeste. Sont-ce des rues, sont-ce des fenêtres ou des portes? Je crois reconnaître que ce sont des rues ou ce qu'on nomme ainsi en Orient. Mais laquelle prendre ou à qui s'adresser? Pas une maison, pas un passant.

Je ne comptais plus que sur la patrouille; mais une patrouille turque c'est chose assez rare, sans en être plus sûre. Enfin, j'aperçois encore une lumière; je me dirige de ce côté: c'est un corps-de-garde que je reconnais pour celui du coin de ma rue. Je dis ma rue, car n'ayant pas de nom, j'ai bien le droit de lui en donner un, lorsque tant de voyageurs imposent le leur à des terres qui en ont déjà. N'importe! la découverte du corps-de-garde était précieuse pour moi. Restait à savoir si le factionnaire me laisserait passer devant lui, ce qui m'inquiétait un peu,

vu qu'il était adossé contre le mur et que je ne pouvais pas passer derrière. La consigne était précise. Il allait me demander ma lanterne officielle, lanterne de papier blanc, élastique et plissée, qui se serre en portefeuille, et dont j'avais en route admiré la forme élégante et légère. Alors il me vint une idée : je tirai mon mouchoir blanc, je le laissai pendre en forme de poche à mes deux doigts, en le tenant à distance comme un homme qui a peur de se brûler, et je passai fièrement devant le factionnaire qui, placé lui-même sous un fanal, le seul du quartier, n'y vit que du feu et ne me dit mot.

C'était encore un point de gagné. Je savais maintenant où j'étais ; je pouvais encore me casser le cou, mais non m'égarer. J'aborde donc bravement la terrible descente qui conduit de la rue de Péra à l'hôtel de l'Europe, m'appuyant contre la muraille et m'accrochant de pierre en pierre ; mais, tranquille sur mon itinéraire et ne me pressant pas, j'arrivai tout entier à mon logis, non pourtant sans avoir encore mis le pied sur un chien ; heureusement qu'il était mort.

Aussitôt rentré, mon premier soin fut de charger un des valets de l'hôtel d'aller le lendemain m'acheter une lanterne, et je lui promis une gratification s'il voulait bien me rappeler chaque soir, quand il me verrait sortir, de la mettre dans ma poche, car la lanterne est aussi indispensable à Constantinople qu'un parapluie à Paris, elle l'est même plus. Celui qui oublie son parapluie prend un fiacre ou est mouillé, celui qui oublie sa lanterne à Constantinople joue sa tête.



CHAPITRE XLVIII.

—

Constantinople. — Ses mosquées. — L'hippodrome.

—

Si la paresse mène à l'oisiveté, il n'en est pas moins vrai que celle-ci aussi engendre la paresse. Qu'un homme ordinairement actif se trouve dans une situation qui le contraint à ne rien faire, il trouve d'abord ce *far niente* insupportable; puis bientôt il le supporte sans trop se plaindre, enfin il s'y accoutume si bien qu'il lui faut beaucoup de temps pour reprendre ses habitudes laborieuses. Or, la vie du bord qui, pour les passagers, consiste à manger, boire et dormir, est singulièrement propre à les rendre inhabiles à tout, même à penser. Dans une cabine ou sur un pont, on craint la moindre contention d'esprit, on se contente de rêvasser; la tête semble se dilater comme l'espace, on nage dans le vide et l'on y perd, avec la mémoire du passé, le sentiment du présent. Après quelques jours de mer, demandez aux passagers la date du mois et le nombre de jours où ils sont restés à bord, les trois quarts ne le sauront pas.

Ce préambule n'est à autre fin que de vous dire que ceci m'est arrivé à moi-même. Toujours le nez au vent, suivant le mouvement d'une voile ou d'un oiseau, je n'avais même plus la force de tirer mon crayon de ma poche pour écrire une note ou prendre une date. Il en résulta que lorsque j'ai voulu rattacher ces dates aux faits et coordonner tous les petits incidents de la route, je ne l'ai pas su. J'ai donc pu mettre au lundi ce qui était arrivé le dimanche ; mais ceci ne change rien au fond ni au détail, et si j'en parle, c'est qu'avant tout je tiens à être vrai.

Le 18 juillet, à quatre heures du matin, je saute de mon lit et je cours à ma fenêtre pour voir lever le soleil sur Constantinople. Je mets ensuite mon journal au courant ; puis je déjeûne et prends pour drogman un Egyptien d'Alexandrie, ne parlant pas le français, mais sachant bien l'italien, le grec et le turc, petit homme assez laid, fort intelligent et, comme je l'ai éprouvé depuis, décidé et courageux. Il ne voulut pas me dire, je ne sais pourquoi, son nom égyptien : peut-être l'avait-il oublié ; mais il est bien connu à Péra sous le nom du petit Johanni, ou encore de Johanni Durazzo.

Il m'avait proposé de faire nos courses à cheval. Après l'essai que j'avais fait du pavé nomade des rues, je considérais mes jambes comme plus sûres que celles de ces locatis, toute belle apparence qu'ils aient.

Nous voici sur le Ponte Vecchio, non loin de la place où j'ai pris mon bain la veille. Là, nous sommes à peu près au centre du port, ou plutôt des ports. Nous avons à droite une partie de la flotte du Sultan, dont un vaisseau de cent vingt canons est rentré la veille pour prendre à l'arsenal quelques objets de gréement. A gauche sont des paquebots à vapeur allant à Scutari, à Brousse, etc., bâtiments turcs, construits et commandés par des Américains ; plus un grand nombre de navires de commerce

turcs ou grecs, étalant leur pavillon rouge : c'est, de tous les pavillons, notamment lorsqu'il est illuminé par le soleil, celui qui fait à l'œil le plus bel effet. Devant nous, également à gauche, paraissent la mosquée de Soliman, celle de Mahomet II, Sainte-Sophie, celle du sultan Bajazet, etc. C'est un ensemble magnifique.

Le pont traversé, nous sommes dans Stamboul, dans le vrai pays turc, au milieu des cuisiniers, des viandes saignantes ou rôtissantes, des fritures et des ratatouilles indicibles : c'est un bruit à assourdir et une fumée à étouffer, ce qui n'arrête pas l'affluence des consommateurs. Il y a loin pourtant de ces cantines en plein vent aux salons de Véry.

A travers tout ce monde passent des cavaliers richement mis, suivis d'un ou de deux valets à pied.

Nous rencontrons un enterrement turc. Le cercueil, couvert d'étoffes brillantes, rouges, jaunes, etc., est porté sur les épaules d'hommes qui vont au pas gymnastique, ce qui m'étonne, car je n'avais pas encore vu de Turc courir. D'après la croyance musulmane, le mort souffre tant qu'il n'est pas en terre, et dès-lors on ne peut trop se presser de l'y mettre. Les prêtres sont en turban blanc. Il y avait peu de recueillement dans le convoi, et rien qui ressemblât à des larmes : pleurer est ici une fonction, elle est réservée aux femmes. Les Turcs riches, me dit mon guide, enterrent chez eux leurs parents, et chaque maison a son cimetière de famille. On pourrait appeler Constantinople la ville des tombeaux : on ne saurait faire un pas sans en rencontrer. Ils sont dans de petites cours, ornés de colonnes et entourés de grilles, couverts d'étoffes et de dorures. Le turban du défunt ou, quand le temps l'a détruit, son fac-simile en pierre, figure toujours sur sa tombe. J'ai dit qu'on distinguait celle des femmes par une sorte de palme.

Voici la mosquée de Mahomet II, avec ses minarets et son grand dôme entouré d'autres dômes plus petits et qui ont la forme de timbales renversées. La cour de cette mosquée ou son cloître, avec ses colonnes de marbre, est d'une grande richesse. La porte est ouverte, mais nous n'avons pas de firman. Johanni, qui connaît son monde, fait signe à un vénérable Turc accroupi près de cette porte; celui-ci lui répond par un signe de tête. Alors Johanni me dit de monter et de me poser de manière à tout voir, seulement, d'ôter mes souliers si je rencontre les nattes et de ne pas trop changer de place. Ainsi renseigné, j'entre sous la protection du vieux Turc qui m'indique jusqu'où je puis aller. Je vois parfaitement l'ensemble du temple, sauf une portion de la voûte du dôme. Cette mosquée, comme toutes celles que j'ai visitées depuis, est sans siéges ni bancs; il n'y a d'autres ornements que des lustres descendant de la voûte et formés de lampes accolées. Les dévots, peu nombreux, sont de loin à loin prosternés sur des nattes; ils n'ont pas l'air de faire la moindre attention à moi. C'était toute la faveur que je leur demandais.

Après une demi-heure d'examen, temps qui suffit grandement pour voir l'intérieur d'une mosquée, j'allai déposer cinq francs dans la main de mon Turc, prêtre ou gardien, qui accepta sans sourciller cet argent tout chrétien qu'il était. Je remis mon chapeau que j'avais eu soin d'ôter, car les Turcs savent très-bien que c'est chez nous une marque de respect, et j'allai rejoindre Johanni.

Nous allons au palais du Seraskier, sur la place de ce nom. Moyennant un franc que je donne au portier d'en bas et tout autant que je réserve pour le gardien du haut, j'acquiers le droit d'escalader la tour, du sommet de laquelle on voit à la fois Péra, Galata, Cassim-Pacha, enfin Constantinople tout entier, et en outre les trois ports et leurs vaisseaux. C'est de la tour du Seraskier qu'on

donne le signal d'alarme quand le feu est à Constanti
ce qui arrive à peu près chaque semaine.

A la mosquée du sultan Bajazet ou Bayezid, mon
man s'en fût, comme il avait fait à l'autre, ch
quelque honnête musulman habitué du lieu. Tandi
j'étais à l'attendre, une femme turque entourée
manteau vert très-élégant attendait aussi qu'on l'
duisît. Un prêtre vint la chercher; il me considéra qu
instants, croyant peut-être que j'avais suivi la
Quand il vit qu'il n'en était rien, il rentra et la
avec lui.

Mon drogman ayant trouvé un répondant pour m
fit signe et m'envoya des pantoufles, car les nattes ve
jusqu'à la porte. Ici, les dévots étaient plus nomb
Prosternés jusqu'à terre, ils barraient le chemin. N
lant pas les troubler, je ne pus me placer comme j'
désiré; cependant je pus suffisamment juger de l'ens
de ce beau vaisseau soutenu par de magnifiques col
de marbre ou de porphire.

On fit plus attention à moi que dans l'autre mo
mais sans manifestation désobligeante. Je crois que
mansuétude des Turcs tenait un peu à la circons
sans doute la canaille, qui ne raisonne pas, n'eût pa
que de coutume supporté un Franc; mais les Turcs,
ils prient, ne sont pas de la canaille, et les prêtr
appartiennent à la classe instruite comprenaien
bien qu'en ce moment il ne fallait pas se mettre ma
nous.

J'ajouterai que ce qu'ils permettent à un homme s
sentant seul, ils ne l'eussent peut-être pas permis
réunion de plusieurs, car là il se trouve toujours de
ticulateurs, des bavards, des bravaches qui affectent
dans un temple comme dans la rue. Quant à moi, j
d'avis que la tenue et la déférence sont d'un bon ex

fût-ce dans la chapelle du dieu Fo. Quand on ne peut convertir un peuple et qu'on n'en a pas mission, il est fort inutile de blesser sa croyance. En ne m'écartant pas de cette règle de conduite, j'ai pu, sans trop de démarches ni d'argent, à Constantinople comme ailleurs, pénétrer à peu près partout.

Cette mosquée s'appelle aussi la mosquée des Pigeons, parce que le sultan Bayezid, son fondateur, en donna, dit-on, aux desservants du temple, une paire qui a bien profité, ainsi qu'on va le voir. La mosquée est, comme toutes les autres, précédée d'un péristyle; à l'une des portes est un prêtre assis à côté d'un grand coffre qu'il vous ouvre moyennant une petite monnaie. Vous y prenez une poignée de graine qui, jetée en l'air, amène immédiatement une avalanche de gros pigeons bruns qui vous entourent et vous pressent de leurs battements d'ailes de manière à vous couper la respiration. Cette offrande aux pigeons de la mosquée passe, aux yeux des dévots musulmans, pour une très-bonne œuvre.

Ces péristyles qui précèdent les mosquées sont ouverts à tout le monde. Là se tiennent des petits étalagistes qui y vendent, comme sur nos boulevards, toute sorte de menue marchandise.

Avec son air flegmatique, le peuple turc, si j'en jugeais par ce qui m'est constamment arrivé à Constantinople, serait le plus curieux de la terre: chaque fois que j'ouvrais mon calepin pour prendre une note ou un croquis, j'étais assuré, au bout de quelques minutes, de sentir derrière moi un individu, grand ou petit, s'efforçant de voir par-dessus mon épaule ce que je faisais. On m'a dit que cette curiosité ou plutôt cette inquiétude venait de ce qu'ils croyaient que je dessinais leurs monuments et leurs rues pour faciliter la prise de la ville. Quoique l'esprit ici ne coure pas les rues et que les Turcs ne passent pas pour

malins, il me semble que, sans un degré bien grand de perspicacité, ils devaient voir que je ne pouvais dessiner un plan sur un agenda grand comme la main. Je me suis souvent amusé des indiscrets en dessinant à leur barbe, sur cet agenda, une figure grotesque, un turban orné d'oreilles d'âne ou de cornes gigantesques. Cette espièglerie m'en débarrassait aussitôt.

Nous sommes dans la plus belle rue de Stamboul. Elle n'a pas de nom, m'assure mon drogman. Les Turcs ont dédaigné de lui en donner. Les Francs l'appellent *Postolaia*, ou la rue des Postes. Elle finit au vieux sérail. Partout nous rencontrons des fontaines fort propres, entourées de grilles et souvent recouvertes d'un kiosque sous lequel sont des Turcs sans cesse occupés à remplir d'eau fraîche des brocs en fer attachés aux colonnes par une chaînette: c'est de l'eau offerte aux passants par le legs pieux de quelque dévot Osmanli. En langue franque, on appelle ces fontaines *carita*. L'eau en est fraîche et pure. J'en ai profité plus d'une fois.

Comme il y a peu de voitures à Constantinople, par la raison qu'il n'y a que deux à trois rues où elles puissent circuler, et que les ânes, qui sont loin de valoir ceux de la Sicile et de la Grèce, n'y servent guère qu'à porter des fardeaux, le nombre des chevaux de selle y est considérable; ils y remplacent les fiacres et les omnibus. Ces chevaux ont bonne apparence, et dans le nombre il y en a de très-beaux; tous sont convenablement sellés et bridés. Aux portes de la ville et sur toutes les places, nous en trouvons tenus en laisse par des Turcs qui venaient nous les proposer. On traite selon la course qu'on veut faire. Le prix ordinaire, pour une journée, est de vingt-cinq piastres turques ou cinq francs.

Quoique les voitures, ainsi que je viens de le dire, ne soient pas nombreuses, comparativement à ce qu'on voit

dans nos capitales, et que fort peu de particuliers en aient, on en trouve aisément à louer. Les Turcs et les Grecs s'en servent habituellement pour envoyer leur famille à la promenade ou à la campagne; il y a même des emplacements où elles se tiennent comme nos fiacres. Mais les routes et les promenades n'étant pas mieux entretenues que les rues, il faut avoir un corps d'acier pour résister aux secousses qu'on éprouve dans ces tristes machines. Il y en a de deux sortes: les unes se nomment *talikas*, les autres *arabas*. Les premières sont fermées par des glaces ou des rideaux; elles sont à quatre roues et à quatre ou six places. Elles ressemblent assez à celles dont on se servait sous Louis XIV, ou à ces cabas surchargés de dorures que, sous la restauration, on a voulu faire reparaître et qu'on appelait les voitures du sacre. Elles sont traînées par deux chevaux qui ne vont qu'au pas et pour cause: si la fantaisie leur prenait de trotter par ces chemins hérissés de pierres, la voiture, quelque solide qu'elle fût, s'en irait en pièces.

Les secondes sont des espèces de chariots couverts très-élevés sur leurs roues et non moins surchargés de dorures. On peut mettre dedans tout un harem, femmes, enfants, nourrices, servantes. Ce sont là, si je ne fais pas confusion, les arabats, ordinairement traînés par des bœufs. Chez nous, les voitures sont pour les gens pressés ou qui aiment leurs aises. En Turquie, elles servent aux gens qui ne sont pas douillets et qui ont du temps de reste. C'est à l'extrémité de la rue de Péra, vers le grand champ des morts et sur quelques points voisins des portes de Stamboul et de la rue des Postes, qu'on trouve à louer ces voitures dont les hommes ne se servent guère, sauf peut-être les Francs dans leurs visites de cérémonies. Quant à nos voitures, berlines ou coupés, je n'en ai vu d'autres que celles du Sultan.

Nous entrons, moyennant finance, dans une cour où se trouve une colonne que mon cicérone appelle la colonne brûlée : c'est probablement celle de Marcien, qui n'a qu'un intérêt de souvenirs. On y ferait peu d'attention partout ailleurs, mais ici rien de plus rare que les monuments antiques, et la Constantinople actuelle ne donne aucune idée de celle de Constantin. Elle ne pouvait ressembler à ce dédale de ruelles tortueuses ni à ce sale amas de barraques en bois qui font de Stamboul un camp volant ou un champ de foire, bien plutôt qu'une ville. Il a fallu que l'ancienne Bysance, cette reine de l'Orient, tombât aux mains d'un peuple aussi apathiquement stupide que les Turcs pour être réduite à un tel état. Otez à Constantinople ses murailles, ses mosquées, quelques maisons de pierre bâties par les Européens, le palais de Russie, le palais neuf qu'élève le Sultan, ses casernes et ses hôpitaux, et vous pouvez, sans scrupule, raser le reste et en faire un feu de joie.

Le tombeau du sultan Mahmoud, où nous allons ensuite, est un bâtiment de pierre entouré d'une grille de fer et d'un vitrage à travers lequel on aperçoit son cercueil ainsi que ceux de sa famille, tous couverts de châles et d'étoffes précieuses. Dans cette enceinte, nous voyons circuler quelques femmes qu'à la richesse de leur costume on peut croire de haute distinction. Mon drogman pense que ce sont des femmes ou sœurs du sultan actuel. Contre l'ordinaire, ce tombeau royal n'est pas voisin d'une mosquée.

Nous entrons dans l'Hippodrome, l'At-Meïdani des Turcs, si riche en traditions, si pauvre en réalité. Voici donc, avec les quelques débris dont j'ai parlé, ce qui reste de la grandeur et des magnificences de l'empire d'Orient : un monolithe d'origine égyptienne, un fragment de bronze et un haut pilier qu'on prendrait pour la cheminée d'un moulin à vapeur.

D'après la destination de l'Hippodrome aux courses de chars et le grand bruit qu'ont fait les factions des bleus et des verts, je croyais trouver quelque chose de vaste et se rapprochant de notre Champ-de-Mars; aussi je ne pouvais en croire mes yeux, en voyant ce carré long qui ne tiendrait qu'un coin de notre Carrousel. Il est vrai que ce n'est pas l'ancien Hippodrome tout entier, et qu'on en a pris presqu'une moitié pour élever la belle mosquée d'Achmet. Si l'Hippodrome est veuf de sa grandeur passée, cette mosquée et un hôpital turc en architecture moresque, font de cette place un des points remarquables de la Constantinople moderne.

Ce fut le 16 juin 1826 qu'eut lieu, sur l'At-Meïdani, le massacre des janissaires. J'éprouvai une violente émotion quand Johanni, avec sa gesticulation orientale et sa voix de muzzelin, me fit la description de cette boucherie. Il y avait assisté. Y avait-il concouru? Je serais tenté de le croire, car il était alors soldat de Mahmoud et il en racontait les détails et quelques épisodes avec une telle vérité, en indiquant si nettement la position des tueurs et des tués, qu'on croyait les voir encore. Ce n'est que chez les hommes du Midi, et surtout parmi les gens du peuple, que j'ai rencontré cette effrayante éloquence du récit.

Les restes antiques de l'Hippodrome sont l'obélisque de Théodose, haut de vingt mètres, non compris son piédestal. En granit rose d'un seul morceau, il ressemble beaucoup aux obélisques de Rome et à celui de la place de la Concorde. Le piédestal, assez bien conservé, est couvert de figures d'un travail médiocre. La colonne serpentine, qui ne sort de terre que de trois mètres et penche d'un côté, fait là une assez triste figure. Elle est en bronze et formée de trois serpents entrelacés. Elle provient, dit-on, du temple de Delphes.

Un grand pilastre en briques d'un effet fort désagréable

et qui semble menacer ruine est tout ce qui reste du monument de Constantin Porphyrogenete, cité par nos pères comme l'une des merveilles du monde. La merveille est qu'aujourd'hui ce grand pilastre de quatre-vingts pieds de haut, tout déjeté, tout rongé, tout décrépit, tienne encore debout. On peut dire de celui-là que c'est bien par habitude.

Nous nous rendons à la mosquée d'Achmet, la plus belle de Constantinople après Sainte-Sophie, et la seule de toute la Turquie qui ait six minarets; la Mecque en a sept. La mosquée est précédée par une cour à colonnes de marbre, qui ressemble assez aux cloîtres des couvents d'Italie et de Sicile. Au milieu est une fontaine autour de laquelle de beaux chevaux tenus par des saïs indiquent que leurs maîtres sont en ce moment en prière. D'autres arrivaient. Mon drogman, en voyant cette affluence, ne semblait pas aussi rassuré que le matin, et m'engageait à m'en aller. Mais j'étais devenu brave à l'endroit des mosquées et je me disposais à franchir la porte sans autre protection que ma bonne mine, lorsqu'enfin il se décida à me chercher un protecteur qu'il trouva bientôt, car, ici comme ailleurs, quand on a un écu à donner, quelqu'un est toujours là pour le recevoir. Je pus donc entrer. On me regarda beaucoup et j'entendis quelques chuchottements; mais, comme je m'arrêtai à propos et que, me tenant parfaitement immobile comme si j'avais été moi-même en contemplation, je me bornais à tourner les yeux à droite et à gauche, on s'accoutuma à me voir peut-être comme un inconvénient, une distraction importune, mais non comme un ennemi ou un profanateur, et l'on me laissa tranquille. Quand j'en eus assez, je m'en fus comme j'étais venu; mais je suis convaincu que si je n'avais pas été seul, on m'aurait fait sortir.

Si quelques touristes entreprennent en compagnie ou

en famille cette visite des mosquées sans firmans ni guides officiels, je leur conseille de n'en tenter l'entrée que l'un après l'autre, d'y rester la tête découverte, de s'y poser de manière à bien voir et puis de ne plus changer de place.

Si ce n'est pas l'heure de la prière et s'il n'y a personne dans le temple, alors les prêtres eux-mêmes pourront se charger de vous conduire. C'est ce qui m'est arrivé, comme je le dirai plus tard.

Si je n'entre pas dans plus de détails sur ces mosquées, c'est que la description en est partout et que toutes se ressemblent. D'ailleurs, on a dû remarquer que dans ce récit fort peu savant de mon voyage, c'est moins des choses dont j'ai voulu parler que des hommes.

La place qui entoure la mosquée d'Achmet est plantée d'ormes séculaires qui semblent encore pleins de sève et de jeunesse. Il y en avait un qui, à la base, y compris la tête des racines, avait vingt de mes pas de circonférence. Un autre en avait douze.

Après la mosquée d'Achmet ou sultan Ahmed, nous visitâmes son tombeau. Il est, comme les autres sépultures impériales, entouré de tombes plus petites qui sont celles de ses femmes et de ses enfants.

Nous gagnons l'ancien sérail. Mon drogman m'avait assuré qu'il y avait des amis et qu'il me ferait voir de belles choses, *cose stupende;* mais ici les amis nous firent défaut et les belles choses aussi. Je pense que mon conducteur m'avait singulièrement exagéré ce prodige de l'Orient. Après avoir parcouru un vestibule et quelques chambres fort ordinaires, on nous pria très-poliment d'aller prendre l'air dehors. Etait-ce parce qu'il n'y avait plus rien à voir? C'est probable.



CHAPITRE XLIX.

—

Constantinople. — Ses rues, ses dames, ses chiens. — Un concert monstre.

—

Nous n'avions pas été heureux dans notre visite au vieux sérail; nous le fûmes moins encore à la mosquée du Sultan-Osman, monument qui date du dernier siècle et qu'on cite pour ses marbres et ses belles colonnes : nous la trouvâmes fermée. Il en fut de même du tombeau de Sainte-Hélène, église devenue mosquée. On nous fit remarquer à l'extérieur des tombes en marbre antique et en porphyre rouge, découvertes, dit-on, dans les environs.

Pour nous consoler, nous allâmes voir une citerne dite Kiloscenos ou Ben-Bir-Derech, en français des mille colonnes, bien qu'il n'y en ait que deux cent vingt-quatre, toutes en marbre blanc. La construction de cette citerne est attribuée à Constantin ; l'eau est bonne et on s'en sert quand les fontaines tarissent. Là, une douzaine d'individus de mauvaise mine, se prétendant gardiens de l'eau, voulurent exiger de nous un droit d'entrée. Pour m'en dé-

barrasser, j'allais leur donner quelques piastres, mais mon drogman s'y opposa en disant que l'eau était à tout le monde. Alors, un de ces bandits l'ayant menacé, Johanni lui donna un coup du long tuyau de pipe en bois de jasmin qu'il tenait à la main. A l'instant, cinq à six lames brillèrent, dirigées sur sa poitrine. Je crus même qu'il était frappé, et dégaînant à mon tour, car j'étais muni d'un sabre turc que je ne sais par quelle prévision il m'avait fait acheter le matin même, je me mis entre les assaillants et lui; mais déjà il avait tiré son poignard qui valait bien mon damas : large de trois doigts et à lame recourbée, on aurait pu en éventrer un bœuf. Cette démonstration suffit pour éloigner ces vagabonds, et nous pûmes, sans autre avanie, visiter la citerne. J'ai vu dans cette circonstance que, malgré sa taille exiguë, le petit Johanni était très en état de se défendre : il n'avait pas reculé d'une semelle et ses yeux verts lançaient des flammes. Toutefois, il avait eu tort de répondre par un coup de bâton à une simple démonstration, et je l'invitai à renoncer à l'avenir à ces manières un peu trop turques. Il fut, d'ailleurs, reconnaissant de ce que j'avais pris sa défense, et lors de mon départ, il me força d'accepter ce même poignard que j'ai rapporté et que j'ai encore.

Quant à mon innocent cimeterre, échappé vierge du combat, il devait bientôt encore resplendir au soleil d'Orient; mais alors nous étions dans notre droit, et nous n'avions pas usé les premiers de nos armes. C'est chose fort à considérer dans un pays où cette doctrine : *le sang pour le sang*, est encore en vigueur. Avis aux brétailleurs en voyage.

Nous descendons à la Marine, au lieu nommé par mon drogman Dolma-Baghtché et qu'il appelle aussi *jardin plein*. Cette vallée était couverte de jardins dont on a dépossédé les propriétaires pour y construire une mosquée.

L'entrée de ce musée n'est pas gratuite : c'est une entreprise particulière encouragée par le gouvernement, qui a donné ou vendu la plupart de ces luxueux habits devenus sans emploi.

Au nombre de ces portraits, il y en avait d'une vérité frappante à laquelle contribuaient des yeux d'émail. J'en admirais surtout trois, vêtus d'étoffes légères et étincelants d'or, que je prenais pour des odalisques ; mais il n'y a pas de femmes dans cette galerie : la jalousie des Turcs s'étend jusqu'aux mannequins des leurs. Ces gracieuses figures étaient celles de trois icoglans favoris d'un Sultan. Les visages d'homme ayant le caractère de ceux de la femme ne sont pas rares, en Turquie, parmi les individus non encore arrivés à l'âge de puberté.

L'Elbici-Alika paraît attirer assez de visiteurs. Tandis que j'y étais, il y arriva deux compagnies de dames, les unes à visage découvert et Grecques, les autres voilées et Turques. Ceci est encore une preuve de la grande liberté dont jouissent les femmes à Constantinople et de la facilité qu'elles y auraient d'y nouer des intrigues ; mais le Turc cherche rarement à débaucher les femmes d'autrui, et les musulmanes sont en général fort peu portées pour les chrétiens. Ajoutons que s'il est possible d'y avoir une intrigue, il l'est beaucoup moins de la tenir secrète. Les Turcs se regardent comme solidaires pour leurs femmes : si celles-ci peuvent sortir quand elles veulent, ce n'est jamais seules. Les femmes riches sont suivies par des eunuques ou des servantes, les autres par leur mère, belle-mère, sœurs ou voisines, et c'est presque toujours par groupe qu'on les rencontre.

En revenant du grand champ des morts, qui est le bois de Boulogne du pays et la promenade des cavaliers fashionables, parmi lesquels on remarque les jeunes eunuques du sérail, on suit une grille qui sépare de la rue un

immense parc d'artillerie dont les canons et les caissons me paraissent être dans le meilleur état et parfaitement montés. Les soldats sont vêtus à peu près comme les nôtres, sauf la coiffure, l'éternelle calotte rouge qui les fait toujours paraître en déshabillé. J'ai eu depuis l'occasion de voir manœuvrer cette artillerie; la précision de ses mouvements eut été remarquée, même en France.

L'infanterie y a aussi une tenue fort ressemblante à celle de nos régiments de ligne, mais la tunique est plus longue, moins bien coupée ou plutôt moins bien portée; on s'aperçoit que le Turc n'est pas habitué à ce costume étriqué, il s'y tient raide et y semble mal à l'aise. La sonnerie des trompettes et des clairons et la batterie des tambours ne diffèrent pas des nôtres. Cette musique me rajeunit et ramène ma pensée aux premières impressions de ma vie. J'ai entendu bien jeune les voix de la guerre.

En passant par la grand'rue de Péra, j'entrai dans un magasin de lingerie pour y acheter quelques mouchoirs. J'y rencontrai de jeunes Arméniennes ou Turques qui faisaient aussi leurs emplettes. Il y en avait deux de la plus grande beauté: l'une était pâle comme une statue d'ivoire, mais l'éclat de ses yeux et la fraîcheur de ses lèvres annonçaient que cette pâleur n'était pas maladive. Il y avait dans cette beauté une distinction exquise; je n'ai jamais vu de traits plus purs et plus suaves. Les formes, autant qu'on en pouvait juger, répondaient à cette admirable figure.

Sa compagne avait un autre genre de beauté plus rapproché du type français; elle étonnait moins sans être peut-être moins piquante.

Le costume de ces femmes et leur suite annonçaient qu'elles appartenaient à de riches familles. Elles étaient voilées, mais en mousseline si fine qu'on ne perdait pas un seul de leurs traits.

La vue d'un Franc nouvellement débarqué est toujours un évènement à Péra, aussi ne m'examinèrent-elles pas avec moins de curiosité que je ne le faisais d'elles. Un cachet en anneau armorié que je portais à ma chaîne de montre, et cette chaîne elle-même qui est d'acier et d'un travail assez compliqué, attiraient surtout leur attention; l'une d'elles s'approcha pour la regarder de plus près. Alors je la détachai de mon cou et je la posai sur le comptoir avec la montre et le cachet, pour qu'elle pût la voir à son aise. Elle la prit, la retourna en tous sens, puis la remit à sa voisine qui la repassa à une autre. Elle fit ainsi le tour de la compagnie qui échangea beaucoup de paroles en turc ou en arménien, auxquelles je n'entendais rien. Leur examen fini, la plus pâle, celle pour qui j'avais ôté la chaîne, me la remit avec quelques paroles qui devaient être un remercîment, si j'en juge au sourire qui les accompagnait.

Quand je fus sorti du magasin, je demandai à mon drogman qu'elles étaient ces dames? Il se retourna et ne les vit que par-derrière. Il me répondit que c'était des Turques, mais je crois qu'il se trompait; le costume des femmes turques et arméniennes se ressemble beaucoup, et quoiqu'à Constantinople les premières se voilent le visage assez légèrement, elles ne le montrent pas autant que les Arméniennes qui semblent ne se couvrir les traits que pour qu'on les voie mieux.

Quant aux Grecques, elles marchent la tête haute, la face découverte et d'un pas délibéré qui contraste avec l'air gauche et timide et la démarche embarrassée des autres. Ces grecques sont généralement bien faites et il y en a de fort belles.

A six heures, je rentrai chez moi pour dîner. L'hôtel, désert les jours précédents, était alors rempli. J'y reconnus d'abord les deux Américains avec qui je m'étais embarqué

à Messine et que j'avais laissés à Syra, puis retrouvés en allant à Athènes. En outre, étaient arrivés une vingtaine d'officiers de la flotte anglaise qui, ayant obtenu la permission de venir se rafraîchir à Constantinople, y procédaient activement. On ne voyait dans toutes les chambres de l'hôtel que tables mises, que théières pleines et bouteilles vides : c'était comme un lendemain des noces de Gamaches.

Je montai dans ma chambre pour attendre l'heure du dîner, qui avait lieu entre six et sept. Le magnifique panorama que j'avais de ma fenêtre eût seul suffi pour me faire passer agréablement le temps, mais une nouvelle distraction vint s'y joindre : dans une maison voisine chantaient en chœur des femmes et de très-jeunes filles, qu'il était facile de reconnaître à leur voix enfantine ; elles s'accompagnaient d'un tambourin. Cette musique étrange, vive et saccadée, et qui ne ressemblait en rien à ce que j'avais entendu jusqu'à ce jour, n'était pas sans charmes. Quelques petites filles que je voyais folâtrer dans une cour voisine, quand la musique cessait, me fit croire que c'était une école.

Dans une aile du même logis, il y en avait une autre de garçons. De la salle à manger de l'hôtel on se trouvait à vingt-cinq pas de la classe, et comme les croisées étaient ouvertes, je voyais tous ces galopins turcs rangés sur des bancs comme les nôtres dans nos écoles d'enseignement mutuel. Il m'a semblé que le mode était à peu près le même. Je distinguais le maître allant de banc en banc, les élèves répétaient tous ensemble et en chantant la phrase qu'il leur dictait.

Ces enfants sont traités avec beaucoup de douceur. J'ai pu, de cette salle à manger, les observer souvent ; je n'en ai jamais vu frapper un seul. Battre les enfants, ce vieux préjugé de notre civilisation, est peu

usité en Orient. Je ne vois pas qu'ils en valent moins.

Quand je descendis pour dîner, la grande table, presque vide la veille, était, sauf une place qu'on m'avait réservée, entièrement occupée. Nos officiers anglais, après avoir déjeûné toute la matinée, y venaient dîner toute la soirée. Comme ils causaient sans cesse entr'eux et en anglais très-sifflé, et que quelques-uns étaient animés d'une gaîté qui me semblait un peu avinée, je n'essayai pas ce soir de lier connaissance, mais je le fis les jours suivants. Je les trouvai tous excellents compagnons, amis de la France et du Champagne; quelques-uns parlaient français, buvaient modérément et étaient de bonne compagnie. Ce soir je fis bande à part et ne m'entretins qu'avec mes voisins, dont l'un était M. de Guiraud, fils de feu l'académicien, et l'autre M. Hermary, ingénieur civil, venant de Russie où il était resté deux années.

Après le café, qui est toujours excellent à Constantinople, je fus au petit champ des morts, sans oublier ma lanterne de papier que mon garçon de chambre n'avait pas manqué de me rappeler. Je la serrai soigneusement dans ma poche après m'être pendu au cou, à l'aide d'un beau cordon rouge, comme un véritable Osmanli, mon grand damas recourbé qui, dans la circonstance, ne fût-ce que comme épouvantail, n'était pas tout-à-fait inutile.

Ainsi équipé, j'étais installé à la porte d'un café dans la compagnie de quelques Francs, au nombre desquels étaient deux à trois passagers de *l'Alexandre*, quand je les vois se détourner pour cacher un fou rire, et j'aperçois venir le marquis dans le plus étrange accoutrement. Je ne l'avais vu à bord qu'en casquette et en paletot; sans avoir l'air fort distingué, il ressemblait ainsi à tout le monde. Dans ce moment, il était complètement vêtu de noir, habit, pantalon, gilet, bas; il n'avait de blanc que ses gants et sa cravate. Rien d'étrange jusqu'ici. Mais son

habit noir était si étonnamment court et si singulièrement étroit, que non-seulement il n'avait pas pu le boutonner, mais qu'il avait les bras tendus comme un christ en croix. Ajoutez à ceci un chapeau qui, non moins resserré, ne lui couvrait que le sommet de la tête. Jamais plus étrange caricature ne s'était présentée à moi, et il paraît que l'effet était le même sur tout le monde: les Francs se pâmaient de rire, les Grecs clignaient les yeux sardoniquement en se regardant entre eux; quant aux Turcs, ébahis, ils oubliaient presque d'aspirer la fumée de leur narguillet. Le marquis, toujours jovial, ne semblait pas se douter de l'impression qu'il produisait. — Ah! la singulière ville, s'écriait-il, des chiens qui mangent des pierres! des gens qu'on bâtonne et qui ne se retournent pas! des hommes qui portent un chaudron pour bonnet et des voitures dont les cahots vous briseraient les os, fussent-ils de fer galvanisé!

Si le grand champ des morts est le bois de Boulogne de Constantinople, le petit en est le boulevard de Gand. C'est là, comme on l'a vu, où se répètent tous les on-dit politiques, tous les cancans et bruits de ville, sans négliger la chronique scandaleuse, car le scandale ne chôme pas plus ici qu'ailleurs. Cependant, les histoires joyeuses n'étaient pas encore à l'ordre du jour. L'arrivée des auxiliaires d'Asie, auxquels s'étaient joints des bandits de toutes les nations, contribuait peu à la sûreté de la ville, et, vrais ou faux, les récits lugubres recommencèrent de plus belle. Ce soir-là, on parlait de l'assassinat d'un négociant italien qui, conduit au bord de la mer par deux soi-disant bateliers, avait été frappé de quatre coups de couteau et laissé pour mort.

On s'y entretenait aussi d'un homme qui, amoureux d'une juive, avait disparu, et d'une tête qu'on avait trouvée. Enfin, un voyageur allemand avait été assailli et

dépouillé dans un cimetière, mais sans autre mal que beaucoup de coups de bâton qu'on lui avait appliqués sous prétexte qu'il y avait satisfait certain besoin. Cette dernière circonstance était peu romantique, et le grand poète anglais, avec tout son talent, aurait eu du mal pour la faire figurer dans son Don Juan.

Celle qui suivait était plus poétique, Sapho y était pour quelque chose: une femme qu'on disait fort belle avait été poignardée par son mari, parce qu'il l'avait trouvée, disait-on, en conversation criminelle avec son autre femme. Il faut être Turc pour avoir de pareilles idées. On ne disait pas si l'on avait fait enfermer ce fou.

Quant aux arrestations nocturnes, aux vols de bourses, montres, bijoux, ils étaient, ajoutait-on, si communs, qu'on n'y faisait plus attention: c'était un tribut qu'on devait au pays. Cette espèce de consolation était médiocrement satisfaisante, toutefois ces dires étaient loin de m'impressionner comme le premier jour, je commençais à m'acclimater; puis, j'avais sur moi ma sauve-garde, mon ange sauveur. Ce n'était pas mon damas, bien qu'il fût d'excellente trempe et suffisamment affilé, c'était ma lanterne. Je voyais en elle un préservatif certain contre toutes les misères de la veille.

Guidé par cet astre de salut, je me dirigeai donc droit chez moi, posant adroitement mes pieds entre les animaux ronflants, évitant les cailloux roulants, les talus et les ornières, et passant, la tête haute, devant les factionnaires. C'est ainsi que j'arrivai sans le plus petit accident. J'y avais mis du temps, il est vrai, mais c'était surtout là qu'il fallait se souvenir du proverbe : *chi va piano va sano.*

Cependant, ma journée n'était pas finie. Les chiens, qui me devaient un dédommagement, me le donnèrent ce soir-même par l'intermédiaire d'un Anglais, et le plus étrange concert, le concert monstre le mieux fourni en gueules

dont on ait encore parlé et dont probablement on ne parlera jamais, fut brillamment exécuté comme nous allons vous le dire.

Rentré au logis, je trouvai mes Anglais toujours à table. Résistant à l'offre gracieuse qu'ils me firent de prendre part au punch que l'on préparait, je fus me coucher.

Il y avait à peine deux heures que je dormais, quand je fus réveillé par le jappement d'un petit chien qui aboyait à une fenêtre voisine de la mienne. A Constantinople, on voit beaucoup de chiens dans la rue, mais il n'est pas ordinaire d'en entendre dans les maisons, et ce jappement à la fenêtre, à une pareille heure, me parut un peu extraordinaire. Je m'aperçus bientôt que c'était un de nos Anglais qui, après boire, s'égaudissant par cette facétie de chasseur, jappait lui-même à la croisée. Or, il ne le faisait pas pour rien, et le résultat ne se fit pas attendre : sous l'hôtel gisaient d'habitude une douzaine de gros mâtins qui, ainsi qu'on l'a vu, n'en facilitaient pas l'entrée, mais la débarrassaient des ordures et en écartaient les voleurs. Ce n'était que l'avant-garde d'une autre troupe qui stationnait un peu plus loin, car on sait que ces tribus canines ont chacune leur quartier et, dans chaque quartier, leur place. A peine le premier peloton a-t-il entendu ce jappement tombant d'en haut et tout-à-fait insolite, qu'il dresse les oreilles, et le plus éveillé s'empresse de répondre, puis un autre et encore un autre, enfin la troupe entière.

A ce signal, le groupe voisin ne veut pas demeurer en reste : il fait un chorus furieux qui gagne une autre rue et, successivement de quartier en quartier, tout Péra et tout Galata. Jugez ce que pouvaient être ces milliers de chiens s'excitant, se défiant, puis unissant leurs mille voix.

Ce n'était rien encore. Voilà que j'entends un murmure lointain qui s'accroît en grondant, comme dans les forêts le bruissement des feuilles à l'approche de l'orage. Je crois

que c'est l'effet d'un écho ou le souffle du vent, mais à chaque instant le fracas augmente, et bientôt il devient redoutable. Oui, ce sont bien des aboiements. Le bruit est parvenu de l'autre côté du port, et les chiens de Stamboul répondent à ceux de Péra et de Galata.

Je ne voyais dans tout ceci que la facétie d'un marin en goguette qui, pour l'instant; se croyait redevenu mishipman, mais je n'avais pas saisi la chose. L'Anglais n'est pas farceur, et dans ce qui, chez lui, ressemble à une espiéglerie, il y a une intention sérieuse. Telle fut ma réflexion, et alors seulement je soupçonnai que ce n'était pas une plaisanterie qu'on avait voulu faire, mais un effet qu'on avait cherché et un grand effet, et je compris que pour une oreille anglaise, une oreille de gentilhomme *rider*, cela devenait beau et tournait au fantastique : c'était un hallali devant lequel auraient pâli Robin-des-Bois et sa meute infernale. Jamais peut-être, depuis la création, tant de chiens n'avaient aboyé ensemble. Cependant, malgré ce *crescendo* redoublant sans cesse, on n'était pas encore au *tutti*. Le vent aidant, la voix formidable traverse le Bosphore, elle atteint la rive de Scutari, et les chiens d'Asie répondent avec fureur à leurs frères d'Europe.

A ce vacarme diabolique, Turcs, Juifs et chrétiens, croyant qu'une nouvelle révolution vient d'éclater, qu'on retue les janissaires ou que les Russes sont maîtres de la ville, mettent la tête à la fenêtre; les muezzins s'élancant sur leur galerie, poussent leur cri d'alarme : *Stamboul hiangin var,* rêvant un incendie dont ils cherchent en vain la flamme.

Quand tout le monde a reconnu qu'il n'y a ni révolution, ni incendie, ni Russes, et que les chiens seuls font tout ce bruit, on se demande pourquoi ils le font? Les vieux Musulmans, à ce tonnerre d'aboiements inusités, ne doutent

pas qu'il n'y ait trois fois plus de chiens que la veille, et ne pouvant se rendre autrement compte de cette subite multiplication, se demandent si les infidèles n'ont pas été tous, par punition divine, transformés en ces animaux? D'autres, plus raisonnables, pensent simplement qu'on renouvelle le massacre des innocents et qu'on égorge leurs bien-aimés toutous. Quant aux Grecs, superstitieux comme tous les peuples hébétés par l'esclavage, ils sont convaincus que ceci présage la fin du monde, et recommandent leur âme à Dieu. Les Juifs y voient l'annonce de la venue du Messie, et, en signe d'allégresse, se frappent la poitrine en confessant leurs péchés. Les Francs, qui ne craignent rien et ne croient pas grand'chose, s'ennuient de ne pouvoir dormir et donnent les chiens au diable. Un seul personnage, vrai Mephistophélès, était complètement heureux: c'était l'auteur de l'invention qui s'enivrait de délices à sa fenêtre, et remplissait ses oreilles, son cœur, son âme de cette prodigieuse harmonie.

Il ne s'en vantait pas, le digne chasseur, et ses propres compagnons, émerveillés comme les autres, ne comprenaient rien à cette confusion des langues dont on n'avait pas vu d'exemple depuis Babel. Seul et sans le chercher, j'avais, par l'effet du hasard et du voisinage, saisi le secret du miracle. Je l'aurais révélé qu'on ne m'aurait pas cru. Je le gardai donc pour moi, en laissant le champ libre aux conjectures.

Le lendemain, c'était le sujet général des conversations de la capitale. Il est à croire que le récit de ce grand évènement, passant de bouche en bouche, est arrivé aujourd'hui jusqu'aux extrémités de l'Asie où l'on parlera encore longtemps de l'hallali des cent mille chiens de Constantinople.



CHAPITRE L.

Constantinople. — Intérieur des maisons turques. — Caïques. — Promenade autour des murailles. — L'église des poissons. — Sainte-Sophie.

Le lendemain, en me levant, j'allai visiter une des besesteins : ce sont des magasins faits en pierres et qui servent à déposer les marchandises de prix qu'on veut mettre à l'abri des incendies. C'est l'assurance au naturel. Il y a de ces besesteins qui contiennent, surtout en étoffes, des valeurs considérables.

J'entrai ensuite dans un khan ou caravansérail, où les voyageurs peuvent loger et déposer leurs marchandises pour un prix des plus minimes. Mais, dans ces auberges turques, il n'y a que les murs; il faut y porter ses meubles, ses matelas et sa batterie de cuisine. C'est toujours là où descendent les Musulmans; on n'en voit qu'accidentellement dans les hôtelleries tenues à l'européenne, non qu'ils n'en reconnaissent les avantages; mais les Turcs sont très-intéressés, ils regardent comme de l'argent perdu tout ce qu'ils dépensent pour le boire et le manger, et ils n'at-

tachent pas, comme nous, de l'honneur ou du déshonneur a se bien ou mal nourrir. J'en ai rencontré à bord des paquebots occupant des grades élevés dans l'armée ou l'administration et qui, pour dépenser moins, ne se logeaient ni aux premières places, ni aux secòndes, mais aux troisièmes, avec les domestiques et les matelots; ou bien couchaient sur le pont, ne s'asseyaient à aucune table, ne prenaient rien à la cambuse et se contentaient de pain, de concombres et de quelques mets froids qu'ils tiraient d'un panier qui les suivait. Telle était leur existence pendant des traversées de plusieurs jours. Ces mêmes Turcs, qui vivaient comme des mendiants et qui ne dédaignaient pas de s'asseoir à la table de quiconque les y invitait, étaient couverts d'habits magnifiques et portaient des armes d'un grand prix.

Leur logis m'a paru assez d'accord avec leur cuisine. Sauf de rares exceptions, les maisons turques n'ont qu'un étage qui, de même que dans nos manoirs du XV[e] siècle, s'avance en cage et en balcon sur le rez-de-chaussée; de nombreuses fenêtres toutes petites et couvertes de treillage complètent l'illusion et leur donnent tout-à-fait l'apparence d'une volière enjolivée. Cependant, les oiseaux qu'on y met n'y chantent guère; le chant et la danse, en Turquie, sont, lorsqu'on est riche, choses qu'on ne fait pas soi-même. Quand on veut s'égayer et se donner le bal, on loue des Bohémiennes, danseuses de profession. La femme d'un haut fonctionnaire croirait se dégrader en chantant. Quant à son mari, ce serait une monstruosité; c'est tout au plus s'il parle. Il y en a qui pensent compromettre leur dignité en ouvrant les lèvres, c'est par signes qu'ils se font entendre.

Dans la partie de la cage en saillie sur la rue se tient le maître du logis. Là est sa salle d'audience ou son salon, et en même temps son observatoire. D'un côté son œil plonge

Voilà tout. Pas une armoire, pas une glace, pas un tableau : c'est encore ici l'emménagement de l'homme qui campe, qui n'est là qu'en passant.

Il est étrange qu'après quatre cents ans de cité, le Turc ait conservé son instinct nomade. Qu'on le chasse d'Europe, qu'on le renvoie dans les plaines de l'Asie, il y élèvera sa tente, et bientôt on pourra croire qu'il n'en est jamais sorti : il sera redevenu Tartare. Ainsi font quelques-uns de nos animaux domestiques, le chat entr'autres : déserteur du logis, il se réfugie dans un bois et se réveille chat sauvage. Il en est de même de nos pourceaux : à la deuxième génération, ce sont des sangliers.

Le côté du salon où il n'y a pas de divan est garni d'une balustrade qui fait face à la porte et laisse un espace vide qui remplace nos antichambres. Là se tiennent ceux qui ont à parler au maître et les esclaves qui doivent le servir.

Le reste de la maison n'est pas moins simple. Nous avons commencé par le second, nous redescendrons au premier. Lorsqu'on a passé la porte d'entrée, celle qui donne sur la rue, où l'on s'annonce au moyen de l'anneau ou du marteau, car à Constantinople il n'y a pas plus de sonnettes aux portes que de cloches aux minarets, on entre dans un vestibule d'où l'on aperçoit une seconde porte : c'est celle du harem, appartement des femmes placées à l'arrière. Cette entrée ne s'ouvre que pour le maître.

Dans la partie de devant, celle où nous sommes, est l'escalier ordinairement petit, raide, fait en échelle de moulin, qui conduit à l'étage supérieur et au salon de réception, si tant est qu'un Turc reçoive.

Telles [illegible] les deux maisons où je suis entré par la protection [illegible] drogman qui m'a assuré qu'en voir une [illegible] étai[illegible]s. Je ne puis rien dire de l'appartement [illegible] 'ai pu pénétrer, bien qu'il n'y en ait [illegible] un peu plus confortable que le

reste ; cependant, pas plus que dans celui des hommes, on n'y trouve de lits, de tables, de chaises, d'armoires, et les glaces s'y bornent à celles dites de toilette. Allez donc offrir de tels boudoirs à nos dames parisiennes et même à la dernière de nos lorettes, à celle qui n'est ni Géorgienne ni Circassienne, elle demandera pour qui on la prend et si elle est faite pour loger dans un taudis?

Je passerais à ces logis leur disette de meuble et même l'absence de lit, car les divans peuvent y suppléer, si l'on y avait pourvu au moyen de s'y chauffer. Mais là point de poêle, rarement de cheminée ; et leur tendour, leur caldajo, leur chaudron à la braise, foyer d'infection ou moyen d'asphyxie qui sent son tartare d'une lieue, ne sont bon que sous la tente où circule assez d'air pour neutraliser l'acide carbonique. Ce n'est pourtant qu'ainsi qu'on se chauffe à Constantinople quand on s'y chauffe, ce qui n'arrive pas toujours, bien qu'il y gèle assez fort. Or, que peuvent faire, pendant l'hiver, ces pauvres femmes dans des chambres sans feu et où il n'y a pas de lit? Elles ne peuvent pas même y remuer les jambes, puisque la loi leur défend de danser. On me dira qu'en Espagne et en Sicile on ne se chauffe qu'au *brasieros*. Je répondrai : c'est vrai; mais cela prouve que ces peuples ne sont pas encore très-chrétiens et qu'ils ont gardé quelque chose des Maures et des Sarrasins. Je n'ose pas en dire autant de l'Italie qui, elle aussi, n'en est pas encore aux cheminées ; cependant le jour de sa conversion approche, et déjà je pourrais citer des Italiens et des Romains même qui se chauffent.

Après la visite des maisons, je m'embarquai dans un caïque conduit par deux vigoureux caïdjis à la tête rasée et sans autre poil que leurs longues moustaches. C'étaient le père et le fils, propriétaires de l'embarcation toute couverte d'arabesques délicatement sculptées.

Il est à propos de dire ici quelques mots du caïque,

embarcation fort commode quand on y est et lorsqu'il ne fait ni vent, ni pluie, ni soleil, mais qui est bien la plus dangereuse des barques pour y entrer et pour en sortir. Elle est si légère, si volage, comme disent nos matelots, que le moindre mouvement suffit pour la faire chavirer; aussi ne s'y assied-on pas: on s'y couche, non sur un siége d'un demi-pied de haut, comme à Venise, mais tout bravement par terre, en se servant pour oreiller du banc ou du petit faux-pont. Les caïdjis soigneux placent au fond un tapis ou un matelas assez grand pour s'y mettre deux, si vous n'êtes gros ni l'un ni l'autre.

Le caïque a quelque chose de la gondole; il est plus étroit et plus long: on le prendrait pour le type originel de nos baleinières. Tout y est calculé pour la marche à la rame, car il ne porte pas de mâts. Il en portait autrefois, mais l'Arnaute, qui manie bien la rame, oriente mal une voile, et les accidents étaient si fréquents que, dérogeant à l'usage et nonobstant le *tout est écrit*, la police est intervenue et a prohibé la voile des caïques.

Aujourd'hui, on les manœuvre seulement à la rame. Chaque rameur tient deux rames et les fait agir avec une dextérité et une persévérance étonnantes. J'en ai vu ramer ainsi six à huit heures, sans s'arrêter ni ralentir leur marche. Les rames des caïques sont faites comme les nôtres, à l'exception d'une boule en forme d'œuf qui se trouve à la partie rapprochée de la main pour servir de contre-poids.

Les matelots des caïques sont presque tous Albanais. On les nomme Arnautes ou Vaillants. C'est aussi cette race qui fournit principalement au recrutement de l'armée. Différents des Turcs de Constantinople, qui généralement sont gros, lourds, d'une taille médiocre, ces caïdjis sont grands, maigres, musculeux, et c'est probablement d'eux et des coulis qu'on a dit: *fort comme un Turc.*

A l'aide de mon drogman, je ne manquai guère de causer

avec eux, ce qui n'est pas toujours facile, car ce sont les moins bavards des hommes, mais je les faisais parler en mettant la conversation sur leur querelle avec la Russie : tous voulaient la guerre ; et sur l'objection qu'il me semblait étrange qu'avec ces intentions belliqueuses ils restassent à ramer dans le port, ils répondaient qu'au premier appel du Sultan ils partiraient. Ils se fourvoyaient étrangement quand ils disaient qu'un seul Turc, avec sa rame, assommerait dix Russes.

Nous dépassons la Corne-d'Or. Près de nous sont des bâtiments à vapeur. Les soldats, empilés sur le pont, n'en laissent pas voir même une planche. Constantinople n'est plus qu'un camp ou qu'un arsenal. Des officiers turcs avec qui mon drogman, qui connaît tout le monde, échange quelques paroles, lui disent que les Russes sont entrés en Valachie. Nous laissons derrière nous la mosquée du sultan Ahmed et ses six minarets, et Sainte-Sophie qui n'en a que quatre. Nous doublons le vieux sérail. San-Stephano est devant nous, et sans aller jusque là, nous débarquons à une des câles marchandes du vieux Stamboul. Nous nous faisons jour, non sans peine, à travers une flottille de bateaux pêcheurs ou caboteurs chargés d'approvisionnements.

Nous visitons le château des Sept Tours que les Grecs nommaient Heptapargon, et les Turcs Yedi-Koula-Hissari. Il est l'ouvrage de plusieurs empereurs qui y ont successivement ajouté quelque chose ; mais Zenon qui l'a commencé et les Commènes qui l'ont fini, doivent en être considérés comme les vrais auteurs. Au surplus, leur gloire s'en est peu accrue. Comme architecture, cela vaut la Tour de Londres : c'est plus lourd que beau. Son dernier restaurateur fut Mahomet II. Alors, c'était encore un moyen de défense ; aujourd'hui, ce n'est plus qu'un épouvantail à l'usage des poètes, des peintres et des rêveurs, chercheurs d'émotions. En ceci, ils y seront servi à souhait : de cha-

cune des pierres de ce monstrueux édifice, on croirait voir surgir une tête coupée.

C'est en vain qu'on cherche ici les portes d'or ; il n'en est plus question. Pour gagner la campagne ou l'extérieur des murs, nous sortons par celle qui est nommée, je crois, Yeni-Kapoussi. Je dis *je crois*, parce qu'il n'y a rien qu'on sache moins que les noms à Constantinople, et surtout ceux des portes dont on compte, petites et grandes, vingt-huit. Il n'y a peut-être pas cent personnes dans la ville qui pourraient vous les nommer toutes. Le feraient-elles, vous n'en sauriez pas davantage, parce que les uns leur donnent les noms grecs, les autres les noms turcs, enfin les derniers les noms francs ou modernes.

Cependant il est une de ces portes qui est bien connue : c'est celle de Saint-Roman, aujourd'hui Top-Kapussi, où fut tué, en combattant, le dernier des empereurs grecs, Constantin Paléologue, dit *Dracosès*.

En sortant de la porte qui touche aux Sept Tours, nous rencontrons une grande troupe d'Albanais enchaînés que conduisaient des soldats de police : c'étaient des hommes beaux et forts. Etaient-ce des prisonniers de guerre, des déserteurs ou des voleurs? C'est ce que je n'ai pu savoir.

Nous voyons, en passant, l'hôpital des Arméniens. Nous suivons l'enceinte extérieure des murs de Bysance, ou ses anciennes fortifications. Partout où elles sont encore debout, elles menacent ruine, et ne doivent leur reste d'existence qu'à l'appui des lierres gigantesques qui les relient et les soutiennent. Les fossés, devenus de riches vergers, sont remplis de vignes, de figuiers, de mûriers.

Nous arrivons à l'église grecque dite *des poissons*, pèlerinage renommé et très-fréquenté des dévots. Dans la cour qui précède le temple, est une sorte de bureau où siége un prêtre qui reçoit les offrandes et distribue de l'eau à

ceux qui viennent en chercher. En dehors sont des marchands qui débitent des vases pour la contenir.

Après avoir visité l'église supérieure ornée de beaux lustres et de beaucoup d'images d'or et d'argent, et payé les deux cierges qu'on avait allumés en mon honneur, nous allons à l'église souterraine où est une piscine alimentée par une source abondante : c'est celle d'où sort l'eau qu'on distribue à la porte. Cependant, après avoir acquitté le droit de l'église, on peut aller la prendre soi-même à la piscine qui est vaste et profonde : une coupe est posée à cet effet sur la balustrade. Nous en fîmes immédiatement usage. Cette eau limpide est aussi froide que la glace. On y voit nager des poissons rouges. On dit qu'un saint personnage, dont je n'ai pu retenir le nom grec prononcé en turc, se trouvait dans ce lieu, mangeant un poisson grillé, quand on vint lui annoncer que les Musulmans étaient maîtres de Constantinople. Ne pouvant le croire, il dit : — Si cela est vrai, que ce poisson retourne à l'eau. — Il y retourna immédiatement ; et tous ces poissons rouges descendent de celui-ci.

Pendant que j'examinais les poissons, un prêtre grec, vieillard à barbe blanche, monta à l'autel et se mit à chanter. Je me retournai et, m'agenouillant, je fis ma prière, afin qu'il vît que j'étais chrétien comme lui. Il en parut satisfait et me donna sa bénédiction. Elle était pour moi seul, car il n'y avait personne autre : mon drogman, qu'à son faible pour les Turcs et son mépris pour les Grecs et les Juifs, je soupçonnai d'être un peu musulman, s'en était allé.

En sortant de l'église, nous nous trouvâmes dans un cimetière arménien. Des femmes, avec leurs enfants, étaient assises sur des tombes ; elles y mangeaient, buvaient et folâtraient. Il y avait aussi quelques Turques, peut-être d'origine grecque, et qui venaient visiter leurs parents.

Les tombes arméniennes sont des pierres plates comme celles de nos cimetières, seulement elles sont plus petites et conséquemment ne couvrent pas entièrement le mort. Sur la pierre sont burinés ou sculptés, à côté du nom et de l'âge du défunt, les instruments de son état. C'est ainsi que je reconnus un cordonnier par les dessins d'un tranchet, d'une alène, d'une forme de soulier; un boulanger par une pelle et un pain.

A peine hors du cimetière, on retrouve la solitude, car tels sont les alentours de Constantinople, et dans le parcours de deux kilomètres, un Turc à cheval suivi d'un saïs furent tous les êtres vivants que j'aperçus. Seulement, à l'approche des portes, je voyais entrer et sortir quelques individus. Là, contre l'ordinaire de l'abord des grandes villes, on ne trouve ni jardin public, ni café, ni cabaret, enfin aucun lieu de divertissement: le Turc n'aime pas avoir l'air de s'amuser et le Grec ne l'ose pas. Aussi, pour l'homme qui a du temps à dépenser ou une récréation à prendre, Constantinople ne vaut pas la dernière bourgade de France, d'Allemagne ou d'Italie. Sans doute on y peut vivre à bon marché, mais les yeux et l'estomac une fois satisfaits, on n'y a plus rien à faire. Pour y passer le temps sans mourir d'ennui, il faut être peintre, marchand, diplomate ou pacha.

J'avais voulu entreprendre à pied ce tour des murailles, mais, quoique je ne fusse pas encore à moitié, brûlé par le soleil sur un chemin où l'on ne trouve ni un arbre ni un pouce d'ombre, je tombais de lassitude. Passant devant une des portes, j'envoyai donc mon drogman chercher deux chevaux qui parurent bientôt, et j'achevai ainsi ma promenade, gravement, au pas, comme un vrai Turc. Ces chevaux, d'une allure agréable, ne paraissent pas aimer le trot; si on parvient à le leur faire prendre, on en a bientôt assez. Le pas ou le galop, telle est leur marche habituelle.

Le Turc ne va qu'au pas, et pendant mon séjour à Constantinople, je n'en ai jamais rencontré galoppant; l'état des chemins et l'habitude de se faire suivre par un saïs ou valet de pied ne le leur permettraient guère. D'ailleurs, à quoi bon? Dans la vie ordinaire, un Turc n'est jamais pressé: on ne voit donc courir que les *coulis* et les porteurs de morts. Encore cette course est-elle plus factice que réelle: ils trottent sous eux, ce qui semble activer leur mouvement, mais ils ne vont pas plus vite que s'ils allaient au pas. En résultat, chevaux, ânes, buffles, chameaux, hommes, femmes, enfants, personne ici ne se hâte. Aussi, ce qui étonne le plus un Turc quand il se trouve pour la première fois dans une de nos cités françaises, c'est le mouvement accéléré de tous ceux qu'il rencontre: il croit que le feu est à la ville, ou que tous les habitants sont fous.

Les vieilles murailles de Constantinople présentent partout à peu près le même aspect: des créneaux plus ou moins entamés et, de distance en distance, une tour dont on voit des morceaux tombés ou prêts à tomber. Autour de ces débris qui jonchent les fossés et sur ces débris mêmes, des plantes vigoureuses ou des arbres fruitiers croissent et étalent leur riche végétation.

De l'autre côté de la route, les terrains que les cimetières n'ont pas envahis sont aussi en jardins.

Dans les cimetières, il y a toujours de beaux arbres, notamment des cyprès; ils sont tous vieux; nulle part je n'en ai vu de jeunes. Quand un arbre meurt, on ne le remplace pas. Le Turc ne plante même plus; il ne crée rien et ne répare pas: c'est évidemment une nation qui s'en va.

On compte deux cents tours faisant partie des murailles, depuis la pointe du vieux sérail jusqu'au Phanar-el-Eyroub. Dans cet espace, qui conduit du château des Sept Tours aux collines d'Eyroub, on suit une voie qui, à sa cons-

truction, m'a paru la voie romaine. Elle n'en est pas plus belle. Ce pays est décidément celui des détestables chemins, et parmi les dangers qu'on y court, le plus grand, après la dent des chiens, est celui de se rompre le col. Au total, ce tour des murs a quelque chose de curieux par le contraste de la solitude complète où l'on s'y trouve, avec l'animation de la grande cité que l'on touche. Je ne connais que Constantinople et Rome qui offrent cette particularité.

Revenus en ville, nous rencontrons un vieux Turc qui gesticulait beaucoup en parlant à une jeune fille également turque, qui était venue prendre de l'eau à la fontaine. Johanni me dit qu'il était ivre et qu'il lui proposait de l'épouser. La jeune fille se moquait de lui. En rentrant chez elle, comme elle s'était aperçue que nous la regardions, elle écarta son voile en riant aux éclats et nous montra une des plus charmantes figures enfantines qu'on puisse voir. Elle n'avait que treize à quatorze ans et était un peu trop grasse pour son âge. L'obésité chez la femme étant la beauté pour un Turc, les parents, pour bien marier leurs filles, les engraissent, comme on le fait chez nous des poulardes : on les contraint de manger chaque jour un certain nombre de boulettes de riz.

Nous voici dans la partie de Stamboul habitée par les Turcs riches et la haute aristocratie. On ne s'en douterait guère à voir ces rues étroites et silencieuses, et ces maisons de bois de chétive apparence, hermétiquement fermées et qu'on croirait désertes. Là, ces grands personnages, s'ils ne sont pas membres du gouvernement, passent leur vie enfermés avec leurs femmes et leurs esclaves, ne sortant que pour aller à la mosquée, ou au café pour y fumer sans rien dire.

Ensuite, nous visitons une mosquée précédée d'une fort belle place qui porte le même nom, mais que je n'ai su écrire en raison de la prononciation turco-italienne de

mon drogman. Il y a, dit-on, trois cent quarante-six mosquées à Constantinople. Il en est ici comme des portes : personne ne peut dire le nom de toutes. Elles diffèrent peu les unes des autres; aussi c'est moins aux monuments que je m'arrêtais qu'aux incidents qui y survenaient. Ici, il y avait grand nombre de Turcs prosternés et en prière. D'autres dormaient sous le péristyle. J'en vis même deux qui y avaient apporté leur matelas et y ronflaient de bon cœur. Si le Turc fait l'amour en secret, c'est à peu près la seule chose : il dort, mange, boit et fume en public. Il est vrai qu'il considère tout ceci comme une occupation et non comme un plaisir. Nos dévots dormeurs embarrassaient si bien l'entrée, que je fus obligé d'enjamber pardessus pour arriver jusqu'aux nattes. Malgré l'affluence, nul ne paraissait faire attention à moi. Néanmoins, la paresse d'ôter mes souliers et les signes de Johanni qui me rappelait, m'empêchèrent d'aller plus loin.

D'ailleurs, c'était l'heure d'un rendez-vous que nous avions avec quelques voyageurs pour visiter Sainte-Sophie. Ils en avaient obtenu la permission, et il était convenu que je me joindrais à eux en payant ma part du droit ou firman qui coûte assez cher. Nous nous rendons donc au lieu indiqué ; la société était nombreuse et se composait d'Allemands ou Hongrois que je pris pour des réfugiés, et d'officiers anglais parmi lesquels je reconnus quelques-uns de ceux que j'avais vus à l'hôtel. Bien que je commençasse à être blasé sur les mosquées, je fus frappé du grandiose et de la majesté de Sainte-Sophie : c'est, après Saint-Pierre, le monument qui m'a fait le plus d'impression. La distribution intérieure et l'ornementation très-simple, car on a badigeonné les mosaïques et détruit toutes les figures en relief, ne diffèrent en rien des autres mosquées. La Sainte-Sophie actuelle n'est pas celle qui fut élevée par Constantin, elle a été bâtie sur ses cendres.

L'antiquité y a, comme dans les églises de Rome, apporté son tribut: l'on assure qu'une partie de ses colonnes et pilastres viennent du temple de la Diane d'Ephèse et de celui du Soleil, à Palmire. Là encore ces grandes cordes qui descendent de la voûte jusqu'à quatre à cinq mètres du sol et auxquelles sont suspendues des lampes, coupent assez désagréablement la perspective; mais il faut s'y habituer, car on les retrouve avec leur houppe et leur œuf d'autruche dans tous les monuments orientaux.

On choisit, pour introduire les chrétiens, l'heure qui n'est pas celle de la prière, et comme le temple est vide, on peut le parcourir à l'aise. A l'entrée sont des individus qui, moyennant une légère rétribution, vous louent des pantoufles et gardent vos chaussures qu'ils vous remettent en sortant.

Mes compagnons se montraient bruyants et peu respectueux. Cela était sans inconvénient, puisque nous n'avions avec nous que nos drogmans et deux gardiens; toutefois, ces façons ne me plaisaient guère. Le firman autorisait la visite de deux à trois autres mosquées, mais je les avais vues, et, après avoir payé ma cote-part et remercié la société, je la quittai pour continuer mes investigations solitaires. La visite des monuments en nombreuse compagnie m'est souverainement désagréable; un ami, deux ou trois tout au plus, voilà ce qu'il me faut. S'il y en a plus, je vois mal, je ne saisis rien, ou si je juge, c'est par les impressions des autres. Or, ce n'est pas pour cela qu'on voyage.



CHAPITRE LI.

—

Constantinople. — Scutari. — Les derviches hurleurs.

—

Non loin de Sainte-Sophie est une autre citerne dont mon guide traduisait le nom turc par celui de *palazzo di sotto*, palais de dessous. Il me dit qu'on pouvait s'y promener en bateau et que le gardien nous y conduirait, si nous lui offrions un bon bachis, parce que c'était défendu. Je ne sais si c'était cette défense qui me tentait, mais je me faisais un vrai plaisir de cette navigation au frais sous ces voûtes antiques qui, dit-on, s'étendent fort loin. Le gardien résista à l'éloquence de Johanni et même à la vue d'une pièce de cinq francs ou de vingt-cinq piastres turques, ce qui est une grosse somme à Constantinople. Johanni prétendait qu'il avait été plus accommodant avec un autre voyageur qui, pourtant, ne lui avait donné que la moitié; aussi expliquait-il son refus par le souvenir de quelque *bastonata* que lui avait administrée la police pour contravention à la défense. Alors je me consolai, car j'aurais été désolé que ce brave homme fût bâtonné par

ma faute. La décision de la police était d'ailleurs parfaitement rationnelle et n'avait eu lieu qu'à la suite de nombreux accidents.

Nous nous dirigions vers le port et nous traversions une des rues silencieuses où, comme je l'ai dit, sont les habitations des Osmanlis riches ou membres du gouvernement, lorsque je vis trois dames turques interpellant mon drogman qui marchait devant moi. Comme le passage était étroit, je crus que ces femmes se formalisaient de ce qu'il leur barrait la route en tenant horizontalement mon sabre qu'il portait en ce moment; mais ce n'était pas cela, car, bien qu'il se fût effacé contre le mur, ces femmes ne passaient pas davantage et continuaient à parler en me regardant. Johanni leur répondait en langue turque, et je pensais alors que, me reconnaissant pour un giaour, elles voulaient que je rétrogradasse afin de pouvoir rentrer chez elles, et elles indiquaient une maison devant laquelle je m'étais arrêté en attendant la fin du colloque. Comme il continuait et que mon homme ne m'en expliquait pas le motif, je lui demande ce que disaient ces femmes? — Elles disent que vous êtes médecin. — Eh bien! que leur avez-vous répondu? — Que je n'en savais rien. — Dites-leur que je ne suis pas médecin et avançons. — Il le leur dit. Probablement qu'elles n'eurent pas foi à ses paroles, car, s'adressant à moi, je compris qu'elles m'invitaient à entrer dans la maison à la porte de laquelle je me trouvais. Je répliquai à ces dames, dont l'une était âgée et les deux autres jeunes, autant que la mousseline de leur voile me permettait d'en juger, que je regrettais de ne pouvoir leur être utile, mais que, n'entendant rien à la médecine, je n'en voyais pas le moyen. J'ordonnai à Johanni de leur traduire ces paroles, ce qu'il fit. Elles n'en tinrent pas plus compte que des premières, et quand je voulus avancer elles me barrèrent le passage.

Me voilà donc au moment de renouveler la scène du médecin malgré lui. Ne voulant pas forcer cette barricade, je songeais à rebrousser chemin quand la porte s'ouvrit, et un Turc de bonne mine parut. Ces femmes, qui étaient ou les siennes, ou sa mère et ses sœurs, lui expliquèrent de quoi il s'agissait avec une volubilité incroyable et contrastant parfaitement avec leur démarche nonchalante et engourdie. Comme elles parlaient toutes les trois à la fois et que Johanni de son côté crut devoir faire chorus, je doutai que le nouvel interlocuteur pût être bien nettement renseigné; je dis donc au drogman de se taire, de m'écouter et de traduire mot à mot ce que j'avais dit à ces dames et que je lui répétai.

Je me croyais enfin libre de passer. Eh bien! non. Il paraît que les Turcs sont terriblement entêtés à l'endroit des médecins: celui-ci se mit du parti de ses femmes et, ouvrant la porte toute grande, il m'invita poliment et presque en suppliant à vouloir bien entrer. Ma foi, j'allais céder au désir si ardent de ces bonnes gens et passer le seuil, non dans l'intention de les médicamenter, mais dans l'espoir de leur prouver que je n'y mettais ni défiance ni mauvaise volonté, mais une réflexion m'arrêta: l'insistance de ces femmes et la présence du mari qui paraissait très-bien portant semblaient annoncer qu'il s'agissait, non d'un malade, mais d'une malade. Or, la maladie pouvait être ce que les Anglais nomment une position intéressante, et dans ce cas la mienne eût été fort ridicule. Je fis donc un pas rétrograde en leur disant, par l'intermédiaire de Johanni, que toutes leurs prières ne me rendraient pas médecin, mais que j'allais leur en procurer un. Je me souvins en effet du père de Salvator, dont celui-ci m'avait donné l'adresse en m'engageant à aller le voir et à qui il avait annoncé ma visite. Je pris mon crayon et, sur une page de mon agenda, j'écrivis un mot d'excuse au docteur

de n'avoir pas encore été le visiter, et le priai de vouloir bien se rendre ou envoyer immédiatement un de ses confrères chez la personne qui lui remettrait ce billet. Mon drogman le traduisit à haute voix et je le donnai au Turc qui m'en remercia, ainsi que sa famille. En a-t-elle fait usage, ou s'est-elle bornée à l'appliquer sur l'estomac du malade comme un talisman? C'est ce que je ne saurais dire, car je n'ai pas revu le docteur auquel il était adressé. Quoi qu'il en soit, j'avais atteint mon but, et je pus continuer ma route sans avoir mécontenté personne.

Je m'empressai de gagner la cale où nous devions reprendre le caïque et mes deux arnautes pour aller à Scutari. Nous les trouvâmes à leur poste et nous partîmes immédiatement. Ce n'était pas l'avis de Johanni, marin prudent. Peut-être avait-il raison, car il ventait grand frais, et nous fûmes bientôt mouillés jusqu'aux os. Maintes fois, en voyant de grosses lames se ruer sur notre frêle embarcation, je croyais qu'elles allaient la remplir; mais ces bateliers turcs ont une adresse merveilleuse pour les éviter. Au surplus, avec ces gens-là et leur croyance au fatalisme qui les laisse calmes et froids devant le danger, on est toujours rassuré, et l'on serait noyé avant de trouver l'instant d'avoir peur, car remarquez que la peur est contagieuse et qu'il suffit d'un poltron pour en faire dix.

Je remarquai dans cette petite traversée la confiance des goëlands et autres oiseaux de mer qui, nageant ou volant, venaient passer à portée de nos rames. Le Turc respecte les animaux; il n'en tue jamais qu'à son corps défendant ou quand la faim l'y oblige, et le plus souvent il préfère se nourrir de légumes. Jamais il ne souffre qu'un enfant les maltraite. Sous ce rapport, il vaut mieux que nous.

Quand on arrive à Scutari on s'aperçoit, à un redoublement d'intolérance, qu'on est chez les Turcs d'Asie. Là, il me fut impossible de pénétrer dans les mosquées,

sauf une seule, celle des derviches. Quant aux autres, mon drogman m'avertit qu'il n'était pas prudent de les considérer de trop près et j'en eus la preuve : ayant voulu examiner un tombeau qui fait partie d'une maison turque peu éloignée du port, un soldat albanais me signifia, par un geste impératif, de m'éloigner, et comme je ne me pressais pas, il fit un mouvement comme s'il allait marcher vers moi. Je n'en allais pas plus vite, parce que je sais que les hommes sont comme les chiens qui courent toujours après ceux qui se sauvent; mais le geste de ce malotru, auquel je ne pouvais répondre sans m'attirer quelque avanie, me fut souverainement désagréable, et pourtant ce ne fut que le prélude d'une scène qui, dans une autre promenade à Scutari, manqua de finir d'une manière bien autrement fâcheuse.

Après avoir visité le port et les rues adjacentes qui m'ont paru moins sales que celles de Constantinople, nous fûmes au champ des morts. Il est plus grand que la ville elle-même et a, dit-on, deux lieues de tour. On nous prévint de ne pas trop nous écarter de la voie fréquentée. Scutari, assez sûr ordinairement, était en ce moment rempli de ces auxiliaires venus d'Asie, de ces bachi-bozouck, soldats d'occasion, non plus disciplinés à l'européenne, mais aussi sauvages, aussi stupidement fanatiques et ennemis des chrétiens que l'étaient les enfants d'Omar.

Ainsi prévenus, nous suivîmes prudemment la route tracée et nous joignîmes bientôt une troupe d'hommes que je croyais d'abord de l'espèce de ceux qu'on nous avait conseillé d'éviter, mais mon conducteur me dit que nous n'avions rien à craindre, que c'étaient des *contadini*, paysans des montagnes environnantes. Ces Turcs montagnards sont vraiment une belle race d'hommes. La réforme ne les a pas atteints; ils ont conservé, dans toute sa pureté, l'ancien costume turc et probablement le même que

portaient les compagnons de Mahomet : ils ont un gros turban vert ou rouge, une longue barbe, une veste ample en drap blanc, avec des ornements en arabesque de drap bleu mêlé d'un peu de rouge et de jaune ; un large pantalon de drap également blanc ou de toile de coton ; sur une épaule, un manteau court de laine brune, noire ou blanche ; et à leur ceinture, un long poignard servant à la fois d'arme défensive et de couteau à peler les concombres, dont les Turcs, comme les Russes, d'accord sur ce point, font une grande consommation.

Arrivés au centre du cimetière qu'on nous avait dit peuplé de bandits, je fus très-étonné de me trouver dans un espace entouré de beaux arbres, espèce de rond-point qu'on aurait pu prendre pour une place aux fiacres ; il y avait bon nombre de ces voitures et chariots dorés, attelés de chevaux ou de bœufs et dont j'ai déjà parlé. Les unes étaient à louer, car on nous en offrit, ainsi que des chevaux de selle ; les autres étaient remplies de femmes et d'enfants turcs arrivants ou partants. Evidemment il y avait là quelque fête. De distance en distance, nous apercevions, sous les arbres, de ces groupes de famille qui riaient, mangeaient, buvaient, chantaient même, malgré le précepte turc et au grand scandale de mon guide qui, toutefois, me faisait remarquer que les enfants seuls se permettaient une telle inconvenance. Quant à moi, je trouvais dans tout ceci une agréable rencontre, d'autant plus que je ne m'y attendais pas.

Nous prenons notre part de la réjouissance en nous régalant de fruits dont il y avait ample provision sous les arbres où étaient installés, comme dans nos foires, de petits marchands de comestibles. Ajoutez-y des débitants de glaces et de sorbets, choses qu'en France nous n'avons pas eu l'esprit de rendre populaires, amoureux que nous sommes du classique coco, de cette eau tiède où trempe

une rouelle de citron moisi. Remarquez bien qu'une glace turque ne coûte guère plus cher que notre verre de tisane, et beaucoup moins que la chope de bière.

Il y avait donc ici de quoi se satisfaire, et même à fort bon marché. Mais nous autres Francs, voyageurs assez résignés contre la disette et acceptant gaîment une privation, nous ne savons pas jouir de l'abondance; c'est toujours où il y a beaucoup de choses que nous voulons précisément ce qu'il n'y a pas. Aussi trouvâmes-nous une société de gentlemen courant désespérément de tente en tente pour avoir du grog, du porter ou, à défaut, un verre de rhum ou de spiritueux quelconque; mais ces honnêtes boutiquiers champêtres, tous Osmanlis de la vieille race, ne savaient pas même ce qu'ils voulaient dire, et nos gentlemen mécontents se soulageaient de leur désir impuissant par des *goddem* que ces bons Turcs prenaient pour des *la Allah, il Allah* anglais.

Si nos buveurs avaient bien cherché leur alcool, ils en auraient trouvé, car j'en trouvai, moi qui n'en cherchais pas. Après avoir mangé mes pastèques qui, dans cette saison, ne sont guère ici plus grosses que les deux poings, et pris deux sorbets, je fis comme les Anglais: je me plaignis de la chaleur et de n'avoir à boire que des boissons sucrées et débilitantes qui rafraîchissent un instant, mais qui, en augmentant la transpiration, font bientôt redoubler la soif. Mon drogman me dit mystérieusement qu'on pouvait se procurer du Mastic ou eau-de-vie de Chio. Alors il s'adressa à un de ces marchands qui, sur un certain signe, nous fit entrer dans une arrière-boutique où, d'un flacon soigneusement caché, car ceci est une transgression à la loi, il nous présenta à chacun un petit verre de cette liqueur, détestable selon moi, mais qui, mélangée avec beaucoup d'eau, est très-propre à désaltérer. On voit que mon guide connaissait les bons endroits.

Cependant, il était l'heure de nous rendre au but de notre voyage ou au couvent des derviches hurleurs. Ce jour-là il y avait une cérémonie extraordinaire et qui n'a lieu qu'une fois par an. C'est assez : ce spectacle mérite d'être vu une fois, mais non pas deux ; on en jugera par ce que je vais dire.

Le teké ou chapelle où l'on nous conduisit est de médiocre apparence. Il y avait à la porte un amas de gens de mauvaise mine, étrangers à la localité et conséquemment à mon guide qui, à Scutari comme à Constantinople, distinguait fort bien les nouveaux arrivés des anciens habitants. Il me fit signe d'attendre que ces individus fussent entrés. Je lui demandai pourquoi. Il me dit que leur voisinage n'était pas sûr, en raison de certains parasites nomades dont ils étaient souvent accompagnés. Nous allâmes donc faire un tour. Quand nous revînmes, le groupe suspect n'y était plus et nous pénétrâmes dans la cour.

Ce qui me frappa d'abord fut un derviche d'une trentaine d'années, ayant de beaux traits, mais à l'air si pâle, si souffrant, si exténué, qu'on l'aurait cru, quand il était immobile, prêt à tomber en syncope. Lorsqu'il marchait, c'était autre chose : il n'y avait rien en lui de l'indolence turque, il s'agitait avec une vivacité fébrile. C'était sans doute le maître des cérémonies, car il allait, venait, plaçant les Turcs qui entraient en les faisant accroupir les uns à côté des autres, de façon qu'ils ne prissent trop de place, mettant derrière les grands et les gros, [illegible] moindres devant.

[illegible] avoir fait la police intérieure, il passait à l'exté[illegible] Le vestibule couvert qui précédait la chapelle, [illegible]brait facilement ; il veillait à ce [illegible] dégagé. Ce que j'admirais, c'est [illegible] sans cris, sans bourrades.

Ils étaient inutiles : chacun obéissait en silence et restait où on l'avait mis. Seulement quelques enfants de six à huit ans, garçons ou filles, montraient un peu de turbulence; ils entraient, sortaient, bavardaient, mais personne n'y faisait attention, et le derviche maître des cérémonies ne semblait pas même les voir.

Il n'en était pas ainsi de ces enfants à mon égard : chaque fois qu'ils passaient devant moi, ils me regardaient fixement et finissaient toujours par me faire la grimace en tirant la langue.

Il est facile de comprendre que dès l'âge le plus tendre, on inspire aux enfants musulmans une grande aversion pour les chrétiens; ils les détestent de tout leur cœur. Mais comme ils ne sont pas naturellement méchants, on parvient bientôt, avec quelques caresses ou un petit présent, à les faire revenir de cette prévention; et quand j'en ai rencontré en voyage, ils ont fini presque tous par me montrer de l'amitié, quand ils voyaient leurs parents me témoigner des égards.

Au bas de l'escalier et en face de la porte du vestibule, était un gros garçon de dix-huit à vingt ans, chargé de la police des bottes et des souliers que les arrivants confiaient à sa garde. J'avais conservé les miens, parce que j'attendais, pour les ôter, qu'on me fît entrer dans l'enceinte. Comme on ne se pressait pas, je montai sur un banc placé à gauche de la porte, et de là je voyais toute la salle qui était carrée, peu élevée et pouvant contenir de quatre à cinq cents personnes bien serrées : c'est à peu près ce qu'il y avait en ce moment. La balustrade était placée comme celle de Smyrne, mais il y avait en outre une tribune supérieure. Contre le mur étaient rangés, à hauteur d'homme, des instruments qui me préoccupaient beaucoup : c'étaient des boules de fer ou d'airain, de la grosseur d'une forte grenade, autour desquelles pendaient

des chaînettes longues de cinq à six pouces, également de métal. Ces boules avaient un manche de fer de douze à quinze pouces de long, d'un demi-pouce de diamètre et finissant par une pointe acérée. Une vingtaine de ces outils étaient suspendus à la muraille, et à quelques pas en avant était un trône destiné au grand derviche.

J'étais toujours à la porte, quand je vis entrer cinq à six Anglais, les mêmes que j'avais vus cherchant du grog, suivis d'autant d'Anglaises jeunes et belles. Le derviche maître des cérémonies, qui sans doute avait été prévenu de cette visite, les introduisit aussitôt dans une tribune à droite de la porte, après en avoir préalablement fait sortir quelques Turcs qui s'y étaient introduits sans sa permission et qui s'éloignèrent sans murmurer. Les dames placées, le prêtre vint à moi et me fit mettre à côté d'elles comme le premier venu, puis les Anglais suivirent. Il ne me donna pas même le temps d'ôter mes souliers et je les conservai, comme le firent d'ailleurs les dames et leurs cavaliers. Je m'expliquai bientôt cette tolérance : la tribune était sans nattes.

Ainsi placé au rez-de-chaussée et à deux pas du chef, nous pouvions suivre de près toutes les phases de cette étrange cérémonie. Plusieurs derviches étaient entrés, et ils avaient introduit avec eux un certain nombre d'enfants et de jeunes gens. C'était la seconde partie du chœur ; la première avait déjà pris place à droite de la porte. Tous ces musiciens étaient accroupis, les jambes croisées, en face du chef placé sur une sorte de trône. Ils étaient sur trois rangs, les hommes derrière, les jeunes gens devant les hommes et les enfants devant les jeunes gens, les plus petits étant toujours les plus rapprochés du trône, mais non assez pour qu'un certain espace ne restât libre.

Tout le monde ainsi disposé, on apporta un grand nombre de cymbales de cuivre, de tambours de basques

et d'autres tambours en forme de timbales et de tailles diverses : quelques-uns n'étaient pas plus gros que la moitié d'un melon. A ces petits tambours était jointe une baguette ; sur les plus grands, on frappait avec le poing.

On commença par des prières que nous écoutâmes silencieusement. La prière finie, un des derviches fut s'assurer si chaque musicien avait son tambour en état; il en essaya plusieurs. Ne les trouvant pas suffisamment tendus, il fit apporter un réchaud et on les exposa à la chaleur. Cela fait, il prit un des instruments et donna le signal. Alors les musiciens, baissant la tête, donnèrent un coup de poing ou de baguette sur leur tambour, puis, rejetant la tête en arrière, frappèrent un second coup. Quand ils ne frappaient pas ensemble ou ne remuaient pas la tête en mesure, le chef d'orchestre les y rappelait en prononçant davantage son mouvement et en séparant plus distinctement chacun de ses coups, comme ceux du balancier d'une pendule.

Peu à peu il pressa la mesure; les coups devenaient plus forts, plus animés, et le mouvement de tête plus rapide. Une sorte de chant se mêla bientôt à ce tictac qui commençait à devenir formidable, car il y avait bien là une centaine de tambours, grands et petits, sans compter les cymbales de cuivre qui s'y joignaient par moment.

Tandis que le chœur s'en allait ainsi *crescendo*, les derviches se réunissaient dans le cercle; ils étaient vêtus de robes roses, vertes, bleu-de-ciel, brun-clair, etc. Ils se rangèrent en ligne et s'embrassèrent. De temps en temps, je voyais apporter de petits enfants de trois à quatre ans qui semblaient se douter de ce qui les attendait, car ils se débattaient et poussaient des cris lamentables. On me dit que ces enfants étaient malades ou languissants, et que c'était pour les guérir qu'on les amenait. Ce soulagement consistait à les étendre sur des nattes: le chef des derviches, grand et fort homme, se

levant de son trône et se tenant debout, montait sur chaque enfant, le piétinait en marmottant quelque chose, puis il lui soufflait sur le corps. On relevait ensuite le patient et on l'emportait. Je ne prétends pas dire qu'il était guéri, mais il ne paraissait pas plus malade et semblait moins effrayé.

Les enfants bien portants qui, comme je l'ai dit, accouraient par bandes, étaient très-friands de ce spectacle. Une petite fille de sept à huit ans, très-jolie et très-bien mise, s'était introduite dans la tribune réservée. Placée devant moi, elle voyait très-bien sans m'empêcher de voir, mais il lui prend la fantaisie de monter sur la balustrade, et s'aidant de ses pieds, de ses mains et de ma redingote à laquelle elle s'accroche, elle finit par y arriver. Alors je ne voyais plus. Je la pris dans mes bras et la mis par terre. Elle endura, sans trop murmurer, cet acte d'autorité; mais un moment après elle regrimpa à la place d'où je l'avais tirée. Je la repris dans mes bras et la posai une seconde fois sur ses jambes. Furieuse, elle se retourna, me dit quelques mots qui n'étaient probablement pas des politesses; puis, me jetant un regard d'indignation, elle s'en fut.

Quand la guérison des enfants fut terminée, une douzaine d'autres derviches entrèrent dans l'espace vide. Je reconnus parmi eux le maître des cérémonies. Ils commencèrent par ôter leur caftan, puis un second vêtement, puis un troisième. En ce moment, il se fit dans la tribune un mouvement presque électrique; il venait de nos jeunes *miss* qui se couvraient le visage en s'élançant vers la porte. Elles croyaient sans doute que le dernier vêtement, le caleçon, allait tomber, mais il ne tomba pas.

La tribune ainsi évacuée, je m'y trouvais au premier rang et assez près pour atteindre et toucher les instruments à chaînette suspendus au mur. Ils étaient de bon

acier, forts et solides et sans aucun artifice. Les derviches s'emparent chacun d'un de ces outils et, le tenant par le poignard servant de manche, ils commencent à s'en frapper à tour de bras. Placé à deux pas, j'entendais les coups, je les voyais tomber sur leur dos et les chaînettes s'y appliquer; mais, à mon grand étonnement, je n'aperçus pas de sang.

Après cette fustigation, ils prirent la boule à deux mains et s'enfoncèrent, à plusieurs reprises, le poignard dans le corps, non obliquement, mais droit, et la boule se rapprochait de leur chair. De temps en temps, le chef se levait, courait à celui qui était blessé ou censé l'être, soufflait sur lui et il n'y paraissait plus. Là encore je ne distinguais ni sang ni plaie. L'un d'eux passant près de la tribune, je lui touchai le dos: il avait la peau fraîche et nullement fiévreuse, et il avait son poignard dans le corps, ou du moins il semblait l'avoir. En vérité, ici je ne savais plus ce qu'il fallait croire ou ne pas croire.

Après une demi-heure de cette danse épileptique entremêlée de flagellation et de coups de poignards, d'autres derviches ou serviteurs vinrent couvrir chaque patient d'un caftan de soie rouge ou jaune.

J'en vis ensuite un s'étendre à terre, et le chef montant dessus, lui danser sur l'estomac. Après quoi il se releva lestement et se remit à gesticuler avec les autres.

Pendant que ceci se passait, les chants, les tambours, les cymbales, les mouvements de tête allaient toujours leur train et de plus fort en plus fort: c'était un charivari à assourdir.

Ce n'était rien encore, nous n'en étions qu'au prélude. Les poignards raccrochés, nos derviches commencèrent leur concert ou leurs cris de *allah-hou* accompagnés de grimaces de démoniaques. Jamais plus effroyable clapissement, plus détestable musique n'avait frappé mes oreilles. C'est probablement ainsi qu'on chante en enfer, si l'on y

chante. Voilà pourtant des gens qui croient ainsi honorer Dieu! Il faut avouer qu'ils ont de lui une idée bien singulière. Au surplus, rien de nouveau sous le soleil, et le diacre Paris n'était qu'un plagiaire. En lisant la description des miracles du cimetière de Saint-Médard, j'y retrouve, dans tous leurs détails, ceux du teké de Scutari; mais la priorité appartient aux derviches hurleurs, dont l'institution remonte aux premiers siècles de l'islamisme.

Maintenant, nous ferons ici la même question qu'on se faisait au sujet des convulsionnaires de saint Médard : comment ne se tuent-ils pas avec leurs poignards? Comment ne voit-on pas le sang couler de leurs blessures? — C'est ce que je ne puis comprendre; il y a là quelque chose d'inexpliqué. Un de mes voisins disait que le sang venait, mais que le souffle de l'iman l'arrêtait et cicatrisait la plaie. Moi, je n'ai pas vu de sang ni de blessure et encore moins de cicatrice, et cependant j'étais bien près. Or, comme je suis certain qu'ils frappaient fort et que les boules et les pointes étaient bien de fer, il faut admettre quelque jonglerie qu'on peut dire très-bien exécutée. Sans doute les manteaux rouges pourraient servir à dissimuler le sang, mais non pourtant s'il eût coulé à flots, comme il l'aurait dû après de pareilles entailles. Le passage d'une alène d'une joue à l'autre est un tour de passe-passe que font les jongleurs indiens et même ceux de nos foires. Le fer traverse réellement les joues, et quand il est petit et bien affilé, l'ouverture est presque invisible, l'on ne perd que peu ou point de sang. Je conçois moins les pointes de fer enfoncées dans le corps. On peut penser que, semblables aux poignards de comédie, elles rentrent dans cette boule qui sert de poignée; mais ces boules, que j'ai soigneusement examinées, sont trop courtes pour cacher le fer. Ce n'est pas pour cela qu'elles sont faites, et il y a là quelqu'autre industrie qui nous échappe.

Ainsi que déjà je l'ai fait remarquer, le programme des derviches ne différait en rien de celui de saint Médard. Là aussi on dansait sur les malades, on les accablait de coups, on leur enfonçait des clous dans le corps; non-seulement ils n'en mouraient pas, mais on prétendait qu'ils s'en portaient mieux. Partout ami du merveilleux, l'homme est le même à Paris qu'à Constantinople, et l'imagination aidant, on lui fait voir, au moyen d'un adroit charlatanisme, non-seulement ce qui n'est pas, mais ce qui n'est pas possible.

De notre temps, n'avons-nous pas des tables qui parlent et qui pensent, et des gens qui les ont vues et entendues? Cela vaut bien, je crois, les miracles des convulsionnaires. Ce qui m'étonne seulement, c'est qu'au siècle de saint Médard on attribuait ce miracle à Dieu et qu'aujourd'hui on en charge le diable. Entendons-nous : il faut choisir, à moins que vous ne vouliez croire ici à une sorte de concurrence. Quant à moi, je me range du côté de ceux qui renvoient cette malice à Satan et je dis aux autres : braves gens, croyez aux sottises, si tel est votre bon plaisir, mais maintenez-en l'invention à qui de droit et ne les attribuez pas à Dieu.

Il y avait une grande heure et demie que j'étais à cette représentation, et j'avoue que je me tenais à quatre pour y rester; la chaleur était suffocante et le vacarme épouvantable. Les Francs avaient battu en retraite, les Turcs en faisaient autant. Je les imitai, et sauf quelques faces dévotes qui, bouche béante, demeuraient là comme en extase, je laissai mes hurleurs *vox clamentis in deserto.* J'aurais voulu remercier celui qui m'avait placé, mais il était si fort occupé à sa besogne criarde que je craignis de le déranger. Je donnai vingt-cinq piastres turques pour le couvent; j'en ajoutai trois pour le gros garçon qui gardait les souliers, bien qu'il n'eût pas gardé les miens,

et j'allai respirer dehors, ce dont j'avais grand besoin.

Scutari, comme Smyrne, étant le point d'arrivée des caravanes, la variété des costumes et des hommes y est plus grande qu'à Constantinople. Comme à Smyrne, on y rencontre des files de chameaux. J'y remarquai aussi de ces beaux buffles qui diffèrent de ceux d'Italie pour la taille, la force et le pelage qui est ordinairement gris. Les bœufs y sont aussi d'une bonne espèce, un peu plus hauts que ceux de Naples et de Sicile, mais pas aussi bien faits, car il est difficile de rencontrer un animal plus beau que ces bœufs à longues cornes de la Calabre.

Nous revoyons, en passant, la mosquée de Buguk-Djami avec son unique minaret, sa grande coupole et ses petites. On ne nous laisse pas plus pénétrer dans l'intérieur que lors de notre arrivée.

Autour de la fontaine se trouvent réunies un grand nombre de Turques enveloppées dans leurs feredgés, causant entre elles et regardant les passants. Cette ligue ressemble assez à celle du foyer de l'Opéra quand toutes les femmes y allaient en domino. Là aussi sont des talikas et des arabas attelés de chevaux, de bœufs ou de buffles. Les rues de Scutari, moins étroites, moins montueuses que celles de Constantinople, permettent de faire plus souvent usage de voitures.

Mon guide, grand fumeur, renouvelle ici sa provision de tabac, nommé latakié et qui a un grand renom en Orient. Je ne puis en dire le mérite, car je ne fume pas. J'ai voulu cependant essayer de cette espèce de pipe au tuyau flexible, passant dans une carafe d'eau, et qu'on nomme narguillé ou narguillet; le tabac m'a paru ainsi moins nauséabond que dans les pipes ordinaires. C'est le narguillet qu'à Scutari, comme à Smyrne, comme à Constantinople, le cawadji ou garçon de café vient vous présenter quand vous entrez.

Ne me souciant pas d'être mouillé une seconde fois par la mer qui était ce jour-là d'assez mauvaise humeur, j'avais renvoyé mon caïque afin de prendre passage à bord d'un de ces vastes *steam-boat* qui, cinq à six fois par jour, font le trajet de Constantinople à Scutari. C'est un curieux spectacle que ces paquebots : le nombre des passagers est si grand que, debout sur le pont, serrés les uns contre les autres, tassés, empilés, ils ne peuvent faire le moindre mouvement. Ce pont est partagé en deux parties, une pour les hommes et l'autre pour les femmes. A une certaine distance, il ressemble à un vaste parterre dont un côté serait couvert de pavots et l'autre de marguerites. Ceci vient des fez ou calottes rouges, coiffure que les Grecs, les Arméniens et même beaucoup de Francs portent ici comme les Musulmans, et du voile blanc qu'à l'imitation des Turques et des Arméniennes, adoptent les Grecques quand elles voyagent.

En attendant le paquebot, je vais voir opérer un écrivain public. Il travaille en plein vent : c'est le moyen d'économiser un loyer. Le Turc, en général très-ignorant et très-paresseux, emploie souvent ces écrivains, et le métier en est bon à Scutari comme à Constantinople.

Devant la câle d'embarquement est un café à deux étages, ouvert sur la mer, d'où l'on jouit d'une admirable vue. Toute différente de celle de l'autre rive, elle n'en est pas moins belle. L'embarquement et le débarquement des passagers, grâce à ce débarcadère, se font ici avec un certain ordre : il y a une porte d'entrée et une autre de sortie. Il n'en est pas de même à Constantinople : j'aurai bientôt occasion d'en parler.

Me voici à bord du bateau, vaste *steam-boat* construit en arche de Noé. Comme d'ordinaire, il était rempli à comble, et je ne trouvai place que contre la balustrade qui sépare le côté des femmes de celui des hommes. Quoique

fort mal à mon aise, je n'étais pas fâché d'être là; je planais sur toute cette troupe féminine comme un pacha sur son harem. Il y avait bien deux cents femmes, presque toutes Turques, dont je pouvais à l'aise étudier les faits et gestes. En partant elles gardaient le silence, mais bientôt la conversation s'engagea entre les groupes et j'appris que les langues des femmes turques n'étaient pas plus immobiles que celles des chrétiennes. L'une d'elles ayant laissé tomber son mouchoir du côté où j'étais, je le lui rendis; elle me fit un signe de remercîment, et pendant la traversée elle m'adressa deux à trois fois la parole. Je n'ai pas compris ce qu'elle voulait me dire. C'était d'ailleurs une femme âgée et qui, autant que j'en ai pu juger à travers son voile, n'était rien moins que belle.

Parmi les passagers, il s'en trouvait un tout à côté de moi dont le teint blafard, la figure imberbe et la voix claire me frappèrent : c'était un eunuque blanc. Haut de taille, il pouvait avoir une trentaine d'années ; il parlait un peu italien et nous échangeâmes quelques mots. Encore plus mal placé que moi, il paraissait beaucoup souffrir. Je m'étais écarté pour lui faire place, il en était reconnaissant. Il appartenait sans doute au Sultan : un eunuque blanc est un objet de grand prix. Sa politesse annonçait aussi qu'il faisait partie de la cour. Abdul-Medjid exige de son entourage de grands égards pour les Francs, et il en donne lui-même l'exemple.

En partant de Scutari, on passe à côté d'un petit château ayant une sorte de tourelle ou de clocher, le tout bâti sur un îlot. Mon drogman appelait cela la *torre della Ragazza* et faisait à ce sujet le conte suivant. La fille d'un roi ou d'un sultan avait grand'peur des serpents. Son père, pour la rassurer, lui fit construire ce castelet sur ce roc entouré d'eau. La princesse s'y croyait bien en sûreté, lorsqu'un jour elle vit sortir un petit serpent d'un bouquet dont

on lui avait fait don. A cette vue, elle mourut d'effroi.

Arrivés à la Corne-d'Or au Ponte Vecchio, où est le débarcadère unique pour tous les paquebots, nous trouvâmes un grand concours d'individus qui se disposaient à partir pour Scutari. Il était tout simple qu'avant de s'embarquer, ils attendissent que les arrivants fussent sortis. Mais le moyen de faire tenir en repos des gens pressés! Or, c'était le dernier départ du jour, et ils avaient peur de le manquer. A peine le navire eut-il accosté, que plusieurs centaines d'hommes se précipitent pour y entrer : c'était difficile, puisque en même temps ceux qui étaient dessus faisaient le même mouvement pour en sortir. Il fallait qu'ici quelqu'un reculât. Le pont du navire étant plein, les arrivants seuls pouvaient rétrograder : c'était ce que le capitaine s'efforçait de leur faire comprendre; mais, croyant qu'on leur refusait le passage qu'ils avaient payé d'avance, ils n'en poussaient que plus fort. Nous voilà donc refoulés à bord, obligés de nous accrocher aux bancs et aux agrès pour n'être pas précipités dans la mer. Ces gens si peu réfléchis étaient pourtant des Turcs qui, partout, passent pour graves et sensés; ce n'était certes pas en ce moment; il semblait que tout le monde eût perdu la tête.

Le danger était réel. Johanni, renversé, est foulé aux pieds. Moi-même, engagé sur une planche qui communiquait à un bâtiment voisin et heurté par une femme effrayée qui s'élança avec son enfant sur ce pont fragile, je manquai de perdre l'équilibre en m'efforçant de la retenir. Si en allongeant le bras je n'avais pas atteint le bastingage de l'autre navire, la femme, l'enfant et moi tombions à la mer.

Arrivé sur le pont, non sans peine, avec la pauvre épouvantée qui, craignant de rester seule avec son enfant au milieu de cette foule furieuse, se serrait contre moi, j'étais

cruellement embarrassé. Dès que je faisais un mouvement pour la dégager et me dégager moi-même, elle s'accrochait à mes bras, à mes habits, et son enfant, par un mouvement instinctif, en faisait autant; ils paralysaient ainsi tous mes efforts. Enfin, je parvins à les faire descendre à terre sans accident.

Mais ce n'était pas assez; elle avait perdu le groupe de femmes avec qui elle était venue et semblait ne pas reconnaître son chemin. Heureusement que mon drogman qui, de son côté, était en peine de moi, survint. Il se mit à la recherche de ces femmes qu'il finit par découvrir et qu'il conduisit à la place où nous étions. Alors ce fut des *Allah!* des gloussements, des embrassements sans fin. Là encore, je vis que les femmes turques étaient tout aussi expansives que les nôtres et que l'amitié n'était pas bannie des harems.

La journée, on le voit, était aux aventures; pris le matin pour un médecin, j'étais devenu le soir gardien d'une odalisque. Ici, j'avais empiété sur les fonctions de mon eunuque blanc, mais ce n'était que par intérim. Ces dames étaient si occupées de leur tendresse qu'elles m'avaient oublié, et je partis sans même qu'elles s'en aperçussent.

Quand je quittai le débarcadère, le tumulte était loin d'être apaisé. Ce que j'admirais, c'étaient les soldats de police qui, rangés au milieu du pont, regardaient la bousculade avec le plus parfait sang-froid et comme s'il se fût agi d'un spectacle préparé pour leur seul agrément. Mon guide me dit qu'il en était presque toujours ainsi, surtout au dernier départ du paquebot, et que les accidents, blessures ou noyades, étaient journaliers; mais comme tout cela est écrit, on comprend que la police n'y peut rien. Quant au public, il s'en tire comme il peut, c'est son affaire. Aussi ne s'en tire-t-il pas toujours, et le lendemain nous apprîmes qu'on avait repêché deux personnes noyées dans cette bagarre.

Un peu plus loin, nous rencontrâmes un peloton de ces mêmes soldats conduisant un voleur. Le corps du délit, qui consistait en un châle et une autre pièce d'étoffe, était placé sur son dos. C'était un homme jeune encore, assez beau, proprement mis et qui avait l'air fort honteux de sa position. La foule le considérait en silence et une douzaine d'enfants le suivaient, attirés probablement par l'espoir de lui voir appliquer, selon la jurisprudence turque, quelque bastonnade.

Quand j'arrivai au dîner, on y parlait du concert des chiens de la nuit précédente et des divers commentaires qu'on faisait en ville. Chacun citait le sien et l'on commérait en français, en anglais, en allemand, en turc, en grec, car les tables d'hôte sont ici une sorte de Babel. Ce qui contribuait encore à rendre ce prodige formidable, c'est qu'il en était arrivé un autre quelque temps avant qui n'avait pas moins fait jaser les oisifs. Voici à peu près comme le racontait l'un des convives. Un jour, un Franc passant dans le quartier turc eut le malheur de marcher sur un chien qui le mordit. Le Franc avait un bâton, il battit le chien. L'animal cria, c'était son droit. A ses cris, un Turc, suivi de ses esclaves armés de fouets et de bâtons, sort de son logis et corrige, non pas le chien qui avait mordu, mais bien l'homme qui l'avait été. Puis, justice ainsi faite, il laisse demi-mort le chrétien dans la rue, où ces méchants animaux, excités par ses gens, le mordirent encore.

Le blessé aurait pu se plaindre au cadi ou à son ambassadeur ; mais l'homme qui l'avait maltraité était riche et puissant, il craignit de perdre son temps, il ne se plaignit pas.

Se vengea-t-il autrement? On n'en a pas la preuve, mais voilà ce qui arriva au Musulman et aux chiens, ses complices. A quelque temps de là, ce Turc avait pris une

nouvelle épouse, et en raison de cette solennité, sa maison avait été mieux calfeutrée que jamais. Que se passa-t-il pendant la nuit? Ici encore on n'a eu que des soupçons et nous nous garderons d'accuser personne. Le fait est qu'en se réveillant le lendemain, le marié entendit un grand bruit et vit beaucoup de gens réunis à sa porte. Il monta sur sa terrasse, d'où son œil pouvait plonger sur le froc du logis. Qu'y vit-il? Cette façade, depuis le grenier jusqu'au sol, était ornée de guirlandes de chiens pendus par les pattes: on en avait fait des corniches, des chapiteaux, des bouquets, des arabesques, les petits entremêlés aux gros et les blancs opposés aux noirs, avec les roux pour former les demi-teintes. C'était véritablement un beau travail, et l'on ne pouvait mieux décorer la maison d'un si grand ami des chiens. Quelques mauvais plaisants prétendirent pourtant que cette décoration la faisait ressembler à l'étal d'un équarrisseur, mais vous savez qu'on ne peut contenter tout le monde.

Qu'en pensa le Turc? Probablement il n'en aima pas mieux les chrétiens; mais, toute réflexion faite, il fit décrocher les chiens en disant: Dieu l'a voulu. Ce qui put le consoler, c'est qu'il n'était pas la cause de la mort de tous ces innocents animaux: le fumet qu'exhalaient la plupart prouvait qu'ils n'avaient pas été pendus vivants.

Après le dîner, je laissai mes compagnons allant à leur rendez-vous ordinaire, le champ des morts. Je montai chez moi, je mis mon journal au courant et je me couchai. Vers deux heures du matin, étant éveillé, car je dors rarement plusieurs heures de suite, il me sembla que la voix des muzzelins se faisait entendre d'une manière tout autre que d'habitude. Je n'y attachais pas plus d'importance et j'allais me rendormir, lorsque je crus voir ma chambre resplendir d'une grande lumière. Je sautai de mon lit et fus à la fenêtre; le feu était à la fois à Scutari

Un jeune homme nu, sauf un caleçon, vient me frotter avec un morceau d'étoffe de crin et verser sur moi de l'eau tiède, puis il me couvre d'une crême de savon dont j'ai beaucoup de peine à garantir ma bouche et mes yeux. Ensuite, il me masse pour faire sortir des pores, m'a-t-on dit, la poussière qui s'y introduit; mais l'habitude de prendre chaque jour un bain de rivière quand je suis chez moi, et aussi souvent que je le puis quand je suis en voyage, ne laisse guère le temps aux corps étrangers de séjourner sur ma peau; de plus, la transpiration à peu près continuelle que j'éprouvais depuis deux mois dans des climats brûlants, avait dû bien nettoyer les pores. Je ne m'aperçus donc pas qu'il en fît rien sortir. Pour dédommagement, il me fit craquer quelques articulations, selon l'usage ou la formule; puis encore du savon et de l'eau chaude. Enfin, il me remet l'écuelle en m'engageant à puiser moi-même et à m'en donner à cœur joie, ce qu'un Turc n'eût pas manqué de faire. Je commençais à en avoir assez: ce bain à l'étouffade et au court bouillon, habitué que je suis à l'air et aux masses d'eau, m'agréait peu. J'appelai mon Arménien qui vint m'éponger et m'attacher un autre pagne. Je remonte sur mes patins sans en user mieux; malgré les encouragements de mon guide, je ne pouvais me soutenir sur ces dalles unies, brillantes de savon et tout-à-fait propres à se rompre le col. Partout ailleurs qu'en Turquie, c'est là que l'on mettrait des nattes et des tapis; mais parce qu'ils y sont nécessaires, c'est la seule place où il n'y en ait pas. Je les retrouve en atteignant l'estrade élevée d'un mètre au-dessus des dalles, sans escalier ni marche-pied, et qu'on escalade comme on peut.

Là, les Arméniens me remettent aux Turcs qui m'entourent de linge comme une momie. On me reconduit dans la galerie où je m'étais déshabillé; on m'étend sur un lit; on me coiffe d'un nouveau turban; on me charge

encore de linge et de couvertures, et l'on m'engage à faire un somme, tandis qu'on me préparerait une pipe et une tasse de café. J'avais plus envie d'aller prendre l'air que de dormir. Je refusai la pipe et je m'en tins au café.

Le café pris, on me rend mes habits battus, brossés, appropriés. On fait chauffer une chemise que Johanni m'avait bien recommandé d'apporter et qu'il avait choisie parmi mes plus fines, car il mettait de l'amour-propre à me faire passer pour un fashionnable.

Pour tout ceci, en payant généreusement, c'est-à-dire le double au moins de ce qu'eût payé un Turc, je donnai dix piastres, ce qui faisait deux francs. Certes, après avoir ainsi, pendant une heure et demie, employé quatre hommes, une quantité de linge d'une exquise propreté et du savon à discrétion, ce n'était pas cher, et j'étais presque honteux de donner si peu. Mon drogman prétendit que c'était beaucoup. En effet, par les politesses qu'on me fit en me conduisant jusqu'à la porte, je vis que j'avais bien fait les choses.

Nous franchîmes la porte de Galata, la ville des Génois, et nous en escaladâmes la tour. On a, de là, le véritable panorama du bassin de Constantinople. En face est Scutari, et de l'autre côté le Phanar, le faubourg Saint-Germain de Constantinople. Si l'on rétablissait l'empire d'Orient, c'est là qu'on pourrait choisir, dans une ample collection de rejetons, des empereurs grecs ; il y en a de tous les noms et de toutes les époques. On cite une rue entière où il suffit de frapper à une porte, la première venue, pour y trouver un prétendant, sans compter ceux qu'on rencontre ailleurs, car l'Angleterre, la France, la Corse, Venise, Gênes surtout, ont aussi leurs héritiers au trône de Constantin. Je me souviens que dans ma jeunesse, quand j'habitais cette bonne ville de Gênes, mon ami Justiniani, qui n'était pas un sot pourtant, me montrait dans son grenier une malle toute pleine de parchemins qui prouvaient qu'il descendait

en ligne directe de Justinien, empereur d'Orient, et qu'il était son successeur légitime.

La légitimité qu'on ne peut contester au Phanar et à ses habitants, c'est celle de la beauté. Si j'étais souverain, au lieu d'aller chercher quelque laide divinité princière d'Allemagne ou d'ailleurs qu'on me livrerait à haut prix, bourrée de politique et coiffée de préjugés, j'irais tout simplement chercher une fille grecque au Phanar, et sans trop m'appesantir sur la couleur de ses parchemins, je la prendrais du plus beau type et elle deviendrait, sans contredit, la plus belle reine de l'Europe, avec la chance d'avoir des enfants beaux comme elle. En ceci, je serais approuvé par tous les gens raisonnables, car, des sottises politiques, je considère comme la plus haute celle qui veut que les rois n'épousent que des filles de rois. La politique, au contraire, voudrait qu'ils n'en épousassent jamais, et qu'ils fussent tenus de choisir une femme parmi les mieux constituées moralement et physiquement. L'avenir des peuples ne serait pas alors si souvent jeté aux hasards de la médecine et de la pharmacie.

J'oublie que je suis au sommet de la tour de Galata et planant sur une des plus belles situations qui soient au monde : j'étais en face de Scutari. Je tourne la tête, je vois Budjukderé ou la route qui y conduit. De l'autre côté, sur le deuxième plan, les six ou sept îles qui forment le groupe des îles des Princes. Enfin, sur le troisième plan, l'Olympe qu'ici on retrouve partout, comme l'Etna quand on voyage dans la mer de Sicile ou le Vésuve dans le golfe de Naples. A mes pieds, j'ai Galata, Péra, la Corne-d'Or, les trois ports avec cette multitude de vapeurs, de caïques, de bâtiments marchands. Dans le bassin militaire, ces énormes vaisseaux de guerre dont j'ai déjà parlé. En ce moment, l'un d'eux, de cent canons, remorqué par des *steam-boats*, sort du bassin pour aller rejoindre la flotte.

Je remarque la place de Tophana avec ses casernes. Partout des mosquées, des minarets et des cimetières qu'on reconnaît à leurs cyprès d'un vert noir et à leurs pierres blanches. Je distingue les eaux douces d'Europe et d'Asie. Au loin, l'entrée des Dardanelles d'un côté; de l'autre, celle du Bosphore et la route de la mer Noire. Dans l'air, voltigent ces mêmes milans ou faucons que je vois sans cesse se croiser devant mes fenêtres à l'hôtel de l'Europe.

Nous trouvons à la tour de Galata, comme à celle du Séraskier, des soldats turcs, les uns en tenue, mais la plupart en déshabillé. Ils nous accueillent poliment. Le chef, après avoir touché le bachis d'usage, nous régale d'une tasse de café. C'est un bel homme que ce gardien, et ses manières sont fort nobles. Il y a chez les Turcs, même lorsqu'ils tendent la main, une dignité qu'on ne retrouve pas chez les autres nations.

Je rentrai à l'hôtel pour déjeûner et pour m'occuper d'une affaire qui m'ennuyait fort. Bien que la police vous laisse parfaitement en paix à Constantinople et que personne ne s'y inquiète de ce que vous êtes ni de ce que vous y faites, je n'étais pas fâché de m'y mettre en règle pour mes voyages subséquents : or, mon passeport, que je n'avais pas revu depuis Syra, commençait à me donner de l'inquiétude. Remis à la chancellerie de France par l'agent du bord, il aurait dû, dès le lendemain, m'être renvoyé à l'hôtel : il n'y avait pas reparu. C'était, comme on l'a vu, la troisième ou quatrième fois que j'étais à la recherche de ce malheureux papier qui, sous les visa des consuls et des commissaires, s'allongeait toujours de bandes additionnelles, au grand détriment des cordons de ma bourse qu'il fallait sans cesse dénouer à cette intention, car, en aucun pays, le papier, la colle et les visa ne se donnent pour rien ; mais la crainte de le perdre dans une de ces pérégrinations ou ce passage incessant des mains des

valets de place ou d'hôtel en celles des chanceliers et agents de police, me préoccupait bien autrement que la perte d'argent. C'est une circonstance grave que l'absence d'un passeport à la veille de la guerre et dans le pays qu'elle menace. La chose peut tourner à mal: on peut être arrêté comme vagabond; cela commence à n'être pas beau, et puis, pour peu que la justice militaire s'en mêle, être fusillé comme espion, ce qui devient tout-à-fait laid. J'envoyai donc à la recherche d'une pièce si précieuse et qui me devenait d'autant plus indispensable que je voulais faire une excursion nécessitant les visa les plus clairs et les sceaux les plus authentiques.

Le nouveau voyage que je projetais, ou plutôt auquel je revenais, car telle avait été mon intention première, était de gagner Vienne, non plus par Trieste, je connaissais cette route, mais par la mer Noire et le Danube. Or, les journaux avaient dit que les Russes avaient interrompu le passage, que l'embouchure du Danube, pour des causes que chacun expliquait à sa manière, était devenue innavigable, et que trois cents bâtiments de toutes les nations, retenus depuis deux mois à Sulinech, ne pouvaient sortir du fleuve. On ajoutait que le voisinage des Turcs échelonnés sur une rive, et des Russes, Moldaves et Valaques manœuvrant sur l'autre, rendait ce voyage des plus dangereux, et qu'on risquait à chaque instant d'être pris entre deux feux.

Dans tout ceci il y avait du vrai; mais ce qui ne l'était pas, c'est que la passe fût impraticable. Si elle l'était en effet pour les bâtiments à voile d'un fort tonnage, elle restait ouverte pour des bateaux à vapeur d'un faible tirant d'eau. Sans doute l'on risquait d'être retardé par la croissance ou la décroissance du fleuve, et le voyage pouvait durer ainsi quinze jours ou davantage, mais c'était un moyen de mieux voir le pays. Je m'étais donc décidé à prendre cette voie qui me procurait le spectacle de la flotte

ottomane, de la mer Noire, des rives du Danube, avec les armées turque, russe, moldave et valaque. Il fallait, il est vrai, renoncer à visiter Athènes que j'avais à peine aperçue, mais la chaleur et la fièvre en rendaient, dans cette saison, le séjour peu agréable pour les étrangers. D'ailleurs, j'étais sûr de retrouver Athènes, tandis que d'un moment à l'autre les flottes, les armées, les camps, enfin cette réunion de circonstances qui faisaient des bords du Danube une suite de tableaux militaires et de pages historiques, pouvaient disparaître. Il n'y avait donc pas à hésiter, et c'était pour Vienne qu'il fallait faire viser mon passeport. Avant tout, il fallait le retrouver, et c'est dans cette intention que je retournai à l'hôtel.

Quoiqu'il fût à peine neuf heures, tout le monde était à table. Plusieurs voyageurs devaient partir à dix heures par un paquebot qui retournait à Syra. D'autres avaient projeté une promenade à Scutari pour y voir les derviches tourneurs. En attendant le retour du domestique que j'avais envoyé au consulat, je pris place à table où la conversation était fort animée. Cette fois, il n'était plus question de politique, on en était sur le beau sexe. Des amateurs peu discrets se vantaient de leurs bonnes fortunes turques, grecques, juives, arméniennes et même abyssiniennes, de façon qu'ici l'Europe, l'Asie et l'Afrique étaient mises à contribution par ces Don Juan voyageurs. Il est bien entendu qu'ils n'étaient parvenus à ces conquêtes qu'en bravant une suite de dangers si terribles et sous le tranchant de glaives si bien affilés, que les cheveux en dressaient sur la tête; mais qu'importe, puisque personne n'était mort et que les glaives n'avaient brillé que pour éclairer leurs succès! Ce que je remarquai pourtant, c'est qu'échappés à tant de périls, tels de ces favoris de Vénus ne buvaient que de l'orgeat ou de l'eau pure et ne permettaient pas qu'on mît du poivre dans la salade; mais

il n'est pas de héros qui n'ait son point vulnérable : Achille périt d'une blessure au talon.

M. Hermary nous parla encore de la Russie, sujet que nous écoutions toujours avec plaisir. On ne peut imaginer les moyens qu'on emploie dans ce pays pour tirer de l'argent des étrangers; c'est encore mieux qu'à Londres, à Rome et à Naples. Il nous disait que, voyageant en poste à frais communs avec un négociant français, celui-ci, grossièrement insulté par un postillon qui le menaçait, lui répondit par un coup de poing. Le postillon ne fut que légèrement meurtri, mais il voulut exploiter la circonstance. Il ne pouvait montrer de blessure, il se prétendit malade, et, menaçant les deux Français d'une plainte, il leur demanda une somme considérable. Ceux-ci ayant refusé de la payer, le plaignant obtint qu'on les empêchât de partir.

Les voici donc arrêtés dans un mauvais village dont ils ignoraient la langue et même le nom. Bientôt un commissaire et un magistrat, dont l'un parlait allemand, vinrent les interroger, et après une série interminable de questions, ils rendirent un jugement qui les condamnait à payer, à titre d'amende et de dommages et intérêts, une somme de mille roubles, quatre mille francs environ, et l'on s'empara immédiatement de leurs bagages comme nantissement.

Nos voyageurs se mirent en mesure d'en appeler à l'autorité supérieure, mais lorsqu'il fut question d'écrire, personne ne put ou ne voulut leur procurer ni encre ni papier, et il leur fallut rédiger leur supplique au crayon sur un feuillet de leur agenda.

Autre difficulté : le courrier ordinaire des dépêches, qui les avait seulement précédés de quelques heures, ne devait plus passer que dans huit jours, et quant aux exprès, deux jours s'étaient écoulés avant qu'ils eussent pu trouver un individu qui consentît à leur en servir.

Sur ces entrefaites, le hasard amena un inspecteur général

des postes. Malgré les obstacles qu'on leur opposa, ils purent parvenir jusqu'à lui et lui exposer leur situation. Cet inspecteur envoya chercher le magistrat et le commissaire, mais il fut impossible de les trouver. Ils surent alors qu'ils avaient eu à faire à des fripons qui n'étaient ni magistrat ni commissaire, mais de simples habitants du lieu.

Le postillon était nécessairement d'accord avec eux, cependant il trouva moyen de faire croire le contraire. Il fit entendre des témoins, eut pour lui le maître de poste, et en définitive nos deux Français furent obligés de payer cent roubles, plus cinquante autres pour frais et amende. A ce prix seulement, après cinq jours de retard, ils purent continuer leur route.

Les personnes qui devaient partir, Italiens pour la plupart, en étaient encore à leurs histoires galantes quand on vint les avertir que dix heures approchaient et qu'ils n'avaient que le temps de se rendre à bord. C'était aussi l'heure du premier départ du vapeur allant à Scutari. Dans ce moment, le domestique entra pour me dire que mon passeport était au consulat. Tranquille sur ce point, je me joignis aux convives qui allaient voir les derviches : c'étaient des Américains et des Allemands, dont plusieurs parlaient français. Nous arrivâmes juste à temps pour nous embarquer. Un quart-d'heure après, nous étions à Scutari.

Je me faisais une fête de voir ces prêtres tourneurs qui ne sont pas du tout les mêmes que les hurleurs, mais il était dit que je ne les verrais pas. A Smyrne j'étais arrivé trop tôt, ici c'était trop tard, et la première chose que nous apprîmes en débarquant fut que l'heure de leurs exercices avait été avancée et qu'ils avaient fini.

Il s'agissait d'utiliser le reste de notre matinée. Quelqu'un proposa d'aller voir Kadi-Keuï, ce qui fut immédiatement adopté.

Pour ne pas perdre de temps, nous louâmes des chevaux, et traversant le grand cimetière, nous arrivâmes à la plaine d'Hyder-Pacha et aux casernes et hôpitaux qu'on aperçoit de la mer. Il y avait là un camp et beaucoup de soldats asiatiques, gens meilleurs à voir de loin que de près. Kadi-Keuï, ville des juges, le but de notre course, l'ancienne Chalcedoine, n'est plus qu'un village, mais c'est une promenade qu'affectionnent les Grecs et les Arméniens de Constantinople et les Francs de Péra. Là, sous une assez chétive apparence, sont des habitations de plaisance et des cafés; médium entre le café européen et le café turc, on y vend de la bière, du mastic et autres spiritueux: c'est enfin un tapis franc pour les buveurs.

C'est aussi à Kadi-Keuï que quelques marchands chrétiens des bazars ont leurs ménages, et de riches galants leurs petites maisons. La femme libre paraît également y avoir la sienne, et les œillades que quelques jolies Grecques ou Arméniennes laissaient tomber de leurs fenêtres sur notre cavalcade, n'annonçaient pas des beautés trop sévères.

En outre de ces nymphes et de leurs sourires, l'un des charmes de Kadi-Keuï sont les beaux arbres qui s'élèvent près de la colline: c'est là que se rassemblent les promeneurs.

La fraîcheur du lieu, la rencontre de quelques connaissances et un peu les œillades des belles Grecques avaient déterminé mes compagnons à finir là leur journée. J'aurais volontiers fait comme eux, car ils étaient d'une société agréable; mais j'avais laissé Johanni à Scutari et nous avions rendez-vous à Constantinople avec un iman: il ne fallait pas faire attendre un personnage de cette importance. Un Américain devait m'accompagner; il changea d'avis, et je partis seul avec les chevaux de louage et

leurs conducteurs qui retournaient chez eux, mes compagnons n'ayant pas voulu les garder jusqu'au soir.

Parmi eux, il en était un à qui appartenait le cheval que je montais et peut-être les autres, car il paraissait ici le chef. Cet homme, d'assez mauvaise mine, était Turc et savait un peu d'italien. En venant, je lui avais adressé quelques questions sur le pays; il y avait répondu brièvement, disons même dédaigneusement. La raison, c'est qu'en entendant mes compagnons parler allemand, il nous avait pris pour des Russes. Dès qu'il sut que j'étais Français, il changea de manières, et à Kadi-Keuï lui ayant offert, lorsque personne ne songeait à lui, de prendre le café avec moi, il s'humanisa tout-à-fait, et quand nous remontâmes à cheval pour gagner Scutari, nous étions très-bons amis.

Nous repassâmes sans encombre devant le camp et les casernes. En entrant dans l'espace qui nous séparait du cimetière, il avait fait rester derrière les chevaux conduits en laisse pour qu'ils nous fissent moins de poussière. Nous revenions donc tous deux paisiblement côte à côte et au pas, lorsqu'à l'entrée du cimetière, pris d'un petit besoin, je descendis de cheval et je m'avançai sous les arbres. Il n'y avait pas trois minutes que j'y étais et je m'apprêtais à aller le rejoindre, lorsque je me trouve en face de deux de ces soldats nommés bachi-bozoucks, dont j'ai déjà parlé. D'où sortaient-ils? Je n'en sais rien, car je ne les avais pas vus venir. Quand je voulus regagner la route, ils me barrèrent le passage en m'apostrophant d'une manière qui, bien que je ne les comprisse pas, ne me parut rien moins que polie. Je me retournai pour voir si mon compagnon était encore où je l'avais laissé avec les chevaux, mais soit que les arbres me le cachassent, soit qu'il eût continué à avancer, je ne le vis plus, et le chemin en ce moment était parfaitement solitaire.

Je n'avais plus à compter que sur moi-même, et je mis le sabre à la main pour m'ouvrir le passage. Alors, celui qui était le plus près de moi, s'armant d'un des pistolets qu'il avait à la ceinture, m'ajusta en pleine poitrine et lâcha la détente. Le coup râta. Il saisissait son autre pistolet et il allait l'armer, lorsque je le prévins en lui allongeant un coup de sabre qu'il voulut éviter, mais pas assez vite pour qu'il ne fût atteint à la figure.

Je ne sais pas ce qui serait arrivé, car l'autre bandit avançait sur moi, si mon conducteur, qui avait entendu du bruit, n'était pas revenu sur ses pas. Il s'élança, le poignard à la main, sur le blessé qui, étourdi du coup et aveuglé par le sang, avait laissé tomber son second pistolet, et il l'eût certainement achevé si je ne lui avais pas détourné le bras.

Quant à l'autre, à l'aspect du survenant, ne sachant pas s'il était seul, il s'était arrêté; mais il commençait à se rassurer, et probablement les choses n'en seraient pas restées là, s'il n'eût aperçu les autres conducteurs qui approchaient. Alors il se hâta de faire retraite, abandonnant le blessé qui, appuyé contre un arbre, perdait beaucoup de sang et semblait prêt à défaillir.

Pendant ce temps, mon compagnon parlait avec véhémence aux conducteurs; à ses gestes, je voyais qu'il voulait qu'ils l'aidassent à arrêter ces hommes pour les conduire à Scutari. Mais ils n'y paraissaient pas trop disposés, ils semblaient au contraire fort pressés de partir, et au fond j'étais assez de leur avis. Il n'était pas prudent de rester là; nous n'étions pas loin du camp, d'autres soldats pouvaient survenir et prendre le parti du blessé. Il le comprit bientôt et nous partîmes au grand trot, suivis de tous les chevaux, nous résignant cette fois à avaler la poussière.

Chemin faisant, il m'engageait à porter plainte. Il prétendait que c'étaient des Grecs et non des Turcs, et, fidèle

à la haine nationale, il regrettait que nous n'en eussions pas tué un, car c'eut été, disait-il, un voleur de moins: c'était un infidèle qu'il voulait dire, mais nous avions pris le café ensemble et il ne voulut pas m'offenser. Quoi qu'il en soit, Grecs ou Turcs, je ne tenais nullement à ébruiter la chose; tout au contraire, je désirais fort qu'elle en restât là, bien certain qu'une enquête, faisant de cette rencontre tout-à-fait accidentelle une affaire internationale, me causerait beaucoup d'ennui et de perte de temps. Je donnai vingt francs à mon défenseur et autant pour ses compagnons, afin qu'il les décidât à garder le silence. Il me le promit: en effet, je n'en entendis plus parler pendant le temps que je restai encore à Constantinople.

Je retrouvai, à Scutari, Johanni où je l'avais laissé, fumant son chibouk. Cet homme là eût marché douze heures avec moi sans s'asseoir, mais il serait aussi demeuré douze heures assis, si je lui avais dit de rester là à m'y attendre.

La préoccupation que me donnait mon passeport et les récits galants de mes voisins de table m'avaient, le matin, fait oublier de manger: je n'avais pris qu'une tasse de café et quelques fruits. Les incidents de la route ne m'avaient pas ôté l'appétit. Je n'avais pas le temps d'aller chercher une auberge, Johanni y pourvut: il appela un marchand de pâtisserie qui nous vendit des gâteaux frits, fort imprégnés de beurre, que mon Egyptien appelait des *beurèques*, nom qu'il avait sans doute francisé pour me plaire. A ce mets, il joignit un melon que le garçon de café se crut obligé de peler et de couper en petits morceaux, ce dont je l'aurais bien dispensé. Pour boisson, nous eûmes de l'eau glacée et du café brûlant, car, bien que j'eusse réclamé un flacon de vin, il me fut impossible de l'obtenir. Johanni, qui acceptait du mastic, ne voulait pas entendre parler de vin: c'est ce qui m'avait fait croire qu'il était un peu musulman.

Le menu ainsi disposé, je m'installai à la porte du café, en invitant mon drogman à partager mon repas, ce qui flatta beaucoup son amour-propre : nous étions dans la rue où se promenait la foule, et tout le monde pouvait le voir à ma table qui, en réalité, n'était qu'un tabouret, vu qu'il n'y a pas de tables dans les cafés turcs, ou si par hasard il y en a, elles servent, comme nos établis de tailleur, à s'accroupir dessus.

Nous faisions honneur à notre repas tout frugal qu'il était, et nous en étions à une seconde édition de beurèques que la faim me faisait trouver excellente, lorsque je fus abordé par un Grec du Phanar avec qui j'avais dîné à l'hôtel. Il venait s'informer de ma santé. Pour toute réponse, je lui montrai ma pâtisserie que je croquais à belles dents et je l'engageai à en prendre sa part. Il y consentit; mais je dois dire que, sans égard pour ma qualité d'amphitryon, il la déclara détestable.

Ma collation en pleine rue, en compagnie de mon serviteur, aurait dû révolter la dignité d'un héritier d'empereur, j'ai dit que tout le monde l'est au Phanar; mais celui-ci avait voyagé en France, en Angleterre, il était philosophe et le prouvait en s'associant à mon humble repas. Il fit plus : quand nous nous levâmes, il me présenta à deux fort jolies femmes ses parentes, avec qui il retournait à Constantinople, et ce fut en leur compagnie que je montai sur le bateau qui se disposait à partir.

Rendu au Ponte Vecchio, où cette fois nous débarquâmes sans accident, je pris congé des deux belles Grecques et du noble Phanariotte, en regrettant de ne pas les avoir rencontrés plus tôt. J'aurais pu les accompagner à leur logis, et ils m'y invitaient, mais j'étais pressé d'arriver au quartier turc, où je devais trouver mon iman. Ami de Johanni, il lui avait promis de me faire voir une mosquée dans tous ses détails. Le nom de cette mosquée, l'une des plus an-

ciennes de Constantinople, je ne puis me le rappeler; je sais seulement que Johanni, après avoir dit le nom turc, le traduisit par *Piccola Santa-Sophia.*

Nous trouvâmes le prêtre qui nous attendait sous le péristyle avec un autre individu, son esclave ou son domestique. Ce prêtre, jeune encore, à la barbe noire, au turban blanc, à la mise des plus soignées, avait des manières a la fois graves et polies; il parlait passablement l'italien et savait quelques mots de français. Son valet me présenta des pantoufles jaunes que je chaussai par-dessus mes bottes, et lui-même m'ouvrit la porte en me disant qu'il avait choisi cette heure afin que je pusse tout voir sans déranger ceux qui priaient.

Cette mosquée est la moins grande de toutes celles que j'ai visitées, mais elle est d'une bonne architecture et d'une propreté exquise. Le prêtre, en me disant que c'était un ancien temple chrétien, m'en expliqua la distribution primitive. Il me montra la place où avait été le maître-autel. Il me fit aussi remarquer les inscriptions grecques que portaient encore les pilastres. De belles et riches mosaïques couvraient l'intérieur du dôme. On les voyait encore il y a un an, me dit mon drogman, mais l'ordre était venu de les faire badigeonner.

L'iman confirmait ce que disait Johanni, et il ne paraissait nullement satisfait de cette couche de plâtre et de [illegible] qui avait fait disparaître le plus bel ornement de [illegible] temple. C'était ici l'amour-propre blessé d'un pro[illegible], et il ne manqua pas de me faire remarquer que [illegible] était soutenue par des colonnes de marbre. Les [illegible] quelques points sont couverts d'arabesques [illegible] sur fond blanc [illegible], et, comme partout, les lustres [illegible] longs cordons descendant de la [illegible]

[illegible] ur le lieu où se tient le prêtre.

n'est pas plus décoré que le reste. Le parvis doit, je crois, présenter des restes de tombes, des mosaïques et de curieuses inscriptions, mais partout des nattes le couvrent et je n'ai pu m'en assurer.

Le défaut de tableaux, de dorures et de statues, donne aux mosquées l'aspect nu et froid des temples protestants. Celles-ci pourtant ne sont pas coupées par ces laides tribunes qui font de ces temples de vrais pigeonniers. Du reste, comme on s'est efforcé de rendre toutes ces mosquées aussi ressemblantes que possible à celles de la Mecque, elles doivent offrir fort peu de variété. En résultat, la palme reste à nos églises catholiques, et l'antiquité elle-même n'a rien fait de plus grandiose et de plus beau que certaines d'entre elles.

Après avoir examiné celle-ci dans tous ses détails, je donnai une gratification au domestique et remerciai le maître qui me dit que sa mosquée serait toujours ouverte quand je voudrais y faire ma prière. Ce n'était pas trop mal pour un Turc, mais j'ai dit que la classe des prêtres, en Turquie, n'était ni si ignorante ni si fanatique qu'on le croit généralement. Quant aux manières et à la tenue, elle l'emporte certainement sur le clergé grec.

Nous revoyons, en passant, le turbé du sultan Achmet. Son tombeau, très-grand, est entouré de ceux de ses enfants; il est couvert de tapis, de cachemires, de brocards d'or et d'argent, et surmonté d'une sorte de tiare rouge ornée d'une aigrette. Non loin de là est une cour ombragée d'arbres où sont des tombes de pierre qu'on nous dit être celles de ses officiers.

Nous visitons la tour du vieux sérail donnant sur la place où s'élève la porte dite *la Sublime-Porte*. C'est de cette tour que les sultans venaient, chaque semaine, voir payer les janissaires et les regarder faire leur soupe. C'était le devoir du maître; s'il y eût manqué, il aurait pu

en résulter une émeute, et les mécontents, pour dédommagement, lui auraient demandé la tête de quelque ministre, en attendant qu'ils lui prissent la sienne. En vérité, ce contre-poids à la toute-puissance des sultans devait leur faire passer plus d'une nuit blanche, et Mahmoud aimait à dormir tranquille : de là la réforme et les tuniques à l'européenne. Les sultans y ont gagné du repos ; reste à savoir s'ils ont gagné en puissance et si, de leurs chevaux de race, ils n'ont pas fait des porte-choux.

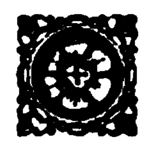
Nous voici sous la Sublime-Porte, entrée chétive égalant à peine celle de nos hôtels du faubourg Saint-Germain. Elle était en bois. Brûlée depuis peu par accident, on l'a refaite en pierre sans la rendre beaucoup plus belle.

Elle vous conduit sur la place du vieux sérail. De son péristyle de marbre, on a une magnifique vue sur Péra, Galata, Scutari, la Corne-d'Or, etc. Ce péristyle mène à une vaste salle carrée, mosquée sans minaret, où les sultans venaient s'acquitter de leur dévotion après avoir vu faire la soupe. C'est encore là où les pachas et les Turcs de distinction viennent prier. Elle est ouverte, mais je n'y vois qu'une espèce de prêtre ou de gardien qui, se montrant à une porte, m'invite à ôter mes souliers et disparaît. Je me déchausse donc et j'en fais le tour, mes bottes à la main : il n'y avait là personne pour les garder, et je ne me souciais pas de m'en aller nu-pieds. Quatre grandes colonnes très-minces et qui, en raison de leur hauteur, ressemblent à des mâts de cocagne, soutenaient le plafond. Une peinture en grisaille, représentant le tombeau de la Mecque, est au milieu d'un des murs intérieurs à gauche de la porte. C'est de ce côté qu'on se tourne pour prier.

J'allai rejoindre Johanni qui, je ne sais trop pourquoi, n'avait jamais voulu passer sous la Sublime-Porte, et qui semblait vivement regretter celle qui n'y était plus. Quoique

la nuit approchât, il tenait à me faire voir je ne sais quel monument qu'il me vantait beaucoup; mais il avait du malheur ce jour-là. Nous arrivons à l'endroit où il devait être, et là, pas plus de monument que dans ma poche. Il veut reprendre la rue qui doit nous ramener à l'hôtel, il ne la retrouve pas davantage; enfin, il était tout-à-fait perdu. Je m'en étonnais et il s'en étonnait plus que moi, car il connaissait parfaitement Constantinople. Il se croyait donc ensorcelé, quand enfin il se souvint que, depuis sa dernière visite, ce quartier avait été brûlé et probablement rebâti. Quant à son monument, il n'en était plus question.

En passant devant le débarcadère de Ponte Vecchio, il me montre un paquebot qui devait, le lendemain, partir pour l'île des Princes, où, me dit-il, se rendront beaucoup d'étrangers, en raison d'une fête qui y a lieu. Je me décidai immédiatement à faire ce petit voyage. Je l'envoyai s'assurer de deux places et je rentrai à l'hôtel, exténué mais satisfait d'une journée qui, véritablement, avait été bien remplie.



CHAPITRE LIII.

Promenade aux îles des Princes. — Les Syrènes. — Un malheur.

Johanni, ponctuel comme toujours, entra chez moi avec l'aube. Ce n'est pas une heure indue à Constantinople; on s'y couche avec le soleil, mais on s'y lève avec lui et l'on a raison, son lever y est admirable et, dans cette saison, la fraîcheur délicieuse.

Le groupe d'îles où nous allions fait partie de l'Asie: on le nomme îles des Princes, parce qu'on y exilait, dit-on, les princes du sang royal ou les ministres disgraciés dont on craignait la présence à Constantinople. La chronique ajoute qu'ils s'y trouvaient si bien, qu'ils n'en voulaient plus sortir. Ces îles, y compris deux à trois écueils non habités, sont au nombre de neuf: Buïuk-Ada, aujourd'hui Prinkipo qui a donné son nom au groupe, Proti, Antigona, Kalki, Kikandre ou Niandre, Oxeia, Plati, Pita et Anterovito. Elles sont sur la route de Constantinople à Modania.

Quand nous arrivâmes, la machine chauffait et la foule

se pressait à l'embarcadère; nous suivons le torrent. Je trouve le pont déjà rouge de fez et bariolé de l'autre côté d'un parterre de femmes; mais ici la compagnie ne se composait plus exclusivement de figures voilées, il y avait beaucoup de Grecques à visage découvert et même quelques dames à chapeau. Aussi, la balustrade qui séparait les deux sexes n'était plus infranchissable, et les hommes pénétraient sans difficulté dans le quartier des femmes; les Turques voilées faisaient seules bande à part. Cela ne dura pas longtemps; bientôt je les vis se réunir aux dames grecques.

Je retrouvai là quelques passagers de *l'Alexandre*, entr'autres le capitaine Marceau que je revis avec grand plaisir, et qui me fit faire connaissance avec un médecin grec parlant parfaitement français et qui voulut bien me donner des détails sur les points que nous rencontrâmes.

Nous sortîmes du port, non sans craindre quelque abordage des vapeurs se croisant dans tous les sens. Le nombre des bâtiments à voiles de guerre ou de commerce mouillés à la Corne-d'Or et à Scutari, s'était encore accru depuis la veille; les nations qu'intéresse la question d'Orient se font ici représenter par leurs canons. Je reconnais les pavillons français, anglais, américain, autrichien, napolitain, etc. Toutes les causeries à bord roulent sur la politique, le mot guerre est dans toutes les bouches; les Turcs eux-mêmes semblent sortir de leur apathie, ils écoutent et se joignent aux chrétiens. Les Arabes, car nous en avions aussi, ne paraissent pas les moins animés; quelques-uns mêlent à leurs phrases arabes des mots français. Si nous avions une guerre avec la Russie, je pense qu'il serait facile de recruter des régiments indigènes dans nos possessions d'Algérie; avec nos bedouins, nous ferions aisément des cosaques.

A cette animation générale, on ne peut douter qu'une

catastrophe ne soit prochaine, et que la question d'Orient n'agisse sur les têtes africaines comme sur celles d'Europe et d'Asie. Nous avons à bord des specimen des quatre parties du monde et des sujets de tous les pavillons que nous avons vus dans le port : c'est un diminutif de l'arche; on y parle dix langues différentes, et pourtant tout le monde se comprend.

Nous longeons Scutari et son cimetière que je n'oublierai plus. Nous sommes en face de son magnifique hôpital et de ses belles casernes, et bientôt du camp turc. Nous revoyons la ville des juges, Kadi-Keuï, avec ses arbres qui font, de la mer, un charmant effet, surtout par le beau soleil qui nous éclaire. Les îles se montrent plus distinctement. La famille du docteur habite l'une d'elles ; il nous indique la maison où il est né. Ce n'est point là pourtant où il se rend : il va plus loin, voir un ami malade. Des couvents grecs, placés sur les hauteurs et dans d'admirables sites, prouvent que les moines d'Orient savent, non moins que ceux d'Occident, choisir la position de leur retraite.

Le premier couvent que nous apercevons est celui de Proti. Dans Antigone, l'ancienne Panormus, en outre du monastère, sont un collége ou séminaire grec de théologie et des ruines d'un effet très-pittoresque.

Kholki ou Colchi, dont le nom vient de *colchos* (bronze), est l'une des plus charmantes de ces îles. On y voit, au bord de la mer, un vaste bâtiment qui est l'école des élèves de la marine. Cet édifice, qui paraît beau, est de construction moderne. Le docteur nous dit qu'aussitôt qu'il fut terminé, le gouvernement fit décapiter l'architecte, sorte de paiement assez usité en Turquie.

Il nous raconte aussi que le père du Sultan actuel, Mahmoud, étant venu prendre l'air dans cette île, y aperçut trois jeunes filles qui lui plurent; il les voulut toutes trois

et toutes trois devinrent enceintes. Le Sultan fit enlever les enfants pour être élevés dans le sérail. Par suite de l'honneur que leur avait fait le chef de l'Etat, ces jeunes filles étaient condamnées à un célibat perpétuel. Deux en moururent de chagrin. La troisième trouva moyen de se sauver et de se réfugier dans une île de la Grèce où elle se maria. Elle vit encore.

Il y a trois monastères grecs à Calchie: Sainte-Marie, Saint-Nicolas et Agia-Triada ou Sainte-Trinité. C'est dans l'église de ce dernier couvent qu'était un tableau représentant le *Jugement dernier* avec un enfer où sont jetés pêle-mêle des Turcs qu'on reconnaît à leur turban et des évêques catholiques en habits pontificaux; tandis que le paradis est rempli de popes et de caloyers. N'ayant pas vu cette église, je ne puis dire si cette curieuse peinture y est encore. Quant aux Turcs, ils n'ont jamais trouvé mauvais qu'on les logeât en enfer, car, d'après leurs habitudes, notre paradis leur agrée peu.

Quelques-uns de nos passagers allant dans ces îles, nous touchons aux quatre premières, mais sans avoir le temps d'y débarquer. Nous ne mîmes pied à terre qu'à Prinkipo, l'île capitale.

On nous avait dépeint ce lieu comme le séjour des houris ; véritablement cela en avait l'air. Quand nous abordâmes, l'embarcadère ressemblait à une salle de bal: plusieurs centaines de femmes grecques ou arméniennes y étaient en toilette, assises les unes à côté des autres. Il y avait aussi quelques Turques. L'île n'est guère habitée que par des Grecs. Les Musulmans y sont de passage, et je n'y ai pas vu de mosquée.

Des musiciens bohémiens, assis devant un café, jouaient des airs du pays au milieu de cette réunion de beautés; notre entrée avait véritablement quelque chose de féerique. Quand j'eus fait cinquante pas, je me crus transporté dans

une ville de Provence; de beaux cafés, meublés à l'européenne, laissaient apercevoir leurs billards de fabrique française.

Un peu plus loin, je me trouve entouré de maisons aux rideaux rouges, sorte d'enseigne qui annonce ici les harems omnibus. Les habitantes en sont nombreuses. Nous en vîmes à chaque porte, à chaque fenêtre qui, par des gestes non équivoques, nous invitaient à entrer. C'étaient des Grecques et des arméniennes. Il y en avait de fort belles, mais, bien que jeunes, on reconnaissait sur leur front cette flétrissure signe d'une chute précoce et d'une vie désordonnée. Ce ne sont pas, d'ailleurs, ces odalisques de bas étage qui font la réputation de Prinkipo, il y en a d'autres.

La basse ville ainsi explorée, je voulus voir les hauts quartiers et escalader l'île. Je prends un âne, monture ordinaire du pays, où elle n'est pas dédaignée, même des Turcs, car j'eus le plaisir d'en rencontrer plusieurs fumant leur longue pipe qui tombait à terre et semblait sortir de la bouche de l'âne.

Me voici donc grimpant sous un soleil à rôtir un bœuf et arrivant à un sommet qui me met en face du golfe de Nicomédie. Autour de nous sont les îles et les îlots de ce petit archipel dont j'occupe en ce moment la métropole. La côte d'Europe et celle d'Asie se dessinent dans un immense développement. A nos pieds est la mer de Marmara et Constantinople qui semble encore près de nous. Mon œil suit, à gauche, toute la côte qui conduit au cap de Chalcedoine, à Kadi-Keuï et à Scutari. Un isthme étroit que mon guide nomme Bournou, probablement Saghartchilar-Bournou ou Pointe de Langue, s'avance dans la mer comme un môle immense, long et étroit.

Près du lieu où nous sommes est l'église grecque del Christo qui n'a de remarquable que sa position. Là, je croyais être au point culminant de l'île, mais je me trom-

pais; une autre cime était devant nous avec un autre couvent, celui de Saint-Georges. Malgré l'atroce chaleur, me voilà parti : la route n'était pas longue, mais elle était pénible ; il fallait descendre dans un ravin, puis remonter, et la pente était rude. C'était l'affaire de mon âne, mais mon guide n'en avait pas. Je ne voulais pas l'éreinter; je lui proposai de rester au couvent. Il prétendit qu'en ce moment il n'était pas bon de voyager seul, et il insista pour me suivre. J'y consentis, à condition qu'il monterait sur l'âne à son tour. Il le voulut bien ; mais quand nous apercevions quelqu'un, il descendait. Je lui en demandai la raison. Il me dit qu'il tenait à son honneur, et qu'on le prendrait pour un mauvais guide et un paresseux si on le voyait en selle et moi à pied. A la bonne heure ! cet homme-là avait la conscience de son état !

A mi-côte, nous vîmes s'ouvrir devant nous une petite vallée dont je ne soupçonnais pas l'existence. Resserrée entre la mer et la montagne, l'effet en était des plus pittoresques. Au milieu s'élevait le couvent grec de Saint-Nicolas. En face, à portée de fusil, était une île bien cultivée, ornée d'une jolie maisonnette : c'est, je crois, Anterovito, l'île aux lapins. Je me suis souvent demandé d'où venaient les lapins qu'on trouve ainsi sur des rochers quelquefois fort éloignés des côtes ? Il est difficile de croire que partout on les y ait portés, et encore moins qu'ils y soient venus à la nage. Au surplus, il en est ainsi de bien d'autres animaux dont la présence sous certaines latitudes et dans des îles isolées est vraiment inexplicable.

Parvenus au sommet de ce nouveau pic, nous retrouvâmes la même vue plus étendue encore : nous semblions toucher Modania, la côte de Brousse et l'Olympe.

Je me présente au couvent, j'y suis immédiatement introduit. Un prêtre va chercher de l'eau à un puits placé dans la cour et vient m'en offrir ; elle est d'une fraîcheur

admirable. De belles treilles et des figuiers annoncent que, malgré l'élévation du sol, les fruits y mûrissent bien.

Dans l'église, nous remarquons un Saint-Georges en argent. Mais ce qui me frappa, ce furent des femmes qui, pour trouver de l'ombre, y avaient fait porter leurs matelas et y dormaient. D'autres, assises près d'elles, causaient en mangeant des pastèques.

Au retour, nous rencontrâmes des promeneurs qui allaient tenter l'escalade que nous venions de faire. Tout cheminant, je suivis longtemps les mouvements d'un faucon chassant de petits oiseaux qui l'évitaient en s'élevant à une hauteur prodigieuse. Malgré ses efforts, il n'en put prendre aucun.

De distance en distance nous voyons d'élégantes petites villa, et en approchant de la mer nous trouvons, à mi-côte, un hôtel tenu à l'européenne, d'où l'on jouit d'une vue magnifique. A côté sont des maisons de plaisance qu'on loue aux étrangers qui viennent prendre des bains de mer.

Au pied de la côte on aperçoit plusieurs de ces établissements. Je ne résistai pas à ce voisinage, et je m'y rendis immédiatement. Je ne me doutais pas que j'allais me trouver aussi près de la mort que je l'avais été la veille, et qu'ici encore je devrais la vie à un miracle.

Arrivé au bain, je fus reçu par un vieux Turc qui m'ouvrit un cabinet d'où l'on descendait dans un bassin de deux à trois mètres carrés. Ce n'était pas ce que je cherchais, je voulais nager, et voyant quelques planches placées en saillie, absolument comme celles qu'on met dans les écoles de natation pour y sauter, je demande au Turc s'il y avait beaucoup d'eau? Il me fait répondre par mon guide qu'il y en avait beaucoup. Cependant, je veux m'en assurer par moi-même, je regarde; la mer était un peu trouble, je ne vois pas le fond. Je m'élance donc sans crainte, tête première, et au moment même mon front

porte sur un corps dur et je ne sens plus rien : j'étais au fond sans connaissance. Cet anéantissement ne dura heureusement qu'un instant, je sortis la tête hors de l'eau, mais avec un étourdissement tel que je ne savais plus où j'étais ; cependant, l'échelle étant peu éloignée, je pus l'atteindre. Je croyais avoir le crâne ouvert ; il n'était que froissé, et bientôt je revins entièrement à moi.

A quoi avais-je dû la vie? A un hasard providentiel : deux pointes de roche saillaient à l'endroit où je m'étais jeté, je les sentis parfaitement en me relevant, et ma tête avait porté entre les deux, sur une masse de sable. Deux pouces plus à droite ou plus à gauche, j'étais tué, et j'en eus la preuve en faisant sonder pour retrouver mon bonnet de bain qui y était resté. Nous reconnûmes que, sauf l'endroit où ma tête avait touché, tout était pierre : c'était, j'espère, l'avoir échappé belle ; aussi, je remerciai Dieu de bon cœur.

Pour que semblable accident n'arrivât plus, j'adressai des reproches au Turc qui, certes, les méritait pour l'assurance qu'il m'avait si légèrement donnée. Il n'eut pas l'air de nous comprendre, et si j'avais recommencé mon saut périlleux, il m'aurait laissé faire. Ainsi sont les Turcs : ils verraient un homme armer son pistolet pour se faire sauter la cervelle qu'ils ne feraient pas un pas pour l'en empêcher. *Ne dérangez pas le monde*, telle semble être leur maxime habituelle.

J'entrai dans l'hôtel dont la tenue m'avait frappé, et l'on m'y servit un fort appétissant déjeûner. Ce fut Johanni qui en profita ; j'étais encore si étourdi de ma chute que je ne pus manger. Je m'assis devant la porte pour voir circuler les promeneurs. On m'avait averti à Constantinople de me tenir en garde contre les demoiselles de Prinkipo, moins renommées par leur beauté que par leur talent de séduction, et un proverbe disait que tout étranger qui

y donnait son cœur n'en rapportait que sa chemise. On citait plusieurs de ces fées qui, de même que ces belles filles de l'école philosophique d'Athènes, les Laïs, les Sapho, les Aspasie, avaient amassé des monceaux d'or sans que leur honneur en souffrît le moins du monde; bien au contraire, on n'y voyait qu'une preuve de la puissance de leurs charmes et de l'attrait de leur esprit. J'étais donc fort désireux de juger par moi-même, non de leur habileté, mais de leurs figures, et je me tenais aux aguets, quand je vis paraître une jeune fille qui, véritablement, était d'une beauté merveilleuse que relevait encore sa mise à la fois pittoresque et décente. Elle pouvait avoir dix-huit ans, et son air de candeur et d'innocence lui donnait l'air d'une madone de Raphaël. Je la mettais donc tout-à-fait en dehors de celles dont on m'avait parlé, quand, par un signe des plus significatifs, un des garçons de l'hôtel que j'avais prié de m'avertir, me fit savoir que c'était précisément l'une de ces syrènes : d'après cet échantillon, je compris comment elles devenaient si souvent légataires universelles.

Ici, comme ailleurs, le gamin est essentiellement trafiquant, et il s'en présenta plusieurs pour me vendre divers petits colifichets, notamment des chapelets formés de centaines de coquillages pas plus gros que des grains de millet et percés chacun de deux trous. Ils vendent un chapelet vingt-cinq centimes. Il est difficile de deviner comment on arrive à faire un pareil travail pour ce prix.

L'heure du départ approchait. Je revins au port par un chemin que je n'avais pas encore fait et qui me conduisit à un charnier où étaient déposés un grand nombre d'animaux morts : c'était déjà une amélioration sur Constantinople où on les laisse dans les rues.

En suivant la plage, je rencontrais, à chaque pas, des baigneurs qui prenaient leurs ébats dans la simple tenue

de l'âge d'or ; la feuille de vigne même avait été oubliée. De pauvres Anglaises, que leur promenade romantique avait conduites de ce côté, arrêtées entre la mer et les murailles, ne savaient comment sortir de ce singulier Eden et traverser ces groupes de Tritons étendus sur la rive. Ceux-ci, dans leur innocence toute primitive ou leur malice plus qu'infernale, n'avaient pas l'air de comprendre ce qui arrêtait ces dames et ne se pressaient pas de leur ouvrir le passage. La position était critique, et véritablement ici les éventails, les ombrelles et les voiles verts n'étaient pas de trop. Que pouvais-je pour venir en aide aux pauvres voyageuses? Leur faire ombre de mon corps. C'est ce que je fis en me mettant entre elles et ces dieux marins; mais ici l'ombre était loin d'être suffisante, et ces dames, nonobstant mes efforts, ont eu là un fameux chapitre à ajouter à leurs impressions de voyage.

Malheureusement la chose ne finit pas là. En approchant de la ville, elles furent aperçues des sunamites aux rideaux rouges : or, les nymphes d'Orient ne sont pas, sur ce point, plus charitables que leurs consœurs d'Occident, et celles-ci s'en donnèrent à cœur joie sur la mésaventure de ces martyres, obligées de passer sous le feu roulant de leurs rires et de leurs roucoulements moqueurs.

Ce jour était aux accidents. A cette scène demi-burlesque en succéda une autre qui ne l'était guère et dont le souvenir me serre encore le cœur. Rentré à bord, j'y attendais l'heure du départ en causant avec quelques passagers, lorsqu'à une centaine de pas nous vîmes des plongeurs s'élancer coup sur coup dans la mer. Nous crûmes d'abord que ce n'était qu'un jeu; mais l'attention inquiète que l'on portait à leurs mouvements attira aussi la nôtre, et nous apprîmes qu'ils cherchaient un jeune Arménien que l'on croyait noyé. Il était arrivé le matin même à Prinkipo, et je me le rappelais pour l'avoir entendu causer avec Johanni.

Les plongeurs, au nombre de huit ou dix, continuaient sans relâche leurs efforts désespérés et sans résultats. Enfin l'un deux reparut, tenant dans ses bras et poussant à la surface un corps blanc comme la neige et aux longs cheveux noirs pendants sur ses épaules. C'était bien, me dit Johanni, ce même jeune homme que quelques heures avant nous avions vu joyeux au milieu de sa famille venue, comme lui, en promenade. Voici comment ce malheur était arrivé : il ne savait pas nager, il avait donc été s'asseoir dans une de ces enceintes à claire-voie où l'eau n'arrive qu'aux épaules; mais en approchant de la séparation, il fut soulevé par une vague, le pied lui manqua, et, glissant sous la barre, il n'avait pu se relever. Entraîné alors par le remous, il se trouva porté hors de l'enceinte.

Cependant, on l'avait ramené à terre, et nous voyions autour de lui des personnes éplorées qui, sans doute, étaient de sa famille; mais, à mon grand étonnement, on ne pratiquait sur lui aucun des moyens usités en pareil cas et qui peuvent ramener à la vie des personnes ayant séjourné dans l'eau, même pendant un certain temps. J'en avais vu plus d'un exemple, et ces moyens je les avais appliqués moi-même avec succès (1). J'y courus donc et

(1) Voici quels sont ces premiers secours à donner aux noyés :

1° Eviter de remuer brusquement le noyé ; le placer sur le côté droit, la tête un peu plus élevée que le reste du corps ;

2° Le porter, au sortir de l'eau, *au lieu de secours* ou dans la maison la plus voisine ;

3° Le débarrasser ensuite de ses vêtements, sans secousses, et lui essuyer le corps avec du linge chaud ;

4° Le mettre sur un matelas ou une paillasse, un bonnet de laine à la tête et le corps dans une couverture de laine ;

5° Réchauffer promptement le corps, soit par des frictions avec des flanelles chaudes, soit à l'aide de bassinoires, de briques,

je fis tout ce qu'on pouvait faire, mais ce fut en vain. Il ne restait plus, comme dernière ressource, qu'à tenter la saignée, et un docteur qui survint le fit sans réussir davantage. Il était mort.

Je m'empressai de rentrer à bord, où le capitaine, qui voyait ce qui m'arrêtait, m'attendait pour donner le signal du départ. Personne ne se plaignit de ce retard, et il faut le dire en l'honneur de l'humanité, de deux à trois cents passagers qui se trouvaient là, Turcs, Francs, Grecs, Juifs, Albanais, il n'y en avait pas un seul qui ne donnât des marques de douleur, surtout quand on vit le docteur s'éloigner, ce qui prouva à tous qu'il n'avait trouvé qu'un cadavre. Ce jeune homme appartenait à une famille arménienne aisée du Phanar; il se destinait à l'instruction, parlait plusieurs langues et avait déjà une vingtaine d'élèves. Il était grand et beau, fort aimé des siens et de tous ceux qui le connaissaient. Il n'avait pas vingt ans.

Notre retour à Constantinople fut triste; durant la traversée on ne parla que de ce lugubre évènement. Une mer calme et un vent favorable aidant à la vapeur nous ramenèrent bientôt à la Corne-d'Or, et quand nous débarquâmes, il était à peine trois heures après-midi. Je ne pouvais croire qu'en moins de dix heures j'eusse vu tant de choses et éprouvé tant d'émotions: c'est que rien n'allonge le temps quand nos souvenirs s'y reportent comme la variété des faits.

J'avais quelques emplettes à faire au grand bazar : c'est

de fers chauds, de cendres ou de sable chaud appliqués en sachets sous les aisselles, contre les cuisses et les côtés;

6° Enfin, débarrasser le nez et la bouche des mucosités qui peuvent s'y trouver et gêner la respiration.

Ces moyens ne sont pas destinés à remplacer le médecin qui doit toujours être appelé le plus promptement possible.

véritablement l'arche de l'industrie, exposition perpétuelle et universelle. On y trouve de tout, et nos amateurs de bric-à-brac ou de haute curiosité, comme les nomment les marchands de Paris, peuvent aisément s'y approvisionner. Si j'avais eu moins de pays à parcourir et conséquemment moins de visites douanières à subir, j'aurais fait d'assez bonnes acquisitions, mais la douane est partout ennemie du bric-à-brac : c'est une marchandise peu définissable, et comme en cette qualité la tarification n'en est pas claire, la valise, la caisse ou la malle qui contient de ces malheureux produits devient une vraie boîte de Pandore. Dans le doute, abstiens-toi, dit le sage. Le fisc, par une variante de sa façon, dit : dans le doute, fais payer double. Il en résulte que le bric-à-brac en voyage est une cause de ruine. Je résistai donc à la tentation de la haute curiosité et je n'achetai que l'indispensable, c'est-à-dire ce qu'il me fallait pour renouveler ma garde-robe singulièrement endommagée par le frottement des voitures et celui des blanchisseuses. Dans ces pays méridionaux, elles emploient souvent des citrons pour économiser le savon ; ce procédé blanchit bien, mais le linge n'y résiste pas longtemps. A mon avis, mieux vaut garder les citrons pour faire du punch ou de la limonade.

Dans le nombre des objets dont j'avais à me pourvoir, étaient des chaussettes. On m'en présenta en coton, portant un grand cachet noir indiquant l'adresse d'un fabricant de Londres. Elles ne coûtaient, la paire, que deux piastres et demie ou soixante-trois centimes. Sans être fines, elles étaient belles et solides. Reste à savoir comment l'Angleterre peut gagner sur ces articles. Je suis convaincu qu'elle n'y gagne pas et que ce sont là des chaussettes politiques.

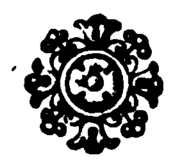
Avec un aspect assez mesquin, ces boutiques, de même que celles de Smyrne, renferment souvent de grandes

bon cœur, courut prêter assistance au malheureux, et moi, pour suivre son exemple, j'aidai la vieille Juive à se relever. Cela fait, nous nous hâtons de sortir de cette bagarre, mais ce fut pour donner au milieu d'une escouade de marchands de fritures, portant sur la tête leur plat graisseux en allant, comme les ânes, toujours droit devant eux. Ils ont pourtant un moyen de vous prévenir ; s'ils ne disent pas : gare ! ils le chantent, car, bien que le chant soit en horreur chez les vrais musulmans et en quelque sorte défendu par la religion, il n'y a pas de pays où l'on chante plus qu'ici ; mais en transgressant la loi, ces innocents le font sans pécher, puisqu'ils chantent sans s'en douter : ils croient parler. C'est dans cette conviction que, jour et nuit, les muezzins font entendre au loin leur voix douce et sonore, et c'est le beau côté de la musique turque : rien de plus doux, de plus religieux, de plus harmonieux, surtout dans le calme de la nuit, que ces invitations à la prière. C'est, avec leur charité pour les pauvres, la seule chose que j'emprunterais à l'islamisme, à qui je donnerais volontiers en échange nos carillons faux et nos clochettes enrhumées. Je n'aime les cloches que lorsqu'elles sont grosses et justes.

Les autres musiques vocales ne valent pas celle-là, mais elles sont préférables aux glapissements sauvages et inintelligibles de nos crieurs de rue. Je viens de dire que les marchands de fritures chantent ; il en est de même des vendeurs de fruits, d'eau glacée, de petits gâteaux, etc. A la promenade, dans les arabas ou sur les caïques, les femmes, tout en conversant, chantent, et assez fort pour être entendues des passants. Les enfants chantent pour apprendre à lire, et les maîtres pour le leur enseigner. Les derviches hurleurs chantent un peu fort, mais enfin ils chantent, et eux aussi s'imaginent ne faire qu'une prière ou un sermon.

Si les Turcs chantent en croyant parler, en revanche ils parlent en croyant chanter; les sons alternatifs et coupés que soupirent les derviches dans leurs flûtes ressemblent plutôt à une conversation qu'à un concert. Il en est de même de leurs musiques militaires, quand elles ne sont composées que de Turcs. Alors ce n'est plus un orchestre, mais une réunion de gens qui toussent et crachent dans des cornets de bois ou de cuivre.

Il en est de même de leurs musiciens bohémiens qui parlent et nasillent leurs romances pour les accommoder au goût turc. Il est vrai qu'ils chantent quelquefois, mais c'est seulement pour les Grecs et les Francs. Oui, la Turquie est le vrai pandœmonium de la musique, comme elle est celui des costumes : c'est là que l'on trouve les deux extrêmes. J'en ai vu d'une richesse et d'un goût exquis, et d'autres, ceux de certains derviches et moines vagabonds, que l'imagination la plus folle, que nos artistes les plus excentriques dans leurs caricatures n'auraient jamais pu trouver.



CHAPITRE LIV.

—

Constantinople. — Le Sultan. — Eaux douces d'Asie.

—

Le vendredi 22 juillet, en me levant, j'entendis la messe à Sainte-Marie-des-Français, grande rue de Péra. C'est une petite église qui n'a rien de bien remarquable, non plus que celle de Saint-Antoine qui en est proche.

Le vendredi est, comme on sait, le dimanche des Turcs; c'est le jour où le Sultan va à la mosquée. Il devait aussi y avoir une revue de troupes, et je ne voulais manquer ni l'un ni l'autre. Guidé par Johanni qui avait été aux renseignements sur la marche du Sultan et des régiments qu'il devait inspecter, je me rends d'abord à la caserne des artilleurs, où je les vois défiler avec leurs pièces et leurs caissons. Ils sont habillés de bleu avec des ornements rouges à peu près comme les nôtres; seulement, au lieu du schako ils portent le fez.

J'ai dit déjà quel était le costume de l'infanterie de ligne; je la trouvai formant la haie sur la voie que le Sultan devait

parcourir. Au milieu des troupes était assis, dans un petit corps-de-garde, un gros Turc en tunique bleue couverte de broderies. Comme j'allais contre le mur pour me garer du soleil, ne le voyant pas, caché qu'il était par l'appentis, je me trouvai presque entre ses jambes. Reconnaissant un officier supérieur, je le saluai. Il me rendit poliment mon salut : c'était le grand séraskier Mehemet-Ali-Pacha.

Continuant à avancer entre deux lignes de soldats, j'arrivai fort à mon aise jusqu'à la porte du sérail par où devait sortir le Sultan. Sauf ces soldats, la rue était à peu près déserte; seulement, sous quelques arbres à l'extrémité d'une ruelle transversale aboutissante à celle où j'étais, se trouvait un groupe d'hommes à turban, probablement étrangers et venus là, comme moi, pour jouir du coup-d'œil.

La cavalerie était un peu plus loin, à droite du sérail, et devant la porte piaffaient beaucoup de chevaux tenus en laisse ou montés par des officiers en tunique brodée et en épaulettes. Quand je m'avançai pour examiner ces magnifiques coursiers, Johanni ne voulut pas me suivre; je ne sais trop pourquoi, car ces militaires me reçurent fort courtoisement, et, m'invitant à m'approcher, m'adressèrent quelques paroles que malheureusement je ne pus comprendre. Elles avaient rapport, je crois, aux qualités des chevaux que je regardais en connaisseur, car j'en ai eu longtemps le goût, on peut même dire la passion. Elle s'est passée avec la jeunesse; heureusement, car elle me coûtait beaucoup d'argent, et ce qui est moins réparable, beaucoup de temps.

Je revins sur mes pas pour entendre la musique de la garde. J'y comptai au moins quatre-vingts musiciens en costume bleu fort riche, à peu près semblable à celui des officiers, sauf les épaulettes.

Le chef de musique se nomme Donizetti, il est proche parent du célèbre compositeur. Aussi ne m'étonnai-je pas

quand cette compagnie exécuta, avec ensemble et justesse, des morceaux de nos opéras et des opéras italiens, ainsi que nos airs nationaux, *la Parisienne*, *la Marseillaise*, *Vive Henri IV:* étrange pasticcio résumant assez bien notre histoire.

Deux autres musiques tout aussi nombreuses, placées également aux abords du palais, ne jouaient que des airs turcs. L'une de ces bandes était costumée à peu près comme nos hussards; elle n'était pas mauvaise. Il est donc à croire qu'il n'y avait que peu ou point de Turcs parmi les exécutants.

A l'une des portes latérales se tenait, devisant et folâtrant, une grande troupe de nègres, tous en tunique bleue et à fez rouge. On me dit que c'étaient les eunuques noirs. Je traversai la rue et je me mêlai à leur groupe pour les mieux voir. Il y en avait de fort jeunes et presque enfants; ceux-ci ne différaient en rien des autres nègres. C'est seulement dans les plus âgés qu'on reconnaissait cette chair pendante et ces yeux glauques qui caractérisent les eunuques.

Au mouvement des troupes, je m'aperçus que le Sultan s'apprêtait à sortir. Je fus me placer sous les arbres, à l'endroit où se trouvaient déjà quelques étrangers. J'étais ainsi abrité du soleil et presque en face de la porte où Sa Hautesse devait paraître. Ces étrangers étaient tous Turcs. Leur costume différait de celui de la réforme, ce qui prouve qu'ils n'étaient ni militaires ni employés. La plupart portaient des turbans rouges ou verts. Ils ne semblaient nullement contrariés de mon voisinage. Il n'en fut pas de même d'un garçon de quatorze à quinze ans qui, bien que je ne fusse pas devant lui, me fit impérieusement le geste de passer derrière. Je me mis à rire de l'insolence du drôle, mais il la renouvela. Alors je le pris par les épaules et je le poussai hors du groupe qui se referma, et je ne le revis plus.

Nous étions, mes voisins et moi, aux premières loges, ainsi que quelques dames turques ou arméniennes placées sur une petite esplanade adossée à une sorte de chapelle ou d'oratoire. Mais arrive un peloton de soldats de police, hérissés d'armes comme ils le sont partout en Turquie ; ils commencent à se mettre devant nous en formant la haie, et trouvant les spectateurs trop près, ils les font reculer de huit à dix pas. Je fus compris dans la mesure générale et je ne l'en trouvai pas meilleure, car relégué derrière, je ne pouvais plus voir le Sultan, et j'en étais pour ma course. J'allai donc présenter ma réclamation à l'officier qui commandait le détachement. Il n'avait pas une mine bien encourageante, elle aurait parfaitement convenu aux fonctions de bourreau : peut-être l'était-il, car la police est ici chargée des exécutions. Mais il ne faut pas juger les gens sur la figure ni même sur le métier : bourreau ou non, celui-ci était bon homme ; il comprit l'objet de ma requête et me fit mettre au premier rang, entre lui et son lieutenant. Mon drogman eut même la permission de se placer derrière moi.

Johanni me prévint que le Sultan ne manquerait pas de me remarquer, son premier soin, en sortant du sérail, étant toujours de regarder s'il y a des Francs sur son passage.

Le mouvement des soldats qui se mettaient à leur rang et la musique qui recommençait à jouer, nous annoncèrent que Sa Hautesse et sa suite approchaient. D'abord parut un groupe d'une trentaine de cavaliers en tunique bleue brodée, montés sur ces beaux coursiers que j'avais déjà admirés et allant au petit pas. Mon interprète me dit que c'étaient les colonels des régiments que nous avions vus, ou d'état-major.

Après parut un autre groupe couvert de plus de dorures encore, avec de grands cordons, des crachats, des décorations de toutes sortes et montant des chevaux non moins

parés que leurs cavaliers : c'étaient les ministres, les amiraux, les généraux, et dans le nombre je reconnus le grand séraskier. Presque tous ces grands officiers étaient d'un embonpoint extraordinaire ; il semblait qu'on les eût choisis au poids. Au milieu d'eux était un nègre à épaulettes d'or et plus couvert de décorations, de plaques et de cordons que tous les autres. Je demandai quel était ce général? C'était, me dit Johanni, le kislar-agassi, ou le premier eunuque noir. Le blanc, ou capou-agassi, était probablement aussi dans le groupe, mais je ne pus le distinguer. Seulement je reconnus, parmi les officiers de la suite, l'eunuque blanc avec qui j'avais causé deux jours avant en revenant de Scutari.

A huit ou dix pas derrière ce peloton de ministres et de généraux, venait le sultan Abdul-Medjid, sur un cheval bai ayant une étoile blanche au front. Ce cheval avait l'air de battre la mesure au son de la musique ou de faire ce qu'à l'exercice on appelle *marquer le pas*. Je n'ai jamais vu un cheval remuer en faisant si peu de mouvement, ni marcher en avançant moins vite. Le Sultan n'avait autour de lui, et même à certaine distance, que des gardes à pied vêtus, comme les officiers, en tunique bleue à collet doré.

Abdul-Medjid est pâle, la barbe noire, peu longue, les yeux noirs et fixes, l'air triste et souffrant. Si le bonheur est là, il se cache bien, et nul, après l'avoir vu, ne peut dire : je voudrais être à la place de cet homme. Au total, sa figure est intéressante et douce; elle n'est pas trompeuse. C'est peut-être le premier des empereurs turcs qui soit resté pur de sang humain. Il a horreur des exécutions, il n'en a jamais commandé; quand il y en a eu, c'est que la justice a suivi son cours. Sa tenue est la même que celle de ses généraux, mais moins chargée d'or et de décorations.

Ainsi qu'on m'en avait prévenu, il avait, en sortant du

sérail, regardé à droite et à gauche s'il y avait des Francs. Comme j'étais le seul et que, seul aussi, j'avais le chapeau à la main, il ne pouvait manquer de m'apercevoir. Alors, ses yeux ne me quittèrent plus, et j'en étais même embarrassé. En passant devant moi, il me fit un léger signe de tête.

Partout, sur son passage, les soldats présentaient les armes, mais je ne vis personne s'agenouiller ni se prosterner; les hommes et les femmes baissèrent seulement un peu la tête en signe de respect et je fis comme eux. Il régnait, d'ailleurs, le plus profond silence parmi les troupes et les spectateurs, la musique seule se faisait entendre. Quand elle se taisait, le silence redevenait complet.

Comme je m'apprêtais à m'en aller, l'officier de police dit quelques mots à l'oreille de mon drogman qui me les répéta. C'était une invitation d'attendre Sa Hautesse qui, assurait cet officier, me parlerait comme il l'avait fait à sa dernière sortie à quelques Francs qu'à leur décoration il avait reconnus pour des officiers français. Je dois dire que dans tout ce voyage, et notamment en Orient, ce bout de ruban m'a souvent été utile, et c'est à lui que je devais d'avoir pu circuler librement au milieu des troupes.

Après le Sultan venait une compagnie toute composée de capitaines et d'officiers d'état-major; ensuite, deux voitures fort belles et de forme moderne. Elles paraissaient de fabrique anglaise. Mon drogman croyait que la sultane Validé était dans l'une, mais je n'y vis personne.

Le soleil devenait de plus en plus ardent et m'incommodait beaucoup. M'étant informé du temps qui s'écoulerait avant la rentrée du Sultan et ayant appris qu'il pouvait être de deux à trois heures, je pris congé de mes gens de police, après les avoir remerciés de leur bon accueil, et je suivis le cortége pour voir les troupes échelonnées se former en compagnie. Ce mouvement, bien que

le terrain s'y prêtât peu, se faisait sans confusion et annonçait des soldats exercés ; ils marchaient avec ordre et pour ne blesser personne, faisaient halte quand la foule devenait trop compacte. Moi-même, pour éviter le contact de cette populace voleuse et crasseuse, je m'étais mis dans leurs rangs et je marchai au milieu d'eux pendant un quart-d'heure; non-seulement ils ne le trouvaient pas mauvais, mais ils se gênaient même pour me faire place. On voyait enfin qu'il n'y avait là que des troupes disciplinées.

Las d'être sur mes jambes, je me rends à la Marine, où je prends un caïque. Il n'était pas conduit par des Turcs, mais par des Arméniens. On peut également s'y fier, ils sont ordinairement honnêtes. Johanni n'en disait pas autant des Grecs.

Le but de ma promenade était les eaux douces d'Asie, où les familles turques se rendent le vendredi en partie de plaisir. Nous passons devant Beschicktach, palais d'hiver du Sultan, dont la mer baigne le pied comme elle fait des maisons de Venise. De belles petites colonnettes en marbre blanc, des grilles de fer, de grands arbres qui ornent les jardins extérieurs et dont on aperçoit la cime, voilà ce qui frappe d'abord.

De chaque côté de la porte principale, mais à certaine distance, se promènent, sur un quai étroit, deux sentinelles, les seuls êtres humains qu'on aperçoive. Leur consigne est d'écarter les caïques qui approchent trop près et de faire fermer les ombrelles et parapluies qui, d'après le cérémonial, ne peuvent être tenus ouverts en présence du maître ni devant son logis. Du reste, le plus profond silence règne dans toutes ces demeures impériales, et il est impossible de distinguer celles qui sont désertes de celles qui sont habitées. Devant nageaient des goëlands et d'autres oiseaux de mer qui se dérangèrent à peine pour nous laisser passer : on croirait qu'ils savent

qu'ils sont sous la protection du maître et que nul, dans cet asile, n'osera les troubler.

Presque en face, sur la côte d'Asie, nous voyons le palais d'été, celui que le Sultan occupe en ce moment et qu'il n'a quitté que pour la cérémonie du jour. C'est un palais de planches, une sorte de grande baraque. Il n'y avait encore là d'autre garde apparente que deux sentinelles.

Le palais de la Sultane mère, devant lequel nous passons, est non loin de Beschicktach, sur la même rive. Celui-là se garde tout seul, je n'y aperçois pas même un concierge.

Vient ensuite celui des frères ou sœurs du Sultan. C'était là que, selon l'antique usage, l'on envoyait chercher, pour les étrangler, les frères du nouveau souverain : c'était son acte de bienvenue et de prise de possession. Cependant, par précaution et pour que le sang impérial ne fît pas défaut, on en laissait quelquefois vivre un. Le Sultan actuel n'a jamais eu de ces velléités fratricides, bien qu'on ait plusieurs fois parlé de le déposer et de le remplacer par l'un de ses frères qu'on dit plus capable que lui. Or, l'on sait en quoi consiste, en Turquie, la déposition d'un souverain.

Notre caïque est dépourvu du petit matelas qu'on y trouve ordinairement. Nous sommes étendus sur un mince tapis reposant sur des planches aussi dures qu'un accident, comme dit Johanni. Nous n'osons ni nous lever ni nous remuer ; notre embarcation est si fragile et si légère, qu'au moindre mouvement nous craignons de la voir s'ouvrir ou chavirer. C'est une barque réduite à sa plus simple expression, une véritable cosse de pois. Je [illegible] n'imagine pas comment les malheurs ne sont pas [illegible]quents dans le trajet de la côte d'Europe à celle [illegible]e jour des milliers de ces caïques ; [illegible]me les cabriolets et les calessini [illegible] de Naples, et n'hésitant pas plus

à franchir un pas difficile. Ils passeront, par exemple, devant un bateau allant à toute vapeur ou se jetteront dans son remous. C'est ainsi que dans deux ou trois rencontres, ce jour-là entr'autres, pris dans le tourbillon, nous y pirouettâmes comme des totons et que nous nous crûmes, et nos caïjis avec nous, parfaitement noyés. Nous nous en tirâmes et je n'en fis que rire; mais Johanni ne prit pas la chose aussi gaîment: il querella fort nos Arméniens qu'il traita de giaours.

Nous touchons à une cale où sont mouillés beaucoup de petits bâtiments turcs ou grecs. Nous gagnons un autre petit port habité par des Arnautes ou Albanais. Derrière est un charmant village entouré de maisons de plaisance et de délicieux jardins à mi-côte. Il est impossible de voir une plus belle situation. Ce pays, entre les mains d'un peuple industrieux et sous un gouvernement libéral, deviendrait le plus riche du monde. Le climat de Constantinople est admirable; les grandes chaleurs y sont ordinairement tempérées par des brises de mer. L'hiver n'y est pas rude, bien qu'il y gèle, mais cela dure peu. Il est triste de voir régner ici une nation frappée de décrépitude et qu'aucune puissance humaine ne peut rappeler à la vie. La race turque est condamnée, elle n'a plus qu'à languir et mourir. On peut sans doute prolonger son existence, mais c'est en la mettant en tutelle.

Devant nous sont le Bosphore et la route qui conduit à Terapia où sont la flotte turque et les portes de la mer Noire.

Nous voici au château de Roumilly-Hisar, côte d'Europe, qui défend l'entrée du Bosphore et du port de Constantinople. En face, sur la côte d'Asie, est un autre château, celui d'Anadaty-Hisar, qui concourt à la même défense. C'est là, dit-on, que Darius, marchant contre les Scythes, traversa le détroit. Derrière la forteresse de Roumilly est

un beau village qui porte le même nom. Nous allons débarquer en Asie, au village d'Anadaty; de là, nous gagnons la promenade des eaux douces.

Ce que nous y remarquons d'abord, c'est une multitude de petits groupes de femmes voilées, en manteaux roses, vert-pomme, jaunes ou bleu-clair. Ces masses de couleurs brillantes font, de loin, l'effet d'énormes bouquets jetés çà et là sur la prairie. Dans cette quantité de femmes, il n'y en a pas une de mal vêtue. On est tenté de croire qu'il n'y en a pas une de laide. Comment s'imaginer qu'une femme que recouvre si soigneusement un voile, que gardent des eunuques, que défendent des murs et des verrous et qu'on qualifie de sultane ou d'odalisque, ne soit pas belle, car à quoi bon ces précautions, si elle ne l'était pas? C'est ainsi qu'étant écolier et n'ayant jamais vu d'actrices que sur le théâtre, je les croyais toutes ravissantes, et je tombai de mon haut quand, pour la première fois, j'en vis une à la ville. Il en est de même de beaucoup de ces houris.

Cette prairie, que termine une colline assez élevée, est ombragée par de beaux arbres et arrosée de fontaines. A côté, coule une rivière qui descend de la montagne. Nous traversons la vallée pour aller à l'autre partie des eaux douces. Au pied de la colline, sont plusieurs talikas. Les chevaux paissent, et ceux qu'ils ont amenés dorment dans la voiture. Ainsi se divertissent les Turcs : ils se font conduire dans quelque beau site. Est-ce pour le voir? Non, c'est pour y dormir.

Nous suivons un chemin assez raboteux. Il y en a un meilleur, mais mon guide avait choisi celui-ci comme plus pittoresque. Cette seconde partie des eaux douces d'Asie est plus belle encore que la première. Elle est aussi arrosée par une jolie rivière, ou peut-être un affluent de l'autre.

A l'entrée de la plaine, nous tombons dans un grand

cercle de Turcs, assis et fumant autour d'un arbre sans mot dire. Ils ne dorment pas encore, mais ils s'y préparent.

Un peu plus loin, sur un tertre ombragé, quatre chanteurs bohémiens, en costume bizarre et ressemblant assez à celui de Figaro, chantent en s'accompagnant de la guitare et de la viole. Une assemblée nombreuse de femmes turques, les unes assises, les autres debout, écoutent ces chants bizarres.

Sauf ces quatre musiciens et moi, il n'y a pas un seul homme dans cette foule. Tout entières à la musique et aux grimaces des exécutants, ces dames ne semblent faire aucune attention à moi; seulement, quelques-unes des survenantes me poussent pour se faire faire place, absolument comme font nos Parisiennes lorsqu'elles veulent être au premier rang. Toutes ces curieuses voilées ne se bornèrent pas à pousser: l'une, en passant, me pinça au bras de toutes ses forces, puis se retourna en éclatant de rire. Elle aurait mieux fait de ne pas se retourner, car, nonobstant son voile, elle était fort laide; c'est ce qui m'empêcha de lui rendre sa gentillesse.

Plus loin sont des groupes de famille de six à vingt personnes, femmes et enfants, ne voulant pas se mêler à la foule. Les dames, accroupies sur leurs talons, fument, mangent, rient. Il n'y a d'hommes avec elles que des esclaves noirs qui les servent et qu'on m'a dit être des eunuques, encore sont-ils assez rares. Ce luxe n'appartient qu'aux gens riches: un eunuque coûte toujours fort cher.

Quelques-unes de ces femmes n'ont pas quitté les chariots dorés qui les ont amenées, les enfants seuls ont été mis à terre; ils y jouent ou se roulent sur l'herbe. L'un de ces marmots, me voyant approcher, se mit à ramasser des pierres pour me les jeter. Les femmes le laissaient faire et même l'y encourageaient, car elles les élèvent tous dans la haine des chrétiens. Mais sur quelques mots de Johanni,

l'enfant s'arrêta et les femmes le rappelèrent. Je ne sais pas quelle espèce d'ascendant mon drogman avait ici, mais sauf le jour où, un peu par sa faute, on tira sur lui les couteaux, je l'ai vu partout d'un mot, d'un geste, se faire obéir.

Dans un coin de la prairie, étaient étalés une quantité de vases d'une pâte assez fine qui avait quelque chose de la belle poterie rouge antique. Le vendeur était un Arménien, et leur prix des plus modiques. C'étaient des pots à eau, des vases à fleurs, etc.

Un peu plus loin, on voyait une longue ligne de trois à quatre cents femmes, toutes voilées et assises près les unes des autres, non sur des chaises, mais sur un gazon recouvert de tapis et formant banquette. Au costume près, ceci ressemblait à la rangée de femmes qu'on voit sur le boulevard des Italiens ou, le dimanche, dans la grande allée des Tuileries, regardant les passants et analysant les toilettes. La seule différence, c'est qu'ici il ne passait personne; aussi fîmes-nous spectacle, et lorsque, suivi de Johanni, je m'avançai sur ce front de bataille comme un général devant sa division, je vis plus d'un binocle braqués sur nous.

J'ai dit un mot du costume des Turques; je vais ici en donner le détail. Le manteau, celui qui domine les autres ajustements en cachant l'ensemble des formes, est le feredgé. Le double voile qui leur couvre la figure et la partage horizontalement en deux se nomme *yachmack*. A Constantinople, les deux parties du voile sont blanches et assez transparentes. A Smyrne, elles le sont moins; la partie supérieure est noire, l'autre blanche et beaucoup moins pénétrable à l'œil.

Sous ce manteau est une veste de velours, de drap ou de soie, et une espèce de jupe ouverte qui laisse apercevoir un large pantalon noué à la cheville.

Viennent ensuite des bottes jaunes, très-larges, qui sont elles-mêmes recouvertes par de plus larges pantoufles de même couleur. On voit que tout ceci est parfaitement combiné pour la tranquillité des jaloux : le manteau ne laisse reconnaître ni la taille, ni les bras, ni les mains, et les bottes, secondées par leurs auxiliaires les pantoufles, cachent à la fois le pied et la jambe. Et pourtant tout cet attirail ne sert à rien quand la femme a décidé qu'on verrait sa taille, son bras, sa gorge, sa jambe et son pied. C'est ce que me dit mon drogman, en ajoutant que je n'avais qu'à considérer attentivement celles que je verrais se promener isolément et deux à deux. En effet, ceci ne tarda pas à arriver, et nous en rencontrâmes qui ne semblaient nullement contrariées qu'on les regardât ni même qu'on soupçonnât ce que cachaient le feredgé et l'yachmach. Elles ont une certaine manière de placer ce voile qui ne permet pas de confondre les vieilles avec les jeunes et les laides avec les jolies.

Nul doute que ces femmes n'aient envie de se faire voir. Mais que prouvent ces minauderies? Rien de plus que celles de nos dames ou de nos demoiselles au bal ou à la promenade: elles veulent faire valoir leur toilette, elles désirent plaire même à ceux qui ne leur plaisent pas, même à des étrangers qu'elles n'ont jamais vus et qu'elles ne reverront jamais. Il faut donc en conclure que partout le beau sexe aime qu'on lui rende hommage, mais que les femmes appartenant à la classe honnête, les jeunes filles qui, en Turquie comme chez nous, désirent se marier, les mères de famille qui n'ont pas perdu le respect d'elles-mêmes, ne se donnent pas plus là qu'ailleurs au premier venu, et au chrétien moins qu'à tout autre: j'en ai dit la raison.

Ces couples agaçants que m'avait signalés Johanni et que tous les promeneurs pourront rencontrer dans les

bazars et les promenades, sont donc de deux espèces qu'il ne faut pas confondre. D'abord, des femmes rieuses et coquettes comme il y en a partout, et parmi les Turques comme chez les chrétiennes, mais dont la coquetterie ne dépasse guère celle des yeux; ensuite, des femmes galantes par état, ou ce que nous nommons des lorettes. Or, ces dernières, ou celles qui se vendent, sont rarement des femmes de race turque ou en puissance de maris musulmans : ce sont des Arméniennes, des Grecques, des Juives qui ont pris le costume des Turques. Johanni, malgré leur déguisement, les reconnaissait; il le prétendait du moins, et me les désignait en disant : *cattiva robba*. En effet, dans un pays où toutes les polices se font fort mal et où la police sanitaire ne se fait pas du tout, la bourse et la santé des amateurs courent, dans ces intrigues banales, d'assez gros risques, sans préjudice des coups de couteau. Aussi mon honnête drogman qui, en ma qualité de Français, s'imaginait que je devais être épris de toutes les belles, ne tarissait pas sur les terribles conséquences des amours aux eaux d'Asie, et ses exhortations à la sagesse étaient accompagnées de si lugubres épisodes, qu'il aurait, par la peur, ramené à la vertu Don Juan lui-même. Pourtant il n'était pas encore sûr de la mienne, car lorsque nous passions près d'un couple de ces Circées, s'imaginant, je ne sais à quel propos, que j'allais les aborder, je vis l'instant qu'il allait s'enfuir. Lui ayant demandé s'il avait peur, il me répondit : *Si eccellenza per la sua reputazion e anche per la mia.*

J'ai dit que parmi les Grecques et les Arméniennes, il y avait des femmes d'une beauté remarquable. Autant que j'ai pu en juger, les femmes de race turque ne les valent pas; cependant, elles ont aussi leurs charmes, elles ont de beaux yeux noirs et une peau blanche et satinée. Mais leur pâleur manque de vie; le voile, en les préservant de

l'air, leur donne quelque chose de la fleur venue à l'ombre. Il y a loin de ce blanc mat aux douces et fraîches couleurs de nos filles du Nord, et même à cette pâleur vivace des Italiennes ou à la teinte dorée des Siciliennes. Une obésité précoce, qui est considérée comme une beauté chez les Orientaux, le défaut d'exercice et l'abus des bains ajoutent à cette apparence molle et maladive, à laquelle contribue encore leur marche lente et dandinée qu'on ne peut comparer qu'à celle des cannes. La masse d'étoffe qui les couvre et leur double chaussure ne leur permettent guère d'aller autrement. Aussi, j'aurais donné beaucoup pour voir une femme turque courir ou seulement marcher vite; ce doit être un évènement fort rare, du moins dans la rue. Quant aux hommes, j'ai eu cette satisfaction, comme je le raconterai plus tard.

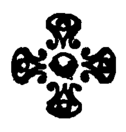
Les Turques sont généralement de taille médiocre, plutôt petite que grande. Les seules femmes de haute taille que j'aie remarquées ici sont des noires. On les rencontre avec les femmes blanches, vêtues et voilées comme elles, et en apparence sur un pied parfait d'égalité. Sont-ce des épouses, des odalisques ou de simples servantes? Je ne saurais le dire; mais ce qui m'a étonné, c'est que nonobstant cette quantité de négresses qui fourmillent à Stamboul, on n'y rencontre presque pas d'enfants noirs ou mulâtres.

Après avoir ainsi visité les avenues, nous rentrâmes dans la grande prairie, où la foule s'était encore accrue. Ces turbans, car les fez étaient ici en minorité, ces files de femmes et la variété des couleurs brillantes de leurs feredgés, ces étranges voitures dorées dont la caisse élevée ressemble à un tabernacle ou à une châsse à reliques, ces buffles couchés, ces chevaux massés autour des chars, tout ceci formait un tableau très-original.

On prétend, parmi les Francs de Péra, que lorsqu'une

femme turque, après vous avoir regardé, passe sa main derrière sa tête, cela veut dire : *suivez-moi*. Au moment où nous quittions la prairie, je vis une femme faire ce geste. Etait-ce hasard ou intention? Il y avait là plusieurs promeneurs, et je n'ai pas su à qui il s'adressait.

En regagnant notre caïque, nous rencontrâmes encore des arrivantes. Pour éviter l'ardeur du soleil, elles suivaient, sous les arbres, un sentier étroit, marchant une à une, sans mot dire et sans regarder ni à droite ni à gauche. Ce silence, cette lenteur, ces voiles les faisaient ressembler à une procession de fantômes ; mais leur dandinement donnait à ces fantômes quelque chose de comique. Le sentier ne permettait pas toujours de passer deux de front, et j'étais contraint, à chaque instant, de m'effacer ou de sortir de la voie. Alors elles passaient contre moi, droites, impassibles, sans me remercier par le moindre signe ni témoigner le moindre mécontentement. Une d'elles, qui ne regardait pas de mon côté, ne me donna pas le temps de me détourner et vint s'appliquer contre moi, face à face. Elle fit un soubresaut et m'adressa quelques mots que Johanni prétendit ne pas comprendre, mais qui étaient vraisemblablement une menace ou une injure. Les autres femmes se mirent à rire, et la dernière me fit la grimace. En vérité, avec la meilleure volonté du monde, je ne pouvais pas me croire ici en bonne fortune ; aussi laissai-je enfin Johanni rassuré sur mon compte, et tout aussi satisfait de moi que Nestor le fut de Télémaque.



CHAPITRE LV.

Constantinople. — Eaux d'Europe. — Les Turcs et leur vie.

Après la promenade des eaux d'Asie, je voulais voir celles d'Europe, car c'est là aussi, et le vendredi seulement, qu'on peut rencontrer la fleur des harems et la Turquie élégante. Comme mon intention n'était pas de prolonger beaucoup mon séjour à Constantinople, il n'y avait pas de temps à perdre. Nous voilà donc allant à toutes rames, en longeant la côte d'Asie. Nous repassons devant Beschiktach et la suite des jardins du Sultan : tout y est aussi inanimé, aussi désert que ce matin.

Nous côtoyons Scutari. Les femmes y jouissaient aussi de la liberté du vendredi, et nous les voyions, le long du rivage ou des maisons du port, formant une longue guirlande et regardant la mer couverte de caïques et d'embarcations. A la Corne-d'Or, des milliers de mâts où flottait le pavillon rouge font au soleil un effet admirable, et sont là pour célébrer la sortie du Sultan et la solennité

du jour. Nous longeons l'arsenal. J'y vois un vaisseau turc de cent canons tout armé, une frégate qui l'est également, un vaisseau de cent vingt canons désarmé, et quatre à cinq vieux vaisseaux ou frégates qui paraissent peu réparables. Nous sommes devant la caserne des jeunes bombardiers; nous les voyons folâtrer sur la plage.

Nous considérons de loin le quartier de Balata, habité par les Juifs et le plus sale de Constantinople, ville où il n'y en a pas de propre. Dès lors on peut juger ce qu'est celui-ci. Aussi la peste y tenait-elle ses assises: là, elle condamnait sans appel ni circonstances atténuantes. Mais depuis le choléra, on ne parle plus de peste.

Nous voici en face du faubourg d'Eyroub et de la belle mosquée de ce nom, où les sultans, à leur avènement, vont, pour inauguration, se faire ceindre, par le muphti, le sabre d'Othman: c'est la sainte ampoule des Osmanlis.

Nous arrivons à l'embouchure de deux rivières toutes parsemées d'îlots, habitées par des grues, des hérons et des cigognes que nous voyons occupés à leur pêche. Ces rivières se nommaient autrefois Cydaris et Barbyzès, et leur groupe d'îlots d'alluvion, Sapra-Thalassa ou Mare Putridum. Aujourd'hui elles ont perdu jusqu'à leurs noms; elles n'en ont plus, et on les désigne sous ceux des deux hameaux qu'elles baignent, Kiaat-Khana et Ali-Beï-Keuï, auxquels on ajoute le mot souïou, rivière. Elles auraient tout aussi bien fait de conserver leurs anciennes désignations; mais les Turcs laissent tout perdre, même les noms: ils ne savent garder que leurs préjugés et leur fanatisme.

C'est la vallée de Barbyzès, où sont les eaux douces d'Europe, qui est le but de notre promenade. Ce lieu, comme je viens de le dire, n'est pas moins affectionné des Turcs que les eaux d'Asie; l'affluence des promeneurs y est plus grande encore. Les rivières ne sont plus assez larges pour les caïques qui s'y pressent et dont nous

évitons assez difficilement les abords; par instant, nous ne pouvons ni avancer ni reculer. S'il y avait ici une police quelconque, il ne serait pas inutile de leur faire prendre la file, comme les fiacres aux abords d'un bal ou d'un spectacle.

Quelques-uns de ces caïques, assez grands pour contenir de dix à vingt personnes, sont remplis d'individus à fez ou à turbans, fêtant gaîment le vendredi. Nous les entendons chanter ou miauler d'une voix avinée, avec accompagnement de flûte et de tambourin. D'autres agitent leurs bras au-dessus de leur tête en faisant retentir une sorte de castagnettes : c'est ce que Johanni appelle danser. Il prétend, et j'ai entendu bien d'autres personnes l'affirmer, que le goût du vin fait de jour en jour des progrès dans toutes les classes, et qu'un haut personnage qu'il n'a pas voulu nommer en donne l'exemple. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces gens que je vois gesticuler sont des Turcs et qu'ils sont ivres. Plusieurs, dans leur délire bachique, élèvent des flacons au-dessus de leur tête et les présentent aux passants, comme pour les défier ou les inviter à boire.

On ne voit pas de femmes dans ces sociétés d'ivrognes. Des caïques également fort grands leur sont exclusivement destinés; il n'y a d'hommes que les rameurs. Là, ces femmes se gênent encore moins qu'à terre. Elles aussi chantent et gesticulent, et rient de tout leur cœur quand leur barque accroche la nôtre.

Pendant ces abordages, l'une de ces dames, passant le bras à travers les rideaux de la tente, frappa Johanni sur l'épaule avec un petit miroir à manche, puis elle répéta son mouvement comme si elle eût voulu m'en frapper aussi. J'étais de l'autre côté du bateau, elle essayait de m'atteindre, je lui tire poliment mon chapeau. Cette réponse excite fort l'hilarité de ses compagnes qui me

menacent de tout ce qu'elles trouvent sous leurs mains, et nos deux barques, qui allaient en sens contraire, se séparent au milieu des éclats de rire. Johanni qui, d'abord, avait eu quelque velléité de se fâcher, finit par rire aussi, en prononçant entre ses dents: *tutte matte*, toutes folles.

Ces petites scènes rendent ce retour de la fête assez conforme à ce qui se passe chez nous dans les soirées champêtres. Je ne supposais pas que les Turcs des deux sexes fussent susceptibles de tant d'entrain; mais les eaux d'Europe, comme celles d'Asie, sont un terrain franc où l'on se permet ce qu'on n'oserait pas ailleurs.

J'admire l'élégance et la forme de certains caïques. Il y en a qui ont trente pieds de long, sans en avoir plus de trois dans leur plus grande largeur. Ceux où je voyais des femmes offraient généralement plus de solidité ou une exagération moins dangereuse de légèreté. Les bordages sont couverts d'arabesques gracieusement sculptées et ornés de beaux tapis. Ces grandes embarcations de luxe appartiennent à des particuliers riches, et l'on n'en trouve pas à louer.

Quelques-unes, montées par des marins amateurs et conduites par eux, l'étaient conséquemment fort mal; deux ou trois fois elles ont, malgré l'adresse de mes rameurs, abordé rudement notre caïque, et si je ne m'étais pas détourné, la pointe de l'une d'elles m'atteignait à la tête. Mon drogman, furieux, apostropha rudement ces maladroits conducteurs. Comme il parlait turc, je ne savais ce qu'il disait, mais il me l'expliqua: il les avait appelés ivrognes et mauvais musulmans; étrange reproche de la part d'un chrétien, comme il prétendait l'être.

Sur le bord de l'eau, nous voyons des groupes de danseuses bohémiennes, au teint olivâtre et au costume mêlé de rouge, de jaune, et assez semblable à celui que nous donnons aux sorcières dans nos opéras. Un gros Turc, assis

gravement sur un tapis et fumant comme toujours, avait réuni une demi-douzaine de ces femmes et les faisait chanter et danser devant lui, sur la pelouse. D'autres groupes de trois à quatre couraient dans la prairie ainsi que des âmes en peine, cherchant des amateurs disposés à leur faire gagner quelque monnaie. Leur danse, comme leur musique, m'a paru assez insignifiante ; ce n'est pas en public qu'elles déploient tout leur talent, c'est à huis-clos et dans les harems. Ces femmes, aux cheveux noirs et plats, à la peau huileuse et verdâtre, aux yeux effrontés, ordinairement très-maigres, n'ont rien de séduisant. On assure pourtant qu'elles ont inspiré des passions effrénées, et qu'elles ont fait faire toutes sortes de folies à leurs admirateurs : c'est moins chez les Turcs que chez les Russes qu'on les a vues ensorceler ainsi les gens. Ensorceler est le mot, car je ne comprends pas la séduction sous une pareille enveloppe. Elles s'accompagnent, en chantant, d'une petite guitare ressemblant assez à une mandoline.

Plus loin, dans un endroit écarté, je rencontrai trois femmes batifolant autour d'un homme barbu, à turban blanc et rouge, qui souriait à la façon d'un ours à qui on prendrait le menton : c'était la Turquie en déshabillé. L'une de ces égrillardes entr'ouvrait son manteau d'une manière assez leste, décidée probablement à émoustiller à tout prix ce Jean-Jean turc. Notre approche ne parut nullement les déconcerter. En gens discrets et sachant vivre, nous poursuivîmes notre chemin sans avoir l'air de les remarquer.

Bien que le soleil fût encore haut, la fête en était à ce qu'on peut comparer à la fin d'un bal : moins de monde et plus d'abandon. Les groupes de *khanaum*, dames, étaient fort éclaircis, et l'on en voyait de longues files se dirigeant vers leurs caïques ou leurs charriots dorés, marchant de ce train que prend en tout pays l'enfant qui s'en va à

l'école. Les familles que ces caïques ramènent chez elles y arrivent dans un délai donné. Il n'en est pas de même de celles que transportent leurs talikas ou leurs arabas à bœufs, à buffles, à chevaux. Dans de semblables chemins et de telles rues, à chaque pas s'élève la question de savoir si la machine passera ou ne passera pas, et si, en passant, elle résistera au choc? Aussi, dans une telle alternative, sans jamais être sûr d'arriver, on peut, terme moyen, compter deux heures pour une lieue. On voit qu'il est bon de partir à temps, si l'on ne veut pas coucher en route.

Parmi les promeneurs, je remarquai une troupe d'Arabes qu'à leur tournure svelte et leur mouvement plus décidé on distinguait facilement des Turcs. On me dit que c'étaient des Arabes de notre colonie d'Alger, qui revenaient de la Mecque.

Il y avait aussi des Persans au grand bonnet. On rencontre beaucoup de ces étrangers dans les lieux publics, dans les bazars et les quartiers marchands. Presque tous s'occupent de commerce. Ceux que j'ai vus étaient grands, maigres, ayant des yeux fort expressifs, de beaux traits, et l'air plus actifs et plus intelligents que les Turcs.

Les eaux d'Europe offrent, comme celles d'Asie, une promenade agréable et même plus fraîche et plus riante encore. Autrefois, le lieu ne passait pas pour sain; aujourd'hui, on y envoie les malades. Ici, qui a raison des morts ou des vivants? Tous les deux peut-être. Les couches alluviennes déposées par les eaux et les détritus des végétaux ont relevé le terrain, et les marais sont devenus moins putrides. La rivière, large et suffisamment profonde, serpente en maints détours et l'eau en est limpide. De beaux arbres donnent un ombrage fort apprécié sous un soleil brûlant.

Les familles turques se rendent à ces eaux dès le matin,

ébats, ce qui annonçait que c'était chez elles chose ordinaire au retour de la promenade, et qu'ils y étaient habitués.

Outre ces embarcations particulières ou louées par une seule société, il y en avait d'autres fort grandes qu'on pouvait nommer omnibus. Celles-ci étaient divisées en côté des hommes et côté des femmes, et tout le monde, de même que dans les paquebots ou voitures publiques, s'y tenait coi et réservé. Le patron commandait et aurait probablement ramené à l'ordre celui ou celle qui aurait tenté de le troubler.

Nous retrouvons à leur besogne nos oiseaux pêcheurs et barboteurs que n'effrayent ni le bruit de nos rames, ni les chants assez peu mélodieux des promeneurs et promeneuses : il semble qu'ils soient ici chez eux comme les ramiers aux Tuileries et les moineaux francs au Palais-Royal. C'est la paix de l'Éden, l'accord parfait entre les hommes et les bêtes. Cependant il faut mettre les poissons en dehors de cette harmonie. [illegible] leur font ici une rude guerre.

Mon guide me fit remarquer, sur la gauche, une montagne toute nue avec des pierres blanches, sans l'apparence d'un cyprès ni d'aucun autre arbre. Ce lieu désert et d'un aspect désolé est le cimetière juif.

A mesure que nous avancions, la flottille s'amoindrissait en se dispersant. Cependant, quelques caïques avaient la même destination que nous, et nous arrivâmes de conserve au point de débarquement.

Il était huit heures et demie quand nous rentrâmes au logis. [illegible] je le trouvai [illegible] ne croyait aucunement [illegible] ce que s'y [illegible] les dangers [illegible] me tourmentait

sur mon estomac; il disait que je dînerais mal, que les meilleurs morceaux avaient disparu, qu'il ne restait rien, et là-dessus il me faisait servir pour moi seul un dîner qui aurait nourri dix personnes. J'avais beau dire assez, les plats arrivaient toujours. Je ne touchai jamais qu'à deux ou trois. C'est égal, il ne voulait pas en avoir le démenti. Il tenait, disait-il, à l'honneur de sa maison, et ne voulait pas qu'on pût dire qu'il laissait ses hôtes mourir de faim. C'est ainsi que pour conserver intacte la réputation de sa table, le digne homme m'aurait, sans scrupule, fait mourir d'indigestion.

Me voilà donc dînant de bon appétit au milieu d'un cercle passablement bruyant, car je n'avais pas trouvé la salle déserte, tant s'en faut. Si mes compagnons de table avaient cessé de manger, ils n'avaient pas fini de causer; ils en étaient au café, discutant en anglais, en allemand, en italien, en français, les affaires du jour. Constantinople est un tapis franc où l'on peut dire et faire à peu près tout ce que l'on veut, si cela ne touche ni aux femmes ni aux mosquées. Aussi chacun dans sa langue, ou celle qu'il croyait le mieux entendue du grand nombre, mettait en avant son opinion. Les uns étaient pour les Turcs, les autres pour les Russes.

Le grand et bel associé de Destuniano, debout, son chasse-mouche à la main, avait, en sa qualité de maître adjoint de la maison, pris part à la conversation, et comme il parlait également bien français, anglais et italien, il était souvent consulté par les parties quand elles ne pouvaient plus s'entendre; mais il ne se bornait pas à la voix consultative, il s'était attribué voix délibérative, et, comme grec, il se prononçait vigoureusement pour ses coreligionnaires, tombant à bras raccourci sur les Turcs qu'il déchirait à belles dents. Il n'exceptait que le Sultan dont il disait beaucoup de bien, et un ou deux de ses ministres

ou conseillers, mais il s'en dédommageait sur le reste qu'il accusait d'aimer le vin.

Ce n'était là qu'une peccadille, il en disait bien d'autres; il n'était pas d'horreur et de cruauté qu'il n'attribuât à certains personnages. Perse et Juvénal n'ont pas décrit les débauches sanglantes des Césars avec plus de fiel. Oui, cet homme avait véritablement l'éloquence de l'indignation. Ajoutez à cette facilité d'élocution, une distinction de manières qui, à Paris, ne l'aurait rendu déplacé nulle part. On l'y aurait certainement pris pour un descendant de quelque prince du Phanar: peut-être l'était-il.

Un Allemand soi-disant, mais plus probablement un Russe, car il parlait français sans accent, était tout-à-fait de son avis. Les Anglais étaient naturellement pour les Turcs; ils élevaient à cent vingt mille hommes les troupes ottomanes réunies à Constantinople et Scutari, et faisaient l'éloge de leur discipline. Ils avaient raison en ce qui concernait Constantinople. Pour Scutari, la chose me parut moins prouvée, je n'étais pas payé pour y croire.

M. de Guiraud se prononçait peu, mais je crois qu'il penchait pour les Russes. Il avait été, dans la journée, menacé par des hammals, manœuvres turcs, et sa rancune en ce moment s'étendait sur toute la nation.

Quant à moi, j'avais la bouche trop pleine pour parler, et je compris d'ailleurs que mon opinion, au moment où l'on ne rêvait que combats à livrer et gens à pendre ou tenailler, le tout par amour de l'humanité, ne satisferait personne. Mon dîner achevé, je saluai la compagnie et je montai chez moi.

Il était neuf heures et demie. La lune qui brillait et les lumières qui s'échappaient de quelques fenêtres de Stamboul et des bâtiments du port, donnaient à cette vue un aspect nouveau. Bientôt un bruit fait palpiter mon cœur:

c'étaient le son des tambours battant la retraite à la française, et les clairons répondant par les sonneries de nos chasseurs de Vincennes. Je me crus un moment revenu chez moi, mais j'en étais à neuf cents lieues, et j'entendais la retraite ordinaire des Turcs qui ont depuis longtemps adopté cette manière.

Je me mis à penser à mes amis, à ma famille, et le sommeil qui m'accablait s'éloigna. De réflexion en réflexion, je revins à la conversation que je venais d'entendre; je résumai les opinions diverses et je voulus formuler la mienne. Je n'avais pas, comme M. de Guiraud, de grief personnel contre les Turcs; je ne savais à quelle nation appartenaient les bandits qui m'avaient attaqué à Scutari, et dans la journée j'avais été accueilli partout avec une tolérance parfaite; les dames m'avaient souri et les hommes m'avaient tendu leur bouteille; j'avais admiré de magnifiques mosquées et de plus magnifiques aspects d'une nature sans égale. Mais c'est précisément cette nature et ce contraste des hommes et des choses qui me révoltaient.

Voici donc comme je raisonnais. Laissant de côté la politique du moment et la nécessité où est la France de soutenir la Turquie pour maintenir ce qu'on appelle l'équilibre européen, je demanderai à quiconque a des yeux et raisonne : n'est-ce pas pitié de voir le plus beau pays de la terre, celui qui a été en quelque sorte le berceau de la civilisation du vieux monde, celui qui, par sa position, pourrait concourir encore à son bien-être, dépérir sous la main d'un peuple qui, depuis quatre siècles qu'il s'en est emparé, n'a pas fait un pas vers la lumière et l'harmonie universelle, et qui, se vautrant dans sa paresse, n'a d'autre caractère qu'un égoïsme étroit et sensuel.

Qu'est le Turc aujourd'hui en Europe? Une borne. C'est pis, c'est un sanglier grognant sur la route où il a établi sa bauge et qui force celui qui marche à se détourner,

de peur d'un coup de boutoir. Mais qu'a donc à faire là cette bête, et à quoi sert-elle? Laissez-la vivre, je le veux bien, mais déblayez-en la voie et mettez-la à l'étable; elle y achèvera paisiblement sa carrière, car aujourd'hui elle ne demande plus qu'à dormir. C'est en dormant qu'elle finira, et cette fin, conséquence de ses vices, ne peut être éloignée: cette race s'en va, comme s'en sont allés les Huns et les Vandales et tous les peuples qui, au milieu de la civilisation, ont voulu se tenir en dehors d'elle ou ne pas s'identifier à leur siècle. En la parquant, vous ne prolongerez pas sa vie, mais vous ne hâterez pas sa mort, et vous mettrez un terme à ce scandale, à ce contre-sens moral d'un Etat où deux à trois millions d'hommes abrutis et mourants en tiennent sous leur dépendance quinze millions qui sont encore pleins de vie et d'avenir.

A l'appui de mon dire, si vous voulez des preuves, je vous montrerai les pays où le Turc gouverne: non-seulement rien n'y prospère, mais tout y dépérit. Il semble faire, sur ce qu'il touche, l'effet de l'aconit. Il frappe de torpeur les nations qu'il envahit: c'est la mort par l'assoupissement qu'il apporte. Qu'a-t-il fait depuis qu'il est établi en Europe? Qu'a-t-il fondé? Où sont ses œuvres et ses hommes illustres? Chez des nations qui, hier encore, étaient sauvages, chez les nègres eux-mêmes, bien que nous les considérions comme une race inférieure, on voit de temps en temps surgir un auteur, un historien, un mathématicien, un inventeur quelconque. On y trouve au moins des industriels actifs ou des négociants habiles. Mais chez les Turcs, où sont-ils? Ont-ils écrit un livre digne de ce nom? Ont-ils fait une œuvre quelconque, un tableau, une statue? Si l'on cite quelques poètes, y a-t-il jamais eu un artiste turc? Il n'y a pas même un homme utile: vous y chercheriez en vain un bon laboureur, un

jardinier intelligent, un matelot propre à faire un pilote, un maçon capable de bâtir une maison.

Ils ont élevé des mosquées, direz-vous. — Non, il n'en existe pas une seule dont un Turc ait été l'architecte; il ne l'est pas même de ces baraques en bois qui ont remplacé les palais des empereurs grecs. Incapable d'inventer et même de copier, ce sont ses esclaves, des Grecs, des Arméniens, des Juifs qui ont élevé ses temples, en prenant pour modèle l'antique Sainte-Sophie dont il n'était que le ravisseur. Si un Turc a contribué en quelque chose à ces monuments, s'il y a mis la main, c'est comme manœuvre et comme gâcheur de plâtre, mais rien de plus.

Peuplez de Turcs une ville, une province, un royaume, abandonnez-les à eux-mêmes sans les laisser piller leurs voisins ou vivre du labeur d'autrui, s'ils ne se mangent pas les uns les autres, vous pouvez être assuré qu'ils mourront tous de faim.

Or, à quoi bon une pareille race, et de quel poids est-elle dans la balance des nations? Quels devoirs remplit-elle? Quelle est, dans l'association humaine, sa mise de fonds ou sa part de travail, d'industrie, de raisonnement? Comment contribue-t-elle à la vie de tous? Si elle n'y contribue pas, elle vit donc à nos dépens : c'est une plante parasite qui épuise le sol sans donner de fruits.

Oui, le Turc, non-seulement consomme sans produire, mais il arrête la production, et dans des proportions telles que si sa race s'étendait sur la terre, elle l'affamerait et la dépeuplerait. Il en absorbe la substance, il en dévore les habitants. Hommes et choses, tout, là où il règne, est consacré à ses besoins ou à ses plaisirs. Demandez-le aux Juifs, aux Grecs, aux Arméniens, quel est celui qui est certain, s'il a un Turc pour voisin, de conserver sa maison, sa bourse, sa femme ou sa fille? Comment voulez-vous qu'une population ainsi régie puisse s'accroître, et qu'un tel gouvernement subsiste?

La condition de la femme, telle qu'on la lui a faite en Turquie, suffirait seule pour amener, dans un temps donné, l'extinction d'une race. La polygamie a pu être une mesure politique et même religieuse au temps des patriarches, à une époque et dans un pays où le nombre des femmes excédait de beaucoup celui des hommes; mais il n'en est pas ainsi en Turquie : l'homme riche ou puissant qui accapare pour lui seul cent femmes ou davantage, condamne autant d'hommes au célibat. Il y condamne aussi une partie de ces femmes, qui ne sont pour lui qu'un objet de luxe et de parade, comme sont les chevaux chez nos princes et nos riches amateurs. Comme les chevaux on les achète, comme les chevaux on les couvre de caparaçons et de housses dorées, et, comme eux, on les vend ou on les tue quand on n'en veut plus. La femme est donc là en dehors de l'humanité, et les neuf dixièmes des hommes le sont également, car eux aussi on les vend.

Est-ce pour maintenir cet état de choses, ou pour que quelques milliers de Turcs aient des millions d'esclaves, que l'Europe est aujourd'hui en armes? Quoi! nous avons des croiseurs pour empêcher au loin la traite des nègres, et nous tolérons à nos portes et sous nos yeux des marchés d'esclaves où l'on met en vente, non-seulement ces mêmes nègres, mais des blancs, mais des chrétiens, et où on les mutile pour les vendre plus cher, et ceci au vu et au su de toutes les puissances chrétiennes et sous la protection de leurs ambassadeurs!

Et ce peuple qui jouit chez nous d'une si grande faveur, à qui nous prodiguons notre sang et notre or, nous traite de chiens et d'infidèles; il nous ferme ses temples et nous repousse de son foyer; il inculque à ses enfants, pour premier principe religieux, la haine et le mépris des chrétiens!

Quel droit a donc le Turc à l'hospitalité européenne? Il y est entré en voleur, c'est en voleur qu'il s'y maintient,

c'est-à-dire en opposition perpétuelle avec nos usages, nos mœurs, notre morale, notre religion.

Il est un principe que la raison proclame: si tous les hommes sont frères, toutes les nations sont solidaires; il n'est permis à aucune de se placer en dehors de la loi commune.

On a dit que Mahmoud, par ses réformes, lui avait fait faire un pas vers la civilisation. Ce pas, je ne l'aperçois nulle part. Le gouvernement turc en est-il meilleur, parce qu'il a supprimé le turban et réduit l'ampleur des chausses? Stamboul en est-il plus propre? La réforme lui a-t-elle donné des garanties, des institutions, une charte, un jury? —Elle lui a donné, me dira-t-on, une école de droit et de médecine, une université, une académie même. — A quoi bon, si nul n'en profite et si tout s'y borne à l'instruction primaire? Je sais que quelques familles ont envoyé leurs enfants dans les écoles de Paris et de Londres et qu'ils y ont fait de bonnes études, quelques-uns même y sont devenus savants, mais en quoi leur pays a-t-il profité de leur science? En ont-ils profité eux-mêmes? Non. Rentrés chez eux, ils ont repris leur habitude de paresse et d'isolement; ce qu'ils ont fait pour la philosophie, c'est de boire du vin et, sans être chrétiens, de n'être plus musulmans. Ils n'ont plus cru à Mahomet, mais ils n'ont pas reconnu le Christ. Incrédules, ont-ils été plus heureux? Non, ils l'ont été moins: jamais l'irreligion n'a fait le bonheur de personne.

Le scepticisme ne pourrait donc préparer à la Turquie un meilleur avenir, il ne ferait que hâter sa ruine, et la destruction de sa croyance ne rendrait le Turc ni plus actif ni plus intelligent, car n'attribuez pas à l'islamisme sa dégénération. Est-ce que les Arabes d'Espagne, est-ce que les Maures d'Afrique n'étaient pas mahométans? Et pourtant ces Arabes, ces Maures n'ont-ils pas eu leurs savants, leurs poètes, leurs artistes, et ne les auraient-ils

pas encore si l'exemple et le contact des Turcs n'avaient pas, chez eux comme partout, étouffé le génie et la volonté du savoir? Sans doute ils eussent fait d'autres progrès dans les sciences, dans les arts et surtout dans la vérité s'ils eussent été chrétiens; mais si leur religion a été un obstacle à cette marche en avant, elle n'a pas causé leur rétrogradation.

Non encore une fois, ce n'est pas l'islamisme qui a fait des Turcs des brutes: c'est leur paresse et leur sensualisme, c'est l'état d'abaissement où ils ont réduit la femme, c'est leur foi au fatalisme qui n'est d'aucune religion, parce qu'il les annule toutes, c'est leur intolérance et leur dédain pour tout ce qui sort de leurs habitudes ou de leurs préjugés, c'est enfin leur luxe, leur mollesse qui ont énervé jusqu'à leur courage. S'ils étaient restés pauvres et soldats, ils seraient plus féroces peut-être, mais certainement moins dégradés; il y aurait chance de les dompter et de les utiliser. Aujourd'hui, cette chance n'est plus: c'est une race usée et qui ne peut plus exister comme puissance.

Doit-elle même exister comme nation? Doit-on dire encore qu'il y a un peuple turc? S'il veut vivre, qu'il donne signe d'intelligence, qu'il se mette à l'unisson de l'Europe, qu'il renonce à son commerce d'esclaves, qu'il rende à la femme sa position sociale, qu'il laisse à l'homme sa nature d'homme, qu'il ne fasse plus de ses harems des palais de Tibère, qu'il ne voie plus des infidèles et des chiens dans ceux qui ne sont pas de sa croyance. A ces conditions, je lui permets d'exister; sinon qu'il devienne une race perdue parmi les autres races, comme les Juifs, les Zingares et tant de peuples dont les noms mêmes sont oubliés. Telle est notre opinion.

Nos conclusions seront-elles qu'il faille laisser les Russes s'emparer de Constantinople? Non, car ce serait ajourner indéfiniment l'émancipation et la moralisation des Grecs:

la Russie opprime et ne civilise pas. Que ferait-elle de ses nouveaux sujets? Ce qu'elle a fait de tous les autres, ce qu'elle est elle-même. Et ici encore je pose cette question : la Russie est-elle civilisée, et la Grèce gagnerait-elle plus à devenir Russe qu'à rester turque? Le knout et la Sibérie sont là pour nous répondre.

Que la ville de Constantin soit rendue aux chrétiens, mais aux chrétiens dont la civilisation ne puisse être mise en doute; qu'elle soit le siége d'un état indépendant, mais qui ne fasse pas disparate; qu'un congrès européen en indique la forme et que, par une alliance véritablement sainte, on s'engage à maintenir le nouvel empire jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour se maintenir lui-même! Alors on pourra rebâtir Constantinople et en faire, entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie, un centre commercial utile à tous. Alors la Grèce pourra sortir de ses ruines et les Grecs se relever de l'état de misère et de dépravation où l'oppression les a jetés. Ici, il y a ressource, et en peu d'années cette race, la plus belle de l'Europe et l'une des plus spirituelles, reprendra, parmi les peuples, le rang qu'elle n'aurait pas dû perdre.

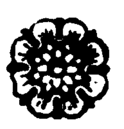
Le prolétaire turc gagnera, lui aussi, à ce changement. Il prendra des habitudes de travail, il perdra de ses préjugés et finira par conquérir un bien-être qu'il est loin d'avoir.

Qui donc sera sacrifié ici?—Le Sultan?—Prince doux et humain, mérite-t-il de l'être?—Non. Mais il ne le sera pas. Qu'on lui laisse ses trésors, ses femmes, ses palais, que perdra-t-il?— Son pouvoir. —Mais ce pouvoir, quel est-il, à quoi tient-il? Abandonnez la Turquie à elle-même, et la Turquie aura cessé d'exister. En déposant aujourd'hui Abdul-Medjid, en lui assurant une existence indépendante, vous le sauvez et avec lui, peut-être, les débris de sa nation. Ne voyez-vous pas que contre elle s'élèvent, mena-

çantes, toutes ces populations si longtemps opprimées, Grecs, Albanais, Arméniens, Israélites, etc.? Ils se sont comptés, ils connaissent leur force et la faiblesse de leurs tyrans. Ils sont dix contre un et ne veulent plus être esclaves.

Quoi qu'on fasse, ils ne le seront plus; la domination turque a fini, et il n'est aucune politique, aucune puissance qui puisse la relever. En acceptant des évènements que vous pouvez retarder, mais non empêcher, en réglementant une révolution qui arrivera, quoi qu'on fasse, vous sauverez beaucoup de victimes et épargnerez le sang humain.

J'en étais là de mes réflexions, quand un chant grave et doux vint frapper mon oreille: c'était celui du muzzelin annonçant l'heure de la prière. Il calma mon irritation. Je vis les enfants d'Osman sous leur beau jour, c'est-à-dire avec leur foi et leur charité. Alors, moi aussi je priai pour eux, en leur souhaitant un meilleur gouvernement, une religion plus libérale et la paix avec tout le monde. Et là-dessus, je m'endormis d'un profond sommeil.



CHAPITRE LVI.

Enterrement. — Voyage à Modania et à Brousse.

Ce jour-là, j'étais appelé au grand champ des morts par une triste circonstance. Les parents du jeune homme mort à Prinkipo ayant su, probablement par Johanni, mon nom et mon adresse, m'avaient invité à l'enterrement. Je ne voulais pas y manquer, mais devant, le jour-même, aller à Modania et à Brousse, en compagnie de quelques personnes de l'hôtel, je désirais être de retour pour l'heure du paquebot. Je me hâtai donc de me rendre à la cérémonie qui devait avoir lieu le matin, au cimetière arménien.

Suivi de Johanni, je traverse Tophana, quartier de l'artillerie. Il me fait remarquer, en passant, la fonderie et une belle maison que fait construire Ismaïl-Pacha. Nous rencontrons des Circassiens à la taille serrée d'une ceinture brillante d'or, au court jupon et aux jambes couvertes d'une sorte de guêtres en cothurne. Plus loin, des paysans bulgares, avec l'ancienne tunique grecque et la tête couverte d'un bonnet rond de peau d'agneau qui ressemble

tout-à-fait aux anciennes perruques dites à la Titus. Après avoir suivi la grille du parc d'artillerie, nous arrivons au grand champ des morts. Nous étant rapprochés du cimetière arménien, nous vîmes de loin une longue file d'hommes qui se dirigeaient de ce côté. Nous ne doutâmes pas que ce ne fût le cortége que nous devions rejoindre. En effet, nous distinguons bientôt des prêtres barbus, en dalmatique noire brodée de jaune, et ayant sur la tête un bonnet noir à peu près semblable aux toques de nos juges. Après eux venait le grand-prêtre en capuchon, précédé d'un bedeau portant une croix dorée et d'un autre acolyte avec un drapeau rouge. Derrière, des enfants de chœur vêtus de robes brodées de couleur brillante, et quelques popes en soutane noire sale, les jambes nues, prêtres campagnards et qui semblaient n'être là qu'accidentellement.

Après le clergé venait le mort, porté non sur les épaules comme l'on fait pour les Turcs, mais comme chez nous, sur des bâtons. Il était dans une sorte de berceau ou boîte ouverte, proprement habillé, les cheveux longs et pendants. Une gaze d'or transparente lui couvrait une partie du visage, sans doute pour le garantir des insectes. Malgré la saison, rien n'annonçait la décomposition : il était absolument comme je l'avais vu la surveille.

Plusieurs centaines d'hommes, presque tous Arméniens, formaient son cortége. Sur un petit tertre en face de l'endroit où l'on avait commencé la fosse, étaient rangées deux à trois cents femmes arméniennes ou turques, toutes voilées et élégamment mises. La grande chaleur avait forcé beaucoup de ces femmes à entr'ouvrir leurs voiles. Il y en avait de vraiment belles, mais leur figure moitié blanche et moitié rose, probablement par suite de la différence d'épaisseur des deux voiles qu'elles portent transversalement, ou bien parce qu'elles en quittent un plus souvent que l'autre, produit cet étrange effet. Je vis là de jeunes filles

de dix à douze ans, non voilées ; entr'autres une ayant sur l'oreille un fez rouge brodé d'or, et une jupe courte, verte, également brodée, ce qui formait un ensemble d'une élégance peu commune.

La plupart de ces dames étaient étrangères à la famille du défunt ; à leur toilette, on s'apercevait que beaucoup n'étaient venues que pour voir et être vues. Cependant, à peu de distance se passait une scène des plus tristes : près d'arriver au lieu de la sépulture, le père avait fait arrêter le corps, et, penché sur lui, il l'embrassait en sanglottant. Je le vois encore, c'était un grand vieillard, maigre, à la barbe grisonnante, abymé dans sa douleur.

Un peu plus loin, sa femme, mère du défunt, était étendue sur la terre, entourée de ses filles et de ses sœurs qui essayaient en vain de la consoler.

Tandis que les prêtres psalmodiaient des prières, on avait ôté le mort de sa boîte et on l'enveloppait dans son linceul. Des fossoyeurs achevaient de creuser la fosse, moins profondément pourtant qu'on ne le fait chez nous. La foule des spectateurs, composée de gens de toute nation et religion, était fort recueillie ; cependant le chant nasillard des prêtres n'avait rien d'attachant ni de solennel, aussi me parut-il long.

Quand le corps fut dans la terre, des serviteurs tenant de grandes bouteilles remplies d'eau-de-vie de Chio dite *mastic*, et d'autres portant des plateaux et des verres, en présentèrent à tous les assistants qui, en ce moment, s'élevaient à plus de deux milles. Les hommes acceptaient généralement, même les Turcs. Quant aux femmes, je n'en ai pas vues boire.

Cette triste cérémonie terminée, je m'empressai de me rendre à l'embarcadère, où je trouvai mes compagnons de l'hôtel d'Europe, auxquels s'étaient joints des voyageurs de celui d'Angleterre. La réunion était nombreuse et bruyante,

un peu trop même. Parmi les autres passagers, Grecs ou Musulmans, on me fait remarquer plusieurs Arabes de la suite d'Abd-el-Kader qu'ils allaient rejoindre à Brousse.

Je me disposais à emmener Johanni, mais je m'apercevais depuis le matin que ce voyage, qui devait durer deux ou trois jours, le contrariait. L'ayant questionné à ce sujet, il convint qu'il avait rendez-vous avec un Egyptien, son compatriote, et qu'il craignait de ne pas le retrouver à son retour. J'aurais dû en faire autant, car cette promenade fut loin d'être agréable.

Depuis la veille, je sentais à la tête de sourdes douleurs, suites du coup que je m'étais donné au bain de Prinkipo. L'ardeur du soleil auquel j'avais été exposé pendant l'enterrement, les avait fortement augmentées. La mer, qui ne me rend jamais malade, me causait, ce jour-là, des éblouissements tels qu'elle me semblait tout en feu, et qu'à peine je pouvais me tenir debout. En passant devant les îles des Princes, j'aurais pu me faire mettre à terre, mais je renonce difficilement à un projet arrêté. Je continuai donc, et favorisés par un beau temps, nous fûmes bientôt à Modania.

Modania est le port de Brousse. C'est un village habité par des Grecs, où il n'y a rien, je crois, de bien curieux; mais y eût-il des merveilles, je n'étais pas en disposition de les admirer. D'ailleurs, l'heure était peu propice: le jour commençait à tomber. Ajoutons que je n'avais pas tardé à m'apercevoir que la société avec qui j'étais me convenait médiocrement, non qu'elle ne fût très-honnête, mais elle était trop gaie. Je ne trouvai là personne avec qui sympathiser, sauf pourtant un Français dont je regrette de n'avoir pas su le nom: je lui dois de la reconnaissance pour l'intérêt qu'il me montra et le soin qu'il prit de moi.

Tandis que mes compagnons étaient à souper, j'allai dans une chambre voisine, la seule disponible, essayer de prendre quelque repos. J'y réussis, malgré le bruit et les

puces qui semblaient avoir élu domicile sur le divan où je m'étais étendu, et qui me rappelèrent celles de Rome.

Il avait été décidé que nous partirions pour Brousse dans la nuit, afin d'éviter la chaleur et d'être revenus à Modania assez à temps pour y trouver encore le paquebot retournant à Constantinople. Ainsi reposé, je me croyais bien fort. La nuit était claire. J'oubliai mon mal de tête et je montai bravement à cheval, mais le hasard ici encore me servit mal : j'avais un cheval quinteux qui ne faisait que sautiller. Ce qui m'aurait plu en bonne santé, m'ennuyait et me fatiguait, et après quelques lieues je me trouvai si mal, que si le Français, qui me voyait souffrant, ne s'était pas mis près de moi, je crois que je serais tombé sur la route.

Au surplus, je n'y aurais pas été seul ; il n'y aurait eu de différence que dans la cause de la chute. Quelques-uns de nos compagnons, cavaliers novices, ou plutôt ayant un peu trop soupé, abandonnaient la bride de leurs chevaux pour gesticuler plus à l'aise, et plusieurs chutes s'en suivirent. Personne ne fut blessé, mais deux chevaux furent couronnés, ce qui donna lieu à un conflit désagréable, parce que les propriétaires accusant, non sans raison, les maladroits cavaliers de ces accidents, voulaient leur faire payer les chevaux et en demandaient un prix exagéré.

Pour compléter l'ennui que nous éprouvions, mon compagnon et moi, de cette turbulente société, une querelle s'éleva entre deux officiers par suite d'un dissentiment politique : l'un avait attaqué le Czar, l'autre avait pris sa défense. Cette malencontreuse discussion manqua de partager toute la bande en deux camps. Les Allemands étaient pour la Russie, les Anglais contre. J'ai cru qu'ils allaient se charger, mais la querelle finit par se renfermer dans son point de départ, c'est-à-dire entre les deux individus qui l'avaient éveillée. Un peu ivres, je crois, ils voulaient absolument établir un champ clos sur la route et se battre

séance tenante; de sorte qu'en outre d'un procès avec les propriétaires des chevaux, nous risquions encore d'avoir maille à partir avec la justice. Un homme mort ou blessé eût été, pour les Turcs, un beau motif d'avanie, et ainsi éloignés de nos ambassadeurs, nous n'en eussions pas été quittes à bon marché. C'est ce que comprirent les moins gris. Mon compagnon français, homme sensé et qui paraissait avoir été militaire, ayant, avec les plus âgés des Anglais, consenti à intervenir, on choisit des arbitres. Il fut décidé que les choses en resteraient là jusqu'à l'arrivée à Constantinople, et que toute discussion politique était interdite durant le reste du voyage.

C'était beaucoup d'avoir obtenu cette transaction, et nous espérions achever la route tranquillement, mais ce n'était qu'une paix factice et replâtrée. Bientôt on recommença à se taquiner, puis à se provoquer, et peu s'en fallut qu'on n'en vînt aux voies de fait. On peut juger dans quelle disposition d'esprit cela nous avait mis quand nous arrivâmes à Brousse. Les amateurs des arts, comme ceux de la nature et jusqu'aux antiquaires, avaient perdu de vue le but de leur voyage. La politique et les haines nationales avaient envahi toutes les têtes; aussi la nature, les arts et l'antiquité eurent tort. La plupart de ces grands amateurs ne voulurent pas même quitter l'hôtel: les uns se couchèrent; les autres, nonobstant nos efforts, se remirent à fumer, à boire et à reparler des évènements de la nuit, ce qui ne pouvait manquer de rallumer le feu. En effet, on déraisonna de plus belle, et il en résulta une troisième scène d'autant plus fâcheuse qu'elle eut plus de témoins: un Allemand et un Sarde se souffletèrent. Ces querelles devant les Turcs sont fort regrettables, et elles l'étaient doublement dans les circonstances actuelles.

J'étais pressé de m'éloigner de cette bande de tapageurs. J'étais venu pour voir, et je ne voulais pas tout-à-fait

perdre mon temps. Je suivis donc ceux qui avaient exprimé l'intention de visiter la ville et faire, non l'ascension complète de l'Olympe, nous n'en avions pas le loisir, mais une promenade qui pût nous faire juger de la situation et nous donner le droit de dire que, nous aussi, avions mis le pied dans le séjour des dieux. Toutes les ascensions de montagne se ressemblent, et après celles du Vésuve et de l'Etna, je ne saurais que dire de celle-ci. Seulement, au lieu de cendre, nous y trouvâmes de la verdure et des arbres. On sait qu'il y a deux Olympes ou deux chaînes de montagnes de ce nom : l'une entre la Macédoine et la Thessalie, l'autre dans la Bithynie occidentale, sur les confins de la Phrygie et de la Mysie; ainsi du moins l'écrit l'histoire et, d'après elle, les guides, les cartes et les dictionnaires. Mais si vous vous présentez avec ces noms dans le pays, personne ne saura ce que vous voulez dire. Les deux Olympes, également célèbres et vénérés chez les Grecs antiques, sont inconnus des Grecs modernes. Si vous voulez en avoir révélation, il vous faudra demander le *Lacha* et le *Kechich-dagh*, montagne du moine. Celui que l'on aperçoit non loin d'Ossa, avant d'entrer dans les Dardanelles et que baigne le Penée, fut renommé par sa riante vallée, celle de Tempée, par le souvenir de la ville d'Olympie et des jeux olympiques, surtout par le temple de Jupiter Olympien et sa statue que Pausanias nous dit avoir été d'or et d'ivoire. L'autre était le véritable Olympe des dieux, le grand Olympe au sommet neigeux, non moins riche en or et en poètes que son concurrent, et le dominant de quelques milliers de pieds, car on le dit haut de deux mille trois cent soixante-treize mètres.

C'est vers ce grand Olympe que nous nous acheminions. Avant de commencer notre ascension, nous remercions ces dieux qui ont quitté le ciel et déserté leurs temples

pour venir orner nos musées. Etrange destinée ! Jupiter, Junon, Neptune, Pluton, Minerve, Mars, Vénus, vous dont les noms ont, pendant tant de siècles, été prononcés avec crainte et respect, vous à qui tant de milliers d'hommes prosternés offraient leurs vœux et leur encens, aujourd'hui vous n'avez plus sur la terre un seul adorateur! Quel a été le premier et quel fut le dernier? Pourquoi avez-vous été tant de choses, et pourquoi n'êtes-vous plus rien? Êtes-vous sortis de l'imagination d'un poète, ou bien avez-vous réellement vécu? Sont-ce vos crimes ou vos vertus qui vous ont, pendant si longtemps, placés si haut dans la pensée des hommes? Enfin, d'où sortez-vous, qui êtes-vous, et votre image si souvent reproduite est-elle réellement celle d'un être humain?

Telles étaient les réflexions que me faisait faire la vue de l'Olympe. Là, comme aux abords de toutes les montagnes en réputation, on nous parla du lever du soleil et de la nécessité de passer la nuit pour ne pas perdre un seul de ses rayons. J'ai déjà fait observer que d'ordinaire quelque incident, quelque nuage, quelque brouillard inattendu se mettait entre l'astre et le voyageur désappointé d'avoir payé si cher pour voir de la brume; cependant, j'ai eu la chance d'assister une fois à ce spectacle si vanté. Il est beau, sans doute, mais pas plus qu'il ne le serait d'une plaine dont l'horizon n'est pas borné et surtout de la mer, où, selon moi, les levers et les couchers du soleil sont toujours admirables. Mais, comme je l'ai dit, nous n'avions pas l'intention d'arriver au sommet et encore moins d'y passer la nuit, nous ne voulions faire qu'une promenade, et cette fois elle fut agréable. Je n'étais pas avec des savants ni des gens fort enthousiastes, cependant ils furent comme moi émerveillés de l'effet de Brousse, vue au milieu d'une campagne riante adossée a cette chaîne de montagnes que domine celle où nous étions. Cela me dédommagea un peu de ma traversée.

Mais il était dit que nous ne finirions rien ce jour-là sans mauvaise rencontre. A une petite distance du chemin que nous suivions, un de nos compagnons aperçut deux pieds qui sortaient d'un fourré. Il s'approche et voit un homme étendu. Nous y courrons pour lui porter secours, s'il était malade, ou pour le réveiller s'il n'était qu'endormi; mais nous reconnûmes bientôt qu'il était mort. C'était un individu de moyen-âge, pauvrement mis, d'assez mauvaise mine et que nos guides dirent être un Juif. Aucune trace de sang, aucune blessure apparente n'annonçaient qu'il eût été assassiné. Mais comment se trouvait-il là? L'y avait-on porté ou y était-il mort?—C'était à la justice d'en décider: aussi invitâmes-nous l'un des guides à retourner à Brousse pour en faire la déclaration à la police; mais il prétendit qu'elle en devait être informée et ne voulut pas nous quitter. Peut-être avait-il peur. Cependant, on nous avait dit que cette montagne était sûre, et que depuis des années il n'y était arrivé aucun accident. Quoi qu'il en soit, cette rencontre était peu propre à nous égayer, et les instances de nos guides qui, je crois, n'étaient pas fâchés de profiter de l'occasion pour s'épargner une plus grande fatigue, nous firent abréger notre course. Nous reprîmes donc le chemin de Brousse.

Brousse, autrefois Prusa, ancienne capitale de la Bithynie, a bien perdu de son ancienne splendeur; cependant on lui donne encore cinquante mille âmes; on va même jusqu'à quatre-vingt mille: ce dernier chiffre est certainement exagéré. Il en est de même de celui de ses mosquées qu'on dit être de trois cent soixante-cinq. C'est beaucoup: aussi tombent-elles en ruine. Nous en avons visité deux, non sans difficulté. J'ai déjà dit que les Turcs d'Asie étaient, sur ce point, moins tolérants que ceux de Constantinople. Peut-être aussi nos inconséquences et nos querelles de la route étaient-elles déjà connues dans la ville, où l'on nous tenait

en suspicion. Nos Allemands passaient pour des Russes, et nous héritions de l'aversion toute spéciale qu'ils inspirent aux Turcs. Plusieurs fois j'entendis, à notre approche, l'injure dont les gamins de Scutari ne sont pas chiches : le mot turc ne m'en revient pas, mais la traduction est *cochon russe.*

Brousse a sa forteresse où nous n'entrons pas. Il y a de nombreux bazars où sont exposées des étoffes fort riches et à des prix modérés. J'y achetai, pour six francs, une belle écharpe en soie, mais je ne la rapportai pas même à Constantinople, on me la vola en route.

La ville est bâtie en bois, comme Stamboul. Les rues aussi y sont étroites, inégales, tortueuses, mais moins sales. On ne s'explique pas pourquoi on se prive d'air et de jour dans les villes d'Orient. Est-ce le terrain qui manque ? Non. Est-ce pour éviter la chaleur ? Sans doute dans les ruelles il y a moins de soleil que dans les chaussées, il n'y en a même pas du tout; mais le soleil ne vaut-il pas mieux que cette ombre fétide et cette humidité du sépulcre ?

Si le feu purifie, cette cité doit être pure : la foudre, les feux souterrains et la torche de l'incendiaire l'ont tour à tour éprouvée. Capitale et reine de la Bithynie, elle a perdu sa royauté; elle est devenue romaine, puis grecque, puis tartare et enfin turque. Brûlée, rasée par tous ses conquérants, puis rebâtie, puis rebrûlée, aujourd'hui elle a repris une certaine célébrité par la résidence d'Abd-el-Kader.

On parla d'aller lui faire une visite, mais il fallait d'abord en obtenir l'autorisation. Cela demandait du temps et personne de nous ne tenait à s'arrêter à Brousse, les uns à cause des sottises qu'ils y avaient faites, et les autres dans la crainte qu'ils n'en fissent encore. Cependant, n'ayant jamais eu l'occasion de voir Abd-el-Kader, j'aurais désiré le rencontrer, et je n'étais pas le seul. Le hasard nous favorisa, et nous le vîmes à cheval, suivi de quelques

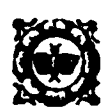
cavaliers, se rendant à la promenade ou à la mosquée. Il ressemble assez au portrait que j'en avais vu à Paris.

Brousse a aussi ses bains sulfureux qui sont fort renommés et très-bons, dit-on, pour les maladies cutanées. Ils attirent beaucoup de malades.

Ceux qui s'intéressent à ma santé auront pu croire que cette nouvelle course, ajoutant une fatigue à une fatigue, avait augmenté mon mal; ce fut le contraire. La meilleure médecine pour moi est le mouvement et surtout la volonté bien arrêtée de cesser d'être malade. Je me trouvai donc beaucoup mieux qu'au départ, et je dînai de bon cœur.

Nous avions, à notre retour, appris avec un vif regret l'esclandre nouvelle de nos compagnons; mais comme, en définitive, aucun habitant n'avait été molesté, la justice n'était pas intervenue. Il n'en fut pas de même pour l'affaire des chevaux blessés, c'était bien autrement grave qu'une dispute entre chrétiens, et nous fûmes menacés d'un procès. Pour en finir, nous nous cotisâmes et parvînmes à satisfaire les réclamants. On aurait pu laisser cette dépense à la charge des étourdis qui seuls en étaient la cause, mais nous insistâmes, mon compagnon et moi, pour qu'il n'en fût pas ainsi, et la majorité adopta notre proposition.

Cette difficulté aplanie, après quelques heures de repos, nous partîmes pour Modania. Nous n'étions pas sûrs d'y retrouver notre navire, car nous avions dépassé le temps accordé; mais comme nous faisions la meilleure partie de sa cargaison, il nous avait attendus. Le matin, nous rentrions à Constantinople.



CHAPITRE LVII.

—

Retour à Constantinople. — Inquiétude.

—

Aux soucis qui avaient accompagné mon excursion à Brousse, il faut en ajouter un dont je n'ai pas parlé, mais qui n'était pas le moindre.

En sortant de chez moi, le 23, j'avais, comme d'ordinaire, laissé la clef à la porte de l'appartement. Quand je fus à bord du paquebot, je me souvins que je n'avais pas ôté celle du secrétaire et que, par une autre distraction, le tiroir où était mon argent était resté ouvert. Cet argent, indispensable pour la continuation de mon voyage, car je n'avais ni traite ni lettre de crédit sur Constantinople, consistait en trois mille francs en napoléons et en souverains, renfermés dans une ceinture. L'hôtel était alors rempli de voyageurs de nations diverses, dont plusieurs avaient leurs domestiques. Ma chambre donnait sur une antichambre commune. Les gens de service y venaient à toute heure, et Johanni aussi y avait ses entrées libres. La ceinture, à travers laquelle on voyait

la marque des pièces, offerte à tous les regards, était une tentation à laquelle il était difficile de croire que tout le monde pût résister.

Cette pensée me revenait au milieu de mes tribulations de la route; je me voyais au retour, courant du consul au cadi, avec le très-faible espoir de retrouver mon argent, et la chance beaucoup plus probable de passer pour un homme qui en était à court et qui avait inventé ce moyen de s'en faire prêter ou de ne pas payer celui qu'il devait. A quoi tient donc la considération dans un pays où l'on n'est pas connu! Volé, on peut passer pour un voleur et se trouver sur le pavé, comme le dernier des vagabonds. Deux ou trois fois dans mon sommeil, à Modania ou sur le paquebot, je m'étais réveillé, me croyant un nouveau Belisaire, assis sur une borne et tendant mon chapeau aux passants. Terrible impression de voyage! Que Dieu, dans sa colère, ô mes confrères les touristes, ne vous l'envoie pas!

On peut penser qu'en rentrant, mon premier soin fut de courir au secrétaire. Il était toujours ouvert. La ceinture était encore à sa place, mais elle pouvait être vide. Je la touchai non sans quelque émotion, et mon doigt porta justement sur une empreinte de pièce. Le cuir céda. Hélas! la place était vide. Je ne doutai pas qu'il en fût de même des autres, et je me disais qu'il fallait en faire son deuil. Ce fut presque sans espoir que je touchai une autre empreinte: celle-ci ne céda pas. Je soulevai alors la ceinture, elle me parut avoir le même poids. Je voulus compter, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps, et au lieu de trois mille francs que je croyais avoir, je trouvai trois mille deux cent quarante francs. J'étais plus riche que je ne pensais. Rien ne manquait donc, et pourtant les domestiques étaient entrés dans la chambre, car le lit était fait et l'ameublement ciré et mis en ordre. Je n'aurais peut-être pas été aussi chanceux ailleurs.

Si j'avais sauvé ma bourse des voleurs, je ne sauvai pas ma personne des remontrances de mon hôte : c'était le second tome du père Martin de Naples. Je fus vertement chapitré par lui ; il prétendait que je l'avais assassiné d'inquiétude, et que depuis deux jours il ne pouvait ni manger ni dormir. Toutefois, il se consola en me revoyant sur mes jambes, et ne s'inquiéta pas trop de la bosse que j'avais au front et que le sang extravasé rendait plus visible.

Johanni m'apprit, à ma grande satisfaction, que j'avais obtenu tous les visa nécessaires pour traverser les provinces danubiennes, et qu'un paquebot-poste devait partir le soir-même ou le lendemain matin pour la mer Noire, Sulina et Galatz, où je trouverais un autre bateau pour Vienne. Tout allait au mieux jusque là, mais pour revers du tableau il ajoutait que deux à trois cents bâtiments étaient retenus à Sulina, parce que la passe était tout-à-fait impraticable, et qu'il n'était pas sûr que nous pussions la franchir. Là-dessus, il m'engageait à ajourner mon départ jusqu'à l'arrivée du paquebot de Galatz qu'on attendait dans quelques jours. Restait à savoir s'il arriverait et si mon attente ne se prolongerait pas indéfiniment. Il fallait donc ou renoncer à prendre cette route, ou en courir les hasards en profitant de l'occasion qui se présentait.

C'est ce dernier parti que j'adoptai. Je commençais à en avoir assez de Constantinople que j'avais vue et revue dans tous les sens, et puis, ce que je ne dis pas à mon digne hôte, son hôtel, depuis l'invasion des Anglais, n'était plus tenable. Ce n'était pas qu'on y fût en mauvaise compagnie : c'était plutôt le contraire, nos jeunes officiers étaient de véritables gentlemen. Tout excentriques que fussent leurs manières, elles annonçaient une éducation aristocratique ; mais, ayant beaucoup économisé à bord, ils étaient pressés de se remettre au pair, et se dédom-

mageaient des privations de l'entrepont et des misères de Besica. Il semblait que le Pactole eût débordé sur l'hôtel de l'Europe, l'or y roulait comme le sable. Nous étions en noce perpétuelle; le salon voisin de ma chambre offrait un raout incessant où fumaient un bol de punch et un autre de grog, tout aussi inamovibles que le Vésuve et l'Etna.

Ceci était supportable le jour, et les voisins ne s'en plaignaient pas trop; mais la nuit, c'était différent, surtout lorsque dans leur gaîté, après boire, il leur venait quelque fantaisie dans le genre de celle du concert des chiens. Ils avaient tenté de nous en donner une deuxième représentation; elle n'avait pas eu le succès de la première, et la troisième avait tout-à-fait manqué. Instruits par l'expérience, les chiens du quartier ne s'y laissaient plus prendre; ils reconnaissaient la voix d'un faux frère, et après avoir flairé le point d'où elle partait, leur tête assoupie retombait sur les dalles sans donner le plus petit son. Nos amateurs de jappements n'entendaient donc que les leurs, mais ils suffisaient pour éveiller leurs voisins de chambre qui les maudissaient de bon cœur. Or, j'avoue, nonobstant ma prédilection pour l'Angleterre, où j'ai de vrais amis, que j'étais du nombre des pestants, et comme les autres je bénissais le Ciel quand, leur permission expirant, ils retournaient à bord. Cependant, nous n'y gagnions guère, car le même jour il en arrivait un autre détachement tout aussi affamé de liberté et des joies de la terre. Leur début surtout était redoutable, et nous ne savions pas en nous couchant si la maison, quoiqu'elle fût de pierre, serait encore debout le lendemain.

Celui des habitants de l'hôtel que je plaignais le plus était un ami de M. de Guiraud, mon voisin de chambre. Anglais, lui aussi, mais d'un âge mûr, c'était un homme d'une figure et d'une tournure des plus intéressantes. En parcourant les environs d'Athènes, il y avait gagné la

fièvre; depuis six mois il ne pouvait s'en débarrasser. Ce vacarme ne contribuait pas à sa guérison. J'allai prendre congé de lui, de M. de Guiraud et des officiers avec qui j'avais fait connaissance.

Ces séparations de personnes qu'on n'a connues qu'un instant sont plus pénibles qu'on ne pense; on ne se reverra plus, c'est un dernier adieu qu'on se dit: les officiers allaient regagner leur flotte, l'Anglais malade ne soupirait qu'après l'Angleterre, M. Hermary retournait en Russie, et M. de Guiraud allait en Perse. Moi, j'allais franchir la mer Noire et remonter le Danube, voyage que ces messieurs regardaient comme assez hasardeux, en raison de la guerre qu'on s'attendait de jour en jour à voir éclater, et de la difficulté de franchir la barre de Sulina qu'on accusait les Russes d'avoir, à dessein, rendue plus dangereuse, en négligeant de dégager et d'entretenir le chenal comme ils le devaient d'après les traités existants. A ceci, je leur répondais que puisque les paquebots partaient pour Galatz, c'est qu'ils avaient l'espoir d'y arriver et d'échapper aux éclaboussures de la guerre qui, bien que les armées fussent en présence, n'était pas encore déclarée.

Il me restait à régler mes comptes avec mon hôte Destuniano et mon drogman Johanni, l'un Grec et l'autre Arabe, tous les deux sachant que j'étais passablement muni de guinées. Je m'attendais, je l'avoue, à être un peu pressuré. Je fus agréablement surpris en voyant leurs mémoires; ils étaient fort raisonnables. Johanni, que j'avais chargé de ma dépense courante, avait loyalement défendu mes intérêts, et je lui donnai une gratification et un certificat qui le satisfirent complètement.

Quitte envers tout le monde, je me rendis à bord du navire en partance: c'était le vapeur autrichien *Bosforo*, capitaine Rasso, armé de bonnes caronades et d'un équipage en état de se défendre. C'était nécessaire, car le pont

avait l'air d'un camp : je n'y voyais partout que Turcs, qu'Albanais, qu'Arnautes armés jusqu'aux dents et se chamaillant déjà pour leurs places sur ce pont où l'on ne savait où mettre le pied ; mais je me rassurai en pensant qu'il était impossible que tous ces gens-là partissent, car le navire, bien qu'il fût grand, n'aurait pu les contenir. Cependant ce début ne me plaisait guère. Quand il s'agit d'une traversée d'un jour, il importe assez peu d'être bien ou mal, mais celle-ci, jusqu'à Vienne, devait en durer douze ou quinze, en supposant qu'il n'arrivât pas d'accident, et quinze jours sont longs quand on est mal nourri, mal couché, et coudoyé sur un pont du matin au soir. Sans doute la solitude est triste à bord, mais la presse y est insupportable, et ce fut le supplice de cette traversée.

Après m'être fait connaître du capitaine en lui remettant mon passeport, j'allai choisir ma cabine et j'en trouvai heureusement une de coin où il y avait deux cadres inoccupés, et comme les Turcs se logent rarement dans l'intérieur, j'avais l'espoir d'y être seul.

Mon installation faite, je m'apprêtais à descendre à terre, car la machine ne chauffait pas et rien n'annonçait un départ prochain ; mais un Hongrois, qui m'avait salué en français, me dit que les dépêches ne tarderaient pas à arriver, que les officiers expédiés par le gouvernement du Sultan dans les divers camps où nous devions toucher étaient à bord, et que nous pouvions à tout instant recevoir l'ordre d'appareiller. Les étranges costumes et les plus étranges figures que j'avais remarqués et qui annonçaient des hommes, non de la milice régulière, mais de ces auxiliaires d'Asie dont on était pressé de débarrasser Constantinople, me prouvaient que le Hongrois disait vrai. J'attendis donc.

Un spectacle militaire vint m'aider à passer le temps. A une centaine de pas de notre mouillage, des régiments

turcs, musique en tête, venaient défiler devant un vaste kiosque placé sur le port : c'était le grand séraskier, et, selon d'autres, le Sultan lui-même qui passait cette revue.

Ce kiosque, surmonté d'un croissant, est une propriété impériale : c'est là que Mahmoud venait assister au départ et à l'arrivée de ses flottes. Le nombre des régiments, si j'en juge à celui des musiques qui se succédaient, devait être considérable. Je suis maintenant convaincu que le souverain est là : on n'en ferait pas tant pour un sujet. Ces musiciens soufflent en désespérés. A l'aide de mon binocle, je les voyais se gonfler de vent, puis devenir rouges, pourpres, cramoisis. Je craignais, à chaque instant, qu'ils n'éclatassent comme des obus. C'est qu'ici le mérite est dans le vacarme; les piano ne viennent que par manque d'haleine. Aussi n'est-il plus question de l'*Elezire d'Amore;* c'est de la musique turque dans toute sa vérité nationale.

L'officier de quart m'apprend que, décidément, on ne partira que le lendemain au jour. Je me décide donc à aller dîner à l'hôtel de l'Europe. Quand j'entrai, chacun crut que j'avais renoncé à mon voyage du Danube, et l'on m'en félicitait; mais je leur dis qu'il n'était qu'ajourné, et que je venais seulement leur renouveler mes adieux et dîner avec eux. J'appris à table que c'était bien le Sultan qui avait passé cette revue; ces régiments se rendaient dans les Balkans.

Nous en étions là de notre causerie, quand la compagnie fut mise en émoi par une apparition bizarre : c'était une négresse de haute taille, voilée à la turque, qui venait demander l'un des convives. En l'apercevant, il se leva et la suivit; nous ne le revîmes plus. Chacun se mit à tirer des conjectures sur cet incident. La plus naturelle, c'est que le convive qu'on avait demandé, Allemand ou Polonais, était un médecin, et que la dame voilée venait réclamer ses soins pour sa maîtresse ou pour elle-même.

Avant de quitter l'hôtel, je voulus revoir ma chambre et jouir encore de son admirable vue. Dans ce moment, le soleil couchant faisait, des fenêtres de Constantinople et de Scutari, comme autant de phares jetant des gerbes de feu : c'était une brillante illumination.

J'allais sortir, quand je reçus la visite de mon Grec du Phanar qui venait me proposer une promenade pour le lendemain. Je lui annonçai mon départ. Il me reprocha de ne pas avoir été le voir et de m'en aller sans connaître le faubourg Saint-Germain de Constantinople. Je n'avais pas, il est vrai, été chez lui et je le regrettais, mais j'avais visité le Phanar, et, ce que je ne dis pas à mon visiteur, j'avais été frappé du contraste de ces maisons sans apparence avec les prétentions toutes princières de ceux qui les habitent; néanmoins, je préfère ce quartier à beaucoup d'autres. Il m'a paru plus aéré et moins sale, et c'est celui que je choisirais si j'habitais Constantinople.

En quittant l'hôtel pour me rendre à bord, je passai près de l'ancien teké ou couvent des derviches tourneurs de Péra, brûlé peu de mois avant. On dit que pendant qu'il brûlait, le chef de ces religieux, placé en face de l'incendie, les jambes croisées sur son tapis, priait le ciel d'arrêter les progrès du feu, et qu'il se bornait à reculer quand la flamme le chauffait d'un peu trop près.

Des cimetières et des traces d'incendies, c'est ce que Constantinople offre partout. On fait disparaître celles-ci en rebâtissant dessus. Quant aux cimetières, ils s'étendent indéfiniment, et dans un temps donné ils couvriront toute la Turquie. Ici, ce sont les morts qui chassent les vivants. Malgré le respect qu'on leur doit, je dirai qu'il y a de leur part un peu trop d'exigence : partager serait déjà fort honnête, car il faut qu'à son tour chacun vive.

Me voici à bord. Je fais connaissance avec les officiers. Ils portent l'uniforme de la marine autrichienne; cependant

ce ne sont pas des Autrichiens : ainsi que leurs noms l'indiquent, ils sont Dalmates ou Italiens. C'est l'italien qu'ils parlent, et ceci m'arrange fort; mais à leur demi-silence et leur air gourmé, je m'aperçois que leur situation les préoccupe : c'est qu'en vérité elle n'était rien moins qu'agréable. En outre de ces soldats asiatiques à la mine peu rassurante, il y avait là des passagers de toutes les nations, parmi lesquels je reconnus des Allemands, des Hongrois et même des Russes. Maintenir la paix entre des gens qu'animaient des préjugés et des passions si diverses, pouvait n'être pas facile.

Les cabines sont propres, mais sans luxe, et tout annonce que je ne trouverai pas ici le confortable des navires français et napolitains. Il faut convenir aussi que le temps n'est pas aux promeneurs ; il n'y a vraisemblablement que moi à bord qui le soit, les autres sont des militaires allant rejoindre leur régiment, des individus qui se sauvent de Constantinople ou qu'on en chasse, des négociants ou des propriétaires effarés allant veiller à leurs intérêts compromis, des agents de toutes les polices et des espions de tous les cabinets : tel est le personnel probable. La suite me prouva que j'avais deviné juste.

La nuit était venue. Le pont, embarrassé de paquets, d'hommes, de femmes, d'enfants, n'était guère propre à la promenade ; j'allai m'étendre dans mon cadre, où je vis avec regret que, selon l'usage autrichien, on ne m'avait donné qu'un seul drap et de la dimension d'une serviette. C'était la loi commune et l'ameublement officiel, je n'avais rien à dire. J'y suppléai avec mon propre linge et, nonobstant le tapage, grace à la fatigue des jours précédents, je finis par m'endormir.



CHAPITRE LVIII.

—

Départ de Constantinople. — Le Bosphore. — Therapia. — Budjukderé. — La flotte turque.

—

Le redoublement de bruit qui précède toujours un départ et le grincement de la chaîne de l'ancre qu'on relève me réveillent au petit jour, et je vois encore une fois le soleil se lever sur Constantinople. Ces effets de lumière qui m'avaient tant frappé la veille au soir se reproduisaient plus resplendissants. Nous étions à la fin de juillet, la mer était calme et le temps admirable. Je ne souffrais plus de ma chute, je sentais ce bien-être qu'on goûte par la cessation d'un malaise, bonheur négatif, sans doute, et pourtant celui qu'on savoure le plus, preuve trop réelle qu'il n'y en a pas de complet en ce monde.

D'un autre côté, j'éprouvais un certain orgueil d'être arrivé au but : toute ma vie j'avais souhaité de voir Constantinople. Je l'avais vu, et vu en conscience, grace à l'activité de Johanni et à sa science locale. J'allais traverser la mer Noire et visiter ces bords si peu connus du Danube, car notre bâtiment, porteur de dépêches et d'officiers,

devait toucher à tous les camps et à toutes les villes riveraines. Il n'était pas certain qu'on nous accueillît également bien partout, ni même qu'on respectât toujours notre neutralité, mais, nonobstant les on-dit, ce respect paraissait probable, parce qu'il était politique : nous naviguions sous le pavillon autrichien, et les deux partis avaient le même intérêt à ménager l'Autriche.

J'ai dit que nos passagers appartenaient à dix nations différentes, amies, alliées ou ennemies. Beaucoup avaient femme et enfants ; il y avait donc réciprocité d'ôtages et une sorte d'assurance mutuelle. L'inconvénient le plus à craindre était de trouver la voie fermée et de rester en route, mais j'en avais pris mon parti. Ayant le bonheur de n'être plus rien, j'étais maître de mon temps, personne ne me pressait, et si j'arrivais à Vienne, j'aurais accompli ce voyage dans des circonstances qui, probablement, ne se reproduiront de longtemps.

Le pont semblait, moins que la veille, encombré de passagers ; seulement j'y comptais plus de bagages ou ce que je considérais comme tel, mais je me trompais. De moment en moment, je voyais s'agiter la toile ou le tapis recouvrant les colis supposés et apparaître un fez ou un turban, ou bien s'étendre un bras et surgir une face plus ou moins noire ou barbue.

Parfois aussi l'apparition était moins lugubre : c'était une jolie tête d'enfant qui se montrait souriante, ou une femme à demi-éveillée jetant autour d'elle des regards effarés et secouant le sommeil pour se rendre compte du lieu où elle était.

Des espèces de militaires à fez rouge, à longue pipe, commandés par un officier que distinguait l'éclat de ses armes, vinrent envahir le pont et, en frappant sur les couvertures ou les toiles des tentes, éveiller les paresseux. Je crus d'abord que c'était un nouveau détachement de

passagers qui voulaient ainsi se faire faire place, mais c'étaient les agents de la douane et de la police qui venaient pour l'examen des papiers. Il fut court, les trois quarts n'en avaient pas. Celui des consciences eut demandé plus de temps; cependant je ne m'en serais pas plaint, car le résultat eût été de nous débarrasser d'une partie de ces honnêtes gens qui n'auraient fait qu'un saut du pont à la geôle. Nos douaniers et officiers de police étaient venus dans des intentions plus pacifiques : ce n'était pas pour empêcher quelqu'un de partir qu'ils étaient là, mais pour s'assurer que tout le monde partait; aussi laissaient-ils, sans difficulté, entrer à bord. Il n'en était pas de même quand on voulait en sortir, et à tout moment les officiers étaient obligés d'intervenir pour qu'on rendît la liberté à des visiteurs imprudents que nos agents prétendaient expédier pour la mer Noire; bref, notre navire semblait être une sorte d'exutoire destiné à débarrasser Constantinople de son mauvais sang.

Cependant, tout ne se présentait pas sous ces apparences sinistres. J'ai déjà dit qu'il y avait à bord des femmes et des enfants; j'en vis encore arriver d'autres, et, dans le nombre, une jeune et jolie dame avec une petite fille de cinq à six ans qu'escortaient un homme à barbe grisonnante, un autre qui avait l'air d'un secrétaire et quelques domestiques. M. Destuniano, qui vint me faire ses adieux, me dit que le monsieur à barbe grise était un riche boyard moldave qui, dans la crainte de l'interruption des communications ou de troubles à Constantinople, renvoyait sa femme à Jassy. Ceci diminua mes craintes de ne pouvoir pas entrer dans le Danube, car il était présumable que ce personnage, avant de confier sa famille au hasard de cette traversée, avait pris des renseignements.

Toutes les tentes levées, notre bord avait véritablement l'air d'une ménagerie; la variété des figures et des cos-

tumes y remplaçait avantageusement la diversité des formes et des plumages. Ajoutons-y celle des armes, car bon nombre de nos passagers en étaient littéralement couverts. Remarquez que ce n'était pas les militaires, mais bien ces espèces de condottieri dont la police paraissait si pressée de se débarrasser. En tout autre pays, on aurait commencé par les désarmer et on aurait consigné leurs armes entre les mains du capitaine; mais ces gens, qui ne font jamais un pas sans être ainsi équipés, qui couchent armés, qui mangent armés, en un mot qui vivent et meurent armés, considèrent leurs armes comme une partie d'eux-mêmes, et la proposition de s'en séparer équivaudrait, à leurs yeux, à celle de les priver d'un bras ou d'une jambe. Pour les désarmer il eût donc fallu les tuer, et c'est aux Russes, contre qui on les envoyait, qu'on en remettait le soin.

Notre cargaison humaine, déjà si nombreuse, n'était pourtant pas encore au complet, et les passagers continuaient à affluer. J'en vois arriver un que le capitaine lui-même va recevoir à l'échelle : c'était un colonel turc, haut de près de six pieds, maigre, dégingandé, jeune encore, et dont la mine à la fois sauvage et niaise avait quelque chose d'étrange. Il était suivi de quatre officiers portant, comme lui, le costume officiel ou la tunique bleue, le fez rouge à boutons de cuivre et le sabre recourbé. Un nègre esclave et deux ou trois domestiques, complétaient sa suite. Ils s'installent dans un espace vide réservé pour eux sur le pont; ils y organisent une espèce de bivouac dont le centre était un carré formé par des bagages, garni d'un matelas, de tapis et orné d'un faisceau d'armes : c'était la place du colonel. Dans un autre compartiment, logeaient ensemble ses officiers et ses gens. Une tente, ployée le jour, les recouvrait la nuit ou quand le soleil devenait trop ardent.

A côté, mais séparé par un second renfort de bagages, était un Turc gros et court, dont la rondeur faisait paraître

le colonel plus grand et plus maigre encore: c'était aussi quelque important personnage. Il avait deux valets, un noir et un blanc, qu'il faisait coucher à la belle étoile devant une tente contiguë à la sienne, espèce de cage où trois poules auraient été asphyxiées. Cependant il avait trouvé moyen d'y enfermer deux femmes, les siennes sans doute, qu'il surveillait d'un œil jaloux, et dont je n'avais deviné la présence que par les mouvements de la toile et leurs formes arrondies qui parfois se dessinaient, nonobstant l'épaisseur du tissus, ce qui semblait le contrarier beaucoup : les jaloux ont fort à faire sur un pont, et celui-ci n'en était pas quitte.

Près de cette tente s'en élevait une autre moins close et qui ressemblait plutôt à un appentis. Là, sur un tapis, les jambes croisées, une Circassienne allaite un enfant de deux à trois mois. Les soins de son nourrisson lui font souvent oublier son voile. Sa figure est vraiment belle et d'une distinction parfaite, quoiqu'un peu maigre. Elle porte un beau costume à fleurs, sorte de robe courte et ouverte comme nos tuniques, et dessous un large pantalon de mousseline blanche. Ses longs cheveux, d'un noir d'ébène, sont tressés. Un turban rouge couvre sa tête. Elle a dix-huit à vingt ans, et paraît être sous la protection d'un individu à figure terrible : c'est un homme de quarante ans qui, sans être grand, annonce une force athlétique. Je n'ai jamais vu un air plus rébarbatif. Il porte le costume grec.

Sa femme, qui peut avoir vingt-cinq ans, forme avec lui un parfait contraste. Sa figure ronde, ouverte et souriante, la fait ressembler bien plus à une jolie femme des environs de Caen ou de Cherbourg qu'à une Grecque. Avec elle est sa mère ou sa belle-mère, toute vêtue de noir, et ses quatre enfants fort jolis, dont l'aîné, âgé de neuf à dix ans, coiffé d'un petit fez rouge, me prit bientôt en grande amitié. J'aurai occasion de reparler de cette famille.

Parmi les enfants, très-nombreux à bord, il y en avait de turcs, dont les parents, logés à l'autre extrémité du navire, paraissaient appartenir à la classe du peuple; cependant ces enfants étaient mis proprement.

Un évêque bulgare et quelques popes grecs, représentant le haut et le bas clergé, se tenaient aussi sur le pont.

Dans les cabines des premières, à l'entrepont, étaient la dame de Jassy, sa fille, sa suite, quelques autres femmes grecques ou d'origine franque, des négociants, des consuls, des attachés à la diplomatie ou à l'administration militaire.

Aux secondes, des officiers Italiens, Allemands, Polonais, Hongrois, des employés ou agents grecs et arméniens.

La classe des prolétaires ou des troisièmes se composait plus particulièrement de soldats turcs ou albanais, de Bulgares, de Valaques, de Moldaves, de Serbes, de Dalmates, de Juifs et de Russes. Ces derniers étaient remarquables par leur malpropreté, leurs longues robes, leurs barbes hérissées, leurs chapeaux déformés et leur air misérable. Mais ceux qui l'emportaient sur tous par le pittoresque étaient des individus à turban, à veste courte, à figures bistrées, portant à leur ceinture, dans une espèce d'avant-train, trois pistolets, autant de poignards; à leur côté, un yatagan ou un long couteau. En outre, des sacs à balles, à poudre, à cartouches, pendus partout, sans oublier un chapelet à gros grains et une blague à tabac. C'était là le véritable type du brigand oriental, à côté duquel auraient pâli tous les Schinderannes allemands, tous les Fra-Diavolo romains, napolitains et siciliens. Mais ce qui parait mieux ces gens-là que leurs armes et leur turban, était un certain regard de travers et demi-voilé que je ne saurais comparer qu'à celui du chat qui fait semblant de dormir en guettant une souris. C'était spécialement de ces individus que la guerre sainte avait appelés à Constantinople et dont j'avais déjà vu des échantillons à Scutari,

desquels la capitale voulait se débarrasser au profit des frontières bulgares et des camps du Danube.

Les passagers les plus sociables étaient les Allemands et les Hongrois, réfugiés politiques pour la plupart. Les uns retournaient chez eux, les autres allaient à l'aventure chercher de l'emploi dans les camps turcs. Dans toute cette foule, à mon grand étonnement, il n'y avait pas un Anglais du moins ostensible, et j'étais le seul Français.

Parmi les Hongrois, celui avec qui j'avais causé la veille se disait négociant : c'était un homme bon et obligeant, d'une pâleur et d'une maigreur extrêmes. Il n'avait pas trente ans, comme il me l'apprit ensuite, et on lui en aurait donné soixante; cependant il était robuste et bien portant. Il parlait mal l'italien ; nous nous entendîmes mieux à l'aide du latin qu'il savait bien.

Un jeune homme blond, qui se disait Allemand ou Polonais, d'une charmante figure et parlant français, me séduisit d'abord par ses prévenances et un air de franchise ; mais bientôt il devint si familier et puis je lui vis faire de si étranges choses, que je fus encore plus pressé de l'éviter que lui l'avait été de me chercher. J'eus grand' peine à m'en débarrasser. Mais j'anticipe ici sur les évènements.

L'appareillage était terminé, on achevait de lever l'ancre et nous allions quitter le mouillage, lorsque j'entendis s'élever, d'un grand caïque qui venait vers nous, des accents justes, animés, mélodieux, ne ressemblant en rien au chant nasillard des Turcs. Le caïque accosta notre bâtiment, et tous les chanteurs, au nombre d'une vingtaine, montèrent à bord : c'étaient des Hongrois qui venaient dire adieu et souhaiter une bonne traversée à leurs compatriotes. Quand ils furent sur le pont, ils recommencèrent leurs chants. J'en ai rarement entendu de plus gracieux et en même temps de plus originaux : c'étaient probablement

des airs nationaux de la Hongrie. Parmi ces chanteurs il y avait, sans nul doute, d'excellents musiciens, notamment celui qui les conduisait. Tous les passagers, musulmans ou chrétiens, civilisés ou barbares, se groupent autour d'eux et les écoutent avec une religieuse attention. C'est qu'il n'y a pas de peuple sur qui la bonne musique n'ait prise : de toutes les poitrines sortait un murmure approbateur.

Ils chantèrent ainsi jusqu'au moment où le dernier signal du départ fut donné, mais ni les officiers ni les matelots ne les pressaient de s'en aller. Ils embrassèrent leurs amis, et regagnant leur caïque, ils se placèrent à quelque distance et les chants recommencèrent. Quand nous nous éloignâmes, ils ramèrent derrière nous tant qu'ils purent nous suivre, et nous les entendîmes longtemps encore. Un long hourra et des chapeaux que nous vîmes lancer en l'air furent leur dernier adieu. Les Hongrois du bord leur répondirent par une même démonstration.

En traversant le port pour atteindre l'entrée du Bosphore, je compte une vingtaine de grands bateaux à vapeur. Des remorqueurs traînent à leur suite des bâtiments à voiles ; des centaines de barques de pêche ou de plaisance se croisent en tous sens. A notre grand étonnement, car la police et la douane ne passent pas ici pour être très-sévères, on nous hêle deux fois, et deux fois nous voyons arriver des soldats ou des douaniers. Que cherchent-ils à bord? Ils n'ont pas l'air de s'occuper le moindrement des bagages et des papiers, ils ne regardent pas même les figures; aussi n'emmènent-ils personne. C'est le contraire : ils sont accompagnés d'individus dont l'air piteux annonce qu'ils ne viennent pas là pour leur plaisir.

Il paraît que ce n'est pas non plus pour celui de nos officiers, qui réclament fortement contre ces embarquements faits d'autorité; mais les chefs de l'escouade n'en tiennent compte, pas plus que des grimaces de ces embarqués. Ils

les consignent au capitaine, sans autre formalité que l'exhibition d'un morceau de papier à cachet jaune, un firman sans doute, dont il faut bien que celui-ci se contente.

Nous disons un dernier adieu à la Corne-d'Or, à Galata, à Péra, que nous laissons derrière nous. Nous saluons le vieux Stamboul et le plus vieux Bysantium. Nous dépassons Tophana, le faubourg de Khassim-Pacha ; le pauvre Balata, cette triste Jérusalem ; le riche Phanar, cette ville d'espérance et de rêves dorés. Nous voici devant Bechicktasch et la vallée riante et verte de Dolma-Baghtché. Nous côtoyons le village d'Orta-Keuï, l'une des annexes de Stamboul, et nous distinguons deux jolies maisons adossées à deux collines couvertes de chênes verts, de lauriers-roses, d'arbousiers : c'est Kourou-Tchesmé, habitation des sultanes. Nous nous bouchons le nez en passant devant la plage voisine. Le courant y porte toute sorte de cadavres, parmi lesquels il n'est pas rare de trouver des hommes sans tête : ce sont les criminels exécutés au château d'Europe. Cette plage est la morgue du pays, avec la seule différence que la police ne s'en mêle pas : au flot qui l'apporta, on laisse le soin de le reprendre. A défaut, les chiens et les oiseaux de proie rendent le même service. C'est le pays des contrastes : ici, les sultanes et les lauriers-roses ; là, des corps d'hommes et des chiens qui les mangent.

Nous voici à Arnaout-Keuï, village des Arnautes, qui fournit à Constantinople une bonne part de ses caïdjis. Là est ce courant nommé *Cheitan Akindici*, courant du diable, contre lequel les caïques sont obligés d'employer la remorque d'une corde qu'on leur lance à cet effet. Malgré la force de notre machine, notre marche en est sensiblement retardée.

Nous doublons un cap et entrons dans un bassin où nous apercevons un joli village que dominent des collines

ornées de maisons de campagne : c'est Bébec ou Belbeck avec sa vallée si vantée des Orientaux, la Tempé de Constantinople. Là s'élèvent le palais rouge de la sultane Validé, et un autre édifice qu'on me dit être un magasin.

Sur la rive, au milieu d'un bosquet de platanes, de peupliers et de saules pleureurs, est un kiosque dit *des conférences*, où souvent ont été traitées des questions de paix ou de guerre. La paix aurait dû toujours sortir d'un si beau site.

A un kilomètre plus loin, nous trouvons le château d'Europe, Roumilly-Hisari, qui fut bâti par Mourad IV, ainsi que celui qui lui fait face en Asie. C'est à cet endroit même que Darius avait construit un pont pour aller combattre les Scythes.

Les caps que nous avons doublés, côte d'Europe, depuis Péra, sont Orta-Keuï et Roumilly-Hisari. Ceux que nous avons à doubler encore avant d'arriver à Budjukderé, sont Yéni-Keuï, Karibdjé et Fanaraki.

La partie de mer comprise entre la Corne-d'Or et la pointe du Seraï jusqu'à Budjukderé, est ce qu'on appelait autrefois le Bosphore de Thrace et qu'on nomme aujourd'hui détroit de Constantinople. L'autre partie de mer, depuis Yéni-Keuï jusqu'à l'embouchure de la mer Noire à Buiuk-Liman, est proprement dite *le canal de la mer Noire*. J'entre dans ces détails pour éviter la confusion qui existe dans les récits de beaucoup de voyageurs. Quelques-uns même ont confondu le Bosphore avec les Dardanelles et transposé des noms, faute d'avoir consulté les bonnes cartes et les bons guides. Parmi les meilleurs pour visiter Constantinople, est l'ouvrage intitulé : *Guide du voyageur à Constantinople*, par Frédéric Lacroix, Paris, 1839. C'est en le lisant que j'ai pu rectifier plusieurs erreurs que j'avais commises dans l'orthographe des noms et les détails topographiques.

Je reprends mon récit. Notre bâtiment marche vite, car nous sommes pressés d'arriver à Budjukderé, où nous devons faire une première halte. Après avoir dépassé le petit port de Balta-Limani et une colline bien verte et ombragée, nous arrivons au village de Yéni-Keuï et bientôt à celui de Therapia qui partage, avec Budjukderé, l'honneur de loger pendant l'été les ambassadeurs de toutes les puissances européennes; ils y viennent chercher la fraîcheur et le repos. Ces trois villages, fort rapprochés l'un de l'autre, forment une sorte de ville champêtre de l'aspect le plus riant, auquel contribue surtout Therapia bâti en amphithéâtre.

Près de Therapia, dans le vallon du Kalander, est un kiosque où le Sultan vient quelquefois. On y cite un plaqueminier de proportion gigantesque. Je n'ai pu le voir.

C'est devant Therapia qu'est mouillée la flotte turque, près de laquelle nous nous trouvons bientôt. J'y compte trente bâtiments de guerre, vaisseaux, frégates, corvettes, bricks, canonnières, etc. Parmi les premiers, *le Mahmoud*, vaisseau à quatre ponts et, si j'ai bien compté, percé à cent quarante canons se dresse comme un géant. Notre vapeur, qui est une grande corvette, ressemble comparativement à une nacelle. *Le Mahmoud* a été construit par un Américain.

Un second vaisseau à quatre ponts était non loin de celui-ci. Je ne sais si ces géants des mers sont d'un bon service et si, dans un combat, ils ne donnent pas trop prise aux boulets, mais ils sont d'un effet merveilleux, et pour l'œil je n'ai rien vu de comparable.

Nous avions des dépêches pour quelques-uns de ces bâtiments. Nous nous arrêtâmes un moment au milieu de cette belle flotte qui, si elle était réunie à celles de France et d'Angleterre que nous avons vues à l'entrée des Dardanelles, formerait une des plus grandes et des plus fortes armées navales qu'on ait jamais citées.

Quand on fut en face de Budjukderé, on mit le canot à la mer pour y déposer quelques soldats de police qui étaient restés à bord et prendre les dépêches de l'ambassadeur, probablement celui d'Autriche. Cela confirma mon espoir sur le passage de Sulina, car l'ambassadeur devait, mieux qu'aucun autre, savoir s'il était praticable ou non.

J'obtins, non sans quelque peine, la permission de me rendre à terre. Contre l'ordinaire des villes turques, Budjukderé ne perd rien à être vue de près. On y débarque sur un quai qui sert de promenade. C'est dans une vallée qui touche à la ville qu'est ce fameux platane sous lequel les croisés ont campé, dit-on, et que les Francs appellent l'arbre de Godefroy. C'est probablement le plus gros arbre qui existe en Europe, mais il est difficile d'en donner les dimensions véritables, parce qu'il est formé de plusieurs jets. La Turquie est le pays des beaux arbres. Je n'en ai vu de comparables que sur l'Etna et dans les parcs anglais. Néanmoins, on assure que ces colosses de la végétation européenne pâliraient devant certains individus des forêts vierges d'Amérique et de ces baobabs doyens du monde vivant.

C'est dans cette vallée de Budjukderé, ou dans le bourg même, que beaucoup de riches Turcs ont leurs jardins et leurs habitations d'été. Dans le nombre, on nous en montre une ayant appartenu au vice-roi d'Egypte.

Les situations les plus recherchées ici sont celles qui, adossées à la colline ou entourées de campagnes riantes, sont baignées par la mer. Aussi voit-on de ces maisons qui, ainsi qu'à Venise, ont leur entrée marine, sorte de petit hâvre placé sous la maison où pénètre le caïque; mais l'abord est loin d'être aussi facile que sous le péristyle des palais vénitiens.

Après Budjukderé, nous rencontrons deux villages, Sariéri et Yéni-Mahallé. Nous avons quitté le Bosphore

proprement dit, et nous sommes dans le canal de la mer Noire. Une forteresse et les ruines ou plutôt l'emplacement d'une autre forteresse, se présentent encore à nous. Elles ont été construites par les Génois au temps de leur puissance. On ne s'explique pas comment deux villes seules, Gênes d'une part et Venise de l'autre, ont pu, pendant si longtemps, exercer une semblable puissance : partout l'Orient offre des traces de leur grandeur. Il viendra un temps aussi où l'on se demandera par quel prestige une petite île de la Manche, l'Angleterre, a pu faire trembler l'Europe et tenir sous sa dépendance l'Inde et soixante millions d'âmes ?

Nous sommes à Buiuk-Liman : c'était le port des Ephésiens. Un peu plus loin était celui des Lyciens, à l'endroit même où le Karibje-Dereci, l'ancien Myrteïdon, se jette dans le canal. Près de là se passa la scène du roi Phinée et des Harpies. Nous sommes sur la route des Argonautes voguant vers la Colchide ; mais ce trajet, qui leur demandait des jours, est, pour nous, l'affaire d'un instant : la vapeur et le vent nous poussent. Devant nous se montre le cap Fanaraki ou plutôt Fener-Keuï. Nous sommes dans la mer Noire. A droite sont les Cyanées, groupe de rochers redoutés des anciens et maudits par les modernes. Les anciens croyaient que ces îles changeaient de place et couraient après leurs vaisseaux. Les Grecs d'aujourd'hui croient que leurs vaisseaux courent après. L'un vaut l'autre. Mais ce qui est vrai, ce sont les nombreux naufrages qu'elles causent. Avec l'île des Serpents, ce sont les seules de la mer Noire.

Nous n'apercevons plus, sur les côtes d'Europe et d'Asie, que des maisons rares, parmi lesquelles on distingue le lazaret et ses magasins. A l'horizon apparaissent de nombreux navires. Un brick de guerre, venant du large, passe près de nous.

J'étais sur le pont, jouissant de ce spectacle, lorsque le colonel turc, assis dans son petit camp retranché, au milieu de ses officiers et de ses domestiques, se leva sur ses longues jambes qui lui donnaient assez, grace à sa calotte rouge et à son long nez, l'air d'un phénicoptère. Il vint sur l'arrière du navire en tenant une boussole à la main, avec laquelle il chercha la direction de la Mecque. Cela fait, il étendit par terre un tapis et fit, par un geste impérieux, signe à la vieille mère du Grec, laquelle se trouvait devant lui, de s'éloigner. Après avoir ôté ses bottes, il se mit à genoux, embrassa le pont, resta cinq à six minutes dans cette position, se releva et continua debout sa prière, sans se préoccuper aucunement de ceux qui l'entouraient. Après un moment de recueillement, il se remet à genoux, se prosterne de nouveau, se relève et renouvelle deux fois ce baisement du pont. Puis debout, il place ses mains derrière ses oreilles, puis les croise sur sa poitrine. Ensuite il remet ses chausses, replie son tapis et rentre dans son bivouac. Tout le temps qu'il passa à bord, il renouvela ainsi ses dévotions quatre fois par jour, sans y rien changer. Je ne sais s'il priait pour tous, mais je ne vis aucun de ses officiers ni de ses domestiques l'imiter.

J'assiste également à son repas, car il avait apporté ses provisions, comme presque tous les passagers. Elles consistent en concombres, en fromage, en pain et quelques fruits et confitures. Je ne l'ai jamais vu, ni lui ni ses compagnons, manger autre chose, ni boire d'autre liquide que de l'eau en mangeant, et du café en fumant, ce qu'il faisait d'ailleurs du matin au soir.

Les autres familles turques, la Circassienne, la famille grecque, ne paraissaient pas se nourrir d'une manière plus substantielle. Ce n'est pourtant pas qu'elles dédaignent une meilleure cuisine; elles sont sans préjugés à cet égard. Bien que je payasse ma nourriture à bord,

comme l'on m'avait dit qu'elle était assez médiocre, j'avais fait mettre dans un panier quelques pâtisseries, des confitures, des fruits et deux poulets. Avec ces provisions, dont en définitive je n'eus pas besoin, je me fis beaucoup d'amis. Lorsque les dames et surtout les enfants n'étaient pas malades, il fallait voir avec quelle satisfaction ils acceptaient mes gâteaux, mes fruits et mes confitures.

Quant aux poulets, j'en employai un à conquérir l'estime de celui qui paraissait un chef parmi les bandits dont j'ai parlé, et je me mis au mieux avec la troupe entière au moyen d'un gros pain et d'un morceau de bœuf que j'achetai à la cantine. Je ne sais si l'on avait fait embarquer ces gens à l'improviste ou s'ils manquaient d'argent, mais pendant une journée je ne les vis pas manger; ils buvaient de l'eau et fumaient. Du reste, ils ne se plaignaient pas. J'en eus pitié. D'autres passagers et les officiers eux-mêmes, tout en maugréant, leur vinrent en aide. Voleurs ou non, ils étaient les hôtes du bord et ne devaient pas y mourir de faim. Ajoutez qu'ils étaient en nombre suffisant et assez bien armés pour se faire une part, s'ils en avaient eu la fantaisie. Il faut avouer que l'ordre public de Constantinople nous avait singulièrement accouplés, et que le capitaine n'avait pas trop tort de se fâcher.



CHAPITRE LIX.

La mer Noire. — La Circassienne. — Les Turques.

Nous laissons les Cyanées, après avoir admiré de confiance le seul monument qui y reste et qu'on nomme, on ne sait pourquoi, colonne de Pompée. Placé au point dit Eurèke-Tachi, le plus élevé de ces îles, c'était un autel votif dont on ne voit que quelques débris.

Déberrassés de ce voisinage fort peu aimé des marins, nous courons à pleine vapeur dans la mer Noire, l'ancien Pont-Euxin, *Pontus Euxenos*, mer hospitalière, flatterie qu'elle ne mérite guère, et qui remplaça son ancien nom beaucoup plus vrai de *Pontus Axenos*, mer inhospitalière. En effet, nulle autre n'est plus capricieuse et féconde en naufrages. Aujourd'hui, pourquoi l'appelle-t-on mer Noire? C'est assez difficile à dire, car elle n'est pas plus noire que la mer Blanche, la mer Rouge, la mer Jaune, la mer Ver-[illegible] ne sont blanche, rouge, jaune ou vermeille. Son [illegible] car je n'ai pas manqué de m'y baigner,

moins salée que celle des autres mers; ce qui peut provenir de l'énorme masse d'eau douce que lui apporte le Danube par ses sept bouches, le Don ancien Tanaïs, le Dnieper, le Kouban et autres rivières. C'est donc plutôt un grand lac qu'une véritable mer. On lui donne mille quatre-vingts kilomètres de longueur sur six cent vingt de largeur. Ses lames courtes produisent sur le navire ce même mouvement saccadé que j'ai retrouvé depuis sur les lacs de Suède, et qui cause plus de nausées que les longues vagues de l'Océan.

L'effet ne tarda pas à s'en faire sentir sur nos passagers, ce qui ne rendit pas leur voisinage plus commode, mais sembla un peu tranquilliser notre état-major. On pourrait dire du mal de mer, et avec beaucoup plus de justesse, ce qu'on a dit de la comédie : *edulcit mores nec sinit esse ferox*. En effet, les gens les plus disposés à s'emporter deviennent doux comme des agneaux quand ils en sont pris, et si les chefs des gouvernements avaient le secret de le procurer à volonté à leurs peuples dans les circonstances difficiles, on ne verrait jamais de révolution : c'est un remède souverain contre toutes les mauvaises passions. Malheureusement il agit de même sur les bonnes, et tue non-seulement le courage, mais la pitié, en ne laissant que l'égoïsme.

Cependant, en homme sage et expérimenté, notre capitaine, qui savait que si ce mal vient vite il s'en va de même, n'en avait pas moins l'œil sur tout son monde, notamment sur nos voyageurs malgré eux. S'il leur eût pris fantaisie de se compter, il aurait aisément reconnu qu'armés comme ils étaient, un équipage d'une trentaine d'hommes et une cinquantaine de passagers amis de l'ordre n'auraient pu leur opposer une longue résistance. Aussi, quand nous nous rapprochions de terre, un factionnaire se rapprochait également des canots suspendus

au navire, et l'on se mettait en mesure de prévenir leur enlèvement. Il y avait des marins parmi ces bandits, et; maîtres des canots, ils auraient bientôt gagné la terre. On aurait peu regretté les hommes, mais il n'en était pas ainsi des embarcations et de ce qu'ils auraient pu y joindre : tout est bon pour ces gens-là. Ils n'eussent pas même dédaigné les femmes et les enfants, qui sont toujours de défaite dans ces pays. C'était d'ailleurs une utile garantie contre notre artillerie, qui n'eût pu tirer sur eux. Mais, comme je l'ai dit, la mer vint en aide au capitaine, et en agissant sur les entrailles du plus grand nombre, leur ôta toute mauvaise pensée.

Il faut ajouter qu'il était bien secondé par ses deux lieutenants qu'on voyait toujours à leur poste, attentifs à ses moindres signes. L'un est italien comme lui; il est jeune, à l'air un peu simplet, mais il est gai et brave. L'autre ne l'est pas moins, et il a une longue pratique de la mer. Vétéran de l'armée franco-italienne, il a servi sous Eugène Napoléon et dans la marine impériale. Sans instruction, mais spirituel, ayant beaucoup vu, beaucoup retenu, il donne à ses récits une couleur locale et un intérêt tout particulier. Il parle tous les idiomes de la côte, turc, bulgare, serbe, moldave, valaque, et se fait entendre de tous ces gens-là, sinon de la voix, du moins du geste. Son langage de cérémonie est l'italien. Quant à l'allemand, bien qu'officier autrichien, il n'en sait pas un mot et semble se soucier peu de le savoir.

Les mesures prises par le capitaine ne sont que de précaution. Jusqu'ici, il n'a pas eu à se plaindre de nous ; la plus parfaite harmonie a régné à bord. Il n'y a eu, entre tous, que politesse et musique. A celle des Hongrois a succédé celle des serins. Je ne sais quel singulier hasard a fait que, parmi des gens dont la mine n'annonce guère des goûts champêtres ou bocagers, il s'est trouvé tant

d'amateurs d'oiseaux. Je viens de compter, sur la dunette ou pendues au gréement, une douzaine de cages dont les formes et les couleurs diverses annoncent autant de propriétaires et peut-être de nations ; il y en a de rouges, de vertes, d'azurées, de dorées, d'argentées, de bariolées, avec des lunes, des croissants, des croix grecques et latines. Il y en a même qui sont ornées de tours, de clochetons, de minarets, de dômes, contenant autant de canaris s'évertuant à piper, siffler, rossignoler, et tous dans la même langue, car ils s'écoutent, se comprennent et se répondent. Il paraît que ces petits êtres, eux aussi, vont faire la campagne : c'est au camp qu'on les mène pour la plupart. Celui à la cage dorée appartient au colonel, et il a un soldat spécialement préposé à sa garde.

J'ai parlé du navire et de ses officiers, je vais dire un mot de l'équipage. Il est, comme l'état-major, qualifié d'autrichien, mais il n'y a pas un Allemand, ni un seul individu qui en parle la langue. Il se compose de Dalmates, de Grecs, de Bulgares, de Serbes, etc., jargonnant un mélange de toutes ces langues, probablement composé à leur usage et à celui de leurs commensaux, les passagers de l'avant, dont ils se font comprendre tant bien que mal, s'aidant, lorsque l'action de la langue devient insuffisante, des procédés gymnastiques du lieutenant. Sous ce rapport, ils sont véritablement éloquents. D'une vigueur peu ordinaire, ils manœuvrent dans cette foule comme s'il n'y avait personne ; aussi ne fait-il pas bon à se trouver sur leur chemin, autant vaudrait rencontrer une locomotive, et plus d'une fois j'ai retenu une envie de rire en voyant quelques-uns de nos preux couverts d'armes tomber sur le dos avec le même fracas qu'un panier de ferraille; chute assez inquiétante pour les voisins, car une des nombreuses pièces de leur arsenal aurait pu faire feu. Mais c'est à quoi nos matelots ne songeaient guère; ils ne se retournaient

même pas, et les suivants marchaient sur le ventre du guerrier démonté, s'il n'était pas leste à se relever.

C'est du vieux lieutenant à qui je faisais compliment de la vigueur de ses gens et de leur talent pour la police, que j'appris l'histoire de l'homme à l'air farouche qui escortait la Circassienne. C'était un chef de contrebandiers, traduction honnête de capitaine de pirates, qui s'était échappé de l'Asie-Mineure où les Turcs, qu'il avait longtemps pillés avec des circonstances peu atténuantes, étant parvenus à le prendre, l'avaient, après avoir égorgé son équipage, forcé, pour racheter sa vie, d'embrasser l'islamisme. En bon chrétien qu'il était, il les avait amusés par une feinte conversion, procédé qui a généralement remplacé, *in partibus infidelium*, la couronne du martyr. Quoi qu'il en soit, les grimaces officielles de sa nouvelle religion et la surveillance dont il était l'objet commençant à l'ennuyer, sous prétexte d'aller rejoindre l'armée d'Omer-Pacha, il se sauvait en ce moment vers les provinces occupées par les Russes, emmenant avec lui sa vieille mère, sa femme, ses quatre enfants et probablement ses économies, car sa mise et celle de sa famille annonçaient une certaine aisance.

La mer étant devenue calme, les estomacs l'étaient aussi. La table vit donc arriver les passagers qui n'avaient pas apporté leurs vivres et avaient fait prix pour être nourris à bord. Comme ce prix était assez élevé, quatre à six francs par jour, selon la classe, le nombre de ces dîneurs était fort petit relativement à celui des passagers. Quelques dames qui ne faisaient que paraître et disparaître, le négociant hongrois, trois ou quatre Allemands, autant de Valaques ou Moldaves, deux Grecs, et les officiers quand ils n'étaient pas de service, ce qui était rare, voilà à peu près ce qui composait notre table.

Entre gens qui se comprenaient si peu, ou peut-être se

méfiaient les uns des autres, la conversation ne pouvait être fort animée. Néanmoins, il régnait dans ces repas une tenue, une politesse, un échange d'égards qui allaient jusqu'à la fatigue. C'était à qui ne se servirait pas le premier. En définitive, c'était moi, peut-être parce que j'étais le seul de ma nation, qu'on obligeait toujours à choisir son morceau. Pendant toute la traversée, il n'est pas de prévenance que je n'aie éprouvée de la part de mes compagnons de table et de chambre. Ce qui surtout me fit plaisir, c'est qu'ils me laissèrent ma cabine entière et que personne ne vint s'établir dans le second cadre, quoiqu'il fût dans un coin et l'un des meilleurs.

N'entendant aucune de ces langues locales, je n'avais guère de conversation qu'avec le négociant hongrois et, sur le pont, avec les officiers qui, pour les raisons que j'ai dites, le quittaient rarement. J'y allais prendre le café avec eux. Le Dalmate était le plus causeur: ce brave homme m'a fait passer les meilleurs moments de la traversée.

Après le dîner, je fus me promener sur l'avant; les passagers y faisaient aussi leur repas du soir. L'évêque bulgare venait d'y étendre son tapis; il plaça dessus du poisson, du fromage, des fruits, des pains de trois ou quatre formes et couleurs, et à côté une énorme bouteille remplie de vin. En voyant ces préparatifs, je me disais : quel Gargantua est ce prêtre. Cependant, tout grand et fort qu'il était, comme il ne pouvait pas manger la dixième partie de ce qu'il avait étalé devant lui, j'étais à chercher la raison de cette exhibition, quand l'explication vint toute seule. Après s'être croisé les jambes sur le tapis, il se tourne vers tous les points du bâtiment, invitant ceux qui avaient faim à venir prendre part à son repas. Deux individus acceptèrent l'invitation. Il les fit asseoir devant lui, leur offrit de tous les mets, leur versa du vin dans de petites écuelles qu'il avait à cet effet, et ne se leva que lorsqu'ils se furent levés eux-mêmes.

Il en agit ainsi durant toute la traversée. C'était un très-brave homme que cet évêque, poli, généreux et cherchant à se rendre agréable à tous. Il aimait beaucoup les enfants et s'en occupait constamment.

Parmi ses protégés était, en première ligne, la fille du Boyard, charmante petite de six à sept ans, qui, à elle seule, faisait plus de bruit et donnait plus de soucis à l'équipage que tous les enfants grecs, turcs, bulgares. Sautant partout et grimpant sur tout, chacun craignait qu'elle ne tombât à la mer, et ces matelots brutaux, qui renversaient des hommes sans sourciller, étaient tout en émoi quand ils la voyaient s'approcher trop du bastingage. Elle avait bientôt fait connaissance avec les autres enfants et leurs parents, mais elle affectionnait particulièrement ceux qui avaient des confitures. Aussi notre évêque, qui en était bien fourni, était son préféré ; il la gâtait. Elle en abusait, elle en avait fait son souffre-douleur, elle le tiraillait du matin au soir par les manches vides de son caftan, lui cachait sa longue pipe, le réveillait quand il s'endormait, et ne lui laissait de repos que lorsque le mal de mer la prenait, ce qui arrivait de temps en temps.

Comme elle s'était aperçue qu'il me restait une petite provision de sucrerie, elle venait également me cajoler ; mais la fille du pirate, qu'à son costume je prenais pour un garçon, en était jalouse et ne voulait pas qu'elle me touchât. C'était chose comique de la voir menacer la petite Moldave, et se placer devant moi quand celle-ci m'approchait. Etait-ce de moi ou de mes confitures qu'elle était jalouse ? Je pencherais pour cette dernière version.

J'ai déjà dit que la mère de la première se rendait à Jassy. Elle ne mangeait pas à la table commune, et comme elle ne parlait que moldave à sa fille et à ses gens, croyant qu'elle ne savait pas d'autre langue, je ne lui adressais pas la parole. Un jour, voyant la petite

près de la machine et craignant un accident, je la pris et la ramenai à sa mère qui, à mon grand étonnement, me remercia en très-bon français, quoiqu'avec un accent un peu germanique. Alors j'appris d'elle-même qu'elle était née en Suisse. Femme instruite et d'excellentes manières, mais mère avant tout, elle était l'esclave de sa fille d'une pétulance telle qu'il n'y avait pas moyen de tenir où elle était. Les autres enfants eux-mêmes en devenaient comme abêtis, et se laissaient battre par elle sans mot dire. Ma petite Grecque seule se rebiffait, et toutes deux se montrant les poings, s'apostrophaient dans leur jargon enfantin.

J'ai pu encore ici remarquer la facilité avec laquelle les enfants se comprennent dans leurs jeux comme dans leurs querelles. Alors il semble qu'ils improvisent une langue à l'usage du moment, langue de circonstance qui ne dure qu'autant que la dispute, mais qui, parfaitement intelligible pour tous, fait place à une autre quand le jeu change.

Lorsque ces parties d'enfants commençaient, tout le monde, même nos bandits, leur laissait la place, et les matelots, dans leurs manœuvres, faisaient un long détour ou se pendaient aux cordages pour ne pas les déranger. En Orient, les enfants sont rois; ils n'en sont pas plus mauvais.

Le repos de la soirée fut troublé par une dispute plus sérieuse. Un marchand qui se disait Grec, mais qui, je crois, était Russe, avait établi son bivouac à côté de celui des Turcs. Ce voisinage leur déplaisait, ils voulurent le forcer à aller ailleurs; et comme il s'y refusait, ils poussèrent au loin son bagage, en lui appliquant quelques gourmades que celui-ci leur rendit. Le colonel ayant voulu s'interposer et donner raison à ses gens, le Grec ou Russe lui répondit par des injures. Les suites auraient pu être graves, si le capitaine n'était accouru: un capitaine est

souverain à bord, même chez les Turcs. Celui-ci chapitra tout le monde, sans en excepter le colonel qui reçut l'admonestation de cet air propre aux Turcs qui exprime si bien la résignation à cette conséquence : *Dieu l'a voulu*. Il blâma plus encore le marchand d'avoir, au lieu de s'adresser à lui, tenté de se faire justice soi-même. Il marqua les limites de chaque camp ou bivouac, et pendant le reste du voyage personne ne les dépassa.

Il est vrai qu'on eut bientôt autre chose à penser : la mer, de houleuse qu'elle était, devint grosse, et ceux qui avaient tenu bon contre le mal en furent pris à leur tour. J'eus encore le bonheur d'y échapper. Je dis *bonheur*, car bien peu en furent exempts. Les serins eux-mêmes s'en ressentirent, ils cessèrent de chanter ; et l'une des cages que l'imprudent propriétaire n'avait pas eu soin d'amarrer, fut emportée par un coup de vent, avec son malheureux oiseau que nous vîmes un instant surnager et se débattre entre les barreaux de fil de fer, puis disparaître pour toujours. Ce fut à bord un cri de désespoir, comme si l'on eût vu périr un homme. Chacun alors s'empressa de mettre sa volière à l'abri, et le colonel ne fut pas le dernier.

Mais les amateurs de serins étaient, pour les sauver de la tourmente, dans un embarras beaucoup moins grand que le gros Turc pour préserver ses deux femmes de nos regards. Au mouvement de la tente, il était facile de voir que les pauvres créatures, privées d'air, étaient en proie à de rudes épreuves. L'une avait essayé de soulever le feutre et de respirer, mais le jaloux, qui se tenait en dehors, l'avait impitoyablement repoussée. Elle renouvela sa tentative, et la tête tout entière, à demi-voilée, se montra. Crispée par la souffrance, l'infortunée ne songeait guère à plaire ; néanmoins, le barbare voulait encore la contraindre à rentrer.

Tandis qu'aidé de son nègre eunuque ou en faisant les

fonctions, il s'y employait de son mieux, voilà l'autre tête qui se découvre. Celle-là était tout-à-fait sans voile, et fort jolie malgré son extrême pâleur. Cette fois, nous tremblâmes pour ces malheureuses. Ne doutant pas que la scène d'Othello ne se renouvelât, nous nous apprêtions à venir au secours des victimes, quand nous vîmes notre Turc pâlir, faire un soubresaut convulsif suivi d'un hoquet formidable. Chacun recula, comme si une bombe allait éclater.

Elle éclata en effet. Foudroyé par cette terrible nausée, le jaloux, pâmé, tomba sur le dos. Pour qu'il n'étouffât pas, nous eûmes la charité de le tourner sur le côté, mais non de celui où il aurait pu voir ses femmes. C'était là précaution inutile, le pauvre diable avait cessé de s'en occuper; et là encore j'eus l'occasion d'étudier la physiologie des passions, ou du cœur aux prises avec l'estomac. Son domestique blanc, appuyé sur le bastingage, non moins malade que son patron, ne fit pas un mouvement pour le secourir. Le nègre l'essaya, mais bientôt pris à son tour, il tomba à côté de lui.

Jusqu'alors rien de bien tragique dans l'aventure, mais elle manqua de finir mal. Voilà qu'un coup de vent furieux soulève la tente, la retourne, et qu'une des cordes qui la retenaient, labourant la poitrine et la figure de la jeune femme, s'enroule à son cou et l'étranglait. Nous nous précipitons, un des matelots et moi, pour la dégager, mais elle était si bien enchevêtrée dans les amarres, que nous ne pouvions en venir à bout. Je la tenais en écartant la corde et maintenant ses vêtements, tandis que le marin s'efforçait d'arrêter la tente, car si un nouveau coup de vent l'avait reprise, la femme et nous-mêmes pouvions être jetés à la mer. Un autre matelot et le lieutenant s'élancèrent sur les cordes, et l'on parvint à les assujettir. Les pauvres Turques en furent quittes pour quelques

écorchures dont j'eus aussi ma part, ainsi que l'un des matelots.

Pour prévenir de pareils accidents, le capitaine fit enlever une partie des tentes et abaisser les autres, de manière à donner moins de prise au vent. Le mieux eût été de les faire disparaître, mais il aurait fallu pouvoir loger tout le monde dans les entreponts, et c'eût été difficile.

Pendant que ceci se passait, le gros époux, toujours sur le flanc, songeait moins que jamais à faire le jaloux, et nous aurions, à son nez, enlevé ses deux femmes, qu'il n'aurait pas bougé. Nul n'y songeait : les pauvres dames faisaient plus pitié qu'envie.

Le danger passé, je m'éloignai et laissai la Circassienne malade aussi, mais moins que lui, rajuster la toilette fort compromise des deux odalisques, tandis que la femme du pirate, qui se portait bien, me faisait de petits signes de tête pour se moquer du Turc.

Le temps ne s'embellissait pas. Cependant quelques fumeurs tenaient encore bon, ils semblaient vouloir étouffer leurs nausées dans la fumée de tabac ; mais bientôt on vit leur longue pipe éteinte tomber à côté d'eux, et des turbans se déroulant, des fez se détachant, laisser au vent des têtes rasées couvertes d'une petite calotte de mousseline d'un blanc plus que douteux; déshabillé qui n'embellit ni Turc, ni Grec, ni Bulgare. Le pont cessa bientôt d'être tenable, la mer le balayait à chaque instant, et l'on fut obligé de prendre des mesures pour faire entrer dans l'intérieur autant de personnes qu'on y put entasser.

[illegible]-vous que, trempés jusqu'aux os, beaucoup [illegible] [illegible] l'avant, au risque d'être emporté [illegible] [illegible]ient à ne pas bouger, et qu'on [illegible] [illegible]er quelques-uns couchés sur [illegible] [illegible]nœuvres, d'employer [illegible] [illegible]as plus traitables [illegible]

de descendre dans les chambres équivalait, pour elles, à celle d'être jetées à l'eau : elles croyaient n'en jamais sortir. On permit aux Turques et aux Grecques qui étaient sur l'avant d'y rester, mais on abaissa encore les tentes, au point de ne pouvoir s'y tenir que couché. C'est une triste chose qu'un coup de mer quand un navire est ainsi encombré, et c'est le cas ou jamais d'avoir un équipage qui ne perd pas la tête ; comme je l'ai dit, le nôtre était bon, et nous avions d'excellents officiers.

La nuit fut fort agitée, et je me réveillai plus d'une fois au bruit des hauts-le-corps de mes voisins et de leurs appels au garçon, l'un pour avoir du thé, l'autre du rhum ou de l'eau-de-vie, toutes choses qui ne manquent jamais de faire vomir plus fort. Cependant, là aussi je remarquai que lorsqu'il arrivait quelque grand coup de vent ou qu'une vague plus furieuse faisait craquer les bordages, tous les malades se trouvaient guéris comme par enchantement, et pendant un quart-d'heure on n'entendait pas un hoquet, pas un appel au domestique. Quelques exclamations , des phrases commencées et inachevées , des prières marmotées , voilà ce qui frappait mon oreille. Seulement les ronflements de mon voisin de cabine, le négociant hongrois, qui dormait de tout son cœur, venaient par instant se mêler fort prosaïquement à tous ces accents de la peur.

Je me levai aussitôt qu'il fit jour. Le pont présentait un singulier spectacle. Sauf l'espace nécessaire pour laisser circuler l'équipage, tout l'arrière était couvert de prélarts ou de voiles étendus sur les tentes aplaties ou rendues invisibles. On aurait cru que, sauf les matelots de quart, les officiers et moi, il n'y avait personne sur le pont; mais sous ces tentes réduites ainsi à leur plus simple expression, étaient étendus, entassés, empilés beaucoup d'êtres humains. Restait à savoir si, en soulevant cette couverture, on

n'en trouverait pas d'étouffés? Telle était la demande que je me faisais, moi marin de circonstance; mais les officiers et les matelots, accoutumés à ces choses et qui savaient au juste, par leur propre expérience, la portion d'air qu'il faut pour n'être pas complètement asphyxié, ne paraissaient pas s'en inquiéter beaucoup. Quelques oscillations de la toile, puis des soulèvements partiels, enfin de longues ondulations prouvèrent que tout le monde n'était pas mort.

Le vent était tombé. La mer se calmait de moment en moment, car telle est celle où nous naviguons, la plus capricieuse des mers. Le capitaine donne donc l'ordre de lever le premier appareil, c'est-à-dire la voile goudronnée qui recouvre les tentes. Ceux qui n'en avaient pas et que cette toile abritait seule, commencèrent à apparaître; ils n'avaient pas très-bonne mine. L'effet des nausées avait plus ou moins influé sur leur ajustement. Quelques-uns étaient trempés et avaient besoin d'un bon rayon de soleil ou d'un tour de chaudière pour se sécher. D'autres, qui s'étaient enveloppés de leur couverte, n'étaient que peu ou point mouillés.

J'étais surtout pressé de voir comment la Circassienne, la famille du pirate et les deux Turques s'en étaient tirées, car toutes avaient refusé de descendre. Quand on leva la toile, les enfants, groupe rose et bien portant, reposaient encore; la mère causait avec la Circassienne qui, avec une serviette, deux cordons et deux bâtons, avait fait, à l'aide de la barre qui soutenait la tente, un petit hamac pour son nourrisson. Je recommande cette invention à toutes les nourrices en voyage sur mer ou sur terre; même dans une voiture, on peut établir facilement ce berceau mobile et commode; aussi le petit dormait de tout son cœur.

Les deux femmes turques en faisaient probablement autant, car elles ne se montrèrent pas; mais deux ou trois

fois dans la journée, des rires étouffés que j'entendis sous la tente et de petits coups qu'elles frappaient sur la toile annonçaient qu'elles n'étaient pas mortes. J'en eus la certitude lorsque l'une d'elles passa son bras à travers une ouverture qu'elle s'était réservée pour respirer du côté où n'était pas son Turc, et me prit la main. Je ne sais si le digne Osmanli allait au camp chercher des aventures, mais je crains bien qu'il n'en ait rencontré.

De tous les hôtes de l'arrière, le colonel était le plus maltraité. Son rempart de bagages, ébranlé par le roulis, avait roulé sur lui et ses gens, écrasé un panier rempli de pastèques, blessé à la figure son nègre qui n'en était pas plus beau, et endommagé la cage dorée du serin. L'oiseau n'avait rien, et aussitôt qu'on l'eut rendu à la lumière, il donna le signal du chant, auquel répondirent tous les autres. En résumé, il y avait beaucoup moins de malades que la veille et pas un seul mort, ce qui nous rassura de la crainte de la quarantaine qu'on n'aurait pas manqué de nous faire faire, si un tel accident était arrivé.

L'avant avait été, quant à l'eau, bien moins ménagé que l'arrière : les popes grecs et les Russes semblaient sortir d'une baignoire. La Providence leur envoyait ce bain, le premier peut-être qu'ils eussent jamais pris, comme moyen de purification : ils en avaient besoin.

Nos Albanais, bandits ou soldats, moins inquiets de leur peau que du poli de leurs armes, avaient, pour ne pas les quitter, consenti à se mettre à l'abri. Les chefs étaient venus dans notre salon. On leur fit d'abord grise mine, car les hardes, les montres, les bijoux étaient en vue dans les cabines. On les soupçonnait à tort : ces gens-là vous attaqueront sur la route, mais ne vous fouilleront pas dans la poche et n'iront pas décrocher une montre dans votre chambre : ce sont des voleurs et non des filoux.

Nos officiers le savaient bien ; ils craignaient une attaque à force ouverte, mais non des pilleries de détail.

L'évêque, qui ne s'était décidé qu'à regret à descendre dans la chambre, non qu'il se trouvât bien sur le pont, mais parce qu'il craignait d'y abandonner ses bagages, était en ce moment occupé à en vérifier le compte. Il lui manquait une malle, ceci le contrariait fort ; et ce qui le chagrinait plus encore, c'est que l'eau avait pénétré dans une autre où étaient ses habits pontificaux. Enfin, il retrouva celle qui était égarée ; il vida la caisse avariée et se vêtit d'une belle pelisse à fourrure pour la faire sécher.

C'est probablement dans la même intention que quelques Albanais ou bachi-bozouks restés sur le pont ou mouillés avant de descendre, avaient aussi revêtu leur costume d'apparat. Il différait de celui que j'avais vu à Smyrne et à Athènes. Ils portaient un turban peu volumineux, de couleur éclatante ; une veste à la turque de drap bleu ou brun, sur laquelle étaient appliqués des cœurs de drap blanc, des nœuds, des arabesques fort compliqués, brodés en laine ou en soie ; une culotte d'étoffe rouge, large et assez courte pour laisser voir un mollet très-fort, très-nerveux, couvert d'une sorte de cothurne ou guêtre également ornée d'arabesques. Sur la poitrine, une cartouchière ; au-dessous, ce râtelier d'armes dont j'ai parlé, qui paraissait être leur principale richesse. Parmi ces armes, toutes de formes anciennes, il y en avait de fort riches, incrustées de corail et d'autres matières précieuses. Nos amateurs de haute curiosité en auraient offert beaucoup d'argent. Ces hommes attachent à ces armes qui viennent d'un père, d'un ami ou peut-être d'une victime, une idée superstitieuse ; ils y tiennent non-seulement comme à un moyen d'attaque et de défense, mais ils y voient un préservatif contre le mauvais œil et les sortiléges : chacune est pour eux un talisman ou une relique. Quoique

je fusse bien avec eux, c'est tout au plus s'ils consentaient à me les confier quelques minutes et à me les laisser examiner, quoiqu'ils parussent ensuite très-flattés quand j'en faisais l'éloge. Si j'avais eu occasion de leur rendre quelque grand service, ils auraient pu m'en faire présent, mais à aucun prix ils ne me les eussent vendues.

A leur constitution sèche et vigoureuse, à leur jambe bien faite et à leurs larges pieds, j'ai pensé qu'ils devaient être montagnards. Je le demandai au chef, mais il ne me comprit pas, ou plutôt il éluda la question, ayant probablement de bonnes raisons pour ne pas faire connaître ses antécédents et ceux de ses camarades. Quant à leur religion, je crois qu'ils étaient musulmans, mais peu zélés : je ne les ai jamais vus prier ni faire aucun acte de piété.

Par contraste avec ces derniers et les Turcs militaires en tunique étriquée et calotte rouge écourtée, apparaissaient de temps en temps sur le pont, où ils avaient leur cabine, trois ou quatre Turcs de la vieille roche, en longue pelisse, à gros turban rouge, vert ou blanc, regardant avec un superbe dédain leurs coreligionnaires au vêtement exigu. Ils n'avaient point d'arme apparente et ne communiquaient avec personne, sauf le Turc aux deux femmes. J'ai présumé que c'étaient des prêtres ou de riches marchands. Dans ce pays, comme ailleurs, l'argent rend très-fier.

Je m'aperçois qu'en parlant des voyageurs, j'ai fini par oublier le voyage. Voici le chemin que nous avons fait depuis que, sortis du Bosphore, nous sommes entrés dans la mer Noire : nous avons laissé à droite l'Anatolie, et nous avons suivi à gauche, en les perdant rarement de vue, les côtes de la Roumélie.

Les ports, villes et bourgades que nous avons dépassés sur cette rive, sont Derkus, Mediah, Visa, Inada, Abteboli,

cap Zeilan, lieux à peu près aussi inconnus les uns que les autres, et que la plupart des dictionnaires et même plusieurs cartes dédaignent de mentionner. Tous ces points font partie de la Roumélie et dépendent de la Turquie. Nous sommes à l'entrée du golfe de Bourgaz, au fond duquel est la ville qui lui donne son nom, l'ancienne Apollonia, maintenant forteresse ruinée. Les Russes, conduits par Diebitsch, en partirent, en 1828, pour prendre Andrinople.

Cette Roumélie, aujourd'hui ignorée, a cependant joué un grand rôle dans l'histoire : elle n'est autre que la Thessalie et l'ancienne Thrace de Macédoine. Que de richesses cette terre oubliée n'offrirait-elle pas aux savants! Les archéologues, comme les naturalistes, pourraient y faire une riche moisson. De leur côté, nos Nembrods modernes, ces chasseurs intrépides qui vont poursuivre le gibier jusque dans les plaines brûlées de l'Afrique et les forêts vierges de l'Amérique, en trouveraient là une abondance dont on n'a pas même l'idée. Malheureusement le pays, quoique peu habité, l'est encore trop pour qu'on puisse s'y aventurer sans être en force et bien armé.



CHAPITRE LX.

—

Bourgas. — Les Balkans. — La Roumélie. — Varna. — La tempête. — Sébastopol de loin. — L'embouchure du Danube. — La barre. — Dangers.

—

Nous déposâmes à Bourgas les dépêches et quelques passagers. Je n'y vis rien autre que d'étranges costumes et de plus étranges figures. Ce sont là sans doute les descendants des Thraces et des sorcières de Thessalie, dont je crus reconnaître un échantillon sous l'enveloppe d'une vieille mendiante assise sur la rive.

Une famille rouméliennc ou bulgare, dont deux femmes voilées et une jeune fille sans voile, vient remplacer les passagers que nous laissons.

Nous continuons à naviguer terre à terre. Le temps est redevenu beau, les dames des cabines reparaissent sur le pont. Je vois enfin la Circassienne debout : jusqu'alors, couchée ou assise à l'orientale, les jambes croisées, elle n'avait laissé voir que son buste. Elle ne perdait rien à se montrer de toute sa hauteur : c'était une femme de cinq pieds deux pouces , admirablement faite et ayant un

port de reine. Pour remédier autant que possible aux ravages de la tempête, elle avait aussi changé quelque chose à sa toilette. Sous sa robe courte et serrée à la taille, elle portait un pantalon large de soie rouge. Cette robe elle-même avait un fond amarante. Enfin, elle avait conservé son turban rouge. Ce costume était des plus pittoresques : on aurait pu la prendre pour cette odalisque rouge qui, dit-on, apparaît au Sultan quand le feu est à Constantinople.

D'autres femmes turques qui, depuis le départ, se tenaient cachées dans les entreponts et dont nous ne soupçonnions pas la présence, commencèrent à se montrer. Leurs époux ne paraissaient pas jaloux, et nous en comprîmes la raison quand leurs voiles s'entr'ouvrirent : elles auraient bien fait de les garder.

La joie d'être échappé à la tempête et le plaisir de se sécher au soleil, donnent plus d'expansion à toutes les figures. Les langues se délient. Le pirate lui-même, qui n'avait adressé une parole à qui que ce soit, pas même à sa femme, s'est humanisé en ma faveur : l'affection que me témoigne sa jeune famille m'a conquis la sienne. Il parle un mauvais italien que je comprends tant bien que mal. L'aîné des enfants, que je prends toujours pour un garçon, a mis bas son fez rouge et se pare la tête de fleurs qu'a laissées sur son passage une des femmes nouvellement arrivées. A cette coquetterie toute féminine, j'aurais dû reconnaître une petite fille, mais j'avais rêvé un garçon.

Devant nous, dans le lointain, commence à se montrer la cime des monts Balkans que les Turcs nomment Eming-Dagh. C'est l'Hœmus des anciens. Ces monts séparent la Roumélie de la Bulgarie, ou, si nous revenons aux noms anciens, la Thrace de la Mœsie inférieure. La Bulgarie, comme la Roumélie, appartient à la Turquie, ainsi qu'il est facile de s'en apercevoir aux ruines, à la dépopulation,

à la misère, conséquences inévitables de l'administration turque. Les Balkans communiquent aux Alpes par les monts Dinariques (*Adrius mons*), que les Romains nommaient Alpes Dinariques, comme les Balkans étaient les Alpes Juliennes. Toutes ces montagnes, auxquelles on peut joindre les Apennins, ne font réellement qu'une seule et immense chaîne. Les Balkans ont été témoins de bien des faits d'armes et vont probablement l'être encore; car là est le véritable rempart de Constantinople. La côte, près de laquelle nous naviguons, est verte, bien boisée, mais l'on n'aperçoit ni maisons, ni habitants, ni troupeaux.

J'assiste encore au déjeûner du colonel turc. Il consiste en un morceau de pain et un petit melon, puis un verre d'eau fraîche, enfin du café noir. Ses officiers ne se nourrissent pas mieux. Après son déjeûner, auquel il m'avait poliment invité, il me fait voir ses armes. Il avait un sabre à garniture assez simple, dont il estimait la lame à dix mille piastres, ou deux mille cinq cents francs. Un de ses officiers en montrait un qu'il disait valoir quinze mille piastres; il en faisait ployer la lame jusqu'à ce que la poignée fut à vingt centimètres de terre. Je croyais qu'elle allait éclater en pièces. Il y avait, je crois, beaucoup d'exagération dans ces prix, et j'en eus la preuve quand je les vis estimer le mien mille cinq cents piastres; c'était un damas, il est vrai, mais il n'en avait coûté que moitié.

Nous doublons le cap Emerich. Nous sommes devant la ville de Misery, ou Misvry, ou Mesembria, car toutes les villes ici ont trois à quatre noms. Les monts Balkans se dessinent plus nettement. Le vieil officier nous indique les lieux où les Turcs et les chrétiens se sont, à diverses époques, livré de terribles combats.

Tandis que nous parlions bataille, il s'en préparait une à bord. J'ai dit que, pendant la nuit, on avait fait rentrer les Albanais dans les entreponts et qu'on avait laissé les

chefs s'installer dans les salons; ils crurent dès ce moment que c'était un droit acquis, et, le jour venu, ils vinrent se poser sur l'arrière réservé, comme l'on sait, aux passagers des premières ou à ceux qui avaient traité pour une place, ainsi que l'avaient fait les officiers turcs, la Circassienne, la famille grecque, etc. On toléra ces chefs, car sauf leur air farouche, ils n'avaient rien de repoussant; ils étaient bien mis et leurs manières étaient convenables. Mais bientôt il en vint d'autres moins propres et qui s'installèrent sans façon sur le gaillard d'arrière. Cependant, comme ils s'y tenaient tranquilles, les passagers, qui peut-être n'étaient pas fâchés d'examiner de près ces personnages et leur arsenal, ne s'en plaignaient pas. Mais ceci déplut à un des domestiques du bord, qui leur dit de se retirer à l'avant. Tous obéirent, sauf un qui, étant à causer avec un des Hongrois, s'entêta à rester. Le Hongrois prit sa défense et apostropha assez rudement le domestique qui, n'osant pas s'en prendre à lui, parce qu'il avait droit d'être là, insista pour que l'Albanais s'en fut et le lui ordonna brutalement. Celui-ci jeta un regard dédaigneux sur le valet et ne bougea pas. De plus en plus furieux de ce mépris, le domestique voulut saisir au collet l'Albanais qui mit la main à ses armes. A ce signal, tous les autres se rapprochèrent, et la chose allait mal finir si les passagers voisins ne se fussent précipités entre lui et son adversaire.

Un officier survint, c'était le vieux Dalmate; il renvoya le domestique à la cantine, causa un instant avec le montagnard qui, un moment après, s'en fut de lui-même à l'avant et ne reparut plus. Sans la prudence de l'officier, il serait certainement arrivé quelque malheur.

La promenade de la Circassienne n'avait pas duré longtemps. La mer, sans être mauvaise, avait un peu d'agitation, et la pauvre femme s'était empressée de

reprendre sa position première. J'allais souvent m'asseoir contre la barre qui formait l'enceinte de son petit bivouac, et là nous échangions quelques paroles. Je ne saisissais presque rien de ce qu'elle me disait, et elle ne me comprenait pas davantage; mais nous entendions des sons, et elle, comme moi, sentait que ces sons avaient une intention. Le silence n'est pas dans la nature, et on aime mieux penser haut et parler seul que de ne rien dire. La femme du pirate avait assez à faire de soigner ses quatre enfants et sa vieille mère; elle lui parlait rarement. Le pirate ne lui disait mot. Dans son isolement, il lui semblait doux que quelqu'un s'occupât d'elle. Belle et douce créature, elle soignait son nourrisson avec un amour extrême, même quand le mal de mer la prenait. Les nausées, qui tuent la passion et jusqu'à l'amour de la vie, n'étouffaient pas en elle le sentiment de la maternité; elle en remplissait les devoirs avec la candeur de l'innocence. Elle ne songeait pas même à me dire de m'éloigner quand elle lui donnait à téter: elle ouvrait sa robe et découvrait son buste sans corset. Cette confiance candide la défendait mieux des regards indiscrets qu'une injonction, et je lui prouvais que, moi aussi, j'avais une mère et une sœur.

Au surplus, dans les promenades et les cimetières de Constantinople, j'ai remarqué ce même laissé-aller maternel chez les femmes turques ; j'en ai rencontré cachant soigneusement leur visage et ne se préoccupant nullement de leur gorge qu'elles découvraient aux yeux des passants pour allaiter leurs enfants; aussi puis-je dire que j'ai vu, en Turquie, plus de poitrines de femmes que de figures.

J'apprends ici le nom du boyard moldave dont l'épouse et la fille sont à bord: c'est M. Lascaraky Pascow. Il appartient à une des bonnes familles de la Moldavie.

Nous dépassons une petite ville ou bourgade que je ne

vois pas sur la carte et dont personne à bord ne peut me dire le nom. À côté est un golfe entouré d'arbres que termine un promontoire, peut-être celui d'Hidjah-Varni, où sont établies, en éventail, les tentes vertes d'un camp turc. Nous avons laissé derrière nous la Roumélie et les Balkans et nous côtoyons la Bulgarie, dont les rives paraissent moins sauvages que celles de la Thrace.

Nous voici cinglant vers Varna, où nous devons nous arrêter deux heures pour y déposer une partie de nos montagnards et quelques Turcs, probablement allant au camp que nous avons vu ou à celui qui domine la ville. Dès que le navire est mouillé, je vais à terre. Je commence par y acheter quelques fruits et autres petites provisions que j'envoie à bord, où cela servait à me faire des amis. Ensuite, avisant un individu à la mine honnête et en costume de marin qui parlait la langue franque, cette selle à tous chevaux, je lui propose de me servir de guide, ce qu'il accepte. Je me fais conduire dans une crique que j'avais aperçue du bord, je tire de ma poche une serviette et un caleçon et je prends un bain : c'était mon début de natation dans la mer Noire.

Mon ablution finie, je fais le tour de la ville, sans m'écarter trop, car je craignais de manquer l'heure. Ces bateaux-postes n'attendent pas. L'on compte seize mille habitants à Varna. Il y a plusieurs mosquées et des églises [illegible] nous ne vîmes que les portes.

Les [illegible] de cette ville sont célèbres par plusieurs [illegible]ats entre les Russes et les Turcs. Aujourd'[illegible]n y fait de grands préparatifs militaires; [illegible]nt avoir été réparés. On élève de nou[illegible] voyons saillir les canons.

[illegible] un camp où je compte de[illegible]oup de chevaux au piquet. [illegible]ie de cette troupe qu'on a

débarqué nos Albanais. Mon guide me dit qu'on attend de jour en jour Omer-Pacha, et que pour les travaux des fortifications on a mis en réquisition toute la population mâle et les prêtres eux-mêmes.

De retour à bord, je reçois une admonition du capitaine qui me dit qu'en débarquant sans son attache et les précautions d'usage, je pouvais me trouver dans le cas de la quarantaine et n'être plus reçu à bord. Je me promis bien de ne pas l'oublier. On conçoit l'agrément d'être, à la veille d'une guerre, interné à Varna où, afin d'occuper mes loisirs, on m'aurait probablement aussi fait prendre la pelle et la brouette pour travailler aux redoutes, distraction peu désirable au mois de juillet, sous un soleil bulgare.

La chaleur est très-forte. Je vois encore une fois des Turcs en déshabillé, non plus par l'effet de la tempête, mais par leur propre volonté. Ils ont ôté leur gros turban et mis une petite coiffe blanche qui les a transformés de la plus étrange manière. Tel grave personnage qui m'apparaissait comme le successeur d'Omar ou l'héritier d'Ali, me fait maintenant l'effet d'un maître pâtissier attendant l'instant de défourner. Il faut vraiment bien peu de chose pour changer l'aspect d'un homme et modifier l'idée qu'il vous inspire; je m'étonne peu qu'il y ait tant de femmes inconstantes, car le mari choisi au bal diffère souvent beaucoup de celui qu'on voit en bonnet de nuit.

Varna, son camp, ses fortifications, ses redoutes et ses mosquées, le tout encadré dans un vaste cercle de collines verdoyantes, font de la mer un fort bel effet.

L'affreux baragouin que je parle et entends depuis que j'ai quitté l'Italie, me fait trouver un plaisir indicible à causer en français, quand la femme du boyard et sa petite fille qu'on nomme Adelie viennent sur le pont.

A quatre heures, le cap Coladria ou Colaghriah paraît devant nous comme une falaise ou un grand mur blanchi.

Ce cap est couvert de vastes ruines qui annoncent une population qui n'est plus. Le vieil officier prétend qu'il y a là des souterrains qui peuvent contenir jusqu'à trois mille personnes. .On ne peut me dire quelles sont ces ruines dont l'aspect est grandiose.

Des passagers qui ont parcouru ce pays assurent qu'il est des plus giboyeux, et qu'à chaque pas on fait lever des lièvres, des chevreuils, des sangliers, des cerfs, etc.

Nous dépassons encore plusieurs caps, dont un est surmonté d'une tour. Là étaient de grandes villes, et l'on n'y aperçoit plus, de loin à loin, que des villages entourés de solitude, tristes conséquences d'un mauvais gouvernement. Cependant le Bulgare, peuple d'origine scythique, qui a depuis longtemps renoncé à ses habitudes vagabondes, est industrieux et bon cultivateur. Si on l'encourageait un peu, ou seulement si on ne le pressurait pas tant, bientôt son pays aurait pris un tout autre aspect.

En attendant la révivification de la Bulgarie, il faut se borner à y admirer la nature. Cette campagne un peu sauvage, ces ruines qu'on voit surgir au loin et dominer les arbres, ce ciel rouge et enflammé, offrent un tableau vraiment magique. Mais peu de nous en jouissent : le vent s'est élevé, la mer est redevenue mauvaise. C'est encore un serin qui en est la première victime : il chantait de tout son cœur, un coup de vent renverse sa cage, on la rattrape sur le pont ; l'oiseau est froissé, mais n'est pas mort.

Le soleil se couche mal, le temps se couvre : tout annonce une nuit orageuse. Les officiers prennent des précautions en conséquence. On fait de nouveau descendre dans l'entrepont une partie des passagers ; on loge les femmes et les enfants dans les cabines restées vides. Je donne mon lit à la Circassienne et à son nourrisson, et j'installe dans l'autre cadre deux des enfants du pirate. La mère est logée à côté avec les deux autres. Je vais ensuite

m'étendre sur le divan du salon. J'ai pour voisins le gros Turc et l'évêque bulgare. Le pirate est remonté sur le pont; il a l'œil aux manœuvres, il veille ainsi sur sa famille.

La tempête éclate, le ciel est en feu, le tonnerre gronde. Cela dure une heure.

Le tonnerre se tait, mais le vent hurle à son tour : c'est un véritable ouragan. Chose étrange, il y a bien moins de malades que la nuit précédente. On crie moins, il y a pourtant plus de danger : on se fait à tout.

Ce mouvement de la mer finit par m'assoupir, et malgré le tapage infernal, je dors assez bien jusqu'au jour.

Je me lève à quatre heures. Le vent est toujours très-fort. Nous avons couru au large et l'on n'aperçoit aucune terre. Nous avons à droite Sébastopol ou Sévastopool, l'une des villes fortes de Russie. J'ouvre mon dictionnaire : elle a été fondée en 1786 sur un point de la Crimée, l'ancienne Tauride, nommé Akhtiar, où n'existait qu'un village tartare. Sébastopol, où l'on compte une douzaine de mille âmes, plus une nombreuse garnison, a un bon port où nous aurions été obligés de nous réfugier, me dit le lieutenant, si le temps ne s'était pas calmé.

Je n'aurais pas été fâché d'aller faire une petite excursion en Crimée et de voir ce point qui, probablement, attirera nos flottes si la guerre se déclare. Quant à nous, il est à croire qu'en raison de la quarantaine on ne nous eût pas laissés débarquer. Je ne puis dire à quelle distance nous nous en sommes approchés pendant la nuit, mais cette distance devait être grande, car, dans ce moment encore, nous n'apercevions aucune terre.

Nous nous trouvons bientôt à la hauteur de Kaslow ou Eupatoria, autrefois Cherson, et qu'on dit avoir été rebâtie par Mithridate Eupator. Voilà une noble origine ! Aujourd'hui, c'est un petit port ayant trois ou quatre cents habitants et qui n'en a pas moins ses murailles. En face

de nous est Odessa, mais nous n'allons pas jusque là et nous coupons à gauche pour gagner Bocca di Soulineh ou Soulina, l'une des bouches du Danube. Le vent qui nous avait chassés à droite nous ramène aussi vite à gauche. Plaise à Dieu qu'il se maintienne de ce côté pour nous aider à franchir la barre du Danube !

Je reviens à nos passagers. Ils avaient été un peu secoués, mais avec le jour ils avaient retrouvé le soleil sans aucune trace de l'orage. Le vent soufflait encore, nous l'avions arrière ; la houle était supportable, et il y avait peu de malades. Les dames reparaissent sur le pont, les enfants recommencent leurs jeux, et moi je reprends possession de ma cabine pour m'approprier un peu et me faire la barbe, chose qui n'est pas toujours facile quand il y a de la mer; mais, grace à une étude des poses et des mouvements, je suis parvenu à m'en tirer de manière à mériter des éloges des marins eux-mêmes. Aussi, est-ce un talent dont je ne suis pas peu fier.

A mesure que nous approchons de Soulineh, nous apercevons, au-delà de la barre, des mâts d'abord tout petits, disparaissant sous la vague et semblables à un taillis. De moment en moment, ces mâts grandissent, le taillis se change en futaie et nous montre une vaste forêt. Ces mâts sont ceux de trois cents navires arrêtés là depuis plusieurs semaines sans pouvoir franchir ce dangereux passage. Cinq ou six bricks, gabarres ou goëlettes dont nous distinguons la coque retournée ou des parties de gréement, sont à peu de distance. Deux, à côté desquels nous passons, ont été engloutis cette nuit même. Une flamme flotte encore à un mât dont on n'aperçoit plus que l'extrémité : on croirait voir un cadavre mal enseveli et qui réclame des prières. Ceci est un vrai cimetière. En vérité, cette entrée de la passe n'est pas encourageante, elle ressemble à celle de l'autre monde. Je ne suis pas le seul qui

en fasse la remarque, et plus d'un, j'en suis sûr, garderont le souvenir de cette impression de voyage.

L'émotion un peu calmée, chacun retrouve la parole, et comme il fallait s'en prendre à quelqu'un, on s'en prend aux Russes qui, chargés d'entretenir le chenal, disait-on, s'en étaient dispensés depuis qu'on se préparait à la guerre. Le Czar voyait, dans cette barre, un moyen de défense et une garantie de son omnipotence.

C'est, d'ailleurs, le grand nombre de bâtiments naufragés qui avait fait dire et répéter par tous les journaux que la Russie avait voulu fermer la passe en y coulant des vaisseaux. Elle y avait certainement contribué en négligeant le curage et l'entretien du chenal, mais il était également clair que ces navires, appartenant à diverses nations, avaient coulé seuls.

Petit à petit, le déjeûner aidant, nous nous rassurons. Notre bâtiment est solide, il a de puissantes machines et ne tire que sept pieds et demi d'eau. On force la vapeur, on déploie les voiles. Nous brisons le courant, nous espérons passer. Vain espoir! une secousse nous annonce que nous avons touché; heureusement, c'est sur un fond de vase.

On chauffe plus fort, on met voile sur voile. Cette fois, réussirons-nous? Nous avançons, en effet, mais de combien? En une heure, malgré les terribles efforts de la vapeur et du vent qui la seconde, nous n'avons pas fait cent pas. Ce fut là véritablement une heure d'angoisses. Il me semble voir encore ce mât d'un des navires naufragés: il est à cinquante mètres devant nous; si nous pouvons le dépasser de vingt autres mètres, la barre est franchie. Notre canot, qui sonde en avant, nous annonce de l'eau; il n'y a donc qu'environ soixante-dix mètres à gagner. Nous en gagnons trente, nous nous croyons sauvés.

Tout-à-coup le vent, qui enflait nos voiles, faiblit, puis

tourne et devient contraire. Malgré la force de la vapeur, nous sommes, en quelques minutes, reportés à une lieue en arrière.

Deux fois nous renouvelons notre tentative tout aussi inutilement. La mer se calme; ceci diminue encore les chances de succès : le capitaine espérait que quelque bonne vague nous enlevant par-derrière, nous ferait, comme un cheval de course, sauter par-dessus cette infernale barre.

Il est vrai que cette tranquillité de l'eau et la faiblesse du vent nous permettaient d'alléger : c'était quelque chose. Un de ces navires à voiles appropriés à cette opération et qui se tiennent d'habitude dans ces parages, fut hélé. Placé bord à bord, il reçut quelques centaines de caisses formant à peu près la moitié de notre chargement.

Nous ne tirons plus que sept pieds d'eau. Le capitaine se croyait sûr de réussir, mais pour la quatrième fois nous touchons, et si rudement que nous manquons de chavirer.

L'équipage était exténué, et les passagers presque autant que l'équipage. On nous faisait courir tous ensemble de l'avant à l'arrière ou de tribord à babord, afin d'alléger le bâtiment sur le point qui touchait et de lui imprimer un mouvement. C'était un spectacle comique de voir trotter ces gros Turcs en caftan et ces popes en robe. Les femmes seules en étaient dispensées. Quant aux enfants, filles et garçons, ils s'en faisaient une véritable fête ; il ne s'agissait pourtant ici de rien moins que de la vie, car à tout instant le navire pouvait s'ouvrir et s'abymer ; mais ils regardaient ceci comme un jeu ; et telle est la force de l'exemple, que les grandes personnes, à leur tour, finissaient par le prendre ainsi, et au milieu de ces courses désordonnées, qui dans la journée se renouvelèrent une vingtaine de fois, on entendait des éclats de rire.

Quand nous étions au repos, le colonel turc, qu'on avait fait courir comme les autres, repassait dans ses doigts les

grains de son chapelet: c'est un amusement turc, ou un moyen de passer le temps. Le pirate, en regardant ses enfants qu'il aimait tendrement, roulait des yeux plus farouches qu'à l'ordinaire et de temps en temps jetait un mot à l'équipage, un conseil probablement. Les négociants qui, comme toujours, craignent plus pour leurs marchandises que pour eux-mêmes, suivaient des yeux le bâtiment qui nous avait allégés; ils tremblaient qu'il ne leur brûlât la politesse et ne prît le large avec sa proie. Les femmes pleuraient ou riaient, les enfants seuls restaient les mêmes. Débarrassés du mal de mer, ils étaient tous d'une gaîté folle et jouaient bruyamment.

Des gens venus de Soulineh avec l'allége donnaient des conseils qui ne remédiaient à rien. Le pilote avait perdu la tête, il se désespérait. Les officiers, toujours calmes, conservaient la leur, mais ils étaient sur les dents, car cette nuit, comme la précédente, ils n'avaient pu reposer un instant. Ils délibérèrent sur ce qu'il y avait à faire, et pensèrent à retourner à Varna, ce qui ajournait indéfiniment notre arrivée à Galatz. Au moment où l'on allait virer de bord, nous vîmes un bâtiment au moins aussi fort que le nôtre, allant à toute vapeur et descendant le Danube : c'était une corvette de guerre russe venant de Galatz; elle se dirigeait vers la barre, et nous étions tous dans l'attente de ce qui allait arriver. Notre capitaine, croyant à son naufrage, lui faisait des signaux, mais elle ne les comprenait pas ou n'en tenait compte. Elle marchait donc avec une rapidité prodigieuse, poussée par le courant et la vapeur vers le point que nous n'avions pu franchir. Là, elle fit deux à trois bonds convulsifs, et nous la croyions perdue, quand elle vint passer saine et sauve à côté de nous, en nous hélant et nous remerciant de nos signaux d'une manière tant soit peu ironique.

Maintenant il ne s'agissait plus de reculer, il fallait

vaincre ou périr. On approche une autre allége, on y place nos canons et tout le reste des caisses et ballots, y compris même les malles des passagers. Ainsi allégés, nous nous lançons à toute vapeur à travers ce damné barrage. C'était la cinquième tentative, et il y avait dix mortelles heures que nous travaillions ainsi. Cette fois, je crus que le navire s'en allait en pièces; il craqua horriblement, et un cri d'épouvante sortit de toutes les poitrines. Certainement la coque était bonne, car elle résista, mais nous étions ensablés et jetés sur le côté. La position était critique. Dieu nous protégeait : saisi par le courant du côté où il penchait, le bâtiment se releva et nous fûmes de nouveau rejetés en arrière de plus de deux lieues.

Le capitaine ne se tint pas encore pour battu. Le Russe avait passé, il ne pouvait pas faire moins que lui, son honneur y était engagé. Changeant de direction, il envoya sonder d'un autre côté, et nous commençâmes notre sixième tentative. Je suivais toujours de l'œil ce malheureux mât que nous avions approché deux fois sans pouvoir le dépasser, et je dévorais la bouée qu'il nous fallait atteindre ; nous les avions alors à gauche au lieu de les avoir à droite. Nous avançons assez rapidement et nous voilà à la hauteur du mât sans avoir talonné, mais il y avait encore trente à quarante pas, ou une longueur du navire, pour gagner la bouée, cette étoile de salut. Hélas ! nous touchons encore, mais un coup de vent et une lame favorables nous remettent à flot. Nous atteignons la bouée, la barre est franchie, nous voguons en pleine eau. Ce fut, cette fois, un hourrah de jubilations et d'actions de graces. Ce maudit passage nous avait retenus douze heures.



CHAPITRE LXI.

—

Soulineh. — Flotte marchande. — Bessarabie russe. — Cosaques.

—

La barre franchie, nous entrons sans obstacle dans le fleuve, dont Soulineh n'est qu'une des six embouchures et la meilleure, dit-on. On peut juger des autres.

Nous arrivons au bourg de Soulineh, Sulinam ou Soulina, etc., etc., car il a autant de noms que le Danube a de bouches. Ce bourg est à notre droite : qu'on ne perde pas de vue que nous remontons le fleuve et que la rive gauche devient la droite pour nous. Soulineh fait partie de la Bessarabie russe. Ieni-Fenal, autre bourg placé en face, appartient à la Bulgarie et à la Turquie.

Nous nous arrêtons un instant entre ces deux villes, et abordons à la dernière qui ne consiste guère qu'en une rue s'étendant le long du fleuve qui ne paraît pas avoir là plus d'un demi-kilomètre de largeur. Des quais de bois le garnissent dans toute la longueur de la rue. De l'autre côté, sur la rive russe, les maisons sont séparées

les unes des autres, probablement crainte d'incendie. Leurs couvertures sont peintes en rouge.

Sur l'une et l'autre rives, des moulins à vent dominent les maisons; mais quais, maisons et moulins, tout disparaît derrière une forêt de mâts dont je n'avais vu l'analogue que dans la Tamise. Des centaines de navires, tous d'un fort tonnage, portant des pavillons divers et représentant bien des nations, s'étendent sur une double ligne dont nous n'apercevons pas la fin. C'était pitié de voir ces malheureux équipages sur leur pont ou sur les quais, nous regarder les bras croisés et suivre nos mouvements d'un œil d'envie. Depuis deux mois, ces navires, la plupart chargés de grains, étaient retenus là. Quelques-uns avaient débarqué leur cargaison, mais la funeste barre s'était élevée à un tel point qu'ils n'avaient pu passer, même sur lest. Là s'accomplissait à la fois la ruine des capitaines, des armateurs et des populations qui attendaient des chargements de grains pour suppléer à l'insuffisance des récoltes. Voilà quels sont les résultats de la guerre, même lorsqu'elle n'est encore qu'en expectative.

Nous naviguons durant trois quarts-d'heure entre les doubles rangs de cette flotte désolée qu'on aurait prise pour celle des ombres ou l'escadre des trépassés. Je n'ai rien rencontré de plus triste que ces vaisseaux morts avec leurs équipages immobiles; aussi je croyais n'en voir jamais la fin: leur ligne avait plus d'une lieue de longueur.

Quand le fleuve fut libre, nous nous trouvâmes entre deux rives plates couvertes de roseaux et s'étendant à perte de vue, sans arbres ni maisons. Ici, le Danube n'est guère plus large que la Tamise à Londres, et annonce peu le roi des fleuves de l'Europe; mais il faut se souvenir que ce n'est de fait qu'un sixième de son lit, puisqu'il a six embouchures. Il est à croire que dans les temps anciens

elles n'en faisaient qu'une comparable à celles des fleuves d'Amérique qui, à leur tour aussi, verront leurs eaux décroître et leurs entrées se diviser.

Cette navigation d'eau douce a guéri tous nos malades, et bien que, sur beaucoup de points, cette onde fantasque ne soit pas moins périlleuse que la mer Noire, personne n'a l'idée d'avoir peur. Le bon temps du cuisinier est passé, et ceux qui ont payé leur nourriture songent à se dédommager de leurs jours d'abstinence. Mais les cantiniers allemands savent compter, et s'ils garnissaient bien la table quand ils étaient sûrs d'en voir revenir intacts la moitié des plats, ils n'y mettaient juste que le nombre indispensable dès qu'ils prévoyaient qu'on ne leur en renverrait aucun. C'est ainsi que par une politique habile, mais tant soit peu machiavélique, notre menu croissait ou décroissait en raison inverse de l'appétit des consommateurs.

Cependant nos fournisseurs n'étaient pas tellement clairvoyants qu'il n'y eût des gens qui ne trouvassent moyen de leur en faire accroire et de vivre fort convenablement sans payer la carte. J'ai déjà parlé d'un jeune passager se disant Allemand ou Polonais, qui m'avait fait beaucoup d'avances, mais que ses manières par trop obséquieuses m'avaient fait éviter. Il ne mangeait pas à table, logeait je ne sais où et avait peu de provisions. Il savait y suppléer. Quand tout le monde était sur le pont ou que les voyageurs des cabines reposaient, il entrait subtilement dans l'office où les garçons déposaient les flacons entamés, les mets desservis et le dessert à servir; là, il prenait solitairement sa réfection, tâtant un peu de chaque plat et goûtant de toutes les bouteilles. Je le surpris plusieurs fois dans cette occupation dont il s'acquittait avec une prestesse admirable. Si quelqu'un survenait, il s'arrêtait non moins dextrement et de cet air indifférent d'un chat

pris le museau dans le [illegible]
plus en lui qu'un curieux examina[illegible]
qu'un consommateur attendant [illegible]
faire servir. Ces petits [illegible]
saient planer sur les autres [illegible]
fâcheuse. Les garçons de [illegible]
raître et les flacons [illegible]
à soupçonner les [illegible]
s'entr'accuser d'indélicatesse [illegible]
ce jeune affamé, mais [illegible]
et qu'il n'eut plus à [illegible]
le droit d'être.

J'ai souvent rencontré [illegible]
voleurs de société, et [illegible]
qu'ils jugeaient à propos [illegible]
Pendant ce seul voyage, [illegible]
deux à trois fois tous les [illegible]
Que cet avis profite au [illegible]
avec lui que des ustensiles [illegible]
dispensables, mais au lieu d'en [illegible] si
il peut même en mettre [illegible]
sans produire des [illegible] sans
[illegible] une bourse à [illegible] pter les
canif, un rasoir, [illegible] e qui s'y
pagnon de calme [illegible] n de grosse
service. J'ai acquis [illegible] ne, Bulgare,
raison d'un à deux [illegible] mme était une

Parmi les hôtes [illegible] d'années, plus
faire mention [illegible] omme elle, devoir
celui de l'Alem[illegible] ses et qui ne man-
Celui-ci a [illegible] que relevait une
[illegible] ient singulièrement
[illegible] capitaine et proprié-
[illegible] colosse taillé à la

jusqu'au saut périlleux. Il ferait fureur à l'Hippodrome et au Cirque-Olympique.

Plus d'une fois, dans cette longue traversée, cet animal nous a distraits des questions politiques qui, aussitôt que les incidents de la navigation ne nous préoccupaient pas, revenaient sur le tapis et m'agaçaient d'autant plus que je voyais les gens discuter sans pouvoir suivre la discussion. Quand donc n'y aura-t-il plus qu'une langue pour tout le monde ! Les bêtes, sur ce point, sont plus heureuses que nous. Nous avons vu que les serins d'Asie s'entendaient parfaitement avec ceux d'Europe, et chacun sait qu'un canard qui a traversé l'Océan n'a pas besoin d'interprète pour être compris de la canne qu'il trouve sur la rive opposée.

Pour gagner du temps et sur la réclamation des négociants tremblant toujours de voir disparaître les alléges qui, d'ailleurs, nous retardaient fort, on employa la nuit à rembarquer nos canons d'abord et les ballots ensuite. Triste nuit ! Si la tempête et le bercement des vagues peuvent endormir, il n'en est pas ainsi du frottement des caisses et des grincements du cabestan, exécrable musique, pire que le sifflet des voies ferrées ! Il me fut impossible de fermer l'œil, et dès qu'il fit jour je fus sur le pont.

Notre cargaison, autant que j'en pus juger, était passablement suspecte et tout-à-fait propre à nous faire rester en route : il y avait des armes et de la poudre. Pour qui? Je ne saurais le dire ; mais comme nous avions des gens des deux rivages, il se pouvait faire que nous en eussions pour tout le monde. Ne débite-t-on pas de la mort-aux-rats à quiconque la paie, et les Hollandais, négociants avant tout, ne vendent-ils pas des fusils à tous les peuples, même à ceux qu'ils vont combattre? L'Autriche ici est plus conséquente : elle n'a aucun intérêt à ce que le Turc se porte mieux que le Russe ; elle gagnerait même cent pour cent

à ce que l'un et l'autre se portassent mal, ou ce qui vaudrait mieux encore, que, par un heureux coup fourré, ils s'enferrassent tous deux jusqu'à ce que mort s'en suive. En leur donnant les moyens d'y parvenir, elle agit donc en bonne politique et même en bonne catholique, car les Turcs sont païens et les Russes hérétiques, et de ces gens-là il y a toujours assez. On le voit, l'opération était loyale et marchande; seulement les passagers couraient risque d'en payer la façon: Turcs ou Russes pouvaient arrêter le navire, confisquer la cargaison et mettre à pied équipage et passagers. On s'en serait consolé sur une route de poste ou une ligne d'omnibus, mais ainsi abandonnés dans quelque crique de la Bulgarie ou de la Bessarabie, nous aurions pu y passer de mauvaises heures.

Si, échappés à ces désagréments, le navire continuait sa route, il nous restait la perspective de sauter en l'air, chose qui n'était pas impossible en la compagnie de deux cents fumeurs secouant sans relâche leurs pipes sur quelques douzaines de barils de poudre. Heureusement que c'était de la poudre turque; je n'aurais pas dormi si paisiblement sur celle de France ou d'Angleterre.

Quoi qu'il en soit, notre transbordement s'acheva sans accident, et me fit passer une heure, non à compter les ballots, mais à examiner l'une des alléges et ce qui s'y passait. C'était une gabare ou polacre, une façon de grosse caisse, d'environ cent tonneaux. Le capitaine, Bulgare, n'avait probablement pas d'autre logis. Sa femme était une belle blonde, et sa fille, d'une douzaine d'années, plus blonde encore que sa mère, annonçait, comme elle, devoir être fort jolie. Ces deux figures, gracieuses et qui ne manquaient pas d'une certaine distinction que relevait une mise simple, mais propre, contrastaient singulièrement avec la face noire et carrée du mari, capitaine et propriétaire de la barque. C'était une sorte de colosse taillé à la

saint Christophe, et qu'on aurait pu prendre pour un Cyclope s'il n'avait eu deux yeux. Mais l'homme et sa famille m'occupaient moins que la distribution qu'il avait faite du navire. Alliant à son métier de marin les goûts d'un fermier bulgare, il avait à bord le résumé d'une ferme représentée par sa basse-cour : sur son pont se promenaient, gloussaient, piaulaient, coquetaient des oies, des poules, des canards, au milieu desquels trônait un chien, leur gardien. A l'autre extrémité du pont était un chat dans l'attitude d'un chasseur à l'affût ; de plus, certain bruit sortant de l'entrepont annonçait que tout le personnel animal n'était pas à l'extérieur, et qu'il pouvait y avoir dans la cale des moutons, des chèvres et même une vache laitière, comme l'annonçait un verre de lait que la petite Bulgare envoya à la Circassienne pour son nourrisson. Assurément je ne m'attendais guère à trouver là un sujet d'églogue ; il n'y manquait pas même une Galatée, et s'il y avait eu un Acys, à un œil près, le patron, comme je l'ai dit, ressemblait fort à Polyphème.

Le transbordement fait, nous nous remîmes en route, mais un mot du capitaine ne laissa pas de m'inquiéter : il craignait que, par suite du retard que nous venions d'éprouver, le bateau allant à Vienne, lassé d'attendre, n'eût quitté Galatz. Ceci m'eût mis dans la nécessité d'y séjourner une semaine, confiné dans l'enceinte de la Quarantaine, ce qui, comme on sait, ne divertit personne ; aussi étais-je bien pressé d'arriver. Le navire où je suis, *le Bosforo*, est un excellent bâtiment quant à la solidité, il l'a bien prouvé les jours précédents, mais il est loin de marcher comme ceux qui m'ont amené à Constantinople.

Nous sommes, je crois, au 29 juillet, car je me suis perdu dans les dates. Les moustiques, dont on nous avait tant fait peur, ne nous ont pas trop tourmentés. Nous voyons passer près de nous le steam-boat *le Cignnis*. De

loin à loin nous apercevons, sur la rive, quelques pêcheurs tirant leurs filets. On envoie sur la côte russe (Bessarabie), un canot pour acheter du poisson. J'y vais. Le lieu est désert ; je n'aperçois à distance que quelques maisons ressemblant assez à des châlets suisses. Ces maisons sont couvertes de bois ou d'herbe sèche. On ne voit d'ombrage que celui d'arbres rabougris et clair-semés. Des marais, couverts de hauts roseaux, s'étendent à perte de vue. Des pélicans blancs aux ailes noires voltigent par troupes autour de nous, et des cigognes sont occupées à pêcher dans les bas-fonds. Par instant, s'y ébattent aussi de petits hérons blancs aux formes élancées. Tous ces oiseaux volent ou nagent sans défiance près de notre bord, et se dérangent à peine quand nous passons : on croirait qu'ils savent que là où les armées sont en présence, ce n'est pas sur eux qu'on s'amuse à tirer. Le fait est qu'un coup de feu tiré à proximité d'un camp ou d'un poste aurait pu nous attirer de sérieux désagréments.

Nous laissons à gauche un village dont personne ne sait le nom, pas même les officiers.

Toujours des roseaux, je n'en avais jamais tant vu : c'est une sorte de mer verte avec ses ondulations. Pour compléter l'illusion, une voile paraît au milieu, puis une autre, et l'on voit des navires avancer là où l'on n'aperçoit pas une goutte d'eau ; ils naviguent sur la prairie. C'est un étrange spectacle qui nous émerveille tous. Bientôt l'explication arrive, et devant nous se développe un de ces nombreux coudes qui font du Danube un véritable labyrinthe.

De distance en distance, sur la rive russe, sont des maisons de bois construites sur pilotis et assez élevées au-dessus du niveau de l'eau pour que les débordements ne puissent les atteindre. L'étage unique qui domine le rez-de-chaussée s'avance en large balcon sur le fleuve.

En outre de ce corps-de-logis principal, on aperçoit derrière chacune deux ou trois baraques en roseaux et une sorte de parc comme nos parcs à moutons.

Ces établissements, qu'on rencontre ici de lieue en lieue, mais qui, bientôt, vont se rapprocher de demi-lieue en demi-lieue et plus encore, sont tous construits sur le même modèle. Devant chacun est amarré un bateau ayant son petit hâvre.

Je ne fis pas d'abord grande attention à ces constructions d'assez triste apparence, les prenant pour des maisons de pêcheurs ou des refuges de douaniers; mais, notre navire s'en rapprochant, je crus distinguer des formes humaines alignées sur le balcon. A leur parfaite immobilité, je ne doutai pas que ce ne fussent des mannequins que, dans leur désœuvrement, les douaniers ou gardes-côtes s'étaient amusés à façonner avec des gazons et des mottes de terre, comme nos paysans le font quelquefois dans leurs champs ou leurs vergers pour effrayer les oiseaux.

Lorsque nous fûmes tout près, je vis que ces mannequins étaient vêtus de robes ou longues redingotes de toile brune, avec une sorte de béret en tête, et qu'ils tenaient quelque chose qui ressemblait à un fusil. La plaisanterie ne m'en semblait que meilleure, car je ne voulais pas encore voir là des hommes, et d'autant moins que, bien que nous fussions passés et déjà loin, rien ne bougeait. Enfin, il fallut bien croire à l'évidence. Je vis le mannequin qui était en tête sortir des rangs et les crosses des fusils qu'on nous présentait, car c'était à nous que le salut s'adressait, tomber au port-d'armes.

J'appris alors que c'étaient les avant-postes russes et en même temps leur ligne douanière et sanitaire. Ces maisons, entourées d'eau par suite du débordement du fleuve, leur servaient à la fois de caserne et de corps-de-garde. C'était pour faire honneur au pavillon autrichien

flottant sur notre barque, qu'ils avaient pris les armes. De poste en poste, sans doute par suite d'une consigne générale, ce cérémonial se renouvela durant tout le voyage, non-seulement sur les côtes de la Bessarabie russe, mais sur celles de Moldavie et de Valachie. Ce ne fut qu'en Hongrie que cela cessa et qu'on nous présenta des armes d'une autre espèce. J'en dirai un mot quand nous y serons.

Sur la rive bulgare, les soldats turcs des camps descendaient quelquefois pour nous voir passer, et ne nous inquiétaient nullement quand nous allions à terre, mais ils ne rendaient aucune espèce d'honneur ni à notre pavillon ni à nos officiers, pas même aux leurs. Quatre à cinq fois, accompagnant le colonel, nous nous sommes approchés des tentes ou des détachements qui manœuvraient; soit qu'il n'eût pas ses insignes, soit pour toute autre cause, on ne faisait pas plus attention à lui qu'à moi.

Quand le navire était en vue des camps turcs ou de leurs cantonnements, nous apercevions quelquefois des védettes et des patrouilles, mais c'était assez rare; tandis que jamais nous ne trouvions les corps-de-garde russes en défaut, et toujours, à notre approche, des hommes se montraient en armes.

Plusieurs fois même nous vîmes accourir à la rencontre du bâtiment des détachements de Cosaques chargeant à fond de train, comme s'ils fussent venus pour repousser une attaque ou prévenir un débarquement. Quand nous les avions dépassés, ils nous suivaient en poussant au galop leurs petits chevaux le long de la rive et en agitant leurs longues lances. Si nous nous arrêtions, le peloton s'arrêtait à aussi petite distance de nous que la vase et l'inondation le permettaient. Ici, ce n'était pas pour nous rendre honneur; on voyait qu'ils épiaient nos mouvements et que nos canons leur donnaient à penser.

Une fois, le capitaine échangea quelques paroles avec le chef d'un détachement; il lui déclara ce qu'était le navire, mais ne lui dit probablement pas qu'il y avait des Turcs et des munitions à bord. Sur cette rive, nous étions en Russie. C'est seulement au-delà du Pruth et à Galatz que nous atteignions le terrain neutre; encore avait-il cessé de l'être, puisque les Russes avaient franchi le Pruth et y avaient un camp.

Nous bornant à recevoir de loin leurs politesses, nous n'accostons cette rive que quand nous ne voyons ni corps-de-garde ni Cosaques, et c'est toujours pour le même motif: acheter du poisson, du bois ou quelque objet d'approvisionnement.

Les Cosaques que nous rencontrons, de l'espèce qu'on nomme irréguliers ou Cosaques du Don, m'ont paru absolument identiques à ceux que j'avais vus en France dans les années 1814 et 1815 : mêmes chevaux sales et poilus, mêmes petits schakos en peau d'agneau, mêmes larges pantalons et grandes lances mal polies et peu droites. Oui, c'était bien là cette même *vermine,* comme les nommaient nos paysans, qui ne les laissaient pas toujours piller sans conteste et savaient opposer à la pointe de leurs lances les dents de leurs fourches. Cela me reportait à quarante ans en arrière, et je me revoyais encore entre les griffes de deux de ces bandits, me défendant pour sauver mes habits qu'ils voulaient prendre. Je ne m'attendais pas alors que je viendrais les voir sur leur terre.



CHAPITRE LXII.

—

Bulgarie. — Toulesia. — Les moulins. — Ischakcha. — Timarova. — Le Pruth. — La Moldavie.

—

J'avais vu, il y a déjà bien longtemps, le Danube, l'Ister des anciens, le Donaw des Allemands, ce roi des fleuves européens, surgir tout petit de sa petite source dans la cour d'un château princier du duché de Bade. Je le retrouve grand et fort après un cours de deux mille huit cents kilomètres, entre deux rives sauvages, où il servit longtemps de limite à l'empire romain et de défense contre les barbares du Nord. Aujourd'hui, il en sert à l'empire turc contre la Russie. C'est, de tous nos fleuves, celui qui baigne le plus de provinces et de villes, et qui reçoit aussi les eaux d'un plus grand nombre de rivières, dont les principales sont: l'Ens, le Raab, la Drave, la Save, la March, la Theiss, l'Aluta, la Sereth, le Pruth, etc.

Nous admirons la masse de ses eaux, mais c'est tout, car jusqu'à présent il ne nous montre rien de ses bords si vantés. La Bessarabie n'est certes pas la belle Russie, et la

Bulgarie ne se fait pas voir ici de son côté riant. Sur l'une et l'autre rive, des marécages et d'éternels roseaux. Toujours des cigognes, des pélicans, des aigrettes et des aigles d'une taille moyenne planent par couple sur les marais pour y chercher leur proie. Une nuée de phénicoptères ou de quelqu'autre grand échassier, au plumage rosé, vient une fois varier le spectacle. Rien d'admirable comme le reflet que présentent ces oiseaux quand le soleil les frappe. Ils nous suivent un instant et puis, à notre grand regret, ils nous quittent. Il est assez difficile de déterminer des oiseaux qu'on ne voit qu'en l'air; toutefois voici, autant que j'en ai pu juger, les espèces que nous rencontrons le plus fréquemment :

La cigogne était la cigogne blanche de Buffon, *ciconia alba*, et *ardea ciconia* de Linné. Un individu plus petit, au bec et aux pattes noirs, pouvait être le héron blanc de Buffon, l'*ardea alba* de Linné.

Le pélican, de couleur blanche à ailes noires, ressemblait beaucoup au *pelicanus onocrotalus* du même, ou le *pelicanus crispus* de Bruch.

L'aigle est le balbuzard, *falco haliactus*, ou bien l'orfraie, *falco albicilla*.

L'inondation fait, par instant, disparaître toute la verdure. Alors on croirait être au milieu d'un grand lac, et les corps-de-garde russes ressemblent à des maisons flottantes. Ces gens-là doivent bien s'ennuyer, quand ils n'ont pas la fièvre pour les distraire ! C'est dans ces baraques de bois, au-dessus d'une flaque d'eau, que ces malheureux passent leur vie. En vérité, j'aimerais mieux être cigogne ou phénicoptère, j'aurais du moins le droit de changer de place et de me mirer au soleil. Est-ce que les sauvages des forêts vierges et les insulaires de l'Océanie ne sont pas plus heureux? A quoi donc sert la civilisation si, sous les noms de serf ou de soldat, des êtres

humains peuvent être réduits à cet état mécanique et condamnés à une nullité perpétuelle?

Cependant, fidèles à la consigne, ils ne nous en présentent pas moins les armes. Dans un poste dont le balcon est sous l'eau, la troupe, faute d'autre terrain, s'est mise en ligne sur son batelet pour nous faire le salut prescrit. Ils sont, sur cette barque étroite, comme des poulets sur leurs perchoirs, et je crains toujours qu'au faux mouvement d'un seul toute la file ne tombe à l'eau. Voilà ce qui s'appelle faire son service en conscience. *Ah! quel bonheur d'être soldat!*

Ces flaques d'eau et ces marécages sont bornés au loin, de chaque côté, par des collines qui ont dû être les anciennes rives du fleuve, car on les retrouve partout jusqu'à Vienne et probablement au-delà. Plus ou moins élevées, ces rives atteignent, sur quelques points, la hauteur de nos falaises de la Manche ou des montagnes de troisième ordre; du moins c'est l'effet qu'elles me font à distance.

Ici, on n'aperçoit d'autres arbres que des bouleaux. Pas de village, pas même, sauf les corps-de-garde, d'habitation quelconque: la solitude est complète. Ces grands troupeaux que nous devons rencontrer plus tard ne se montrent pas encore. Toute la population ici est aquatique. Les oiseaux sont des échassiers ou des pieds-palmés, et les aigles eux-mêmes y vivent de pêche.

Les tribus les plus nombreuses sont celles qu'on ne voit pas. Le fleuve auquel on donne, dans certains endroits, une profondeur de cent cinquante mètres, doit renfermer, en poissons, en coquilles et en mammifères fluviatiles, beaucoup d'espèces peu connues. Les castors, qui ont vécu dans presque toutes nos grandes rivières de France et qui vivent encore dans le Rhône, habitent-ils le Danube? Les loutres, qui doivent y être communes, sont-elles de l'espèce des nôtres? Les alluvions du fleuve, comme celles de l'Arno,

n'offrent-elles pas des ossements fossiles d'hippopotames et d'autres races antédiluviennes? Voilà des questions qui intéressent la science, et que je regrettais de ne pouvoir résoudre.

Quant aux poissons, nos matelots prétendent qu'il y en a d'assez forts pour être dangereux. Je doute de l'exactitude de ce fait. L'esturgeon du Volga y acquiert une taille énorme, il y pèse quelquefois jusqu'à quatre cents kilos; je ne pense point pourtant qu'il ait jamais attaqué l'homme. Le silure du Danube, *silurus granis*, devient aussi fort gros. Il doit en être de même du brochet; je me méfie plutôt de celui-ci qui se rue sur tout ce qu'il rencontre. Quoi qu'il en soit, et sans nous préoccuper davantage de leur caractère moral, il est plusieurs poissons propres au Danube et à ses affluents qui seraient d'une grande ressource pour nos tables. L'on connaît les efforts que mon savant ami, M. le professeur Valenciennes, de l'Académie des Sciences, a fait et fait encore pour les naturaliser dans nos rivières, et les voyages longs et pénibles qu'il a entrepris et exécutés à cet effet.

Quoique j'aie rarement manqué d'être présent quand le pourvoyeur allait acheter du poisson sur la rive, je n'ai jamais été assez heureux pour rencontrer de beaux échantillons ou des individus d'espèces nouvelles, c'étaient des variétés des nôtres. J'en ai pris des dessins que je donnerai, avec leur description, dans un mémoire sur quelques faits d'histoire naturelle recueillis dans mes voyages.

Ce que je puis assurer, c'est que les poissons qu'on nous servait à table n'avaient rien de gigantesque ni d'appétissant, ils n'étaient ni beaux ni bons. On s'en procurait aussi dans les relâches de nuit, et l'on m'en prévenait le matin; mais j'arrivais toujours à la cuisine quand ils étaient fricassés et si bien défigurés par le gargotier en chef, qu'on n'en pouvait deviner ni la forme ni le goût.

On m'a parlé de quelques belles espèces d'anodontes et d'autres coquilles bivalves; mais, malgré mes efforts, je n'ai pu m'en procurer. Si la vapeur marche vite, elle ne nous fait pas toujours marcher fructueusement pour les sciences, et en courant ainsi on préjuge plutôt qu'on apprend.

Ne pouvant étudier la nature vivante, j'en reviens aux ruines. Sur les collines éloignées, je retrouve, à l'aide de ma lunette, cette ligne de tombelles dont j'ai aperçu les premières sur les bords de la mer Noire, et que nous allons voir sur les deux rives du Danube presque sans interruption jusqu'à Pesth. On les rencontre isolément, quelquefois par groupes, ou bien sur des lignes parallèles où l'on croit reconnaître un certain ordre hiérarchique qui fait partir les plus petites d'un centre où était probablement le monument principal. Je remarque aussi bien souvent que celles qui composent les groupes sont en nombre impair : trois, cinq, sept.

Ce ne sont pas seulement les bords du Danube qui présentent cette suite de tombelles ou *tumuli*. M. Anatole Demidoff, dans son ouvrage sur la Russie méridionale et la Crimée, dit, pages 467 et 468 : « qu'on les rencontre depuis les plateaux du Don jusqu'aux parages voisins de la Tauride, d'où elles vont rayonner jusqu'aux bords du Danube, les confins de la Pologne et le Nord de la Russie. »

M. Demidoff propose l'établissement d'une carte où figureraient ces tombelles. Je pense que cette carte serait d'une grande utilité historique et pourrait contribuer à éclaircir bien des points douteux sur l'origine et la marche des peuples auteurs de ces monuments. Mais il faudrait que les gouvernements amis des arts et de l'histoire s'entendissent pour faire exécuter une suite de fouilles dirigées par des hommes compétents. Il est à croire que dans ces contrées si peu habitées, ou qui ne le sont que par des peuplades à demi-sauvages, beaucoup de ces tombelles,

défendues d'ailleurs par la superstition, n'ont pas été fouillées. Cependant, l'officier dalmate m'a dit avoir assisté à l'ouverture de deux et en avoir vu retirer des armes, des figures et un cercueil de pierre renfermé dans un autre. Ces objets ont été transportés au musée de Saint-Pétersbourg, où ils sont encore.

Depuis longtemps je distinguais à gauche, parmi les collines lointaines, une cime plus élevée ayant presque l'apparence d'une montagne. Plusieurs fois je crus que nous l'avions dépassée, mais bientôt je la retrouvais en face. Un des hommes du bord, qui s'apercevait de mon étonnement, me dit que nous ne l'aurions effectivement dépassée qu'après l'avoir vue sept fois devant nous et sept fois derrière. Je comptai, et la chose arriva comme il l'avait annoncée. On en a l'explication en jetant les yeux sur la carte du Danube, dont le cours ressemble ici à un serpent qui se tord.

Quoique cette navigation soit fort monotone, après les tracas des jours précédents, elle semble douce à tout le monde. On peut se promener sur le pont sans être mouillé ou renversé par un coup de roulis, et on n'est plus affligé à chaque pas par le râle des malheureux que torture le mal de mer, le moins risible des maux, quoiqu'il soit convenu qu'on doive en rire. Le visage même des Osmanlis n'est plus si rogue; leurs femmes jabotent ou gloussent entr'elles, et j'ai vu sourire la Circassienne. Le pirate seul conservait sa mine terrible. Un tel geôlier aurait été payé son poids d'or par un gouverneur du *carcere duro*. Cependant, il fallait qu'il fût moins méchant qu'il n'en avait l'air, car sa femme constamment de bonne humeur et ses enfants gros et frais, ne semblaient ni malheureux ni gênés dans leurs allures. Tous étaient d'une confiance et d'une gaîté charmantes : ils venaient s'asseoir sur moi quand l'aîné, qui ne me quittait guère, le leur per-

mettait; et si la mère, fatiguée d'être les jambes croisées, voulait se lever, elle me tendait les deux mains pour que je l'y aidasse. Il n'était pas jusqu'à la vieille qui ne prît mon bras quand elle désirait se promener sur le pont, ou qu'il fallait passer auprès des Turcs dont elle avait peur. En reconnaissance, son redoutable fils me disait *buon giorno* le matin et, le soir, *buona notte*. Il en vint même à me donner une poignée de main. Enfin, j'étais de la famille.

L'inondation semble s'étendre à mesure que nous montons; ce n'est plus un corps-de-garde de loin à loin que nous voyons entouré d'eau, c'est une ligne entière. Maintenant ils sont plus rapprochés, et quand la rivière ne fait pas un coude trop brusque, on peut en apercevoir trois ou quatre avec leurs dépendances; ils ressemblent à autant d'archipels en miniature. La guérite, dont parfois on ne voit plus que le toit, en est le poste avancé.

De l'un de ces logis, les soldats réfugiés dans le grenier nous font des signes par les fenêtres. Leur bateau n'est plus là : est-il allé chercher des vivres ou des secours? Ces malheureux sont-ils abandonnés et implorent-ils notre assistance? Comme nous en passons assez loin, on ne peut le savoir. L'aurions-nous su, la poste, quand elle porte des dépêches, est impitoyable; elle préfère voir noyer un homme que d'exposer une lettre. Cependant je voulus tenter un effort en leur faveur, car cela me navrait le cœur, mais la terrible consigne était là: le capitaine répondant du navire et de ses paquets, il ne pouvait stationner dans cet endroit dangereux, ni exposer ses canots et ses matelots.

Les corps-de-garde suivants sont moins maltraités par l'eau. On y donne avis, au premier, de la position des hommes que nous avions aperçus. Ils devaient en avoir connaissance; cependant notre prière fut écoutée, et nous vîmes bientôt leur canot se détacher et se diriger de ce côté.

Les saluts recommencent. Les soldats ont de grandes tuniques blanches qui ressemblent à des jupes, ce qui leur donne une tournure fort peu martiale. Les passagers les regardent curieusement, sauf les Turcs que ceci, pourtant, intéressait le plus. Dans leur inconcevable apathie, ou peut-être pour mieux montrer leur mépris pour les giaours, les yeux fixés sur la rive bulgare, ils ne se retournaient même pas.

Cependant, par instant le spectacle était nouveau. Une fois nous considérions, galopant vers la rive, un détachement de Cosaques accourant, comme d'ordinaire, pour nous reconnaître et s'assurer qu'on ne débarquait pas. Afin d'arriver plus vite, ils allaient droit devant eux. Tout-à-coup, nous voyons disparaître la moitié du peloton: hommes et chevaux étaient tombés dans une fondrière; on n'apercevait plus que la tête des chevaux, la cime des petits schakos et la moitié des lances. Le reste de la troupe s'empressa de mettre pied à terre pour repêcher l'officier et leurs camarades. Je ne pense pas qu'il en ait péri, car, tant que la distance permit de distinguer les objets, nous les voyions sortir du trou, fort crottés probablement. Ceci aurait pu faire rire les Turcs, si un Turc a jamais ri, mais là non plus ils ne se déridèrent pas.

Le mont dont j'ai parlé, ce mont aux quatorze faces, se nomme, me dit l'un de nos voyageurs, M. Bossoni, grec de Constantinople, Peligone, en turc Bestepi ou Sept-Têtes. En effet, isolé au milieu de ces immenses plaines, il est festonné de manière à représenter six à sept éminences qu'il ne faut pas confondre avec des tombelles.

De grandes troupes d'oiseaux dont je ne reconnais pas bien l'espèce voltigent sur les basses du fleuve. Les gens du bord les appellent lecchi, et désignent sous le nom de buffera de gros oiseaux de proie qui diffèrent un peu de ceux que j'ai cités.

Nous laissons enfin à gauche le mont Bestepi, et nous commençons à distinguer au loin d'autres montagnes. J'en éprouve un vrai soulagement; la vue de ces marais éternels, où notre vapeur est comme embourbé, me fatigue.

Un nouveau vol de phénicoptères dessine autour de nous des courbes qui se déroulent de mille façons et semblent le diminutif des eaux du fleuve.

Les corps-de-garde russes se rapprochent de plus en plus. De l'un d'eux, on nous envoie une batelée d'individus aux vêtements graisseux, aux cheveux longs, à la barbe mal peignée, aux yeux caves, à la figure hâve et misérable : on croirait qu'ils n'ont pas mangé depuis huit jours. L'équipage les reçoit en rechignant; heureusement qu'ils ne vont qu'à la station prochaine. On dit qu'ils ont été sauvés du naufrage d'un bateau qui a touché sur quelque tronc d'arbre et s'y est brisé. Cet accident n'est pas rare dans le Danube. Le capitaine les traite avec beaucoup d'humanité et leur fait donner à manger.

La seule place de quelque importance à proximité de laquelle nous sommes venus, depuis la mer Noire et Soulineh, est Kilia, bourg de la Bessarabie, situé sur un autre affluent du Danube. Je ne sais si on peut l'apercevoir du bras où nous sommes ou si nous y sommes passés la nuit, mais je ne l'ai pas vu.

Maintenant, nous commençons à distinguer la cime des édifices d'Ismaïl ou Ismaïlow qui, de loin, nous apparaît comme une grande ville. C'est, en effet, une des plus importantes de la Bessarabie russe. Les dictionnaires varient pour le nombre de ses habitants; les uns lui en donnent huit mille, d'autres vingt-cinq mille, d'autres trente mille. Dans tous les cas, c'est un point militaire important pour la Russie et un lieu de quarantaine, raison majeure pour que je me dispense d'y aller; les lazarets me font plus peur

que la peste. C'est aussi là que stationne une partie de la flottille du Danube.

Arrivés à la hauteur de la ville, qui est à quelque distance de la partie du fleuve où nous sommes, on envoie à terre un officier attendre les dépêches, et avec lui les Russes que nous avions embarqués. On fait des difficultés pour les recevoir, et j'ai cru qu'on nous les renvoyait.

J'aperçois dans la plaine un grand mouvement d'hommes : c'est sans doute quelque manœuvre des soldats de la garnison.

A gauche, sur la rive bulgare et sur la colline, s'offre un autre spectacle et l'un des plus gais qu'on puisse rencontrer. On aurait cru voir un grand ballet carnavalesque ou une pantomime de Briarées. Rien de plus sérieux pourtant et de plus utile : c'est une armée de moulins à vent à six et dix ailes, qui se démènent à qui mieux mieux et comme au plus pressé d'en finir. J'en compte quarante, sans ceux que je ne vois pas.

En avant des moulins et vis-à-vis d'Ismaïl, est une ville turque fortifiée vers laquelle nous nous dirigeons, et qui s'appelle Tulzia, Toultcha, Tultfcha, Toulesia, Toulesi, etc. Sans essayer de mettre d'accord les cartes, les guides et les dictionnaires avec les habitants qui, m'a-t-on dit, ne connaissent leur ville sous aucun des noms ci-dessus, je dirai seulement qu'elle passe pour être l'ancienne Œgissus et qu'elle restera, pour ses moulins à vent, toujours gravée dans ma mémoire, comme un autre point du Danube, dont je parlerai plus tard, le sera à jamais pour ses moulins à l'eau.

Plusieurs bâtiments de guerre russes passent près de nous. Le nombre des moulins croît à mesure que nous avançons ; j'en compte maintenant cinquante-six. Nous nous arrêtons devant la ville qui paraît assez étendue.

Les maisons sont couvertes en bois et séparées les unes des autres. Quelques-unes ont deux étages. On commence à revoir des cheminées. Le pavillon turc flotte. On aperçoit une mosquée. Quelques navires sont dans le port. Un rocher d'apparence volcanique domine Toulesia. La population se compose de Turcs, de Grecs et de Bulgares.

En s'éloignant du port et en gagnant le milieu du Danube, large ici d'un kilomètre, la ville se dessine à mi-côte. Les maisons séparées par des massifs d'arbres qui croissent jusqu'au bord du fleuve et dont les troncs sont en partie recouverts par l'inondation, les mâts des navires dominés par les ailes des moulins, forment un ensemble tout-à-fait extraordinaire et qui, représenté dans un panorama ou sur un tableau, pourrait, bien que vrai, être considéré comme une œuvre d'imagination.

Encore des moulins ! On croirait qu'ils se multiplient : c'est soixante maintenant qui sont en vue.

Le Danube va enfin se montrer ce qu'il est. Tous ses bras sont réunis ; il cesse de perdre son eau dans des courants innavigables. C'est véritablement alors que son lit prend cette profondeur dont j'ai parlé. Elle est encore accrue par les pluies torrentielles du printemps qui en ont, sur certains points, reculé les bords de plusieurs milles. La rive turque présente des collines. La rive russe offre toujours un pays plat, mais moins marécageux que précédemment.

En nous éloignant de Toulesia, nous voyons plus distinctement Ismaïl, dont les vastes établissements militaires se déroulent devant nous. A la suite viennent la ville, sa tour, ses clochers. Les postes russes sont à peine ici à un kilomètre les uns des autres. Il en est un qui, en outre des dépendances ordinaires, a une jolie maisonnette de bois : c'est probablement celle d'un officier. Les saules et les bouleaux sont plus abondants. Le lit du Danube s'agrandit,

il peut avoir ici trois kilomètres de largeur. Nous apercevons, sur la rive russe, un grand détachement de Cosaques.

Sur la rive turque, les côteaux commencent à devenir très-boisés. Le lieutenant nous dit que ces forêts abondent en gibier, que les sangliers y acquièrent une grosseur énorme; il en cite un dont la peau, avec la tête, pesait soixante-trois livres. C'est là qu'il a vu les cerfs, quand le froid les force à s'approcher du fleuve, y venir par bandes de cent à deux cents. Un quadrupède qu'il nomme caprioli, chevreuil probablement, n'y est pas moins commun.

Les loups, à certaines époques, s'y montrent aussi, mais ils n'attaquent les hommes que dans la morte saison et lorsqu'une autre proie leur manque. Les sangliers, quand on se trouve sur leur chemin, sont plus dangereux : si l'on n'a pas le temps de les éviter, il faut, en s'effaçant, étendre du côté où ils passent la basque de son vêtement; chaque sanglier y donne, en passant, un coup de boutoir, mais ne s'arrête ni ne se retourne.

Un détachement de soldats ayant un jour été envoyé pour une reconnaissance dans la forêt, le tambour, un peu écarté du gros de la troupe, entendit venir à lui une bande nombreuse de ces animaux. N'ayant pas le temps de fuir, il battit un roulement et les sangliers se sauvèrent à toutes jambes.

Pour chasser le sanglier sans danger, les gens du pays se mettent dans une barrique et, de là, tirent sur l'animal qui cherche partout son ennemi. Quelquefois il s'élance furieux sur la barrique, mais comme il redouble rarement son attaque, il ne parvient pas à la briser.

Quand les habitants sont obligés, pendant l'hiver, de traverser les forêts avec leurs chevaux et leurs voitures, ils ont toujours quelques tisons qu'ils maintiennent allumés. C'est un moyen d'écarter les loups. Si, nonobstant, ils se rapprochent des chevaux, on lance vers eux un

des tisons, ce qui ne manque jamais de les mettre en fuite.

La cause de cette abondance de gibier est, comme partout, l'immensité des terrains vagues et des forêts, la rareté des villes et le peu de goût des campagnards pour la chasse. Le Bulgare, peuple cultivateur, a autre chose à faire, et les Turcs, assez peu nombreux dans ce pays, y sont trop pauvres ou trop paresseux pour se livrer à une autre chasse qu'à celle au faucon.

A vingt-deux milles de Toulcsia on aperçoit, à droite du Danube, sur la rive russe, une immense avenue d'arbres qui se perd à l'horizon et s'étend en droite ligne, transversalement au fleuve, à dix ou douze kilomètres du point où elle vient aboutir. De là, elle forme un angle droit avec une autre allée parallèle au fleuve, qui présente, comme la première, une ligne parfaitement droite.

Ces deux longues avenues sont d'un effet d'autant plus saisissant que l'inondation en a fait deux isthmes qui apparaissent comme d'immenses rubans de verdure. Les arbres qui les composent ne sont autres que les pilotis que les Russes ont plantés, en 1828, pour soutenir une levée de terre ou chaussée construite par eux pour faire traverser ce marais à leurs canons et les conduire au Danube au point où il est le moins large. C'est là, en effet, qu'ils ont passé pour gagner Varna et Andrinople. Nous voyons encore les restes des fortifications et levées de terre que les Turcs avaient alors établies pour défendre le passage, et celles que les Russes, après l'avoir forcé, y ont ajoutées.

Nous trouvons les Turcs, s'attendant à une nouvelle attaque sur ce point, occupés à réparer ces redoutes. De nombreux soldats y travaillent, et des pièces de canon sont là, prêtes à être mises en batterie. Il nous semble qu'ils font cette besogne à la turque, c'est-à-dire assez mal; qu'ils placent trop loin du fleuve leurs seconds re-

tranchements ; enfin, que la direction qu'ils vont donner aux pièces n'est pas celle qu'auraient choisie nos ingénieurs. Nous ne pouvions qu'y faire, mais nous regrettions qu'il n'y eût pas là un véritable homme de l'art.

Les traces d'un pont de bois ou de bateaux qu'avaient là jeté les Russes, se montrent encore.

A l'extrémité de cette chaussée, à droite, on aperçoit de fort loin une grande église fondée en 1830, au point même où l'empereur Nicolas avait harangué ses soldats et fait avec eux la prière avant qu'ils ne marchassent pour combattre les Ottomans et franchir le fleuve. Dans sa harangue, il leur disait : « Ce sont les Turcs que vous allez combattre et non des chrétiens, épargnez donc ceux-ci. »

D'après les officiers du bord, de l'extrémité de la chaussée à l'église, il y a trois milles, et de cette extrémité au fleuve, douze milles. Cependant elle est placée de manière qu'on la voie, par suite des détours du Danube, pendant plusieurs heures, comme si l'on en était près.

Une tombelle très-élevée et dominant toutes les collines environnantes, se dresse devant nous. On la nomme tombeau de Trajan. Elle est d'un effet admirable, et quand on l'a dépassée, on ne cesse plus de la voir jusqu'à une distance fort grande.

Au bord du fleuve sont des débris de muraille et les restes du pont que Trajan fit élever sur le Danube vers l'an 114 de notre ère. On aperçoit, sur la rive turque, une forte batterie ; puis la ville d'Ischakcha, prise et démantelée par les Russes en 1828. Aussitôt que la batterie turque qui défendait le pont, nous raconta un témoin oculaire, eut été envahie, la ville se rendit aux Russes.

Ici, la terre est couverte de belles moissons qui descendent jusqu'aux bords du fleuve. A mi-côte, sont des moulins , et puis le développement de la ville mêlée d'arbres. Des collines plus hautes forment l'arrière plan,

et le tombeau de Trajan domine le tout. C'est un des beaux sites du Danube.

Une île nous cache Ischakcha, qui bientôt reparaît. Nous retrouvons, de l'autre côté, la vue de la longue allée sur pilotis. Ces mille et mille détours du Danube permettent de voir le pays sous tous ses aspects. C'est ainsi que nous retrouvons, pour la troisième fois, la ville d'Ischakcha, et sous une autre face. De là, nous distinguons l'ancien tracé de ses fortifications et le minaret de sa mosquée.

Une autre tombelle, plus petite que celle de Trajan, est à la gauche. En face d'Ischakcha, sur la rive russe, est le bourg de Kartal, d'environ quatorze cents âmes.

L'île que nous venons de cotoyer est entièrement couverte de saules et de bouleaux. Le Danube, ici, doit avoir deux à trois milles de largeur; son débordement ne nous permet d'en juger que par aperçu.

Je reconnais de nouvelles tombelles. Ici encore, me dit le lieutenant, il en a vu ouvrir une : il y avait au centre le cadavre d'un homme assis, avec une femme appuyée sur sa poitrine. A leurs pieds étaient des monnaies d'or en pièces épaisses.

A droite, sur la Bessarabie russe, aux limites de laquelle nous arrivons, on commence à distinguer des collines; elles sont couvertes de vignes dont on fait de bon vin blanc et léger.

Il est huit heures du soir, et nous voyons arriver à toute vapeur un navire de guerre russe qui se dirige vers nous. Chacun, et les officiers eux-mêmes, craignent qu'il ne vienne annoncer que le passage est interrompu et nous intimer l'ordre de rétrograder. Ceci nous inquiète; heu[illegible]ement qu'il n'en est rien. Après quelques paroles [illegible]gées entre les deux capitaines, on nous laisse passer. [illegible]quatrième ou cinquième alerte de cette espèce que [illegible] Malte.

CHAPITRE LXIII.

—

Galatz. — Le lazaret. — Troupes moldaves. — Camp russe. — Ibralow.

—

Le lendemain, en m'éveillant, mon premier soin fut de voir si le *steam-boat* qui devait me conduire à Vienne se disposait à partir; mais il n'en était pas question, et j'avais du temps devant moi.

J'étais à peu près le seul qui se tînt là en simple observateur. Comme Galatz était le terme de la navigation du *Bosforo*, les passagers qui allaient plus loin étaient en quête des moyens de s'y transporter; ils n'étaient pas toujours faciles à trouver, et la crainte d'un retard inquiétait bien du monde: la guerre pouvait éclater à chaque instant.

Les Turcs surtout, bien que Galatz fût un terrain qu'on pouvait encore considérer comme neutre, étaient, en raison du voisinage d'un camp russe dont nous voyions les tentes, fort pressés de gagner la rive opposée: or, c'est chose fort curieuse à voir qu'un Turc qui se presse. Le colonel faisait des enjambées plus grandes qu'à l'ordi-

naire, il agitait ses longs bras à la manière des moulins de Toulcsia, enfin il oublia son flegme oriental jusqu'à battre du pied. Cependant toute sa famille se bornait à son serin; mais, contrairement à l'usage des Osmanlis, il avait beaucoup de malles contenant, je crois, des munitions de guerre, et c'était pour en hâter le transbordement qu'il se trémoussait ainsi. Je pense qu'il n'avait pas tort. Néanmoins, tout en arpentant le pont, il se souvint de moi; il me souhaita un bon voyage et m'invita à aller le voir à son cantonnement; seulement il oublia de me donner son nom et son adresse.

Les femmes, peut-être parce qu'elles n'avaient ni caisses d'armes ni barils de poudre à débarquer, paraissaient moins pressées que les hommes, et, les jambes croisées, elles attendaient paisiblement à leur place qu'on disposât d'elles. La Circassienne donnait toujours à téter à son nourrisson, et d'un regard mélancolique que j'entrevoyais sous son voile, elle me souriait un dernier adieu.

Comme je m'apprêtais à aller à terre, elle me fit signe de revenir. Je m'apercevais, depuis la veille, qu'elle avait quelque chose à me demander. Cette chose, je la portais sur moi, ses yeux me l'indiquaient; mais qu'était-ce? Je ne pouvais le deviner. Je finis par croire qu'elle désirait la chaîne de fer dont j'ai déjà parlé, ou l'un des cachets armoriés qui y étaient suspendus. J'avoue que cette demande m'eût contrarié: la chaîne venait de ma mère et les cachets de mon père, et j'y tenais; mais ce n'était pas cela qu'elle convoitait. Quand je fus près d'elle, après quelques paroles que je ne compris pas, elle me montra l'objet en hésitant. Cependant, il n'y avait pas sujet de tant s'effrayer, car son désir était bien modeste, mais la pauvre jeune femme y attachait quelque idée superstitieuse. Ne sachant pas ce que c'était, elle y voyait un talisman, un préservatif quelconque, un gage de bonheur pour son

enfant et pour elle. Enfin, ce qu'elle souhaitait avec tant d'ardeur était le morceau de ruban rouge qu'elle voyait à ma boutonnière. Je m'empressai de le détacher et de le lui donner. Elle le prit avec une joie enfantine et voulut jusqu'à l'épingle qui le retenait. Alors, sans attendre même une minute, elle en coupa un petit morceau, l'attacha au nourrisson et se mit l'autre sur la poitrine. J'étais presque honteux de lui faire un si mince présent, et je regrettais de n'avoir rien à lui offrir, quand je me souvins que j'emportais dans ma valise un paquet de chapelets où pendaient des médailles de la Vierge, que j'avais achetés à Rome et présentés à la bénédiction du Pape. C'était un étrange don à faire à une musulmane ; mais qui sait ! on a vu des conversions commencer par moins, et ce talisman-là valait bien l'autre. J'allai donc chercher le plus beau de mes chapelets et je le passai au cou de son enfant.

Sans doute qu'elle n'y voyait pas la même vertu qu'au ruban, car elle le lui ôta immédiatement. Je craignais de l'avoir mécontentée, mais elle le mit au sien en me faisant un signe de remercîment. Ce fut le dernier. Le canot où l'on embarquait son bagage était prêt ; elle se leva, prit congé de la femme du pirate et de sa mère, et, conduite par celui-ci, elle se plaça dans l'embarcation avec sa suivante, au milieu d'autres femmes turques, dont deux ou trois ne faisaient point partie de nos passagères et semblaient être venues la chercher. Etaient-ce des parentes, des amies ou des rivales ? C'est ce que je n'ai pas su. Hélas ! la pauvre odalisque venait peut-être de jouir de son dernier moment de liberté ! Je n'ai point rencontré de femme plus douce, plus belle, plus naturellement distinguée ; et aujourd'hui encore je ne songe jamais sans attendrissement aux soins dont au plus fort du danger et lorsque tout le monde, même les hommes, cédaient à la peur ou à la souffrance, elle entourait son enfant. Son époux, tout Turc qu'il

était, avait pensé que ce nourrisson était la meilleure sauvegarde; aussi était-elle la seule musulmane à bord qui jouît d'une complète indépendance. Les soins de la famille grecque à qui elle avait été confiée étaient purement de complaisance, et on la laissait maîtresse de ses actions, ce dont elle abusa beaucoup moins que d'autres fort bien gardées.

Pendant ce temps, les quatre enfants du pirate jouaient sur le pont. L'aîné, que je savais maintenant être une fille et qui, de moment en moment, venait me prendre la main, avait tout d'un coup cessé de le faire. Elle m'avait vu donner le chapelet à la Circassienne et, dans ses idées d'enfant, c'était à elle qu'il revenait. C'est du moins ce que je crus deviner dans une allocution demi-colère qu'elle m'adressa en grec, ce qui m'étonna, car jusqu'alors c'était en langue franque qu'elle m'avait parlé; mais elle n'avait pas le temps de traduire son indignation, elle la rendait comme elle la sentait. Pour faire la paix, je lui donnai, pour ses frères et sœur, ce qui me restait de sucrerie, et, pour elle, un foulard rouge qu'elle mit tout de suite à sa tête à la place de son fez, afin d'être coiffée comme la Circassienne. Au départ, la mère me fit un signe amical, l'aïeule sembla essuyer une larme, et le père m'embrassa.

J'étais dans mon jour de conquête, car il n'y eut pas jusqu'à mon gros Turc qui, ayant oublié sa jalousie, mit sa main sur son cœur en me quittant. Quant à ses femmes, elles avaient disparu, et je pensai qu'il les avait fait sournoisement débarquer pendant la nuit.

Le négociant grec de Constantinople restait à Galatz et m'y offrit ses services. Les réfugiés continuaient leur route vers l'Allemagne, mais prenaient une autre voie. La femme du boyard et sa suite se dirigeaient vers Jassy. L'évêque bulgare allait rejoindre son troupeau. Les Russes avaient successivement débarqué aux dernières stations

de la Bessarabie. Le peu que nous en avions encore s'arrêtait aussi à Galatz; de même que quelques marchands plus ou moins juifs ou grecs, qui venaient probablement spéculer sur l'armée. Bref, de tous les passagers du *Bosforo*, je restai seul avec le négociant hongrois qui, comme moi, suivait la route de Vienne. Il ne s'agissait plus que de prendre congé des officiers et faire conduire mes effets à bord du nouveau bateau que je voyais s'élever sur l'eau comme un bucentaure: c'était, sur une échelle gigantesque, la galiotte de saint Cloud. L'aspect de cette étrange machine dont je ne dirai pas le nom, parce que j'ai peu de bien à en dire, me déplut tout d'abord, mais il n'y avait pas à choisir, et je me tenais fort heureux de l'avoir rencontrée.

Après ma visite aux officiers, notamment à mon vieil ami le Dalmate qui manqua m'étouffer dans la chaleur de son embrassade, je descends à la Quarantaine où étaient réunis tous ceux qui n'avaient pu encore gagner la rive turque ou qui attendaient la libre pratique pour pénétrer dans la ville. L'espace qui nous servait de prison était assez étendu pour une promenade, mais je ne voyais de la ville que les toits des maisons et la flèche des clochers. A défaut des monuments, nous eûmes le spectacle des figures: à mesure que le soleil montait, les curieux se montraient sur les points culminants qui entouraient notre prison, consistant en hangars et en une cour assez vaste. Je vis arriver bon nombre de soldats, puis d'officiers russes, moldaves et valaques que mon Hongrois, qui connaissait le pays, me faisait distinguer à leurs uniformes. Les Moldaves et les Valaques m'ont paru grands, forts et bien tenus; ils appartenaient probablement à des corps d'élite. Il y en avait avec des bonnets d'astracan noir, arrondis en turban aplati, à fond rouge plus ou moins orné de dorures, ce qui était d'un charmant effet. Je

suis étonné que l'on n'ait pas adopté, pour nos troupes, cette coiffure à la fois commode, solide, élégante et d'une bonne défense, car elle doit garantir la tête d'un coup de sabre et même d'une balle. Aussi solide que le casque, elle n'en a pas la pesanteur et donne moins de prise au vent.

Un officier russe ou moldave, reconnaissant à ma figure ou à ma démarche que j'étais Français, car les Français se reconnaissent partout, s'approcha de l'enceinte et vint me demander, en bon français, si j'avais fait une heureuse traversée et s'il pouvait m'être agréable en m'envoyant quelque rafraîchissement? Je le remerciai et je causai de la partie pittoresque du voyage, car il eut le bon goût de ne me parler ni guerre ni politique. Il comprenait que je l'aurais pris pour un délégué de la police et que je lui aurais tourné le dos.

Le nombre des officiers qui viennent nous examiner et qui se renouvellent sans cesse, annoncent, par la variété de leurs costumes, qu'il y a beaucoup de troupes dans la place ou ses environs. On parle de douze mille hommes, et l'on aperçoit des tentes au-dessus de la ville.

Après les officiers et un assez bon nombre de bourgeois à chapeau et en paletot, car le paletot, lui aussi, a fait le tour du monde, arrivèrent les dames. La Quarantaine et les paquebots paraissent être une des récréations de Galatz qui n'en a pas beaucoup d'autres, me disait l'officier russe, assez peu enchanté du pays.

Galatz, bien qu'une des villes principales de Moldavie, n'a pas plus de sept mille habitants. Placée à deux kilomètres de l'embouchure du Pruth et presque limitrophe de la Bessarabie, son commerce a de l'importance, et le grand nombre de vapeurs et de navires à voiles qui remplissent son port annoncent qu'en ce moment les affaires y sont actives.

L'un des gardes-santé, qui parlait italien, n'était pas de

l'avis de l'officier; il faisait, lui, un grand éloge de la ville, et prétendait qu'elle avait trente mille âmes et qu'on n'y manquait de rien. Il convenait pourtant qu'il n'y avait pas d'auberges, mais qu'à la Quarantaine on trouvait de tout; et sur le désir que je lui témoignai d'avoir une côtelette à mon déjeûner, il s'empressa de me procurer une tasse de café noir avec deux biscuits. C'était léger, mais il paraît que les côtelettes n'étaient pas encore levées.

Cependant, sept heures étaient sonnées depuis longtemps; assis sur mes bagages, j'attendais toujours l'officier qui s'était chargé de mon embarquement et je ne voyais rien paraître. On vient seulement me prévenir qu'il fallait payer d'avance mon passage jusqu'à Vienne, et je me rends à cet effet au bureau de la Quarantaine. Un commissaire en uniforme y parut derrière une double grille. Je passai une à une, par un guichet, mes pièces d'or qu'il recevait dans une sébile remplie d'eau vinaigrée. Là, il les repêchait, les tâtait, les flairait, les pesait, et que ce fussent des souverains d'Angleterre ou des vingt francs de France, il me faisait perdre consciencieusement, dans leur transformation en florins d'Autriche, cinq à six pour cent. Un des négociants du *Bosforo*, qui voyait ce tripotage, m'avertit qu'on me volait et apostropha assez rudement le commis. Mais il montra son tarif: ce n'était pas lui qui me volait, mais son administration, armée d'un décret de Sa Majesté impériale.

Au total, le prix de ce passage, nourriture et lit compris, devenait, au moyen de cet échange usuraire, un tiers plus cher que celui des paquebots français et italiens.

Mon passage payé, mes effets visités, mon café pris, je me croyais parfaitement en règle. Tout d'un coup, je me rappelle mon passeport; on a oublié de me le rendre et moi de le réclamer. Je cours à bord avec un tel empressement que je manque de marcher sur le dos du colonel

turc, qui était en prosternation et faisait sa prière en attendant toujours le moyen de passer sur l'autre rive. Mon ami le Dalmate me reçut comme si je revenais de l'autre monde, il croyait que je retournais avec lui à Constantinople. Je lui dis le sujet de mon retour. Il fit un bond, en rejetant la faute sur l'agent comptable qui, occupé des marchandises, avait oublié les passagers. Il m'en témoigna son regret et me rendit mon passeport, dont les nombreuses cicatrices, qui lui donnaient l'air d'une dentelle de Malines, s'étaient encore accrues. Je prenais congé; mon homme ne voulut pas me laisser partir sans trinquer avec moi, et il tira de sa cave particulière une fiole de marasquin de Zara dont nous bûmes chacun un petit verre. C'est alors seulement qu'il me dit son nom : Drago Radonick; et quand je lui demandai son adresse, il me dit: *nel Danubio.*

Retourné à la Quarantaine, je n'y trouve plus mes bagages; tout avait disparu, valise, sac de nuit, chapeau, armes, parapluie. Le tour était piquant. Me voilà courant, m'adressant au ciel et à la terre et ne trouvant que gens qui me regardaient, haussaient les épaules, puis me tournaient le dos.

N'ayant que ce que j'avais sur le corps, la perte de mon linge et de mes habits me contrariait, mais moins pourtant que celle de mes notes : je passai un mauvais quart-d'heure. Enfin, je vis arriver l'officier que j'avais vu la veille et qui s'était chargé de moi; il avait alors pris mon nom et la note de mon bagage, et c'était lui qui l'avait fait conduire à bord où je le retrouvai à ma grande joie.

Je suis sur mon nouveau paquebot. J'en ai déjà donné l'aperçu : c'est un grand bateau de rivière, construit sur le gabarit de l'arche de Noé, avec une cheminée en plus. En outre trônait, sur le pont, un demi-pont élevé en étagère et surmonté d'une tente avec ses parapets à de-

meure. Bref, c'était une invention tout-à-fait propre à faire noyer les gens dans un pays de bourrasque et de tourmente ou sur un fleuve de mauvaise humeur ; mais il paraît que le Danube est bon enfant, et qu'il a laissé jusqu'à présent cette étrange machine se dandiner paisiblement sur son onde. Toutefois, il semble vouloir y mettre ordre, car il s'en est fallu de peu que le voyage de ce bizarre outil ne fût le dernier, comme je le dirai en temps et lieu.

Le personnel animal du bord pouvait offrir l'aspect d'une ménagerie. Partout des cages remplies d'oies, de poules, de poulets, plus un mouton et un veau, le tout vivant. Un gros cuisinier viennois avec le costume classique, deux filles de cuisine dont l'une bâtie en Athalie et à tête carrée, des domestiques de je ne sais quel pays, les plus lourds, les plus stupides, les plus mal obligeants qu'il y eut au monde, composaient l'administration subalterne ou la cuisine et l'antichambre.

Le capitaine était malade ; il avait été remplacé par un officier étranger au bord et ne sachant que l'allemand. Le second, jeune officier illyrien, ne savait que l'italien. Fort mécontent de n'avoir pas eu le commandement, il nous l'apprit tout aussitôt en nous annonçant que nous serions infailliblement noyés, vu que le nouveau capitaine naviguait sur le Danube pour la première fois, mais qu'il s'en lavait les mains, puisque ce n'était pas lui qui l'avait nommé.

Le troisième officier n'était qu'un simple pilote moldave, valaque, bulgare, je ne sais, marin pur-sang et jouant là le rôle des grandes utilités quand on voulait le lui permettre. Mais le véritable seigneur du lieu était l'officier comptable, jeune élégant de Vienne, parlant bien l'italien et un peu le français. Celui-là, chargé des écritures, des passeports, de l'approvisionnement, s'occupait de son

affaire et des passagers, sans préjudice de son chien, joli épagneul qui méritait en tout point ce grand intérêt, sauf les jours où il vous mordait les jambes. Mais il n'est rien de parfait en ce monde.

J'ai parlé de la physionomie du navire. Quant à son caractère, il était lymphatique et somnolent. Ce fut heureux pour les passagers, qui s'aperçurent bientôt qu'il marchait tout seul et par habitude. S'il avait été d'un tempérament plus vif, ou ce qu'on nomme bon marcheur, confié ainsi à lui-même, au lieu d'aller tout doucement s'embourber dans un marais, comme il lui arriva plusieurs fois, il eut été se briser contre une roche ou quelque flâneur de son espèce.

La plus parfaite mésintelligence régnait entre les officiers. Pour ne pas se trouver ensemble, ils ne mangeaient pas avec les voyageurs; chacun avait sa table particulière. Le pilote, le premier et le deuxième mécanicien avaient aussi la leur. Tous étaient servis avant le public payant; bref, l'ordre du jour semblait être ici cet axiôme d'Allemagne et d'autres pays encore : *après nous, s'il en reste.*

Dans les cabines, les cadres n'étaient point mauvais : il y avait un matelas assez bien fourni, mais de draps, point, car je ne puis appeler ainsi un petit carré de toile de couleur assez suspecte. A bord du *Bosforo* on n'en avait qu'un non plus, mais il était blanc et d'une grandeur raisonnable. Je me serais consolé de l'absence de draps, car j'avais appris à y suppléer avec des serviettes, s'il y avait eu une couverture, mais elle était remplacée par une courte-pointe de couleur ou tapis de lit, aussi lourde et aussi épaisse que le matelas lui-même, et qui avait évidemment servi à tous les passagers de l'un et l'autre sexe depuis l'installation du navire. Ce système de couchette, qui oblige naturellement les voyageurs qui redoutent la promiscuité des literies à garder leurs bas, pantalon, gilet,

paletot et de se ganter soigneusement, eut été bon pour un voyage de vingt-quatre heures, mais celui-ci pouvait durer une semaine et plus : on juge de l'agrément.

Par une autre invention économique, les pots divers accordés pour chaque cadre dans les paquebots bien établis et pour deux cadres dans ceux qui le sont mal, l'étaient ici pour une chambrée. Bref, il n'y avait qu'un vase de nuit, un lavabo et un pot à l'eau pour une demi-douzaine de cadres ; aussi fallait-il faire queue pour y avoir place.

Cette installation était, à peu de chose près, la même pour les premières et les secondes, où je m'étais d'abord installé faute de place aux premières. On peut juger de ce que devaient être les troisièmes et les quatrièmes. Cependant, ce paquebot avait un somptueux salon, des glaces, des lambris de bois précieux, des cristaux, etc : c'était véritablement luxe et misère. Aussi, me suis-je souvent amusé des voyageurs nouvellement arrivés qui, à cette apparence et au prix du passage, s'attendant à un somptueux dîner, à du vin fin et à un excellent coucher, trouvent une boisson détestable, un dîner immangeable et pas de draps au lit. Il y avait pourtant à bord une chose qui ne laissait rien à désirer et qu'on vous offrait généreusement trois fois par jour, c'était du café. Il était vraiment bon, et le chef d'office excellait à le faire.

Les passagers étaient non moins nombreux que sur le *Bosforo;* ceux des premières surtout affluaient, et à chaque débarquement on s'y disputait les cabines. La majeure partie étaient de riches boyards valaques et moldaves fuyant, les uns devant les Turcs, les autres devant les Russes, des capitalistes et des spéculateurs allant faire des affaires ou briguer à Vienne quelque fourniture, des administrateurs rappelés ou allant au-devant d'un rappel, des espions surtout; à cela seul on se serait aperçu qu'on approchait des pays civilisés. On eut cru, en vérité,

qu'il y en avait un par tête; aussi voyait-on, dans les chambres, une variation continuelle de figures : des habitants des premières allaient loger et manger aux secondes, de soi-disant pauvres diables des secondes ou troisièmes venaient s'installer aux premières et y vivre en boyards.

La chose se compliqua encore quand un prince, qui vint s'établir à bord, se fit servir à part et fit manger ses domestiques à la table des premières. Ceci détermina une nouvelle émigration aux secondes, les uns fuyaient les mouchards, les autres les laquais. Mais bientôt il n'y eut plus rien à fuir, puisqu'aux secondes comme aux premières on vit arriver laquais et mouchards, plus gendarmes et douaniers, dont on nous avait envoyé un détachement, soi-disant pour servir d'escorte et de garde d'honneur au prince, mais de fait pour l'empêcher de débarquer et de communiquer avec la terre. Pourquoi cette précaution? On la comprendra quand j'aurai dit le nom du personnage.

Cette invasion d'officiers non payants et d'agents voraces tombés à la charge de l'administration du bord devait, plus ou moins, rejaillir sur les voyageurs. C'est ce qui arriva, et de l'état de diète nous fûmes menacés de passer à celui de famine. D'ailleurs, le personnel de la cuisine et celui des chambres ne suffisait plus à tant de tables; avec le désir de servir tout le monde, on ne servait plus personne. Force fut donc de céder à la nécessité et de réunir en deux toutes les catégories mangeantes des premières et secondes, avec un menu égal pour chacun, excepté toutefois l'équipage et l'état-major qui, ainsi que je l'ai dit, tenaient à leur ordre du jour. Sauf cette exception, notre bord devint le temple de l'égalité et la véritable phalange saint-simonienne. Il faut convenir que si l'amour-propre de quelques-uns fut froissé, l'estomac de la grande majorité se trouva bien de cet arrangement. Je ne prétends pas dire qu'on fut au mieux, mais on fut beaucoup moins mal.

Quant aux convenances sociales, elles ne furent pas plus blessées qu'elles ne le sont dans les tables d'hôte de tous les pays civilisés, où le cocher de fiacre ou le commissionnaire du coin peut, s'il a un habit propre et un écu dans sa poche, venir s'asseoir à côté d'un duc et pair.

C'est dans ce sens que j'entendis un jour le capitaine d'un paquebot anglais répondre à un passager militaire qui trouvait mauvais qu'on eut fait manger un sous-officier à la table où il était : — Monsieur, lui répondit le capitaine, mon bâtiment est un terrain neutre ; c'est le tarif qui fait ici le droit et la qualité, et le laquais qui paie sa place aux premières y est, par le seul fait du reçu de son argent, plus grand seigneur que le seigneur qui n'a payé que les secondes : sa quittance est son diplôme, son titre honorifique. Puisque vous tenez à ce titre, prenez un supplément, c'est un rang que vous acquerrez dans l'échelle sociale du bord : vous n'étiez que comte, vous serez marquis. — Ainsi disait l'Anglais, et il avait raison.

Quant à moi, je ne me suis jamais inquiété de ce mélange. Je ne l'ai pas cherché, car j'aime mieux la bonne société que la médiocre, mais je ne l'ai pas fui, puisque c'est par ce contact avec toutes les classes que j'ai appris à étudier les hommes, puis à les connaître. Entr'autres remarques, j'y ai fait celle-ci : c'est que, dans cette rencontre de tant d'individualités diverses à une table commune, si quelqu'un commet une indiscrétion, une impertinence ou provoque une scène désagréable, ce n'est jamais le prolétaire, l'ouvrier sans nom et sans éducation, c'est l'homme dit *comme il faut :* le lord, le général, le gros négociant, l'auteur renommé ou l'acteur en vogue, enfin celui de la part de qui on devait le moins s'y attendre.

J'en pourrais dire autant des femmes. Dans ces mêmes circonstances, c'est aussi la plus grande dame qui dira ou

fera la plus grosse sottise. De tout ceci, j'ai par-devant moi vingt preuves. Néanmoins, ces actes d'inconvenance sont beaucoup plus rares de la part des femmes que des hommes. Mais j'anticipe ici sur les évènements, car ce n'est que plus tard que le personnage illustre qui me fait faire ces réflexions arriva à bord. Ce n'est pas de lui, d'ailleurs, que nous eûmes à nous plaindre, tant s'en faut.

A gauche, nous avons toujours la Bulgarie turque, où, de distance en distance, nous apercevons des tentes et des retranchements commencés. Nous approchons de l'embouchure de la Sereth qui, de la Gallicie et des monts Krapacks, vient se jeter dans le Danube et séparer la Valachie de la Moldavie qui va s'éloignant du Danube et s'étend à l'ouest vers la Transylvanie. La Moldavie faisait partie de l'ancien pays des Daces; elle a trois cent vingt kilomètres du nord au sud, sur quatre cents de l'est à l'ouest. Quant à sa population, c'est comme celle de la Valachie, les auteurs sont peu d'accord sur son chiffre réel, et je doute fort que leur gouvernement en sache beaucoup plus qu'eux. J'ai dit qu'il en était ainsi de toutes les provinces turques et de leurs dépendances.

La Valachie, où nous allons entrer, s'étend du dix-septième au vingt-quatrième degré de longitude. Elle a, dit-on, trois cent trente-deux kilomètres sur deux cent douze; mais de ceci encore on n'est pas sûr, et c'est aussi un pays à mesurer et à dénombrer. Il serait bon également de s'entendre sur le nom à lui donner; car les habitants ne la connaissent guère sous le nom de Valachie; ils l'appellent Zara-Roumanasca, et les Turcs Ak-Iflak. Ces deux provinces qui ne valent pas, en importance industrielle, le moindre de nos départements, vont être la cause ou le prétexte d'une nouvelle conflagration européenne, et cette terre qui pourrait faire vivre tant d'hommes, va leur servir de tombeau.

Ici, le Danube acquiert une vaste étendue. Est-ce là sa largeur ordinaire, ou n'est-ce qu'une suite de l'inondation? Des îles se montrent de tout côté, et j'en suis aussi à me demander si ce sont des îles véritables ou les points élevés des plaines inondées? Quoi qu'il en soit, l'effet en est des plus pittoresques : c'est, en petit, les Cyclades et la mer de Grèce, ayant de plus des arbres et une verdure toute printanière.

A gauche, la Bulgarie nous offre des coteaux bien cultivés; des chaumes annoncent des champs récoltés de blé, d'orge, de seigle. Le Bulgare, bien gouverné, rendrait ce pays aussi beau, aussi fertile que notre Normandie. C'est pitié de voir de si belles campagnes et ce peuple indusdrieux sous ce joug torpide qui ne permet aucune amélioration et annihile à la fois le présent et l'avenir !

Nous apercevons d'immenses troupeaux de bœufs et de moutons, et de loin à loin, à mi-côte, des maisonnettes de terre couvertes en paille, dont l'apparence misérable contraste tristement avec l'abondance qu'annoncent ces moissons et ces bestiaux.

Nous voici à Ibraïl, Ibrahil, Ibralow, Ibralaw, Braïla, Brahilow, etc., l'ancienne Peristhlaba. C'est partout ici, quant aux noms, la confusion des langues; chaque ville en a une demi-douzaine et souvent plus. Celle-ci est, d'ailleurs, une des plus importantes cités de la Valachie ; elle est à soixante-cinq kilomètres de Galatz. On lui donne trente mille habitants. Nous trouvons là bon nombre de navires et une citadelle occupée par les Russes. Passons vite, je me méfie plus de cette civilisation que de la barbarie turque.

Les mêmes oiseaux dont j'ai déjà parlé, ces grands échassiers, ces pieds-palmés, des grues, des pélicans, des cigognes, se montrent encore ici et animent la rive, dont ils sont à peu près les seuls habitants.

Pourquoi certaines créatures affectionnent-elles ainsi certaines localités qui, pour le climat, l'eau, la nourriture, ne diffèrent en rien des autres? Bien des rivières européennes présentent des conditions absolument semblables à celles qu'offrent le Danube et ses alentours, et l'on n'y voit pas un seul pélican. Ici, la rivière en est peuplée; durant plusieurs centaines de lieues, on ne peut faire cinquante pas sans en rencontrer.

Je me suis accoutumé à ces fidèles compagnons de la route, et quand je reste un quart-d'heure sans en apercevoir, il semble qu'il me manque quelque chose. Volant lourdement par bandes ou nageant par couples près de la rive, ils sont les véritables propriétaires du fleuve; le bruit de nos aubes, le remous du navire et sa cheminée vomissant la vapeur ne paraissent même pas les préoccuper. Quelquefois, ils lèvent la tête et nous regardent béatement passer. De quoi auraient-ils peur? Nul ne leur cherche noise, et dans toute la traversée il n'est venu à personne l'idée de tirer dessus. Il est vrai qu'il n'y avait que moi de Français à bord, et que de toutes les races humaines, la gauloise, ou la française sa descendante, a toujours été la plus inutilement destructrice des animaux. Chez nous, le premier mouvement d'un enfant quand il aperçoit une bête qu'il croit moins forte que lui, c'est de la battre et de la tuer s'il peut. Quant au motif, si on le lui demande, il vous dira: c'est une bête.



CHAPITRE LXIV.

Les camps. — Hirsowa. — Silistria. — Rustzuck. — Giurgevo.

Presqu'en face d'Ibralow est une ville ou bourgade. Est-ce Matfchi, lieu peu connu, dont personne à bord ne sait le nom, et que n'indiquent pas la plupart des cartes? Celle du Danube est encore à faire. Je ne saurais dire toutes les difficultés que j'éprouve, en écrivant ceci, à mettre d'accord entr'eux les dictionnaires, les guides et les cartes, puis, l'accord fait, à harmonier le résultat avec mes propres remarques. Si je veux avoir recours aux extraits de cartes qu'impriment les journaux pour indiquer la marche des armées, la confusion devient plus grande encore. Ces cartes improvisées sont plus qu'incomplètes, elles sont fautives: plusieurs se trompant de rive, ont mis à droite ce qui était à gauche, ou en Turquie ce qui appartenait à la Russie, et réciproquement.

Nous sommes toujours entourés d'îles. Le cours du Danube ressemble ici à un labyrinthe. Devant nous, sur la rive bulgare, sont des minarets, un cimetière à pierres

surmontées de turbans, et des murailles en ruine. C'est Hirsowa, l'ancienne *Cursium*, où les Russes et les Turcs se sont déjà mesurés plus d'une fois. Un camp turc, où nous comptons de nombreuses tentes, est placé au-dessus de la ville.

Plus loin, nous trouvons la rive couverte de chevaux qui y sont venus pour boire et chercher de la fraîcheur, car le soleil est brûlant et l'air manque. Ces chevaux, demi-sauvages, sont petits, mais vigoureux. Ils arrivent par troupes de cent à deux cents. Il leur prend, par moment, la fantaisie de courir tous ensemble, ce qui produit un spectacle bien autrement animé que toutes les courses du Champ-de-Mars, de l'Hippodrome ou du Corso. Ces troupes se succèdent sans interruption pendant plusieurs lieues. Nous apercevons aussi des bandes de bœufs et de porcs. Je n'ai jamais vu nulle part une telle abondance d'animaux ; ils doivent représenter des valeurs considérables.

Ici, le Danube a plusieurs milles de largeur. Nous nous rapprochons de la rive valaque, où nous distinguons un grand mouvement de troupes. Nous nous croisons avec des bateaux remplis de soldats russes. Plus loin, nous rencontrons des pêcheurs ou autres gens montés sur des batelets qui, à notre approche, disparaissent dans les roseaux.

Le lieutenant et l'officier comptable mettent beaucoup d'obligeance à me donner des renseignements, mais ils avouent que, bien qu'ils fassent cette navigation depuis plusieurs années, ils connaissent peu l'histoire du pays. Ils savent les noms des villes où ils relâchent d'ordinaire ou portent des dépêches, mais ils ignorent complètement ceux des bourgs et villages où ils n'ont point affaire.

Le pays n'est pas boisé ; il pourrait l'être, car le peu d'arbres qu'on aperçoit ont une végétation vigoureuse. La

côte bulgare s'élève en coteau, celle de Valachie est plus plate et moins accidentée.

Notre équipage est composé d'hommes d'une force et surtout d'un appétit herculéens. On leur sert six repas par jour, dont quatre solides, c'est-à-dire où il y a soupe, viande ou poisson. Ils sont, je n'exagère rien, la moitié de la journée à table. Ceci fait contraste avec le service des matelots de la mer Noire et de la Méditerranée qui, toujours sur pied, ont à peine le temps de dormir et de manger : il y a des privilégiés et des chanoines dans tous les états. Ceux-ci, en hiver, doivent avoir aussi leurs mauvais jours, mais en beau temps, le chauffeur et le timonier pourvoient à tout, et le reste peut prendre ses aises.

Nous rencontrons une flottille de bâtiments valaques du plus bizarre aspect. Je ne sais pourquoi chaque nation a une forme d'embarcation qui lui est spéciale. Quoique l'expérience ait souvent prouvé que cette construction et son gréement soient incommodes et dangereux, ils n'y veulent pas renoncer. Cette spécialité existe même en France, de province à province, et certains départements intérieurs en sont encore à la jonque des Chinois.

Les corps-de-garde de la rive droite ont changé d'aspect. Ceux des Valaques ressemblent à des cages montées sur des échasses; là, du moins, on est à l'abri des crues du fleuve. Ils sont occupés à la fois par les Russes et les Valaques. Tous ces soldats, en tenue de corps-de-garde, sont vêtus de longues redingotes d'une étoffe blanchâtre, peu élégantes. Chaque poste, comme sur la rive russe, vient nous reconnaître et présenter les armes au pavillon. Sur la rive turque, le nombre des soldats est bien plus considérable, mais nul n'y fait attention à nous, et nous pouvons partout débarquer et nous rembarquer sans obstacle. Il n'en serait pas de même de l'autre côté; aussi personne n'est tenté d'y mettre le pied.

Une escadrille turque, descendant le fleuve, passe à notre gauche; elle vient sans doute de porter des vivres et des soldats aux divers camps. Ces bâtiments, amenés par des remorqueurs, s'en retournent avec le courant et si maladroitement, qu'ils ont manqué nous aborder.

Nous voici devant un village turc. Un bateau chargé d'hommes à turbans côtoie la rive, remontant péniblement le fleuve au milieu d'une nuée de pélicans qui semblent se complaire à ce voisinage. Je n'en avais jamais tant vus; aussi tout le monde est sur le pont pour jouir de ce spectacle.

Les cigognes et les hérons sont moins communs dans le Danube que les pélicans, cependant il y en a beaucoup aussi, et dans les champs bulgares, partout où il y avait une meule de paille ou de foin, nous trouvions assez ordinairement une cigogne perchée dessus. Devant les habitations, un cercle ou une vieille roue placée horizontalement sur un poteau servait à les attirer. On y voyait leur nid, et de la fenêtre on aurait pu toucher les petits qui semblaient ainsi être de la maison. J'ai bonne idée d'un peuple qui montre ce sentiment hospitalier, même envers des créatures qui, pour l'intelligence, sont si loin de l'homme, mais qui, pourtant aussi, ont leurs qualités, j'allais presque dire leurs vertus.

Je regrette souvent les repas de *l'Alexandre* et même ceux du *Bosforo* où régnait, quand il n'y avait pas trop de malades, un certain entrain. Ici, chacun semble gêné et de mauvaise humeur; c'est à qui aura fini le premier pour regagner le pont. J'y emporte souvent ma modeste portion, et je vais la manger seul ou avec un compagnon, lorsqu'il consent à me suivre: c'est le chat de l'équipage, vrai chat allemand, aussi peu expansif que ses maîtres. La privation qui me coûte le plus, c'est l'eau fraîche; celle qu'on nous sert est toujours tiède.

bourgade et nous allons, à la nuit noire, jeter l'ancre à Giurgevo, ville valaque de dix-huit mille âmes, défendue par une forteresse.

Nous avions mouillé là pour avoir une nuit tranquille, le contraire arriva. Notre mouillage était mauvais ; le vent et le courant aidant, nous chassâmes sur nos ancres et fûmes nous jeter sur une gabare russe chargée de munitions de guerre, obus, bombes, gargousses, barils de cartouches et de poudre, dont une partie qui, au jour, devait être mise à terre, se trouvait alors sur le pont. Agréable réveil pour cet honnête navire qui, en sentant le choc, aperçut le feu pétillant de notre chaudière et les étincelles éclairant sa marchandise. Aussi, dans leur stupeur, le capitaine et l'équipage, nous prenant pour un brûlot turc, furent-ils au moment de tirer sur nous.

Sortis de ce mauvais pas, non sans d'assez fortes avaries, nous allâmes mouiller bien loin de la malencontreuse gabare ; mais chassant derechef, nous manquâmes de nous mettre à la côte, et il fallut encore nous rapprocher de la ville. En résultat, nous dormîmes peu, car nous commencions à craindre que la prédiction du second ne se réalisât.

Dès qu'il fit jour, j'allai pour visiter Giurgevo, mais on ne me permit pas de dépasser une ligne qu'on m'indiqua. Ma promenade fut ainsi bientôt faite. J'y perdais peu. Cette ville n'a guère de remarquable que sa forteresse. Dans le port est une flottille valaque, vraie flotte de rivière. Derrière la ville, on aperçoit une campagne assez boisée.

On parle beaucoup à bord des évènements de la nuit, et bien des gens en ont l'esprit si frappé, qu'ils croient avoir sauté. Le bruit de nos aventures s'était aussi répandu dans la ville ; des groupes de dames et d'officiers russes et valaques viennent curieusement examiner notre navire. Des voitures propres et assez bien attelées ont amené ces

dames. Parmi les militaires, il en est en tunique bleue, avec des aiguillettes en argent, et coiffés de ce bonnet d'astracan et de drap rouge, costume national dont j'ai cité l'élégance. Des Cosaques, faciles à reconnaitre à leurs petits schakos, à leurs maigres chevaux et à leurs longues lances, se montrent aussi devant nous.

Nous levons l'ancre et nous nous dirigeons vers la rive turque, où l'on aperçoit huit à dix minarets : ce sont ceux de Rustzuck, Roustchouck ou Orostchoux. Placée sur un coteau, au-dessus du confluent de deux petites rivières qui se jettent dans le Danube, cette ville paraît avoir été grande et peuplée. Elle l'a été en effet, et avait, dit-on, quatre mille maisons et trente mille habitants; mais brûlée par les Russes en 1811 et une seconde fois en 1828, elle a beaucoup perdu de son importance. A côté est un camp considérable, et je vois, sur la rive, beaucoup de cavaliers turcs faisant boire leurs chevaux. Dans le port, il y a un vapeur et une trentaine de petits bâtiments pêcheurs et caboteurs.

Je vais à terre. Je remarque plusieurs batteries nouvellement élevées. Les minarets font un effet toujours gracieux, en conservant cet air d'étrangeté qui annonce l'œuvre d'une autre race et d'un autre culte. Toutes les religions n'ont pas de cloches, mais presque toutes ont leurs clochers : on croit honorer le ciel en élevant le plus possible les monuments qu'on lui consacre. Cette croyance est commune à tous les peuples.

Rustzuck est probablement le véritable nom de cette ville, car un officier valaque me le voyant écrire autrement, me pria de lui confier mon agenda et l'écrivit ainsi : *Rustzuck*. La ville est environnée de fort belles campagnes. Le Danube a ici deux kilomètres de largeur, mais peut-être son débordement y est-il pour quelque chose.

J'ai parlé de la présence à bord d'un grand personnage.

C'est à Giurgevo, pendant la nuit et entre nos deux accidents, qu'arriva à bord l'illustre passager qui n'était autre que le prince Miloch, naguère hospodar de Servie et précédemment vainqueur des Turcs, devant lesquels il se retire sans doute en ce moment. Le prince Miloch est un homme de soixante à soixante-cinq ans, grand, carré sans être gros. Il porte une casquette, une redingote à la propriétaire et des lunettes. On le prendrait pour un bon bourgeois du Marais, si un coup de sabre ne lui partageait pas la figure qui, sans être belle ni fort distinguée, a quelque chose de digne et de réservé.

Miloch a commencé, dit-on, par être berger. Par sa bravoure, il se fit peu à peu une réputation en s'opposant aux entreprises des Musulmans. Quand les hospodars étaient nommés par élection, il obtint ce titre et gouverna la Servie en habile administrateur, bien qu'il ne sache ni lire ni écrire. Il est ici accompagné de deux secrétaires. L'un est un riche boyard dont les manières de cour contrastent singulièrement avec l'air paterne de son patron.

Parmi ses quatre domestiques qu'il a, comme je l'ai dit, installés à la table des premières, on remarque un Albanais ou Circassien dont le costume et les armes magnifiques attirent tous les regards. Il est vêtu d'une veste rouge couverte d'arabesques d'or et de soie, de culottes larges également rouges, et de guêtres de même couleur et non moins que le reste ornées de dessins.

Cette espèce d'officier, âgé d'une trentaine d'années, grand, maigre, d'une figure ouverte et intelligente, est fort communicatif. Il parle italien et sait quelques mots de français. Il a été employé chez un consul général français; il l'a accompagné à Paris et professe, pour la France et ses habitants, un amour des plus vifs. Comme j'étais le seul Français à bord, il s'était pris d'amitié pour moi et me rendait tous les petits services qu'il pouvait

imaginer. Je suis convaincu qu'il aurait quitté la Servie, son prince et même son bel habit rouge auquel cependant il tenait beaucoup, pour revenir à Paris. Être attaché à un Français paraissait être toute son ambition. C'était, au total, un excellent jeune homme qui, dès le second jour, était bien avec tout le monde.

On a vu que parmi nos passagers, sans compter le prince Miloch, il y en avait bon nombre que les évènements politiques éloignaient de chez eux. Compromis envers les Russes ou les Turcs, quelquefois envers tous deux, car il y avait aussi, dans les Principautés, un parti national qui n'était ni turc ni russe, ils fuyaient la griffe des uns et la dent des autres. Il y avait là des Serves, des Valaques, des Moldaves, des Bulgares. Je dois ajouter qu'en général ces gens avaient plus peur des Russes que des Turcs, et que le knout ou la Sibérie, ou simplement la crainte de la naturalisation étrangère, était la cause de la plupart de ces déménagements.

Tous ces émigrants étaient des gens titrés ou voulant passer pour tels ; riches ou pauvres, ils affectaient de mener grand train. Il en résultait que, soit par eux, soit par le prince, toutes les cabines des premières étaient occupées ou retenues. Force fut donc, comme je l'ai dit, d'aller me loger aux secondes ; mais je n'y perdis rien, tant s'en faut, et à ma grande satisfaction, la plupart des cabines qui, d'ailleurs, ne différaient en rien de celles des premières, étaient inoccupées. Là, comme sur l'autre navire, beaucoup de voyageurs faisaient l'économie d'un lit et couchaient où ils pouvaient. Il en était de même des gens de suite et agents militaires, à qui on donnait la table, mais non la cabine et le lit. Cette absence de dormeurs payants fit que nous avions une cinquantaine de cadres pour une douzaine que nous étions. Pour mon compte, j'en avais trois à ma disposition, et je les ai

conservés pendant toute la traversée. L'un me servait à me coucher, l'autre à mettre mes bagages, le troisième à y ranger mes cartes, mes plans, mes livres et ustensiles de toilette. Tel de mes voisins en avait une demi-douzaine.

Cela dura tant que les voyageurs des premières, entassés, caqués comme des harengs, n'en eurent pas connaissance, et nous n'avions garde de leur en parler; mais quelques-uns étant venus nous rendre visite, s'aperçurent de ce confortable et, comme de raison, ils voulurent le partager. Il s'en suivit que les plus ambitieux d'entre nous, ceux qui avaient quatre, cinq ou six cadres, se virent réduits à deux. Moi, qui n'en avais que trois, on me les laissa. C'est donc à bord de ce navire que j'ai été à la fois le mieux logé et le plus mal nourri, mais ce dernier inconvénient était général.

Malgré mes trois cadres, l'exiguité de mon unique drap et la disette de pots dont on nous avait dépouillés en faveur des premières, ne m'auraient pas moins été sensibles si je n'y avais pourvu en confectionnant un drap avec trois serviettes. Plus, à la première relâche j'avais fait l'acquisition de trois pots moldaves de forme locale, car si chaque nation a sa spécialité de navires, elle a aussi celle de ses pots. L'un des miens ressemblait assez à une coupe antique, j'en fis un pot de nuit; l'autre à une amphore, il devint mon pot à l'eau; le troisième à une urne funéraire, il fut mon lavabo. Le tout m'avait coûté un franc et devint l'héritage des matelots, parce que, tout calcul fait, je m'aperçus qu'en raison des droits d'entrée, de sortie ou de transit des Etats où je devais passer, et notamment des droits du tarif français, l'ennemi personnel des pots grands et petits, les trois miens, y compris les frais de port et d'emballage, me seraient revenus à Paris à soixante francs au moins.

Mais laissons les pots et parlons des gens. A Galatz, quand je montai à bord, précédé par mes bagages, parmi lesquels étaient à découvert un damas, un poignard, deux pistolets turcs et un fez, les passagers qui étaient sur le pont se doutèrent que je venais des pays lointains et probablement de Constantinople dont les nouvelles intéressaient tout le monde, de manière qu'avant même que j'eusse pu faire placer mes effets et choisir ma cabine, j'étais entouré de curieux et accablé de questions en moldave, en valaque, en serbe, en bulgare, en turc, en esclavon, toutes langues dont je ne sais pas un mot. Je tirai mon chapeau à tout le monde en leur disant, en bon français, que j'étais enchanté de faire leur connaissance et que j'aurais l'avantage de leur répondre aussitôt que j'aurais appris les langues diverses dans lesquelles ils me faisaient l'honneur de m'interroger. Ma réponse fut accueillie d'un éclat de rire de tout le cercle, car, à mon grand ébahissement, la bonne moitié des gens qui me questionnaient en si bizarres langages entendaient le français et quelques-uns le parlaient fort bien : c'étaient des boyards, des négociants, des ex-administrateurs des pays que nous venions de traverser. Je leur dis que j'allais choisir mon lit, loger mes hardes, et que j'étais ensuite à leurs ordres.

Les plus pressés d'avoir des nouvelles étaient deux Moldaves que depuis j'ai rencontrés ailleurs, hommes de bonnes manières et d'esprit agréable. L'un était grand, à longue moustache grise pendante le long de son menton et toujours armé d'une longue pipe à tuyau de jasmin : c'était un riche boyard, propriétaire de vastes terres, de milliers de chevaux et de serfs. Il se rendait à Paris où il allait voir son fils qu'il y faisait élever, et y chercher sa femme malade. D'un caractère franc et ouvert, très-intelligent, parlant français, bien qu'il n'eût jamais vu la France,

grand ami des Turcs et détestant les Russes qu'il fuyait probablement, il se nommait Georges R**.

L'autre, âgé de trente ans, s'appelait P***; il était de Galatz. J'ai rarement vu de figure aussi fine et aussi distinguée. Elevé à Paris, il en avait pris l'accent et les manières. Il se disait négociant, mais à bord on prétendait qu'il appartenait à l'aristocratie, qu'il avait joué et jouait encore un rôle important dans les affaires du pays. En effet, il avait plutôt l'air d'un diplomate que d'un marchand. On ajoutait qu'il avait voyagé en Russie et en Turquie sous le costume d'un prêtre, qu'il avait dépensé des millions et qu'il était près d'en dépenser encore.

Il y avait aussi un riche fabricant de draperies : c'était un homme important de la Moldavie ; il faisait travailler de nombreux ouvriers et connaissait l'usage de nos meilleures machines.

Un Hongrois, également négociant, gros homme à moustache grise et noire, avait la mine la plus cocasse, la plus réjouie qu'on put imaginer. Il se léchait toujours les lèvres : on aurait cru voir un chat buvant du lait. Aussi ne parlait-il que de boire et manger.

Un professeur suisse, M. Schewitz, directeur d'une maison d'éducation à Bukarest, conduisait à Vienne et à Berlin les deux fils, âgés l'un de dix-sept ans et l'autre de quinze, du lieutenant civil de Bukarest.

Après venait une douzaine de boyards, avec qui j'ai échangé peu ou point de paroles, parce qu'assis du matin au soir sur la table du salon commun, ils y jouaient des poignées d'or et s'abreuvaient de vin de Champagne. J'en ai vu qui, pendant toute la traversée, n'ont pas fait autre chose; ils ne quittaient la table que pour manger. La quittaient-ils pour dormir? Je n'en sais rien, car je ne me suis jamais couché sans les voir encore les cartes à la main.

Il y avait aussi quelques dames, dont une demoiselle,

fille d'un homme maigre soi-disant instituteur et dont on disait beaucoup de choses.

Un gros, grand et frais personnage était signalé à ce salon comme un Grec qui ne voyageait que pour faire des dupes au jeu. Tout ce que j'en sais, c'est que je ne l'ai pas vu jouer une seule fois.

Plusieurs personnages à l'air peu expansif étaient des employés ou ex-employés russes, autrichiens, moldaves, valaques, serbes. Enfin, d'autres qui venaient se mêler à tous les groupes et n'y disaient rien passaient généralement, à tort ou à raison, pour des espions; les officiers du bord les évitaient comme nous. Je ne parle ici que du personnel des premières, car la fusion n'était pas encore faite.

Aux secondes se trouvait un gentilhomme espagnol élevé en France, nommé don M. S., négociant à Odessa. C'était un petit homme de trente ans, aux yeux vifs et à la barbe noire, ne prononçant jamais trois mots sans y ajouter un *b* ou un *f*. Marchand dans l'âme et fort ignorant en tout ce qui ne tenait pas au négoce, ses manières étaient celles d'un commis-voyageur, c'est-à-dire assez communes. Son ton familier et tranchant, quoique l'ensemble de sa personne fût mieux que mal, déplaisait au premier abord; mais cette fâcheuse impression ne durait pas, et après deux jours il s'était fait des amis de tous ses compagnons de voyage. Je n'ai jamais rencontré de caractère plus ouvert, plus franc, plus loyal; sa franchise allait parfois jusqu'à la naïveté. Cependant il n'était pas sot, tant s'en faut; il avait, sans s'en douter, un talent d'observation fort remarquable. Comme il rendait les choses ainsi qu'il les sentait, c'est-à-dire avec simplicité et conviction, ses récits avaient un intérêt tout spécial. Sa conversation, même sur les sujets les plus rebattus, ne fatiguait jamais et parfois amusait au plus haut point. Son

secret consistait à parler sans phrases, ou comme s'il se fût parlé à lui-même, et à ne jamais mentir. Il disait parfois des choses évidemment impossibles, mais s'il les donnait pour vrai, c'est qu'il les croyait telles, et comme on voyait qu'il se trompait et n'entendait pas tromper, on n'en voulait ni à son intention ni même à son jugement.

Un négociant de Prague, établi dans une ville valaque, je ne sais plus laquelle, se rendait en Autriche pour ses affaires; nous avions fait immédiatement connaissance par un malentendu assez bizarre. Le jour du départ, me trouvant à la brune sur le pont, je me mis à interpeller familièrement un voyageur assis à mes côtés. Surpris de ce qu'il ne me répondait pas et me regardait d'un œil étonné, je m'aperçus que ce n'était pas la personne à qui je croyais parler: c'était un nouveau venu qui s'était embarqué à Galatz. Je l'avais pris pour le marchand hongrois. Grand et maigre comme lui, à peu près du même âge, on aurait cru voir deux frères, mais ils ne se connaissaient pas et se ressemblaient peu de caractère. Le Hongrois avait l'air d'un conspirateur malheureux: on aurait pu le prendre pour la figure allégorique de la Patrie en larmes. Le Bohémien, au contraire, avec sa mine non moins jérémiaque, était gai comme un pinson et nous faisait des calembourgs gallo-germano-latins où lui seul comprenait quelque chose, mais qui ne nous en divertissaient que mieux. Du reste, c'était, comme le Hongrois, un homme bon et serviable. Il faisait sans doute fréquemment ce trajet, car dans tous les ports où nous touchions, à droite ou à gauche, il trouvait des amis qui venaient l'embrasser si nous avions libre pratique, ou le saluer de loin si l'on ne pouvait débarquer. Il parlait assez mal le français, cependant nous nous entendions, et j'en ai conservé un agréable souvenir.

L'Espagnol et lui étaient mes voisins de cabine, et il y eut toujours entre nous un échange de petits services

qui n'étaient pas à dédaigner, car on ne pouvait rien obtenir des camériers autrichiens. M. S**, dans les veines duquel coulait à la fois le sang espagnol et provençal, sa mère était du Midi, bondissait parfois comme un cabri. Il épuisait contre eux tout le vocabulaire des jurons russes, espagnols et marseillais; mais ces gens, qui n'entendaient que l'allemand, n'en allaient pas plus vite; peut-être même allaient-ils plus doucement pour avoir le plaisir de le voir trépigner. J'ai bien souvent, sur ce bord, regretté nos serviteurs italiens; sans doute ils servent assez mal, mais même en ne vous servant pas, ils paraissent si disposés à le faire bien, ils se trémoussent d'un air si empressé, si amical, qu'il est impossible de leur en vouloir.

Il y avait encore, dans notre salon, d'autres personnages dont il était assez difficile de deviner l'état sur la figure, et comme ils ne parlaient que valaque, moldave, serbe, je n'avais avec eux que peu ou point de relations. Dans ce mélange de toutes les nations, il faut croire qu'il n'y avait pas de voleurs; quoique chacun, dans sa cabine, laissât exposés aux regards son linge, ses ustensiles de voyage et jusqu'à ses bijoux, personne ne se plaignit d'avoir été volé.

Ce jour-là, la quiétude des secondes fut momentanément troublée. A l'une des stations, un groupe d'officiers habillés de vert, russes ou valaques, vint à bord. Quand nous reprîmes notre route, ne les voyant plus, je crus qu'ils étaient retournés à terre; mais en descendant à la chambre, je les y trouvai installés. Ils s'étaient emparés de mes trois cadres qu'ils avaient couverts de sabres, de pistolets, de casaques militaires. Je réclamai, comme on le pense bien. Je n'avais droit qu'à un, mais ils me les rendirent tous les trois et se placèrent dans d'autres qui étaient vides. Nous ne les revîmes plus le soir; je

n'en pouvais concevoir la cause, mais bientôt je m'aperçus qu'ils étaient allés bivouaquer sur le pont où étaient leurs soldats. On me dit qu'ils étaient là pour faire honneur au prince Miloch; je crois plutôt que c'était pour le garder et l'empêcher de descendre sur quelque point de la côte, où l'on craignait qu'il ne se mît à la tête d'un rassemblement. Dans la journée, ils nous quittèrent. Il ne resta à bord de militaires ostensibles ou en uniforme, que deux douaniers, et une sorte de gendarme en habit galonné et à casque doré terminé en pointe de fer : c'était un beau jeune homme, officier ou sous-officier, et très-poli. Il coucha dans les secondes et dîna à notre table, puis disparut à son tour, sans que durant vingt-quatre heures nous l'eussions entendu prononcer un seul mot.

Cette invasion de militaires avait manqué de me faire rompre le col. Sous le plancher du salon était une cave destinée à ranger des malles et porte-manteaux. Je ne sais si nos officiers avaient été chargés d'y faire une perquisition, le fait est qu'on avait ouvert les trappes et qu'on avait oublié de les refermer. A l'entrée de la nuit, étant descendu et ne m'attendant guère à cette solution de continuité, je sentis tout-à-coup le parquet manquer sous mes pas. Je crus que je tombais dans la cale ; heureusement je fus arrêté en route et je rencontrai le fond à deux ou trois pieds. J'en fus quitte pour quelques contusions qui me firent boiter pendant deux jours.



CHAPITRE LXV.

istova. — Turschuk. — Nicopolis. — Détails sur Odessa. — Tempête de rivière. — Le cuisinier et la salade.

Nous venions de déjeûner quand nous voyons venir à nous, traîné par un remorqueur, un long chapelet de bateaux remplis de soldats russes. Sur le remorqueur était un fort détachement ayant les armes prêtes, comme s'il fût allé à l'attaque d'une redoute. Nous remarquons aussi que les artilleurs sont à leurs pièces. Etaient-ce nos canons assez inoffensifs, ou le grand nombre d'hommes qu'on voyait sur notre pont, qui avait provoqué ces dispositions hostiles? Nos officiers se le demandaient et ne savaient qu'en penser. Quoi qu'il en soit, ils ne perdaient pas de temps et s'apprêtaient à défendre leur pavillon, car, au total, c'étaient des hommes de cœur.

En voyant ces mèches allumées, les coffres d'armes qui s'ouvraient, quelques braves de la dunette avaient fait un plongeon vers leur cabine, quand on reconnut que ce n'était qu'une fausse alerte. Après quelques mots d'ex-

plication, les officiers des deux navires s'entre-saluèrent poliment.

Nous passons près d'un village turc. Derrière est un cimetière. Sur la rive, beaucoup de femmes et d'enfants. Un peu plus loin, un régiment turc est en marche et suit une route à mi-côte : c'est de la cavalerie régulière, armée de mousquets et habillée de bleu, à peu près comme les artilleurs que j'avais vus à Constantinople. Les chevaux sont presque tous blancs ou gris, pas très-grands, mais robustes et bien tenus.

Au-dessus du chemin que parcourent ces cavaliers est une tombelle assez haute. Autour il en est de plus petites qui se rapprochent du fleuve.

La côte valaque est plate. Nous y voyons d'immenses troupeaux de chevaux qui paissent dans une longue presqu'île s'étendant dans le Danube qui semble avoir ici plus d'une lieue de largeur, mais en réalité il n'a que deux à trois kilomètres. La presqu'île n'est peut-être qu'accidentelle et le résultat du débordement.

Nous approchons de Sistow ou Sistova, ville turque de vingt mille habitants. Un camp est derrière, mais nous ne l'apercevons pas. Quelques levées de terre annoncent des préparatifs de défense.

En face de Sistova est un bourg qu'on me dit se nommer Semnitza. De nombreux soldats russes et valaques se montrent sur un barrage avancé dans le fleuve ; leur camp est voisin. Parmi ces soldats, j'en aperçois portant des cartouchières, à peu près comme les gardes de police à Smyrne.

Sistova, où nous abordons, a tout-à-fait un aspect oriental. Ses mosquées et ses minarets sont ce qui frappe d'abord. Des murs en ruine dessinent une enceinte sur la montagne. Des femmes, des enfants en descendent pour nous voir de plus près ; d'autres sont accroupis

le long de la colline et semblent jouir du mouvement que présente le fleuve, par le passage continuel des vapeurs et des convois de troupes ou de vivres.

Des hommes également assis sont séparés des femmes. Ils regardent couler l'eau et fument leur chibouk.

Parmi ces Turcs, il en est un à barbe blanche, en longue robe et à gros turban de couleur vive qui est tout seul assis dans le trou d'un rocher abrupte, sans que je puisse deviner par où il y est venu. A son immobilité, on croirait voir un saint dans une niche ou l'un des mages en bois peint qu'on fait figurer dans les crèches pendant la nuit de Noël.

Tout près de la rive est un canot que dirige un matelot et où deux femmes voilées, turques sans doute, tenant chacune une ligne, sont occupées à pêcher. Attentives au poisson, elles ne se retournent même pas à l'approche de notre paquebot. Beaucoup de petits navires turcs ou bulgares sont dans le port.

Je remarque quelques maisons de pierres, chose assez rare dans ce pays. Les environs sont bien cultivés.

Quand nous reprenons le milieu du fleuve, nous distinguons, dans la ville valaque, de grands édifices blancs, couverts en tuiles rouges, qu'on nous dit être le lazaret. Au loin, l'inondation qui couvre la campagne fait ressembler le Danube à un vaste lac.

Plusieurs bâtiments de guerre passent près de nous à toute vapeur; ils descendent le fleuve. L'immense nappe d'eau qui nous entoure, les deux villes que nous laissons derrière, forment de ce point un imposant spectacle. Assis sur le pont et entouré de ses officiers, le prince Miloch, ce type vivant de la liberté serbe qu'il a si longtemps défendue, contribue encore à rendre la situation plus solennelle. Ici, le Danube a bien l'air du roi des fleuves. Il l'est en effet de ceux de l'ancien monde.

Midi et demi. Le fleuve grandit toujours et, par suite de

Le gouvernement russe protége aussi les marchands étrangers contre les exigences des militaires nationaux. Insulté dans son magasin par un officier, M. S** le fit mettre à la porte par ses commis. Celui-ci porta plainte. M. S** alla s'expliquer devant le gouverneur qui, non-seulement approuva sa conduite, mais fit punir l'officier.

Une autre fois, d'autres militaires à qui il avait fait crédit, ayant répondu par des menaces à sa juste réclamation, il fût encore trouver le gouverneur qui, trois heures après, l'avait fait solder. Quant aux délinquants, il les envoya dans une garnison éloignée.

Il me raconta une mesure assez bizarre qui contribuait plus qu'aucune autre à empêcher les officiers de ce pays de maltraiter et rançonner les bourgeois, ce qu'ils ne sont que trop disposés à faire. Si un marchand était maltraité ou dépouillé par un officier, il n'avait le droit ni de le tuer ni de le blesser; mais s'il parvenait à le souffleter et à échapper à sa vengeance immédiate, car dans ce cas le souffleté avait le droit de lui passer son arme à travers le corps, l'officier, par le seul fait d'avoir reçu un tel affront, était privé de son grade. Assailli chez lui, me disait-il, par un major qui lui devait de l'argent et voulait lui en extorquer encore, il lui appliqua une paire de soufflets, et avant qu'il eut pu tirer son sabre, ses gens avaient poussé le major dans la rue et fermé la porte. Le major paya le lendemain et ne se vanta pas de l'aventure. Cependant, la chose transpira, et le battu allait être dégradé. Il fut trouver M. S** et le pria de démentir le fait. Comme il avait été payé, il n'y vit pas de difficulté, et l'officier conserva son grade.

Nous en étions là de notre conversation, quand nous vîmes venir à nous, en descendant le courant, une grande barque remplie de soldats turcs, ce qui renouvela les alarmes de quelques-uns de nos passagers, mais elle s'é-

loigna. Ces soldats pensaient si peu à nous, qu'ils ne nous hélèrent même pas.

Sur la rive valaque, les corps-de-garde sont de plus en plus rapprochés. A notre passage, les présentations d'armes continuent. Ici, les soldats ont de longues robes brunes. S'ils n'étaient pas armés, on les prendrait pour des moines.

Deux villes se montrent dans le lointain. L'une, Turschuk ou Tournul, fait partie de la Valachie. Ce n'est guère qu'une forteresse qu'environne un pays assez misérable. L'autre se dessine sur la rive bulgare : c'est Nicopolis ou Nikopoli, la ville de la victoire, fondée par Trajan après qu'il eut vaincu Decébale. Située dans l'ancienne Mœsie, au confluent de l'Aluta et du Danube, on lui donne vingt mille habitants, comme on le fait à toutes les villes turques dont on ne connaît pas la population. Elle a le rare privilége d'avoir conservé, chez les Turcs comme chez les chrétiens, son nom primitif. C'est encore une de ces cités prédestinées et vouées à l'histoire, et très-bien placée pour la gloire des conquérants et très-mal pour le bonheur de ses habitants. Maintes fois prise et reprise, elle l'a été une dernière fois par les Russes en 1828. Mais ce qui l'a rendue surtout célèbre, ce sont les deux victoires remportées sur les chrétiens par Bajazet, en 1370 et 1396. La noblesse française fut fort maltraitée dans la dernière ; cependant elle était commandée par le duc de Bourgogne Jean-Sans-Peur, et le connétable de France Philippe d'Artois. Il est difficile de trouver un coin du vieux monde où les gens de France n'aient été batailler. Que diable le duc de Bourgogne allait-il faire à Nicopolis !

Des vignes en annoncent l'approche. La ville est partagée en ville basse et en ville haute. Placée à mi-côte, plusieurs minarets se dressent au milieu des maisons, fortifiées sur plusieurs points. Un chemin descend des montagnes et y conduit.

Ici encore, beaucoup de femmes sont venues pour voir aborder notre navire qui, de loin, fait un bel effet, par la hauteur de son double pont. Une partie de ces femmes sont voilées : ce sont des Turques. Les Bulgares ont le visage découvert. A cela près, leur costume est le même. Les premières sont les plus nombreuses. Cela s'explique : les Turques sont toujours désœuvrées ; aussi, partout, sont-elles flâneuses comme des miss anglaises. Il y a quelques groupes d'hommes. La veste, le turban, le pantalon rouge sont le costume de ces curieux. Sont-ce des Turcs ou des Bulgares? Je ne saurais le dire.

A un kilomètre de la ville, nous voyons se déployer en éventail, sur un promontoire, un vaste camp turc. Parmi les tentes vertes, on en voit quelques-unes de rouges, celles des chefs probablement. Il y en a aussi de blanches : celles-ci sont plus rapprochées du rivage.

Nous donnons aux spectateurs de la rive un intermède qui n'était pas sur le programme : le feu prend à la tente étendue sur le deuxième pont, et plusieurs passagers, notamment le prince Miloch, se trouvent entourés de flammes. Chacun se précipite pour arrêter l'incendie. J'y brûle mon chapeau qui, de gris, devient jaune. L'un des secrétaires du prince y grille sa manche, et ce qui est pis, la peau de sa main. Heureusement que le vent ne soufflait pas en ce moment, car une masse énorme de charbon était sur le pont et il y avait des poudres à fond de cale.

Pendant qu'on répare le dommage, je vais à terre et parcours une partie de la ville, belle de loin et sale de près, comme toutes les cités turques. Il en est de même de ces groupes de curieux, ils étaient mieux à distance.

Après Nicopolis, la côte redevient presque plate. Plusieurs centaines de soldats sont assis au bord de l'eau ; quelques-uns s'y lavent les pieds. Nous passons à vingt pas d'eux. Des soldats français auraient chanté, crié, plai-

santé, interpellé les passagers et les matelots; pas un de ces Turcs n'ouvre la bouche ni ne bouge.

Tout près des soldats, un gros vautour est perché sur un tas de pierres. Il voit, sans sourciller, fumer notre machine, et comme les Turcs il nous regarde passer. Il n'y a pas de pays où les bêtes et les gens vivent en meilleur accord que dans les Etats musulmans. Un Turc ne saurait se décider à tourmenter un animal, même à le troubler dans son repos; aussi les voit-on partout songeant ensemble.

Nous arrivons à un village bulgare composé de huttes de six pieds de haut, faites en terre, couvertes en paille, et séparées les unes des autres. Elles ressemblent plutôt à des niches qu'à des maisons. C'est ainsi que je me figure les villes nègres de l'Afrique. Ces maisonnettes s'étalent sur un coteau et descendent jusqu'au fleuve. Il y en a de six à sept cents. Chaque ménage en possède probablement plusieurs. Dans tous ces édifices, il n'y en a pas un qui annonce une église ou un établissement public. On en voit même qui n'ont ni portes ni fenêtres. En France, on prendrait cela pour une plaisanterie faite au fisc. On y entre saus doute au moyen de trappes.

Je ne m'explique pas de telles habitations dans un pays fertile et qui nourrit d'immenses troupeaux. Il est impossible que ces Bulgares laboureurs, qui passent pour actifs et industrieux, n'aient pas quelque aisance. Peut-être la [illegible] ou le gouvernement les en dépouille-t-il au [illegible] [illegible]lque avanie périodique. Plus heureux que [illegible] [illegible] l'on étouffe pour avoir leur miel, du [illegible] [illegible] laisse vivre. Je voudrais savoir comment [illegible] [illegible] sement point, qui ne récoltent point, [illegible] existeraient si quelqu'un ne les [illegible] Turcs! laissez-les à eux-mêmes, [illegible] [illegible]it que des Turcs, et je vous de[illegible] [illegible]? La Turquie, avec les Turcs

seuls, ressemblerait à la marmite vide des janissaires.

Sur une éminence de la rive valaque, nous voyons les tentes blanches des Russes. A gauche, dans le lointain, est une ville qui semble considérable. De grandes lignes transversales, serpentant sur la colline, prouvent que des routes y aboutissent. Des arbres sont mêlés aux maisons. Sur une hauteur qui la domine, je crois reconnaître plusieurs tombelles. Cette ville n'est indiquée, dans aucun dictionnaire, sous le nom que lui donnent les gens du bord, qui l'appellent Isklar, Isiki, etc.

Il est deux heures et demie. Le Danube, dont l'eau semble croître toujours, forme ici un vaste lac large de plusieurs lieues : on se croirait en mer. Pour compléter l'illusion, un grain nous menace. On abaisse la tente ; il était temps, un terrible coup de vent tombe sur nous. Notre second pont, construit en château de carte et qui, par son élévation, donne prise à la bourrasque, craque comme un moulin en détresse, et à chaque instant on croit qu'il va prendre son vol en ballon perdu. Personne à bord n'est rassuré, pas même nos officiers qui, certainement, n'avaient pas donné le plan de cette machine. Ballottés dans cette mer factice, ils se demandent où est le chenal, et le cherchent la sonde à la main. Notre capitaine provisoire, car nous en sommes au troisième, est le seul qui ne s'émeut guère ; il ne parle à personne et fait à sa tête. Depuis que je suis avec lui, je ne lui ai entendu dire qu'un mot : *ia*, à un valet qui lui demandait s'il fallait lui servir à dîner.

Le vent commence à se calmer. Le Danube s'élargit toujours. Nous sommes entourés d'îles. Sur celles de gauche sont des troupeaux de bœufs et de vaches ; sur celles de droite, des moutons.

Sur la rive valaque, est une église surmontée moins d'un clocher que d'une tour ayant la même forme que celles de

Galatz et des autres villes de cette rive. Chaque tour, avec son dôme en éteignoir, a pour cime une petite croix de fer.

Sur la gauche, je n'ai pas aperçu une seule croix depuis Constantinople. Les Turcs laissent subsister les églises existantes, mais n'en laissent pas construire de nouvelles.

Nous sommes à la hauteur d'un village bulgare. Les campagnes environnantes sont cultivées. Les huttes sont moins misérables que celles des autres bourgades : on voit que c'est un point central. Plusieurs routes, que leur blancheur fait apercevoir, y conduisent. Les chemins droits sont peu en faveur dans ces pays ; toutes ces routes semblent contournées à plaisir, et la colline en est zébrée.

Nous sommes assaillis par un nouveau grain, il est moins fort que le premier. Cependant le Danube nous offre le specimen d'une tempête ; il se donne les airs de soulever ses ondes en vagues et même de nous en envoyer sur le pont. Sur quelques points il écume, on se croirait entouré de récifs, ce qui n'égaie pas l'équipage et moins encore les passagers. Les péliçans eux-mêmes en sont tout ébahis et prennent leur vol. On craint d'avoir talonné, on sonde, mais il y a de l'eau. Le vent tombe, la vague aussi. Nous en voilà tirés encore une fois. Ce n'est pas pour longtemps : la bourrasque qui recommence, nous force à chercher refuge dans l'entrepont.

J'ai indiqué à peu près toutes les notabilités du bord. Il en est une dont je n'ai point parlé et qui pourtant en vaut la peine : c'est le cuisinier que je ne cite pas ici pour son talent, car c'est le plus détestable gargotier des provinces danubiennes, mais bien pour sa figure, l'une de celles qui suffiraient pour faire la fortune d'un homme s'il était comédien. Gros, court, le nez en casse-noisette, la bouche large, la face épanouie, les cheveux rares et grisonnants, il avait avec cela un jeu de physionomie et une gesticulation si parfaitement adaptés à ses paroles, que moi qui

n'entends pas un mot d'allemand, et d'autres passagers qui n'en savaient pas plus que moi, oubliant notre rancune contre ses détestables ragoûts, nous ne manquions guère de nous joindre à ses nombreux auditeurs, j'allais presque dire admirateurs.

Dans l'exercice de ses fonctions culinaires, son costume était ce qu'il est chez les chefs de cuisine de tous les pays civilisés : veste de bazin blanc, bonnet idem, un peu incliné sur l'oreille, tablier blanc relevé d'un côté, couteau à la ceinture. Mais son travail fini, il se couvrait d'une redingote à la propriétaire, quittait son bonnet pour prendre une casquette, et venait sur le pont où le cercle ne tardait pas à se former. Les plus empressés n'étaient pas les marmitons ou les gens de l'équipage, c'étaient bel et bien les officiers. Mais officiers, matelots ou passagers, dès qu'il était posé, il n'en était pas un à qui l'envie de rire ne prît même avant qu'il eut dit un mot. C'est qu'en vérité c'était bien là ce type original qui, sous une seule figure, montre tout le côté comique d'une nation ; c'était enfin le loustic allemand dans toute sa pureté native et tel qu'il est sorti tout armé de la tête de Momus ou de Ménandre, caractère peu connu en France et mal saisi par nos auteurs dramatiques qui nous font des bourgmestres, des concierges, des aubergistes allemands comme on n'en a jamais vu en Allemagne ni ailleurs. Il faut avoir traversé le Rhin ou fait une croisière avec un équipage de cette nation, pour savoir ce que c'est qu'un Allemand plaisant : or, celui-ci l'était, et de bon aloi.

J'ai déjà dit qu'on avait envie de rire rien qu'en le voyant. A peine avait-il ouvert la bouche, que le rire éclatait. Qu'avait-il dit? Nous n'en savions rien, et pourtant nous riions, et tout le monde avec nous.

On se tromperait en pensant qu'il obtenait ce résultat

par un flux de paroles et un tourbillon de gestes. Non, ses phrases s'échappaient courtes, brèves, nettement accentuées, mais cet accent et surtout son intonnation leur donnaient un comique parfait.

Quant à ses gestes, ils étaient rares, mais l'effet en était certain: se joignaient-ils à sa voix, le comique était au comble. Sans comprendre un mot de ce que disait cet homme, il était facile de voir qu'il pétillait d'esprit, esprit bizarre, piquant, original, que traduisaient merveilleusement ces mêmes gestes et le jeu inimitable de sa physionomie.

Né dans d'autres circonstances, ce malheureux gâte-sauce eut peut-être été un Hoffmann, un Roscius, un Molière. L'art et le public en auraient profité, mais lui y aurait-il gagné? J'en doute. Contrairement à ce qui arrive à ceux que la fatalité a jetés dans une position pour laquelle la nature ne les a pas faits, il n'avait jamais lutté contre la sienne; il ne se doutait même pas que sa vocation fût ailleurs, et s'il faisait de mauvaises sauces, ce n'était ni par négligence ni par dédain de son métier, car il l'exerçait en conscience, il l'aimait même, il croyait y exceller, et par un autre bonheur il était convaincu que tout le monde le croyait avec lui.

Comment en aurait-il douté? Il était bien vu à bord et recherché de tous, non point, cela se comprend, parce qu'il y était cuisinier, mais quoiqu'il le fut et parce qu'il était amusant. Il attribuait donc à son habileté gastronomique une considération qu'il ne devait qu'à son talent de mime et à l'originalité de son esprit. C'est même à cette erreur qu'il devait en partie cette originalité: ne la soupçonnant pas, il était resté naturel parce qu'il n'était pas devenu prétentieux, et qu'en amusant les autres il ne croyait que s'amuser lui-même.

Sans ambition, bien portant, bien nourri, bien choyé,

il devait être heureux et il l'était. En eût-il été ainsi s'il fût devenu un savant, un poète, un lauréat, un grand acteur? Assurément non. Ajoutons que cette bonne humeur ne semblait jamais le quitter, et que s'il n'en faisait exhibition que le soir après son travail, on le voyait durant la journée, tout en plumant ses volailles et grattant ses carottes, faire rire sês aides par ses lazzis.

J'ai plusieurs fois prié les officiers de me les traduire, mais ils paraissaient peu s'en soucier. C'est que, je le crois du moins, ses plaisanteries n'épargnaient personne, et que nous autres étrangers en faisions les frais. J'ai donc lieu de penser que le genre de notre loustic était celui d'Aristophane, et qu'il prenait ses sujets partout où il les trouvait. Il faut avouer que sur un paquebot il était merveilleusement placé pour cela, et que s'il tenait registre de ses portraits, il devait en avoir, à la fin de l'année, une riche collection. Savait-il lire et écrire? C'est ce dont je ne me suis pas informé; mais comme l'un de ses aides tenait les comptes, je serais tenté de croire qu'il lisait mieux dans les cœurs et les consciences que dans les livres.

Au surplus, une petite scène qui eut lieu ce jour-là me donna la conviction que les incidents du bord et les travers des passagers et même des employés servaient assez ordinairement de thême à ses improvisations facétieuses. Voici ce dont je fus témoin: il arriva qu'au dîner, entr'autres mauvaises choses, on nous servit de la salade dont l'huile était si rance, que personne de la table ne put y toucher; on se contenta de faire la grimace sans réclamer autrement. Il n'en fut pas de même partout: notre repas à peu près fini, pressé de quitter le salon que l'odeur des mets et notamment de l'huile rendait peu tenable, je montai sur le pont avec M. S** et nous nous assîmes non loin d'une petite table où dînaient le premier et le second mécanicien, tous deux Allemands aussi, mais non de

l'espèce rieuse. Nos deux officiers, car on leur donnait ce titre à bord, étaient servis par un laquais qui leur témoignait un peu plus d'égard qu'aux passagers ordinaires. Ils avaient aussi un bien autre dîner : les plats se succédaient, et ils en avaient déjà ingurgité une demi-douzaine quand parut la malencontreuse salade. M. S** me poussa le coude, car il en prévoyait l'effet. Il ne se fit pas attendre : à peine le premier mécanicien en a-t-il mis une feuille dans sa bouche que, la rejetant avec indignation, il interpelle le garçon par des *tartaef*, des *sacrament* et une kyrielle d'autres jurements à faire crouler le ciel. Le valet, terrifié, en renvoie la faute au cuisinier que mon homme mande à l'instant à sa barre. Celui-ci se présente comme Régulus au sénat, le bonnet un peu plus sur l'oreille que de coutume. Il lui répond de puissance à puissance, que son métier est d'éplucher la salade et de l'assaisonner, mais qu'il n'est pas plus chargé de fabriquer l'huile de la table que celle de leur machine, et que n'aimant ni la salade ni la mécanique, il n'a goûté ni de l'une ni de l'autre. — Et là-dessus, tournant les talons, il lui dit de s'adresser à l'agent comptable, fournisseur unique de toutes les huiles du bord.

La réponse du cuisinier, que m'explique un voisin qui entendait un peu l'allemand, n'était guère propre à faire trouver l'huile meilleure à notre fougueux machiniste. Sa mauvaise humeur en monta de trois degrés, et il se levait pour aller trouver l'officier comptable quand celui-ci, qui avait entendu le débat, se présenta.

Il paraît que ce mécanicien était à bord dans une position assez indépendante, car il ne traita guère mieux l'officier comptable qu'il n'avait fait du cuisinier. Le comptable ne se montra pas aussi vaillant : soit qu'il fût dans son tort, soit qu'il eût quelque motif de ménager cet homme, il se mit en grands frais de paroles pour lui

CHAPITRE LXVI.

—

Les tombelles. — Widin. — La Servie. — Pont de Trajan. — Passage des Portes de Fer. — Orsova.

—

Après la pluie, le beau temps. Les orages ont nettoyé le ciel, et le soleil a reparu. Trois tombelles se montrent à droite. La rive se relève en collines. A gauche, des vaches paissent sur des îles. Je ne sais si on les y amène ou si elles y viennent en nageant. Ces îles, plates et sans habitations, ne sont peut-être que des points échappés à l'inondation et tenant à la terre ferme quand le fleuve rentre dans son lit.

Sur l'une et l'autre rive, on distingue des traces de culture. Des meules de paille et de foin annoncent une récolte faite. Sur beaucoup de ces meules on voit perchés de gros oiseaux, cigognes ou autres, qui en sont comme les gardiens. Je ne connais aucun fleuve peuplé de volatiles comme le Danube; les plages maritimes seules, notamment les côtes de la Bretagne, l'embouchure de la Somme, etc., m'en ont offert autant.

On vient d'apporter à bord des poissons que j'ai le loisir d'examiner avant que le cuisinier ne s'en empare. Leur forme est très-rapprochée de celle des petits squales dits *chiens de mer* ou *roussettes*, qu'on prend en si grand nombre aux abords de Dieppe et de Fécamp, à la suite des bancs de harengs auxquels ils donnent la chasse. De ces poissons, dont une douzaine sont sur le pont, le plus grand n'a pas plus de quarante centimètres de longueur, mais je pense qu'ils doivent atteindre des dimensions plus fortes. Leur chair est molle et d'un goût assez médiocre. Peut-être étaient-ils mal accommodés. Quoi qu'il en soit, ils ne feront pas oublier le proverbe.

Le lit du fleuve se resserre. A gauche est un petit promontoire. A droite, où la rive ondule en colline, je compte neuf tombelles; quatre se suivent et sont plus petites que les deux qu'elles entourent et ont l'air d'accompagner.

Deux corps-de-garde élevés sur pilotis sont placés à moins d'un kilomètre l'un de l'autre. Sur une île ou presqu'île à droite, la récolte des foins est en pleine activité. Des meules sont rangées avec beaucoup de symétrie. Ici encore une cigogne est perchée sur chacune.

Les voiles blanches de nombreux navires semblent annoncer l'approche d'un port. Le Danube se rétrécit de plus en plus; il n'a ici qu'un kilomètre de largeur. La rive gauche est couverte d'un immense troupeau de moutons.

A mi-côte, sur la rive turque, est un bourg dont les maisons paraissent couvertes en tuiles. Encore des tombelles. Quatre hommes, uniformément vêtus, sont assis sur la pointe d'un rocher. Sont-ce les védettes d'un camp? Je n'en aperçois aucun dans les environs. Plus loin, des masses de moutons se sont abrités dans les anfractuosités des rochers.

Nous voyons un peloton de soldats en marche: c'est l'avant-garde d'une troupe plus nombreuse que nous

apercevons bientôt. Ces Turcs, vêtus de bleu ou de vert avec un fez rouge et une ceinture de même couleur, appartiennent à l'armée régulière.

A une demi-lieue de là apparaît, sur la même rive, une armée d'un autre genre: ce sont des femmes en robe blanche recouverte en partie d'une tunique brune ou dalmatique qui les fait ressembler à des trappistes ou des chartreux. Toutes semblables, on les croirait en uniforme. Elles ne sont pas voilées. Nous allons passer contre leur ville, si l'on peut nommer ainsi cet amas de huttes de paille. Ce costume qui, dans sa sévérité, est propre et assez riche, contraste singulièrement avec l'air misérable des habitations.

Les hommes sont également mis uniformément; ils portent des vestes blanches à la turque, pantalon large, turban et ceinture rouge. Ce costume est fort beau. Il y a sans doute quelque fête ou foire dans ce bourg qui ne pourrait loger tant d'habitants.

Nous accostons, mais le capitaine ne laisse personne aller à terre. Il ne permet pas davantage aux gens de la rive de monter à bord. Il échange seulement quelques paroles avec une sorte de chef; il lui remet un sac contenant les dépêches, et nous regagnons le large. C'est la première fois que le capitaine prend de telles précautions. Il ne nous en dit pas la raison. Il craint peut-être quelque surprise. Ce navire est fort mal armé. Nous n'avons plus, comme sur le *Bosforo*, de bonnes caronades. Nos canons sont ébréchés, les fusils rouillés, et bien que nous soyons en nombre, une trentaine d'hommes déterminés suffiraient pour nous prendre. Nos officiers ont reçu probablement quelque avis qui les fait tenir sur leur garde. Quand les armées sont en présence, bien que la guerre ne soit pas déclarée, on n'en est pas moins à se demander où sont les armes, où sont les ennemis?

Quoique les Bulgares soient chrétiens pour la plupart et professent la religion grecque, nous n'apercevons rien qui ressemble à un temple, une église ni même une chapelle.

C'est ici la terre promise des bestiaux, on se croirait dans le camp d'Abraham. L'espace de deux lieues, la rive est littéralement couverte de moutons, de chevaux, de bœufs, de vaches, de buffles. Toutes ces bêtes semblent se garder elles-mêmes, car on ne voit ni chien ni berger. C'est sans doute à cette heure qu'elles ont l'habitude de boire, et dans cette intention elles se rendent au fleuve. Du reste, la plus grande harmonie règne entr'elles. Les troupeaux ne se confondent point; ils ne se disputent pas, comme feraient les hommes, pour savoir qui boira le premier: ils savent qu'ici il y en a assez pour tout le monde. Une fois abreuvés, ils font une petite promenade sur la rive, comme pour prendre le frais. Quelques-uns ne dédaignent pas même de lever la tête pour nous voir passer. C'est beaucoup d'honneur pour nous; les Turcs n'en faisaient pas tant.

Quelle réflexion font ces bêtes en voyant cette machine ronflant, fumant et courant, car enfin elles y pensent, puisqu'elles la regardent et la suivent des yeux? Elles prennent cela sans doute pour quelqu'étrange créature, quelque vache plus grosse, plus coureuse, plus mugissante que les autres, quelque maîtresse vache; puis elles n'y pensent plus, car enfin que leur importe!

A qui appartiennent tous ces troupeaux? Où sont les fermes et les fermiers? Sont-ils logés sous terre? On ne voit pas une habitation. La seule chose qu'on distingue au loin sont les tentes d'un camp turc. Mauvais voisinage! La part du loup doit ici être considérable; plus d'un mouton, chaque jour, manquera à l'appel. Mais comment s'en apercevoir dans cette multitude? Un cent de plus, un cent de moins, qui les compte? Les cochons seuls

ont du bon temps : les Turcs, comme les Juifs, ont horreur du lard.

Au surplus, ceci n'est qu'une présomption, car je dois dire à l'éloge de la discipline turque, que depuis Constantinople, après avoir visité ou aperçu tant de camps et de cantonnements , nous n'avons remarqué nulle part de traces de désordre, et dans toutes les villes et les villages, les habitants, pêle-mêle avec les soldats, avaient l'air de vivre en bonne intelligence. Cela durera-t-il? Je n'oserais l'affirmer ; mais enfin cela était.

Le temps court bizarrement à bord , lorsqu'on veut faire en conscience son métier de touriste observateur : on y dort le jour, quand le jour n'offre rien à voir, afin d'être debout la nuit en face des sites et des monuments qu'on est curieux de contempler. Pour peu que la lune et les étoiles vous soient en aide, les nuits du Danube, dans cette saison, ne sont pas tellement sombres, disons même qu'elles sont si claires et si limpides, qu'on n'a pas trop à se plaindre de l'absence du soleil. Il m'est donc arrivé, dans cette traversée comme dans les autres, de faire le quart avec l'officier de service, et je m'en suis souvent félicité en entendant, le lendemain, mes compagnons se désoler d'avoir manqué tel ou tel site, précisément celui qu'ils tenaient le plus à voir.

Nous voici à Orcava ou Ruhova, ville turque où s'étale au soleil un très-beau parc d'artillerie. Canons et caissons se pavanent, se dorlotent ni plus ni moins qu'ils l'eussent fait à Bourges ou à La Fère. Peut-être en venaient-ils : en fait d'artillerie, nos bons amis les Turcs s'accommodent fort de notre défroque.

En outre des artilleurs vêtus de bleu, nous voyons beaucoup d'individus en veste blanche et en turban, costume à la fois léger, élégant et guerrier. Sont-ce des militaires ou des habitants? C'est difficile à décider, car en Turquie,

depuis la réforme, ce sont les soldats qui ont l'air des bourgeois. Heureusement pour les amateurs du pittoresque que cette réforme n'a pas atteint les chevaux qui ont conservé, du moins ceux des officiers, leur bel enharnachement. Dans le camp, beaucoup sont au piquet, attendant leurs cavaliers.

Le camp, si l'on en juge aux nombreuses tentes qui entourent la ville et à la quantité de militaires que nous voyons installés dans les cafés ou fumant sur la rive, doit être très-considérable. Ici, pas de groupes de femmes; quelques-unes seulement se glissent furtivement d'une maison à l'autre. Plusieurs navires sont mouillés à l'entrée du port. Ils ont l'air de se méfier de nous; il s'est passé ici quelque chose d'extraordinaire. Nous partons sans avoir éclairci le fait.

Les bourrasques nous poursuivent; le temps de la veille recommence. A six heures, un coup de vent renverse une pile de morceaux de charbon et de coke, laissée assez imprudemment sur le pont. Plusieurs personnes et moi-même recevons des contusions peu graves. On est obligé d'abaisser la cheminée et d'enlever la tente. Heureusement, par suite du changement de vent, le faux pont offre moins prise aux rafales, sinon il n'eut pas cette fois échappé à son sort. Ce genre de construction est sans doute commode pour l'emménagement intérieur d'un paquebot et pour lui donner à l'extérieur une apparence qui flatte l'œil de celui qui ne distingue pas un navire d'une église, mais c'est certainement une invention fort dangereuse.

Une ondée abat le vent, et le soleil reparaît. Sept tombelles se montrent sur la rive gauche. Il y en a une principale et trois de chaque côté; les premières à environ un kilomètre du centre d'où elles rayonnent, les autres à portée de fusil. Cette disposition ne peut être un simple effet du hasard, elle émane évidemment d'une intention

et d'un plan. J'en reviens donc à l'idée de M. Anatole Demidoff : l'étude approfondie des tombelles, sorte d'hiéroglyphes à gros caractères, nous dévoilera l'histoire du pays. Ce sont là ses archives. Là peut-être trouverions-nous la clef de bien des problèmes et, sinon la cause, du moins la marche de ces débordements d'hommes, de ces invasions qui ont poussé les peuples sur les peuples, et du monde romain fait le monde barbare.

Après avoir étudié la disposition géographique et symbolique de ces tombelles et en avoir établi la carte, on procéderait à l'ouverture et à l'analyse des monuments même. Là, à défaut de médailles, les ossements et l'espèce d'hommes et d'animaux qu'on y trouverait, la composition ou la forme des poteries, celle des armes, leur matière et leur fabrication, la perfection relative des ornements ou bien leur grossièreté et leur absence même, donneraient lieu à des rapprochements qui conduiraient à déterminer les époques et, jusqu'à certain point, les mœurs et les habitudes des fondateurs. Les antiquités de Ninive commencent à nous révéler l'importance jusqu'alors inconnue de cette immense cité. Les sépultures ou les tertres commémoratifs du Danube, de la Crimée et des steppes, nous dévoileraient à leur tour des mystères historiques. On apprécierait les rapports qu'ils peuvent avoir avec les monuments celtiques et cyclopéens, et il en pourrait sortir un foyer de lumières dont nous avons à peine entrevu la première lueur.

La côte bulgare annonce toujours une contrée fertile. Pour lui rendre son ancienne prospérité, il ne manque à ses habitants que des conseils, que des exemples et un gouvernement protecteur. Gouvernés comme le sont la France, l'Autriche et l'Angleterre, les bords du Danube, de Galatz à Bude, seraient aussi bien cultivés qu'ils le sont de Bude à Vienne.

La rivière n'a pas repris son aplomb aussi vite que le temps, elle est fort agitée. Tous les bâtiments à voiles cherchent un refuge pour la nuit. Le tangage est tel que plusieurs de nos voyageurs ne peuvent pas se raser. Ceci arrive souvent en mer, mais je ne l'avais pas encore vu en rivière. A cet égard, je suis plus heureux ou plus habile qu'eux, et en rivière comme en mer, quelque temps qu'il fît, j'arrivais chaque jour, fidèle à mes habitudes, à me faire la barbe.

Vers sept heures, nous passons devant l'embouchure d'une petite rivière nommée Czimbra, descendant de la rive bulgare et se jetant dans le Danube près d'un bourg ou village composé de maisons d'une certaine apparence, entourées de beaux arbres. On les prendrait, du point d'où nous les voyons, pour des maisons de plaisance.

A huit heures et demie, une autre ville ou village dont nous apercevons les lumières, se dessine sur la même rive à une portée de canon. C'est encore une de ces localités dont personne à bord ne sait le nom et que n'indiquent pas les dictionnaires. Une carte nomme Lomgrad; est-ce Lomgrad? Je ne saurais l'affirmer. Nous allons passer tout contre, mais la nuit devenue obscure m'empêche d'y rien voir.

Le lendemain, quand je me réveille à quatre heures du matin, j'apprends que nous sommes mouillés à Widin. Je m'empresse d'aller à terre pour me dégourdir les jambes. Widin, ancienne Vindemis, *Viminiacum*, est une ville de la Bulgarie, résidence d'un pacha à trois queues, gouverneur, et d'un archevêque grec. On lui donne vingt mille âmes, comme toujours, quand on ne les a pas comptées. Elle a son château, ses fortifications et de bon vin, dit-on. C'est là que Passwan-Oglou, vers la fin du dernier siècle, se fit souverain indépendant: c'était un petit royaume fort présentable. Widin me paraît plus

propre que les autres villes turques, et ses minarets lui donnent un aspect de fête. La ville est pleine de soldats dont les *qui vive !* se répètent partout. Je ne sais si l'on y voit peu d'étrangers ou si, dans la circonstance, on se soucie peu d'en voir, mais pendant l'excursion que je fais tandis qu'on débarque quelques ballots et qu'on attend les dépêches, je m'aperçois que je suis l'objet d'une attention toute particulière. Comme ceci sort des habitudes des Turcs qui d'ordinaire ne s'occupent guère des passants, je crus prudent de ne pas trop prolonger ma promenade. C'était justement à Widin qu'on avait, quelque temps avant, arrêté comme espion et fusillé un curieux qui, certainement, n'y était pas venu pour cela. L'idée de la possibilité d'un semblable désagrément me vint tout-à-coup à l'esprit, et je refis en cinq minutes le chemin que j'avais fait en une demi-heure, attribuant à la fraîcheur du matin mon prompt retour à bord. En temps de guerre, la flânerie a ses périls : Turc ou chrétien, la religion n'y fait rien, un chef militaire n'est jamais fâché de prouver sa vigilance en faisant mettre à l'ordre du jour qu'un espion a été saisi et passé par les armes au moment où il pénétrait dans le camp pour en prendre le plan et dévoiler le secret de la campagne.

En face de Widin, sur la rive valaque, est un bourg qu'on me dit être Kelefat ou Calafat.

A six heures, nous avons repris le large. Les qui vive des soldats qui, par un effet d'acoustique, se traduisent en hurlements lugubres apportés par l'écho du fleuve, nous suivent longtemps. Par moment, malgré la distance, on croirait distinguer des paroles. J'ai cru remarquer que, dans certaines circonstances, l'eau courante porte le son fort loin, et que les roseaux parlent pour ainsi dire. Un étrange secret me fut un jour ainsi révélé.

La chute que j'avais faite dans la trappe du salon a

renouvelé une douleur au pied à laquelle je suis sujet depuis longtemps ; j'en souffre beaucoup et je marche avec difficulté.

Nous passons devant l'embouchure du Timok, *Timacus*, qui, des Balkans où il prend sa source, vient se jeter dans le Danube à environ vingt-deux kilomètres de Widin. C'est cette rivière qui sépare la Bulgarie de la Servie. Nous avons maintenant à gauche la Servie, où nous abordons un village dont les maisons sont entourées d'arbres. Le Danube n'a là qu'un kilomètre de largeur. Les deux rives s'élèvent en pente douce. La Servie paraît assez bien boisée : des ormes, des trembles, des bouleaux couvrent le rivage. J'y vois une petite maison bien bâtie, chose rare sur cette rive.

De l'autre côté, en Valachie, sont des bâtiments en pierre beaucoup plus considérables et qu'on nous dit être la poste aux chevaux.

Plus loin, en Servie, est encore un village ; ses vignes lui donnent un certain air d'aisance. Les villages ici sont comme les rues de Constantinople, personne n'en sait les noms, et pourtant nous avons à bord l'ancien souverain du pays et ses conseillers.

Il est sept heures. Le temps est moins humide, le soleil brille. Un vent frais s'est élevé, il nous est favorable : la vapeur et la voile nous poussent en avant. Tous les boyards serbes, valaques ou moldaves, même ceux qui ont l'habitude de dormir la grasse matinée, ont quitté la chambre. Les joueurs aussi ont fait trève à leur éternelle partie ; tous ont les yeux fixés sur la rive. Je regarde comme eux et je ne vois rien. Il s'agit sans doute de quelque fait local que je n'ai pu deviner et qu'ils ne nous dirent pas.

La côte serbe s'élève, et bientôt les collines deviennent des montagnes. Il en est une dont la cime est couverte de neige.

Nous côtoyons encore un bourg serbe dont les maisons d'assez bonne apparence sont entourées d'arbres fruitiers. A chaque pas, on aperçoit une amélioration sensible. La Servie est sous le patronage de la Turquie, mais elle n'est pas sous son gouvernement direct. Comme la Moldavie, comme la Valachie, elle a son hospodar et son administration particulière. Ce n'est pas encore un bon gouvernement, mais il est moins mauvais que l'autre.

A droite est un promontoire; puis un corps-de-garde valaque, sa guérite et son factionnaire. Vis-à-vis, sur l'autre bord dont nous nous rapprochons, des enfants pêchent à la ligne et retirent à tout instant des poissons assez beaux. Nos petits pêcheurs fuient en toute hâte devant le remous de notre bateau, mais l'eau les atteint et les baigne. Des cigognes, perchées derrière sur un échafaudage qui supporte leur nid, les regardent faire en attendant leur part du butin. Bientôt nous voyons un des enfants se diriger vers le nid et y jeter les poissons les moins gros.

Je regrette qu'on ait expulsé de France, par de mauvais procédés, les cigognes qui y nichaient jadis, comme elles le font en Hollande, en Belgique, etc. Rien n'égaie le paysage comme ces animaux inoffensifs qui s'apprivoisent facilement et s'attachent à la maison qui leur donne l'hospitalité. C'est ainsi que nous avons détruit ou éloigné une foule de créatures utiles ou d'une société agréable. Ce n'est pas notre faute si nous avons encore des hirondelles et des oiseaux chanteurs auxquels nous faisons, comme à des animaux nuisibles, une guerre d'extermination.

Je redemande aussi les écureuils qui, au moyen-âge et même dans des temps plus rapprochés, égayaient nos bois sans nous coûter autre chose que quelques noisettes et châtaignes. Cet amour stupide de la destruction semble être spécial à la France, ou du moins il n'existe

nulle part ailleurs à un si haut degré. Il n'y a pas jusqu'à nos animaux domestiques dont nous ne semblons pressés de hâter la fin, et nous les usons beaucoup plus par le manque de soins et les mauvais traitements que par les services que nous en tirons. Il faut que cette rage de battre et de tuer soit bien grande chez nos paysans, puisqu'elle leur fait oublier jusqu'à leur propre intérêt et dépenser une partie de leur avoir en coups de fouet sur les créatures qui les font vivre.

Nous voici à l'endroit où était le pont de Trajan. On y aperçoit, quand les eaux sont basses, une douzaine de pilastres; mais en raison du débordement, nous ne voyons rien. L'histoire de ce pont est bien connue ; plusieurs auteurs de l'antiquité, notamment Dion-Cassius, en parlent. Haut de cent cinquante pieds, large de soixante, il en avait neuf cents de long. C'était vraiment un ouvrage digne des Romains. Trajan l'avait élevé non-seulement comme un monument utile, mais comme un souvenir de ses victoires.

Un peu par jalousie, un peu par peur, car il servait aux Gètes dans leurs excursions, Adrien, successeur de Trajan, le fit détruire. Les pilastres que l'on voit encore sont les restes de vingt qui existaient dans l'origine. Deux forts élevés de chaque côté aidaient à en défendre les approches. Eux aussi furent rasés jusqu'aux fondements.

Un peu plus loin sont les ruines d'une ancienne tour qu'on attribue à Septime-Sévère.

Vers neuf heures et demie, nous nous arrêtons à un bourg de la Valachie pour y prendre un pilote. On me cite un nom que je ne trouve sur aucune carte. J'ai déjà dit que celles du Danube ont besoin d'être refaites, mais avant tout il faudrait se mettre d'accord sur les noms. Ce bourg, quelque soit le sien, paraît assez bien bâti. Nous y voyons des soldats russes et valaques et quelques officiers.

Sur la rive gauche est un autre village avec des fortifications et des ruines. Est-ce le point que les guides appellent *Florentin?* Aucun de nos officiers ni de nos passagers ne connaît ce nom qui, véritablement, n'est ni turc, ni serbe, ni valaque. Ils m'en donnent un autre, mais ne l'ayant pas immédiatement écrit, je l'ai oublié.

Nous approchons d'une partie du Danube autrefois fort redoutée à cause des nombreux accidents qui y arrivaient. Aujourd'hui, soit par suite de plus de prudence ou d'habileté, ou bien d'une meilleure construction des navires, ils sont plus rares; cependant on ne peut pas dire que ce point soit sans danger. Il ne s'agit pas d'une simple passe, mais de ce long passage connu sous le nom de Portes de Fer. On nous avait dit que les voyageurs, avant d'y arriver, quittaient le bâtiment pour aller le reprendre plus loin, où on les transportait soit par terre, soit par des embarcations spécialement destinées à cette navigation, mais il n'en fut pas question à notre bord; on se contenta d'appeler un pilote. C'est sous sa protection que nous continuâmes à remonter ce fleuve rapide, resserrés entre deux murs de rochers. On sent bien que si le bateau s'y brisait, il n'y aurait là de salut pour personne.

Une sorte de tangage ou de soubresaut continuel produit par le combat d'un courant violent contre la puissance de notre machine qui est de cent cinquante chevaux, fait éprouver au navire une suite de mouvements qui ressemblent à ceux de la mer Noire. Les tours et détours du fleuve font qu'à tout instant on se croit dans une impasse. On cesse de voir par où on y est entré, et on ne voit pas encore par où on en peut sortir. Cette navigation a quelque chose de mystérieux, de sauvage et en même temps de grandiose, qui fait rêver et qui enchante.

C'est au milieu de mon enchantement qu'un domestique vient m'avertir que le déjeûner est servi. Je n'avais nulle

envie de m'enterrer dans le salon, et je me fais apporter à manger sur le pont.

Nous allons arriver au lieu où s'avancent dans le fleuve trois à quatre forts, qui tous ont appartenu aux Turcs, alors portiers-consignes et maîtres du passage. Aujourd'hui, ils ne le sont plus.

Voici quelle est notre position : à gauche est toujours la Servie ; à droite est encore la Valachie, mais là elle va cesser, et ce sont ces forts qui la séparent du territoire autrichien. La Servie, turque de nom, mais de fait ayant son gouvernement à part, continue à s'étendre sur la rive gauche qui fait face alors à l'Autriche, au lieu de le faire à la Valachie. Le point de jonction, d'après les gens du bord, s'appelle *Adacalés*, nom que je ne trouve nulle part.

Nous apercevons Orsova, Ossova ou Ossehowa, ville autrichienne qui faisait autrefois partie de la Valachie, et qu'on nomme aussi vieille Orsova, car il y en a une autre. A distance, celle-ci paraît une ville assez importante.

Nous y abordons. On débarque nos effets pour les visiter, et l'on m'avertit que l'Autriche étant encore sous le régime de l'état de siége, l'introduction des armes y est sévèrement prohibée. Ceci me contrariait fort, car j'avais un arsenal complet, un sabre turc, un yatagan et deux poignards persans, plus une paire de pistolets. J'en eus bientôt fait avec les pistolets qui n'avaient rien de beau ni d'artistique et ne valaient pas grand'chose : je les lançai dans le Danube. Je mis un poignard à ma ceinture et l'autre dans ma poche, et je fis un paquet du yatagan et du sabre accolés à mon parapluie et à deux cartes géographiques roulées. Cet ensemble était pacifique, il me réussit. L'ayant placé tout bonnement sur mon lit, soit qu'il ait échappé à la visite, soit qu'on ait dédaigné des armes ainsi accompagnées, on les y laissa. Je dois dire à la louange des deux douaniers qui étaient à bord et de

la douzaine d'espions grands et petits qui nous suivaient, que bien qu'ils eussent vu mes armes, puisqu'elles étaient pendues à ma cabine, et de même que tous les autres habitants de la chambre qu'ils les eussent considérées, touchées, maniées, ils ne me dénoncèrent pas, ce qu'ils n'auraient pas manqué de faire si j'avais essayé de les soustraire aux regards. Peut-être aussi le sacrifice de mes pistolets que j'avais jetés à la rivière à la vue de tous, en disant que puisque j'étais en pays chrétien, je n'avais plus personne à combattre, apaisa-t-il le démon de la police et de l'état de siége. Bref, j'ai conservé ces armes qui en valaient la peine et auxquelles je tenais beaucoup.

Quant à mon bagage, il m'inquiétait moins. Je n'avais que du linge et des habits que tant de climats divers, tant de coups de mer, tant d'emballages et de déballages avaient réduits à un état tel qu'il était difficile de les considérer comme nouveautés et objets de luxe.

Nous voici dans la Douane, espèce de hangar fort resserré pour tant de monde, où l'on a entassé pêle-mêle ballots et passagers. Après une heure d'attente, voyant que la visite ne commençait pas, étouffé par la chaleur, je veux aller prendre l'air, mais un factionnaire me barre le chemin avec son fusil. Je tâche de lui faire comprendre que je suis un homme et non pas une chose, et dès lors que l'embargo mis sur les caisses ne me concernait pas; mais un geste très-significatif m'apprend qu'à la Douane tout est considéré comme chose, et qu'en cette qualité je n'ai pas la parole. Bref, ainsi que tous mes compagnons je suis en entrepôt réel.

Nous y fûmes longtemps, et ce temps nous parut d'autant plus long que des fenêtres de notre prison nous voyions une foule de promeneurs et de promeneuses dont quelques-unes à dentelles et à chapeaux, s'ébattant tous ensemble dans un parc ombragé où nous aurions bien

voulu être. Nous ne comprenions que trop qu'il était fête à Orsova pour tout le monde, excepté pour nous. Les commis aussi étaient en danse : de là le retard. Enfin ils arrivent. Comme ils étaient pressés de retrouver leurs danseuses, ils firent lestement la besogne et nous fûmes enfin libérés.

Après avoir été faire un tour à la fête, je fus me promener sur le port. Là aussi il y avait foule. La première chose qui me frappe, c'est un mendiant aveugle conduit par une grande fillette de dix ans, d'une teinte demi-noire et nue comme un ver. J'avais vu, à Naples, courir ainsi beaucoup de gamins, mais quant aux filles de cet âge, c'était la première. Je demandai quels étaient ces gens qui se promenaient revêtus de leur seule peau? On me dit que c'étaient des Bohémiens, et que tel était le costume de tous leurs enfants quand la saison n'était pas froide. Au surplus, nul n'y faisait attention, et cette petite Ève pas plus que les autres. Quoique sa race ne passe guère pour modeste, rien n'était plus pudique que sa figure et sa démarche.

Deux beaux hôtels nous annoncent que les voyageurs peuvent se caser ici très-confortablement. De jolies filles aux manières agaçantes donnent à penser que le beau sexe y a des vertus hospitalières; mais cette hospitalité a aussi ses abus, et l'un de nos compagnons, pendant une promenade sous ces mêmes arbres que nous avions tant admirés de la Douane, nous fit voir une maison et dans cette maison, assise à une fenêtre, une fort belle femme qui, disait-il, lui avait joué l'année précédente un tour qu'il nous raconta en face de l'héroïne qui, probablement, le reconnut, car elle ferma sa fenêtre. C'était la maîtresse du logis, et j'aurais une curieuse histoire à vous dire si je ne respectais l'honneur des dames et l'hospitalité autrichienne.

Après avoir parcouru la ville et ses alentours, nous regagnons le port où nous trouvons, c'était le jour aux aventures, M. ** en sentiment avec la plus gracieuse marchande de tabac qui soit jamais sortie des magasins de la régie, car ce n'est pas assez d'avoir ses Graces et ses Syrènes, l'Autriche a aussi sa régie. Au surplus, je dois le dire à sa louange, elle sait choisir ses fonctionnaires, et la débitante, par le seul éclat de ses yeux, fit acheter à toute la compagnie et même à moi qui ne fume ni ne prise, de fort mauvais tabac que nous payâmes très-cher.

Le temps du départ approchait. Nous connaissions Orsova presque aussi bien que ses bourgeois. Nous retournons à bord. Je crois y trouver mes effets, mais ils n'y étaient pas. Cependant je les avais vus sortir de la Douane et conduire vers le bateau; j'avais même cru les y voir entrer. Où donc étaient-ils? Je m'imagine que le portefaix les avait mis à bord de quelqu'autre vapeur, il y en avait une demi-douzaine au quai, et me voilà allant de l'un à l'autre à la recherche de ma valise, mais personne n'en a entendu parler. Cependant la cloche du départ sonnait, et il fallait me décider à rester à Orsova ou partir sans mes nippes. Enfin, j'apprends qu'après avoir été visité au bureau d'entrée, j'aurais dû me présenter à celui de sortie. Certes, voilà ce que je n'aurais pas deviné. J'y cours, j'y trouve ce que je cherchais. Mais on partait, et le commis mécontent de ce que je l'avais fait attendre, voulant me rendre la pareille, ne se pressait pas. Je crie, on ne m'écoute point. Heureusement que quelques colis du bord n'avaient pas non plus été expédiés; on venait les réclamer, et, grace à eux, je pus partir. Quand donc l'homme pourra-t-il, comme toutes les autres créatures, voyager sans bagages? Les miens m'ont donné plus de soucis que ma personne.

CHAPITRE LXVII.

—

Belgrade. — Semlin. — L'Esclavonie militaire. — Carlowits. — Peterwaradin. — Wukova. — Les moulins et les meuniers.

—

En quittant le vieil Orsova, ou Alt-Orsova, de la rive valaque devenue ici autrichienne, nous nous dirigeons vers le Neu-Orsova qui fait partie de la Servie. Il est placé dans une île et protégé par un fort. On lui donne trois mille habitants. Comme nous n'y touchons pas, je n'en ai rien vu.

Un peu plus loin, sur la droite, on nous montre ce qu'on nomme les tables trajanes. Elles portent une inscription que je ne puis lire, mais elle a été transcrite et rapportée par plusieurs auteurs. La voici : *Imp. Cæs. d. nervæ filius, nerva Trajanus germ. Pont. maximus.* Elle date de l'an 104 de notre ère.

En quittant Neu-Orsova, nous retrouvons, sur la côte serbe, ces montagnes si pittoresques et qui s'élèvent jusqu'à six cents mètres.

Le village que nous apercevons sur la rive valaque doit

fleuve, au point où nous sommes, est large d'environ un kilomètre. La douleur de mon pied est presque dissipée. Le temps est admirable. Je me réjouis en pensant que je n'ai plus que deux à trois jours à rester à bord, s'il ne nous arrive pas d'accident.

Sur la gauche est un village serbe dans une situation charmante. J'y vois de jolies maisonnettes couvertes en tuiles. Les notes que je prends sur le pays ou sur les petits incidents du voyage, intriguent fort les agents autrichiens qui sont toujours à rôder autour de moi. Ils ont sans doute bien étudié mon passeport déposé chez l'officier comptable, et cette étude n'est pas facile, car ce passeport, long d'un mètre par suite des additions de papier, contient une centaine de visa plus indéchiffrables les uns que les autres.

Ici, une maisonnette ou corps-de-garde se trouve dans le Danube même, probablement par suite de l'inondation.

La rive droite ou autrichienne est redevenue plate. On aperçoit des arbres dans l'éloignement, mais pas de montagnes. Sur la gauche, en Servie, on en voit encore.

Le dangereux passage, qui demande bien du temps en remontant, est franchi, et nous sommes rendus à la navigation ordinaire. Les officiers, dont la responsabilité est ici toujours fort grande, paraissent respirer plus à l'aise. Les matelots se remettent à table pour n'en plus sortir ; ils vont manger pour eux et pour nous dont la portion, qui s'émiette à mesure que les convives augmentent, est réduite à sa plus simple expression.

Quant à moi, profitant du calme, j'ai étendu sur le pont mes cartes et une demi-douzaine de volumes et plans qui traitent de la navigation du fleuve ; je tâche de les mettre d'accord, ce qui est si peu facile que, nonobstant l'aide d'un officier, je n'y suis point parvenu. C'est bien véritablement la confusion des langues, et il ne faudrait pas

moins qu'un congrès européen pour qu'on s'entendît sur les lieux et leur véritable dénomination. En un mot, le Danube, ses rivages et ses affluens sont, comme le Nil, le Niger et le fleuve Blanc, une découverte à faire, et je conseille à la société de géographie d'y encourager les voyageurs par un prix spécial.

Enfin, nous voici en pays connu : Belgrade se montre. Ses maisons blanches, ses mosquées, ses cimetières et leurs cyprès séculaires, se groupent merveilleusement devant nous : c'est une des plus riches perspectives du Danube. Une double citadelle domine la ville, dont une extrémité vient se baigner dans le fleuve. Belgrade qui, dans la langue bulgare, veut dire ville blanche, est le *Taurunum* des anciens. C'était autrefois la capitale de la Servie ; elle était et est peut-être encore la résidence d'un pacha. Belgrade devait être consacrée à Mars, car son nom figure dans je ne sais combien de siéges et de batailles.

La ville m'a paru propre comparativement aux autres cités soumises à la Porte, ce qui annonce que les Turcs n'y sont pas en majorité. Sur trente mille habitants, on ne compte que six à huit mille Musulmans et deux à trois mille Israélites.

Après un échange de ballots et de passagers, nous reprenons notre navigation. Belgrade, comme Constantinople, gagne à être vue à distance ; elle est plus belle encore au départ qu'à l'arrivée. Du milieu du vaste bassin qu'agrandit l'inondation et où la Save vient se jeter, la ville, ses mosquées où je compte treize minarets brillant au soleil, sa forteresse sur la colline, ses jardins, ses beaux arbres forment un ensemble magnifique. Ajoutons qu'un peu en arrière, sur la rive droite, on voit le village de Panesova, et sur la gauche, dans le lointain, les édifices les plus élevés de Selim, ville esclavone appartenant à l'Autriche.

Peu après Belgrade, nous dépassons l'embouchure de la Save qui sépare l'Esclavonie autrichienne de la Servie. Bientôt nous mouillons à Semlin : c'est une ville peu ancienne, construite près des ruines d'un château de Jean Huniade. Nous voyons maintenant flotter, sur les deux rives, le pavillon autrichien, et nous sommes au milieu d'une flottille de sept bateaux à vapeur, dont deux de guerre, et une plus grande quantité de navires à voiles.

Je vais faire une promenade en ville où je rencontre un groupe de dames en toilette, se rendant à l'église ou à quelque noce, car ce n'était l'heure ni du bal ni du spectacle, si toutefois il y a bal et spectacle à Semlin. Deux ou trois de ces dames étaient remarquables par leur tête de Minerve et leurs formes caractérisées : c'étaient ce qu'on appelle de belles femmes partout, sauf en France où la taille de guêpe, comme le pied de poupée chez les Chinois, constitue essentiellement la beauté. Singulière beauté où la femme n'entre que comme un élément secondaire ! Paris est le seul pays où l'on soit parvenu à faire des Vénus sans chair et des nymphes de gaze, chefs-d'œuvre d'industrie qui devraient figurer en première ligne dans la catégorie des tissus, cachemires et dentelles de l'exposition universelle.

En retournant au port, je fus tenté par la vue d'une corbeille de belles prunes que détaillait aux passants une jeune fille aux cheveux noirs et aux dents blanches. Je ne sais si cette vierge était Esclavone, Serbe, Juive ou Musulmane, mais assurément elle était marchande. Ses prunes n'étaient pas chères, car elle en donnait deux à trois grosses poignées pour une pièce de cuivre. Je n'avais de petite monnaie que celle de Constantinople, c'est-à-dire des piastres de vingt centimes, des demi-piastres et des paras. A la vue de tout cela, elle fit la moue et retira ses prunes. Je fouillai à ma bourse où étaient de l'or anglais

et des florins et demi-florins d'Autriche. Désirant avoir des pièces du pays, je lui présente un florin de deux francs cinquante centimes. Elle me donne aussitôt deux poignées de prunes. J'attends ma monnaie, mais elle continue à débiter sa marchandise. Alors je lui réclame mon reste, ou deux francs quarante-cinq centimes, car il n'y avait que pour un sou de prunes. Elle semble ne pas comprendre ce que je veux lui dire. Un des hommes du bord, qui se trouvait là, le lui explique et lui montre le florin qu'elle tenait caché dans la main. Elle répond qu'elle n'a pas assez pour me rendre. Je reprends ma pièce et lui donne un demi-florin. Elle le reçoit et ne rend rien. J'insiste. Elle ne bouge point. Enfin, la cloche du départ sonne : c'était ce qu'elle attendait. Elle me présente alors une pièce de cuivre d'un sou environ. J'attends la suite. Elle continue à débiter ses prunes, en donnant toujours deux poignées pour cinq centimes. Enfin, elle me met un second sou dans la main. Ma pièce en valait vingt-cinq, c'étaient vingt-deux sous qui me revenaient. Je l'invite à se dépêcher, parce qu'on allait démarrer. Elle le voyait bien, notre vapeur était à vingt pas ; elle ne s'en pressait pas davantage et me regardait d'un air qui disait : — Quoi ! vous n'en avez pas encore assez ! — Cependant le second coup du départ sonnait ; elle n'a pas l'air de l'entendre. Le troisième commence ; c'est le coup de grace, on va retirer la planche. Alors elle m'allonge encore un sou, et montrant vide la sébile qui lui sert de bourse, elle m'indique ainsi qu'elle n'en a pas davantage. Ce n'était pas le moment de disputer, on partait. Je n'eus que le temps de sauter à bord, lui laissant les vingt et un sous qu'elle me devait et les trois quarts de mes prunes que je l'avais priée d'envelopper dans quelques feuilles, ce qu'elle s'était bien gardée de faire. Je n'eus donc, pour mon demi-florin, que les cinq à six prunes que j'avais à la main.

Dans le désœuvrement du bord, toutes les nouvelles sont bonnes. L'achat de mes prunes qui avait eu plusieurs témoins, et le récit traduit immédiatement en cinq ou six langues, fut la joie de la journée. Le prince Miloch lui-même, que je n'avais pas vu se dérider, en rit de tout son cœur. Il voulait absolument que la jeune fille fût une Serbe, et il était très-flatté de trouver tant d'intelligence dans une de ses compatriotes.

Mais tout est pour le mieux en ce monde. Je mangeai mes quelques prunes, je les avais bien gagnées; d'ailleurs, elles avaient une mine qui séduisait. Mais fiez-vous à la mine des prunes! celles-ci me donnèrent de cruelles tranchées. Que serait-il arrivé si j'en avais mangé deux douzaines? Je dois donc des remercîments à la prévoyante vendeuse qui devinait que des prunes serbes convenaient peu à mon estomac étranger.

Nous arrivons devant un village esclavon, Banovce probablement. J'y aperçois une église, un clocher et une grande quantité de soldats. Plus loin, je vois une autre église sur un promontoire, et devant nous beaucoup d'îles qui rendent la navigation assez difficile.

La route commence à nous paraître un peu longue; c'est en conversant que nous tâchons de la raccourcir. Heureusement que M. S** ne tarit pas sur les anecdotes d'Odessa. Il nous raconte qu'il y a une quinzaine d'années, une marchande de modes de Vienne demanda à Paris, pour travailler dans ses ateliers, deux jeunes filles, habiles ouvrières en modes parisiennes et d'une conduite exemplaire. On les lui expédia. C'étaient deux sœurs, âgées l'une de dix-huit ans, l'autre de seize, appartenant à une honnête famille.

Elles se trouvaient heureuses chez leur nouvelle maîtresse qui, de son côté, en était très-contente, lorsque des revers de fortune l'obligèrent à fermer son établissement

et conséquemment de les renvoyer à leurs parents. Elle leur remit donc, avec ce qui leur était dû, la somme nécessaire pour faire le voyage, et en attendant le jour du départ, elle les logea dans un hôtel en les recommandant à la maîtresse de la maison.

Désolées de perdre une position qu'elles croyaient sûre, les deux pauvres jeunes filles pleuraient, quand elles furent aperçues par un négociant d'Odessa qui logeait dans l'hôtel. Il demanda à la dame du logis ce qu'elles avaient. Celle-ci le lui apprit. Ce négociant, M. R**, homme riche et considéré, dit que précisément on manquait d'ouvrières modistes à Odessa, et que si celles-ci avaient vraiment du talent, elles trouveraient à s'y employer avantageusement. Là-dessus, il sortit pour prendre des renseignements sur leur moralité et leur manière de travailler. Ils furent excellents.

Revenu à l'hôtel, il trouva les deux sœurs qui s'apprêtaient à monter en diligence pour regagner la France. Il leur dit que si elles étaient disposées à prendre une route opposée et à venir en Russie, sa femme se chargerait de les placer. Elles ne connaissaient pas ce monsieur et durent s'adresser à la maîtresse de l'hôtel, qui leur assura qu'elles pouvaient se fier à sa parole et les engagea à accepter; ce qu'elles firent, et deux jours après elles quittaient Vienne avec le négociant.

Arrivées à Odessa, elles furent bien accueillies par la femme de leur protecteur, qui les prit de suite en amitié, les logea chez elle, et comme elles avaient reçu une certaine éducation et avaient des manières honnêtes, elle les admit à sa table jusqu'à ce qu'elles pussent être placées. Mais c'était chose plus difficile qu'on ne l'avait cru d'abord. Pendant l'absence du négociant, la modiste française d'Odessa s'était pourvue d'ouvrières, ou elle ne crut pas celles-ci assez habiles, parce qu'elles venaient d'Alle-

magne; enfin elle n'en voulut pas. M. et Mme R** furent piqués d'un refus sur lequel ils ne comptaient pas. Comme il n'y avait qu'une seule maison de modes à Odessa et que le défaut de concurrence rendait ses prix excessifs, ils résolurent d'en fonder une nouvelle pour les deux jeunes filles. A cet effet, ils leur avancèrent les fonds nécessaires et se chargèrent de leur procurer une clientelle.

Sur ces entrefaites, arriva à Odessa un voyageur de commerce nommé M. T***, connu de la famille R**. C'était un jeune homme peu riche, mais d'avenir et de bonne conduite. Il vit les deux sœurs, apprit leur situation et demanda à leur protecteur la main de l'aînée. On écrivit aux parents qui donnèrent leur consentement et même une petite dot qu'on ne leur demandait pas, et le mariage se fit.

En peu de mois, la maison de modes de Mme T*** devint en vogue, et elle fut à son tour obligée de faire venir des ouvrières de Paris.

Cette prospérité, grace à son intelligence et à celle de son mari, s'accrut d'année en année, et ils acquirent, en quinze ans, une fortune si considérable, qu'après avoir vendu leur établissement, ils allaient se retirer à Paris avec un million comptant.

M. S** ajoutait que M. et Mme T*** jouissaient à Odessa d'une grande considération, et qu'ils maintenaient un tel esprit d'ordre, de décence et de moralité parmi leurs ouvrières, que l'on ne donnait pas un bal chez le prince Woronzof, gouverneur d'Odessa, et les autres chefs de la noblesse et du gouvernement, qu'ils n'y fussent invités eux et leur famille, c'est-à-dire leurs ouvrières. Il est vrai que la position de ces jeunes filles diffère beaucoup de celle des modistes de France : toutes habitent chez leur maîtresse et ne sortent jamais qu'accompagnées ou en voiture. Si elles ont moins de liberté que chez nous, elles en sont

dédommagées par plus d'estime et quelquefois par de riches mariages.

J'ai déjà dit que le gouvernement russe encourageait, par tous les moyens possibles, ce qui tenait à la prospérité industrielle du pays et qui pouvait l'affranchir des importations étrangères. Aussi l'Impératrice n'était jamais venue à Odessa sans visiter les ateliers de Mme T*** qui avait reçu le titre de modiste de la cour.

A cette histoire, M. S** en ajoutait une qui vient à l'appui de ce que j'ai dit de l'humeur processive du prolétaire russe et de son habileté à exploiter la moindre circonstance pour tirer de l'argent d'un étranger, chose dans laquelle il n'est que trop secondé par les magistrats subalternes. C'est ici à peu près la répétition de ce que nous racontait M. Hermary à Constantinople. M. S** me disait qu'il avait chez lui, à Odessa, un jeune chien qui, en jouant dans la rue, mordit un enfant. La morsure était si légère que le lendemain il n'y paraissait plus. Le père de l'enfant, qui était marchand, saisit avec empressement cette occasion de faire une affaire. Il alla dénoncer le fait à la police, en exagérant beaucoup le mal. M. S** fut donc cité devant le juge.

Pour arrêter cette poursuite désagréable, il offrit au père vingt-cinq roubles ou cent francs; mais celui-ci avait bien d'autres prétentions. Après avoir fait répéter l'offre devant témoins, il la repoussa; puis, s'armant de cette offre comme d'une preuve des torts de M. S** et de la gravité de la blessure, il demanda mille roubles de dommages et intérêts.

M. S** réclama la vérification des faits et la constatation de la plaie. On soumit l'enfant à l'examen d'un médecin à qui il fut impossible de découvrir la moindre cicatrice.

Ceci aurait dû faire renvoyer le prévenu de la plainte;

cependant il fut condamné. Il en appela et il allait avoir gain de cause, car le jugement n'était fondé sur aucun fait prouvé, et les pièces, notamment la déclaration du médecin, étaient toutes à sa décharge, lorsque ces pièces disparurent du greffe. Il fallut recommencer les enquêtes, et cette fois, par le crédit du marchand qui avait de chauds protecteurs et les menées de quelques individus jaloux de M. S**, les charges furent grandement augmentées. C'étaient ses commis qui avaient excité le chien à mordre l'enfant, et M. S** qui y avait poussé les commis. Il y avait donc préméditation ; c'était une conspiration tout entière. Cependant, comme le plaignant ne pouvait pas montrer de cicatrice, il prétendit que c'était le moral de l'enfant qui avait souffert, que sa croissance était arrêtée, et il voulut, non plus mille roubles, mais quinze cents.

Les choses ainsi embrouillées et des témoins soudoyés appuyant ces prétentions, M. S** désespéra d'obtenir justice. Il allait, pour en finir, transiger pour mille roubles, lorsqu'à la suite des plaintes réitérées des habitants sur la vénalité de certains juges et d'une enquête qui en avait donné la preuve, une partie des magistrats d'Odessa furent révoqués ou changés, et les procès pendants examinés de nouveau. M. S** gagna le sien tout d'une voix, et son adversaire fut condamné aux dépens.

Pour achever de peindre les usages et les caractères russes, je citerai encore un récit de M. S**. Le général **, très-connu pour sa brutalité, avait reçu l'ordre de convoquer un certain nombre de notables Polonais qui avaient été transportés dans son gouvernement. L'intention de l'Empereur était d'entendre leurs réclamations. Ces délégués se rendirent à l'appel. Le gouverneur, qui avait bien des raisons pour qu'ils ne parlassent pas, les fit tous ranger sur une ligne avant l'arrivée de l'Empereur, et dans son langage militaire et en faisant précéder son

discours du gros juron des Russes, le plus grossier qui existe dans aucune langue, il ajouta : — Je vous ai mis dans la position où vous devez être devant Sa Majesté, et si l'un de vous a le malheur de s'écarter du respect ou de souffler un mot, de tousser, de cracher, enfin de faire le moindre geste, je le ferai bâtonner en sortant. — L'Empereur entre, s'attendant à recevoir les doléances des Polonais, et par une allocution affectueuse, il les engage à s'exprimer librement. Mais pas un ne parle, pas un ne bouge. L'Empereur attend. Pas un mot, pas un mouvement. Il leur demande s'ils n'ont aucune plainte à lui faire? Même silence. Enfin il se retire, bien convaincu, puisqu'ils ne réclament rien, qu'ils sont parfaitement satisfaits de leur situation, et il félicite le général sur cet heureux résultat de son administration paternelle.

Cependant la Servie et l'empire turc ont disparu derrière nous. Nous avons, comme je l'ai dit, l'Esclavonie à gauche; à droite, la Hongrie et la Transylvanie, tous pays soumis à l'Autriche. Cette puissance se compose de trop d'éléments divers pour n'être pas inquiète de la situation. En Hongrie, de même qu'en Italie, l'insurrection, éteinte en apparence, couve dans les cœurs ; une étincelle peut tout rallumer ; elle peut partir d'un camp russe comme d'un camp turc, aussi ce pays est-il couvert de troupes. Je n'ai jamais vu tant d'hommes sous les armes : depuis l'entrée du Bosphore jusqu'en Hongrie, dans une étendue de cinq cents lieues, je me suis trouvé pour ainsi dire entre deux haies de soldats.

Nous avons à droite des terres basses ; à gauche sont de grands massifs d'arbres. L'inondation fait que le Danube paraît avoir ici deux lieues de large. On aperçoit partout au loin des clochers et des villages ; nous sommes ici en pleine civilisation.

Un grand bateau, descendant le Danube, passe près de

nous ; il est pourvu de vingt-quatre rames, douze de chaque côté.

A dix heures et demie, nous arrivons au beau village de Stanhamen, sur la rive gauche. Les deux villages que nous avons dépassés sur la même rive, sont Belegisch et Szurdok. L'église de Stanhamen est au bord du fleuve. Nous rencontrons le bateau à vapeur *le Ferdinand*, allant à Galatz.

Deux clochers resplendissant au soleil et un grand édifice à dôme rouge, se montrent sur la droite. Bientôt nous distinguons, au milieu des arbres, des maisons qui s'étendent jusqu'au Danube et dont les dernières sont envahies par les eaux. C'est Carlowitz, l'une des villes principales de l'Esclavonie militaire, et connue par ses vins, par ses combats et ses traités entre les chrétiens et les musulmans. Elle est aujourd'hui à l'Autriche et la résidence d'un archevêque. Placée dans un petit golfe et entourée de collines, sa vue prise du milieu de la rivière qui forme ici, par son débordement, un large bassin, est des plus pittoresques.

A midi, nous sommes en face de Peterwaradin, ancienne capitale de l'Esclavonie, et qui s'élève sur un promontoire dominant le fleuve d'environ soixante mètres. Sa forteresse passe pour une des plus fortes de l'Autriche. Un pont de bateau, le premier pont que nous rencontrons depuis la mer Noire, joint Peterwaradin à Neusatz, placé sur la rive droite et faisant partie de la Hongrie. Neusatz est beaucoup plus peuplé que Peterwaradin auquel on n'accorde que quatre mille âmes.

Derrière Peterwaradin, des montagnes bornent l'horizon. La campagne est belle. Les bords du fleuve sont couverts de maisons : c'est probablement ce qui forme la ville basse. La forteresse s'étale sur la hauteur. Le pont paraît être la promenade du pays, car il est couvert par la foule. Nous y voyons défiler un bataillon allant à l'exercice.

A notre passage, on hisse un pavillon blanc : est-ce un salut, est-ce un signal ? On nous montre l'endroit où le prince Eugène gagna une grande bataille sur les Turcs en 1716.

A deux ou trois kilomètres de Peterwaradin, nous apercevons sur la rive une magnifique promenade avec kiosque, belvédère, maison de plaisance dont cette promenade est sans doute une dépendance. Elle conduit à un village où je remarque deux clochers en forme de bouteille et de jolies maisons entourées d'arbres. Des coteaux verdoyants et un magnifique paysage rendent cette situation vraiment délicieuse.

La rive droite est moins accidentée; elle est plate et couverte de beaux arbres.

Les églises qui avoisinent la Turquie ont toujours quelque chose de la mosquée, et leurs clochers ont un faux air de minaret. La forme en bouteille à plusieurs renflements tend à imiter les galeries de ces minarets. Ceux-ci sont d'un plus noble effet ; mais ces clochers bouteilles, tout bizarres qu'ils sont, ont aussi leur grace et s'harmonient bien au paysage.

La campagne, partout plantée et cultivée, annonce l'industrie et la richesse des habitants. Sans doute le gouvernement autrichien laisse, comme bien d'autres, quelque chose à désirer, néanmoins, à chaque pas, on aperçoit l'énorme différence qui existe entre l'administration de ce pays et celles de la Turquie et de la Russie.

A une heure et demie, nous sommes dans un vaste bassin entouré de villages et de plantations. J'entends sonner une cloche lointaine ; c'est la première depuis que j'ai quitté la Sicile, bien que j'aie vu plus d'une église ; mais soit qu'il n'y eut pas de cloches, soit qu'en raison du mélange de croyances et de populations on ne les sonnât pas, je n'en ai entendu aucune.

Nos matelots sont toujours dans l'exercice de leurs

fonctions gastronomiques ; la table est constamment mise pour eux sur le pont. A chaque instant les gamelles s'y succèdent, et toujours elles se vident; enfin, c'est un repas perpétuel. Quand ils ne mangent pas, ils jouent, chantent ou dorment. Cette vie des matelots du Danube s'explique : il y a quelques points dangereux et pour lesquels il est indispensable d'avoir un équipage nombreux et composé d'hommes courageux, forts et habitués à cette navigation, mais ces points ne se présentent que de loin à loin, ils sont connus, et des journées se passent sans qu'on en rencontre ; alors le timonier, le machiniste et l'officier de quart suffisent pour conduire la barque. Il y a donc une vingtaine d'hommes qui n'ont plus à s'occuper que d'eux-mêmes ou dont tout le service consiste à laver le pont, ce qui n'a lieu qu'une fois par jour et de grand matin. La chose faite, à eux le reste de la journée.

Une grosse cuisinière, l'*alter ego* du chef, grande fille au teint olivâtre, assez laide, mais admirablement bâtie, paraît être le point de mire des cajoleries de l'équipage. Quoiqu'il soit composé d'hommes fort beaux et à la fleur de l'âge, elle a l'air d'en faire fi, et cette grosse Junon a des goûts aristocratiques.

Les succès du cuisinier loustic se soutiennent, ils semblent même s'accroître, et la foule court toujours à sa représentation du soir. Cependant son talent mimique ne touche pas M. S** au point de lui faire oublier sa médiocrité culinaire. Il ne sait pas l'allemand, mais il lui cherche querelle en français, en espagnol, en russe, et le bonhomme, qui n'y comprend rien, ne s'en émeut pas le moins du monde. Alors mon Espagnol s'en prend à la brune Junon qui lui rit au nez et retourne à ses poulets dont elle a, sur le pont, une ample provision en cage.

Cette cage, nouvel antre de discorde, ne laisse pas d'avoir ses inconvénients. Je ne parle pas de la maigreur

et de la dureté de ses hôtes, on les leur pardonnerait si, de leur vivant, ils se tenaient tranquilles ; mais il leur prend de temps à autre la fantaisie de s'enfuir, ce qui ne manque jamais d'amener une chasse au courre sur le pont. Tout le monde s'en mêle, et il ne fait pas bon à se trouver sur le chemin de ces intrépides chasseurs. Quelquefois la bête poursuivie prend le parti de sauter par-dessus le bord ; elle tombe dans la rivière au nez des chasseurs ébahis qui, à ce résultat, s'arrêtent tous, comme la meute qui a perdu la piste, et quand on songe à lancer un grapin, la bête, qu'emporte le courant, ne paraît déjà plus qu'un petit point noir qui se débat sans grand espoir de gagner la rive. Mais les choses n'en restent pas là : la cuisinière, furieuse, n'osant s'en prendre aux passagers, apostrophe rudement les gens de l'équipage à la maladresse desquels elle attribue le malheur. Ce sont eux qui ont effarouché la poule et l'ont forcée à se jeter à l'eau. Ceux-ci se défendent. Elle riposte. On en vient aux gros mots, puis aux injures. L'officier comptable est obligé d'intervenir, car c'est à lui qu'il appartient de décider si la perte sera à la charge de la cuisine, de l'équipage ou de la compagnie; grand débat qui éveille de longues rancunes quand la compagnie exerce son droit de recours.

A deux heures, nous sommes sur un point où le Danube semble avoir deux lieues de largeur. A droite est une ville où je compte trois églises entourées d'arbres. Cette côte plate, en partie inondée, s'allonge en presqu'île.

A gauche, les collines s'éloignent et s'abaissent. Sur leur sommet, on distingue une magnifique ligne d'arbres. Une longue langue de terre, couverte d'une forêt, s'avance de la gauche vers la presqu'île de droite. On se croirait dans un lac de deux à trois lieues de diamètre, dont on ne voit ni l'entrée ni la sortie. Des moulins à eau bordent la rive gauche.

nombreux encore que sur la gauche. Les meuniers, non moins insolents que leurs voisins les Esclavons, nous font le même salut. M. S**, furieux, voudrait que le capitaine lui permît de leur envoyer un coup de fusil chargé de sel. Les femmes, comme on le pense bien, ont soin de quitter le pont à l'approche des moulins. Les matelots, au contraire, s'y précipitent, et comme la discipline ne leur permet pas de répondre par le même geste, ils s'en dédommagent par des cris et des injures. L'un d'eux s'est emparé d'une grosse seringue, et il la montre aux Hongrois en leur envoyant un jet d'eau qui n'arrive pas jusqu'à eux. C'était la meilleure réponse; aussi a-t-elle un plein succès.

La nuit, qui approche, vient mettre fin pour aujourd'hui à cette guerre de gros mots et de gros gestes. Mais ce n'est qu'une trêve, et demain elle recommencera de plus belle.



CHAPITRE LXVIII.

La Hongrie. — Bude. — Pest. — Comorn. — Presbourg. — Arrivée à Vienne.

A mesure que nous avançons, l'inondation, qui s'étend toujours, a fait de ces vastes plaines un lac dont nous ne voyons pas les bords. Le fleuve y a disparu ; le pilote est à sa recherche. Après avoir sondé longtemps, nous croyons être dans le chenal, et nous voguons à toute vapeur pour regagner le temps perdu. Cette confiance manqua de nous être fatale, et nous allâmes frapper contre un écueil caché. La secousse fut violente. Heureusement que l'une des aubes seule fut atteinte ; si c'eût été la coque du navire, nous coulions. Il fallut s'arrêter, mais ce retard ne dura qu'une heure, grace à un vapeur allant comme nous vers Bude et qui vint nous prêter assistance.

Pendant que l'on travaillait à réparer le dommage, la querelle de la salade, à laquelle on ne pensait plus, recommença de plus belle. Le mécanicien qui nous avait quitté était à bord de ce bateau. Le rancunier personnage

n'eut garde de perdre l'occasion d'exhaler ce qui lui restait de bile contre notre comptable ; il refusa le dîner qu'on lui offrit, en traitant le cuisinier d'empoisonneur. Celui-ci, qui n'avait rien à ménager, puisque le plaignant n'était plus son supérieur, relevant ce propos, se mit à le persiffler en prétendant que c'était l'odeur de ses machines mal conduites et mal graissées qui avait fait tourner l'huile de la salade qu'on trouvait excellente depuis qu'il n'était plus à bord ; enfin il le taquina au point que si le capitaine n'était pas intervenu, je ne sais trop ce qui serait arrivé.

Ce bateau transportait à Vienne plusieurs boyards de la connaissance de ceux de notre bord et, comme eux, s'exprimant bien en français. Quand on en eut assez des lazzis du maître coq et des grimaces du mécanicien, on en vint aux affaires du jour et à leur solution. Les Moldaves et les Valaques, qui ont une origine commune ou du moins dont les langues se ressemblent, auraient voulu qu'on les réunît aux Serbes. Cependant l'idiome de ceux-ci, qui est le slave mêlé de latin et d'italien, diffère des leurs, et l'on sait combien est difficile la fusion des races dont le langage n'est pas le même. Sans s'arrêter à cet obstacle, ils demandaient que des trois peuples on n'en fît qu'un, en créant un Etat intermédiaire et indépendant entre la Turquie, la Russie et l'Autriche. Comme c'était un peu pour M. S** et pour moi qu'on parlait français, nous avions pris part à la conversation. J'abondais d'ailleurs dans leur sens, et le terme moyen qu'ils proposaient me semblait d'une bonne politique et le seul peut-être qui pût ramener la paix dans ce malheureux pays et lui ouvrir un avenir.

Les peuples des provinces danubiennes sont d'une race belle et forte et qui ne manque pas de courage militaire, mais elle n'a pas celui du travail, peut-être parce qu'elle

n'en tire pas ce qu'elle devrait en tirer et qu'elle obtiendrait si elle était libre ou si le servage n'existait plus dans les principautés, car la position du paysan n'y diffère guère de celle de l'ancien serf. Les boyards, propriétaires du sol, sont à peu près ce qu'étaient au moyen-âge nos seigneurs féodaux. Ils ont sans doute plus d'instruction, mais, comme eux, amis du luxe et de la représentation, souvent débauchés et presque toujours joueurs, avec une grande fortune territoriale ils sont sans cesse aux expédients. Dans cette position, comment s'occuper de l'amélioration de leurs terres et surtout du bien-être de leurs paysans? Jaloux les uns des autres, rivalisant de folie, ils vivent au jour le jour, jusqu'à ce que perdus de dettes, ils tombent dans la misère et l'abrutissement. Ce n'est pas un tableau de fantaisie: Paris, Londres, Vienne, où la fortune et l'honneur de tant de boyards vont annuellement s'engloutir, sont là pour prouver ce que j'avance.

Le prince Miloch aurait été très-propre à régénérer ce pays. Né parmi les prolétaires, il n'a ni les vices ni les préjugés de la classe aristocratique. Bien au-dessus d'elle par les services rendus à la cause chrétienne et par la rare intelligence de son administration, il aurait, par cela seul, écarté les petites rivalités et les jalousies de clocher, les plus difficiles de toutes à surmonter.

Notre roue remise en place, nous reprenons, à travers cette mer factice, notre course aventureuse. Le bateau qui nous précédait, tirant moins d'eau, nous dépassa bientôt. La nuit devenue noire, il ne nous restait plus qu'à chercher un mouillage. Je gagnai mon cadre où je m'endormis profondément. Quand je me réveillai, nous marchions et nous allions atteindre le bourg de Mohas, sur la rive gauche et faisant partie de la Hongrie qui s'étend maintenant sur les deux rives. Mohas ou Mohacz,

où l'on compte quatre mille habitants, est célèbre par deux grandes batailles. En 1536, les Turcs y battirent les Hongrois, et en 1687, les Hongrois y battirent les Turcs : partant, quittes. Nous ne nous y arrêtâmes qu'un instant. J'y remarquai une église et un autre édifice, et plus loin un coteau assez élevé, couvert de maisons. Les environs sont bien cultivés.

Nous côtoyons, à gauche, un village où j'entends sonner la messe. Les habitations, toutes séparées les unes des autres, sont entourées d'arbres. Deux grands bateaux sont amarrés devant. Ce lieu est sans doute Batta. Je n'ai ici que mes cartes pour me guider ; nos officiers ne connaissent de noms que ceux des stations, et nos joueurs, les seuls qui pourraient me renseigner, ont bien autre chose à penser.

Un peu plus loin, sur la rive droite, nous trouvons Baya, d'où nous gagnons Tolna, rive gauche. On ne perdra pas de vue que nous remontons le fleuve, et que je dénomme ses rives d'après notre position.

A neuf heures, nous sommes à Pacs, rive gauche, où sont deux clochers, beaucoup de moulins et de maisons de campagne. De l'autre côté est Saint-Benedeck.

Nous voici en face de Foldwar et de Solth, deux bourgs que sépare une île placée au milieu du fleuve. Plus loin, rive droite, nous apercevons Apostagh, Donanwetz, et de l'autre côté, Pentcle. Rien ne m'a frappé dans ces divers bourgs ou villages, car je ne retrouve dans mes notes qu'Ertselin où nous abordons. Les maisons y sont couvertes en tuiles, solidement bâties, entourées d'arbres. Une église est au milieu.

Les premières habitations que nous rencontrons ensuite sont celles d'Hanzoabeg. Tout ce pays est bien peuplé, bien cultivé.

Nous approchons de Bude et de Pest qui lui fait face.

On reconnaît les abords d'une grande ville. A gauche, nous voyons beaucoup de maisons et de vastes plantations. A droite est le mont Blocksberg, où sont des eaux thermales.

Pest se dessine devant nous. Deux beaux clochers nous annoncent sa cathédrale. Une quantité de moulins à eau sont placés là comme autant d'avant-postes. Ofen ou Bude se montre à son tour. Le palais du prince palatin en couronne la hauteur. L'aspect de ces deux villes est magnifique.

Débarqué à Pest avec quelques-uns des boyards qui se sont décidés à quitter leur partie de jeu, nous étions convenus de louer des voitures pour parcourir la ville, mais ils ont d'abord des acquisitions à faire, et l'un d'eux commence par marchander un cheval. A ce début, je les quitte et monte en calèche avec le professeur Schewitz qui connaissait bien le pays et offre de me piloter. Avec lui sont ses deux élèves, dont un veut absolument aller prendre une glace avant de commencer notre excursion. Le professeur lui dit qu'il la prendra après, ce qui le contrarie fort.

Nous nous arrêtons sur le beau pont de fer qui joint Pest à Bude, et nous avons de là une admirable perspective.

Nous traversons Bude pour arriver à la citadelle, et visitons le monument plus gracieux que grandiose élevé en 1849 au général et aux soldats tués au siége de Bude par les boulets hongrois. Partout sont des ruines qu'on s'efforce de dissimuler, mais les traces des boulets ont, malgré les réparations, laissé leurs terribles stigmates.

Après avoir vu la forteresse et un ancien monument, nous nous rendons sur l'esplanade où l'on jouit de l'aspect de Pest, de ses campagnes et de ses environs. Cette belle ville, ses rues larges et droites, son pont et son fleuve, forment un ensemble merveilleux. Fatigué que je suis des sales villes turques, bulgares, moldaves et valaques, ceci

me fait un plaisir infini, mais ne touche guère notre jeune Moldave qui, tous les cinq minutes, s'écrie piteusement : « Ah ! que je voudrais prendre une glace ! »

Repassant le pont, nous parcourons les vastes rues de Pest. C'est l'heure de la promenade. Là, nous trouvons de brillants uniformes, de belles femmes très-parées, de riches magasins, des étalages de beaux fruits parmi lesquels je remarque des melons comparables à ceux de Paris ou de Honfleur, enfin de nombreux cafés devant l'un desquels le professeur, cédant au vœu de son élève, fait arrêter la voiture. Hélas ! il n'y a pas de glace. Nous allons à un autre : pas davantage. A un troisième, il y en avait eu, mais il n'y en a plus. Il fallait entendre les douloureux soupirs de notre écolier.

Je laisse ces messieurs à leur recherche ; je vais visiter l'église dont j'avais aperçu le clocher, et je parcours les quartiers que je n'avais pas vus. Le théâtre, l'Université, la promenade, annoncent bien la cité de cinquante mille âmes. Aussi elle l'emporte de beaucoup en importance et en agrément sur Bude qui n'a que trente-trois mille habitants, quoiqu'elle soit la capitale de la Hongrie.

Il faisait une chaleur atroce. Je commençai à croire que mon jeune boyard avait raison : moi aussi je me mis à soupirer après une glace. S'il m'avait entendu, à son tour il se serait moqué de moi, d'autant plus que les dix minutes que je perdis pour satisfaire mon caprice manquèrent de me faire rester en route. Quand j'arrivai, le bateau démarrait, et ce fut par grace qu'on arrêta le mouvement pour me recevoir à bord.

Nous franchissons le pont qui s'ouvre à notre approche et nous avons encore une fois l'admirable vue des deux villes et de leurs alentours. Bientôt les rives s'abaissent ; ce sont des plaines, mais bien boisées. Les montagnes, qui paraissent toujours à l'horizon, sont d'un bel effet. Le

temps est calme, on met la table sur le pont. Pour dîner, on nous sert un poisson du Danube, plus gros que celui dont j'ai déjà parlé, mais qui en diffère peu. Sa queue ressemble à celle du requin, mais sa bouche n'est pas la même. Il a le dos de l'esturgeon. Dans le pays, on le nomme *chega*. Je ne sais si c'est parce que nous approchons de la fin du voyage, la table est mieux servie.

M. R**, l'un de nos boyards, parti pour aller rejoindre sa femme malade à Paris, a appris à Pest qu'ils s'étaient croisés en route et qu'elle était à Galatz, sur l'embarcadère, au moment où il y était lui-même. Elle allait le trouver à Jassy d'où il venait, tandis que lui allait la chercher à Paris.

Nous touchons à Waitzen, sur la rive droite, en face d'une île dite Saint-André. La cathédrale passe pour la plus belle de la Hongrie. Après viennent Maros sur la droite; Wissegrad, Domos, Grau, sur la gauche. Sur la droite, sont encore Parkany, Karva, Moes, Path, Isna; sur la gauche, Sultoe, Nesmühl, Almas, Szony. Je reprends tous ces noms sur la carte, sans pouvoir appliquer sur chacun un souvenir spécial. Sur ces rives partout habitées et cultivées, la beauté du paysage est plus uniforme, et les effets qui vous auraient frappé ailleurs passent ici inaperçus. Je me rappelle seulement que sur un point nommé Verucce ou Maruche, placé à droite et dans une situation des plus jolies, on nous fit remarquer un télégraphe électrique qui venait d'y être établi. Sur la rive gauche est une église qui, détruite en 1849 par les boulets, a été rebâtie dans une position fort pittoresque. Nous sommes dans un bassin entouré de collines. Je n'ai jamais vu un plus beau coucher de soleil que celui qui illumine cette scène.

Les accidents nous poursuivent. Dans la nuit, nous sommes réveillés par une violente secousse: c'était notre navire qui talonnait. Décidément je suis de l'avis du

second qui regrette toujours la mer, en prétendant qu'il n'y a rien qui noie comme l'eau douce. Cependant cette fois encore nous nous en tirons sans autre mal qu'une voie d'eau qu'on répare immédiatement. Mais l'envie de dormir nous avait quittés, on demanda du punch. Les uns se mirent à jouer, les autres à causer. M. S**, l'infatigable conteur, surtout lorsqu'il s'agissait des Russes et d'Odessa, me citait la manière dont les négociants ses confrères s'arrangeaient avec les agents du fisc pour adoucir la charge des droits. Négociant avant tout, il regardait ceci comme parfaitement licite. Dans les uns comme dans les autres, il voyait les plus honnêtes gens du monde travaillant simultanément à leur fortune, et il ne doutait pas qu'il n'en fût de même partout. Quand je tentais de rectifier ses idées à cet égard en lui démontrant que ses confrères, comme les douaniers, étaient des fripons qui, en volant l'Etat, volaient aussi les spéculateurs honnêtes, il combattait cette opinion par des arguments tels que ceux-ci : — C'était au fisc à se défendre et à surveiller ses agents. On jouait contre lui ; s'il perdait, tant pis pour lui. N'avait-il pas la chance de gagner en découvrant le piége ? Alors ne faisait-il pas payer l'amende au perdant ? Puisque les enjeux étaient égaux et la chance pour tous, il n'y avait pas plus de mal à la tenter qu'à jouer à la rouge et noire. — C'est ainsi que ce digne commerçant, qui n'aurait pas fait tort d'un liard à un client ou à un confrère, ne voyait pas la plus petite peccadille à frauder l'impôt. Il y a bien des gens qui professent cette doctrine et qui ont un tarif du juste et de l'injuste à leur usage particulier. Ajoutons que notre Espagnol la professait gratuitement, car il convenait qu'il ne l'avait jamais mise en pratique, parce que cela n'entrait pas dans son genre d'affaires ; que d'ailleurs ne jouant pas les jeux de hasard, il s'était aussi interdit celui-là.

Il nous parla aussi du baron Renou, ancien barbier de l'empereur Alexandre et qui, établi à Odessa, y a acquis l'estime de tous par sa bienfaisance et l'usage qu'il fait de sa grande fortune. A la bonne heure, ce barbier-là vaut mieux que celui de Louis XI.

Ce fut encore dans cette causerie de nuit que l'un des boyards nous raconta un fait dont on pourrait tirer une pièce de théâtre. Un Polonais nommé B**, au service de la Russie, y était devenu capitaine, et comme il se connaissait fort bien en chevaux, il fut envoyé en qualité d'officier de remonte dans la seigneurie du prince de N**, dont les terres nourrissent beaucoup de ces animaux.

Logé dans le château, notre officier, qui était jeune et très-bel homme, fut remarqué de la princesse qui, bientôt, en devint éprise au point qu'elle n'eut plus d'autre idée que de l'épouser. La chose n'était point facile, puisqu'elle était mariée. Ce que femme veut, Dieu le veut, dit le proverbe; mais quelquefois le proverbe se trompe, et ici ce fut certainement moins Dieu que le diable qui conseilla cette femme, car voilà comment elle s'y prit. D'après la loi russe, l'exil en Sibérie entraîne la mort civile, et l'épouse de l'exilé peut se remarier. La princesse était jeune encore et n'avait pas d'enfant; elle désirait en avoir, et d'ailleurs elle aimait. Elle n'hésita pas. Le prince avait eu des relations avec une société secrète dont le but était une révolution, mais les griefs que ses amis croyaient avoir contre le gouvernement s'étant amoindris, il avait à peu près oublié son ressentiment. La princesse trouva moyen de le réveiller; elle le poussa dans une nouvelle conspiration, et quand elle l'y vit engagé, elle le dénonça.

Il fut arrêté, condamné et exilé. Aussitôt le délai légal expiré, elle manda son amant et l'épousa en mettant sur sa tête une partie de son immense fortune.

Devenu comte et dix fois millionnaire, B** qui, dit-on, était resté étranger à l'intrigue de la princesse, ne s'en trouva pas moins dans une position des plus fausses. Il pouvait être innocent, mais il était difficile de le croire. Néanmoins avec le temps, car ceci remonte à vingt ans, il était parvenu, par son humanité pour ses serfs et sa libéralité envers tout le monde, à se faire généralement aimer.

Le prince obtint sa grace; mais il en avait assez de sa femme, il ne la réclama pas, et comme de son côté il était fort riche, il ne fut pas fâché, dit-on, au prix de quelques années de séjour en Sibérie, d'en être débarrassé; il la laissa donc à son nouvel époux. On voit que c'est ici une seconde édition du mari trompé, battu et content.

Le jour nous surprit ainsi babillant. Tandis que nous n'échangions que des paroles, plus d'un de nos compagnons avaient vidé leur bourse sur la table de jeu. Il en est un surtout à qui le coup de talon de notre barque coûta cher, et ce fut pour lui, je crois, un réveil dont la suite fut de longues insomnies.

Nous nous arrêtons un moment à Comorn ou Koemoern, célèbre par sa forteresse et la dernière prise d'armes de la Hongrie. C'est une ville de douze mille âmes, placée sur l'île de Schutt, à l'endroit où le Waag se jette dans le Danube. La ville paraît propre, bien bâtie, mais triste comme toutes les villes à forteresses et à fortifications.

En face est le village de Szony, où sont des débris romains. Nous passons devant Raab, l'ancienne Arrabona, ville de quatorze mille âmes, placée au confluent du Raab et du Danube. Devant nous sont ces riches vignobles qui produisent le vin renommé de Hongrie. A un détour du Danube, nous avons devant nous, sur une éminence, une ville qui domine un vieux château et une église à droite. Cette église est Saint-Martin, et la ville est Presbourg que je reconnais avec une singulière émotion. J'avais vingt-

deux ans quand j'y vins pour la première fois. Que d'évènements se sont accomplis depuis! Combien de personnes que j'ai chéries sont mortes, et moi pourquoi, après avoir tant de fois exposé ma vie, ai-je survécu à toutes?

Telles sont les réflexions que je faisais au bruit du sillage de notre paquebot s'avançant rapidement vers le port. Du point où nous sommes, le fleuve semble fermé par une ligne contre laquelle on croirait que le bateau va se briser. Nous passons au pied d'une tour. Nous voici au débarcadère. Sur la rive gauche sont des massifs d'arbres et des vignes encore. Il ne manque ici qu'un temple de Bacchus, ses desservants sont tout trouvés. Déjà plus d'un de nos passagers ont fêté les produits du sol, et même un peu trop.

Nous débarquons. Il est de bonne heure, et nous avons largement le temps de visiter la ville. La première chose qui me frappe sont des uniformes qui diffèrent peu de ceux que j'avais vus autrefois; mais alors, sous ces uniformes, on reconnaissait des émigrés français que leur attachement à la royauté, leur haine contre l'Empereur, la misère peut-être, avaient attachés à l'Autriche. Aujourd'hui, il n'y en a plus: la garnison de Presbourg n'est composée ni de Français ni même de Hongrois, mais d'Autrichiens. Je remarque aussi la grande taille des femmes; celles-ci sont bien hongroises. C'est le même type de beauté qu'à Pest et à Bude; il diffère de celui des Allemandes. Les Hongroises n'ont ni la délicatesse ni la fraîcheur du teint germanique, leur peau a quelque chose de jaunâtre ou de blanc-mat qui tient de l'Asie, mais elles ont de riches formes et de belles chevelures.

Presbourg, où l'on compte quarante-cinq mille habitants, a été longtemps la capitale de la Hongrie. Des rues larges et bien bâties, surtout dans ses faubourgs, en feraient partout une belle ville.

Après avoir vu la cathédrale, deux places ornées de fontaines, l'hôtel-de-Ville et la bibliothèque, je vais visiter la promenade où conduit un pont de bateaux. Parmi les curiosités, on cite la tribune où se montre l'Empereur le jour de son couronnement comme roi de Hongrie.

Malgré sa beauté, Presbourg m'a paru moins gai, moins animé que Pest. Il est vrai que ceci dépend du moment: chaque ville a ses heures de fête. Nous conservons une impression défavorable de telle situation, de telle cité, parce que nous l'avons vue un jour de pluie ou par un vent de bise; mais ici il y avait égalité parfaite, et j'ai parcouru Presbourg comme Pest et Bude, éclairé par un beau soleil.

Je n'ai pas voulu quitter la Hongrie sans y goûter une fois encore de son vin. J'entre donc dans un restaurant où l'on me sert un beau morceau de poisson, esturgeon je crois, et un petit flacon qu'on me fait payer comme une grosse bouteille, mais dont le contenu était d'un des meilleurs crûs du pays. Quoi qu'il en soit, après avoir essayé les vins d'Italie, de Sicile, de Grèce, de Turquie d'Europe et d'Asie, de ceux des bords de la mer Noire, du Danube, de Moldavie, de Hongrie, d'Allemagne, etc., je me suis dit; rien n'approche des bons vins de France, et l'amour de la patrie n'est pour rien ici, car c'est aussi l'avis des étrangers.

Les plaisirs de Presbourg avaient fait oublier l'heure à nos passagers : quand nous partîmes, quelques-uns manquaient à l'appel. Ses environs ne sont pas moins beaux de ce côté que de l'autre. Nous ne tardons pas à arriver à Wolfstal, point qui sépare l'Autriche de la Hongrie et où est la douane. Je ne sais pas si l'on a fait une visite à bord, mais on n'a pas touché à mes effets, ni conséquemment à mes armes pour lesquelles j'avais toujours peur. Comme on savait, par mon passeport, que je venais de Constantinople, et qu'on pouvait

me prendre pour un officier de l'armée turque ou un envoyé du gouvernement, je pense que la police autrichienne, pour éviter une réclamation que j'avais annoncé hautement devoir faire à l'ambassadeur français à Vienne si l'on me désarmait, fermait les yeux et oubliait l'état de siége.

Un peu avant Wolfstal, on aperçoit une muraille qui court le long du promontoire et joint la forteresse ruinée à la tour. Deux guérites de pierre ayant aussi leurs créneaux, placées chacune sur une pointe de rocher au pied de la grande tour, en sont la représentation en miniature et semblent ses enfants. Cette grande tour, élevée sur un pic isolé de cinquante à soixante pieds de hauteur et qui paraît sortir du fleuve, forme, avec ses deux tourelles, un effet des plus surprenants.

Voici Hainburg, où est l'unique fabrique de tabac de l'Autriche. La loi défend de manipuler autre part ce narcotique dont on fait, dans ce pays, une énorme consommation. Cette fabrique se compose d'une vaste maison placée, ainsi que ses dépendances, le long de la rive. Un vieux château élevé sur la colline domine la ville.

A peu de distance, on montre le point où les Turcs envahissant la chrétienté s'arrêtèrent. J'y remarque un monticule assez semblable à une tombelle, qu'on me dit avoir été élevé par l'armée autrichienne.

Vis-à-vis Hainburg est le village de Theben. Plus loin, Fifchament. Nous laissons à droite l'île Lobeau, Esling; et plus avant dans l'intérieur, Aspern et Wagram, qui me rappellent aussi des souvenirs bien éloignés, car lorsque je les visitai les traces de la bataille étaient encore récentes.

Ce n'est pas sans difficulté que nous arrivons à Vienne: malgré la hauteur de l'eau, nous touchons trois fois. Je ne m'explique pas comment on passe quand l'eau est

basse; probablement la navigation s'achève en omnibus.

Enfin, nous nous tirons de la vase et nous gagnons le quai. Je pensais être à Vienne, nous en sommes encore à une lieue. Je réclame mon bagage. On me dit qu'on le débarque. On ne débarque rien. Je le demande de nouveau. On va s'en occuper. Personne ne bouge. Enfin, de guerre lasse, je descends dans la cale au risque de me rompre le cou et je hisse, comme je puis, mes effets sur le pont. La douane s'en empare et les met à terre, c'est déjà quelque chose. Un élégant vérificateur chargé de les reconnaître, les regarde à peine et dédaigne d'y toucher. C'est qu'en effet retournées tant de fois depuis mon départ de France, frippées presque autant par le maniement des agents du fisc que par l'usage, mes hardes n'avaient rien de cette fraîcheur qui dénote une marchandise de contrebande ou destinée à tenter le consommateur.

Relaxé par la douane et par la police, car j'eus aussi à subir les questions d'ailleurs très-anodines d'un commissaire, j'attendais la voiture promise par l'administration pour moi et mes paquets qui devions être remis *franco* à domicile; mais rien ne parut, et je me trouvai sur le quai en face de mon bagage, sans la moindre apparence de moyen de transport, entouré seulement de beaucoup de curieux, comme il y en a partout où l'on arrive ou d'où l'on part. Je m'adresse à eux pour quelques renseignements. Tous me regardent et pas un ne répond. C'est juste: ils étaient venus pour voir et non pour parler. La position était peu agréable. Tous ceux qui se sont trouvés dans un pays dont ils ne savent pas la langue et où personne ne se soucie d'entendre la leur, le comprendront comme moi. Je ne sais pas comment j'en serais sorti si M. Schewitz, que j'aperçus avec ses élèves cherchant aussi l'omnibus promis sans en rencontrer l'ombre,

n'était venu à mon aide : il traita pour lui et pour moi avec un cocher qui, bientôt, reparut avec sa voiture.

C'était une calèche où nous pouvions à la rigueur tenir quatre, mais il s'agissait d'y faire tenir aussi nos effets qui, sans être bien pesants, formaient un bon nombre de colis. Notre Automedon s'en chargea. Mais le guignon était avec nous : quand il en attachait un d'un côté, il s'en échappait deux de l'autre. Aussi tout le long du chemin ne fîmes-nous que sauter de la voiture à terre et de terre sur la voiture pour y replacer, à l'aide des passants, les paquets fugitifs.

Nous arrivons, sans autre malheur, à l'hôtel National où allait le professeur. N'étant pas sûr d'avoir un logement ailleurs, car les étrangers abondaient à Vienne, je me décidai à rester où j'étais. Malheureusement, plusieurs douzaines de voyageurs venus par notre paquebot ou par d'autres, n'ayant pas trouvé à se loger dans leur hôtel ordinaire, refluaient sur celui-ci. Chacun craignant que la place n'y vînt à manquer, voulait être servi le premier, et appelait les domestiques en valaque, en moldave, en serbe, en bulgare, en hongrois, en italien, en russe. Ils faisaient un tel vacarme, que le maître et ses valets, quoique nombreux, ne savaient auquel entendre. On courait à l'un, on courait à l'autre ; on prenait un paquet, puis on le déposait là pour en prendre un second, de façon que pour servir tout le monde à la fois, on ne servait personne.

L'expérience m'ayant appris que crier, jurer, pester n'avançaient aucune affaire, je m'assis sur ma valise et j'attendis. Cela dura longtemps, mais il y en eut qui attendirent plus encore. Je n'avais donc pas sujet de me plaindre.

Mon tour arrive enfin et l'on me conduit dans une sorte de cabinet noir donnant sur un corridor, où l'air n'entrait

que par la porte. Autant aurait valu loger sous la machine pneumatique. Jamais je n'avais vu pareille habitation. Mais ce cabinet était au premier, et on croyait me faire grand honneur en me logeant à cet étage privilégié.

Je refusai le privilége, et l'on me fit monter si haut, si haut, que je croyais ne jamais arriver : c'est que, depuis bien des nuits, j'étais habitué à descendre et non à monter pour aller à ma chambre. Enfin, après avoir franchi bien des étages et traversé autant de corridors, je suis à l'appartement qu'on me destine. Il était grand et laid, mais il y avait de l'air. Après en avoir été si longtemps privé dans une étroite cabine, c'est tout ce que je pouvais désirer.

Une fois installé, mon premier soin fut de demander l'adresse de mon savant ami M. le baron de Hammer-Purgstall, le célèbre auteur de *l'Histoire des Ottomans*. C'était pour lui que je m'arrêtais à Vienne, car depuis vingt ans que nous sommes en correspondance, je n'avais pas encore eu le bonheur de le voir. J'étais donc très-pressé de le rencontrer. Mais là les grandes difficultés commencent : dans tout l'hôtel, personne ne savait un mot de français ni même d'italien : c'était l'Autriche sans mélange ; le mot *national* aurait dû me le faire prévoir, mais je croyais qu'à Vienne, comme chez nous, il ne signifiait rien. Ici, on le prend au sérieux : il veut dire qu'on y est de son pays et non d'un autre. On m'avait compris lorsque j'avais demandé une chambre, on ne vient guère dans un hôtel que pour s'y loger, mais hors de là on ne sut plus ce que je voulais.

On court dans le voisinage chercher quelqu'un qui sache une autre langue que l'allemand. On découvre un valet de place qui sait un peu l'anglais. Bien que je le parle assez mal, il devine ce que je veux, l'explique au domestique, et une fille de chambre finit par dire qu'elle connaît M. de Hammer et qu'il est logé dans l'hôtel.

A cette nouvelle, fort étonné, comme l'on pense, je crois avoir mal entendu. Je répète le nom, je l'écris. Elle persiste dans son dire et veut me conduire chez le baron qui justement, dit-elle, occupe un numéro voisin du mien.

Nous frappons. On ouvre, et me voici en présence d'un individu à figure hébraïque, dont le nom en effet finit en *mer*, mais qui s'appelle Bloomer ou Palmer et n'est pas baron et encore moins savant. Ne s'expliquant pas à qui nous en voulions, notre homme, en bon juif qu'il est, crut que c'était à sa bourse, et mesurant nos figures d'un air de suspicion, il semble nous dire : — Gagnez la porte et ne revenez plus. — Ce que nous fîmes au grand mécontentement de la servante qui tenait à son dire et avait pris la parole pour lui prouver qu'il s'appelait bien de Hammer et qu'il était l'homme que je cherchais.

Cependant mon truchement, qui était allé aux renseignements, avait trouvé bientôt l'adresse du vrai baron. Il offre de m'y conduire, et nous partons. C'était fort loin, et dans l'obscurité il n'était pas tellement sûr du numéro qu'il ne nous fallut frapper à cinq ou six portes avant de tomber juste. Enfin nous trouvons la bonne, mais il était tard, et ce ne fut pas sans peine qu'un concierge consentit à nous ouvrir et à nous entendre.

Après avoir, selon l'usage allemand, médité sur ce qu'il devait nous répondre, il nous dit que M. de Hammer était à la campagne. Il s'agissait de savoir quand il en reviendrait; mais soit qu'il ignorât l'allemand de mon interprète, soit que celui-ci ne sût pas l'allemand du concierge, car à Vienne, comme ailleurs, il y a allemand et allemand, je ne pus jamais obtenir une solution.

Pourtant il en fallait une. Comment l'avoir? L'honnête concierge que nous avions surpris à demi-déshabillé, tenant à se coucher, semblait peu désireux de continuer cet entretien. Je n'y tenais pas plus que lui, mais je voulais

une réponse ; j'insistai donc. Mais il était Allemand et portier : l'interprète et moi en fûmes pour nos frais d'éloquence. Alors je lui fis demander une plume et de l'encre. Il allait me les donner, du moins un regard qu'il jeta sur une espèce de bureau me le laissa croire, mais il réfléchit qu'une lettre serait longue à écrire ; il ferma donc l'oreille à cette supplique comme à l'autre, et nous ne pûmes obtenir de lui qu'un remuement de tête qui voulait dire : je n'entends pas.

Quant à la mienne, elle était près d'éclater : l'impatience me donnait des vertiges. Je n'ai jamais eu tant envie de battre un homme, lui ou l'interprète, peu m'importait. J'aurais voulu qu'ils se missent en colère, qu'ils me dissent des injures ou qu'ils me montrassent le poing, car c'était leur impassibilité qui me rendait fou. Enfin, je fis ce que j'aurais dû faire d'abord : je déchirai un feuillet de mon calepin, je pris un crayon et j'écrivis à M. de Hammer en lui laissant ma carte.

Il ne restait plus qu'à décider ce terrible concierge à se charger de mon billet et à le faire parvenir à son adresse, ce que j'invitai mon conducteur à lui expliquer. Me comprit-il et se fit-il comprendre? Je ne pus m'en assurer ; je vis seulement que mon billet posé sur la table ne fut pas repoussé par le portier, et je partis avec l'espoir qu'il arriverait à sa destination. Hélas ! je me trompais, car le lendemain étant revenu pour en avoir des nouvelles, je le retrouvai à la même place.



CHAPITRE LXIX.

—

Une première nuit à Vienne. — M. de Hammer. — La cathédrale. — Le Belvédère. — Ambras.

—

Dans tous mes embarras d'arrivée, j'avais oublié une chose, c'était de dîner. Il était onze heures, je mourais de faim, et tandis que je retournais à mon logis, voyant les boutiques et les cafés fermés, une préoccupation unique avait remplacé toutes les autres : comment dîner à pareille heure ?

Je m'inquiétais à tort. En arrivant, quand je soumis, à l'aide d'un de ces gestes qui partout se comprennent, mon doute au concierge, il me montra, à côté de sa loge, une porte que j'ouvris, et je me trouvai dans un salon brillamment éclairé, meublé de tables dont quelques-unes étaient encore entourées de consommateurs : c'était le restaurant de l'hôtel, et j'appris, non sans une vive satisfaction, que le vieil usage a été maintenu à Vienne, qu'on y dîne à deux heures et qu'on y soupe à dix.

On m'apporta une carte écrite à la main et en pur

allemand. Malheureusement le garçon parlait comme la carte. Dans l'impossibilité de lui expliquer ce que je voulais, je dus me borner à lui faire comprendre que j'avais faim et soif, et que je désirais trouver le moyen de satisfaire l'un et l'autre. Quant à ce moyen, je m'en rapportais à lui.

Là-dessus, il commence par me servir un flacon de vin, puis un verre long et étroit qui contenait environ une demi-pinte de bière dorée, pétillante sans être mousseuse. Je mourais de chaleur et de soif, j'avalai la portion d'un trait. Jamais liquide ne m'avait paru meilleur, et le nectar et l'ambroisie n'ont point, sur l'Olympe, enivré les dieux plus délicieusement. Je dis enivré au figuré, car si la bière était excellente, elle n'était pas forte, et j'en demandai immédiatement un autre verre: j'étais devenu amoureux de la bière nationale.

Le menu fut également tout allemand: c'était un composé de mets dont je ne saurais dire les noms. Il y avait des confitures, de la viande et du poisson. Comme la cuisine danubienne ne m'avait pas gâté, celle-ci, malgré sa bizarrerie, me parut parfaite. Je fis honneur à tout; ce qui, joint à ma consommation de bière, me valut, de la part des garçons, une considération qui ne m'a plus quitté durant mon séjour à Vienne.

Le souper fini, c'est à dormir que je songeai, et après tant de nuits passées dans un cadre étroit entre des serviettes, je ne pensais pas sans émotion au bonheur de m'étendre dans un lit entre deux draps véritables.

Quelle ne fut donc pas ma stupeur, en ouvrant le mien, de n'y voir qu'une petite bande de toile faisant fonction de drap de dessous, et, pour celui de dessus, un sac renfermant une courte-pointe de trois ou quatre centimètres d'épaisseur; plus un édredon surmontant le tout, et nous étions au mois d'août. Ajoutez à cet arrangement deux

oreillers ou plutôt deux demi-matelas prenant la moitié de la longueur du lit. Je saisis convulsivement le cordon de la sonnette et je sonnai. Un quart-d'heure après, c'est ici le délai ordinaire, une chambrière parut. Je lui dis que je désirais une paire de draps. Elle me regarda fixement, me fit quelques questions que je ne pus comprendre, et secouant la tête, elle alla chercher sa compagne à qui elle parla longuement. La compagne me considéra à son tour, m'interrogea et, à l'aide de la première, interprétant mes gestes, finit par me dire : *ia*.

Cette fois, j'attendis vingt minutes : c'était un peu long, mais l'espoir de dormir dans de bons draps soutenait mon courage. Enfin j'entends monter ; je me frottais les mains de contentement. La servante entre, le sourire sur les lèvres et de cet air qui dit : voyez si j'ai de l'intelligence et si quelqu'autre que moi eut si bien deviné. Que m'apportait-elle? Un troisième oreiller.

C'était le coup de grace. Cependant je me contins, et appelant à mon secours tous mes souvenirs de collége et de voyage, je lui demandai des draps en latin, en grec, en italien, en anglais, etc. M'entendant moins que jamais, elle va de nouveau chercher sa compagne. Celle-ci mande le valet de chambre et une consultation s'établit.

Ils discutèrent longtemps, car je dois dire que ces honnêtes serviteurs désiraient sincèrement me satisfaire. Enfin le valet se tourna vers moi, la figure épanouie comme un homme sûr de son fait, et il sortit en me disant : *ia*, lui aussi.

Je me crus sauvé. Vain espoir ! Que m'arriva-t-il? — Un autre sac.

Ce n'était pas ce que je demandais, mais cela pouvait, à la rigueur, y suppléer, car je crois qu'on va le faufiler au premier et lui donner ainsi la forme et l'étendue d'un drap ordinaire. Je me trompais encore : on en retire bravement

la couverture qu'on introduit dans le nouveau sac, et on me souhaite la bonne nuit en emportant le premier.

J'étais anéanti, je n'eus pas le courage de réclamer. Je commençai par me débarrasser de l'édredon, puis je me glissai doucement entre le sac et la bande de toile. Convaincu qu'au premier mouvement je serais sur le matelas, comme probablement y avaient été tous mes prédécesseurs, je m'étais bien promis de me tenir immobile. Hélas! je comptais sans une chaleur de vingt-deux degrés, doublée par une couverture du poids de six kilos. Je n'avais pas été un quart-d'heure sous cet étouffoir, que ma chemise, le drap et le petit sac étaient baignés de sueur. Je me lève, je retire de son enveloppe cette terrible couverte et je me recouche; mais n'étant plus tendu, le malheureux sac se tordit sous mes soubresauts. Le drap de dessous ne tarde pas à en faire autant, et me voilà dans cette position que j'avais si fort redoutée, à plat sur le matelas banal.

J'y fis de tristes réflexions sur le malheur de voyager, et j'enviai le sort du Turc qui ne quitte pas plus son tapis que sa pipe. Cependant la fatigue aidant, je m'endormis d'un sommeil fébrile. Quand je me réveillai, toutes ces enveloppes jonchaient le sol et je grelotais.

La position n'était pas tenable; à tout prix, il fallait en sortir et obtenir un lit logeable. Laissant le mien dans l'état où il était, je sonnai en demandant le maître du logis. Il était absent. La maîtresse? Elle dormait. J'en revins donc à la fille de chambre, et la scène de la veille recommença. Je lui montrai mon édredon à terre, mon matelas labouré, ma courte-pointe pendante, les linges tordus; enfin je lui expliquai que, par la chaleur qu'il faisait dans cette chambre placée au Midi et non loin du toit, il était impossible de dormir sous cette masse d'étoffes; que si l'on s'en débarrassait, exposé à la fraîcheur du

matin, on pouvait, ainsi qu'il m'était arrivé, passer presque sans transition de la zône torride à la zône glaciale et gagner quelque grosse maladie. Là-dessus, je lui expliquai de mon mieux qu'une légère couverture de coton bien blanche, en me procurant la zône tempérée, pouvait me sauver d'un tel désagrément.

Ici, j'eus la conviction qu'elle avait compris, et je ne doutai pas que le soir je n'eusse satisfaction sur ce point. Quant aux draps, je comptais m'en expliquer avec la maîtresse du logis à son réveil.

En attendant, je me fis conduire à une école de natation, vaste établissement placé dans le Danube, où je pris un excellent bain qui commença à me raccommoder avec l'Autriche et sa capitale à qui j'étais près de déclarer la guerre.

De là je fus chez M. de Hammer; il n'était pas encore revenu, et mon billet, comme je l'ai dit, était où je l'avais posé. Mais le concierge, mieux éveillé, était aussi plus communicatif: aidé de sa femme et de sa fille, qui intervinrent gracieusement, il m'apprit que le baron arriverait le jour même, vers deux heures. Cette nouvelle acheva de me rafraîchir le sang, et je me trouvai tout-à-fait dans mon état normal.

L'heure du déjeûner étant venue, je me mis en quête d'un restaurant, ou à défaut, d'un traiteur; mais ils ne sont pas ici aussi rapprochés qu'on pourrait le désirer, je n'en rencontrai pas dans le quartier. J'entrai donc au café où l'on me servit du café à la crème, dont je me contentai faute de mieux. Je le pris sous la tente de la porte, c'est-à-dire dans la rue, éprouvant l'indicible bonheur d'y respirer à l'abri du soleil et de n'y être tourmenté ni par les mouches, ni par les mendiants, ni par les marchands, choses qui ne m'étaient pas arrivées depuis longtemps.

En allant chez M. de Hammer, j'étais passé devant la

cathédrale de Saint-Etienne, et j'avais été frappé de l'aspect de ce beau monument gothique dont la flèche, haute de quatre cent vingt-cinq pieds, passe, après celle de la cathédrale de Strasbourg, pour la plus élevée de l'Europe. L'intérieur répond à ces imposants dehors, et après les belles églises d'Italie et de Sicile et Sainte-Sophie de Constantinople, on peut encore admirer Saint-Etienne de Vienne. Des statues de marbre, dont quelques-unes d'une bonne facture, de riches tombeaux contribuent à l'ornement de ses chapelles. On a, avec raison, conservé d'anciennes figures qui, certainement, laissent beaucoup à désirer sous le rapport de l'art, mais qui offrent, comme style d'une époque, un intérêt très-grand. On voit, à gauche du maître-autel, un homme de haute taille, sculpté en demi-bosse sur un tombeau placé debout dans le mur. Cette figure est de face; sa main à deux doigts levés. Des armoiries à aigles sont à ses pieds, et trois cordons à sa robe. Je n'ai jamais rien vu de plus étrange que ce personnage: la bizarrerie de l'ensemble va jusqu'au grotesque.

Les stalles du chœur, en bois sculpté, sont remarquables. La façade du temple n'a pas la richesse des cathédrales gothiques de Reims, d'Amiens, de Beauvais, etc., mais sa simplicité ne manque pas de grandiose.

J'avais donné rendez-vous à l'hôtel au professeur Schewitz pour aller voir quelques manuscrits dont il m'avait fait l'éloge, mais quand j'arrivai il était parti. Un autre motif m'y appelait aussi : je voulais obtenir une audience de la dame de la maison. L'heure était favorable; elle me reçoit aussitôt. Je lui expose mes griefs, cette fois en italien, car on m'avait dit qu'elle lisait cette langue et même qu'elle la chantait; mais il paraît que lire et chanter ce n'est point parler et encore moins entendre, car pour toute réponse, quand je croyais avoir gagné ma cause, je n'entendis que ce même soupir de découragе-

ment accompagné du mouvement de tête qui m'avait tant désespéré. Je ne doutai donc pas qu'ici encore je n'eusse prêché dans le désert. Avais-je droit de me plaindre? Non. J'en ai déjà dit la raison : j'étais dans l'hôtel National, et je ne pouvais rien exiger qui sortît de la langue et des habitudes de la nation. Si j'avais voulu vivre et dormir à la française, il m'eût fallu descendre dans un hôtel français. C'était ce simple et très-logique raisonnement que la maîtresse pouvait opposer à tous les miens et qu'elle eut pu résumer en levant les épaules ; mais elle avait soupiré, c'était plus poli et revenait au même. Quoi qu'il en soit, ce que je voyais de plus clair ici, c'est que je n'avais pas d'une ligne avancé mes affaires.

Je suis loin de refuser aux Allemands des vertus hospitalières, mais ces vertus ne vont pas jusqu'à écouter ou du moins chercher à entendre. Je ne parle pas ici des hommes de sciences et de lettres, ceux-ci écoutent et entendent très-bien ; mais si vous prenez la nation en masse, la nation des rues, des boutiques et des hôtels, il n'est pas de pays où l'étranger soit plus malheureux qu'en Allemagne. On ne le comprend pas, parce qu'on ne l'écoute pas, et on ne l'écoute pas, parce que pour les oreilles germaniques une autre langue est une musique désagréable dont on désire débarrasser son tympan le plus tôt possible. De là le peu d'aide que trouve cet étranger. L'Italien, le Grec, l'Albanais, le Bulgare, le Valaque, le Moldave, le Turc lui-même, vous concevront mieux que l'Allemand, parce qu'ils se donneront plus de peine pour cela; et voilà pourquoi aussi mon hôtesse ne me comprit pas.

Comme j'allais recommencer et que c'était une nouvelle torture dont elle voulait se garer, elle fit appeler le portier qui savait un peu de français, ce que sournoisement il m'avait laissé ignorer quand je m'étais adressé à lui,

probablement pour s'éviter la peine de me répondre. Je lui soumis mon embarras. Il parut, cette fois, en saisir quelque chose; il le répéta à la dame qui, à son tour, me dit: *ia, ia.* Je n'en demandais pas davantage. Je la quittai fort reconnaissant, car j'avais toute confiance dans ce double *ia.*

Ainsi tranquillisé, je prends une voiture et je me fais conduire au Belvédère dont j'avais souvent entendu parler, mais que je n'avais pas vu. Je trouvai un élégant palais d'où l'on a une perspective admirable de Vienne et de ses alentours. Les jardins, ornés de statues et de fontaines, sont vraiment délicieux et parfaitement tenus, comme ils l'étaient sans doute au temps de leur premier propriétaire, le prince Eugène de Savoie, qui éleva ce palais en 1698.

Dans le salon de marbre, on remarque le portrait en pied de Joseph II et celui de Marie-Thérèse. Je ne sais par quelle fatalité on peint toujours les derniers empereurs d'Autriche sous des costumes ridicules et qui ressemblent tout-à-fait aux livrées que portaient, sous Louis XV, les valets de bonne maison, ce qui leur donne un air niais et commun qu'ils n'avaient certainement pas. J'ai déjà fait ailleurs cette observation, mais cette anomalie me frappe partout ici. A quoi donc sert le pouvoir d'un monarque, s'il ne peut pas même empêcher que, de son vivant, on fasse de sa figure une caricature ridicule et qu'on l'expose sous ses yeux et dans son propre palais? Si l'on a persuadé au prince qu'il était bien ainsi, c'est le miracle de la flatterie.

Les galeries de peintures, auxquelles cette première salle sert d'entrée, renferment environ mille sept cents tableaux. Tous ne sont pas des grands maîtres, mais il y en a beaucoup. La plupart sont convenablement placés et bien conservés: les restaurateurs n'y ont que peu ou point mis la main.

L'école moderne est au rez-de-chaussée ; elle n'est pas riche. Les meilleurs tableaux du siècle sont ceux des peintres français. Les écoles hollandaise, italienne, espagnole, allemande et anglaise, ne peuvent pas aujourd'hui lutter avec la nôtre, et pourtant rien de moins connu à l'étranger que les tableaux français. Dans les musées, il n'y en a que de médiocres, et chez les particuliers, sauf de rares exemples, on n'en voit pas.

En face du Belvédère et en traversant le jardin, on arrive à la collection d'antiquités d'Ambras, où l'on rencontre un peu de tout. C'est du bric-à-brac, mais si bien mélangé, qu'on y trouve un charme infini. C'est comme notre musée de Cluny, plus joli que savant, arrangé pour les yeux bien plus que pour l'étude.

La collection d'armes, très-précieuse par la matière et le travail, l'est plus encore par les noms des personnages qu'elle rappelle et qui les ont portées pendant plusieurs siècles. C'était le luxe des princes et des nobles, et plus d'un chevalier a vendu son patrimoine pour avoir une armure belle et forte. Alors, avec son épée, elle devenait son gagne-pain et son moyen de fortune, et plus d'un a gagné ainsi un royaume.

Parmi ces armures, il en est une probablement sans analogue : c'est celle d'un paysan de Brida devenu soldat, qui vivait en 1540. Elle est complète : casque, cuirasse, gantelets, cuissards, brassards, etc., annonçant un homme de huit pieds, gros à proportion : c'était, en effet, la taille de l'individu. L'un de ses descendants a été concierge de ce même musée.

Un sarcophage égyptien, nouvellement acheté et qui, je crois, n'a pas encore été décrit, est des mieux conservés et fort riche en hiéroglyphes.

Un autre est celui d'un bœuf Apis, dont les cornes ont environ quatre pieds de longueur et près de six pouces de

diamètre à la base. Avec ce bœuf est un instrument en bois, long de cinq pouces sur trois à quatre de largeur, ayant absolument la forme des haches celtiques.

Parmi les curiosités, est un bois de cerf qui traverse un tronc de chêne de deux à trois pieds de diamètre et qui ressort de l'autre côté. J'ai vu depuis, au musée de Berlin, un morceau semblable. On remarque aussi de belles sculptures en chêne et une magnifique salière de Benvenuto Cellini. Un morceau historique d'un grand prix est un collier formé d'une cinquantaine de coquilles sur lesquelles sont représentés les portraits des princes de la maison de Habsbourg. On y montre aussi l'arbre généalogique de cette famille.

En quittant Ambras, je parcours une partie du beau faubourg qui y conduit. J'entre dans une église dont le portail est orné de deux colonnes monumentales ayant un faux air de la colonne trajane. L'intérieur ne répond pas à cette imposante annonce.

J'étais à examiner les fortifications, quand je suis assailli d'une averse, et dans ce lieu il n'y avait ni abri ni voiture. Je me réfugie dans un cabaret où étaient attablés des gens à médiocre tournure et ressemblant assez à ce qu'on nomme, à Paris, rôdeurs de barrière. La compagnie, on le voit, n'était pas brillante, mais j'étais à couvert. Pour payer mon asile, je demande de la bière, et l'on m'en sert dans un de ces longs verres qui donnent au liquide une si belle teinte. La mine ou l'apparence d'un breuvrage, comme d'un mets, influe beaucoup sur son goût ; aussi elle me parut des meilleures. Mais si l'espèce de tapis franc où j'étais avait de bonne bière, il est à croire qu'il n'avait pas, moralement parlant, un aussi bon renom. J'étais à consommer ma chopine en attendant la fin de l'averse, quand je vois entrer une patrouille guidée par un commissaire, ce qui parut mettre en grand émoi le maître du logis et

une bonne partie des gens attablés; quelques-uns même se levèrent d'une façon qui voulait dire: gagnons la porte; mais ils s'aperçurent, comme je le vis moi-même, que la maison était cernée. Alors le commissaire se met à examiner les figures et à demander les papiers. Cela commence à me faire réfléchir: mon passeport était déposé à la police, et la carte que l'on m'avait donnée en échange était entre les mains du maître de mon hôtel. Me voilà donc avec la perspective d'être arrêté et conduit à travers la ville en compagnie d'une douzaine de larrons, car, en vérité, c'était bien la mine des buveurs.

J'en fus quitte pour la peur. Le commissaire découvrit bientôt les deux individus qu'il cherchait; il leur dit quelques mots, ils se soumirent sans résister et furent emmenés par les soldats. Je ne m'amusai pas à attendre une autre descente de la police, je payai ma bière et je gagnai la rue.

Pour la troisième fois, je me dirige vers l'hôtel de M. de Hammer. Le portier, qui commence à s'accoutumer à ma figure, me laisse entrer sans difficulté en m'indiquant poliment l'étage où je devais aller. J'en trouve la porte ouverte. J'entre, croyant n'avoir plus qu'à tendre les bras pour embrasser le noble écrivain, mais ce sont deux laquais qui viennent me recevoir et qui me guident jusqu'à un salon, à travers un dédale de malles, de meubles, de livres emballés ou prêts à l'être. Enfin j'apprends d'un des valets que M. de Hammer est arrivé et qu'il doit repartir pour son château de Hainfeld, où il serait déjà s'il ne m'avait attendu; qu'il était sorti en ce moment pour une affaire urgente, mais que le lendemain, à neuf heures, je le trouverais. Ce retard me contrariait sans doute, mais j'en voyais le terme. Un rendez-vous était donné; le but principal de mon séjour à Vienne était atteint.

Toutes ces allées et venues m'avaient conduit à six

acteurs? Je ne le sais. L'affiche m'avait dit qu'on jouait, mais j'avais oublié de voir ce qu'on jouait.

Je dois citer ici un trait de probité que je n'aurais peut-être pas rencontré ailleurs. Quand je payai mon billet, je donnai deux florins, je croyais que c'était le prix de la place, on me délivra une carte avec un carré de papier que je pris pour le numéro de la stalle. Je remis donc à la fois la carte et le papier à l'homme qui était à la porte. Il reçut la carte et me rendit le papier. Pensant que c'était le numéro de ma stalle, je le mis dans ma poche, et chaque fois que je rentrais dans les entr'actes, je le présentais à l'ouvreur qui toujours me le rendait; lorsque je partis je l'avais encore. Revenu chez moi, je le regardai: c'était un demi-florin de papier qu'on m'avait rendu, parce que la place ne coûtait qu'un florin et demi.

Le mauvais temps ne cessait pas, et j'avais une demi-lieue à faire. Point d'omnibus, pas de fiacre, pas de parapluie. Me voilà donc cheminant dans la boue, appelant tous les cochers sans qu'un seul daigne s'arrêter. Je suis sur la place de la cathédrale; j'y trouve une voiture disponible, je m'empresse d'y monter. Autre malheur: je dis au conducteur de me conduire à l'hôtel National; il ne connaît pas cet hôtel. Je crois comprendre qu'il me demande le nom de la rue. Ce nom, je ne le sais pas. C'était le renouvellement de l'incident qui, bien des années avant, m'avait, en revenant aussi de l'opéra, fait errer une partie de la nuit dans les rues de Vienne. En vérité, je ne croyais pas que semblable chose pût arriver deux fois dans la vie d'un homme. Néanmoins mon cocher me pressait de m'expliquer, car pendant notre colloque on était venu le chercher, et il allait me signifier de quitter sa voiture, quand il eut l'idée de consulter un confrère qui passait. Celui-ci lui traduisit en allemand le nom de l'hôtel National, et nous partîmes.

En arrivant, mon premier soin fut de me diriger vers la salle à manger. C'était probablement un des plus achalandés de Vienne, car il y avait, comme la veille, nombreuse et brillante compagnie, et j'eus peine à y trouver place. Enfin, j'en obtins une près d'un individu que je reconnus pour un de mes voisins de table de l'hôtel du Commerce de Naples, négociant ou soi-disant tel, et qui m'y avait fait mille offres de service. Je m'empressai de le saluer et de me féliciter d'être encore une fois son voisin. Mon homme parut d'abord interdit; puis se recueillant, il me répondit en je ne sais quelle langue, comme quelqu'un qui ne comprenait point et ne me connaissait pas. Je n'insistai point. Il pressa son souper et disparut. Depuis, je ne l'ai plus revu à Vienne, mais le hasard qui nous jette ainsi certaines gens dans les jambes sans qu'on sache pourquoi, me le fit de nouveau rencontrer à Paris. Alors il était redevenu Français, il vint à moi avec les mêmes façons obséquieuses qu'à Naples. Je pris ma revanche, je lui tournai le dos, sans me soucier d'en savoir davantage sur ce personnage problématique.

La société, composée d'hommes et de femmes, pouvait passer pour élégante. Il y avait, entr'autres, une table de jeunes officiers babillant fort et dont quelques-uns paraissaient un peu échauffés. Ayant appris d'un garçon de l'hôtel que j'arrivais de Constantinople et que j'avais traversé le théâtre de la guerre, deux d'entr'eux, qui s'imaginaient parler français, vinrent me presser de questions dont je ne compris pas un mot, ce qui ne m'empêcha pas de leur répondre, bien certain qu'ils me comprendraient tout autant que je les entendais moi-même. Ma conversation ne leur apprit donc pas grand'chose. Qu'importe! fort satisfaits, ils retournèrent à leur table faire part à leurs amis des nouvelles que je venais de leur communiquer. Là-dessus s'établirent des commentaires qui, si j'en juge à

l'animation des orateurs, étaient de la plus haute politique.

Ce que je remarquai aussi fut un couvert où soupaient majestueusement une douzaine de douairières. Devant chacune d'elles étaient un grand verre de bière et, par-ci, par-là, un flacon de vin. Elles discutaient je ne sais trop sur quoi, mais avec une gravité qui m'annonçait qu'elles ne parlaient pas de chiffons. Peut-être s'occupaient-elles aussi des affaires d'Orient.

Ce soir-là, pour composer mon menu, je regardai les autres tables, et quand j'y voyais arriver un mets de belle mine, j'en demandais l'analogue. Mais il ne faut pas toujours juger sur l'apparence : en résumé, je fus peu satisfait du goût de mes voisins.

Le but de ma sollicitude constante était un plat de choucroute. J'en avais demandé dès mon arrivée et j'en réclamai tous les jours; mes efforts ne furent pas couronnés de succès : je partis de Vienne sans en avoir obtenu même la vue, convaincu dès lors que la choucroute, en Allemagne, était passée à l'état de souvenir et d'antiquité nationale.

Après souper, je remontai à ma chambre. Comptant enfin sur une bonne nuit, je voyais d'avance le beau linge blanc, fruit de ma persévérance, et la légère couverte de coton qui allait, sans alourdir trop mon drap, me garantir de la piqûre des mouches et de la fraîcheur du matin. J'entrai donc chez moi plein de cette douce confiance. Elle fut cruellement trompée : tout était comme je l'avais trouvé la veille. L'énorme couverte avait été réintroduite dans son sac, et mon extrait de drap, tel que la voie lactée, se dessinait en longue bande blanche sur l'azur d'un coutil à carreaux bleus qui recouvrait le matelas.

Je sonnai la fille de chambre. Elle s'attendait à quelque réclamation, car elle parut immédiatement. Je lui fis soupeser la couverte et toucher la sueur qui coulait de mon front, m'efforçant de lui faire comprendre que s'é-

tendre sous cette muraille c'était un enterrement prématuré et une asphyxie certaine. Elle n'en doutait pas, l'excellente fille, car elle me regarda d'un air attendri qui annonçait un sentiment vrai de compassion, et elle soupira d'un air qui voulait dire : — Je sens votre malheur, j'y compatis ; mais qu'y faire ? — Hélas ! c'etait aussi ce que je me demandais.

Cependant, ne résistant plus, l'honnête chambrière en revint encore à son grand moyen, à son recours désespéré : elle alla chercher sa compagne et lui expliqua, comme la veille, le sujet de ma douleur. Celle-ci, à son tour, pesa la couverte, la repesa, me regarda tristement, me toucha le front, et toutes les deux, me plaignant du plus profond de leur cœur, se retirèrent.

Un moment je crus qu'elles allaient revenir. Je n'osais pas prétendre à une paire de drap, mon ambition n'allait plus jusque là, mais j'attendais une couverte de coton. Elles ne vinrent pas.

Cette dernière espérance évanouie, je me mis à découdre l'ouverture du sac. J'en retirai l'énorme courte-pointe, j'y introduisis une redingote légère dont heureusement j'étais pourvu, j'attachai des mouchoirs de poche dans toute la longueur du matelas, à l'aide d'épingles dont je dissimulai habilement les pointes. Cette opération faite, je m'étendis dans mon lit et je m'endormis, satisfait de mon œuvre comme Prométhée après avoir créé son homme.

Le lendemain, j'étais habillé et je m'apprêtais à sortir, lorsque la fille de chambre, suivie de sa compagne, entra pour faire le lit. En voyant la couverte hors de son enveloppe, elle fit la grimace, car il fallait l'y remettre ; mais quand, en s'approchant, elle y sentit un autre tissu, quand, à un bout de manche, elle reconnut un paletot, quand, ouvrant le lit, elle comprit l'arrangement des mouchoirs, elle et sa compagne furent frappées d'admi-

ration et me jetèrent un regard qui me toucha infiniment, car il semblait dire : — Comment ! vous avez imaginé cela ! et de ces milliers de voyageurs qui, comme vous, ont sué sang et mort sous ce manteau de plomb ou qui se sont enrhumés à côté, pas un n'a eu une pareille idée. En vérité, vous êtes un génie.

Ce fut là tout ce que j'obtins de mes compatissantes soubrettes : leur pitié m'était acquise et leur estime aussi, mais leur admiration fut stérile. Mes efforts se brisèrent contre la routine allemande : chaque soir, je sortis de son sac cette couverte jusqu'alors inamovible ; chaque soir, je me débarrassai de l'édredon et de l'un de ces gigantesques oreillers ; chaque soir, enfin, j'allongeai mon drap à l'aide de mouchoirs et de cravates ; et chaque lendemain, je retrouvai les choses remises religieusement à leur place, et le lit autrichien rétabli dans toute son incommodité originelle. Je serais resté dix ans à Vienne, que pendant dix ans il en aurait été de même. C'est qu'en vérité le péril était grand et exigeait, de la part des hôteliers, une attention continuelle et une énergie peu commune, car si malheureusement un voyageur avait une seule fois été bien couché et qu'il eût eu l'indiscrétion de s'en vanter, il eut pu arriver que le suivant voulût l'être à son tour, et ainsi de suite ; alors, adieu les couvertes gigantesques et les draps lilliputiens, et conséquemment le respect qu'on doit à la patrie et aux coutumes de ses pères.

Je commençai encore cette journée par un bain, et je courus chez M. de Hammer que, cette fois, je trouvai.

Par suite de ce préjugé populaire qui veut, chez nous, qu'un Anglais soit raide et maniaque, un Italien maigre, un Turc fort et un Allemand obèse, je m'imaginais que M. de Hammer était gros et construit sur le modèle des bourgmestres de nos vaudevillistes. Quelle ne fut donc pas ma surprise en voyant un homme élancé, leste, gai,

à l'air fin et juvénil. Je n'en pouvais croire mes yeux, et bien que je fusse chez lui et devant lui, j'étais presque à douter de son identité; mais la grace et la distinction de ses manières me le révélèrent bientôt.

Quand il sut que je ne pouvais pas l'accompagner en Styrie, il fit retarder son départ, me prit le bras et nous sortîmes. Il me conduisit d'abord à la bibliothèque impériale que dirige M. Ferdinand Wolf, le savant bibliothécaire, qui voulut bien me faire voir ce magnifique établissement, riche de trois cent mille volumes et de seize mille manuscrits. Parmi ces derniers se trouvent une *Jérusalem délivrée* écrite de la main du Tasse, un *Itinéraire romain* copié par un moine au IVe siècle, deux autographes de Dioscorides, et d'autres richesses dont je parlerai bientôt.

M. de Hammer me présenta ensuite à M. de Arneth, directeur du cabinet des médailles et du trésor de la couronne, homme aussi instruit qu'aimable. Il me montra ces belles collections. Dans celle des pierres gravées se trouve le fameux camée représentant *l'Apothéose d'Auguste.*

De là, nous allâmes visiter l'église des Augustins, qui renferme le tombeau de l'archiduchesse Christine, l'un des chefs-d'œuvre de Canova.

L'heure du départ de M. de Hammer était arrivée. Je ne voulus pas, malgré le bonheur que j'éprouvais à rester avec lui, l'arrêter davantage. Il insistait pour m'amener à sa campagne, mais depuis deux mois je n'avais reçu aucune nouvelle de ma famille, j'étais donc pressé de rentrer en France. Je pris congé de mon digne ami, en lui promettant d'aller plus tard passer un automne avec lui, ce que je ferai certainement si Dieu nous prête encore quelques années de vie et de santé.



sièrement faites et repeintes à neuf. Toutes les quatre ont la couronne sur la tête, et deux sont posées en matamore, le poing sur la hanche, avec une grande épée de fer pendue à leur côté. On me dit que c'étaient quatre empereurs d'Allemagne. La fatalité ici encore en avait fait des caricatures. Du moins celles-ci étaient vieilles, l'antiquité en écartait le ridicule.

Pour employer le reste de ma journée, j'allai visiter les principales promenades de Vienne qui en est bien pourvue. J'avais, en arrivant, traversé le Prater dans toute sa longueur avec M. Schewitz, à l'heure où la foule s'y trouvait. Fort mal à l'aise dans un fiacre encombré de bagages qui tombaient à chaque cahot, croisé à tout instant par de beaux équipages dont les cochers pestaient contre notre lourd véhicule, l'ennui de ma position avait reflété sur le reste : je trouvais le Prater interminable et d'autant plus laid que le professeur en relevait plus chaudement les beautés pour les faire remarquer à ses élèves ; enfin, je serais parti de Vienne avec une pauvre idée de ce parc célèbre, quand, heureusement pour lui et pour moi, l'envie me vint d'y retourner. J'étais alors seul dans une bonne calèche bien attelée, bien conduite par un cocher fort propre et très-poli ; les choses m'apparurent sous un nouveau jour, et le Prater fut à mes yeux ce qu'il est de fait, une vaste et noble promenade, bien plantée, bien tenue et digne en tout point d'une capitale.

L'Augarten, le Wolksgarten, Kohlmarkt, autres jardins publics, dans l'un desquels j'entendis d'excellente musique, ne sont pas non plus à dédaigner.

Le soir, j'allai au théâtre voir une danseuse espagnole nommée Pepita, dont tout Vienne raffole. C'est, en tout point, une jolie femme, Andalouse pur-sang, au petit pied, au mollet prononcé, à la taille fine et cambrée, avec une souplesse de mouvement qui eut fait honneur à une

anguille. D'ailleurs, pas le moindre rapport entre sa danse et celle de nos sylphides d'opéra ; pas davantage avec les *groteschi* d'Italie, ni même les bayadères indiennes ; cela se rapprochait plutôt de la danse arabe.

La salle était comble, et c'était bien pour elle qu'on venait. Ici, pas d'accessoires inutiles ; elle dansait seule, elle et ses castagnettes. Pour orchestre, quelques violons et une basse, voilà tout. Son thême non plus n'avait rien de bien neuf : c'était le fandago avec quelques variantes, cela suffisait. Sa danse est vraiment d'un piquant extraordinaire, notamment pour les Allemands qui, peut-être à cause de leur flegme habituel, aiment de temps à autre les choses un peu épicées : or, la danse de la Pepita l'est beaucoup. Il n'y a guère qu'à Vienne où l'on pourrait danser d'une manière aussi décolletée. Par un autre contraste, on dit que la danseuse ne l'est pas du tout, qu'elle voyage avec ses parents, gens fort respectables, et que c'est une vertu de premier ordre. Aussi fantasque que sa danse, elle ne danse qu'à son heure et là où il lui plaît. On prétend qu'elle a obstinément refusé de danser devant certaine cour et pour tel souverain : la danse a donc aussi son opinion ou sa politique.

Si la danseuse me plut, il n'en fut pas ainsi des deux comédies allemandes qui servaient d'intermède ou de remplissage pour constituer ce qu'on appelle une soirée. Il ne fallait rien moins que la Pepita pour me sauver du sommeil contre lequel je luttai pendant cinq mortels actes.

M. de Hammer parti et Vienne parcourue dans tous les sens, il ne me restait plus qu'à faire les visites de cérémonie. J'avais des lettres pour l'ambassadeur de France et quelques notabilités aristocratiques de la cour impériale, entr'autres pour une très-grande et belle dame; mais ceci eut demandé bien du temps, ne fut-ce que pour renouveler ma garde-robe qui en avait besoin ; or, les

tailleurs ici n'ont pas la prestesse de ceux de Londres et de Paris. Je tenais à une seule de ces visites ; pour celle-là, je n'avais pas de prétexte d'ajournement, parce que je savais que je serais reçu en voyageur ou comme je me présenterais, ainsi du moins avait bien voulu me le dire Mme la duchesse de Berry, en ajoutant qu'elle annoncerait ma visite. Non plus qu'à Venise, cette visite n'avait de but politique. Grace à Dieu, j'ai pu garder des affections en dehors des ambitions de ce monde, et je suis arrivé à l'âge où l'on n'a plus rien à lui demander. J'avais vu Mgr le duc de Bordeaux enfant, il était naturel que je désirasse le revoir homme. Je m'apprêtais donc à partir; j'avais, à cet effet, fait brosser et rebrosser mon meilleur habit, et j'attendais une voiture, quand entra M. de **, parti deux jours avant dans la même intention et qui revenait sans avoir vu le prince qui, absent ou indisposé, n'avait pu le recevoir. Son audience était ajournée à huit jours. Je ne pouvais pas attendre si longtemps, par un motif parfaitement légitime: il me restait juste assez d'argent pour gagner Paris par Prague, Dresde et Berlin, ainsi que je l'avais arrêté dans mon itinéraire. Je n'avais donc plus qu'à m'occuper de mes préparatifs de départ.

Quoique Vienne m'eut semblé ce qu'elle est réellement, une magnifique résidence, l'âge se trouvait entre elle et moi : ce n'était plus cette ville de plaisir et d'abandon, aujourd'hui tout m'y paraissait froid et compassé. J'y admirais encore ces beaux officiers si bien dorés, ces superbes chevaux, ces brillantes livrées et ces riches équipages, enfin ces femmes si fraîches, si belles, mais elles n'étaient plus souriantes. Il y en avait encore de jeunes, mais j'en apercevais aussi de vieilles : or, jadis je n'en avais pas vu une seule. Je rencontrais des êtres maussades, infirmes, contrefaits : naguère il me semblait que tout le monde y était jeune, beau, bien bâti et de

bonne humeur. Pourtant, rien n'était changé à Vienne que moi, et toute la différence était ici dans celle de mes yeux de vingt ans à celle de mes yeux de soixante. Avis donc au touriste ; s'il veut conserver une illusion de jeunesse, qu'il ne revoie pas une maîtresse, une ville ou un monument après quarante ans d'absence.

Parmi les choses justement admirées à Vienne, on peut citer les places, notamment Hof-Platz, place de la Cour; Joseph-Platz; Der-neue-Markt ou Nouvelle Place; le Graben qui sert aussi de promenade; Spital-Platz; Stockimeisen-Platz, place de la Souche Ferrée, où l'on montre un tronc d'arbre qui est, dit-on, un reste de la forêt druidique qui couvrait la plaine où Vienne est aujourd'hui; Universitals-Platz, c'est là qu'est l'Université fondée en 1365; le bâtiment actuel est moderne et fut élevé par ordre de Marie-Thérèse. Burg-Platz est celle où est le château impérial. Le jardin , qui renferme des serres riches en fleurs exotiques, mérite aussi l'attention du voyageur qui y est facilement admis.

Il en est ainsi dans tous les palais impériaux. Si la police autrichienne est fort tracassière dans les provinces réunies, il n'en est pas de même dans les Etats héréditaires. Les souverains d'Allemagne sont renommés pour leurs vertus hospitalières et leur aménité envers tout le monde. Sous ce rapport, l'Empereur actuel d'Autriche peut être mis en première ligne : c'est un gouvernement tout-à-fait paternel; le peuple n'y est pas écrasé d'impôts et il y jouit d'une honnête liberté. Je n'ai jamais compris pourquoi on faisait des révolutions dans ce pays ; on devrait s'y souvenir que le mieux est l'ennemi du bien.

Vienne et ses faubourgs ont aussi leurs belles rues : Leopoldstadt est le quartier à la mode ; Herrngasse, rue des Seigneurs , est la plus remarquable de celles de la ville; plusieurs palais, notamment ceux du duc de Modène,

du comte Dietrichstein, du prince de Lichtenstein, la Banque, la maison des Etats, etc., lui ont valu son nom; Himmelpfortgasse, la rue de la Pointe du Ciel; Renngasse, rue de Lice; Wipplingerstrasse, Wattnerstrasse et autres, annoncent une grande capitale. Les faubourgs, notamment celui de Landstrasse, sont dignes de la cité et préférables peut-être comme habitation d'agrément: des rues régulières, larges et bien aérées s'y montrent partout.

J'ai déjà parlé des bains. Celui de Diane, Diana-bad, sur le Danube, est un magnifique établissement. Nous n'avons à Paris rien qui le vaille.

Das-neue-Burgthor, la nouvelle porte du château, est un monument qui date d'une trentaine d'années. Il est séparé du château par la place d'Armes et fait un fort bel effet.

En parlant de l'église métropolitaine de Saint-Etienne, j'ai oublié sa cloche fondue, dit-on, avec les canons pris sur les Turcs; elle pèse trois cent cinquante-quatre quintaux, et son battant en pèse treize. J'ai dit que Saint-Etienne appartenait au style gothique. Comme dans les édifices de cette espèce dont la construction a demandé une longue suite d'années, on y voit l'art dans tous ses degrés, et le détestable à côté du beau. Le portail principal est bien nommé, il s'appelle Riesenthor, la Porte des Géants.

Celle des rédemptoristes est un autre monument gothique dont on cite les vitraux. L'église de Saint-Pierre doit son origine à Charlemagne; elle a été refaite depuis, et c'est une des plus belles de Vienne. Celle des capucins, dans le Neumarkt, est le Saint-Denis des princes de la maison d'Autriche: c'est là qu'on les enterre.

L'église aux deux grandes colonnes dont j'ai déjà parlé, située dans le faubourg de Wieden, est celle de Saint-Charles-Borromée. Les bas-reliefs des deux colonnes représentent sa vie.

En outre de ses monuments catholiques, Vienne a ses

églises grecques, ses temples protestants et une belle synagogue, où l'on entend non plus des chants braillards comme dans celles d'Italie et de France, mais de bonne musique.

Deux colonnes, celle de la Sainte-Trinité, haute de vingt à vingt-cinq mètres, autant que j'en ai pu juger à l'œil, et celle de la Sainte-Vierge, qui peut en avoir huit à dix, ornent deux des places de Vienne. Plusieurs fontaines contribuent aussi à leur décoration.

Il ne faut pas oublier la statue équestre de Joseph II, qui décore noblement la place à laquelle elle donne son nom.

L'arsenal renferme, outre un grand nombre de belles armes, des drapeaux historiques. On y montre le bâton d'André Hofer, et le linceul et le crâne de Kara-Mustapha: cela est de trop et conviendrait mieux à un cimetière. Le casque du roi de Pologne, Jean Sobieski, pèse vingt-cinq livres. Rien de plus aisé que de mettre un tel casque sur sa tête, la difficulté est de l'y garder. Si un général se faisait faire aujourd'hui une semblable coiffure, on l'enverrait à l'hôpital des fous; aussi suis-je bien convaincu que Jean Sobieski en portait un autre.

Il y a encore un second arsenal, Renngasse, où sont les armures de plusieurs empereurs, notamment celle d'Attila, celle d'une reine de Bohême, Libusia, et celle de sa femme de chambre Wlasta.

J'avais vu la bibliothèque impériale, mais en courant, moins occupé de la bibliothèque même que des personnes qui me la montraient: j'y suis retourné. La grande salle, longue de quatre-vingt-trois mètres, est surmontée d'une coupole soutenue par huit colonnes. C'est très-beau comme monument, mais fort incommode comme bibliothèque.

Il y a une très-riche collection de ces livres qu'on nomme incunables, qui remontent à l'origine de l'imprimerie. Dans le nombre, il y a des exemplaires uniques,

CHAPITRE LXXI.

—

Brunn. — Prague. — Dresde. — Berlin.

—

A six heures du matin, je me rends à la voie de fer. On ne partait qu'à sept heures. Je n'aime pas à attendre et encore moins à ne rien faire; il me fallait une occupation. Je vais, faute de mieux, voir passer les gens de la campagne qui, tous endimanchés, arrivaient en ville, les uns se dirigeant vers l'église, les autres vers le cabaret. J'en conclus que c'était un jour férié. L'Autriche, comme l'Italie, a beaucoup de fêtes et de saints, et, comme partout, c'est en dansant et en buvant qu'on les honore. Parmi les villageoises, fort peu répondaient à la réputation de beauté qu'ont, à juste titre, les Viennoises. Ce n'était pas leur jour : les belles ont leurs phases comme la lune.

A sept heures, je quitte Vienne. Nous traversons un champ que j'avais vu autrefois labouré par les boulets et rouge encore de carnage : c'est celui de Wagram. Il est aujourd'hui tout entier couvert de jardins, de vergers et

de riches moissons. En vain les hommes détruisent, la nature est là qui répare. Sur cette route, les stations sont nombreuses. Le pays est fertile et peuplé : partout des villages et des champs bien cultivés.

A Lunderbourg, de jeunes marchandes nous apportent des cerises que se disputent nos voyageurs. Les cerises me suivent : j'en ai mangé en Provence, en Italie, en Sicile, en Grèce, en Asie, à Constantinople, enfin sur les bords de la mer Noire et sur ceux du Danube, elles ne valent pas celles de Lunderbourg qu'on nous vend, comme primeure, par bouquet de douze. Mais toutes belles et douces qu'elles sont, elles n'approchent pas des courtes-queues de Montmorency, comme celles-ci pâlissent devant celles d'un cerisier que j'ai dans la cour de ma maison d'Abbeville et que je maintiens, jusqu'à preuve contraire, pour le premier du monde quant à la grosseur, la forme et le goût de ses fruits.

Après la station, je remarque, à droite, un vieux château assis sur une montagne. Nous passons deux petites rivières, dont l'une est la Thaya. Des troupeaux d'oies couvrent la plaine.

Il est onze heures et demie. Nous sommes en Moravie. A perte de vue, on aperçoit partout de belles campagnes, de beaux villages.

Nous faisons halte à Brunn, capitale de la Moravie, arrosée par deux rivières, la Schwartza et la Swittawa. C'est une grande et belle ville. Tandis que mes compagnons déjeûnent, je vais la visiter. On lui donne de trente à quarante mille habitants. On me fait remarquer, sur une hauteur, la fameuse prison du Spielberg, destinée aux prisonniers d'Etat, c'est-à-dire à la répression des faits qui ne ressortissent pas des tribunaux ordinaires. Cette prison, à tort ou à raison, a été non moins préjudiciable aux souverains d'Autriche dans ce siècle, que la Bastille l'a été

Après deux ou trois stations dans un pays accidenté, nous rentrons dans une vaste prairie riche en culture et entourée de coteaux où sont sans doute de nombreux villages, car partout j'aperçois des églises. En vérité, nous sommes là dans un merveilleux pays.

La station voisine nous offre une plaine plus grande encore. Un beau village est devant nous. Une montagne isolée s'élève à droite ; un vieux château est à la cime.

A Pardubitz, autre station qu'environne une forêt de sapins et que traverse une belle rivière. Près de l'embarcadère, des magasins, construits avec des bûches superposées, contiennent du charbon et autres approvisionnements du chemin de fer.

Nous arrivons à Przelautsch station, et bientôt à Elbe-Teinits. Nous apercevons, à droite, un triple clocher que son isolement dans cette campagne unie fait paraître énorme.

Nous nous arrêtons un instant à Kollin, puis à Podiebrad. Là, on nous prend nos passeports, formalité qui me plaît médiocrement, parce que je ne suis jamais sûr qu'on me le rendra tout entier. Par sa longueur et son état d'usure, il ressemble à un voile de point d'Angleterre.

Les plaines sont toujours bien cultivées, mais il n'y a plus de coteaux. Les arbres et les maisons sont plus rares. On aperçoit encore quelques clochers lointains.

Le paysage devient triste et monotone. Nous sommes à la station de Bœhm-Brod. Nous passons un village tout rouge; le clocher et l'église elle-même sont teints en rouge. Là, nous retrouvons une rivière et des coteaux. Nous traversons encore deux beaux villages.

De riches et vivants alentours nous annoncent l'approche d'une grande ville : c'est Prague, capitale de la Bohême. Ce qui me frappe d'abord, ce sont ses larges rues, une belle promenade, une tour carrée d'un grand effet. Un des Mol-

daves avec qui j'ai navigué sur le bateau de Galatz et que j'ai retrouvé dans un wagon, se charge de commander le dîner. J'ai deux à trois heures de jour pour visiter la ville, c'est bien peu; je n'ai donc pas de temps à perdre.

On compte, à Prague, soixante églises, soixante clochers, vingt-deux tours, quinze couvents et cinquante-cinq places de toute grandeur : c'est ce que m'annonce le cicérone dont je me suis muni. Il faut choisir entre tant de choses. Je cours à la cathédrale où l'on nous montre le tombeau d'argent, du poids de quinze cents kilogrammes, de saint Jean-Népomucène, qui fut torturé et noyé pour avoir refusé de révéler à un mari jaloux la confession de sa femme. L'église est du style gothique et d'un fort bel effet.

J'ai vu ensuite le Burg ou palais de l'Empereur, mais je n'ai pu y pénétrer. Il renferme, dit-on, quatre cent quarante chambres. On montre aussi, comme une curiosité, l'endroit où le comte de Thurn, lors de la guerre de trente ans, fit jeter par la fenêtre les conseillers de l'Empereur : procédé peu parlementaire.

Saint-Nicolas et Saint-Thomas sont deux belles églises ; je manquais de temps pour les voir en détail. Deux ponts traversent la Moldau : l'un, dit le vieux pont, est en pierres; l'autre en chaînes de fer. De tous les deux, on jouit d'une belle et riche perspective.

On donne à Prague cent mille habitants. La ville ne me parut pas très-animée, mais cela peut-être dépendait de l'heure où je la visitais. Je traversai la promenade, et je n'y vis guère que mon guide et moi.

Je trouvai mes compagnons qui, ennuyés de m'attendre, s'étaient mis à table : c'était au restaurant du chemin de fer, où nous fûmes bien servis et à un prix raisonnable. Ils s'extasiaient surtout de l'excellence du vin. Je n'ai point partagé leur enthousiasme : je n'ai jamais pu m'ac-

coutumer aux vins d'Allemagne, j'y préfère la bière.

Prague est pourvue de nombreux établissements scientifiques, mais à l'heure où je parcourus la ville ils étaient fermés et je n'en ai rien vu.

Il était tard quand nous quittâmes Prague. J'étais fatigué, je m'endormis. Nous continuons à traverser la Bohême. Je ne fus réveillé qu'en entrant en Saxe, où nous fûmes soumis à une visite.

A quatre heures du matin, nous arrivions à Dresde. Je ne fus pas peu étonné de trouver à la station M. S** et le boyard M. R** que je croyais depuis longtemps arrivé à Paris. Ils me racontèrent leur mésaventure. On avait, au départ de Vienne, égaré leurs bagages; il fallut faire jouer tous les télégraphes pour les retrouver. Ils apprenaient à l'instant qu'on y était parvenu, et que c'était notre convoi qui les leur apportait; mais ils avaient passé trois jours à Dresde de fort triste humeur, n'ayant rien pour se changer et vus de mauvais œil par les gens de leur hôtel, comme il arrive en tous pays aux voyageurs sans malles ni valises. Du reste, ils avaient pu examiner en détail la ville de Dresde qu'ils me vantèrent beaucoup, ce qui augmenta mon envie de la connaître.

J'avais quatre heures devant moi. Je demandai un cicérone, mais à quatre heures du matin ils ont l'habitude de dormir, vu que ce n'est guère l'instant des touristes. Heureusement un agent du chemin de fer, en disponibilité pour le moment, voulut bien me mettre sur la voie. Puis survint un jeune médecin de Copenhague venant, comme moi, de Vienne, et qui, tenté par mon exemple, se décida à ajourner son déjeûner et à s'adjoindre à ma promenade.

Je fus étonné de l'aspect grandiose de Dresde. Capitale de la Saxe, elle a quatre-vingt-sept mille habitants. L'Elbe la divise en deux. Le pont sur l'Elbe, qu'on nous avait cité comme le plus beau de l'Allemagne, fut

d'abord l'objet de notre attention. Il mérite sa renommée.

De là, nous apercevons les tours et les clochers de plusieurs belles églises vers lesquelles nous dirigeons notre course. La première est Notre-Dame; elle était fermée, mais on consentit à nous laisser monter sur la coupole d'où l'on embrasse le panorama de la ville et de la campagne, l'un des plus magnifiques qu'on puisse rencontrer. Quand nous descendîmes, nous pûmes visiter la nef. C'est là qu'est le fameux orgue de Silbermann.

Nous vîmes ensuite l'église de la Cour, celle de la Croix, celle de Sainte-Sophie. Le portail de cette dernière est d'un grand effet.

On cite, comme merveilleusement riche, l'intérieur du palais royal, mais nous n'avons vu que l'extérieur qui est assez ordinaire.

Nous remarquons aussi les façades de quelques autres édifices, notamment le palais Japonais, situé dans Neustadt, le principal quartier, et qui renferme le muséum; mais à cette heure matinale il n'était pas ouvert. La galerie de peintures, dans le Neumarkt, est fort riche. Pour la même raison, ou à cause de l'heure indue, nous ne l'avons pas vue.

Dresde renferme plusieurs collections scientifiques appartenant au roi ou à l'Etat, qu'on peut visiter avec la permission des administrateurs. C'est dans l'un de ces cabinets qu'est un diamant unique au monde, le diamant vert; il pèse cent soixante grains ou quarante carats. Dans la collection des porcelaines, on montre un service donné à l'électeur de Saxe Auguste II, par Frédéric Ier de Prusse, en échange d'une compagnie de grenadiers avec armes et bagages.

Une rampe large et douce nous conduit dans un jardin ouvert au public, mais dont je ne me rappelle pas le nom. Nous traversons de fort belles places, et nous admirons la

façade d'un vaste hôpital et d'un autre bâtiment qu'on nous dit être l'orangerie. Parmi les monuments, il ne faut pas oublier le débarcadère ; il a été construit et placé de manière à orner encore la cité.

Cette belle ville de Dresde est magnifiquement encadrée dans un paysage, le plus riche qu'on puisse imaginer. C'est à Dresde ou dans une station voisine, que j'ai remarqué une sorte de bâtisse que je n'avais pas vue ailleurs et qui contribue à l'élégance de l'ensemble. Elle a pour matériaux des fragments de roche non taillés, de couleurs et de grosseurs diverses, variant de quatre à dix kilogrammes ou plus. Ces morceaux, égalisés seulement sur leur surface visible, sont liés par un léger filet de mortier blanc qui fait ressortir leurs couleurs. Ces murs très-solides ont l'apparence d'un granit à gros grains, dont l'effet est d'autant plus agréable que les nuances sont plus brillantes et plus tranchantes. Il y en a qui sont composés d'un mélange de roche noire, verte, rouge, jaune, etc., qui ont un éclat vraiment extraordinaire.

La population de Dresde, autant que j'ai pu en juger en quelques heures, m'a semblé propre, belle et polie ; et ce qui me frappa à cette heure matinale, ce furent des couples élégants que de loin à loin nous rencontrions, se promenant solitairement sous les beaux arbres d'une allée située au-delà du pont, à droite du débarcadère. Peut-être ceci n'était qu'accidentel; il est à croire que les dames ne s'y promènent pas toujours à cinq heures du matin.

En compagnie de mon jeune médecin qui venait de visiter l'Italie, mais que le choléra, qui décimait Copenhague, y rappelait, je rentre au débarcadère, après avoir vu de Dresde tout ce que nous pouvions en voir. Il nous restait juste le temps de déjeûner, ce que nous fîmes. En déjeûnant, mon compagnon, dont je regrette d'avoir oublié le nom, m'apprit qu'il était connu de

mon ami le conseiller Thomsen, directeur général des musées royaux de Danemarck, et de M. Woorsaaë, savant archéologue de Copenhague, également mon collègue de la Société des Antiquaires du Nord.

Vers huit heures, nous quittons Dresde et ses beaux environs. Nous traversons une forêt de sapins, puis une suite de plaines sablonneuses. Les stations sont: Roderan, Burxdoff, Herzberg. Un voyageur parti de Dresde et parlant bien français, nous raconte l'histoire d'un individu, Italien d'origine, qui, n'ayant ni fortune ni place, trouve moyen d'y faire assez bonne figure sans contracter de dettes ni sortir du cercle des convenances légales. Pourvu d'une foule de petits talents de société, il a surtout celui de se faire prier à toutes les parties où l'on mange, ce dont il s'acquitte merveilleusement; aussi n'en acceptait-il pas d'autres. Gentilhomme, à ce qu'il dit, et ancien diplomate, il est connu sous le sobriquet du baron de la Soupe.

Le narrateur ajoutait que, peu de jours avant, notre famélique gentilhomme avait été cruellement mystifié. Invité à une partie de campagne, on lui avait fait entendre qu'on y mangerait; mais la société avait eu soin de déjeûner avant son arrivée, de façon que seul il était à jeûn quand on se mit en route. Pour exciter encore son appétit, on ne fit, tout le long du chemin, que parler du menu du repas qu'on comptait faire et qu'on remettait d'heure en heure; mais l'invité se rassurait en voyant qu'une énorme bourriche suivait. Enfin, on arrive au point où l'on doit en faire l'ouverture. On peut juger de l'impatience de notre homme qui, depuis longtemps, criait famine. Mais, ô désespoir! la bourriche ouverte, on reconnaît qu'elle ne contient que les verres, les assiettes, les nappes, les serviettes, et que celle des victuailles est restée à la ville.

On s'empresse d'y retourner. On devait s'y dédommager du retard. Mais autre malheur ! les domestiques s'y sont aperçus de l'oubli du panier, et depuis une heure ils l'ont expédié par un exprès avec lequel on s'est croisé en route. En résultat, le baron avait été d'une fête sans y manger, et c'était la première fois. On lui en fait mille excuses, on lui propose de revenir le lendemain à la campagne pour y consommer les excellentes choses qu'on lui avait annoncées. En attendant, il fut souper chez lui, ce qui probablement ne lui était pas arrivé depuis longtemps.

Dès qu'il fut dehors, les provisions, qui n'avaient pas quitté la maison, furent sensées rapportées de la campagne; les mystificateurs se mirent à table, et le lendemain ils eurent la cruauté de lui faire dire qu'à peine était-il sorti, le panier était arrivé; qu'on avait en vain couru après lui, et qu'au grand regret de tout le monde on avait été obligé de souper sans lui. On assure que le pauvre homme, à qui on avait remis, comme fiche de consolation, l'état du menu, fut malade d'une indigestion de ce qu'il n'avait pas mangé.

A neuf heures et demie, nous sommes à la station d'Holsdoff, où nous retrouvons les sables. Ce n'est pas ici la belle partie de la route. Nous entrons dans une plantation de jeunes sapins. Là, peu ou point d'habitations. Le vent souffle, le temps devient froid pour la saison. Plusieurs belles voitures passent sur un chemin peu éloigné de la voie ferrée; on nous dit que ce sont les équipages de la reine.

Toujours des sapins et des sables qui nous conduisent à un grand village où j'aperçois une vaste maison rouge qui ressemble à une fabrique.

Les stations suivantes se nomment Jüterbogk, Luckenwalde, Trebbin, Grosse-Beeren. Si le pays, toujours sablonneux, n'est pas très-riant à l'œil, on y éprouve une

sorte de bien-être moral en y circulant paisiblement, sans visite de douanes, sans demande de passeports. Je ne me suis pas même aperçu du changement d'Etat. On m'apprend qu'à Holsdoff nous avons laissé la Saxe pour entrer en Prusse que, depuis, nous n'avions plus quittée. Rien de bien remarquable dans les petites villes que je viens de nommer. Ces landes arides, qui ne comportent pas une population bien agglomérée, annoncent peu l'approche d'une capitale, et l'on arrive à Berlin sans s'en douter.

En y entrant, je suis, comme à Prague et à Dresde, frappé de la largeur des rues tirées au cordeau et qui me rappellent Versailles ; mais cette largeur, ainsi qu'à Versailles, fait paraître ces rues désertes. Le jeune docteur danois veut venir loger dans le même hôtel que moi, ainsi qu'un autre voyageur qui, par parenthèse, me fait payer sa place à l'omnibus, m'emprunte deux florins pour solder le port de sa malle, puis disparaît en oubliant de me les rendre.

Je ne trouve, à l'hôtel où je voulais descendre, qu'un logement inhabitable; tous les autres étaient occupés. Je vais à celui de Saint-Pétersbourg, placé, comme le premier, sur la belle rue dite Sous les Tilleuls, ou Linden-Strasse, par abréviation d'Unter-Den-Linden son véritable nom. C'est le quartier fashionable. Nous étions fort bien tombés : c'est un des beaux et bons hôtels de Berlin. A ma grande satisfaction, j'y trouve une table d'hôte, ce que je n'avais pas rencontré à Vienne. C'était justement l'heure du dîner; je me mets à table en compagnie d'une cinquantaine de personnes dont l'élégance me surprend : toutes étaient mises comme on l'aurait été à un dîner invité, et j'étais presque honteux de m'être présenté en costume de voyage.

Ce qui me frappe aussi, c'est l'abondance des mets et

plus encore l'honneur qu'y faisaient les convives. J'ai vu sans doute des tables d'hôte où figuraient autant de plats, mais je n'en ai jamais rencontrées où l'on en mangeât un si grand nombre. Ils disparaissaient tous comme par enchantement, pour être remplacés par d'autres qui disparaissaient tout aussi vite. Berlin est probablement la ville du monde où toute proportion gardée, on mange le plus.

Il faut que les vivres y soient abondants et à bon marché, car je ne m'explique pas comment on peut servir tant de choses pour trois francs par tête. Il est vrai qu'il faut payer en sus le vin qui coûte assez cher. Quoi qu'il en soit, un gastronome qui n'a pas beaucoup d'argent et qui n'aime pas trop le vin, peut aller de confiance s'établir à Berlin. L'heure ordinaire du dîner, du moins à l'hôtel de Saint-Pétersbourg, est de trois à quatre.

Ici, je n'éprouve pas l'ennui que m'a causé à Vienne la difficulté de me faire entendre : le maître du logis et plusieurs domestiques parlent français ou italien. Il en est de même des convives. Quelques officiers ayant su que j'arrivais de la mer Noire, vinrent me saluer après le dîner et me demander des nouvelles de la guerre. Je leur répondis poliment, mais en éludant la question politique qui, en pays étranger surtout, n'est jamais à aborder si l'on veut y vivre en paix.

L'un d'eux, qui avait un fort bel équipage, me proposa de me conduire à Kroll, sorte de Tivoli, situé en dehors de la ville et où l'on se réunit le soir. Je le remerciai en lui disant que j'avais à refaire ma toilette, et que je l'y retrouverais. En effet, après m'être habillé, je pris une voiture et je m'y rendis en remontant la magnifique rue où je loge, qui doit son nom aux tilleuls qui l'ombragent dans toute sa longueur.

Après avoir traversé une belle place, celle de Paris, qui

me conduit à la porte de Brandebourg formée par de riches colonnes, j'entre dans une vaste promenade plantée de beaux arbres et j'arrive au Wintergarden ou jardin de Kroll, du nom de son fondateur. J'y vois jouer fort bien, sur un théâtre en plein vent, deux petites comédies allemandes. Les actrices sont bonnes, et l'un des acteurs a un talent hors ligne. Il joue un rôle d'amoureux timide. Une jeune fille, amie de celle qu'il aime, lui enseigne comment il doit se déclarer et faire sa cour. Il veut mettre la leçon en pratique, mais il le fait d'une manière si comiquement exacte, c'est-à-dire en copiant si bien son institutrice, et ses gestes animés qui contrastent avec son froid glacial que, même sans entendre l'allemand, il m'est impossible de ne pas pouffer de rire.

Le jardin est vaste et bien planté. La société est nombreuse; à son excellente tenue, on se croirait dans une fête particulière. L'orchestre est parfait. On exécute un morceau intitulé *l'Orage;* et nonobstant ma prévention contre la poésie et la musique dites *imitatives*, je ne puis m'empêcher d'applaudir à celle-ci. Il y a surtout des effets d'écho exécutés par des cors placés à diverses distances dans la campagne environnante, qui sont d'un effet merveilleux. On joue aussi des quadrilles, des valses, des polkas ; malheureusement personne n'y danse, et toute cette musique ne fait sauter que des brocs de bière devant lesquels sont attablés hommes, femmes, enfants, buvant tous, selon l'usage national, au même pot, énorme verre rempli d'une bière dorée, peu mousseuse, mais très-agréable, et qui ne fait pas mal comme celle de Londres par sa force et celle de Paris par sa faiblesse.

L'absence de danses dans les jardins publics de Vienne et de Berlin, fait que, malgré leur beauté, la bonne composition de la société qui les fréquente, car la meilleure bourgeoisie s'y rend en famille, malgré enfin l'excellence

de leur orchestre, ils paraissent froids. Après une heure de promenade, on en a assez : on bâille; tandis qu'à Paris l'animation des danses, bien qu'elles ne soient pas toujours d'une tenue parfaite, ou peut-être même à cause de cela, vous intéressent, vous amusent ; bref, on n'y bâille pas. Il se peut qu'il n'en soit pas toujours ainsi à Vienne et à Berlin, et qu'on y danse à certaines heures ou certaines époques de l'année, mais je n'y ai jamais vu que boire.

Je ne sais si, dans ces réunions, on tolère, comme à Paris, comme à Londres, comme partout, de ces femmes dites *entretenues*, mais s'il y en a, elles s'y conduisent avec une décence parfaite. Cela explique le grand nombre de familles, de jeunes filles et d'enfants qu'on y rencontre. On y voit aussi fort peu de femmes sans cavaliers et, dans ce cas, ce sont presque toujours des personnes âgées.

J'y reconnus mon officier. Il était dans une compagnie de dames à qui il voulait me présenter; mais ne comptant prolonger mon séjour à Berlin que le temps nécessaire pour voir la ville, je n'acceptai pas. J'étais d'ailleurs fatigué de ma journée, je rentrai de bonne heure à l'hôtel où je me couchai dans un lit à la française. Il y avait bien des nuits que cela ne m'était arrivé.



CHAPITRE LXXII.

—

Berlin. — Charlottenbourg. — Postdam. — Arrestation. — Départ.

J'avais, la veille, fait demander un guide bien au fait de la ville et de ses environs. Je voulais être à Paris avant la fin d'août: mon intention étant de visiter les bords du Rhin, je n'avais pas de temps à perdre.

A Berlin, comme à Vienne, c'est la police qui fournit les cicérones et les domestiques de place. Je pense qu'en ceci elle a raison; le voyageur paisible y trouve une garantie, et celui qui ne l'est pas, sachant qu'il a un surveillant, craint de s'écarter des convenances : c'est un tuteur qu'il se donne, en même temps qu'un conseil. On devrait adopter cette mesure à Paris et dans toutes nos grandes villes. La chose y existe peut-être, mais non ostensiblement, et par cela seul elle cesse d'être morale. L'individu qui se présente sous un faux titre, c'est-à-dire comme un serviteur ordinaire et que vous acceptez pour tel, n'est plus qu'un espion que la conscience de sa position avilit

à ses propres yeux et qui, en consentant à faire ce métier, a renoncé à tout sentiment d'amour-propre et peut-être de délicatesse.

Il n'en est pas de même de l'agent officiel de la police: c'est un employé ordinaire chargé de vous protéger et en même temps de vous empêcher de compromettre la paix publique. Cette double mission n'a rien que d'avouable; aussi les serviteurs de place de Vienne et de Berlin sont-ils des hommes de manières fort convenables. Vous pouvez sans crainte leur confier votre bourse, et vous en remettre à eux pour la défense de vos intérêts. Le prix de leur journée étant fixé, vous n'avez pas à vous en inquiéter.

J'attendais le mien à l'hôtel. Comme il tardait, je vais le chercher moi-même au commissariat. On m'en donne un, grand et bien bâti, fort intelligent, parlant le français et l'italien. Je lui indique mon itinéraire qu'il rectifie en partie, et nous commençons notre exploration. Je m'aperçois bientôt qu'à Berlin, non plus qu'à Londres, n'existe pas cette absurde prévention que nous avons en France contre les agents de police: mon homme est partout bien accueilli.

Je vais d'abord prendre un bain dans la Sprée. La position du bain est jolie, mais le confortable manque à l'établissement: au lieu de cabinets particuliers, je n'y trouve qu'une pièce de médiocre grandeur où chacun s'habille et se déshabille en commun.

Après le bain, je monte en voiture, je suis le quartier de Frédéricstad, le Linden, je passe la porte de Brandebourg et le Kiew-Garden, promenade d'une lieue de long sur une demi-lieue de large, qui me conduit à Charlottenbourg où est l'un des palais du roi.

Nous visitons les jardins qui sont dignes du souverain, et l'orangerie où la cour, me dit mon guide, a donné dernièrement un dîner où il y avait six cents personnes

à la même table. Nous parcourons les appartements. Je vois le cabinet du roi dans son déshabillé, car c'est depuis peu qu'il l'a quitté. Des griffonnages et figures de soldats sont esquissés à la plume sur sa pancarte. On me montre sa chambre à coucher où je compte trois casquettes, ce qui prouve que Sa Majesté ne porte pas toujours la couronne.

Vient ensuite le logement de sa mère, la belle reine Louise, aimée, dit-on, puis haïe par Napoléon. Les pièces en sont petites et d'une simplicité extrême. J'avais fait la même remarque à Versailles, sur ceux de Marie-Antoinette. Dans celui de la reine Louise, on voit encore son petit lit, sa table de noyer, des chaises communes : depuis le jour de sa mort, on n'y a rien changé.

On nous conduit dans une chapelle où la lumière ne pénètre qu'à travers des vitraux bleus dont la couleur terne porte à la tristesse. Là sont les tombeaux de Guillaume III et de la reine Louise. Leurs figures, en marbre blanc et plus grandes que nature, sont sculptées sur leurs tombes par Rauch, sculpteur allemand.

Rentré en ville, je vais en visiter les rues principales. Les plus belles sont dans le quartier de Frédéric et Frédéric-Guillaume. Les places ne sont pas moins remarquables : partout on citera celles de Dœnhof, du Château, de l'Opéra, de Leipsick, de Paris, de Belle Alliance, le Wilhemsplatz, le Lustgarden, la place Alexandre, celle des Gendarmes, etc. La plupart sont entourées de palais ou de riches maisons. A l'entrée du Linden est le monument de Frédéric-le-Grand, groupe d'un magnifique effet et qui fait grand honneur à son auteur, Rauch.

Parmi les ponts, on cite celui du Château, où sept voitures peuvent passer de front. Des édifices publics, le plus vaste est le Schloss ou Palais-Royal. Il y a quatre étages et plus de quatre cents fenêtres.

A midi, je vais au musée. J'y remarque un bâtiment exactement copié sur un des temples de Karnak. Là sont déposés tous les objets de la collection égyptienne recueillie par M. Passalaqua, aujourd'hui son directeur. Dans cette reproduction de Karnak, il y a des caveaux de sépultures, non pas imités, mais refaits avec les pierres même enlevées à l'Egypte et replacées ici dans leur position première. Une momie grecque est dans une caisse en bois de sycomore, qui a été dessinée et sculptée d'après la figure de la défunte et en est l'exacte représentation. Le dessin en est bon et d'un style plutôt grec qu'égyptien. Deux statues colossales en basalte, de Ramsès et Sésostris, sont d'une main exercée. Ce qui m'intéressa particulièrement, parce que la chose se rapportait à mes études favorites, c'est un poignard égyptien ayant une hache ou coin de pierre pour garde, et des instruments en silex de forme fort rapprochée des couteaux et des scies dessinés dans mon livre des *Monuments celtiques*.

Parmi d'autres antiquités, on nous montre un panier d'osier d'une conservation parfaite, et une imitation en bois d'une des portes d'Athènes.

Dans la section des objets modernes sont des massues australiennes dont les manches sont garnis de moustaches arrachées à l'ennemi; des crânes scalpés auxquels les oreilles restent attachées; une figure de chef australien tatouée, qu'on croirait vivante; un collier de dents humaines, toutes choses annonçant la rage et la folie des hommes.

Un peu plus loin sont les outils avec lesquels travaillait Pierre-le-Grand; un petit moulin construit par lui; un tambour fait avec la peau de Zisca, partisan bohémien, autre folie moins pardonnable encore, puisqu'elle vient d'un peuple civilisé; le manuscrit du baron de Trenk, écrit avec son sang; une coupe où buvait Luther; une

statue de Napoléon, en marbre, par Chaudet. Il est en manteau impérial. Cette statue, donnée à l'Empereur par la ville de Paris, y a été prise par la Prusse en 1815.

Un cabinet que je désirais visiter se trouvait fermé. J'allai trouver M. V. Sedeler, directeur de la Kunskamer ou chambre des arts, qui eut l'obligeance de venir lui-même me faire ouvrir cette galerie. J'y vis beaucoup de haches celtiques trouvées en Poméranie, en Silésie, en Westphalie, qui ne diffèrent en rien de celles que j'ai recueillies depuis en Danemarck et en Suède; et des pierres spinglers ou percées, destinées à suspendre aux filets, analogues à celles qu'on rencontre au Groënland et dans l'Amérique septentrionale.

Des nombreux tableaux du musée, je ne citerai qu'un; il est d'un peintre secondaire, Lucas Serana, mais il est fort curieux. C'est une œuvre, dit-on, dirigée contre Luther. Ce tableau représente un lac qui rajeûnit ceux qui s'y baignent. On voit s'y plonger de vieilles femmes nues et couvertes de rides, et qui, en atteignant l'autre rive, en sortent pourvues de toutes les graces de la jeunesse. Parmi ces femmes est celle de Luther qui s'est dépouillée de ses vêtements de religieuse. Près d'elle est Luther, habillé en moine, qui, le rajeunissement opéré, l'examine pour s'assurer que c'est bien sa femme. Quelques maris plus prudents font une marque à la leur avant qu'elle ne tente le passage.

Le soir, je vais à l'opéra. On joue *Dom Juan*, avec sa partition primitive. Mme Bocholtz-Falconi, la première chanteuse, n'est pas jolie, mais elle chante bien. Donna Anna est jouée par Mme Gastroll, Dom Juan par Salomon. Au total, l'ensemble chantant se ressent de la saison d'été, il est médiocre, mais l'orchestre est excellent.

Je pense qu'il existe une salle d'opéra plus belle que celle-ci qui n'est pas à citer. Les loges étaient remplies.

J'y vis beaucoup de militaires et de brillants uniformes, mais peu de femmes. Il en est à peu près partout ainsi dans la saison chaude : on y préfère la promenade au théâtre, et c'est en plein air et dans les jardins publics qu'on va chercher la musique et les belles.

Le lendemain, je sors de bonne heure pour visiter les églises. Ce n'est pas par ses monuments religieux que brille Berlin où l'ombre philosophique de Frédéric semble planer encore. Je ne sais s'il y a beaucoup de dévots en Prusse, mais c'est là qu'on les aperçoit le moins.

La cathédrale n'est guère remarquable que par les tombeaux qu'elle renferme. L'église de Saint-Nicolas date du XII[e] siècle, mais l'intérieur a été remis à neuf. C'est là qu'est le monument de Pufendorf. Celle de Sainte-Marie est citée pour son clocher qui a près de cent mètres de hauteur. L'église française, celle de la Garnison, l'église catholique qui, à l'extérieur, présente une rotonde, méritent aussi d'être vues.

Ce dernier édifice forme un des côtés de la place de l'Opéra où sont, en outre du bâtiment qui lui donne son nom, le palais du prince de Prusse, celui de l'Université et la bibliothèque royale. L'ensemble de cette place est des plus beaux. L'intérieur de l'église catholique ne vaut pas ses dehors. Il est vrai qu'après l'Italie, la Sicile et les mosquées de Constantinople, on devient difficile en monuments religieux.

Pour ne pas perdre de temps, je déjeûne avec des cerises tout en marchant, et je me dirige vers l'embarcadère de Postdam. J'avais laissé mon guide à l'hôtel, car je croyais arriver tout droit à cet embarcadère, mais je me trompais fort. Je demande la route à dix personnes qui ne savent ce que je veux leur dire et m'envoient, les uns à droite, les autres à gauche. Enfin, un homme complaisant m'y conduit, et j'arrive encore à temps pour

prendre le train de huit heures. C'était celui de sept que je voulais, j'avais perdu une heure en route. Décidément il faut que j'apprenne à m'orienter ; il y a quarante ans que j'y songe, mais, comme bien d'autres, je remets toujours la chose au lendemain.

Arrivé à Postdam, je demande un cicérone. Il s'en présente vingt. Je fais choix d'un Polonais. Il comprend assez bien l'italien, mais il s'entête à parler français dont il ne sait que des *b* et des *f*. Je l'oblige, non sans peine, à s'en tenir à l'italien. Je prends des chevaux afin de gagner du temps, et nous voilà partis.

Postdam, comme toutes les villes neuves, est régulièrement bâti. Il ne remonte pas au-delà de Frédéric-le-Grand. Ce n'était alors qu'un village; il a aujourd'hui quarante mille âmes. Nous visitons l'église neuve et celle dite Garnison-Kirche où Frédéric II repose dans une tombe de métal sans ornement aucun. Son père, Frédéric-Guillaume, y est également inhumé. La rue où nous sommes est pavée de bois. Frédéric l'avait voulu ainsi, il n'aimait pas les cahots. Nous rencontrons une bâtisse en forme de mosquée : c'est un réservoir pour les eaux. Nous visitons le palais de Charlottendoff : là est une imitation de quelque partie de Pompeïa.

Ici encore on montre la chambre du roi, et celle de la reine, appartement tout petit. Là est un plat qui ressemble à ceux de Faenza : c'est un présent de l'empereur de Russie à sa sœur la reine actuelle. On dit que les dessins en sont de Michel-Ange.

Plus loin est le palais neuf bâti par Frédéric II après la guerre de sept ans. Pour que personne ne sût ce qu'il avait coûté, il brûla, dit-on, après les avoir acquittés, tous les mémoires des fournisseurs. Ce n'est pas le seul prince ni le dernier père de famille qui fera ainsi son apurement de comptes.

En face du palais est un bâtiment orné de colonnes, qui sert de corps-de-garde. De loin, on le prendrait pour un autre palais, mais ce n'en est que l'ombre.

Les domestiques de place ne jouissent pas à Postdam de la même considération qu'à Berlin, car ici on les laisse à la porte : telle est la consigne. Il en est une plus singulière : une vieille concierge, cicérone privilégiée, en faveur de laquelle a probablement été établi ce monopole, commence par vous présenter des pantoufles. Passe pour les pantoufles, je m'y étais accoutumé à Constantinople, mais les pantoufles turques sont légères et en maroquin, on s'aperçoit à peine qu'on les a aux pieds. Il n'en est pas de même de celles qu'on vous impose à l'entrée du palais. En laine ou bourre épaisse de trois à quatre centimètres, elles paraissent moins faites pour y loger un pied qu'une tête, et, sauf les patins en échasse des bains turcs, je ne connais pas d'invention plus propre à se casser le cou. Il est à croire que c'est en s'en servant que notre conductrice est devenue boiteuse ; aussi ne s'en sert-elle plus. Quant à moi et une demi-douzaine de curieux qui avaient été également admis, nous essayons de marcher avec la chose, et nous le faisions avec la même adresse qu'un condamné au boulet à sa première sortie. Nous parvenons cependant à avancer en traînant les pieds. Nous vîmes alors le fin de l'invention : c'était une manière d'utiliser les promeneurs en leur faisant cirer les appartements. Mais soit qu'ils l'aient été trop ou que ces cireurs émérites aient fait maladroitement leur besogne, les parquets sont loin d'être unis, et quand on s'accroche à quelque inégalité, on risque fort d'achever avec le ventre l'opération commencée avec les pieds. C'est ce qui arriva à l'un de nous qui, s'il avait eu la tête un peu plus dure, aurait cassé une glace contre laquelle elle porta. Après cet accident, nous reconnûmes que le plus prudent était

de tenir nos pantoufles à la main, ce qui n'amena aucune observation de la part de notre conductrice, la consigne ne s'expliquant pas sur ce point.

A l'inconvénient des pantoufles près, le palais neuf offre un intérêt très-vif aux visiteurs. Je ne parlerai pas de ses dorures, de ses sculptures, de ses tables de lapis lazuli, il y en a dans tous les palais ; mais on y voit le clavecin et le pupitre du grand Frédéric, trois tasses de porcelaine de Prusse qui lui servaient à prendre son café, sa table de travail, sa bibliothèque, et avec ses autographes une caricature de Voltaire faite par Frédéric lui-même.

Parmi les portraits des rois et princes de Prusse réunis ici, il y a quatre pastels qui ne les ont pas représentés sous un costume trop ridicule : c'est une exception dans les portraits des souverains d'Allemagne. Quant au grand Frédéric, il est ce qu'on le voit partout : qu'on le représente de face, de trois quarts ou de profil, par-derrière ou par-devant, qu'on lui mette une figure ou qu'on ne lui en mette pas, on le reconnaît toujours. Il en est de même de Napoléon : je n'ai jamais vu un buste ni un portrait en pied de lui où il ne fût reconnaissable, même quand on ne voyait pas sa face. François Ier et Henri IV ont aussi, jusqu'à un certain point, ce privilége, mais chez eux il se rattache au visage seul qu'on ne peut tout-à-fait méconnaître.

Quand nous quittâmes le palais, deux des visiteurs, étudiants allemands, n'ayant pas d'argent pour payer, s'en allaient sans rien offrir. La concierge les rappela, mais en voyant leur embarras, elle leur dit qu'ils ne devaient rien. La bonne femme n'y perdit pas, les autres doublèrent leur offrande.

Sans-Souci, où nous allons ensuite, est un grand pavillon à un seul étage, entouré d'un beau jardin. Dans l'orangerie sont des arbres dont les troncs ont quinze

centimètres de diamètre. Ils sont dans le meilleur état, et pourtant leurs caisses sont petites. Ces beaux orangers ont, dit-on, quatre cents ans. Ceux d'Italie, de Sicile, de Malte, sont plus grands, plus forts et surtout plus productifs que ceux de Paris et de Berlin, mais ils n'ont ni leur grace ni leur distinction. Il y a la même différence entre ces arbres qu'entre un sauvage et un homme civilisé.

On nous montre la chambre de Voltaire, et dans l'autre aile, celle où est mort le grand Frédéric. Tout près sont les tombeaux de ses chiens. Chaque pierre porte une inscription indiquant le nom du chien et l'époque de son décès. J'y compte deux Thisbées et deux Mirzas. Un tombeau plus grand, creusé à côté, était, dit mon guide, destiné à Frédéric lui-même, qui avait voulu qu'on l'y enterrât. mais on n'y a mis que son cheval.

Après Sans-Souci, j'allai voir son célèbre moulin qui ne sert plus qu'à la décoration, parce que les arbres, en arrêtant le vent, l'empêchent de tourner.

Nous visitons encore quelques beaux points de vue, notamment Pfauenisel, île des Paons.

Je ne voulus pas quitter Postdam sans y prendre un bain dans la rivière de Havel, qui se jette dans l'Elbe. L'établissement n'est pas beau, mais il est assez commode.

Après avoir soldé mon Polonais, je reprends le chemin de fer. Je fus bientôt à Berlin, mais non pas hors de la gare. Je croyais en sortir comme j'y étais entré le matin, mais je m'aperçus qu'on y faisait passer tous les voyageurs par un guichet et qu'à chacun on demandait son passeport. Or, comme le mien était entre les mains de la police qui s'en était emparé à mon arrivée, je ne pouvais l'avoir dans ma poche : c'est ce que je dis au sous-officier des gendarmes en m'approchant de cette souricière. Il comprit seulement que le papier requis me faisait

défaut; là-dessus, il me refusa le passage et me consigna à sa troupe. Quand il ne resta plus que moi, je voulus encore expliquer mon affaire, mais personne n'entendait le français. Survint enfin un autre sous-officier qui savait un peu d'anglais. Je lui fis comprendre qu'en me faisant conduire par un ou deux de ses soldats jusqu'à mon hôtel, on lui fournirait, sur ma personne, tous les renseignements désirables. Cet arrangement fut accepté.

Pour n'être pas mené en malfaiteur à travers les rues, je pris une voiture. Le sous-officier monta près de moi, et arrivés à l'hôtel, le maître certifia qu'en effet je logeais chez lui et que mon passeport était en règle. Je fus immédiatement rendu à la liberté. C'est la première fois que j'en avais été privé : jamais, dans cette longue pérégrination, on ne s'en était pris à ma personne.

Parmi les choses qui m'ont frappé à Berlin, est une coupe placée à Lust-Garden, en face du musée. Elle est faite d'un seul bloc de granit du pays, et elle a environ sept mètres de diamètre.

On montre aussi au musée une *Leda*, magnifique tableau du Corrége, mais dont la tête a été refaite. Cette toile se trouvait à Paris, chez un archevêque; elle tomba entre les mains d'un fougueux révolutionnaire qui, la prenant pour la princesse de Lamballe, lui coupa la tête. Tel est, du moins, le récit qu'on fait à Berlin.

L'arsenal, très-bel édifice, renferme, dit-on, une collection d'armes fort remarquables; mais comme on ne peut y entrer sans une permission du ministre de la guerre et que je n'avais pas le temps de l'attendre, je ne l'ai pas vue.

La bibliothèque est de cinq cent mille volumes et cinq mille manuscrits. On y montre une *Bible* de Guttemberg, de 1450, et celle en hébreu sur laquelle Luther fit sa traduction; elle est revêtue de notes de sa main.

Berlin est riche en tableaux ; le Palais-Royal et le muséum méritent, à cet égard, l'attention des amateurs et l'étude des artistes. Je n'ai pu voir ces galeries qu'en courant, et je ne suis pas assez savant en peinture pour en parler au hasard.

J'ai déjà dit que les environs de Berlin ne sont pas beaux ; aussi les promenades sont-elles dans l'enceinte ou autour de ses murs. Dans l'enceinte, est en première ligne le Linden, à la fois rue et jardin, et qu'on peut comparer à nos boulevards. Vient ensuite le jardin de plaisance devant le château royal.

Hors les murs est le Thiergarden, jardin des bêtes. C'est un vaste parc qui ressemble un peu aux Cassines de Florence et au Prater de Vienne.

Au total, Berlin est une ville des plus belles et des plus agréables ; elle plaît à tous les étrangers par la bonne tenue et l'aménité de ses habitants.

Contrairement à la plupart des capitales, on n'y rencontre pas l'excessive misère à côté de la grande richesse; on n'y voit que peu ou point de mendiants, et jamais de gens en haillons ou affectant d'étaler de dégoûtantes infirmités. La police y est bien faite et n'est pas tracassière. Elle m'a arrêté, il est vrai, faute de passeport, mais c'est la seule fois qu'on me l'ait demandé, et l'on a vu qu'aussitôt que j'avais pu être compris, on m'avait facilité, par tous les moyens, celui de me mettre en règle.

Dans tous les établissements scientifiques, dans les palais du roi et des princes, le voyageur est reçu avec obligeance et politesse.



CHAPITRE LXXIII.

—

Magdebourg. — Hanovre. — Dusseldorf. — Le Rhin de Cologne à Mayence. — Bonn. — Undernach. — Coblentz. — Johannisberg.

—

Le soir même, je fis mes préparatifs pour partir le lendemain par le premier convoi allant à Cologne, et je m'endormis en me disant que je devais être prêt à quatre heures. J'ai la singulière faculté de me réveiller exactement à l'heure que j'ai arrêtée *in petto* en me couchant. Cette faculté ne m'a jamais fait défaut, et quand je me suis trouvé en retard, c'était par quelque circonstance indépendante de ma volonté.

Il en est une contre laquelle on ne peut trop se tenir en garde dans les hôtels quand on veut partir de bonne heure: ce n'est pas d'obtenir son compte ou la carte à payer, c'est d'obtenir ses bottes et ses souliers. Que de fois, dans cette prévision, ne les ai-je pas, la veille d'un départ, gardé crottés dans ma chambre, et combien de voyageurs ont manqué l'heure d'un convoi ou d'une diligence, parce que cette heure ne concordait pas avec

celle que le garçon chargé du service des chaussures avait fixée pour s'occuper des leurs !

Si je rappelle ceci, c'est qu'il tint à bien peu que ce malheur ne m'arrivât en quittant Berlin, et pourtant je l'avais prévu : le soir, j'avais caché mes chaussures, mais j'avais oublié de fermer la porte ; le garçon les trouva, et il arriva ce qui arrive toujours, qu'il n'y fit rien le soir et que le lendemain, quand l'heure de partir allait sonner, j'étais pieds nus et cherchant partout ce malheureux décrotteur qu'on ne pouvait trouver. Je fis bien du mauvais sang ce matin-là. Cependant, grace aux bons chevaux de mon fiacre et au pour-boire promis au cocher, j'arrivai à temps.

Vu l'heure matinale, il y avait peu de monde dans le train, et je pus paisiblement y continuer mon sommeil. Nous devions passer par Postdam ; j'en connaissais la route, je n'avais plus rien à y voir. Un de mes voisins me réveilla pour me montrer de loin ce qu'il appelait Brandebourg. L'était-ce ou ne l'était-ce pas ? Je n'en sais rien, car je me rendormis aussitôt.

Nous nous arrêtons un instant à Magdebourg, ville forte s'il en fut. On y compte quarante mille habitants, sans la garnison. Là est la prison où furent enfermés le baron de Trenck et, plus tard, Lafayette et Carnot. Sa cathédrale date du XIII[e] siècle, mais je ne l'ai vue que de loin. Magdebourg, nous dit un de nos compagnons de voiture, n'a pas encore oublié le lieutenant de Maximilien de Bavière, le comte de Tilly, qui, en 1731, fit tuer ou laissa tuer par ses troupes la moitié des habitants. En vérité, au lieu d'admirer des guerriers de cette trempe, égorgeurs de femmes et d'enfants, leur nom devrait être mis au ban des nations.

Nous traversons les stations d'Oscherslaben, de Wolfenbüttel dont on cite la bibliothèque de deux cent mille

volumes, bien que la ville n'ait que neuf à dix mille habitants. Lessing, qui en fut longtemps le bibliothécaire, y est enterré. Les stations suivantes sont : Branuschwg, Peine, Lehrte. Nous avons franchi plusieurs frontières, mais grâce à l'alliance des douanes, on ne s'en aperçoit pas : on ne visite ni bagages ni poches, on ne vous demande pas de passeport : on est comme en paradis.

Je trouve partout bonne société. Je rencontre, entre autres, une jeune et jolie femme voyageant avec son mari boiteux, qu'elle conduit aux eaux. Elle m'offre des bonbons d'ananas, les meilleurs bonbons que j'aie goûtés. J'avais grande tentation de lui demander l'adresse de son confiseur, mais j'ai craint qu'elle ne prît cela pour un second appel à sa bonbonnière.

Nous faisons un temps d'arrêt à Hanovre, capitale du royaume de ce nom, dont le souverain aveugle n'en gouverne pas plus mal. En sa qualité de capitale, Hanovre a son Palais-Royal, sa bibliothèque, sa caserne, son église de la Cour (Schlosskirche), son hôtel-de-ville dont on cite la curieuse façade. On y montre aussi la maison de Leibnitz et le fauteuil dans lequel il expira, enfin un monument élevé à sa mémoire.

Le Hanovre, comme tous les autres Etats d'Allemagne, se vante d'avoir conquis la France et pris Paris ; aussi a-t-il sa colonne de Waterloo surmontée de la statue de la Victoire. Le premier Herschell, astronome non moins célèbre que son fils l'a été depuis, est né à Hanovre. La population en est de vingt-cinq à trente mille habitants ; quelques-uns prétendent quarante mille, mais ce sont les grands du royaume qui le disent, et ils se comptent double. Au total, c'est la paisible capitale d'un joli royaume, de ceux qui ne donnent pas plus de tracas qu'il n'en faut pour se tenir en santé et que j'aimerais assez si j'étais Sancho-Pança.

Nous voici à Wunstorf, puis à Studthagen dont j'admire les belles campagnes. Nous traversons une rivière que bordent des coteaux bien boisés, et nous sommes à Minden, ville de l'ancienne Westphalie, pays célèbre par ses jambons, et qui successivement a été évêché, principauté, partie d'un royaume napoléonien, celui de Westphalie, enfin sous-préfecture d'un département français. Elle est aujourd'hui ville prussienne, en attendant qu'elle devienne autre chose, car il est des pays qui sont destinés à changer quatre fois par siècle de nationalité : c'est un inconvénient pour eux comme pour leurs voisins.

Quant à nous, nous n'avons que celui de changer de train : c'est la troisième fois depuis Berlin, cérémonie assez peu agréable, car on craint toujours, non sans raison, d'y laisser son bagage. La dame aux bonbons manqua d'y laisser plus encore : au moment où la cloche annonçait le départ, je la vois cherchant son mari ; elle le redemandait à la terre et au ciel. Je me mets à courir la gare, au risque, moi aussi, de rester en route, et je trouvai à l'autre bout le digne homme que la faiblesse de ses jambes empêchait d'avancer. Je lui offris mon bras. Sa femme, qui nous vit, accourut, et elle et moi lui servant de locomotive, nous arrivâmes juste au moment où le sifflet du départ se faisait entendre.

Deux stations plus loin, ils quittèrent le chemin de fer pour prendre une voiture où je les conduisis. Là, je dis adieu à ces excellentes gens qui, tous deux, me serrèrent la main comme à un vieil ami. Ils étaient de Berlin. Nous échangeâmes nos cartes et nous nous donnâmes rendez-vous à Paris.

Regrettant mes gracieux voisins, je retournai à mon wagon où ils étaient déjà remplacés. Toutes les places étaient prises, même la mienne, mais on me la rendit en me faisant beaucoup d'excuses. En face de moi était une

jeune femme fort maigre, à la tournure distinguée et élégamment mise. Dans les chemins de fer d'Allemagne, toutes les femmes ont l'air d'être chez elles et de vous en faire les honneurs. Près de moi est un jeune homme que préoccupent beaucoup les armes turques qui sont suspendues dans la voiture en compagnie de mon parapluie. Il croit deviner qu'elles sont à moi et cherche un prétexte pour m'adresser la parole. Les principautés du Nord ressemblent assez à nos petites villes, on y est fort curieux.

A la station de Rehme, je remarque un hôtel de fort bonne apparence; à Herfort, un clocher et de jolies habitations. Partout un air de prospérité et de contentement; nulle part on n'aperçoit de pauvres ni de gens mal mis. Les environs de Bielefeld, quoiqu'en plaine et peu accidentés, sont charmants. Cette petite ville, placée sur une rivière, le Latterbach, est renommée par ses fabriques de toile.

Depuis Minden, nous n'avons pas quitté l'ancien royaume de Westphalie. En vérité, le roi Jérôme n'était pas si malheureux, et le terrain était bien choisi pour régner. La Prusse aujourd'hui en profite. Notre succession a fait bien des heureux.

Les stations se succèdent avec rapidité, ce qui prouve à la fois un bon service et une grande population. Chaque embarcadère a son jardin sablé et bien dessiné, et des employés propres et prévenants. Sous ce rapport, on se croirait en France.

Ce qui contribue encore à l'agrément du voyage, c'est que l'air est doux, le soleil brillant et le ciel pur. Avec le beau temps, tout paraît beau.

Une plaine bien boisée nous conduit à Gütersloh, puis à Rheda. Les stations se rapprochent encore; à chaque dix minutes, il y en a une. Des maisons rouges de deux étages et de bonne apparence se montrent de tous côtés.

Nous voici à Beckum. Je m'éloigne pendant cinq minutes et je trouve encore une fois ma place prise. C'est par une dame et je ne réclame pas, mais elle se serre contre sa voisine et je trouve à m'asseoir.

A l'ennui des passeports que personne ne vous demande a succédé celui des billets de place qu'on vous réclame à chaque instant pour en déchirer un petit morceau. Si le mien ne renaît pas de ses cendres, bientôt il n'en restera rien.

Deux dames qui nous quittent sont remplacées par un autre couple, probablement mari et femme. Je n'ai jamais vu des mains avec tant de bagues que celles de la dame, ni de si grosses bagues à de si petits doigts. Elle a ôté ses gants, sans doute pour qu'on en juge. En face de moi sont les plus beaux yeux du monde.

Voici successivement Hamm, Camen, Dartmund, Herne-Bochum, Essen. J'ai un voisin qui parle bien français: c'est le mari ou l'amant de la dame aux beaux yeux.

Nous passons la Rouve, petite rivière dont l'eau limpide vous donne envie de boire. Nous voici à Dusseldorf, ancienne capitale du grand duché de Berg, première étape de Murat vers la royauté. Pauvre brave! si tu étais resté grand-duc, qui sait si tu ne le serais pas encore! N'étais-tu pas le compagnon et l'émule de Bernadotte?

Une pause me permet de visiter la ville qu'annoncent bien ses environs couverts de riches houblonnières. C'est une gracieuse cité, propre, bien alignée, bien habitée, arrosée par deux rivières, la Dussel et le Rhin que je revois comme un vieil ami après une séparation de vingt ans. Mon regret est de ne pouvoir tout de suite y prendre un bain. Dans l'église principale, dite collégiale, est le tombeau de Jacqueline de Bade, que l'histoire représente comme ayant été décapitée. On ouvrit un jour son tombeau et on lui trouva la tête bien attachée. Fiez-vous maintenant aux historiens!

On ne compte que vingt-cinq mille âmes à Dusseldorf, mais on y trouve en ressources scientifiques ce qu'on ne rencontre pas toujours dans des villes de cent mille âmes. c'est du moins ce que m'assure un habitant du pays qui, dans ma courte excursion, voulut bien m'en faire les honneurs. L'un des avantages de l'Allemagne est de n'avoir pas de capitale exclusive; aussi y trouve-t-on partout des savants et de grands artistes. En France, quiconque n'habite point Paris n'est jamais réputé ni savant ni artiste de talent, et s'il l'est, on fait tout ce qu'il faut pour qu'il ne le soit plus.

Quand nous quittons Dusseldorf, les beaux yeux ont changé de place et sont à côté de moi. De profil comme de face, ce sont les plus beaux que j'aie jamais vus en Allemagne.

Voici Benrath, Lagenfeld, Kupperstcg, Muhlheim, Deutz. Là, on quitte le chemin de fer, et quand on me dit que j'étais arrivé et que je n'avais plus que le Rhin à traverser pour être à Coln, Coelne ou Kœlne, je ne savais plus trop où j'étais et demandais Cologne à tout le monde. Enfin j'appris, à ma grande satisfaction, que Kœlne, Coln ou Coelne était Cologne, le vrai Cologne, *Colonia Agrippina* des anciens, nom qu'il aurait dû garder pour la plus grande clarté historique et la commodité des voyageurs.

A peine arrivé et restauré, ayant encore devant moi plusieurs heures de jours, je prends un cicérone et commence mon exploration. Je croyais marcher comme j'aime à marcher en voyage, c'est-à-dire bon train, mais j'avais compté sans mon guide, il n'entendait pas aller ainsi, et avant de me faire voir la ville, il voulait me montrer à la ville, c'est-à-dire à ses amis et connaissances. La raison de ceci était qu'il avait appris, pendant mon dîner, que je venais de Constantinople, et qu'à Cologne, en ce moment, un homme venant de Constantinople est un objet de haute

curiosité pour les amateurs de nouvelles qui croient toujours en trouver sous son bonnet ou en lire sur sa figure.

Nous voilà donc allant de commère en commère, de questionneur en questionneur, et il y en a beaucoup à Cologne, et partout mon homme faisait une démonstration à laquelle je ne comprenais rien, parce qu'elle était en allemand. Moi, je le suivais, convaincu que c'étaient des renseignements qu'il demandait sur les monuments à voir et les quartiers où ils étaient situés. J'en concluais qu'il était assez peu au fait de son métier. Cependant, en raison de son air paterne, car c'était un vieillard, je patientais, lorsqu'enfin à la manière dont me regardaient les gens chez qui nous entrions et les questions en mauvais français que me fit l'un d'eux, je devinai l'espèce d'exhibition qu'il faisait de ma personne. Alors je me fâchai et lui signifiai de s'occuper de ses fonctions de conducteur, s'il ne voulait que je le quittasse à l'instant.

Nous voici donc entrant dans les églises fort nombreuses à Cologne, et circulant dans des rues assez peu régulières et pas mieux aérées, mais je savais que les rues n'y sont pas le beau côté de la ville. La cathédrale, en forme de croix et de cette ancienne architecture qu'on nomme teutonique, est un monument curieux qui fut commencé en 1248, et dont la construction a duré deux cents ans sans qu'on soit parvenu à le finir; mais on n'y a pas renoncé, et l'on s'en occupe en ce moment.

Entr'autres choses remarquables, on y voit de très-beaux vitraux faits à Munich et donnés par le roi de Bavière. Mon cicérone m'assure que l'édifice a cinq cent trente-six pieds de longueur, trois cents de largeur et cent quatre-vingts de hauteur. Ce n'est pas précisément ce que disent les guides, mais je ne suis pas chargé de mettre d'accord les guides et les cicérones. Ce que je puis assurer, c'est qu'elle m'a paru fort longue, fort large

et fort haute, au total, fort belle. Le chœur, qui est la partie terminée, est d'un effet saisissant. Le monument des trois rois, deux belles statues de marbre, saint Pierre et la Sainte Vierge, sont choses à admirer.

L'église de Saint-Pierre possède de beaux tableaux. Dans celle de Sainte-Ursule, on montre les crânes des onze mille vierges massacrées par les Huns pour avoir, dit la chronique, refusé de rompre leur vœu de chasteté. Je ne nie pas qu'il n'y ait des reliques de vierges à Sainte-Ursule, mais onze mille c'est beaucoup. La manière dont elles arrivèrent à Cologne n'est pas moins miraculeuse. Sainte Ursule, princesse anglaise, partie d'Angleterre avec une suite de onze mille vierges qu'elle conduisait en Bretagne, fut poussée, par une tempête, dans le Rhin, et jetée sur la rive près de Cologne. C'est là que les Huns leur proposèrent de les épouser, et, sur leur refus, les massacrèrent toutes: tel est le récit de la légende.

Après les églises, je vais voir l'arsenal; puis, sur la place d'Armes, le palais du gouvernement, que fit construire Napoléon. Là aussi est une maison à l'une des croisées de laquelle, au quatrième étage, on aperçoit deux têtes de chevaux, blanches, de grandeur naturelle et regardant dans la rue. Ceci est encore la suite d'une tradition. On raconte qu'une femme étant malade, fut ensevelie comme morte. Elle ne l'était pas, et la nuit elle trouva moyen de sortir de sa bière qui ne devait être déposée dans le caveau de sa famille que le lendemain. Quand elle vint frapper à sa porte, son mari était sorti, mais ses gens s'empressèrent de lui porter secours. La servante courut au-devant de l'époux pour lui annoncer cette nouvelle. Il répondit à la servante: — Ce que vous dites est impossible, et je croirais plutôt que mes deux chevaux sont montés au grenier. — Disant ceci, il leva les yeux et aperçut les deux animaux qui avaient en effet la tête à la fenêtre, comme on les voit

aujourd'hui. Cette maison est d'ailleurs très-propre et appartient à un riche propriétaire.

Dans la rue Sternengass, on voit le logis où est né Rubens et où est morte Marie de Médicis. Venue à Cologne, c'est chez le père du peintre qu'elle avait voulu descendre, ce qui fait honneur à la fois à la reine et à l'artiste. On me montra aussi la chapelle où il avait été baptisé.

Parmi les églises que j'ai visitées, j'ai remarqué Sainte-Marie au Capitole, la plus vieille de Cologne et remontant, dit-on, au IVe siècle. Restaurée depuis une trentaine d'années, elle a gardé peu de traces de son origine. Ses portes en bois sculpté sont des plus curieuses. Le tableau du maître-autel est d'Albert Durer.

Il faudrait plusieurs jours pour examiner en détail tous les monuments de Cologne, et je n'en indique ici qu'une partie, c'est-à-dire ceux que j'ai pu voir.

Je finis ma journée par un bain du Rhin, dans un établissement vaste et commode où je puis nager à mon aise. La vue du fleuve, du pont qui réunit Deutz à Cologne, et le mouvement continuel des bateaux à vapeur, me rappellent la Tamise à Londres. Le beau temps, qui me suit partout depuis un mois, contribue encore à embellir ce spectacle.

Je rentre à mon hôtel où je soupe à la carte à très-haut prix, comparativement à l'exiguité de la chère. A une table près de moi sont deux Anglaises. Bientôt il en arrive d'autres qu'on croyait à la Nouvelle-Hollande. Grandes exclamations, grande reconnaissance, grandes poignées de main, le tout arrosé de beaucoup de thé.

Le lendemain, je me lève à quatre heures pour gagner le bateau à vapeur allant à Mayence. Je quitte l'hôtel avec un ancien député du Midi, M. M**, homme de bonnes manières. Jeune encore, il a l'air souffrant et fatigué; il va à Hombourg pour y prendre les eaux. Le bateau, grand et

confortable, d'abord assez vide, se remplit peu à peu. On part vers quatre heures et demie. Jusqu'à Bonn, je n'ai rien trouvé de bien remarquable, sauf l'endroit appelé Siebengebirge, sept montagnes. L'une d'elles, celle de Drachenfels, roche du Dragon, environnée de ruines, est d'un très-bel effet.

Bonn, à l'extérieur, annonce une ville propre, animée, agréable; mais le vapeur ne s'y arrête pas assez longtemps pour qu'on puisse la visiter.

En face du village d'Unkel se trouve l'Unkelstein, montagne basaltique. Vis-à-vis Remagen, à Erpel, nous retrouvons une autre roche volcanique qui s'élève à la hauteur de plus de deux cents mètres.

Nous voici à Linz. Chacune de ces stations nous fournit son contingent de voyageurs, et nous lui en rendons un nombre à peu près égal.

Toujours des traces volcaniques. Nous apercevons encore, sur la cime d'un rocher, les débris d'un château féodal. Alors chaque roche avait son aire et son aigle, ou si vous aimez mieux, sa pie voleuse, car bien souvent ces nobles barons, petits tyranneaux sans conséquence, n'étaient pas autre chose.

Andernach s'annonce par ses coteaux couverts de vignes et les quatre tours de son église du XIII[e] siècle. Rien de charmant comme les environs de cette ville. A gauche, encore des ruines de châteaux forts; partout des barons. Ce qui m'étonnait, c'est que ces seigneurs, écumeurs de rivière, trouvassent encore à y vivre: la concurrence devait y gâter le métier. Le fleuve peut avoir là un demi-kilomètre de largeur. Il est un moment où on le croirait interrompu, on ne voit plus de passage.

Devant Andernach est une bâtisse à la moderne, une sorte d'hôtellerie sans maître, qu'on appelle la Maison du Diable. Elle existe depuis environ cent cinquante ans.

Elle est bien située; cependant jamais immeuble n'a changé plus souvent de propriétaire. En ce moment, elle tombe en ruine, et cela lui est arrivé vingt fois; mais réparée, puis habitée, puis revendue et abandonnée, elle en revient toujours à cet état d'abandon et de délabrement.

A sept heures, nous sommes à Bendoff. Près de là, non loin du point où la Moselle vient se joindre au Rhin, est le tombeau du général Marceau.

On commence à voir les murs de Coblentz, la ville des émigrés, et l'on arrive à son beau pont de pierres. Puis des fortifications et encore des fortifications. Passons vite: quand je suis dans une enceinte fortifiée, je crois toujours être en cage; cependant je devrais y être habitué. La vapeur tuera l'art de Vauban; on inventera des machines tellement puissantes et destructrices, qu'aucun rempart n'y pourra résister. Alors, à quoi bon en construire?

Nous voyons un aquéduc descendre de la montagne que couronnent de beaux arbres. Nous côtoyons encore deux forts.

Après le village d'Horcheim que nous ne tardons pas à rencontrer, nous sommes hors de la Prusse. Le vieux château de Stotzenfels se présente à nous; c'est un des plus beaux sites de cette partie du Rhin.

Voici le duché de Nassau. Grace à Dieu et aux *steamboats,* nous y entrons sans qu'on nous demande même qui nous sommes. *Laissez faire, laissez passer*, telle est aujourd'hui la devise de ces petits Etats plus sages que les grands.

Oberlahnstein est une petite ville dont on cite le château. Après, viennent Rheus aux maisons de bois du bon vieux temps, et Braubach avec ses deux châteaux, l'un au bord du fleuve, l'autre, le château de Marksbourg, perché sur un roc. De ces logis, on jouissait d'une vue

admirable, mais on l'achetait cher par la fatigue du voyage et par le vent et la pluie dont on devait être battu les trois quarts de l'année. Pour habiter de tels nids, il ne fallait pas avoir la poitrine délicate ni beaucoup d'affaires au dehors.

A Boppart, la vue est admirable. Le pays est bien boisé. Salsig est entouré de vignobles. En face sont les ruines de deux châteaux.

Parmi mes compagnons de voyage est M. B**, homme d'une instruction très-grande. Avec lui sont sa femme et sa fille de quatorze à quinze ans. Le père et la mère habitent Paris. Ils sont Français, du moins ils en ont toute l'apparence; mais la jeune fille est Hollandaise et en a l'accent le plus prononcé. Elle ne parait pas même avoir l'habitude du français: bien qu'elle le prononce purement, elle cherche ses mots et met un temps infini pour dire la moindre chose. On la croirait bègue et même idiote, si elle ne parlait avec un bon sens parfait. Elle a une préceptrice qui ne semble pas beaucoup plus âgée qu'elle et qui est charmante, et une femme de chambre. Cette jeune personne a d'ailleurs toutes les manies d'une enfant riche et gâtée: adulée par tout le monde, chacun cède à sa volonté. A Salsig, elle s'était placée à une table pour écrire. On veut prendre cette table pour y mettre le couvert. Elle s'y oppose et prétend qu'elle ne se dérangera pas avant qu'elle n'ait fini sa lettre. Les instances du domestique, de sa gouvernante, de sa mère même, n'y font rien. Ce fut moi qui la fis céder par un petit compliment ironiquement poli qu'elle sentit; alors elle se leva et écrivit sur ses genoux. Au total, cette famille charmante a grandement contribué à me faire paraître la route fort courte.

De Saint-Goar, trois châteaux ou forteresses sont en vue: c'est un beau panorama. Cette navigation du Rhin est véritablement admirable.

Nous voici à Saint-Goarshausen. Un peu plus loin, on nous annonce deux gouffres, le Gewirr et le Banc, où l'usage veut qu'on ait peur. Quand on les a franchis, des coups de pierriers, qu'il est aussi de mode de tirer de la rive, annoncent que le danger est passé. D'autres disent que c'est en l'honneur de l'écho voisin de Lurleysberg, qui vit sur sa réputation. Il répète, assure-t-on, quinze fois le bruit d'un coup de feu ; mais il a ses caprices : il n'était pas dans son bon jour, car pour nous il ne le répéta que quatre à cinq fois. Le rocher qui produit l'écho est basaltique, comme la plupart de ceux qui bordent cette partie du fleuve. Ce dut être un terrible spectacle lorsque tous ces volcans en éruption illuminèrent le Rhin ! Etait-il alors ce qu'il est aujourd'hui? Quelle espèce d'êtres habitaient ses bords? Des hommes, il n'y en avait pas. La terre, à peine refroidie, comportait-elle une végétation et des animaux quelconques? Peut-être des crustacés et des poissons. Ces volcans n'éclairaient que ces êtres aquatiques et ne faisaient pas d'autres victimes. Nul doute que ces torrents de lave et ces masses de scorie n'aient maintes fois interrompu le cours du fleuve et produit d'immenses inondations qui ne cessaient que lorsque l'eau, plus puissante que le volcan et le feu lui-même, avait brisé l'obstacle. Mais qui sait si le fleuve existait à cette époque? La surface d'un globe en ébullition devait être essentiellement variable. Le cours des fleuves n'était pas tracé, il n'y avait que des torrents changeant continuellement de place, selon que des soulèvements se manifestaient ou que s'ouvraient les abymes : là où un lac était aujourd'hui, demain s'élevait une montagne. Comment les fleuves auraient-ils eu leur lit, les mers encore n'avaient pas de rivage? Mais me voici loin du Rhin, et dans mon rêve rétrospectif j'ai oublié mon voyage pour les espaces imaginaires. J'y reviens.

Ces feux souterrains, dont nous venons de médire, ont pourtant leur utilité : ici, comme sur la pente du Vésuve, comme sur celle de l'Etna, comme à Procida, à Caprée, à Ischia, ils contribuent à la végétation. Dans ces roches du Rhin, on a taillé des gradins, on y a porté des terres mélangées à ces laves décomposées, mais conservant un principe chaud et fertilisant, et c'est là que croissent les raisins dont on fait ces vins du Rhin si estimés, source de richesse pour le pays qui la doit aux volcans. On voit donc qu'il n'y a pas de chose si terrible, si dévastatrice en apparence, qui n'ait son bon côté.

A Oberwesel, une tour s'élève à droite au bord du fleuve. Ce bourg est fort remarquable par sa situation et sa couleur moyen-âge. Son église est du XIIIe siècle. Des ruines ici apparaissent de tous côtés : c'était là le *Pandœmonium* des barons. C'est encore l'un de ces sites qui font haïr la rapidité de la vapeur : toutes les merveilles qui vous entourent fuient comme un météore, on aperçoit tout et on ne voit rien. J'ai bien souvent maudit les voituriers d'Italie avec leur lieue à l'heure, et plus encore certains coches d'eau qui en faisaient douze en vingt-quatre, et pourtant ce n'est qu'ainsi qu'on peut voir un pays.

Les restes du château de Schœberg, et plus loin de celui de Gutenfels, se montrent sur deux pointes de rochers. Les descendants des anciens propriétaires de ces masures, du moins de la première, existent, dit-on, encore. Nul doute que toutes ces familles ne sont pas éteintes et que, dans le nombre, il n'y en ait de riches. Néanmoins, il n'a pris l'idée à aucune d'aller se renicher au berceau paternel, et si l'on en excepte celui dont nous parlerons bientôt, il n'est pas un seul de ces vieux manoirs qui soit habité. Mais ce qui plaisait tant à nos pères nous déplaît fort, et nul ne veut se loger sur la pointe d'un roc, comme Sisyphe ou Prométhée. Nous aimons le

terre à terre, et s'il faut opter entre les deux extrêmes, nous choisirons le marais boueux pour y dresser nos tentes : voyez plutôt dans nos villes.

Caub nous apparaît sur la gauche : c'est là qu'on acquitte un péage. Le guide nous apprend qu'au moyen-âge on en acquittait trente-deux, de Cologne à Mayence. Celui de Caub est le seul subsistant. Il est vrai que si l'on paie moins souvent, on paie davantage, mais le bénéfice n'en est pas moins réel, car la perte de temps, surtout en voyage, coûte cher.

Devant nous est un château dans une île que l'on nomme Pfalz. Plus loin, une église. Partout où il y a une pente et un rayon de soleil, on voit des ceps bien entretenus. Vivent les Allemands pour utiliser le terrain !

Nous sommes dans la plus belle partie du Rhin. Bacharach nous offre encore de ces sites riants qui, sous mille formes, se reproduisent à chaque pas. L'église est ancienne et remonte au XII[e] siècle. Rheindiebach nous montre les vastes ruines d'une grande maison, d'un couvent peut-être. Ces coteaux sont renommés pour leurs vins. Les moines ne dédaignaient pas ces expositions. Beaucoup de statuts monastiques défendent la viande; aucun ne défend le vin : c'eût été faire le procès à Notre Seigneur. Les noces de Cana sont une page de l'évangile que n'oublient ni nos religieux ni nos bons curés, et ils ont raison. Aussi ni Luther, ni Calvin, ni aucun réformateur n'ont réformé le vin. Je ne parle pas de Mahomet, il n'était pas chrétien.

C'est sur ces coteaux que croissent les vins de Voglsberg et Kuhlberg, qui passent pour excellents, ce qui prouve qu'ils ressemblent peu à celui qu'on sert à bord.

En ce moment, le pont est couvert d'une immense table où sont au moins cinquante personnes à trois ou quatre francs par tête et qui paraissent fort bien servies.

Quant à nous, c'est-à-dire M. B**, sa famille, l'ex-député et moi, poussés par une mauvaise idée, nous nous fîmes servir à part. Lorsque je dis que nous nous fîmes servir, je me trompe ; nous voulûmes nous faire servir et nous n'y réussîmes pas. Après nous avoir fait attendre une heure, on nous apporta... ma foi, rien ou à peu près, et pour ce rien on nous fit payer sept francs par tête. Dans tous mes voyages, je n'ai jamais eu si peu de chose pour tant d'argent. C'était une leçon qu'on nous donnait : l'usage, en Allemagne, est de manger à heure dite et tout le monde ensemble. Vouloir s'affranchir de la règle, c'est rompre les habitudes du cuisinier, du sommelier, des garçons de salle, des chambrières ; c'est prendre le temps qu'ils donnent à leur sommeil, à leurs jeux, à leur pipe, à leurs amours. Dès lors, d'un commun accord, tous cherchent à vous punir de votre inconvenance, et ils y réussissent en vous affamant et en vous écorchant.

Mieux avisés, tous les autres passagers, grands et petits, mangèrent à la table commune et s'en trouvèrent bien.

Parmi nos voyageurs était une Anglaise à l'œil éveillé, qui avait un mari qui n'était pas beau, tant s'en faut, mais qui n'en paraissait pas moins fort épris de sa belle compagne. Un grand garçon qu'on appelait M. le comte de **, Russe de naissance, parlant bien français, avec qui j'avais fait une sorte de connaissance, s'était mis, tout en devisant avec moi, à lorgner l'Anglaise qui accueillit si bien ses œillades et les lui rendit avec si peu de mystère, qu'avant la fin de la traversée toute la compagnie, sauf le mari, était au fait de l'intrigue et qu'on en parlait dans tous les groupes.

Deux jeunes Italiens, princes ou marquis comme tous les Italiens en voyage, marchaient sur les brisées du comte russe qui profitait fort habilement de leur papillonnage pour cacher son jeu au mari avec lequel il s'était mis au

mieux; ils en étaient aux poignées de main, et je vis, on ne le croira pas et pourtant la chose est vrai, qu'en serrant la main de l'époux il glissait de l'autre un billet à la femme. Ce n'était pas mal pour un Russe. Celle-ci, moins adroite, laissa tomber le papier, mais son mouchoir discrètement jeté dessus et qu'elle s'empressa de ramasser, mit à couvert la correspondance. J'avais quelquefois rencontré des voyageuses éveillées, mais pas à ce point, et l'idée me vint que ce bonasse mari et son égrillarde de femme pouvaient bien être d'accord pour emmener notre Russe dans quelque guêpier tel que Baden, Wisebade ou Hombourg, et qu'on en voulait moins à la grace du jeune homme qu'à ses roubles. Aussi, quand nous nous quittâmes en nous serrant la main, je lui glissai mon doute dans l'oreille en lui disant : gare aux Grecs et aux beaux yeux!

Nous dépassons les ruines de Nollingen, puis les villages de Lochhausen et de Lorch. Nous entrons dans le Rheingau, la terre du vin par excellence et qu'on peut nommer le Bordelais, la Champagne, la Bourgogne de l'Allemagne.

Encore des châteaux : Heimborg, Sonneck, Falkenbourg, Rheinstein, tous manoirs du bon temps féodal, placés sur les plus beaux sites pour la satisfaction des passants.

On dit que le dernier de ces châteaux a été intérieurement remis à neuf par le prince Frédéric de Prusse. Mais le moyen de rien voir, de rien savoir avec ces bateaux qui volent! On n'y apprend guère que des noms, encore les estropie-t-on, et faut-il recourir à son Richard pour les rectifier.

Au-dessous de ces châteaux, on aperçoit une belle église gothique, Saint-Clément, nouvellement restaurée, comme l'a été le château de Rheinstein. C'est le gouvernement prussien ou, selon d'autres, la famille royale, qui a

fait cette dépense. C'est de l'argent bien employé, et si j'étais souverain, voilà comment je placerais une partie de mes économies.

De l'autre côté est un village où l'on va prendre les eaux, nommé Assmanshausen. Nous y débarquons quelques-uns de nos passagers. Le vin de ce lieu a de la réputation. La station d'Assmanshausen a ainsi un double but, l'eau et le vin.

En approchant de Bingen, le Rhin s'élargit; il semble avoir un kilomètre au moins de largeur.

On arrive à une petite tour qu'on nomme Mœusenthourn, tour des souris, et à ce sujet on fait un conte assez drôle. On prétend qu'un archevêque de Mayence, par punition de Dieu pour fait d'avarice et d'autres choses encore, fut livré aux souris qui s'emparèrent de son palais archiépiscopal, comme autrefois les rats et les sauterelles s'emparèrent de l'Egypte. En vain le prélat fit faire des souricières et manda les chats les plus expérimentés de son diocèse, en vain il fit fabriquer de la mort-aux-rats de la qualité la plus énergique, en vain enfin après avoir arrosé toute la maison d'eau bénite, il exorcisa ces bêtes immondes, rien n'y fit. Elles avalaient la mort-aux-rats, rongeaient les souricières et les engins et, chose horrible à penser, jusqu'aux oreilles des chats qui tous désertèrent cette maison maudite. L'archevêque crut ne pouvoir mieux faire que de les imiter. Après avoir fait élever la tour dont il s'agit, il fut s'y loger, non sans s'être préalablement assuré, par une exposition de noix et de fromage, qu'aucune de ses persécutrices n'y avait mis le pied. Mais le doigt de Dieu était là, il indiqua aux souris la route du logis où s'était réfugié le pécheur. Dès le lendemain, l'archevêché était vide de souris et la tour en était pleine.

On ne dit pas si ceci corrigea l'archevêque ou si, persévérant dans son péché, il s'accoutuma aux souris, car

en définitive on s'accoutume à tout. Toutefois un poète, à un poète tout est permis, a trouvé un dénouement à l'histoire, et pour en faire un poëme héroïque il a fait dévorer le prélat par les souris. C'est le premier à qui pareille chose soit arrivée.

Le Rhin s'élargit encore. On ne voit plus de châteaux. Les châtelains aimaient les défilés, comme les araignées aiment les coins obscurs, et dans une large étendue d'eau, pour peu qu'un bateau ait eu des voiles ou de bons rameurs, on ne pouvait l'atteindre. Alors l'artillerie n'était pas inventée, et l'on ne prend guère de flotte à coups de flèche.

A Bingen, nous retrouvons un vieux château. C'est une ville construite sur l'ancien modèle et en harmonie avec sa position.

Rudesheim, qu'on voit se dessiner de l'autre côté du fleuve, est la patrie d'un vin fameux, le troisième sur la liste et l'émule du Johannisberg et du Steinberg. On aperçoit, au-dessus de la ville, les vignes qui le produisent. La chronique dit que les premières furent plantées par Charlemagne. Voilà des vignes qui, j'espère, ont fait leurs preuves.

Ici, les châteaux reparaissent. Il y en a de grands, de petits, de moyens. Le plus célèbre est celui de Nederbourg. L'ancien couvent d'Elbingen est plus dans l'intérieur.

Geissenheim, petite ville bien située, est dominé par le mont Rothenberg. Là aussi étaient un couvent et un vignoble renommé. Le couvent a disparu, mais le vignoble y est toujours, précurseur de celui plus fameux encore du Johannisberg qui croît non loin de là, sur la montagne de ce nom. Le Johannisberg est le roi des vins d'Allemagne, comme le Tokey est celui des vins de Hongrie. Voici comment un amateur classe ces vins dont nous avons aperçu les coteaux. En première ligne, le Johannisberg et le Stein-

berg qui se vendent, quand on en vend, vingt à vingt-cinq francs la bouteille. Viennent ensuite ceux de Rudeshein, de Markobrunner, de Rothemberg. Je n'ai pas eu la chance de goûter des deux premiers, mais j'ai voulu savoir ce qu'étaient les autres, et je n'y ai rien trouvé de bien extraordinaire ni qu'on puisse comparer à nos vins de choix. Le crû tout entier du Johannisberg, ou mont Saint-Jean, appartient au prince de Metternich. Son château est bâti sur les ruines d'un antique couvent remontant, dit-on, à 1100. Ce château et ses dépendances, après avoir appartenu au maréchal Kellermann qui l'avait reçu de l'empereur Napoléon, lequel l'avait pris au prince d'Orange qui l'avait enlevé aux moines, a été repris par l'empereur d'Autriche en 1816, qui l'a donné à M. de Metternich à qui le reprendra le futur conquérant. La renommée du vin n'est pas un brevet d'assurance pour le propriétaire. L'empereur d'Autriche s'est réservé, en le donnant, une partie du produit de la vigne. Il est à croire que ce n'est pas la plus mauvaise. Au total, Johannisberg est un des plus beaux sites du Rhin. En cet endroit, le fleuve est large de sept cents mètres.

Après, viennent Winkel où Charlemagne avait ses caves, dit encore la chronique qui nomme ce lieu *Vini cela ;* puis Hattenheim et une autre montagne à vin, le Strahlenberg, où est le crû du Markobrunner. Chose assez bizarre, c'est qu'une source du voisinage, au détriment de la montagne, a donné son nom au vin.

A Erbach, village peu éloigné, sont les caves du duc de Nassau qui a voulu, en ceci, imiter Charlemagne : il a employé à cette destination des voûtes, reste d'un vieux couvent. C'est ainsi que la maison du Seigneur s'est transformée en un temple de Bacchus. Triste revirement des choses d'ici-bas ! Mais tant de temples, à Rome et en Grèce, sont devenus des églises, qu'on peut passer cette

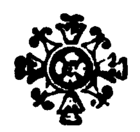
petite réaction de paganisme à son altesse le grand-duc, et sous peine de la colère du dieu, nous l'invitons à bien entretenir ses caves, afin que le vin s'y conserve.

Erbach et Kidrich qui l'avoisine se font remarquer par leurs belles églises. Là aussi on voit les ruines d'un vieux château, Scharfenstein, et tout près le vignoble célèbre de Grafenberger; enfin celui de Stinberg, le plus fameux entre les fameux, et que bien des gens, depuis que M. de Metternich n'est plus ministre, mettent au-dessus du Johannisberg, soit qu'en effet il soit meilleur, soit pour faire pièce au ci-devant ministre. On nous conta qu'en 1836, un prince de Hesse en acheta un tonneau de six cents bouteilles, six mille cent florins, soit vingt et un francs soixante-six centimes la bouteille. Si l'on y ajoute les droits, le transport, le coulage, le tirage et la casse, ce Stinberg a dû revenir à vingt-cinq francs la bouteille. Je connais des pays où, pour ce prix, on a une pièce de vin de trois cents bouteilles. Mais il n'est pas si bon, dira-t-on. Qui sait? on ne peut pas discuter des goûts et des couleurs. Donnez cet excellent vin du Rhin à un vigneron bordelais, champenois, bourguignon, provençal ou Corse, il fera une effroyable grimace et demandera où vous avez pris cette piquette? Ceci on ne me l'a pas dit, je l'ai vu, et non pas de la part de vignerons, mais de très-fins gourmets. Je me suis donné aussi les airs d'avoir chez moi du vin du Rhin qui me venait d'une occasion sûre; il ne me coûtait pas vingt-cinq francs la bouteille, mais dix francs, ce qui n'était déjà pas mal. Il avait quinze ans quand je l'ai acheté, et c'était en 1839. Je l'ai encore presque en totalité. Aujourd'hui, il a donc la trentaine, et quelques Allemands connaisseurs ont prétendu que ce même vin me coûterait maintenant vingt francs. Eh bien! mon vin de vingt francs, quand il ne s'est trouvé à ma table ni Allemands ni gens du Rhin ou de la Moselle, n'a jamais

fait fortune, et une bouteille présentée successivement à vingt personnes avec les verres de fougère et toutes les formalités d'usage, n'a jamais été entièrement vidée. Quelques-unes, par politesse, avalaient le contenu du verre, les autres y mouillaient leurs lèvres, puis, en le louant beaucoup, n'y touchaient plus et demandaient du Bordeaux ou du Champagne. Et voilà les réputations! comme bien d'autres choses, elles tiennent à la circonstance, à l'habitude ou au préjugé.

On nous montre, dans ces parages, une île où Charlemagne pêchait à la ligne; elle est près d'Ingelhein. Je ne connaissais pas ce goût au grand empereur. Napoléon I[er], qui le prit pour modèle sur plusieurs points, n'a jamais songé à l'imiter en celui-là.

Ici, les bourgs et les villages se touchent. Voici Elfed, voilà Schierstein; puis Riberich, château somptueux, résidence du duc de Nassau. On ne pouvait choisir une plus belle situation. On dit que l'intérieur est non moins riche que l'extérieur. Quoique je m'en sois trouvé fort près en allant à Wisebade, je ne l'ai pas visité. J'étais fatigué de dorures, et j'en étais arrivé à fuir les maisons princières.



CHAPITRE LXXIV.

Mayence. — Wisebade. — Francfort.

Nous voici à Castel, en face de Mayence: c'est là que s'arrête le bateau. Je ne croyais pas être arrivé, car cette traversée, exécutée en moins de douze heures, m'avait paru fort courte. C'est véritablement l'une des plus agréables qu'on puisse faire, surtout quand on y rencontre, ce qui est assez ordinaire dans la belle saison, une compagnie aussi bonne et aussi polie que celle que j'avais trouvée. Certainement les bords du Rhin n'ont pas le grandiose de ceux du Danube, mais dans le cours de ce roi des fleuves il y a bien des journées passées entre deux rives plates et marécageuses qui, sans l'intérêt d'actualité que présentaient les camps, les mouvements de troupes, les fortifications qu'on élevait, m'auraient paru bien tristes. Sur le Rhin, notamment de Cologne à Mayence, l'attention est toujours éveillée, et l'on y trouve une suite de panoramas qui vous étonnent et vous enchantent.

En arrivant à Castel, qui n'est séparé de Mayence que par le Rhin, je me trouve aussi dérouté qu'à mon entrée à Cologne ou Coln. Je demandais Mayence, et personne ne savait ce que je voulais dire; enfin, j'appris d'un de mes compagnons de route que Mayence n'était Mayence que pour les Français, mais que pour les gens du pays et tous les autres peuples européens, c'était *Mainz*. En vérité, c'est une terrible manie que celle de défigurer les noms! Dans la prononciation, passe, chaque peuple a la sienne; mais dans les caractères et l'orthographe, c'est inexcusable. Cependant, il faut bien l'avouer, nous avons gagné quelque chose sur ce point, et, comme nos pères, nous n'appelons plus Scœvola, Scevole; Turnus, Turne; Brutus, Brute; Manlius, Manlie, etc.

Je prends congé de mes connaissances du bord, notamment de la famille B**, qui me donne son adresse à Paris et m'engage à l'y aller voir. Je fais aussi mes adieux aux deux princes italiens, les plus laids princes que j'aie jamais vus, mais excellents jeunes gens, avec qui j'ai beaucoup causé de leur patrie et qui, me prenant presque pour un compatriote, ne voulaient plus me quitter.

Un valet de place me propose un hôtel. C'était le premier qui me parlait; j'accepte sur sa mine. Il s'empare de mon bagage, et nous voilà traversant le pont. Il me conduit à une maison d'assez mince apparence, et j'allais en chercher une autre quand le maître, qui parlait bien l'italien et un peu le français, s'avança vers moi d'un air si gracieux que je me décidai à entrer. L'intérieur n'était pas plus élégant que l'extérieur, mais on m'ouvrit un appartement au second, donnant sur la rue; cela me sembla bon de monter si peu et d'apercevoir la rivière: j'y restai donc.

L'hôtel avait un nom aussi grand qu'il était petit, il se nommait Gasthof-zam-Rhinberg, le Mont du Rhin.

A peine installé, je vois entrer la plus mignonne servante allemande qu'aient jamais produite les bords du Rhin. Je n'ai rien vu de plus souriant, de plus frétillant que cette jeune fille, et tout cela avec l'air le plus décent et le plus honnête du monde. Malheureusement elle ne savait pas un mot de français ou n'avait pas envie de le comprendre; je ne pus lui faire entendre que je voulais de l'eau, des serviettes et un domestique pour battre mes habits et cirer mes bottes, ce qu'en vérité je n'osais pas lui dire de faire elle-même, tant elle était proprette et blanche. Enfin, l'eau et les serviettes arrivèrent, mais quant au domestique, il ne vint pas. En vain je sonnai, je criai, je ne pus même obtenir un *ia*. Je voulus en appeler au maître; il était sorti. J'appris alors qu'il y avait une noce dans le voisinage, ce qui mettait la maison sens dessus dessous. Désirant profiter du reste du jour pour prendre une idée de la ville, force fut bien de m'en aller poudré et crotté comme j'étais; mais la Providence avait placé sur mon passage une espèce de Savoyard dont je ne reconnaissais pas l'état, car il n'en avait pas les insignes, la sellette et la brosse. Elles n'étaient pas loin. En me voyant ainsi couvert de poussière et me considérant moi-même d'un air piteux, il devina ce qui causait mon souci, et je n'avais pas fait dix pas, qu'il tombait à mes pieds avec armes et bagages. Mon début dans les rues de Mayence fut donc une toilette complète. Je fus épousseté, brossé, ciré, à la grande satisfaction des passants et de mon valet de chambre improvisé qui s'en occupait avec amour et ne voulait pas me laisser partir que tout ne fût arrivé au point de perfection qu'il tenait à honneur d'obtenir. Le groupe qu'il avait ainsi amassé prit bientôt les dimensions d'un rassemblement, et je puis affirmer que Mme de Pompadour elle-même, à l'époque de sa grande faveur, n'eut jamais tant de monde à son petit lever.

Débarrassé de ma suite, sauf de mon décrotteur qui me faisait escorte pour jouir de son œuvre, je gagnai le quai. Sept heures venait de sonner; le temps était beau; c'était l'heure de la promenade. Après avoir longé le port, j'arrivai, en suivant les promeneurs, à un grand et beau jardin, sorte de parc placé à mi-côte et donnant sur le Rhin au point où le Mein se joint à lui. Ce jardin, que j'ai su depuis se nommer Neue-Aulage, était alors animé par une foule élégante réunie pour y entendre la musique d'un régiment autrichien qui, devant partir le lendemain, faisait ainsi ses adieux à la ville. L'orchestre était placé devant un café, et les consommateurs étaient assis à de nombreuses tables dont pas une seule n'était vacante. Il fallut avoir recours au garçon pour qu'il me fît placer en face de trois dames respectables qui voulurent bien, sur son invitation, se serrer un peu pour moi.

Mes trois voisines causaient entr'elles très-vivement, et ma présence ne sembla nullement les déranger. En effet, il m'eût été difficile de commettre une indiscrétion, elles parlaient allemand et je n'en sais pas un mot. Elles l'avaient deviné à ma mine étrangère, mais pour en être plus sûre, l'une d'elles m'adressa la parole. Je fus obligé de lui faire signe que j'avais le malheur de ne pas la comprendre, et notre conversation en resta là.

Après avoir demandé une glace, je me mis à écouter la musique et à regarder les promeneurs, parmi lesquels étaient beaucoup de baigneurs venus de Wisebade, comme je l'appris d'un officier français qui ne me parlait pas, mais qui parlait très-haut comme tous les Français en voyage. Avec l'officier était un monsieur de la tournure la plus distinguée; il donnait le bras à une femme jeune, d'une élégance et d'une beauté rares. Je revis ces personnes à Wisebade; elles étaient saluées par beaucoup de monde. Quant à leur nom et leur position sociale, je ne

les ai pas demandés ; j'ai craint qu'ils ne fussent pas en rapport avec tant de distinction. C'est qu'aux eaux à la mode j'ai maintes fois éprouvé, sur ce point, d'étranges désappointements.

Rentré à l'hôtel, je me fis servir à souper, car le dîner du bord ne comptait pas. Il y avait grande compagnie. Les convives, presque tous militaires, entouraient de petites tables, mangeant longuement et sirotant leurs flacons de vin du Rhin. Plusieurs parlaient français, et nous échangeâmes quelques paroles ; mais j'étais fatigué, je ne voulus pas prolonger la conversation, et mon souper fini, je me retirai.

Je comptais bien dormir, mais il était dit qu'en Allemagne je ne trouverais pas un lit raisonnable : celui-ci était trop court d'un pied. A ceci, pas de remède, et comme mon patron n'avait pas l'air d'un Procuste, je m'arrangeai de mon mieux dans sa couchette écourtée.

Le lendemain, je m'éveillai un peu brisé, et pour me détendre les muscles, je prends un bain dans le Mein.

Je vais ensuite faire mon tour de ville. Ce qui me frappe d'abord, c'est une place entourée de maisons rouges, avec une église rouge et deux clochers rouges. La plus grande de ces maisons était naguère le palais archiépiscopal de Mayence; on en a fait un muséum.

La cathédrale, rouge aussi, remonte au Xe siècle ; mais brûlée six fois, elle a été refaite tout autant de fois, dont la dernière en 1803. Avec un peu d'attention, on peut retrouver les traces de ses six réparations qui datent à peu près de celles de ces incendies, savoir : 1009, 1081, 1137, 1190, 1767, 1793. Voilà certainement un bâtiment qui eut, de notre temps, mis à mal toutes les compagnies d'assurances. Il sembla, dès son principe, avoir été voué au feu, et le premier incendie, en 1009, eut lieu par suite de l'illumination faite pour son inauguration : c'est ici

l'infortune de la fiancée qui met le feu à sa robe de noce. Malheureusement, lors de l'incendie de 1793, on n'a pas tout réparé, et la dernière toilette laisse fort à désirer. Ce monument renferme une foule d'objets précieux, soit comme art, soit comme souvenir: des tombeaux, des statues, des tableaux, un riche baptistère en bronze, etc.

Plusieurs autres églises, Saint-Ignace, Saint-Pierre, Saint-Augustin, Saint-Emmeran, méritent aussi d'être vues.

Les rues sont larges et belles, mais peu animées. Les voitures et les passants y sont rares, et leurs vastes maisons ne sembleraient pas habitées si, dans la plupart, on n'entendait tapoter sur un piano, instrument qui paraît fort en honneur à Mayence.

Je vais ensuite au musée où sont quelques tableaux des grands maîtres. On y voit le modèle de la statue de Guttemberg, dont le bronze est sur la place du même nom. Ce modèle est de Torwaldsen.

On sait que Guttemberg, ou plutôt Gutenberg, est né à Mayence en 1400; mais c'est à Strasbourg, vers 1436, qu'il fit ses premiers essais d'imprimerie avec des caractères en bois. Voilà pourquoi Mayence et Strasbourg se le disputent. Ces deux villes ont pris le bon parti en élevant chacune une statue à cet homme célèbre, et Strasbourg, comme Mayence, a son monument et sa place Guttemberg. C'est ainsi que devraient finir toutes les querelles: au lieu de détruire à l'envi, on devrait à l'envi construire et créer. Jugez des résultats si ce principe de la raison prévalait. Quand deux armées seraient en présence pour se disputer un territoire, si les souverains disaient: ne faisons pas s'entretuer nos soldats et ne dépensons pas à cette œuvre inique les millions de notre trésor: le territoire disputé sera au souverain qui y défrichera le plus de terre s'il est inculte, ou qui y élèvera, s'il est cultivé, la plus belle ville

ou le monument le plus utile.—En vérité, dirait-on, voilà des rois qui raisonnent et des peuples de bon sens. Mais ceci on ne le fera pas, parce que les hommes ont toujours préféré le mal au bien et honoré la destruction avant l'œuvre.

Le musée des antiquités renferme des objets romains trouvés dans les environs et d'une véritable valeur historique, notamment des tables d'inscription du nom des légions romaines qui ont occupé le pays quand la ville, très-ancienne d'ailleurs, se nommait *Mogontiacum*.

La bibliothèque, riche de cent mille volumes, l'est aussi de manuscrits rares et de livres remontant à l'origine de l'imprimerie, notamment la Bible, *Biblia latina*, dite aux quarante-deux lignes, de 1450; le *Psautier*, de 1459; le *Catholicon*, de 1460. On y conserve également des objets antiques, et j'y ai dessiné quelques haches en pierre d'origine locale, dont je parlerai ailleurs.

Après avoir parcouru la ville, je visite les fortifications. Elles appartiennent à la confédération germanique; de manière que le grand-duc, propriétaire de la cité, ne peut cependant pas y entrer sans la permission de cette confédération. On sait qu'en outre l'Autriche y tient garnison. Les bons bourgeois de Mayence ne peuvent pas se plaindre de manquer de maître. Dans ce conflit d'autorité, ils m'ont paru beaucoup plus indépendants que dans les autres villes d'Allemagne, et ils ne se cachent pas trop pour dire qu'ils regrettent le temps où ils appartenaient à la France. Mayence est aujourd'hui la ville principale du duché de Hesse-Darmstadt.

L'ensemble de Mayence et de ses environs est fort beau, et le pont de bateau qui conduit à Castel, long de près de huit cents pas, est commode et d'un aspect agréable.

Il y a plusieurs places à Mayence. Celle du Château est grandiose : c'est une des plus belles que je connaisse.

Les amateurs de fortifications trouveront aussi largement à s'y satisfaire, mais ces fortifications il faut les chercher et on ne les aperçoit pas trop de la ville. On vante également le cimetière et les monuments qu'il contient : je n'ai pas eu le temps d'y aller.

Vers midi, après avoir pris congé de mon hôte et de sa famille, dont j'ai été fort satisfait, soit pour les soins, soit pour la modération des prix, je prends le chemin de fer de Wisebade, non sans avoir visité Castel qui est un joli bourg, et de nouveau admiré le beau palais de Biberich. En peu de minutes, je fus à Wisebade.

Ne voulant m'y arrêter que le temps nécessaire pour voir la ville et ses bains, je fais mettre à terre mon bagage avec l'intention de le déposer au bureau, et j'appelle un cicérone pour me conduire dans la ville. Lorsque j'ai fait environ quatre cents pas, je me rappelle que j'ai laissé mon bagage dans la rue. Je reviens immédiatement à l'endroit où je l'ai mis : il n'y était plus. Je cours au wagon des effets, croyant qu'on l'y avait replacé : il était vide. Je vais au bureau, il n'y avait rien. Persuadé que j'étais volé, je demande l'adresse de la police et me voilà courant. On me renvoie de Caïphe à Pilate, et je commençais à désespérer, lorsqu'en rentrant au bureau j'y aperçois ma valise, mon sac de nuit, bref, tout ce que je cherchais. Comment y étaient-ils revenus et où avaient-ils été ? C'est ce que je n'ai pu savoir. J'ai lieu de penser que le voleur, qui n'avait pas encore eu le temps de faire sortir son butin de la ville, voyant que j'étais en quête d'un commissaire, crut prudent de faire cette restitution. Les villes de bains et de jeux sont sujettes à ces accidents, et c'est là surtout qu'il faut veiller à son bien.

Rassuré sur ce point, je continuai mon excursion. Wisebade, qui n'a que douze mille habitants, n'en est pas moins la capitale du duché de Nassau. Entourée de belles

collines, elle est dans la position la plus agréable. Le Kursaal est un bazar à colonnes, formant le fond d'une place et contenant des boutiques riches de brillantes inutilités, cristaux, petits meubles de luxe, curiosités de toutes sortes, enfin tout ce qui peut contenter la fantaisie des malades et mêmedes gens qui se portent bien. Ces galeries servent de promenade quand il pleut, ce qui, heureusement pour les marchands, n'est pas rare dans ce pays.

De l'autre côté est la salle de spectacle qu'on dit fort bien distribuée, mais que je n'ai pas visitée. Je ne suis pas entré non plus dans la bibliothèque et le musée. Mon but était surtout de voir une ville de bain de l'intérieur, chose nouvelle pour moi, car je ne connaissais que des bains maritimes. Après avoir parcouru un très-beau jardin, j'entrai dans un salon où, quoiqu'il fît grand soleil, les joueurs étaient déjà autour d'une table ronde et d'une roulette. On y jouait beaucoup d'or, et les figures hâves et crispées de certains joueurs annonçaient qu'ils ne jouaient pas heureusement. J'ai eu assez d'un quart-d'heure de ce spectacle. Cet établissement se nomme le grand Cercle ou Casino.

Je sais que les eaux de Wisebade sont très-bonnes, mais on ne m'a pas dit à quoi. Les trois quarts des gens qui y viennent en boivent peu, et ceux du pays n'en boivent pas; aussi meurent-ils comme tout le monde. S'ils en buvaient et qu'ils mourussent également, cela nuirait à la réputation des eaux : ils préfèrent donc mourir sans en boire. Ce dédain d'un remède ou d'un préservatif qu'on a sous la main n'est pas spécial à Wisebade; dans les villes maritimes les plus fréquentées des malades, Dieppe, Boulogne, Ostende, sur mille habitants, il n'y en a pas dix qui aient essayé de prendre un bain de mer; et ce qui est non moins curieux, c'est que parmi les médecins des eaux, pas un seul n'en fait usage.

Il existe à Wisebade un genre de commerce qu'on ne rencontre pas ailleurs. En arrivant j'avais, comme je l'ai dit, retenu un guide avec qui j'avais fait prix. Bientôt je le vis en pourparler avec un individu d'assez mauvaise mine. Je ne me doutais pas que j'étais le sujet de la discussion ou plutôt du marché. C'était mon cicérone qui, probablement déjà engagé ailleurs, me revendait à l'un de ses confrères qui marchandait fort et ne voulait pas de moi pour le prix assez minime que le premier en demandait. Enfin, ils s'arrangèrent ; il me livra à son confrère qui se mit en possession de ma personne, absolument comme d'une chose loyalement acquise et payée. Je poursuivis donc ma route avec cette nouvelle figure ; mais mon acquéreur n'était, comme le premier, qu'un spéculateur ; il appela un gamin, lui dit quelques mots dont je devinai bientôt le sens aux gestes et aux paroles de celui-ci qui marchandait à son tour. Le marché se conclut. Alors mon vendeur m'expliqua dans son mauvais jargon que ce garçon, mon troisième acquéreur, était son fils qui parlait français et qui me renseignerait mieux qu'il n'aurait pu le faire lui-même. Là-dessus, sans attendre ma réponse, il tourna les talons, et le gamin adjudicataire s'empara de son acquisition.

L'enfant savait encore moins de français que son auteur, c'est-à-dire qu'il n'en savait pas un mot ; il avait seulement retenu quelques phrases de patois alsacien qu'il me donnait pour du français, mais comme il était vif et intelligent, je finis par le comprendre. J'appris alors que son soi-disant père ne lui était rien, qu'il lui avait proposé six sous pour me conduire, que lui en avait voulu douze, et que par transaction il avait traité pour dix. Comme j'avais promis trois francs à mon premier acquéreur qui, probablement, m'avait vendu un franc cinquante centimes, il restait un franc de bénéfice pour le second. J'avais bien

envie d'annuler tous ces marchés et, en remettant les trois francs au gamin, de lui conseiller de les garder; mais j'ai pensé que c'était nuire à la liberté du commerce en faveur de laquelle j'ai tant écrit, et j'en revins encore à l'axiôme : *laissez faire*, *laissez passer*, pour ne pas être en contradiction avec moi-même.

Au total, je fus fort content de mon petit guide ; il ne s'égara qu'une fois et tout à mon profit. A la suite d'un beau jardin, il me conduisit dans un plus beau encore, au fond duquel j'aperçus une élégante habitation. Je me dirigeais de ce côté, toujours sur les indications de mon cicérone qui était resté à l'entrée, comme il l'avait fait à la salle de jeux, lorsque je vis venir à moi un grand, gros et doré concierge qui me dit quelques paroles en allemand. Voyant que je n'entendais pas, il les répéta en français, et elles signifiaient que ce lieu n'était pas ouvert au public. C'était, en termes polis, me prier de m'en aller, ce que je fis en recevant de grandes excuses de ce digne gardien qui me mit ainsi à la porte le chapeau à la main. J'étais, sans m'en douter, dans le domaine du grand-duc ; il était en promenade de ce côté et désirait n'être pas dérangé. C'était tout simple, mais j'admirais la fatalité qui me conduisait toujours vers les majestés et les altesses, quand je ne cherchais que la solitude et le paysage.

Après avoir vu Wisebade, je me rendis à l'embarcadère de Francfort et j'y aperçus le monsieur et la dame que j'avais remarqués à Mayence. Ils me reconnurent aussi. J'entendis la dame prononcer mon nom, et le monsieur s'avança vers moi ; mais en ce moment on ouvrit le wagon et je m'empressai d'y monter, convaincu qu'ils suivaient la même route. Ils ne partaient pas, de façon que j'en fus pour ma curiosité.

Ici encore j'eus à me plaindre du change de l'argent. Cette confusion des monnaies est chose non moins ter-

rible que celle des langues. D'un Etat à l'autre, le florin devient thaler, le sou devient gros, creutzer, grain, et à l'aide de tous ces noms et de ces variations de valeurs, il se fait une usure telle qu'après avoir changé six fois un écu, il ne vous en reste rien. C'est le change poussé jusqu'à la confiscation.

De Wisebade, nous revenons à Castel. La route, jusqu'à Francfort, m'a paru peu accidentée; cependant, à la station qui précède Francfort, on voit à droite une chaîne de montagnes. Sur la plus élevée se dessine un chemin blanc qui la traverse. Une ville est au pied, et au bas beaucoup de maisons.

Me voici à Francfort. Grace aux longs jours, je puis visiter une partie de la ville. Je vois la Bourse, la place Regnier, la maison héréditaire des Rotschild, petite maisonnette où est morte leur mère qui n'a jamais voulu la quitter, bien que ses enfants aient élevé à quelques cents pas des hôtels magnifiques. Les fils ont fait acheter les bâtiments en face de la maisonnette pour y ouvrir une place où ils ont l'intention de lui élever un monument commémoratif. A la bonne heure! les Israélites, non plus que Notre Seigneur, ne rougissent pas de leur berceau!

Quand le jour me manque, je rentre pour dîner. L'hôtel où je suis descendu est de grande apparence, mais de petite ressource; c'est un de ceux où il n'y a de bon, dans le menu, que ce que le cuisinier n'a pas fait: le pain est excellent et le beurre est parfait.

Tout en dînant, je lis une notice sur le pays, écrite en français. J'y apprends que Francfort-sur-le-Mein est une ville libre, avec une garnison autrichienne, une autre prussienne, une troisième hessoise, et avec du canon sur toutes ses places. Ainsi, tout bourgeois de Francfort peut être pendu trois fois, car chacun de ces gouvernements protecteurs de sa liberté a, sur lui, droit de vie et de mort.

A l'appui de ceci, la première chose que l'on me fit voir fut la place où, le 18 septembre 1848, les soldats de Prusse et de Hesse mitraillèrent les bourgeois libres qui avaient voulu essayer de leur liberté.

Après mon dîner, que la chère détestable ne rendit pas long, ayant su qu'il y avait spectacle, j'entre au théâtre. J'y entends un acte d'opéra, sorte de pasticcio où je reconnais des morceaux de la *Favorite*. Du reste, bon orchestre, bon ténor, bon soprano, chœur parfait. Je prenais grand goût à cette musique, quand on baisse la toile. J'attendais le second acte et le ballet, mais je vis que tout le monde sortait et que l'on éteignait les lumières. Cependant il n'était pas dix heures, mais j'ignorais qu'à Francfort l'opéra commençât à six. Pour mon thaler, j'avais eu un quart-d'heure de musique; comme elle était bonne, je ne le regrettai pas.

On est essentiellement calculateur à Francfort, et, sous ce rapport, l'esprit israélite y domine; il est donc bon de faire son prix d'avance. Ayant pris un domestique de place sans cette précaution préalable, il me fit chèrement payer mon oubli.

Le lendemain, je commençai ma journée par me faire conduire au bain établi dans le Mein. Pour y arriver, nous traversons de belles rues, car Francfort est une belle ville, ensuite un jardin dessiné à l'anglaise, enfin un pont champêtre qui nous conduit à l'autre bord de la rivière où un canot me transporte à un bassin de natation grand et commode. L'eau y était presque tiède, aussi y avait-il de nombreux amateurs.

De là je vais visiter, dans le Hirschgraben, la maison où naquit Goëthe; puis sa statue en face du théâtre.

Nous entrons dans deux églises catholiques qui n'offrent rien de remarquable. La cathédrale est citée comme un modèle de la vieille architecture germanique. Elle ren-

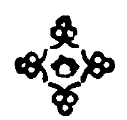
ferme une grande quantité d'écussons en pierre, en bois, en métal ; on croirait voir un armorial général. Ces écussons sont la plupart d'un travail médiocre, mais il y en a d'une haute antiquité. L'esprit du pays se signale là aussi : on reconnaît que l'orgueil même y a été à l'économie.

Je visite un temple luthérien, un autre protestant en rotonde, fort élégant, et deux synagogues. C'était l'heure des offices et j'hésitais à entrer, mais l'un des israélites présents m'y invita et me conduisit ensuite à la synagogue voisine. Je remarquai encore ici la ressemblance des synagogues avec les mosquées.

A Francfort, comme partout où existe une population juive, il y a un quartier qui lui est spécialement destiné. Ce quartier m'a paru plus propre que celui de Livourne ; néanmoins, plus d'un riche israélite l'a abandonné. Ils occupent de beaux hôtels dans les rues Reil, Neue-Mainzer, les plus brillantes de la ville. C'est dans les familles juives qu'on trouve les plus belles femmes.

Parmi les palais, on cite celui des chevaliers de l'ordre teutonique. L'hôtel-de-ville est un édifice qui serait admiré partout. Le pont sur le Mein est digne d'être cité.

Francfort est riche en établissements publics, musée, académie de peintures, jardin botanique, bibliothèque, etc. Mais pour les uns ce n'était pas le jour d'ouverture, pour les autres ce n'était pas l'heure, de façon que je n'ai rien vu. D'ailleurs, je désirais aller à Hombourg, et l'instant du départ approchait.



un cercle de cent cinquante lieues, et on voit en ligne droite à près de quarante lieues : c'est beaucoup, mais ce n'est pas impossible. A nos pieds, nous avions Hombourg ; un peu plus loin, Francfort, Darmstadt, une partie du Nassau, de la Hesse ; et dans les brouillards lointains, quelque chose qu'on nous dit être l'Alsace.

En allant à la tour, j'avais franchi plusieurs portes, vu des gardes, entrevu une maison, un jardin ; mais les yeux tournés vers le but où je tendais, je n'avais regardé ni à droite ni à gauche. En repassant devant ces mêmes gardes, je m'aperçus que j'étais dans le palais du souverain, et comme hospitalité entière est accordée aux étrangers, j'en profitai pour aller visiter ces jardins remarquables par leur bonne tenue et leur position. Placés à mi-côte, ils s'étendent vers une vaste pièce d'eau dont les bords, naturellement accidentés, sont encore embellis de tout ce que l'art du jardinage peut inventer. En vrai badaud, je m'arrêtai sur un pont où, à l'aide de quelques miettes de pain, un autre badaud attirait les carpes à la snrface. Il y en avait de deux pieds de long et grosses à proportion. Celles-ci, quand elles voyaient un morceau de pain digne de leur appétit, s'élançaient d'un bond, bousculaient la bande du fretin et avalaient le morceau à la barbe de tous. Aussi, instruit par l'expérience, le fretin ne se dérangeait point pour les gros croutons, pas plus que les grosses carpes ne bougeaient pour les petits : c'était comme un accord tacite, une entente cordiale entre les grands et les petits gloutons. C'est ainsi que chez nous, à la suite d'une révolution, on se bouscule pour les emplois, sauf à se les répartir ensuite. Mais la bousculade des carpes est plus amusante. Je ne me lassais pas de les voir pirouetter, montrant alternativement la droite et la gauche, le ventre et le dos. Quelquefois toute la bande du fretin s'élevait en gerbe par le mouvement ascendant

d'une carpe majeure qui, remontant du fond en faisant le gros dos, ramenait avec elle tout ce qui se trouvait dans son tourbillon.

Une vérité ici m'est apparue : c'est que l'eau est un excellent élément pour les êtres batailleurs, elle amortit les coups et ils peuvent s'y battre longtemps.

Il fallut pourtant quitter ces intéressants poissons, car le parc offrait encore bien d'autres choses à voir, ne fut-ce que ces tourterelles solitaires roucoulant dans l'ombre et qu'on rencontre parfois au détour d'une allée. Il arrive aussi, ce dont je fus témoin, qu'au lieu d'un ramier elles y trouvent un garde, et il paraît qu'ici les gardes et les colombes ne sont pas bien ensemble, car si le grand-duc permet aux belles promeneuses d'inspirer de l'amour, il ne souffre pas qu'elles en vendent chez lui. Il est dans son droit, puisque cet article n'est pas sur le programme ni au nombre des jeux autorisés.

Quand j'eus bien flâné dans ces beaux jardins et ce parc si frais, si riche, si princier, je rentrai dans la ville dont je voulais voir le quartier marchand. L'exploration en fut bientôt faite. Son industrie consiste en flanelle, en soieries, en horlogerie, toutes choses qui, avant la découverte de ses eaux, ne lui avaient pas fait faire fortune.

Je rejoins M. M** qui s'est procuré un logement non sans peine, et nous entrons au cercle qu'annoncent un péristyle et une cour donnant sur une large chaussée. Cette entrée, fort belle, conduit d'un côté à une salle richement décorée, qui sert tour à tour de salle à manger et de salon de bal.

De l'autre côté sont encore deux salons où sont trois grandes tables de roulettes et de pharaon. Autour de chaque table étaient assis des hommes assez négligemment vêtus et des femmes au teint fané. Derrière, une foule compacte regardait ou prenait part au jeu. Dans le nombre

étaient des individus qu'à leur costume on reconnaissait pour des paysans ou des ouvriers. Ceux-ci n'étaient jamais simples spectateurs, ils jouaient.

Il y avait aussi des femmes debout, et j'en remarquai une des plus étranges. J'étais derrière elle et ne me doutais guère que c'était une femme; seulement je m'étonnais qu'on laissât jouer des enfants, car ne voyant pas sa figure, à ses cheveux demi-courts, à sa veste ronde, à son pantalon un peu écourté comme ceux des enfants qui grandissent, je la prenais pour un écolier de douze ans. J'étais curieux de voir son visage. Elle se retourna, et aussitôt je reconnus une femme. D'une physionomie agréable, son teint blafard, ses yeux fatigués, son air soucieux qu'elle s'efforçait d'animer par un sourire, faisaient un contraste étrange avec sa blonde chevelure et sa mise enfantine. Cette femme n'avait pas plus de vingt ans, et déjà on voyait, sur son front plissé, les passions et les soucis d'une longue vie: c'était, à n'en pas douter, une joueuse forcenée, joueuse honteuse de l'être, et qui croyait se cacher sous un déguisement qui la faisait remarquer de tout le monde.

Mon compagnon en fut frappé. Comme moi, il regardait jouer sans jouer lui-même, ni sans paraître en avoir envie. Il m'assura qu'il ne connaissait rien à ces jeux et qu'il s'efforçait d'en comprendre le mécanisme.

Après avoir tourné une demi-heure autour de ces tables, je fus dans le jardin. Un orchestre fort bon y faisait entendre des ouvertures, des contredanses, des valses. Un physionomiste y eut trouvé à chaque pas des sujets d'étude. Il y avait des specimen de bien des pays. J'y reconnus des Français, des Anglais, des Italiens, des Russes, des Espagnols, des Portugais, des Américains, etc. Dans ces races diverses, notamment parmi les femmes, on remarquait des modèles de grâce et de distinction,

mais c'était le petit nombre, et dans le reste on suivait l'échelle décroissante jusqu'au point extrême de la laideur et de la vulgarité. Cependant il n'y avait pas de gens salement mis, chacun voulait s'y montrer à son avantage; mais cette volonté, dirigée souvent par le mauvais goût, produisait les mises les plus ridicules, les plus ignobles et qui me révoltaient plus que les haillons du mendiant. Celui-ci, du moins, n'a pas la prétention de plaire.

Allant au hasard, je gagnai l'extrémité du parterre, où une porte de sortie me conduisit dans une autre promenade dont un côté présente de charmantes habitations: c'est la belle partie de la ville, son quartier élégant, sa chaussée d'Antin. Ce fut une surprise pour moi, car je croyais avoir vu Hombourg tout entier.

En suivant ce chemin, je finis par me trouver dans un autre jardin plus grand que celui que je quittais. Là est le véritable établissement des eaux; c'est là qu'on les prend sérieusement, c'est-à-dire avec foi, sinon pour guérir, du moins pour gagner de l'appétit. Il y avait deux sources entourées de balustrades, et à chacune une belle jeune fille munie d'un grand nombre de verres de cristal, les remplissant incessamment et en offrant à tous les survenants : c'étaient les hygies de l'établissement, les déesses de la santé. Cette distribution était gratuite. Tout le monde goûtait de cette eau, je voulus faire comme les autres et je lui trouvai un goût salin, un peu âcre, mais pas trop désagréable.

J'entendais, sur la colline, une musique lointaine et je voyais une maison isolée d'où elle semblait sortir. Je me dirigeai vers ce point en suivant une jolie prairie et j'arrivai à la maison, mais là plus de musique, pas même de musicien. J'allais m'en aller, lorsque derrière un massif d'arbres je vis une vingtaine de bourgeois attablés en face de je ne sais combien de brocs et de pots, au milieu

desquels reluisaient autant d'instruments de cuivre qu'il y avait de buveurs. Cette installation toute allemande me parut curieuse, je me décidai à rester, mais ils buvaient toujours. Reprenant ma promenade, je m'éloignais de la table, lorsqu'un jeune homme fort poli me fit voir un plat où je devais déposer mon offrande qui, d'après une affiche, ne pouvait être moindre de douze sous que je m'empressai de donner. J'aurais pu, comme le disait aussi l'affiche, la reprendre en consommation; je n'avais pas soif et ne suis pas de l'avis de ceux qui se donnent une colique ou une indigestion pour, disent-ils, défendre leur argent. Je ne regrettais que la musique; mais je n'avais pas fait cent pas que la fanfare éclata. Comme le vent portait de mon côté, elle me suivit jusqu'à la porte du cercle vers lequel je me dirigeais pour dîner.

Hombourg a conservé les habitudes de nos pères, on y soupe, et pour cela faire on y dîne à une heure. Quoique la table ne fut pas encore servie, deux cent cinquante personnes y avaient déjà pris place; elle en peut recevoir trois cents au moins. Pour faciliter le service, cette table est divisée en quatre compartiments disposés de manière qu'à l'œil ils semblent ne faire qu'une table unique.

Je me trouvai placé à côté d'un homme jeune encore, de haute taille, qui était avec sa femme blonde comme lui : on les aurait pris pour frère et sœur. C'était un couple élégant et poli. Nous échangeâmes nos cartes. Ils habitaient Louvain et, comme moi, étaient venus faire une promenade à Hombourg. M. B**, tel est le nom de ma nouvelle connaissance, m'engagea à aller le voir à Louvain, et moi j'y mis la condition qu'il me rendrait ma visite à Abbeville, et probablement nous ne nous reverrons jamais. Il en est toujours ainsi des amitiés de voyage.

Le nombre des convives dépassa bientôt trois cents; les quatre tables furent au grand complet. Malgré cette

affluence de consommateurs, le dîner fut copieux et bien servi, et le tout, vin compris, ne revient pas à quatre francs. M. B** trouva, comme moi, ce prix fort modéré.

Je rentre dans la salle de jeu qu'animait la dispute d'une vénérable dame qui apostrophait rudement le banquier, prétendant qu'elle avait gagné, tandis que celui-ci voulait qu'elle eut perdu. Elle invoquait, en allemand, en français, en italien, le témoignage de tous ceux qui l'entouraient et jusqu'à moi qui arrivais et n'avais rien vu. Je n'attendis pas le dénouement et gagnai l'autre salon, celui des deux tables et du gros jeu. La foule y était encore accrue. Je m'approche, non sans difficulté, de la table du gros jeu, cherchant parmi les gens non jouant M. M**. Je me trouvais derrière un monsieur assis qui, de tous les ponteurs, mettait les plus forts enjeux; il n'avait devant lui que de l'or et ne pontait jamais moins qu'une douzaine de napoléons, et toujours il perdait. J'en vis ainsi disparaître une soixantaine en moins de vingt minutes. J'étais curieux de connaître celui que poursuivait une chance si malheureuse, et je fis un mouvement pour distinguer sa figure. Quelle ne fut pas ma surprise en reconnaissant M. M** qui, deux heures avant, me disait qu'il ne jouait jamais et ne comprenait rien à ces jeux. Il ne m'aperçut pas, et je m'éloignai pour ne pas le voir perdre davantage.

Je retournai au jardin; l'orchestre exécutait ses plus beaux airs, les promeneurs fourmillaient, et des caricatures plus étranges encore que celles qui m'avaient frappé le matin semblaient surgir de terre. En vérité, on aurait cru que l'administration en faisait les frais et que c'était là une partie des divertissements du jour. Dans le nombre, un fashionable anglais l'emportait sur tous par sa mise excentrique. Il portait un chapeau plat, une redingote serrée ne descendant qu'à mi-cuisse, des favoris étroits s'arrondissant en virgule pour rejoindre ses moustaches grison-

nantes. Ajoutez un lorgnon qu'il s'attachait à l'œil en fronçant le sourcil et en faisant une grimace de possédé, ce qui n'empêchait pas le lorgnon de se détacher à chaque pas et de tomber au bout de la chaîne qui le retenait. Ce gentleman attirait tous les regards, mais pas plus pourtant qu'une femme à la magnifique chevelure noire et à laquelle il donnait le bras. Elle était grande et belle, mais si singulièrement attifée, si bouffante, si hérissée de rubans et de dentelles, que de cette charge de nippes et d'ornements on aurait pu parer une douzaine de rosières. Deux laquais en livrée éclatante suivaient à distance ce couple étrange devant lequel s'ouvrait la foule pour les voir passer. Sans doute ils prenaient cette curiosité pour un signe de respectueuse admiration, car ils portaient fièrement la tête, ne se doutant pas des rires qui éclataient derrière eux. Un riche équipage, qui les avait amenés, stationnait devant l'établissement. Arrivés la veille, nul ne savait leur nom; on disait seulement qu'ils étaient Irlandais. C'est possible : l'Irlande est féconde en beautés et en singularités.

Je sortais pour chercher une voiture et assurer mon retour à Francfort, quand je rencontrai M. M**. Je crus qu'il allait me parler de sa perte, mais il ne m'en ouvrit pas la bouche. Il me dit qu'il avait reçu des lettres, qu'il craignait que son gérant n'eût entrepris une affaire qu'il n'approuvait pas, et qu'il était obligé de partir pour en arrêter les suites. Je conclus de ceci que, dès la première séance, il avait perdu tout son argent.

Je fus au bureau du chemin de fer pour prendre place au premier convoi ou aux omnibus qui y conduisaient. On me dit que toutes les voitures étaient pleines. Je demande à partir par le deuxième. On entendit deux places, et conséquemment on me demande double prix. Croyant que c'était l'usage au retour, je paie. Mais quand je me pré-

sente, les voitures étaient encore une fois envahies, et avec mes deux billets j'étais sans place. On me renvoie au troisième départ. J'attends; mais à ce troisième, voilà qu'on prétend que mes billets étant pour le second, ils n'étaient plus valables, et l'on veut de nouveau m'éliminer. C'était par trop allemand. Je me fâchai tout rouge et j'eus raison, car on me plaça.

En partant, je serrai la main à M. M**, homme charmant. Mais j'ai bien peur que le démon du jeu ne se soit emparé de lui; alors c'en est fait de son bonheur en ce monde. Plus de repos: le joueur, qui souffre horriblement quand il perd, ne cesse pas de souffrir quand il gagne, car il croit toujours avoir gagné moins qu'il aurait pu le faire, et il se le reproche comme s'il s'était volé lui-même.

Il était nuit quand je quittai Hombourg; mais j'avais de joyeux compagnons et de jolies compagnes, la route me parut courte.

J'arrivai à Francfort assez tard, et la faim me talonnait. Plusieurs voyageurs étaient probablement dans le même cas, car je trouvai nombreuse compagnie au restaurant de l'hôtel. Il y avait des officiers allemands et des touristes anglais. On y parlait beaucoup et l'on y buvait davantage. La cave en était renommée, elle suffisait pour y attirer cette clientelle altérée. La cuisine y était considérée comme un accessoire et presque une superfluité; cela explique le sans façon des mets.

J'étais harassé et je me couchai dans l'intention de bien dormir. Vain espoir! Je fus hanté toute la nuit par ces figures de joueurs, de promeneurs, surtout par le chapeau plat de l'Irlandais avec son œil qui me regardait de travers et son lorgnon que sans cesse je voyais tomber. Je ne saurais dire combien cette sotte vision me fatigua; aussi j'étais sur pied de bonne heure et je fis mes paquets avec un certain plaisir: cette fois, c'était pour ne les défaire

qu'en France. Quoique mon voyage eut été bien rempli, le temps m'avait paru long: c'est que rien ne le raccourcit comme la monotonie. Faites tous les jours la même chose, voyez les mêmes objets, ayez les mêmes pensées, les mêmes sensations, et les années vous sembleront des mois, les mois des semaines et celles-ci des jours.

Vers six heures, je monte dans le train qui conduit à Strasbourg. Je suis seul dans mon wagon, ce qui, laissant libres les deux portières, me facilite la vue du pays, et celui-ci est bon à voir.

Nous arrivons à Darmstadt, où je ne sais quel incident nous force à stationner une grande heure que j'ai mise à profit pour parcourir la ville. Résidence politique du grand-duc de Hesse, on y compte trente mille ames. L'église catholique, le vieux et le nouveau palais, le théâtre, tels sont les principaux monuments. On dit que la bibliothèque est riche de deux cent mille volumes et que le muséum d'histoire naturelle renferme quelques morceaux précieux, mais je n'ai pu les visiter.

Les environs de Darmstadt sont une plaine bien boisée. Dans un champ entouré d'arbres, je vois manœuvrer l'artillerie avec des canons qui m'ont semblé bien gros pour un si petit Etat.

Nous traversons une grande forêt de sapins. En la quittant, nous apercevons à droite un beau paysage; puis une ville ou un bourg à un demi-kilomètre de la voie. A deux stations plus loin, je reconnais une des montagnes que j'avais remarquées la veille du haut de la tour blanche de Hombourg : c'est sans doute Felsberg.

Nous passons Erbach, Anerbach, Beusheim. Là, deux voyageurs armés de fusils et allant chasser, prennent place à côté de moi et gesticulent fort, en parlant probablement de leurs futurs succès. A eux permis, mais ce qui l'est moins, c'est qu'ils accompagnent leur pantomime du

mouvement de leurs fusils chargés dont les canons nous passent vingt fois sous le nez pendant la demi-heure qu'ils restent là. Quoique je ne sois pas plus effrayé qu'un autre, je ne fus pas fâché d'être débarrassé de ces chasseurs étourdis : je ne me souciais pas d'être leur premier gibier. La police intérieure des wagons est médiocrement faite dans cette partie de l'Allemagne ; on y fume partout, et partout aussi bien des gens s'y croient seuls.

Devant nous est une côte couverte de vignes et d'arbres fruitiers. Au sommet sont les ruines d'un château, celui de Starkenburg, qui date du XI[e] siècle. Au milieu de ces vastes plaines, les collines semblent des montagnes. Une ville nous apparaît dans un paysage enchanteur : c'est Heppenheim et son église qu'on dit fondée par Charlemagne.

Bientôt nous sortons du duché de Darmstadt pour entrer dans celui de Bade.

Voici la petite ville de Weinhein, qui n'en a pas moins sa demi-douzaine d'églises, son hôpital, sa rivière, son château et sa tour qui la domine.

Plus loin, encore des vignes, et des pommes de terre entre les ceps. On sait ici utiliser le terrain. Si une récolte manque, l'autre ne manque pas, mais l'on s'arrange de manière à ce qu'elles réussissent toutes.

A Heidelberg, nous traversons, sur un pont élégant, le Neckar. D'assez nombreux bateaux annoncent une navigation active. Le paysage est ici d'une fraîcheur admirable. Heidelberg, ville de douze mille âmes, possède la doyenne des Universités d'Allemagne. Prague seule lui dispute ce rang. On cite aussi sa bibliothèque presque aussi riche que celle de Darmstadt, et sa promenade dite la Terrasse, chérie des étudiants. La Terrasse est l'endroit de l'Allemagne où, comparativement, on fume le plus de pipes, où

l'on boit le plus de bière, et où l'on dit le plus de paroles creuses en phrases arrondies. C'est un de nos compagnons de route, ex-étudiant du lieu, qui nous l'assure. Une église à deux clochers et une autre à un seul, deux vieilles tours, sont les monuments qui me frappent; mais tous pâlissent devant son célèbre château et son plus célèbre tonneau que je n'ai pas vus.

Deux voyageurs viennent prendre place près de moi. L'un a un goître énorme qui, joint à sa taille et à sa tête colossales, en font une sorte de Goliath. Nous passons diverses stations dont je ne vérifie pas les noms, mais qui doivent être Laugenbrucken, village connu par ses bains d'eau chaude; Bruchsal, ville de huit à neuf mille âmes, où est un vieux château du XII[e] siècle; Weingarden, qui a aussi son castel moyen-âge; Durlach, résidence souveraine, celle des margraves de Bade-Durlach. L'Allemagne entière semble être une terre princière, la royauté en miniature s'y rencontre à chaque pas.

Nous voici à Carlsruhe, chef-lieu du grand-duché de Bade. C'est, dit-on, une petite capitale modèle. Malheureusement, nous n'y restons que trois minutes.

En approchant de Rastadt, je me retrouve sur un chemin que j'avais parcouru il y a bien longtemps, non sur une voie de fer, on ne se doutait guère alors qu'il y en aurait, mais à pied, dans la boue, avec deux pistolets à ma ceinture et sur le dos un carrick à demi-brûlé; bref, en un équipage fort peu rassurant pour les passants et en compagnie d'une figure qui l'était moins encore. Je raconterai un jour cette aventure.

Je ne me reconnais plus à Rastadt; les chemins de fer changent l'abord de toutes les villes. Puis, à des fortifications on a ajouté des fortifications, et fait une prison d'une ville que sa riante situation sur une jolie rivière destinait à être champêtre. Je n'y vois que troupiers de toute

couleur ; chaque puissance allemande y a des soldats.

En quittant Rastadt, nous laissons Baden à gauche. Cette ville est encore une de mes anciennes connaissances. J'ai ici pour compagnon un jeune Français habitant l'île Bourbon où il compte retourner bientôt. Il me donne, sur cette île, des détails intéressants. Il est nouvellement marié à une Anglaise qu'accompagne sa sœur. Véritables filles d'Albion, roses et blanches toutes les deux, elles n'entendent le français ni l'une ni l'autre, ce qui gêne assez le jeune époux qui parle anglais à peu près comme moi, c'est-à-dire fort mal ; encore n'est-ce que depuis son mariage qu'il a pris sa première leçon, et c'est par interprète qu'il a dû faire sa déclaration. Il prétend avoir un moyen certain de gagner au jeu ; il m'indique cette méthode qu'il trouve fort simple, mais à laquelle pourtant je ne comprends rien. Elle part d'ailleurs d'un principe sage, celui de ne jamais jouer au-delà de la petite somme qu'on a fixé d'avance et de cesser de jouer quand on a gagné celle qu'on a également déterminée. A l'appui de son système, il me montre le cabas de sa femme qu'il avait, disait-il, rempli deux fois de son gain pendant le peu de jours qu'il était resté à Wisebade. Etait-ce d'or, d'argent ou de billets de banque ? C'est ce qu'il ne me dit pas.

Le pays est toujours fort beau. A gauche est une suite de collines ; à droite sont des prairies.

Après deux stations qui doivent être Buhl et Achern, nous voici à Appenwein où, pour la troisième fois, nous changeons de train. On me loge dans un wagon où il n'y avait que des femmes. J'étais en veine de gracieuses rencontres. Ma voisine parlait italien et la conversation fut bientôt engagée. Toutes ces dames ne formaient qu'une société qui se rendait à la campagne. L'une, à l'air un peu souffrant, avait une de ces figures qui font penser : c'était celle d'un être idéal, d'une héroïne de roman.

Sa compagne, avec qui je causais, me dit de lui adresser la parole en français, parce qu'elle l'entendait, mais n'osait pas le parler. Je lui parlai donc. Elle hésita à me répondre; enfin elle le fit en rougissant, et bientôt je m'aperçus qu'elle savait fort bien notre langue et qu'elle connaissait tous nos bons auteurs, mais elle n'avait pas l'habitude de l'exprimer. En effet, elle me dit que c'était la première fois qu'elle avait occasion de causer avec un Français.

Ce fut dans cette gentille société que j'arrivai à la station. Là, ces dames quittèrent le wagon pour gagner, sur la frontière, le château où elles se rendaient.

Voici Kehl. Le pont passé, nous sommes en France. Je me rappelle l'émotion que j'avais éprouvée autrefois à cette même place en touchant, après cinq ans d'absence, le sol de la patrie.

A Strasbourg, nous sommes visités par la douane, mais poliment et surtout promptement, ce qui m'arrangeait fort, car je voulais partir le jour même pour Paris.

Je traversai Strasbourg au galop de mon fiacre que j'avais stimulé par la promesse d'une récompense. Il fit de son mieux et il arriva à temps, mais tout juste. Quand j'atteignis l'embarcadère, je n'avais que quelques minutes pour ravoir mon passeport qu'on m'avait ôté à l'entrée de la ville, prendre mon billet pour Paris, faire charger mon bagage et dîner, chose essentielle, car je mourais de faim. J'obtins assez promptement mon billet et mon passeport; mais pour dîner, je ne voyais aux environs de la gare qu'un méchant cabaret où étaient attablés des ivrognes qui chantaient à tue-tête. J'hésitais a entrer, mais la faim parla. Une jeune fille vint me servir un cervelas que j'avais vu sur son comptoir. Une choppe de bière et un morceau de pain complétèrent le menu. Je manquai étouffer en avalant le tout en six minutes, car la cloche du départ, avec son accompagnement de sifflet,

se faisait entendre, et je n'eus que le temps de payer le franc qu'on me demanda.

Me voilà dans le wagon. J'étais parti de Franfort vers six heures du matin, à quatre heures et demie j'entrais à Strasbourg, à cinq j'en partais.

J'étais avec une demi-douzaine de voyageurs, dont un, écolier reçu le matin même bachelier ès-lettres, ne parlait que de son triomphe en se vantant de l'avoir obtenu sans avoir travaillé le moins du monde et par la seule force de son intelligence. Comme preuve, il nous montre le certificat de sa réception et la lettre flatteuse d'un examinateur. Il retournait dans sa famille pour lui annoncer son succès.

Un Belge naïf faisait à tout propos les plus étranges questions et prenait au sérieux les vanteries du jeune bachelier qu'il admirait comme un phénix; mais bientôt le phénix nous quitta pour aller, dans un autre wagon, quêter une nouvelle admiration et exhiber ses certificats.

Nous passons à Saverne, charmante position où l'on nous fait remarquer un château donné dernièrement par la ville à l'Empereur : manière de se débarrasser d'un entretien onéreux et de gratifier le souverain d'une dépense.

Les alentours du chemin sont très-variés: des bois, des coteaux, des vergers, des moissons. Ce pays est riche et fertile.

Nous atteignons Sarrelouis. Belle position, beaux environs.

La nuit est venue, le ciel est pur, et c'est dans ce demi-jour que nous apercevons Lunéville, puis Nancy où nous recevons trois dames, toutes trois fort belles et fort en colère. Elles avaient pris la voie de fer à Commercy pour aller à Châlons, et on les avait menées à Nancy. Ce qui ne les apaisa pas, ce fut la demande qu'on vint leur faire d'un billet pour ce nouveau départ; elles n'en avaient pas,

et conduites où elles ne devaient pas aller, elles croyaient, avec quelque raison, ne rien devoir pour être remises sur leur chemin.

L'employé n'entendait pas les choses ainsi et voulait les forcer à payer ou à descendre. On peut juger comment elles accueillirent cette proposition : c'étaient ici les battues qui payaient l'amende. Le commis répondait qu'il n'y avait rien de sa faute, qu'il était responsable du prix des places, et que si elles ne les payaient pas, il fallait qu'il les payât. Celles-ci ripostaient que cela leur importait peu, qu'elles avaient pris des places pour Châlons et non pour Nancy, qu'elles avaient payé pour aller à Châlons qu'il fallait qu'on les y conduisît, sans préjudice des dommages et intérêts qu'elles étaient en droit de demander pour le temps qu'on leur avait fait perdre. Ces dames étaient certainement des femmes, filles, sœurs ou nièces d'avoués ou de notaires, et, pour la tête, de vraies Lorraines. Elles eurent leur mot bon, et nonobstant employés, contrôleur, inspecteur et commissaire, elles se maintinrent dans le wagon et partirent quand même. Il est vrai que nous prîmes tous leur parti. Convaincu de leur bon droit, je fis en leur faveur un petit plaidoyer qui détermina la fermeture de la portière et le coup de sifflet du départ. J'en fus très-fier, car c'est le premier procès que j'aie gagné. Il est vrai que je n'en ai pas non plus perdu, ayant l'insigne bonheur de n'en avoir jamais eu jusqu'à ce jour.

Nos dames, triomphantes, me complimentèrent sur mon éloquence. Je leur rendis le compliment en les assurant que le succès n'était dû qu'à leur fermeté, que je n'avais fait que résumer les débats. Au total, j'avais un bel assortiment de clientes ; je n'ai jamais vu ensemble trois femmes plus également fortes, grasses et belles. Etaient-ce trois sœurs ? Je ne saurais le dire. Elles semblaient toutes trois du même âge de vingt-cinq à trente

ans, toutes trois fort bien mises et assez distinguées, malgré leurs formes à la Rubens.

Une autre femme, à qui j'avais donné ma place de coin parce qu'elle avait, dormant sur ses genoux, sa jeune fille de cinq à six ans, fut saisie d'une peur mortelle lorsqu'à une station, quand on ouvrit la portière, elle s'aperçut que la pauvre enfant avait les lèvres bleues et les joues violacées. Elle la crut morte, et à sa face cadavéreuse nous le crûmes comme elle. Ce fut alors une effroyable scène : nos trois Lorraines poussaient des exclamations désespérées en cherchant leur flacon, et la mère, prise d'un hoquet nerveux, paraissait prête à expirer. Tout-à-coup elle se tut, et nous étions à nous demander si nous n'avions pas deux mortes dans la voiture. On fit apporter de la lumière, et notre indicible effroi fut prêt à tourner en un gros rire : l'enfant avait sucé, en dormant, un mouchoir de couleur qui avait déteint sur sa figure.

Bientôt la gaîté revint. L'une de mes belles et grosses voisines, après avoir bien ri et jaboté, finit par s'endormir sur mon épaule. Elle se réveillait de temps en temps, se relevait, me faisait des excuses, et cinq minutes après y retombait. C'est ainsi que nous passâmes Bar-le-Duc, Vitry, et atteignîmes Châlons où ces dames nous quittèrent. Il était temps : ma charmante cliente, malgré sa beauté et ses cheveux parfumés, commençait à me devenir pesante. J'avais l'épaule brisée, et la galanterie qui rompt les os, très-bonne au siècle des Galaor, ne pouvait convenir longtemps à une santé moderne. Aussi mon Belge naïf, en me voyant souffler, me dit : — Vous en aviez là une charge sur le dos ! Par cette chaleur, c'est de quoi en faire une maladie ! — Exclamation qui fit tant rire la mère de la petite fille que son hoquet faillit revenir, et le reste du voyage le Belge ne put ouvrir la bouche que le fou rire ne la reprit.

C'est que ce Belge était vraiment drôle. Il me rappela celui de Rovigo, bien qu'il ne lui ressemblât guère. Le premier était un homme de beaucoup d'esprit et peut-être un habile mystificateur, tandis que l'autre ou celui qui, dans ce moment, me faisait face, était, je ne dirai pas un imbécile, mais un être candide jusqu'à la niaiserie, s'étonnant de tout et contant ses affaires à tout venant, sans oublier un héritage qu'il venait de faire et ses projets de mariage avec une cousine qui l'adorait.

En attendant, il allait faire connaissance avec Paris qu'il n'avait voulu voir qu'après le clocher de Strasbourg. C'était pour la fête de Sa Majesté qu'il avait réservé son entrée, car la nuit que nous venions de passer était celle du 14 au 15 août, et il se promettait un grand plaisir de voir les fêtes dont les journaux, depuis quinze jours, annonçaient les préparatifs.

Malheureusement le temps, beau jusqu'alors, tournait à la pluie, ce qui tempérait beaucoup sa joie et, à dire vrai, contrariait un peu tout le monde, chacun comptant sur sa part de spectacle, et moi comme les autres. Cependant j'avais une autre préoccupation : j'étais parti depuis près de quatre mois, et depuis trois je n'avais reçu aucune nouvelle de ma famille. Vieux garçon, je n'ai ni femme ni enfant, mais j'ai des frères, des sœurs, des neveux, des nièces, des amis, de vieux domestiques, et en trois mois, bien des malheurs peuvent arriver. Les retrouverai-je tous? Telle est la question que je me faisais.

Ensuite, j'en venais aux choses matérielles : ma maison est-elle encore debout? Retrouverai-je mes livres, mes tableaux, mes manuscrits? Et quel auteur ne tient pas à ses manuscrits! Il ne les changerait pas contre les plus précieux de la bibliothèque ambroisienne, car dans chacun il voit un quaterne gagné à la loterie de la gloire. Tout

ceci me revenant en tête et heureux de revoir Paris, je tremblais en même temps d'y arriver.

C'est en faisant ces réflexions que je traversai Château-Thierry et Meaux, et que j'entrai dans la capitale à huit heures du matin. Nous avions fait la route de Francfort à Paris, nonobstant divers temps d'arrêt, en vingt-six heures.

Il me serait difficile de dire l'effet que me fit Paris; tout m'y semblait nouveau, et pourtant je l'avais quitté depuis peu de mois; mais dans cette période j'avais vu plusieurs centaines de villes, dont une vingtaine réputées parmi les plus belles: Lyon, Marseille, Toulon, Nice, Gênes, Turin, Milan, Venise, Bologne, Florence, Rome, Naples, Palerme, Messine, Malte, Athènes, Constantinople, Pest, Bude, Presbourg, Vienne, Prague, Dresde, Berlin, Cologne, Mayence, Francfort, etc. Eh bien! jamais Paris ne m'avait paru plus beau. C'est qu'en vérité et sans prévention de patrie, aucune de ces capitales n'est comparable à Paris. Sans doute, dans chacune d'elles on trouvera quelque chose que n'a point Paris: nous n'y avons ni la vue du Bosphore, ni l'entrée de Naples, ni celle de Gênes, ni l'Etna, ni le Vésuve; nous n'y avons ni Saint-Pierre, ni Sainte-Sophie, ni le Parthenon, ni Pompeïa, ni les Parcs d'Angleterre, ni les Cassines de Florence, ni le Prater de Vienne, ni la Flora de Palerme; mais combien n'avons-nous pas d'autres sites et d'autres monuments? Et sans ces sites, sans ces monuments, n'eussions-nous que l'ensemble et le mouvement de Paris, ses boulevards chaque soir scintillants de lumières et d'éclatants bazars qu'animent cent mille promeneurs et des milliers d'équipages, que cet ensemble en ferait une ville unique au monde et dont nul ne peut se faire une idée quand il ne l'a pas vue.

Au débarcadère, la visite des octrois nous retint près de

trois quarts d'heure : c'était trois fois plus de temps que n'avait duré la visite des douanes à Strasbourg. Si l'administration parisienne trouvait moyen de simplifier cette formalité, elle s'attirerait de grandes bénédictions.

En prenant congé de mes compagnons de voyage, je crus devoir avertir doucement mon innocent Belge, qui me paraissait être une véritable pâture à fripon, de ne pas ainsi conter ses affaires à tout le monde et de se méfier des connaissances improvisées. Je lui conseillai surtout de ne pas se loger dans ces garnis bâtards soi-disant économiques, qui coûtent souvent plus cher que les meilleurs hôtels.

Libre enfin, je me fais conduire dans la rue du Mail, à l'hôtel de Bruxelles, où je devais trouver mes lettres. J'avoue que le cœur me battait quand on me les présenta. Mon premier regard fut pour les cachets ; je n'en vis pas de noir, cela me donna bon espoir. La lecture des lettres le confirma pleinement.

Le lendemain, 16 août, j'étais rentré chez moi, et installé dans mon cabinet, en revoyant mes amis, je me disais : le plus beau jour d'un voyage, c'est celui du retour.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

VOYAGE

A

CONSTANTINOPLE.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE DEUXIÈME VOLUME.

Pages.

XXXVI. Messine, ses promenades, ses environs........................ 5

XXXVII. Départ de Messine. — Route de Malte. 20

XXXVIII. Arrivée à Malte. — Départ pour la Grèce........................ 32

XXXIX. Suite de la traversée de Malte en Grèce. — L'Elide. — Navarin. — La Morée. — Les Cyclades. — Syra... 47

XL. Départ de Syra pour Athènes. — Voyage manqué. — Retour à Syra. 62

XLI. Réflexions sur Athènes par un homme qui n'y a passé qu'un jour. 72

XLII. Retour à Syra.—Départ pour Smyrne. — Smyrne.................... 86

XLIII. Smyrne. — Les brigands invisibles. — Yani-Catargi.................. 98

XLIV. Smyrne.—Yani-Catargi. — Derviches tourneurs........................ 111

Pages.

CHAPITRE XLV. L'incendie. — Besica. — Les flottes. — Les Dardanelles. — Sestos et Abydos........................ 122

XLVI. La mer de Marmara.—San-Stephano. — La Corne d'or. — Vue de Constantinople..................... 134

XLVII. Constantinople. — Un bain dans le Bosphore..................... 147

XLVIII Constantinople. — Ses mosquées. — L'hyppodrome............ 164

XLIX. Constantinople. — Ses rues, ses dames, ses chiens. — Un concert monstre..................... 176

L. Constantinople. — Intérieur des maisons turques. — Caïques — Promenade autour des murailles. — L'église des poissons. — Sainte-Sophie........................ 190

LI. Constantinople. — Scutari. — Les derviches hurleurs............. 204

LII. Constantinople. — Bains turcs. — Scutari. — Kadi-Keuï. — Coup de pistolet — Sublime-Porte....... 227

LIII. Promenade aux îles des Princes. — Les Syrènes. — Un malheur...... 245

LIV. Constantinople. — Le Sultan. — Eaux douces d'Asie................. 262

LV. Constantinople. — Eaux d'Europe. — Les Turcs et leur vie............. 278

LVI. Enterrement. — Voyage à Modania et à Brousse.................. 296

LVII. Retour à Constantinople. — Inquiétude......................... 307

LVIII. Départ de Constantinople. — Le Bosphore. — Therapia. — Budjukderé. — La flotte turque.............. 316

Pages.

CHAPITRE LIX. La mer Noire. — La Circassienne. — Les Turques 331

LX. Bourgas. — Les Balkans. — La Roumélie. — Varna. — La tempête. — Sébastopol de loin. — L'embouchure du Danube. — La barre. — Dangers 348

LXI. Soulineh. — Flotte marchande. — Bessarabie russe. — Cosaques.... 362

LXII. Bulgarie. — Toulesia. — Les moulins. — Ischakcha. — Timarova. — Le Pruth. — La Moldavie.......... 373

LXIII. Galatz. — Le Lazaret. — Troupes moldaves. — Camp russe. — Ibralow... 390

LXIV. Les camps. — Hirsowa. — Silistria. — Rustzuck. — Giurgevo........ 406

LXV. Sistova. — Turschuk. — Nicopolis. — Détails sur Odessa. — Tempête de rivière. — Le cuisinier et la salade. 423

LXVI. Les tombelles. — Widin. — La Servie. Pont de Trajan. — Passage des Portes de Fer. — Orsova........ 440

LXVII. Belgrade. — Semlin. — L'Esclavonie militaire. — Carlowitz. — Peterwaradin. — Wukova. — Les moulins et les meuniers................ 457

LXVIII. La Hongrie. — Bude. — Pest. — Comorn. — Presbourg. — Arrivée à Vienne 477

LXIX. Une première nuit à Vienne. — M. de Hammer. — La cathédrale. — Le Belvédère. — Ambras........... 495

LXX. Schœnbrunn. — Suite de Vienne.... 514

LXXI. Brunn. — Prague. — Dresde. — Berlin. 524

LXXII. Berlin. — Charlottenbourg. — Postdam. — Arrestation. — Départ.... 539

Pages.

CHAPITRE LXXIII. Magdebourg. — Hanovre. — Dusseldorf. — Le Rhin de Cologne à Mayence. — Bonn. — Undernach. — Coblentz. — Johannisberg..... 551

LXXIV. Mayence. — Wisebade. — Francfort. 574

LXXV. Hombourg. — Darmstadt. — Rastadt. — Kelh. — Strasbourg. — Retour à Paris. — Abbeville........... 588

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Abbeville, Typ. de P. Briez.







